HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

8155 I
1745

GIORNALE STORICO

DELLA

LETTERATURA ITALIANA

—

VOLUME XLVI.

(2° semestre 1905).

GIORNALE STORICO

DELLA

LETTERATURA ITALIANA

DIRETTO E REDATTO

DA

FRANCESCO NOVATI E RODOLFO RENIER

—

VOLUME XLVI.

S. 6260
28/3/08

TORINO
Casa Editrice
ERMANNO LOESCHER
1905

PQ
4001
G5
v. 46

PROPRIETÀ LETTERARIA

Torino — Vincenzo Bona, Tip. di S. M. e de' RR. Principi.

LETTRES INÉDITES

DE

MADAME DE STAËL À VINCENZO MONTI

(1805-1816)

On ne possède point une correspondance de M.me de Staël, pas même un recueil plus ou moins riche de ses lettres. Ce qui est vraiment à regretter, car on ne saurait que convenir avec le critique, qui dans l'œuvre et dans l'esprit de M.me de Staël « a tout fouillé, presque tout su, et merveilleusement reconstitué « l'ensemble », alors qu'il souhaitait vivement qu'on publiât ces lettres, qui nous auraient rendu, entière et vivante, « cette âme « émue, expansive, passionnée et généreuse, magnanime, pour « tout dire; cette intelligence avide, empressée, ouverte de toute « part, divinatrice et sympathique, touchante au génie... ». Par ses lettres, « inachevée chacune, mais s'achevant l'une l'autre,... « les nouvelles générations auraient fait connaissance avec elle « encore plus directement que par ses livres. Elle balancerait « Chateaubriand, non seulement de mérite et de nom, mais de « fait. Elle serait lue et encore présente au milieu de nous; on « la discuterait ». Sa correspondance serait un commentaire éloquent de son œuvre: « ses écrits ont besoin d'être complétés, « d'être expliqués; le plus fort de leur charme et de leur puis- « sance est dans l'ensemble ». Et Sainte-Beuve conclut pour nous tous: « Je ne puis blâmer la vigilance et la surveillance jalouse

« d'une noble famille sur cette gloire domestique, mais au point « de vue du public et même à celui de l'illustre morte je ne puis « m'empêcher d'avoir un regret ».

Il faut s'en tenir là-dessus, à quelques lettres, publiées, bien souvent point intégralement, dans les biographies de M.me de Staël, surtout dans celle, très riche, de lady Blennerhasset: ou bien dans les articles (en particulier ceux de Sainte-Beuve) qui étudient l'œuvre de cette femme illustre.

Heureusement, pour ce qui regarde l'Italie, nous avons le recueil, à peu près complet, des lettres de M.me de Staël à Monti. Rien que le nom de l'auteur auquel elles sont adressées, dit leur importance historique et littéraire. Elles nous transportent dans la société au milieu et au travers de laquelle M.me de Staël apprit à connaître et à juger l'Italie.

Ces lettres n'ont pas été toutes imprimées: une partie (trente-six) a été publiée, en 1876, avec des « notes », par Achille et Giovanni Monti, en collaboration avec Mr. Bianchini, dans le volume: *Lettere inedite di Foscolo, Giordani, e della signora di Staël a Vincenzo Monti* (Livorno, Vigo). On fait remarquer dans la préface (pag. 2), qu'on ne publiait que les lettres qui avaient le plus d'importance historique, mais qu'on avait retrouvé soixante-deux lettres de M.me de Staël à Monti.

Les autres (vingt-six) n'ont jamais été imprimées, et elles furent, jusqu'à présent, parfaitement inconnues à ceux qui s'occupèrent de M.me de Staël et de Monti.

Vraiment ces autres vingt-six lettres ne sont que vingt-cinq, et encore une est adressée non à Monti, mais à Moscati, et une autre (un court billet) adressée à Monti, est, non de M.me de Staël, mais de sa fille Albertine. Quoiqu'il en soit, j'ai pu les connaître, grâce à l'obligeante bonté de Mr. le professeur Agnelli, de la Bibliothèque Communale de Ferrare, qui a bien voulu m'en envoyer une copie, faite par lui même, d'après les autographes, possédés par M.M. Monti, de Ferrare.

Ces autographes avaient été demandés à Monti par le comte Joseph Alborghetti, ami du poète, qui le 20 août 1827, de Monza,

lui répond: « Subito che potrò strascinarmi alla capitale, met-« terò da parte tutte le lettere (che son molte) di madama Staël; « ve le manderò tutte e volentieri ve ne farò amplissimo dono « per rimeritarvi del sommo piacere che mi avete fatto di ricor-« darvi del povero vostro amico, al quale nel misero stato in cui « si trova, non rimangono altre consolazioni, che quelle del-« l'amicizia... ». Mais à cause peut-être de l'inexorable aggravation de la maladie du poète, qui l'année après mourait, cette promesse ne fut point remplie: les autographes de M.me de Staël sont aujourd'hui possédés, comme j'ai dit, par la famille Monti.

Les lettres qu'on a publiées en 1876, ont été ramenées à la correcte ortographe d'aujourd'hui. Nous donnons au contraire les pièces à peu près telles quelles.

Ces lettres, comme les autographes, ne sont point rangées par ordre chronologique: je le leur donnerai, en suivant l'ordre de celles qui ont été publiées en 1876. Comme on le verra, elles ne portent jamais, une exceptée, indication d'année; certaines n'ont même aucune date. « Je n'ai jamais vu une aversion du chiffre « et du millésime aussi complète que dans les lettres de cette « femme supérieure »! s'écriait Sainte-Beuve, lorsqu'il eut entre les mains les lettres inédites de M.me de Staël à Camille Jordan: et il ajoutait: « Cela me rappelle le mot d'un de ses amis, le « Duc de Laval, et qu'il prononçait avec une certaine moue: Les « dates! c'est peu élégant »! (*Nouveaux Lundis*, t. II, p. 290).

En 1804, M.me de Staël voyageait en Allemagne, lorsque la maladie soudaine de son père la rappela à Coppet: elle accourut à lui, mais le trouva mort... Elle tâcha d'apaiser son désespoir, en composant l'éloge de son père: nouveau et suprême tribut du culte passionné qu'elle lui avait voué.

Puis la morne tristesse de Coppet pesant trop durement sur sa vie, elle entreprit un voyage en Italie. Necker était mort le 10 avril: maintenant novembre allait finir. M.me de Staël était accompagnée dans son voyage par ses trois enfants et par leur savant instituteur, Wilhelm Schlegel. Elle passa à Turin et arriva à Milan dans les derniers jours de décembre.

Monti, revenu quatre ans auparavant de son exil de Paris, jouissait enfin dans la capitale lombarde d'une période de prospérité: dans cette même année 1805, il allait être nommé par Napoléon, tout récemment métamorphosé de consul en empereur et roi, poète officiel du royaume italien.

Le 30 décembre, M.me de Staël écrivait à Monti, « de l'au-« berge de la cité », un billet, où, dans les termes de l'admiration la plus vive, elle se réjouissait d'avoir obtenu une lettre d'introduction auprès de lui, et le priait de passer chez elle la journée suivante (1). M.me de Staël fut présentée à Monti par Louis Bossi, écrivain et diplomat renommé, ami du poète, qui, le 9 janvier, lui envoyait de chaleureux remercîments pour lui avoir procuré cette illustre connaissance. « J'ai la satisfaction « d'avoir inspiré... à M.me de Staël une meilleure idée de la « littérature italienne, en la faisant pleurer abondamment à l'au-« dition de quelques beaux morceaux de nos classiques, et en « l'obligeant à confesser qu'elle s'était trompée dans ses juge-« ments, dont elle m'a promis la rétractation » (2). Monti introduisit la fille de Necker dans la société noble, savante et un peu tumultueuse, qui après avoir illustré la république, désormais mourante, brillait dans l'aurore du nouveau royaume. M.me de Staël séjourna vingt jours à Milan; le 15 janvier (1805) elle était à Lodi; et c'est par une lettre datée de cette ville que commence l'active correspondance qu'elle entretint avec Monti pendant son voyage en Italie. On sait que chez M.me de Staël l'amitié prenait bien souvent le langage de l'amour et d'un amour exalté: il faut donc être quelque peu sceptiques sur le ton d'immense enthousiasme qu'on trouve dans ses lettres à Monti; elles révèlent pourtant la sympathie sincère que le poète italien inspira à son âme clairvoyante. Dans cette première lettre, toute empreinte du regret de l'aimable séjour de Milan, M.me de Staël demande

---

(1) *Lettere inedite*, etc., p. 249.

(2) *Lettere inedite e sparse di V. M.*, raccolte, ordinate e illustrate da A. Bertoldi e G. Mazzatinti, Roux, Torino, 1893-96, vol. I, p. 247.

avec un vif intérêt des nouvelles de leurs amis communs, et prie le poète de lui envoyer le sonnet de Minzoni: *Quando Gesù*, qu'elle veut essayer de mettre en vers français (1).

Le jour après elle était à Plaisance, le 18 à Parme. La longue lettre, datée de cette ville, est très intéressante. Au regard perspicace de M.me de Staël rien n'échappe qui puisse lui faire connaître ce pays, qui, avili par une longue oppression, va enfin se relever: parfois, il est vrai, elle semble se douter de cette réhabilitation. À Parme elle voit que pour tout remède à des infortunés qu'un chien enragé avait mordus, on les faisait bénir par un prêtre. « Ah, Monti, s'écrie-t-elle, un peuple se relève-t-il « jamais de tout cela?..... ». Mais elle ajoute avec équité: « Cette « ville me semble avoir reçu toute l'empreinte de l'Infant! » Bodoni, la connaissance la plus digne qu'elle fit à Parme, lui montra les vers de Monti, qu'il avait mis en tête d'une édition de l'*Aminta* du Tasse. Elle y admira surtout « ceux qui font « une allusion si heureuse à l'exil du Dante ». « Comme vos vers « ont illustré cette marquise Malaspina! », écrit-elle. Bodoni lui donna en outre les sonnets de Minzoni, le *Mattino* et le *Mezzogiorno* de Parini (2). Dans une lettre, datée de Bologne, ce 23 janvier, M.me de Staël se plaint de la froideur soudaine de Monti à son égard: ce qui lui a fait déchirer « les trois grandes « pages toutes pleines de ses sentiments pour *lui* ». « Vous avez, « je le sais, je l'ai vu, beaucoup de mobilité: votre génie trouve « dans cette mobilité même de nouvelles sources de poésie, mais « ne m'en faites pas souffrir! ». Déjà dans cette lettre elle le prie de l'accompagner à Venise, où elle veut aller après son voyage à Rome et à Naples, ou aux îles Borromées et en Suisse, où elle va retourner après un nouveau séjour à Milan (3).

Le jour après, 24 janvier, M.me de Staël trouvait indispensable de corriger par un billet assez charmant les expressions

---

(1) *Lettere inedite*, ecc., p. 251.
(2) *Ibidem*, pp. 252-53.
(3) *Ibidem*, pp. 254-55.

un peu trop affectives de la lettre: « Je m'inquiète, *caro* Monti, « sur ma lettre d'hier: je crains qu'elle ne vous ait déplu; songez « cependant qu'un peu de susceptibilité est en moi une grande « preuve d'affection..... et l'évangile a dit qu'il serait *beaucoup « pardonné à qui aurait beaucoup aimé* ». Elle lui promet une nouvelle lettre d'Ancône, où des douleurs assez fortes de poitrine la forceront peut-être à s'arrêter: et elle prie Monti de dire à Moscati que toute l'Université [de Bologne] « le vénère et « l'aime » (1).

I.

Ancone, ce 28 janvier [1805].

Dans cinq jours, s'il plait à Dieu, je serai à Rome, *caro* Monti; si je devrais vous y trouver, mon cœur s'animeroit à cette pensée, mais je ne sais jouir de rien dans la solitude et tout est solitude quand il n'y a point de sentiment véritable qui enchante la vie: — Ici je ferais mon ami de la mer, quel aspect! comme il rend doucement mélancolique — l'impression qu'elle a produit sur moi m'a rappellé le charme de notre délicieuse musique de Milan: il y a dans notre existence morale un secret, un mystère, une étincelle celeste que raniment de la même manière la musique, la nature et l'amour. Je pourrais ajouter la poésie, s'il n'y en avoit pas de tant des genres divers, par exemple Parini, que je viens de lire tout entier, le matin et l'après midi — ce Parini qui fait des tours de force avec les mots comme Marchesi (2) en fait avec les notes, m'a bien peu intéressée; c'est une imitation de la *Boucle enlevée* de Pope, c'est une ironie continuelle sans véri-

(1) *Ibidem*, pp. 256-57.

(2) Marchesi Luigi, chanteur italien, né en 1741, à Milan, mort à Bologne en 1826, le plus célèbre « soprano » de son temps. M.me de Staël l'avait entendu à la Scala, la saison de « carnevale »: il chantait dans *Eraldo ed Emma*, drame sérieux de Gaetano Rossi, musique nouvelle de Mayr, et dans *Il trionfo d'Emilia*, du même, musique nouvelle de Stefano Pavesi, de Crema (M.me de Staël assista aussi, pendant cette « saison » au théâtre Carcano, à quelques représentations de la « Compagnia comica di Lorenzo « Pani », représentations dont la musique constituait presque toujours le seul attrait).

table gaité. Sans doute il y a des difficultés vaincues avec succès, mais dans tous les arts je déteste la difficulté vaincue: c'est un plaisir savant que celui là et je demande des impressions naturelles, immédiates, qui partent de la source pour arriver à la source; toutes ces poésies mosaïques ne valent pas une ébauche de génie. J'ai lu aussi Minzoni (1). Ah! comme vous aviez bien choisi et quelle magique idée l'on se feroit des vers récités par vous et choisis par vous! A la lecture, j'ai trouvé encor un sonnet sensible sur sa sœur qui se faisait religieuse, le reste étoit bien faible. Je me promets cependant des heures bien douces en vous écoutant ce printens, et dussiez vous me donner pour la littérature italienne plus d'admiration qu'elle ne mérite, je me pardonnerai des preventions pour le pays qui vous a donné naissance. Mr Simonde (2) me quittera quand je quitterai Rome, je reviendrai donc fort lestement à Ferrare et de Ferrare à Venise. Je pourrois facilement vous prendre à Ferrare et retourner avec vous à Milan par Venise, mais si vous ne pouvez faire qu'un voyage, je préfère vous prendre avec moi à Milan et vous emmener à Coppet, parce que dans ce voyage là je vous garderai plus long-temps. Nous irons ensemble au Mont-Blanc et je suis

---

(1) Monti avait récité à M.me de Staël le sonnet: « Quando Gesù coll'ul- « timo lamento », qui n'avait pas été inutile à ses sonnets sur la « mort de « Judas », et qu'elle traduisit en vers français (bien médiocres!), « l'âme en- « core émue » par la voix du poète. Le sonnet de Minzoni auquel M.me de Staël fait allusion plus bas, est celui qui commence: « Chi è colui che solo « è ritto e fiso... ». L'auteur venait alors de perdre son père, et il en invoque l'ombre chérie auprès de la sœur qui prend le voile:

O del mio genitor anima cara
Se' qua tu scesa per veder la figlia?
. . . . . .
Mirala pur che de' tuoi guardi è degna;
Ma qualora ne avrai sazie le ciglia,
O meco resta o fa che teco io vegna ».

(Minzoni, *Rime e prose*, 1830, p. 101). On comprend pourquoi M.me de Staël devait aimer ce sonnet!...

(2) Simonde de Sismondi, l'auteur de l'*Histoire des républiques italiennes* : ouvrage fort-estimé par M.me de Staël, (voy. *Corinne*, livre IV, chap. III, note 1) et « son véritable titre », dit Sainte-Beuve, « à l'anoblissement un « peu arbitraire qu'il se donna lui-même, en voulant rattacher sa famille à « la noble famille des Sismondi de Pise ». Ami intime de M.me de Staël, qui le rencontra en Italie, il « lui servit de guide dans le passé et lui expliqua « les âmes ».

sûre qu'un été doux dans les montagnes remettra entièrement votre santé. J'ai pour ce dernier plan votre *sacrosanta parola*; renouvellez-la par écrit. Croyez moi, bien peu de personnes au monde me sont nécessaires, c'est pour cela sans doute que j'aime si vivement le petit nombre sacré qui existe pour moi dans toute cette multitude étrangère. — J'ai écrit à Moscati (1) de Bologne, à vous tous les couriers; j'espère une lettre de vous à Rome. Rien de nouveau ici; j'ai seulement appris à mon banquier que la Saxe est en Allemagne: cela fait toujours plaisir que de repandre ainsi les lumières sur son chemin. — Adieu, caro Monti, je m'occupe de vous, j'ai besoin de vous revoir et si vous ne blessez pas mon cœur, la plus tendre, la plus fidèle amitié est pour jamais acquise. Écrivez moi, aimez moi. Adieu.

Adresse: al Signor professore Vincenzo Monti
al Torchio del Oglio Milan.

M.me de Staël arriva à Rome le 2 février; la grande inondation du Tibre l'obligea à s'arrêter deux jours « à la porte de Rome ». Lorsqu'elle fut dans la ville éternelle, elle y éprouva partout « une impression profonde de tristesse et d'admiration ». L'imposante splendeur de Saint-Pierre la frappa: mais le magnifique décor des ruines lui inspire une mélancolie plus pénible que douce: « les plus grands souvenirs sont à côté de la plus grande « misère ». Elle regrette la société de Milan; elle regrette surtout

(1) Pietro Moscati, né à Milan en 1739, mort dans cette ville le 16 janvier 1824. Jeune encore, il était déjà célèbre comme médecin (il occupait une chaire de chirurgie à Pavie). Grand partisan des idées proclamées par la révolution française, il parvint promptement aux affaires, lorsque les Français, vainqueurs en Italie, y établirent la République cisalpine, qu'il présida même; peu de temps pourtant, car, soupçonné de vouloir affranchir son pays de la suprématie française, il fut forcé de résigner ses fonctions dans les mains du général Brume. La victoire rendit la Lombardie aux Autrichiens. Moscati fut envoyé à la forteresse de Cattaro, où il ne dut qu'à ses talents de médecin, fort-estimés en haut, des égards auxquels l'Autriche n'habituait pas les captifs italiens. La bataille de Marengo lui apporta la liberté. Revenu dans sa patrie, il s'attacha avec une sorte de vénération à Napoléon, par lequel il fut créé comte, préfet du Sénat, et grand dignitaire de la Couronne de fer. Consulteur d'État, Moscati dirigea, jusqu'en 1807, l'instruction publique. Depuis 1814, ses efforts pour faire nommer Eugène, roi d'Italie, ayant échoués, il se livra tout entier à l'étude de la physique et de la chimie.

la présence de Monti, vu que Karl Wilhelm de Humboldt lui même lui a dit: « Ne vous flattez pas de trouver en Italie rien « qui ressemble à Monti ».

Elle accourt à une représentation du *Saul*, la tragédie d'Alfieri, qui, naturellement, lui plaît le plus: « il y avait un Saul « passable, mais quel public pour les tragédies!..... La marquise « Lepri dit en parlant de Saul: « C'est dommage que ce soit « triste ». Ils veulent une tragédie *tutta da ridere*!..... Il faut « bien des institutions..... avant d'avoir une nation, et sans nation, « comment existerait-il un théâtre! ».

Elle badine sur ce que les cardinaux se préparent à la faire catholique: « Le cardinal La Somaglia a entrepris ma conversion. « N'en dites rien! » (1). L'intention de M.me de Staël était d'aller passer quelque temps à Naples et à son retour rejoindre Monti à Ferrare. Le poète envoya à son illustre amie le plan de l'appartement que le prince Pio de Ferrare mettait à sa disposition dans cette ville. « J'ai été touchée de ces détails de mé« nage qui descendaient de vous..... si dédaigneux de ce qui « n'est pas la pensée ou le sentiment. Je ne veux pas de l'ap« partement, remerciez pour moi le prince Pio..... », écrit-elle. À présent elle est conquise par la mélancolique majesté de Rome, mais la société lui semble si aride, qu'elle juge les Romains avec beaucoup de sévérité. « Il faut excepter pourtant quelques hommes « et quelques cardinaux. Consalvi, La Somaglia, Erskine surtout « me plaisent extrêmement ». Elle connut Alexandre Verri, l'auteur des *Nuits romaines*, « l'homme le plus distingué de ce « pays », dit M.me de Staël à Monti, « qui sent votre talent, « parce qu'il en a »; elle connut aussi Gian Gherardo de' Rossi, écrivain, directeur de l'Académie des Beaux Arts du Portugal à Rome; Giuntotardi, poète de l'Arcadie. Elle se lia avec Clémentine Fantini, la belle vénitienne, femme de l'abbé Paul Ferretti. Chez les Ferretti, rue S. Andrea della Valle, Monti avait demeuré

---

(1) *Lettere inedite*, ecc., p. 265.

quelques années depuis '83 et avait voué à Clémentine, très intelligente et très cultivée, une tendre amitié (Lettre datée de Rome, « ce 7 février » [1805]).

II.

Rome, ce 13 février [1805].

Ne croyez jamais, caro Monti, que je puisse ne pas vous écrire. Si vous aviez des torts avec moi, je souffrirais et je retirerais mon amitié dans le fond de mon cœur jusqu'à ce qu'elle s'y éteignit douloureusement, mais quand vous m'écrivez, quand votre souvenir de moi est vivant encore, quand vous, qui, dit on dans Rome, êtes *si inconstant*, vous ne m'avez pas encor oubliée, est ce moi dont les impressions sont si profondes, est ce moi !..... Mais il ne faut pas trop vous rassurer. Vous m'avez écrit que votre santé n'étoit pas bonne et je m'en inquiéte et je me rappelle ce jour où vous aviez de la peine et où vos mains tremblaient en serrant les miennes, et Clorinde et Francesca et Hugolin se rétracent à moi comme des monuments des arts aux quels votre voix a donné pour moi la vie. L'autre jour Alborghetti (1) m'entendant parler de votre manière de réciter me dit: J'ai beaucoup étudié sa déclamation, je crois pouvoir vous la rappeler. Il commença ce beau sonnet de vous sur la mort (2), que vous auriez du me dire avant tous les autres. Je ne puis vous dire le mal qu'il me fit; cette fausse imitation qui suffisoit pour faire sentir l'absence m'importuna tellement que tout le monde s'en aperçut. Je ne sais où vous avez pris que les François sont débarqués à Naples; il n'en est pas question. La flotte de Toulon est rentrée assez endommagée par le vent. Je pars pour Naples dimanche, je vous écrirai la veille. Je vous ai écrit d'Ancone par le même courier qui a porté à Fortis (3) une lettre à laquelle il a répondu. — D'où vient que vous n'avez pas la vôtre? Depuis que je suis à Rome, je n'ai pas manqué un courier, c'est ma troi-

---

(1) Le comte Joseph Alborghetti, « segretario di legazione in Ravenna ». et auquel, comme on a vu, Monti promit ces autographes de M.me de Staël.

(2) C'est le sonnet bien connu, « Morte, che se' tu mai? Primo dei « danni » ecc., publié la première fois, dans une édition de « Vers » de Monti, Siena, 1783.

(3) Fortis, banquier et négociant milanais.

sième lettre de Rome. Les vôtres ne m'arrivent pas réguliérement, je crois que vous avez le tort de ne pas mettre le samedi votre lettre à la poste de France. Dites un mot à ce bon Cartier pour que le samedi il m'adresse votre lettre, ce sera deux jours agréables dans la semaine au lieu d'un. Je vous prie de remercier Benincasa (1); son article m'a paru parfait avec un intéret d'amitié qui m'y fait attacher beaucoup de prix. Ayez soin de le lui bien dire, caro Monti. Ma lettre à Mad. Cicognara (2) a croisé la sienne qui est charmante et singulierement bien écrite en françois. Vous me demandez ce que je ferai; ne le savez vous pas? Je serai le 15 de may à Milan et l'*impulso del core* détermine et déterminera toujours ma vie, mais si vous ne venez pas l'été en paix, sous nos ombrages des Alpes, sous nos montagnes éternelles, si je ne vous trouve pas et *libre* et désirant de remplir

---

(1) Barthélemy Benincasa, né d'une noble famille de Modène, mort à Milan en 1816. Il écrivit, en français, en collaboration avec la comtesse Wynne de Rosemberg, le roman *Les Morloques*, et traduisit quelques chefs-d'œuvre du théâtre français, allemand et anglais. L'article auquel fait allusion M.me de Staël, fut publié par le *Giornale Italiano*, dans la livraison du 16 mars 1805 (n. 32, anno IV repubblicano, p. 123). L'auteur y parle des « Manoscritti « di M. Necker, pubblicati da sua figlia (M.me di Staël-Holstein), preceduti « dalle di lei Memorie sul carattere e sulla vita privata del padre, e seguiti « da un romanzetto inedito dello stesso, Ginevra, anno XIII ». Le passage le plus important, et qui en est comme la synthèse, est le suivant: « Non igno- « riamo che la fama sui motivi e lo spirito delle vicende, sul carattere, le « intenzioni e le azioni di quell'uomo straordinario ancor non è unanime, e « nol sarà forse mai. Dureranno eternamente le ragioni di discordia sul conto « suo, e la posterità la più tarda sarà erede di quelle ragioni, perchè gli « uomini si succedono, ma non si cambiano. Ciò che rimarrà in ogni tempo « fuor di dubbio, è che non aveasi, a parer nostro, in nessun'opera scritta, « l'idea d'un amor filiale così eloquente e appassionato. E riflettasi, a onor « della verità, che questa appassionata eloquenza non poteva già trarsi dai « soli rapporti di figlia a padre...; era bensì d'uopo il trovarne ricchissimo « argomento nella santa moralità dell'Eroe, e in tutte le più amabili e in- « teressanti qualità del di lui cuore: cosicchè M.ma de Staël, poco men che « un simile elogio, e con entusiasmo di poco inferiore, avria fatto a M.r « Necker, quand'anche ei non le fosse stato padre. Quest'osservazione fa ri- « flettere la gloria e il merito morale di un padre su quella figlia che tanto « ha saputo scoprirne e analizzarne in quel padre ».

(2) Maximilienne Cislago, de Vérone. Déliée de son mariage avec le comte Rotari, elle avait épousé, le 16 octobre 1794, Léopold Cicognara, auteur de l'*Histoire de la sculpture* (1813-1818). Douée d'un esprit génial et cultivé, et d'une singulière beauté, elle fut la souveraine charmante de la société d'élite qui l'entourait. Elle mourut à Pise le 6 janvier 1807.

cette promesse, je sentirai que nos âmes ne se sont pas entendues et une impression mélancolique couvrira nos derniers adieux. Je parlerai de vous à Angelica (1), je parle de vous sans cesse tantôt en harmonie tantôt en combat et j'aime qui vous aime et m'éloigne de qui ne vous aime pas. Du reste je suis reçue ici avec un grand empressement, je n'ai pas une heure à moi, tant les courses et les visites se multiplient. Je voudrois que cette vie précipitée endormit ma douleur, mais au milieu de cette agitation je pense a lui, à lui par qui je suis encore accueillie, dont le nom bien plus illustre que le mien me sert encore d'égide. Ah! Monti, la mort, la mort! dans ce pays qu'elle habite, qu'elle a peuplé d'ombres, ils ne savent pas regretter, ils ne portent le deuil ni dans le cœur ni sur les habits. Heureuse nation qui passe sur la terre seulement avec des sensations douces! — Combien j'aurai à vous parler sur ce pays et que nous causerons cet été, si nous le passons ensemble. Dites à Moscati que je l'aime et l'admire d'autant plus qu'il est sans pareil. Si j'étois sure que vous ne montrerez mes lettres! quelles singulières mœurs que celles-ci! quels caractères incomplets! Ils ressemblent à leurs statues mutilées; un pied, un bras antique, e tout le reste misérablement moderne. Écrivez moi des nouvelles de votre santé. Je ne sais rien sur le sort futur de Joseph (2). J'espère toujours que rien n'est changé. — Adieu, caro Monti.

Dans la lettre qui suit, datée: « ce 15 février », M.me de Staël fait spirituellement le récit de la triomphale séance à l'Arcadie, où elle fut proclamée, par l'abbé Godard, « pastorella »; où elle lut sa traduction du sonnet de Minzoni, écouta des vers latins et italiens en son honneur; le tout béni par « une pluie ardente « de sonnets », que des jeunes gens déclamaient « avec une crois- « sante fureur ». « Quelle vivacité, quelle énergie perdue dans « l'air! ». Mais Monti avait été là, et « ce souvenir suffisait pour « relever l'Arcadie ».

---

(1) Angelica Kauffmann, célèbre artiste, née à Coire (Cant. des Grisons), le 30 octobre 1741, morte à Rome le 5 novembre 1807.

(2) Joseph Bonaparte, auquel Napoléon avait offert la Couronne d'Italie, qu'il refusa. En Italie on ne croyait pourtant pas ce refus irrévocable: « Ad « onta di tutte le ciarle che si sono sparse sul rifiuto fatto dal principe « Giuseppe alla corona d'Italia, io resto sempre fermo nell'opinione che lui, « e non altri, sarà il nostro re », écrivait entre autres Monti, le 2 mars 1805 (*Lettere inedite e sparse*, ecc., Lettre CCCXLV, I, p. 352).

Ayant eu entre les mains l'épitaphe ou les épitaphes latines qu'Alfieri avait composées pour la comtesse d'Albany, M.me de Staël en fut éprise. « J'adore Alfieri pour cette épitaphe! *caro* « Monti, il faut que vous soyez aussi grand par votre âme, que « par votre esprit; que vous surpassiez Alfieri par votre langage, « et que vous l'égaliez par vos sentiments ».

M.me de Staël laissa son fils cadet en pension chez les Torlonia, et partit pour Naples. De Velletri, le dimanche, 17 février, elle écrit au poète: « Vous m'avez donné la douce idée que mon « silence vous ferait de la peine et je vous écris de la route de « Naples pour qu'aucun courrier n'arrive sans l'expression de « ma vive amitié ». Elle est bienheureuse de « faire trève aux « sonnets de Rome ». On lui avait dernièrement fait entendre la jeune Isabella Pellegrini, qui improvisait des vers, et avec elle « une nuée de petits poètes, tous armés de sonnets »; ce qui donna lieu à des dialogues arcadiens que M.me de Staël ne laisse pas de railler assez gentiment. Elle en est maintenant à invoquer « quelque déluge qui engloutisse toutes les tournures « communes »; car autrement, « je ne sais pas comment on s'en « tirera ». « Mais revenons à vous », s'écrie-t-elle, « revenons à « vous qui m'avez écrit une si spirituelle lettre sur Parini, à « vous qui n'avez pas votre pareil ».

Le 21 février elle était à Naples. Le Vésuve, la mer, toute cette éblouissante nature, l'énivra; mais bien plus sensible aux charmes de la société, qu'à ceux de la nature, elle conclut mélancoliquement: « Tout est admirable ici, excepté le climat moral, « qui fait bien ressouvenir de ne pas prendre ceci pour le pa- « radis ». Elle fréquenta « deux hommes d'esprit », monseigneur Capecelatro, archevêque de Tarente, et le cardinal Ruffo, « dont « elle devait peu aimer la sanglante victoire sur la République « parthénopéenne », mais qui lui parla avec la plus haute admiration de Monti et de son *Aristodème*.

III.

Naples, ce 1er de mars [1805].

Depuis trois couriers que je suis ici, caro Monti, je n'ai pas reçu un mot de vous, et j'en suis profondement inquiéte. M'avez vous oubliée, êtes vous malade, êtes vous faché contre moi? Mon Dieu, si vous êtes malade, se peut il que Mad. Monti ne m'écrive pas, que vous ne lui ayez pas dit de donner de vos nouvelles à la personne du monde qui prend à vous l'intéret le plus vrai, le plus sensible? Pensez vous que mes expressions soient frivoles et quand j'ai pris le nom de votre sœur n'étoit ce pas une affection aussi vive que durable qui me l'inspiroit? M'oublier? Mais votre dernière lettre en paraissait si loin! Vous fâcher contre moi? Je n'ai pas dit une parole en Italie qui n'eut votre gloire pour objet! Hier encore, tous les jours, j'ai parlé de vous avec l'enthousiasme de l'amitié. Un abbé Paziani, romain, qui a été élevé avec vous, des Napolitains cultivés le peu qu'il y en a, me disoient hier: Ce n'est pas seulement le premier poète d'Italie, c'est le premier lyrique de l'Europe. L'un d'eux me disait en parlant de vous *il suo Monti*, tant j'ai donné l'idée de mon intéret pour vous. Seroit il vrai que vous ne pensez pas conserver deux mois la même affection? Ah! j'ai repoussé si vivement cette accusation et elle me revient malgré moi ci présent que je suis inquiete. Monti, caro Monti, ne me faites pas de la peine; dans deux mois je vous reverrais, dans deux mois j'aurai tant de plaisir! ne m'empoisonnez pas cette douce espérance. Ah! mon âme n'est que trop disposée à repousser toute pensée de bonheur. Mais si vous êtes malade, priez en mon nom Mad. Monti de m'écrire; elle a tort de ne pas croire à mon amitié pour vous: l'inquietude que j'éprouve depuis quelques jours n'en est elle pas une douloureuse preuve?

Monti, Monti, s'il y a quelque chose de respectable au monde, c'est mon amitié pure, désintéressée, qui n'a de but qu'elle même, n'en seriez vous pas digne? et ce talent et cette voix et cette physionomie et tout même enfin ne seriez vous qu'une expression passagère de toutes les qualités sans qu'elles pussent s'arreter au fond de votre cœur? je me perds [au milieu des?] (1) doutes, mais ce qui est certain c'est que je souffre beaucoup: faites cesser cette peine. Vous êtes bon, la certitude que vous m'affligez ne vous sera-t-elle pas douloureuse? encore une fois écrivez moi.

Adresse: al signore professore Vincenzo Monti
al Torchio del Oglio Milano.

---

(1) Ici deux ou troix mots sont couverts par le cachet de cire.

Cette lettre si troublée étant demeurée sans réponse, ou, du moins, sans réponse directe, car Monti écrivit à Rome sous l'adresse de Verri, qui garda la lettre apparemment pour le retour de M.me de Staël, celle-ci envoya tout de suite à Moscati une lettre, qui trahissait « un intérêt excessif » pour le poète. Elle en est à présent tout alarmée: « Je vous charge, mande-t-elle « à Monti, d'être un frère pour moi et de lui (à Moscati) bien « expliquer la singulière personne que je suis ». Mais enfin elle a une lettre de Monti. « Enfin vous ne m'avez pas oubliée? ». À Naples la reine Caroline d'Autriche « lui fit un accueil dont « il lui convint de se trouver flattée »; « elle m'a fait mille coquetteries », dit M.me de Staël.

Le 9 mars elle partit de Naples. Au moment de monter en voiture, son banquier s'avise de lui donner une autre lettre de Monti, qui lui dit avoir été malade et lui envoie de douces paroles, lesquelles lui eussent épargné huit jours de serrement de cœur cruel. (*Lettere inedite*, etc.: Naples, ce 8-9 mars [1805]). Le 13 M.me de Staël était de retour à Rome. Le monde romain l'ennuie de plus en plus: « La vivacité des Napolitains, leur na- « turel vésuvien me plaisait davantage: ceci est insipide et ma- « niéré ». Elle voulut connaître la duchesse Braschi à cause des amours de Monti pour elle, « elle ne vint pas où j'étais et je « me fis donner son billet. Il racontait avec les plus grands « détails le mal au pied de son *cavalier servente*, et ajoutait: « *l'amica scorta non potendo calzarsi il piede, non verrò per* « *la sera!* ». Le contraste entre cette vie morale et civile si nulle et la beauté enchanteresse de la nature inspire à M.me de Staël ce sévère jugement: « Je crois toujours..... qu'une nation « si favorisée par le ciel et si dégradée par son gouvernement, une « nation pour qui la vie physique est si belle et la vie morale « si bornée, une telle nation n'aime rien que de superficiel..... « elle a besoin de voir plutôt que de sentir et de penser..... vous « êtes né, je le pense, avec une âme plus profonde, plus drama- « tique que tout cela, et *Aristodème* et *Les Gracques* répondent « à des cordes inconnues dans ce pays; aussi sont ils plus en-

« thousiastes de vos autres poésies..... Or le malheur est mille « fois plus profond que toutes les joies de ce monde et le cœur « humain n'est jamais sondé jusqu'au fond que par la douleur « et la pitié ». M.me de Staël se propose d'être à Milan le 15 mai: « elle ne veut ni hâter ni retarder son retour à cause du séjour « de Napoléon dans cette ville » (*Lettere inedite*, etc.: Rome, ce 16 mars [1805]).

IV.

Rome, le 27 mars [1805].

Il est vrai, *caro* Monti, que je me suis reprochée de vous avoir fait partager mon inquietude, mais j'ai pour excuse le sentiment amer de douleur que j'avais éprouvé: il me prend une certaine fièvre au cœur pour ceux que j'aime au premier degré qui m'inspireroit de véritables folies. Si votre silence avoit continué, je crois que vous auriez vu arriver un de mes gens en courier à Milan, tant je me sentais d'agitation et de souffrance. Ce qu'on m'a dit sur votre inconstance, ne m'a fait, je vous l'atteste, aucune impression, mes soupçons de cœur ne viennent jamais du manque d'estime, mais de l'émotion causée par une affection véritable. Je crois toujours ceux que j'aime malades, exposés au péril; je les crois aussi plus facilement infidèles à l'amitié. C'est parce que le bonheur me paroit peu probable que je doute de tout ce que je désire; mais aussi, *caro* Monti, je me laisse rassurer avec un plaisir si vif, que vous auriez joui de ma joie seulement en voyant votre écriture sur l'adresse. Cette ligne toute droite, toute belle qui se voit sur vos lettres, votre manière de plier la lettre, tout cela m'est si connu, que je sais à vingt pas de distance si c'est une lettre de vous qu'on m'apporte. Voici un mot pour Benincasa. J'ai été très touchée de son article, je dois être contente de l'effet qu'il a produit à Paris, il a été tel que l'empereur lui même a protesté qu'il n'avoit rien contre moi et que j'aurais dû savoir en Italie qu'il avoit donné l'ordre à tous ses agents de me recevoir à merveille (1), mais il n'a point ajouté ni qu'il

(1) Dans une lettre inédite, communiquée à Lady Blennerhasset, M.me de Staël écrit à Joseph Bonaparte, qu'elle avait connu et eu en convive à ses dîners à Paris, le printemps 1797, et qui lui resta toujours fidèle: « Napoléon

me payeroit (1) ni qu'il me laisseroit avoir une maison a Paris (2). Je sacrifierois pourtant tout à fait la seconde, si c'étoit un ami qui gouvernat Milan; mais que faire si c'est une personne aussi étrangère à moi qu' Eugene Beauharnais? Au reste, je ne le crois pas. Ce sera Napoleon lui même et Melzi (3) pour vice roi; telle est ma conjecture d'après ce qu'on m'écrit et je crois qu'elle se réalisera. Alors nous verrons. Après cet été, dont une partie m'est assurée à Coppet avec vous, nous parlerons de l'avenir. Vous serez obligé de faire des vers sur tout ceci et je ne puis vous conseiller de vous y refuser. C'est une nécessité imposée par votre talent et votre situation, mettez y tout ce que vous pouvez de convenance et de dignité, mais contentez le gouvernement avec lequel vous devez vivre. J'ai toujours les mêmes projets; on m'a beaucoup pressée de retourner à Naples passer quelques jours de printemps, mais je l'ai refusé quoique j'aie pour la situation et je dirai presque pour la société de Naples assez de penchant. Il y a un certain naturel lazaroni qui, faute d'autre naturel, me plait encor plus que l'affectation. Ma société ici n'est pas italienne: c'est Mr de Humboldt (4) et le comte de Souza (5), un jeune envoyé du Portugal, qui est véritablement intéressant, le

---

« dit que si j'avais arretée par la reine de Naples, il m'aurait réclamée, et « aurait fait marcher vingt mille hommes à mon secours » (Lady Blennerhasset, M.me de Staël, etc., III, p. 155).

(1) Au temps de son ministère, Necker avait fait un gros dépôt d'argent aux caisses du Trésor public. C'est ce crédit, de deux millions environ, que réclame sa fille et héritière unique, M.me de Staël.

(2) Le 15 octobre 1803, M. de Staël avait reçu l'ordre de s'éloigner de quarante lieues de la capitale. Elle préféra voyager en Allemagne et en Italie.

(3) Le comte Lodovico Melzi d'Eril, né à Milan en 1753. Il fut président de la République cisalpine du 26 janvier 1802, jusqu'au 31 mars 1805. Ce ne fut point lui, mais Eugène Beauharnais qui fut élu vice-roi: Melzi devint chancelier et garde-sceaux du royaume italien, et il fut créé par Napoléon, duc de Lodi. En 1814, il se ritira à vie privée, ses efforts pour faire nommer Eugène roi d'Italie n'ayant point réussi. Il mourut à Milan, le 16 janvier 1816; M.me de Staël, alors en Italie, en éprouva un vif chagrin, comme on verra par une de ses lettres à Joseph Acerbi.

(4) Charles Guillaume, né à Potsdam en 1767; savant philologue et homme d'état, frère du célèbre naturaliste Alexandre. Au temps du séjour de M.me Staël à Rome, il y était ambassadeur pour la Prusse.

(5) Dans une lettre de Schlegel à Acerbi, du 3 mars 1816, Souza est rappelé ainsi: « Je n'ai point d'autre connaissance portugaise, ni M.me de Staël « non plus que celle du comte de Palmella, Don Pedro de Souza, autrefois « chargé des affaires du Portugal auprès du St. Siège, depuis ministre en « Angleterre et au Congrès de Vienne. Il est actuellement à Madrid, où vous

comte de Verri, quand sa santé qui est faible lui permet de sortir; quelquefois Rossi qui vient de partir pour Naples à cause de la maladie du prince Rezzonico et assez souvent Alborghetti, qui est assez agréable comme société. Je dois voir Pessuti (1) demain: je l'ai fait demander parce qu'il vous aime. Giuntotardi arrive et me dit: M'avez vous oublié auprès de Monti? Il vous offre mille hommages. Je vous reverrai donc le 15 may! qu'il y a loin de se revoir ainsi à ce premier jour où votre nom me fut si mal prononcé! Ah, comme je vous reconnoitrai! Mes compliments aux Cicognara, j'ai écrit deux fois à Moscati et voici ma troisième lettre depuis mon retour à Rome. *Addio, caro Monti, non mi scordate.*

Adresse: al signor Professore Vincenzo Monti
al Torchio del Oglio Milano.

Le séjour de Rome fatigue M.me de Staël: « Je m'en irai sans « un vif regret!..... » s'écrie-t-elle. La vue continuelle des statues et des tableaux l'intéresse jusqu'à un certain point. « Représenter « un secret de l'âme, une manière de souffrir moins, ou d'être « plus aimée me touche mille fois plus que ces beaux pieds, « que ces belles mains, dont on parle tout le jour, et je ne trouve « pas ici dans la société cette originalité qui tient lieu de tout, « même de charme » (*Lettere inedite*, etc.: Rome, ce 30 mars [1805]).

« le verrez sans doute à votre passage. M.me de Staël vous donnera une « lettre pour lui, et il pourra ensuite vous fournir les meilleures adresses « pour le Portugal, car il est un des hommes les plus spirituels, les plus « instruits et les plus considérés de son pays ». (Ved. A. Luzio, *Giuseppe Acerbi e la Biblioteca Italiana*, in *Nuova Antologia*, 16 agosto 1896, p. 316).

(1) L'abbé Gioachino Pessuti, mathématicien et érudit; né le 13 avril 1793 à Rome, où il est mort le 20 octobre 1814. Revenu de Saint-Pétersbourg (où il enseignait mathématique à l'« École des Cadets ») à Rome, il s'associa à la rédaction de deux journaux littéraires, l'*Antologia romana* et les *Effemeridi letterarie*, dirigés par Bianconi; et après la mort de celui-ci il continua de les publier pour une vingtaine d'années. « Pessuti fit en Italie un « grand nombre d'élèves: il professait avec une simplicité qui ne nuisait en « rien à la profondeur de ses idées ». Ami de Monti, il écrivit, en 1786, un *Discours sur l'Aristodème*, que Monti, l'envoyant à un ami, juge ainsi: « Eccovi intanto l'« estratto », che ne ha fatto Pessuti, e che certo è degno « di lui, se non è degno di me » (*Lettere inedite*, ecc., I, p. 161).

Une fâcheuse nouvelle vient la troubler: un de ses amis, le marquis de Blacas, venait de se tuer à Paris pour des dettes de jeu, et pour le refus qu'avait fait sa femme de le voir et de lui laisser voir sa fille. Il avait offert à M.me de Staël de l'accompagner en Italie: elle n'avait pas accepté, et la pensée qu'elle aurait pu le sauver, en éloignant de lui une amère douleur, et en payant ses dettes, hante, à présent, l'esprit de M.me de Staël: « Je passe les jours et les nuits à me représenter ce que j'aurais « dû faire, à briser mon cœur contre l'irréparable ». D'après les conseils de ses amis de Paris, elle ne changera en rien ses projets de retour à Milan: elle voudrait seulement éviter les fêtes du couronnement. Pessuti et Godard continuent de la voir et de lui parler en termes d'invariable estime, de Monti (*Lettere inedite*, etc.: Rome, ce 3 avril [1805]). Elle aura dans quelques jours la visite de la duchesse Braschi, revenue de Tivoli: elle souhaite voir à Rome, ou du moins à Bologne, puisqu'elle quittera « in- « variablement » la ville éternelle le 28 avril, Alexandre de Humboldt, alors à Milan. Elle désire passer à Florence, si pourtant la présence du Pape dans cette ville lui permet de parcourir la Toscane « sans quarantaine ». Elle intéresse Moscati pour en savoir quelque chose (*Lettere inedite*, etc.: Rome, ce 10 avril [1805]).

V.

Rome, le 17 avril [1805].

La duchesse Braschi (1) m'a donné le plaisir que j'attendois: elle a dit tout haut dans une société où j'etais qu'elle n'avoit à vous reprocher que de les avoir quittés et que vous l'aviez fait par opinion et assurément sans aucun intérêt, puisque vous aviez perdu sous les rapports de fortune, que de

(1) Costanza Falconieri, qui épousa, en 1781, le duc Louis Braschi Onesti, neveu de Pie VI. Sur les relations de Monti avec la duchesse, parle in extenso M.r Vicchi, dans le II vol. de son œuvre, *V. Monti, le lettere e la politica in Italia, dal 1750 al 1830*, Faenza e Roma, 1879-87.

plus vous aviez été très bien pour son mari à Milan et qu'elle n'avoit aucune plainte à former contre vous que celle de vous être séparé d'eux. D'ailleurs elle a répété ce qui est trop universellement reconnu pour être compté, et soit qu'elle me fit un plaisir vif en me donnant ce triomphe de cœur, soit qu'il y ait toujours quelque charme dans une personne que vous avez aimée, je lui ai trouvé le plus parfait naturel et ce mérite est tel qu'il ne me permet jamais de juger sévèrement l'absence des autres. Je crois donc pouvoir dire sans trop me flatter que j'ai entièrement abattu le petit nombre de personnes qui voulaient vous calomnier. A présent dites moi ce qui fait que vous vous mettez toujours en colère contre moi, non comme sentiment, j'en serais charmée, mais comme opinion. Je vous dis par hasard que je suis un peu fatiguée de voir tous les jours des statues et des tableaux, c'étoit ma disposition du jour, qui a passé depuis, et là-dessus vous m'écrivez que je ne me fais pas aimer des Italiens. Je vous atteste que je le veux et que j'y réussis; j'ai des lettres sans fin de Naples et d'ici que je veux garder pour vous confondre. Je ferai signer par devant notaire à tous les Italiens qu'ils m'aiment et, s'il le faut, je me mettrai en coquetterie avec un que je trouve plus aimable que les autres, pour que vous ne doutiez plus de mes succès italiens. Sérieusement, vous êtes ingrat, car ce n'est point par amour de la gloire, mais pour vous plaire que je mets tant d'intérêt à reussir en Italie. L'autre jour Schlegel m'a supplié de renvoyer Giuntotardi, parce qu'il prétendoit que je n'apprenois l'italien que pour mieux vous entendre et c'est vrai que c'est pour cela. Mais m'obligerez vous d'admirer la police de Rome où depuis huit jours par exemple, je crois, à cause de Pâques, on assassine tous les jours et en particulier dans le quartier que j'habite qui est sous la jurisdiction d'Espagne? (1). Hier au soir, je revenais par un orage horrible dans les rues non éclairées et j'éprouvais véritablement plus de terreur des spectres que d'admiration pour les ombres.

— Ce 17 avril — Je reçois dans ce moment une lettre de vous qui ne contient que l'expression de votre crainte que je ne vienne à Milan et de toutes les craintes possibles. Si je vais à Milan, ce sera parce que je sais que je peux y aller parce que j'ai des intérêts immenses de fortune qui me commandent d'avoir une réponse, ce ne sera point du tout pour les personnes que

---

(1) L'Espagne jouissait dans la ville de Rome d'un privilège qui lui était propre: le représentant de l'Espagne (regio segretario di Spagna) exerçait une véritable jurisdiction sur le quartier appelé: Piazza di Spagna, peuplé d'environs quatorze mille habitants. Ce quartier, où résidait, comme on a vu, M.me de Staël, était la demeure choisi par les étrangers, à Rome.

j'y connais, car jusqu'au départ de l'empereur, je ne puis en aucune manière jouir de la societé de personne et je veux simplement voir quelques Français de mes amis qui remettront à l'empereur un mémoire sur ma fortune et lui domanderont de décider un mode quelconque de payement. Ce conseil m'est venu de personnes à Paris qui doivent disposer de ma marche. Du reste, je ne serai vraisemblablement à Milan qu'après le couronnement, mais vers la fin de may j'y serai sûrement. Cette idée m'eut été plus douce si vos dernières lettres ne m'avaient pas exprimé tant d'inquietude de m'y revoir. Adieu, je serai charmée de lire vos vers qui seront sûrement aussi beaux que le temps le permet.

Adresse: Al Signore Professore Vincenzo Monti
al Torchio del Oglio Milano.

Timbre de départ. Rep. italica — Roma.
» *d'arrivée.* Milano — Apr. 23.

VI.

Rome, ce 1er de may [1805].

Je crains, *caro* Monti, que ma dernière lettre ne valut rien, mais vous êtes bien sur que vous avez pour vous ou mon premier ou mon second mouvement; je reviens donc et je vous prie de m'écrire à Bologne chez mr Luigi Marescotti; mandez moi là, et tachez le savoir de Moscati, si je puis n'arriver que le 1er de juin et cependant ne pas manquer le séjour de l'Empereur. Il me conviendroit beaucoup d'arriver après les fêtes et cependant il m'est indispensable de trouver l'Empereur. Voyez donc si vous pouvez dans votre bonne tête me décider à Bologne sur la route que je dois prendre. Si j'ai le temps d'aller a Venise, je passerai par Ferrare; mandez moi qui je dois voir qui tienne à vous; c'est mon premier intérêt. Si j'étais obligée pour ne pas manquer l'Empereur d'aller en droite ligne de Bologne à Milan, quand l'Empereur serait parti seriez vous tenté d'aller à Venise avec moi? Enfin réglez ma marche depuis Bologne en n'oubliant pas que je voudrais d'abord trouver l'Empereur, 2° éviter les fêtes, 3° voir Venise. Si vous avez le talent d'accorder ces trois choses, vous êtes en chemin pour expliquer la trinité. Savez vous ce que le cardinal Consalvi vient de faire, c'est vraiment aimable. Le pauvre abbé Godard n'avoit absolument rien comme custode d'Arcadia,

il payoit le loyer de la maison etc., et quoique moi et mes amis le comte de Souza, Humboldt, Karloroskoi etc., nous l'ayons bien payé cette année, cela ne lui valait rien pour toujours. J'ai parlé au cardinal secrétaire d'état et il vient de me faire dire ce matin qu'il allait donner de l'argent à Godard, afin qu'il fut dit que j'avois protégé l'Arcadie efficacement. Aussi je suis toute enthousiaste du gouvernement de Rome. Serieusement c'est socialement le pays le plus libre de la terre et à présent qu'il fait beau, que la nature est si amie de l'homme, c'est vraiment une douleur que de partir. J'ai dit adieu à Rome hier du haut de la coupole de St Pierre et avec le voyageur Humboldt, et de là je vous ai adressé quelques reproches et beaucoup d'amitiés. Que vous est il arrivé de tout cela? *Addio, caro* Monti, j'attends votre lettre à Bologne pour savoir quand je vous reverrai, mais il m'est doux de songer que ce sera au plus tard dans un mois.

(*Sans adresse*).

M.me de Staël partit de Rome le 2 mai et alla passer quelques jours à Florence. Elle y vit « tous les jours » M.me d'Albany, qui lui confia le manuscrit de la vie d'Alfieri écrite par lui-même. « C'est une lecture qui m'a captivée à un tel point, dit-elle, « que je n'ai existé que pour elle pendant cinq jours..... Mais cet « homme était bien plus admirable par son caractère que par « son talent, et un tel caractère au milieu d'un pays où ce don « est si rare! et cette profonde sensibilité pour une femme, qui « à présent en effet a ses cheveux tout blanchis par la douleur! « Ah! *caro* Monti, il y avait de grands trésors dans cette âme! « Je ne suis jamais entrée dans sa maison sans une émotion « profonde. J'ai su par M.me d'Albany qu'il estimait hautement « votre talent, mais votre vie n'a pas pu être aussi indépendante « que la sienne ». Le 20 mai M.me de Staël laisse Florence, se rendant à Venise: le 21 elle est à Bologne. N'ayant point reçu les instructions qu'elle avait demandées à Monti sur Ferrare, elle va passer dans cette ville, sans s'y arrêter (*Lettere inedite*, etc.: Bologne, ce 21 mai [1805]).

À Venise, M.me de Staël fréquenta le salon de la comtesse Isabella Teotochi-Albrizzi, *dall'acuta e vivace anima achea*, presqu'aussi célèbre que celui de la comtesse d'Albany à Florence,

et que Byron allait bientôt surnommer « la Staël vénitienne ». L'auteur de *Delphine* y connut aussi l'auteur des *Feste Veneziane*, la noble et spirituelle Giustina Renier-Michiel. Celle-ci admira M.me de Staël et éprouva tout d'abord pour elle une vive sympathie; mais ensuite ce sentiment se refroidit beaucoup, et dans ses lettres à Cesarotti et dans une autre, encore plus explicite, à Bettinelli, elle parle de la fille de Necker avec un ton aigre-doux et avec beaucoup de sévérité: « Questa mad. de « Staël mi porse uno di quei contrasti purtroppo non rari, fra « la persona e lo scrittore, ch'io poi assolutamente detesto. Tutto « ciò che si legge di lei ha un certo patetico, un certo delicato, « un certo fino dolce insinuante che sforza ad amarla rispetto- « samente. Nel vederla poi essa si presenta con un passo molto « sciolto e marziale: l'occhio nero getta uno sguardo ardito; i « capelli inanellati alla moda sembrano i serpenti di Medusa; « gran bocca, grandi spalle, grosse proporzioni, quelle pure che « si vogliono più moderate e gentili, aspetto vivace e allegra « disinvoltura, franchezza in qualsiasi società. Ascolta ogni sua « lode come meritata: ogni discorso come spregiudicata.....; « quando non parla sembra riflettere, quando parla lo fa leg- « germente senza nulla approfondire: niente di rimarchevole « dice. Sul principio espansiva, indi alquanto fredda (alla fran- « cese); declama e bene; mostra gran tenerezza per i figli; parla « con gran trasporto del padre; non nomina mai la madre, « donna eccelsa, che ha lasciato un piccolo volume di massime « eccellenti..... che fu l'unica amicizia di Thomas, e che meritò « la stima di ognuno e il più grande attaccamento per parte « del marito. Ma infine di tutto questo che si deve pensare di « mad. de Staël? Non ascoltiamo la fama ».

A Venise, M.me de Staël assista à la représentation d'une « fable » de Gozzi, *La figlia dell'aria ossia l'Innalzamento di Semiramide* (dramma favoloso-allegorico, in tre atti, in verso sciolto). Ce qui la charma dans ce « drame », ce fut « la viva- « cité de l'improvisation, l'inépuisable verve d'imagination et de « gaîté que l'inspiration seule du moment peut donner ».

Pendant son séjour à Venise, M.me de Staël fit plusieurs escapades à Padoue, y voir Cesarotti. Comme on sait, le traducteur d'Ossian avait voué aux Necker un véritable culte; « cette admirable famille », même « cette famille *sacrée* » l'appelle-t-il toujours.

Lorsque, pourtant, le 2 février [1805] Monti lui manda le projet que M.me de Staël avait fait de passer au printemps à Padoue, uniquement pour le connaître, il en fut troublé: « Je « ne suis fait pour tant de bruit....., j'aime un peu de gloire loin- « taine, mais je n'aime pas qu'on vienne me chercher de si près », répond-il: et à M.me Renier-Michiel: « Vous savez la visite « d'avril et mai de M.me de Staël, avec M.me Cicognara et « Monti. Tout cela au lieu de me flatter, me lasse, rien qu'y « penser ». La connaissance de M.me de Staël dissipa cette gêne: « J'ai vu avec admiration et transport la digne fille de Necker », écrit-il à Monti. Et il la défend avec beaucoup d'élan contre les sévères jugements que la société vénitienne, dit M.me Renier-Michiel, avait prononcés sur la femme illustre: après avoir célébré son admirable talent, son noble caractère, il conclut: « Laissez que le monde et Venise disent ce qu'il leur plaît de M.me « de Staël: elle est faite pour inspirer des passions pour et contre « elle ».

À Padoue, M.me de Staël assista à quelques leçons de Cesarotti, et passa, dans son hospitalière demeure de Selvagiano, plusieurs soirées, jouissant de ces géniales conversations, qu'elle aimait passionnément. Elle y connut Hippolyte Pindemonte, et l'entendit lire sa tragédie *Arminius*; elle y connut aussi J. B. Niccolini, lors âgé de ving-trois ans (et qui la juge ainsi: « piena di « fuoco e di spirito, brutta d'aspetto e di persona, parlatrice « faconda, libera, audacissima »). Avant de partir, elle donna à Cesarotti les *Mémoires de Necker*, qu'elle avait publiés l'année précédente. Cette lecture le frappa: « J'en suis demeuré saisi « plus qu'il ne m'est possible de l'exprimer: je ne puis vous dire « plus que cela », écrit-il à M.me Renier-Michiel; et à M.me de Staël, le 29 juin, il envoie une longue lettre, pleine de transport

et d'admiration. Et, « par pitié, prie-t-il, achevez de conquérir la « reconnaissance de l'humanité et la mienne en publiant la vie « politique de votre père..... Et ne laissez la moindre anecdote; « tout est trop intéressant et précieux ».

VII.

Je vais vous revoir, partagez le mouvement de plaisir que j'en épreuve; mais venez en Suisse; ce seroit trop dur de ne vous voir que pour un moment. Mercredi à l'*ave maria* soyez *casa Marinoni contrada St Prospero.*

Vos vers (1) sont superbes, il me semble que l'amour de la patrie y domine. Ici tout le monde croit à la guerre, mais ils croyent aussi être battus. Adieu, adieu, quelle émotion profonde j'éprouverai en vous revoyant!

Venise ce samedi.

Les lettres de Vienne qui arrivent à présent sont plus pacifiques.

Adresse: Al Signor Professore
Vincenzo Monti al Torchio
del Oglio Milano.

Timbre de départ . . . . . .
» *d'arrivée.* Mil. 4 Giu.

La première semaine de juin M.me de Staël était à Milan.

VIII.

[Milan . . . juin 1805].

Je vous attends, caro Monti, et je ne fermerai pas l'œil sans vous avoir revu; je n'appelle pas vous revoir ce moment de ce soir que j'étois obligée de passer seule avec d.

Adresse: al signore
professore Vincenzo Monti.

---

(1) La vision dantesque *Il beneficio*, le premier des monuments poétiques que Monti éleva au César français.

IX.

[Milan . . . juin 1805].

Je vous envoye ce livre (1) ou vous verrez une faible expression de la plus grande douleur que j'aye jamais éprouvé. Je vous attends ce matin *à mezzogiorno*; je voudrois que le projet de Bologne réussit, je voudrois vous inspirer un peu du plaisir que je trouve à causer avec vous, mais je ne me flatte pas (*non mi lusingo*) de cette espérance.

Vous dinerez chez moi et nous irons ensuite chez Moscati, n'est ce pas? Les partants, je vous l'ai dit, ont tous les droits des mourants: il n'est pas permis de leur rien refuser. *Addio.* A 8 h. du matin.

Adresse: pour Mr Monti.

En 1805 le prof. B. Oriani avait réorganisé l'université de Bologne, et faisait appel à de nobles génies pour qu'ils voulussent bien y professer. Parmi les désignés, il y eut aussi Vincenzo Monti, auquel son ami Michele Vismara, secrétaire général du ministère de l'Interne, offrit de passer de l'université de Pavie à celle de Bologne, avec augmentation d'appointements. Monti répondit à Vismara par une lettre pleine de dignité: « Se nel « calcolo dei beni di questa vita entrassero soltanto le viste eco- « nomiche, questa lettera sarebbe una pronta ed allegra accet- « tazione del partito che mi viene cortesemente proposto. Ma « fra i beni supremi io pongo le affezioni morali, ed io ho « molte riflessioni da fare su questo punto..... Trattasi di deci- « dere se per migliorare la mia economica condizione, *la quale* « *per vero ha grande bisogno di risarcimento*, mi torni conto « di lasciare un'Università, che per l'unione dei talenti che la « compongono è il paradiso della filosofia, per tragittarmi in un « paese eternamente nemico del forestiere, paese decaduto dal-

(1) C'est son écrit: *Du caractère de M.r Necker et de sa vie privée*, imprimé à la tête des *Manuscrits de M.r Necker*, publié par sa fille, Genève, 1804.

« l'antico sapere, ma non dall'orgoglio, paese più disposto a per-
« seguitare, che a compatire ».

X (1).

À 8 h. du matin.

Pardonnez moi, cher Monti, si je ne puis attendre jusqu'à midi pour savoir comment vous avez dormi; vous avez souffert hier tout le jour, j'en suis sure, et vous l'avez bravé par complaisance pour moi; cette même bonté qui est un admirable trait de votre caractère et de votre esprit, vous fera me pardonner ce que j'ose vous écrire. Je crois que les inondations de Ferrare et d'autres circonstances momentanées ont mis un leger embarras dans vos affaires: permettez moi de vous demander la permission de vous prêter cinquante louis, cela ne m'est pas de la moindre gêne et dans dix ans vous me les rendrez en me disant que vous vous souvenez encore de ma tendre amitié pour vous. Ai-je besoin de vous dire que le jour où je vous ai assuré que j'avois de l'amitié, une sincère et vive amitié pour vous, j'ai mille fois plus fait pour vous que par ces miserables services d'argent, dont le hasard de nos circonstances mutuelles doit seul décider entre nous! Enfin je me plains de n'avoir pas une preuve de votre amitié et c'est un peu reparer le refus de Boulogne, si vous y persistez, que me donner la certitude que vous me considerez comme votre amie, dites donc *oui* tout simplement à cette petite proposition, et croyez que je suis digne de connoitre votre caractère et que c'est lui autant que votre esprit qui m'ont fait souhaiter entre vous et moi un lien durable d'estime et d'affection reciproque.

N. Stael de h.

Adresse: pour Mr Monti.

M.me de Staël était arrivée à Milan, comme on a vu, les premiers jours de juin: le 12 Monti en partait pour suivre en Romagne. Marescalchi, ministre des relations étrangères. Le jour après M.me de Staël envoie au poète une longue lettre où dé-

(1) Cette lettre est peut-être à rapporter au même jour que la précédente.

borde le chagrin que ce départ lui causa: « Je venais ici pour « vous et vous m'avez quittée!..... Ah, je dois vous le pardonner, « mais innocemment vous m'avez brisé le cœur..... ». Elle regrette leur extrême entrevue: « Vous avez été hier, ce dernier hier « d'une admirable éloquence: faites donc une tragédie, faites-en « le plan à Coppet, et croyez bien que c'est dans votre talent « et dans les chefs d'œuvre de ce talent que vouz trouverez et « votre force et votre indépendance. Les relations de société « avec les gouvernants se rompent, se troublent d'un instant à « l'autre, la réputation toujours croissante est votre véritable « égide, et je sais qu'un séjour paisible avec une femme digne « de vous entendre vous convient même sous les rapports les « plus raisonnables, les mieux calculés ». Cette exhortation à Monti de composer une tragédie revient souvent, presqu'avec insistance, dans les lettres de M.me de Staël: on sait l'extrême importance morale et civile qu'elle attachait à la production théâtrale: on sait de même la prédilection que Monti avait plusieurs fois affirmée pour le genre tragique. M.me de Staël alla chez Appiani donner un dernier adieu au portrait de son poète: « le célèbre peintre, malgré toute son admiration pour l'auteur « d'*Aristodème*, ne *lui* sembla pas un homme selon *son* cœur ». Elle se lia plus étroitement avec Melzi: « J'aime tous les jours « plus monsieur de Melzi; je désire bien que vous ne preniez « aucun lien politique qui vous éloigne de lui. C'est un caractère « si noble et si pur que toujours la considération appartiendra « à ses amis ». Elle passa la soirée du 12, avec lui et sa famille au théâtre (au Carcano, où l'on jouait *Camilla o sia Il Sotterraneo*, dramma giocoso, musica di Paër). Elle fit connaissance de quelques personnages qui entouraient le vice-roi Eugène: « J'ai découvert que *son* secrétaire intime, Méjean, est un homme « de lettres spirituel, et assez lié avec moi, je vous le dis si « vous avez besoin de quelque chose en ce genre » (*Lettere inedite*, etc.: Milan, ce 13-15 juin [1805]).

Le soir du 15, M.me de Staël abandonnait la capitale lombarde, voyageant la nuit à cause de la chaleur; le 16, de Verceil, elle

écrit au poète: « Si j'avais prévu tout ce que je souffrirais dans « ce voyage, je vous aurais demandé de ne pas partir avec « Marescalchi..... mais j'ai cru me devoir sacrifier à ce qu'on « appelle les convenances, alors que votre cœur ne me les sa- « crifiait pas ». Mais: « quel beau pays que celui-ci et quelle « douleur de le quitter, quand les sentiments du cœur viennent « se mêler à ces enchantements de l'imagination! Ah! j'y re- « viendrai, si vous avez le cœur et le caractère d'Alfieri: j'y « reviendrai, si vous me tenez votre parole cette année: l'année « suivante je m'y fixerai pour quelque temps, je vous *le promets*, « et réunis nous serons bien forts contre les hasards du sort ». M.me de Staël devait se rencontrer à Turin avec le ministre des finances, mais elle le manqua, ayant demeuré un jour de plus à Milan, pour le passer avec M.me Monti et quelques amis du poète.

Le désir de voir la gloire de celui-ci se fixer impérissable au théâtre se ravive par la lecture des tragédies d'Alfieri: « J'ai « lu hier tout le jour des tragédies d'Alfieri, et je me suis bien « convaincue.... qu'il vous reste, si vous le voulez, une carrière « toute nouvelle à parcourir..... Je veux vous nommer divers « sujets: la mort de Marie Stuart..... les amours d'Éléonore de « Guienne, femme de Louis VII, roi de France, avec le sultan « Saladin..... et un sujet où la chevalerie et la poésie lyrique « se trouvent naturellement réunies: les amours du Tasse avec « la princesse de Ferrare et sa mort la veille du couronnement « au Capitole..... » (*Lettere inedite*: Verceil, ce 16 juin [1805]). Cinq jours après M.me de Staël était aux pieds du Mont-Cenis: par une lettre datée du 22 juin on comprend qu'une telle quelle froideur s'était glissée entre elle et Moscati. Elle parle de Talleyrand: « C'est un homme qui a beaucoup de grâce dans l'esprit, « mais il est mort à tous les sentiments involontaires; il a fait « de l'existence un calcul, où n'entrent ni l'honneur, ni la gloire, « ni l'amour..... Moscati qui est de cette famille, à la grâce près, « ne s'est pas douté de mon impression et à force de l'étouffer, « elle s'est affaiblie; mais quand on a découvert un tel caractère

« dans un homme, on peut encore avoir de la bonté ou de la pru-
« dence avec lui, mais de l'impulsion, jamais. Aimer, *caro* Monti,
« aimer est une faculté céleste, il ne faut pas la souiller! » La lettre, pleine « d'un intérêt excessif » pour le poète, a certainement quelque chose à voir là-dedans (*Lettere inedite*, etc.: Aux pieds du Monts-Cenis, ce 22 juin [1805]).

M.me de Staël traversait les lieux de la Savoie, où Monti, fuyant, en 1799, la Lombardie, bouleversée par l'envahissement des Russes et des Autrichiens, avait pérégriné quelque temps, dans un état presque misérable. Au grand étonnement de ses compagnons, M.me de Staël s'y arrête: «..... je voulais faire un
« pèlerinage dans le lieu où vous avez été exilé, je voulais me
« livrer au profond attendrissement de ces souvenirs; j'ai vu ces
« châtaigniers à l'ombre desquels vous vous êtes reposé, et j'ai
« pleuré sur ces temps où nous étions si voisins, où je vous aurais
« rendu heureux en vous aimant! ». Son projet d'un ouvrage sur l'Italie est désormais fixé: « J'étudie le Dante avec ardeur
« pour qu'à votre arrivée à Coppet vous me trouviez plus avancée
« encore dans l'italien; je vais commencer aussi cet ouvrage
« sur l'Italie qui doit me mériter votre pardon, mais il faut
« votre présence pour m'animer ». *Lettere inedite*, etc., Lettre: Chambéry, ce 23 juin [1805]).

Quelques jours après M.me de Staël était à Genève, où elle trouva des connaissances italiennes; M.me de Frenel, veuve du célèbre jurisconsulte Filangieri, la princesse de Belmonte, napolitaine, et M.me Visconti, milanaise.

XI.

Genève, ce 28 (ou 26?) juin.

Me voila à Genève, caro Monti, je me suis arrétée a deux lieues de Coppet chez ma cousine (1), ne me sentant pas encor la force d'entrer dans ce lieu

(1) M.me Necker de Saussure.

où chaque pas me retrace la cruelle douleur qui me suivra jusqu'à la mort, ces lieux où je l'ai tant vu m'ont fait mal et toutes les joyes du midi n'éclairent plus mon front. Une pensée triste s'est aussi jointe à toutes les autres, je rentrais dans une vie que je n'ai jamais partagée avec vous, je revoyais une foule de visages qui ne vous ont jamais vu, enfin il n'est pas jusqu'au françois que j'entendois comme une langue étrangère et je me suis arretée dans la rue pour parler italien avec un mamelouck. Dites moi si vous sentirez tout ce qu'il y a de tendresse pour vous dans cette expatriation de mes goûts et de mes idées, je ne retrouve que dans la musique je ne sais quoi de l'Italie; et du matin au soir je chante et je joue cette musique céleste, qui me rappelle votre language. Ah venez! mon ame cherche la votre, ne partagez vous pas cette impression, et ne vous sentez vous pas seul dans le monde où votre amie n'est plus à côté de vous? Avez vous reçu toutes mes lettres de Turin..... et de Chambery? J'attends une lettre de vous après demain. Ah, ne trompez pas cette attente, je vous prie comme si vous pouviez m'entendre. Heureux tens que celui ou vous entriez, deux ou trois fois par jour dans ma maison, plus heureuse encor cette été si vous n'en sortez pas. Tous les genevois qui sont venus dans ma chambre et les françois d'ici, c'est à dire le prefet, m'ont questionnée sur vous et sur la traduction de ..... J'ai mis l'un et l'autre à leur place, mais j'ai une véritable ardeur que votre célébrité s'augmente tous les jours en France et pour cela je veux et vous traduire et faire précéder ma traduction d'une préface. Je vous envoye sous l'adresse de Fortis la traduction de Milton par l'abbé de Lille et de vers de Parny (1) dont le sujet me deplaît horriblement, mais qui ont un grand mérite de versification; il faut que vous connaissiez tout ce qui parait de cité en fait de poësie en France et je me chargerai de vous l'envoyer, quand vous ne serez pas avec moi, mais soyons souvent ensemble, la vie s'écoule et l'enthousiasme se flétrit, il y a dans mon cœur je ne sais quel rayon de sentiment pour vous dont je voudrois

---

(1) Evariste Désiré de Forges, chevalier de Parny, né à l'Ile de Bourbon en 1753, mort à Paris en 1814. Il avait été reçu à l'Académie française au printemps de 1803 en remplacement de Devaines. H. de Jouy succéda dans l'Académie à l'auteur de la *Guerre des Dieux*, mais lors de son installation un ordre supérieur lui interdit de prononcer l'éloge de son prédécesseur! Millevoye saluait Parny:

> ... très aimable palen
> Demi sacré, demi profane:
> Bon poète, mauvais chrétien,
> Qu'Apollon sauve et que Dieu damne!

jouir en voyant vous et vous entendant en perfectionnant nos pensées l'un par l'autre. N'en croyez pas Moscati; il y a quelque chose de divin dans l'homme et l'immortalité d'une autre vie existe pour ceux qui la souhaitent; je n'y crois pas plus pour le commun des hommes que pour les canards (1); mais ce qui fait la poësie, l'amour et la vertu, est une étincelle celeste. Adieu, *caro* Monti. À demain.

Ce 28 juin Coppet. J'ai tant pleuré aujourd'hui, *caro* Monti, que je n'avais pas la force d'écrire. Cependant je vous dirai qu'en passant à Genève j'ai arrangé la petite affaire dont nous étions convenus et que Mr Claude la Baume banquier à Milan, demeurant vis à vis le magasin des douanes, a reçu de Mr Heutsch banquier à Genève l'ordre de tenir 60 louis à votre disposition de la part de votre libraire de Paris, 40 autres seront de même à votre disposition à Genève. Ainsi n'apportez point d'argent ici; je finis ce jour comme tous, depuis 18 jours que je vous ai quitté, par la prière de venir ici, votre chambre est déjà preparée, c'est chez vous que vous arrivez. J'attends demain une lettre de vous. Ce 29. La poste arrive elle m'apporte une lettre de Padoue d'un comte (?) O'Donnel, qui m'a vu cinq jours et ne m'a point oubliée, et elle ne m'apporte rien de vous à qui seul je pense. Ah venez donc faire disparaitre cette séparation des monts qui me serre le cœur.

À Coppet M.me de Staël attend fiévreusement l'arrivée du poète: « Je vous ai écrit sans cesse et par Madame Monti et par « Fortis.. .. Ah! dites donc quand vous arrivez!..... ». L'espoir de revenir à son bien aimé Paris lui sourit de nouveau: « Talleyrand

---

(1) Les sentiments religieux de M.me de Staël allaient subir, par une crise intime de son âme, un profond changement. Elle revint « à la religion chré- « tienne... par des chemins escarpés et semés de pierres, mais par des chemins « directs ». Et elle aussi, elle sembla conquise par ce nouvel esprit du christianisme qui pénétrait alors dans la littérature française et allemande, car en Allemagne même depuis Klopstock, « qui envisageait sa profession de « poète comme une vocation sacerdotale, et dont un français, De Serre, a dit « que pour oser parler de lui il fallait un cœur pur, on aspirait surtout à « une interprétation religieuse des grands problèmes de l'existence » (Lady Blennerhasset, *M.me de Staël*, etc., III, 289). La foi chrétienne de M.me de Staël fut pure et passionnée: et elle écrivit ces inoubliables paroles: « Il « faut avoir soin que le déclin de cette vie soit la jeunesse de l'autre. Se « désintéresser de soi, sans cesser de s'intéresser aux autres, met quelque « chose de divin dans l'âme ». En outre, sans abdiquer sa prédilection pour la religion réformée, elle parvint à juger avec équité la religion catholique.

« a écrit à Paris que je devais être très contente de mon voyage « à Milan, que l'empereur s'était adouci pour tous mes intérêts « et que je finirais par obtenir ce que je souhaitais. Ah! si je « reviens à Paris, je serais à vos pieds pour que vous y passiez « un hiver chez moi » (*Lettere inedite*, etc. Lettre: Coppet, ce 3 juillet [1805]).

Fidèle à sa promesse, M.me de Staël envoie au poète « toutes « les nouvelles littéraires de la France ». « J'ai récu hier la vi- « site de trois de mes amis français, Benjamin Constant et deux « autres: parmi ces deux autres il y en a un qui s'appelle Hochet, « et qui dit vous avoir vu à Paris. C'est un grand et beau jeune « homme qui a traduit Machiavel: vous vous le rappelez vous? « Il m'a dit que la « Vision » avait produit un grand effet à Paris « et que même dans les vers de Nisas on l'avait trouvée belle. « Ils me disent tous que Paris est singulièrement bien pour moi: « ainsi quand je traduirai votre première tragédie, quand j'y « mettrai une préface, où je parlerai de votre génie, ils m'écou- « teront avec plaisir. Le secrétaire de l'Institut pour les belles- « lettres m'à écrit pour me prier d'écrire quelques lettres sur « l'Italie qu'il voulait mettre dans le *Publiciste*. Je ne veux « pas morceler mon ouvrage à l'avance, mais comme il mettrait « ces lettres anonymes, j'aurais quelque envie d'écrire quelque « chose sur le caractère de votre poésie, et le charme de vos « vers en eux-mêmes et quand vous les déclamez. Me permettez- « vous de parler de ce talent à côté de tant d'autres? Il me « semble qu'il appartient au secret le plus intime de l'âme. Je « vous envoie par Fortis les *Templiers* (1), cette tragédie qui « a eu un si grand succès à Paris. Monsieur de Chateaubriand « (qui va venir ici dans quelques semaines) fait un poème en « prose comme Télémaque, dont le sujet est la conversion de « Constantin au christianisme; il met en présence le paganisme

(1) Tragédie en 5 actes du littérateur et historien Raynouard, né en Provence le 1761, mort le 1836.

« et le christianisme: je suis persuadée qu'il y aura de grandes « beautés ». (Lettre: ce 9-10 juillet [1805]).

La lettre qui suit est très intéressante. Comme on sait, Monti espérait assumer le portefeuil de l'instruction publique, tenu alors même par Moscati: et il avait projeté d'aller en France pour intéresser en sa faveur Talleyrand. « Certainement, lui écrit « M.me de Staël, il me conviendrait beaucoup que vous allassiez « en France, car je vous y menerais, mais il faut que je vous « prévienne que Moscati m'a dit que l'empereur l'avait chargé « de faire un plan d'instruction publique et d'aller à Paris cet « hiver pour le concerter avec les conseillers d'état chargés « de ce département. Prenez garde de ne pas heurter ce vieil- « lard ambitieux; je l'ai fort examiné pendant mon dernier « séjour à Milan. Il est âpre sur toutes les questions qui tiennent « à la faveur, il n'a ni femme, ni enfants, ni espérance d'une vie « à venir: toute sa force morale est acharnée sur le peu d'an- « nées qui lui restent. Si vous m'en croyez ne lui dites rien de « votre nouvelle espérance, si elle se réalise, il sera temps de « lui en parler. Je dis « si », car je connais ce pays là, mais « enfin nous verrons avec le temps, et Marescalchi ou monsieur « de Melzi peuvent en reparler cet hiver. Je suis persuadée que « monsieur de Melzi le ferait pour vous et aussi pour moi. Nous « parlerons de tout cela à Coppet, mais pensons à la tragédie; « vous acquerrez bien plus de gloire par là que par tous les « vers du monde ». (Lettre: Coppet, ce 15 juillet [1805]).

Une forte fièvre frappa le poète et retarda nouvellement son départ pour Coppet: « Je suis mortellement inquiète de votre « fièvre, *caro* Monti..... et..... vous oublierez le mal que m'a fait « votre lettre et je croirai que vous êtes malade!..... ».

Au surplus, Monti semble à présent chanceler dans sa résolution d'aller en Suisse: « ..... il est heureusement très certain « que la guerre n'aura pas lieu cette année, mais comment « dans cette supposition vous vient-il l'idée de ne pas venir « chez moi?..... *Caro* Monti, ne m'inquiétez pas sur votre voyage « ici: toute notre amitié future en dépend: j'ai mille choses

« nouvelles à vous dire. Depuis ce second voyage de Milan, je « n'ai pu vous admirer davantage, mais je me suis plus fiée à « votre caractère, et vous êtes entré dans le plan du reste de « ma vie: c'est à vous de voir si vous le voulez ». Les articles de Kotzebue, si malveillants pour l'Italie, l'exaspèrent: « J'ai « eu un véritable sentiment d'indignation italienne contre cet « homme! » (Lettre: ce 17 juillet, Coppet). Et deux jours après: « *Caro* Monti, que je vous remercie de m'avoir promptement « rassurer sur votre fièvre! La nuit dernière je vous avais vu « souffrant et malade et je ne puis me défendre de la super- « stition du cœur: enfin vous êtes bien et je n'ai plus qu'à « souhaiter et votre arrivée à Milan et surtout votre arrivée « ici ». Monti était alors dans sa natale Romagne: une profonde tristesse l'accablait: « Mon Dieu! », s'écrie M.me de Staël, « que « j'ai été touchée du tableau que vous m'avait fait de votre « patrie, de Fusignano, mais ne croyez pas que les années de « vos contemporains aient imprimé leurs traces sur vous, le génie « a repoussé le temps, votre figure est belle d'expression plus « qu'aucune figure que je connaisse ». Quant à l'espoir du poète d'atteindre au ministère de l'instruction publique, M.me de Staël lui envoie un souhait de réussite en concluant, d'une manière désolante, à vrai dire, pour le pauvre docteur ministre, l'amer diagnostic qu'elle avait déjà prononcé sur lui dans une lettre précédente: « Je crois que Moscati sera jaloux de vous et que « Talleyrand ne met à rien, excepté qu'à lui, cette vivacité qui « fait réussir. Nous verrons: cependant dans tous les cas, la « vie du pauvre Moscati ne peut être bien longue, et si vous « continuez à vous illustrer par vos écrits, tout ira bien ». Tout ce qui touche à l'Italie l'intéresse au suprême degré: « Je lis « dans ce moment une vie de Léon X par Roscoe, un Anglais, « auteur déjà de la vie de Lorenzo de' Medici; vous seriez « content de la justice éclatante qu'il rend aux Italiens » (Lettre: Coppet, ce 19 juillet [1805]).

XII.

Je vous en prie, mon cher Monti, ne refusez pas ce mandat et quand vous serez ici, un autre vous attend de même, ce n'est plus, pour vous, c'est pour votre fille (1) qu'il faudra me permettre à l'avenir de me mêler de vos affaires, vous ne pouvez plus je le répète me le refuser. Ah venez donc, venez donc, combien vous me faites souffrir par cette longue attente! Voilà aussi cette sottise de Kotzebue.

Ce 24 juillet Coppet.

Août était commencé: Monti, parti de Ferrare, allait revenir à Milan; et il « renouvela sa promesse » d'aller en Suisse: mais, « ne perdez pas, je vous prie, lui écrit M.me de Staël, la saison « du voyage aux glaciers: après le 25 d'août il devient plus « difficile, et j'aurais tant de plaisir à faire ce voyage avec « vous..... », à « saluer avec vous le mont Blanc et le palais de « l'hiver, et cette étonnante nature qui se réfléchira dans vos « vers ». Et d'autres projets la charment: « Je reçois dans ce « moment une lettre de Melzi des eaux de Saint-Maurice sur « le lac de Côme: je serais tentée d'aller le voir avec vous en « allant aux iles Borromées. Informez-vous, je vous prie, du chemin « qui conduit là, du sejour qu'y fait Melzi etc. ..... le repos, « comme le mouvement me paraissent impossibles sans vous. Il « m'était venu jusqu'à l'idée d'aller vous chercher moi-même à « Côme, mais je crains que la route du Simplon ne soit trop « difficile pour une femme, et par la Suisse c'est trop long sans « vous ». (Lettre: Coppet, ce 6 août [1805]). Ces projets s'évanouirent comme tant d'autres: « J'ai pris des informations sur « le Simplon: il est à présent impraticable; aussi renonçons à « l'idée d'aller voir Melzi, seulement *venez* et encore une fois « *venez*..... ».

---

(1) Costanza, fille de Monti.

Un extrême danger, couru par son fils, l'a bouleversée: « ... J'ai « failli perdre hier beaucoup plus que la vie. Mon fils aîné, en « pêchant sur le bord du lac..., est tombé dans l'eau à l'endroit « où le ruisseau qui traverse le parc se jette dans le lac et fait « comme une espèce de tourbillon dans les flots. Son frère, plus « faible que lui..... s'est élancé pour le suivre, et il n'y a pas de « doute que tous les deux alors auraient péri en voulant se « sauver mutuellement; mais par une faveur de la providence, « un homme a retenu le cadet, et l'un de mes gens, qui par « hasard passait, s'est jeté à l'eau pour sauver l'aîné, qui tout « habillé et malgré la force du courant, avait conservé tant de « présence d'esprit et d'habileté pour nager, qu'il avait fendu le « tourbillon et gagnait le bord, en criant: « N'effrayez pas ma « mère, ne le lui dites pas ». Je n'ai su cet affreux danger qu'une « heure après et je n'ai pu, quoiqu'en dise Moscati, résister au « mouvement qui m'a conduite à l'église pour remercier Dieu « de toute mon âme. Après le ciel, ce qu'il y a de plus saint « sur la terre, n'est ce pas l'amitié? Et je viens vous confier « cette émotion, la plus vive que depuis la mort de mon père « mon cœur ait éprouvé ». (Lettre: Coppet, 8-10 août [1805]) (1).

XIII.

Coppet, ce 14 août [1805].

J'ai reçu votre lettre de Bologne et je ne vous écris qu'un mot à la hâte esperant toujours que ce mot arrivera après votre départ. Je ne crois pas à la guerre *pour cette année*; la descente va, dit on, avoir lieu et l'on attendra, je crois, son issue; du moins mes lettres de Paris le disent ainsi. Je crois fermement que vous n'avez rien de mieux à faire que d'aller à Paris et vous

---

(1) Cette lettre, ainsi que l'autre qui suit (ce 18 août, Coppet), est donnée dans le recueil des *Lettere inedite di Foscolo, Giordani e della signora di Staël a V. M.*, comme appartenante à l'année 1806; elles sont évidemment, au contraire, du 1805.

devez, ce me semble, ne pas dire à Moscati que c'est votre projet et vous laisser entrainer par moi de Coppet comme par hasard. Mais ne tardez donc pas à venir ici, je puis en partir à present quand je veux, mon fils est déjà à Paris et je vous attends pour fixer ma destinée de cette année. Votre lettre est un peu froide; ce qui fait que je ne vous dis pas à quel point je suis triste de vos retards. Ne pensez pas à vos affaires d'argent; le voyage de Paris comme celui de Suisse ne peut regarder que moi. *Addio.*

Monti était revenu à Milan: il avait l'intention de faire le voyage en Suisse et en France avec le négociant et banquier Fortis: cela tourmente M.me de Staël. « Si vous vous unissez à « Fortis, vous ne viendrez point. Un négociant ne peut être « maître de son temps, et lui même en m'écrivant après vous « avoir vu, ne dit pas un mot qui puisse faire supposer ni qu'il « vienne ni que vous viendrez..... Une lettre de Paris pourrait « me faire partir le 15 octobre... Si Fortis veut venir en Suisse, « qu'il vienne vous chercher; je vous conduirai jusqu'aux pieds « du Simplon, si vous ne voulez pas venir avec moi à Paris. « Enfin je vous le dis: si vous ne partez pas à présent par la « voiture publique du Mont-Cenis, nous nous ne verrons pas cette « année et comme je serai blessée, je n'irai pas à Milan l'année « prochaine..... Votre dernière lettre, vous le voyez, m'a tout-à-« fait troublée ».

Monti dut écrire à M.me Staël qu'il songeait à la sombre destinée de *Germanicus* comme à un sujet fécond de tragédie: « Si vous avez choisi Germanicus », lui mande-t-elle, « j'aimerai « ce sujet, mais d'abord je ne trouve pas qu'il prête à votre « talent lyrique. Un sujet moins politique aurait permis des « couleurs plus poétiques; un sujet italien aurait développé ce « que vous avez d'éloquence patriotique et dans ce genre aussi « vous êtes admirable... Au reste, avec le talent tout est beau... ». Et plus loin: « Roscoe dans cette histoire de Léon X, dont je « crois vous avoir parlé, dit ces propres paroles que je vous « traduis de l'anglais: 'Dans ces derniers temps Maffei, Méta-« stase, Alfieri et Monti ont vengé leur pays de l'accusation qui « lui était faite de ne pas exceller dans l'art dramatique'. Vous

« voyez bien qu'en Angleterre on pense comme moi sur votre « talent tragique. Cet éloge m'a plus flattée pour vous que tous « ceux de France » (Lettre: Coppet, ce 18 août [1805].

XIV.

Coppet, ce 24 août [1805].

Si Mr La Beaume croit quelque chose, c'est que je vous ai prié de faire faire une traduction de *Delphine* à Milan, c'est ce que j'ai dit à mon banquier et que vous avez bien voulu avancer la somme necessaire pour cela et s'il vous a regardé c'est parceque vous êtes un homme très célébre. Je voudrais que ce mot ne vous parvint pas; j'écris à Fortis combien je préfère la route de Turin, ah que je serai heureuse de vous revoir! Puissiez vous l'être la moitié autant que moi.

XV.

Coppet, ce 28 août [1805].

Je m'afflige profondement, caro Monti, de la situation dans laquelle vous vous trouvez, quoique je suis loin de la considérer comme vous. La pension que vous avez (1) ne vous sera point otée, soyez sur de cela, Moscati a pris de l'humeur de votre idée d'inspecteur des études, j'en étois sure d'avance, votre reputation auroit entierement éclipsé la sienne et pour réussir dans une telle idée il fallait qu'il l'ignorat. Quant à Tall[eyrand] il ne vous répondra pas, il n'écrit jamais. D'ailleurs dans ce moment l'empereur est à Boulogne, très occupé de l'idée de la descente et de trois mois personne ne lui parlera d'affaires particulières. Ce que je vous dis pour vous je le fais pour moi, je n'ai pas écrit au ministre des finances sur mes deux millions, certaine que je suis de l'inutilité de cette demarche. Voulez vous réussir à Milan, il n'y a que Moscati, voulez vous réussir à Paris, il faut y aller, les lettres ne reussissent jamais avec des françois, pour qui la presence est tout et encor moins avec

(1) C'est la pension de professeur d'éloquence à l'Université de Pavie, que Monti conservait après avoir abandonné sa chaire.

des françois ministres. Voici ce que je vous propose, lisez cette lettre à Moscati et servez vous en pour pretexte pour aller le voir et lui laisser un petit billet, si vous ne le trouvez pas, lui disant qu'avant de venir passer six semaines à Genève, vous lui faites demander s'il n'a rien à vous dire ou rien à m'écrire par vous; cette tentative faite, vous jugerez mieux du fond du cœur de Moscati, il se peut qu'il soit blessé sans s'être résolu à avoir pour ennemi un homme tel que vous. Enfin, *caro* Monti, je vous dis ce que vous m'avez dit à Milan, il faut dissimuler à present, vous avez fait une faute en laissant croire à cet homme que vous voulez autre chose que la pension que vous avez, tachez de lui persuader que vous avez renoncé à cette idée, gardez vous de lui laisser entrevoir la possibilité d'aller à Paris et quand vous y serez, je vous donnerai des moyens auprès de Joseph, mais avant de quitter Milan faites une espèce de raccomodement avec Moscati et pour cela servez vous du prétexte de cette lettre. Si après l'avoir lue, elle vous convient, si non brulez-la, car c'est pour vous seul que j'ai pu l'écrire. Je vais chercher le livre anglois que vous désirez, je crois qu'il faudra le faire venir de Paris et vous le trouverez ici, d'où nous l'enverrons à Milan: je vous répete que vous avez tort de tant tarder à venir, la belle saison se passe; à Paris je ne vous verrai pas puisqu'il faut que je m'arrete à distance. Schlegel continuera la route avec vous. Je partirai d'ici du 15 au 20 8bre. Voilà le premier de 7bre et vous n'êtes ni arrivé ni même parti. Cela m'afflige, peut être même me blesse un peu, mais je ne cesse pas de vous aimer. Je sais cependant que je ne vous écrirai plus, vous croyant parti: si vous retardez en effet encore ce serait mal et la fleur du plaisir de vous revoir se faneroit. Adieu. Vous pourriez aussi faire remettre cette lettre par Fortis. Dans tous les cas n'oubliez pas de la cacheter avec un *oubli nom* (sic).

XVI (1).

Coppet, ce 28 août [1805].

Je charge Monti, mon cher Moscati, de m'apporter un mot de vous en venant passer quelques semaines avec moi, je suis bien touchée de cette preuve de sa généreuse amitié, n'aviez vous pas aussi le projet de venir à Paris et ne passeriez vous pas alors chez moi, ou ici ou près de Paris? Monti

(1) C'est la lettre dont il est question plus haut, que Monti ne jugea pas utile d'envoyer à Moscati.

me mande qu'il ne vous a pas encor revu, comment cela se peut il? Vous seriez vous refroidi pour un ami tout à la fois brillant et solide, car son nom fait honneur et sa conduite en amitié est invariable? Les évenements de ce monde sont si incertains que même comme calcul je ne sais pas une fortune plus sure qu'une invariable amitié. La mienne, je crois que vous le savez, est de cette nature et vous pourriez y compter si vous en aviez besoin. Toutes les lettres de Paris parlent de la descente; c'est un immense évenement et dont personne ne peut prévoir en divers sens toutes les suites; l'activité et l'intrepidité de l'empereur sont surement les plus grandes données du succès qui se soient encor trouvées. Il me semble que le tremblement de terre s'est aussi mélé de nos agitations politiques: j'ai toujours le projet de retourner à Milan le printemps prochain par les îles Borromées et le Simplon; j'espère que dans tous ces plans je vous rencontrerai et que la guerre ne nous separera pas. Adieu, mon cher Moscati, ne m'oubliez pas.

Adresse: al signor Moscati
consultore di Stato.

Monti partit enfin pour la Suisse et passa quelque temps à Coppet. C'est Benjamin Constant, « cet étrange esprit, inexpli« cable à lui même et aux autres », qui nous a laissé un souvenir de ce séjour du poète italien chez l'illustre femme française; dans son *Journal intime* il note: « de Coppet le novembre 1805 »: « Le poète Monti arrive. Il a une superbe figure douce et fière. « Ses déclamations en vers sont très remarquables. C'est un vé« ritable poète: fougueux, emporté, faible, timide, mobile: le pen« dant de Chénier en Italie, quoiqu'il vaille mieux que Chénier ».

La visite de Monti fut, à vrai dire, fugace. Mr. Sorel trouve pourtant à propos de dire qu'au milieu de la société qui environnait M.me de Staël à Coppet, le poète exerçait « à l'italienne » le même apostolat que Zacharias Werner, « apôtre et professeur « d'amour ».

XVII.

Genève, ce 24 9bre [1805].

Voila 8 jours que vous êtes parti, *caro* Monti, et je n'ai point de vos nouvelles, j'en attendois de Turin: ce matin on m'a écrit de Turin et pas un

mot de vous, vous seroit il arrivé quelque accident ou seriez vous allé jusqu'à Milan sans me dire une seconde fois adieu, sans m'assurer que vous me plaignez d'avoir été contrainte de renoncer à l'hiver si doux que je m'étois promis ? et voila l'imperatrice qui n'a point encor quitté Strasbourg ! ah je ne veux pas insister sur le passé, mais le sentiment malgré la raison se brise contre lui. J'ai éprouvé une peine depuis vous. Mr Recamier (1) a fait faillite et sans parler des inquietudes que cela me donne sur ma fortune, mon cœur a souffert vivement pour la femme la plus belle, la meilleure et la plus généreuse personne que je connaisse. *Caro* Monti, voilà des malheurs, mais grace au ciel, dans ce moment votre imagination seule peut vous en créer, mandez moi que j'ai raison, que vous êtes tranquille, aimé, considéré et qu'il ne vous manque que de vous confier davantage dans votre gloire. Je pense toujours à l'Italie et la paix qui s'approche me donne l'espérance de la revoir ; c'est vous que j'irai chercher sous le pretexte de l'Italie. Rappelez-moi à ceux qui me sont chers, donnez moi des nouvelles de votre fille. Mes amis veulent que je vous parle d'eux; vous êtes aimé ici; pensez y quelquefois.

Revenu à Milan le 22 novembre, Monti en partait, moins qu'un mois après, la nuit du 5 décembre, pour l'Allemagne. Il avait été choisi membre de la Députation chargée par le vice-roi de porter les congratulations du royaume italien à Napoléon pour ses éclatantes victoires sur les Russes et les Autrichiens. Le 25 décembre, de Genève, M.me de Staël écrivait à Monti: « Je pense toujours avec anxiété à votre voyage par cette « saison..... et je ne sais pas quel est le terme de ce voyage, car « vous ne trouverez pas, à ce qu'il paraît, l'empereur à Munich. « Verrez-vous aussi Monsieur de Talleyrand? Si vous le voyez, « je suis bien sûre que vous lui parlerez pour moi mieux que « je ne le ferais moi-même ».

Le poète avait manifesté le désir d'être nommé associé étranger de l'Académie française: « Monsieur Suard », lui mande M.me de

---

(1) Le banquier Jacques Recamier, dont la femme, Juliette, très belle et très intelligente, était amie intime de M.me de Staël. « Tous les amis de « M.me Recamier, dit Lady Blennerhasset, lui rendent cet hommage, qu'elle « supporta avec une constance pleine de dignité le coup qui d'une situation « brillante la rejetait dans la médiocrité ».

Staël, « m'a répondu qu'il n'y avait point d'associés étrangers « pour la classe de littérature en France, et cela est tout simple, « puisque cette classe est consacrée seulement au perfection- « nement du français; mais il y en a une pour la littérature « ancienne, et je vais écrire une notice *sopra il Cavallo alato*, « pour que l'on prenne cette tournure pour vous nommer ». (Lettre: ce 25 décembre, Genève [1805]).

Dans une autre lettre, datée du 16 janvier, elle prie nouvellement le poète de se ressouvenir d'elle auprès de Talleyrand: « Ah! ne serait-il pas temps que l'empereur me laissât vivre en « paix sous son pouvoir immense, et monsieur de Talleyrand, « qui m'a aimée autrefois, ne pourrait-il pas se ressouvenir de « son passé, quand son avenir est si fortuné?..... celui qui me « rendra ma patrie me sera cher et sacré et si celui-là c'est « vous quelle impression de bonheur j'en recevrai! » (Lettre: ce 16 janvier [1806]).

Ce jour même, Monti était de retour de l'Allemagne; comme on sait, ce voyage lui inspira un poème en honneur de Napoléon (*Il Bardo della Selva Nera*); ce qu'il annonce ainsi à son frère, Don Cesare: « Per le cose dettemi dall'imperatore ho intrapreso « un poema, il cui piano abbraccia tutte le imprese di questo « grand'uomo. Ora vedete se ne ho per un pezzo. Ma dentro un « anno spero di ridurmi a buon porto: nè mai ho travagliato « così di gusto ». (Lettre du 24 janvier [1806]).

M.me de Staël l'encourageait à espérer dans ce poème la fin de tous ses soucis: « Je suis fort inquiète, *caro* Monti », lui écrit-elle le 13 mars, « de ce que vous me mandez, et je me « creuse la tête pour deviner ce que cela signifie. D'abord n'est « il pas possible que l'on ait remarqué que vous n'avez rien « fait sur les derniers événements de la guerre, rien écrit à « Munich sur le mariage? Enfin a-t-on jamais été décidé à vous « donner les deux pensions, et si vous écrivez directement à « l'empereur, cette confusion ne sera-t-elle pas expliquée? Ce « que je vous conseille avant tout, c'est d'achever vite votre « poème: je vous ai dit plusieurs fois que je croyais l'empereur

« tout-à-fait incapable de ne pas recompenser le dévoüment à « lui: c'est dans son système et il n'y manque jamais » (Lettre: ce 13 mars [1806]).

XVIII.

Genève, ce 9 fevrier [1806].

Je ne savais pas ce que vous étiez devenu, *caro* Monti, et j'espérais une lettre de vous de Paris qui me donneroit l'espoir de vous revoir ici, je ne perds pas celui d'aller en Italie l'hyver prochain, et si Joseph s'établissoit à Naples, comme on le dit, ce seroit pour moi un grand motif de plus; nous avons ici le cardinal Ruffo arreté dans sa course parce qu'il n'a pas la permission d'aller à Paris et qu'il n'a pu cependant obtenir encor un refus formel, il est dans une position fort triste. Il se pourroit qu'il passat par Milan en s'en retournant et je croirois qu'il ira vous chercher, mandez moi sans aucune gène ce que Tall[eyrand] vous a dit sur moi, cela ne me blesse plus comme cœur, encor moins comme amour propre, cela m'intéresse uniquement come simptòme de la possibilité du succès dans mes demarches aux fètes du mois de may lors du couronnement de l'empire d'occident; aussi dites le moi sans ménagement. Je suis bien curieuse de votre nouveau poëme, mandez m'en l'idée et le plutot possible, l'execution; vous avez une imagination qui donne et de l'éclat et de la dignité à tout ce que vous écrivez; j'ai recu une lettre du p^ce de Bavière très tendre pour moi et toute en admiration pour vous; c'est un très bon homme, mais qui, je le crois, n'insisteroit pas au delà d'une phrase; il y a très peu de gens capables de. . . . . vis à vis de la toute puissance. Avez vous vu votre nouvelle princesse? (1). Est elle contente, est elle aimable? Donnez moi tout les details qui concernent le pays que vous habitez; il est mien par là. J'ai été touchée de l'action de votre femme, il y a beaucoup d'âme dans cette conduite; heureusement pour moi que cette affreuse nouvelle n'étoit pas venue jusqu'à moi, j'y aurois cru, car le malheur me paroit vraisemblable, et tout ce qui est noble et bon tombe autour de nous. Mais il ne faut pas que je vous laisse voir cette disposition de l'ame: soyez heureux, aimez moi et rappellez moi au souvenir de nos amis Fortis, Me Cicognara, Benincasa. Addio.

---

(1) La princesse Amélie de Bavière, qui venait d'épouser le vice-roi Eugène Beauharnais.

Peu de temps après, M.me de Staël allait en France pour ses intérêts: quelques jours avant de partir elle écrivait à Monti: « Pourquoi n'ai-je point de vos nouvelles, *caro* Monti? Vous « n'avez pas répondu à ma dernière lettre et vous deviez croire « cependant que j'étais inquiète de ce que vous me mandiez sur « votre pension..... Prosperi a été nommé auditeur et il est parti « il y a huit jours pour Paris. Son absence m'a fait une grande « peine: il avait le projet d'obtenir aussi une commission pour « l'Italie; y serons nous un jour tous réunis? J'ai ici chez moi « le comte de Souza que j'ai connu à Rome et dont je crois « vous avoir parlé..... Votre poème....., vous ne m'en dites rien, « il doit être achevé à présent..... *Caro* Monti, ne me négligez « donc pas à ce point!... ». (Lettre: ce 11 avril [1806], Coppet).

Cette année M.me de Staël fit un court séjour en France, où elle n'était précisément pas la bienvenue. Comme on sait, après la mort de son père elle avait été officiellement mise sous la surveillance directe et sévère du préfet du Léman; on lui avait pourtant accordé le droit de rentrer en France, à la condition de se tenir à quarante lieues hors de Paris: par toutes ses lettres, on décèle l'espoir inquiet et opiniâtre de pouvoir franchir ce limite et rentrer à Paris! Le passeport pour la France, nié par Fouché le 31 août 1805, lui fut accordé le 22 octobre, mais il maintenait la condition *sine qua non*, de se tenir à quarante lieues de Paris. Lorsque, pourtant, l'année après elle retourna en France, on diminua de trente lieues l'éloignement de Paris: elle se fixa à Auxerre, une « campagne » de De Castellane, à dix lieues précises de Paris. C'était « une vraie « Scythie », disait-elle, où Schlegel se mourait d'ennui », n'ayant pas l'habileté de Benj. Constant « de se tirer d'affaire avec les bêtes ». M.me de Staël ne s'y ennuyait pas: elle travaillait passionnément à *Corinne*, « et vous la verrez avec votre nom dans trois ou « quatre endroits différents », écrit-elle à Monti, le 13 février 1807, puisque « comment pourrais-je parler de l'Italie sans songer « à vous, à qui j'ai dû les plus nobles plaisirs que j'y ai goûtés? « Parlez-moi avec détail, de votre fille, de vos projets: envoyez-

« moi une tragédie, envoyez-moi un ouvrage de vous qui ne soit « pas relatif au circonstances et je le traduirai et j'aurai le « plaisir de parler de vous comme je le sens; mais il est impos- « sible dans ma situation de toucher à la politique, car si je « louais, j'aurais l'air de mendier ce qui m'est dû. Dites-moi « des nouvelles de tous nos amis; bien que vous soyez celui qui « m'est le plus cher, il se répand un charme sur ce séjour de « Milan: j'y aime Cicognara, Benincasa, etc. ». Et plus avant: « Mandez-moi ce que vous faites, si vous vous livrez enfin à votre « talent pour la tragédie..... Prosperi est en Silésie: quand donc « aurons nous la paix? Faites-nous une belle hymne pour ce « jour..... ».

Le mois suivant *Corinne* faisait son apparition.

XIX.

Paris, ce 25 avril [1807].

Cette date vous charmera d'abord, *caro* Monti, mais il ne m'est pas pour cela permis d'y rester, j'ai même voulu me fixer dans une terre à moi près de Paris (1) et ne l'ai point obtenu; je pars demain pour Coppet et ne reviendrai dans le rayon de dix lieues autour de Paris qu'au mois de 7bre. Jusques là je voudrois vous donner rendez vous aux iles Borromées; dites moi si cela est possible, je fais partir sous l'adresse de Mr Fortis *Corinne* pour vous et pour eux [?] le 1er de may; écrivez moi à Coppet ce que vous en pensez; vous y ètes cité plusieurs fois (trois fois) (2) j'espère que vous en serez content. Votre avis est ce qui m'importe beaucoup pour en avoir un moi même: ne me le faites donc pas attendre à *Coppet*, *Suisse*, *pays de Vaud*. Comment se fait il que vous n'ayez pas du temps pour faire une tragédie? Libre

---

(1) C'est une terre de Cernay, qu'elle venait d'acheter pour s'y établir: l'ordre de Napoléon l'obligea au contraire, comme on voit, de retourner en Suisse.

(2) Vraiment, M.me de Staël nomme « cinq » fois Monti dans *Corinne*, trois fois au livre VII, chap. II, et une fois au livre XVI, chap. III de la I partie; et une dernière fois au livre II, chap. III (en note) de la II partie.

de travaux comme je le suis à présent, je traduirai tout ce que vous ferez de poësie sans rapport à la politique; voyez si vous voulez m'envoyer ou me porter aux iles Borromées un travail qui me sera très doux s'il vous fait encor connoitre et admirer dans la France. Adieu, caro Monti, écrivez moi.

Le décembre 1806, Monti avait publié son poème *La spada di Federico*, qui, comme on sait, souleva d'âpres critiques, de la part même de quelqu'un que Monti appelait ami: le poète y répondit, en les fouettant, par la fameuse « Lettre à Bettinelli ». « J'ai lu avec beaucoup d'intérêt..... votre brochure en défense « de *La Spada* », écrit M.me de Staël au poète, le 10 juillet 1807. « Vous avez un mouvement dans le caractère qui donne à tout « une vie et un intérêt particulier, mais il faut que vous par- « donniez à nous autres Français de faire très peu de cas des « journaux et de ne pas croire à leur influence sur la réputation « d'un homme tel que vous. Vous savez qu'ils m'ont très souvent « attaquée, excepté dans cette occasion (*Corinne* a eu un si « grand succès à Paris, que l'on n'a pas osé parler contre avec « âpreté). Mais je n'ai jamais remarqué que cela fit aucun mal « à ma réputation: au contraire, je crains que *Corinne* soit « moins admirée dans l'étranger, parce qu'elle a été trop louée « en France. Mettez vous bien dans l'esprit que votre gloire litté- « raire et votre situation relativement à l'empereur sont inva- « riables ». Et, revenant à son idée chérie: « Ne sériez pourtant « pas tenté d'écrire à Rome un poème ou une tragédie? Si vous « voulez être aussi connu en France qu'en Italie, vous n'avez « que ce moyen: tout ce qui est de circonstance ne peut être ni « traduit, ni analysé par les littérateurs de première force. Je « vous répète mon offre de vous traduire et de mettre à la tête « une préface qui caractérise toutes les beautés de vos ouvrages, « quand vous ferez un ouvrage étranger au temps présent ». Monti avait promis à M.me de Staël de mettre en vers l'improvisation de Corinne au Capitole. « Mais vous étiez si occupé « dans le moment où *Corinne* a paru, que je ne crois pas que « vous l'ayez lue », lui écrit-elle; pourtant « votre ami Corona

« en a été si enchanté qu'il a cru que mon morceau sur le « Dante venait de vous ». (Lettre: ce 10 juillet, Coppet [1807]).

Ici la correspondance de M.me de Staël avec Monti cesse tout-à-coup pour n'être reprise que bien plus tard. On trouve pourtant un souvenir de l'affectueuse amitié de l'auteur de *Corinne* pour le poète italien dans une lettre, datée de quelques années après, de Schlegel à Guillaume Favre, où M.me de Staël mande à son digne et sympathique ami, alors en Italie: « N'ou- « bliez pas Monti ». Après la publication de *Corinne*, M.me de Staël avait été reléguée avec une plus grande sévérité à Coppet: « Qu'elle s'en aille sur son Léman », avait ordonné Napoléon, « si « non, je la ferai mettre à l'ordre de la gendarmerie ». M.me de Staël passa dans son château trois années, qui, dit Sorel, « pour « être des années d'exil, ne furent des années ni de deuil ni « d'isolement ».

Le génie de M.me de Staël avait singulièrement mûri et « travaillant pour la postérité, elle composa le livre de l'*Al-* « *lemagne*. Approuvé tout d'abord par la censure, ensuite con- « damné et détruit, cet ouvrage lui valut l'exil réel et sans « compensation ».

L'empereur sut en outre faire le vide autour d'elle et lui rendre le séjour de Coppet insupportable et dangereux. Désespérée elle se résolut à fuir; elle partit en grand mystère, de Coppet, le 22 mai 1812, et commença par Vienne son pèlerinage à travers la grande terre de l'exil.

Mais la main toute-puissante qui s'alourdissait sur elle allait bientôt se laisser échapper l'empire..... Le 31 mars 1814, les étrangers étaient maîtres de Paris; et M.me de Staël qui s'était écriée : « Que Dieu me bannisse de la France plutôt que de m'y « faire rentrer à l'aide des étrangers!... », eut la douleur de voir installés dans la France, lorsque le mois de mai elle y entra, « Allemands, Russes, Cosaques, Basquirs....., conquérants et vin- « dicatifs..... ».

Elle trouva auprès d'elle le bonheur: sa fille Albertine, « qui « de toutes les félicités, désirées par M.me de Staël, lui pro-

« cura la seule qui ne la déçut jamais », s'était fiancée à un jeune homme, qui par sa personnalité comme par sa situation, remplissait complètement les vœux de M.me de Staël: le duc Victor de Broglie, « ..... un mari d'élite, grand seigneur, « grand citoyen, plus noble encore par le cœur que par la « naissance ». M.me de Staël, après avoir passé l'automne à Paris, était revenue à Coppet: et dans ce séjour, nouvellement paisible, elle songe à l'étude et caresse le projet d'un poème, « sermone « pedestri », sur Richard Cœur de Lion. Elle pense donc aller en Grèce et dans le Lévant, y connaître le théâtre des événements: et elle se propose de passer de l'Italie par Milan, Rome, et Naples. Là-dessus elle demande des nouvelles de Monti, et reprend sa correspondance avec lui: « Je n'ai point cessé de m'intéresser « à vous, *caro* Monti », lui écrit-elle, le 30 juin 1815, « et toujours « je demandais: où est le poète de l'Italie? Enfin je sais de vos « nouvelles et j'espère vous revoir bientôt..... Dites-moi que vous « me recevrez avec l'ancienne amitié..... ».

La santé très altérée du jeune Albert de Rocca, qu'elle avait secrètement épousé en 1811, l'obligeant à chercher un climat doux, hâta son voyage, comme elle devait le borner à l'Italie. Ainsi qu'on a vu, elle désirais vivement trouver Monti à Milan: mais le poète allait partir pour la Romagne où l'appelaient des intérêts de famille et surtout la tendre affection de ses fils, Costanza et Giulio Perticari.

M.me de Staël le prie de l'attendre:

XX.

Coppet, le 1er août 1815.

Je me propose, *caro* Monti, de passer à Milan de quinze au vingt septembre et à Bologne vers le 1er 8bre; mais je ne suis pas encore parfaitement sure de ce projet, car j'ai bien des affaires à Paris; mais comme ce pauvre Paris me serre le cœur! Si je puis retarder l'établissement de ma fille, je vous arrive

à Milan et je voudrais bien vous y trouver, car je me croirais bien seule si vous n'y étiez pas: tachez donc de m'attendre et de n'aller à Bologne qu'avec moi. Écrivez moi une ligne sur vos projets et croyez que je vous aime et vous admire de toute mon âme.

Italia

Adresse: Al signore
professore Vincenzo Monti
Milano.

Timbre de départ: Genéve. Suisse,.....?
» *d'arrivée:* Milano. Agosto 6.

Mais Monti avait déjà dû, à son grand chagrin, retarder son départ, pour s'occuper avec le maréchal de Bellegarde des projets de fondation à Milan, d'un journal littéraire, ami de l'Autriche (ce fut ensuite, comme on sait, *La Biblioteca Italiana*); et il était impatient de partir, d'autant plus qu'il ne pouvait point manquer l'arrivée de l'empereur, qu'on attendait à Milan pour les premiers jours d'octobre: « Ho dunque fermo (colla debita « permissione di Bellegarde) di partire sabato mattina, giorno 12 », écrit-il à son gendre, tout frémissant de la joie de revoir ses fils. Ce jour même, 9 août, il répond en conséquence à M.me de Staël qu'il ne pouvait pas ajourner son voyage en Romagne, mais qu'il sera charmé de la voir en octobre a Milan et de l'accompagner ensuite à Bologne. La lettre termine ainsi: « Amatemi, che ne siete ben corrisposta! ». Cette réponse de Monti est la seule de ses lettres à M.me de Staël, qui nous ait été conservée, la seule que nous connaissions.

Au milieu de l'automne M.me de Staël franchit les Alpes, traversa le Piémont et arriva aux premiers jours d'octobre à Milan. Sa fille Albertine et Guillaume Schlegel étaient avec elle: son fils et le duc de Broglie devaient la réjoindre plus tard: il avait été décidé que les cérémonies du mariage auraient lieu à Pise.

À Milan M.me de Staël retrouva ses vieilles connaissances,

Melzi, le comte Albert Litta, Acerbi, et l'abbé de Brême, qui lui voua une chaleureuse amitié.

Monti revint de son séjour en Romagne vers la moitié d'octobre: peu de jours après M.me de Staël laissait Milan. Monti, Acerbi et l'abbé de Brême l'accompagnèrent jusqu'à Pavie.

XXI.

Ce 4 novembre [1815] Gènes
chez Mr de la Rue.

Le Po, caro Monti, m'a retenue un jour entier à Pavie et je me désolois de ne pas passer ce jour avec vous et nos amis. A la Bocchetta on auroit pu avoir peur si les anglois ne nous avaient constitutionnellement protégés. Depuis deux jours j'ai dejà décidé que Gènes est bien inférieur à Milan comme esprit et comme instruction. Votre Mad. Antoniette me plait et un Mr Corvetti qui vous aime et avec qui je me suis trouvée liée à cause de cela. Je vous prie de dire à Mr de Brème (1) qu'il doit m'écrire et à Acerbi (2) qui n'écrit pas, qu'il ne faut pas qu'il m'oublie. Les trois de Pavie me sont sacrés, mais dans ces trois il y a vous que j'aime depuis dix ans et qui exercez un véritable empire sur le véritable moi, celui d'autrefois.

Je crois que je me décide à passer à Lerici par chaise; les brigands de la Bocchette, la tempete de la mer, les barbares ne me font peur. De Pise je verrai ce que je ferai; il n'y a qu'une chose décidée pour moi, c'est de revenir à Milan ce printens. Écrivez moi *ici* tout de suite, dites moi des nouvelles de votre cantate (3), de l'arrivée de l'Empereur etc. Vous aurez ma lettre sur Gènes avant que je la quitte, comment faut il l'envoyer? mille tendresses. Mr de Rocca demande que je vous exprime sa reconnaissance et son attachement. — Ma mère a voulu oublier de me rappeller à votre souvenir il

---

(1) L'abbé Louis de Brême, bien connu par le travail de G. Muoni, *L. di Breme e le prime polemiche intorno a Mad. di Staël e al romanticismo in Italia*, Milano, 1902.

(2) Joseph Acerbi.

(3) *Il ritorno d'Astrea*, que Monti composait pour la visite de l'empereur d'Autriche.

faut que je le fasse moi même, mais cela ne m'empèchera pas de vous écrire une longue lettre avec *carissimo Monti* en védette, et puis si j'ai une lettre de vous je la garderai avec un soin prodigieux.

ALBERTINE.

P. S. Vous savez que je ne veux pas être oubliée à Milan; je vous laisse *carte blanche* pour parler de moi à mes amis mais je vous raccomande ceux de Pavie.

XXII.

Ce 19 9bre, Gènes [1815].

Mr Marré (1) vous fait bien ses compliments, caro Monti, j'ai été toute inquiete de votre maladie, je vous aime tout serieusement et je fais des plans d'avenir avec vous. Je pars pour Pise après demain et c'est *là* qu'il faut m'écrire. C'est là aussi que j'écrirai ce que je vous ai promis pour Gènes car je n'ai pas un moment à moi dans cette ville. J'ai recu une lettre de Mr di Breme; mandez moi si sa piece (2) a reussi; j'ai écrit à Mr de Saurau

---

(1) Gaétan Marré, professeur de droit et de littérature française, à Gênes.

(2) Le 11 novembre, Silvio Pellico écrivait, de Mantoue, à son frère: « Ecco perchè son qui. Di Breme ha fatto due drammi intitolati: *Ida*, parte « prima e parte seconda, soggetti d'invenzione, trattati con incredibile piena « d'affetto. Borsieri, di cui tu stimi il criterio, è rimasto colpito al sentire « la lettura di quei drammi. Finiscono ambedue con morti: in Inghilterra o « in Germania, benchè i personaggi non sieno principeschi, queste produ- « zioni si chiamerebbero tragedie: qui verranno dette spurie dai pedanti..... « Egli ha voluto che lo accompagnassi a Mantova, dov'è la compagnia Mar- « chionni, per metterli in scena ». Et plus avant: « Di Breme ti saluta: ti « prega di scusarlo se non t'ha presentato con una lettera a Mad. di Staël. « Ora s'immagina che sarà partita di costà (Gênes) per... Mantova, dove aveva « detto che forse verrebbe a veder l'*Ida* ». Et le 11 décembre, encore à son frère: « Stemmo quindici giorni a Mantova dove vedemmo l'*Oreste* d'Alfieri, « recitato con molta abilità e poco men che fischiato: l'Arlecchino è l'eroe « prediletto di quelle scene... Breme con ragione non voleva più rappresentar « i suoi drammi; ma s'era impegnato in certo modo coi Mantovani e non « se ne seppe sciogliere. Per più sfortuna la sera della recita era giunta la « Duchessa di Mantova: vi fu illuminazione a teatro... il sentimentalissimo « dramma chi l'ha ascoltato? Chi l'ha capito? Chi poteva darsi pace che in

que je vous enverrois mon article sur Gènes et que je le laissois libre d'en oter ce qui lui paraîtroit trop hardi. Ici je ne me suis bien trouvée que de ceux qui me viennent de vous. J'excepte pourtant en bien Mad. Brignole et Mad. Durazzo qui sont brillament aimables. Il me paroit que je serai à Milan vers la fin d'avril ou le commencement de may; arrangez vous pour y être, car sans cela je n'y mets pas les pieds; il faut aimer pour se decider; je ne saurois comment faire un choix entre toutes ces villes où nulle affection de cœur ne m'appelle. Mes affaires de Paris s'avancent et dès que la dispense sera donnée il est probable que nous marierons la *ragazzina*; elle vous aime de gout: vous voyez bien que la force du sang se manifeste. Dites à Mr de Breme que je lui ai écrit à Milan. J'ai recu la lettre d'Acerbi et je lui répondrai de Pise. Je suis impatiente de la traduction de Mr de Rocca (1), mais lui et moi nous nous en remettrons à vous. Adieu ancor; Albertine me prend la plume de force.

Carissimo Monti, s'il y avait un superlatif encor plus superlatif je l'employerais dans ce moment votre lettre est la plus aimable que l'on puisse écrire j'en suis toute fière et toute heureuse je quitte Gènes sans regret et je conserve tout mon sentiment pour Milan. Je n'ai d'affection veritable ici que pour la mer (2) et peut-être un peu de coquetterie pour le *phare* qui fait un si bel effet pendant la nuit mais comme je ne sais pas si ces senti-

---

« sì solenne occasione non si rappresentasse nulla di spettacoloso? In alcuni « palchi di gente colta sorgevano i plausi, ma non facevano che marcare di « più l'altrui dissentimento » ... « Il secondo dramma dell'*Ida* doveva esporsi « il giorno dopo: l'autore nol volle più, sebbene certo che fosse fatto per « piacere più del primo. Se vuoi sentirne il mio parere è questo: il soggetto « è bello, ma quei due drammi formando un tutto, il maggiore interesse era « veramente nel secondo: le azioni erano due; ma la prima non si svilup- « pava con bastante movimento; le narrazioni tenevano troppo luogo. Di « questi difetti non m'accorsi che alla recita. Ma l'immensa passione che c'è « li riscatta alla lettura e sostengo che a un pubblico meno stolido non po- « tevano a meno di cavar molte lagrime. L'autore sostenne colla dovuta disin- « voltura il dispiacere ricevuto... ». Il s'agissait probablement d'un de ces drames larmoyants qu'on aimait tant alors et aujourd'hui parfaitement oubliés. Je dis « probablement » parce que l'auteur ne voulut point faire imprimer sa pièce.

(1) C'est l'ouvrage: *Les guerres d'Espagne et d'Italie*, auxquelles Rocca avait pris part, dans sa qualité d'officier; œuvre qu'on avait publiée trois fois en France et qu'on traduisait alors en allemand, en anglais et en espagnol.

(2) Affection que Monti éprouvait aussi bien que la fille de M.me de

ments sont réciproques, je n'ai pas osé m'y livrer trop. Remerciez Mr de Gonfalonieri (1) de ce qu'il veut bien ne pas m'oublier, comme Acerbi m'a fait des menaces terribles si je ne me souvenois pas de lui j'ai eu peur et j'ai souvent pensé a lui. J'ai entendu ici un fameux déclamateur Genois mais rien ne peut être comparé avec vous. Donnez moi des nouvelles de l'*Ida* de Mr de Breme à qui je m'interesse beaucoup et puis écrivez nous à Pise ou nous serons solitaires. *Addio, caro lei, vi voglio tanto tanto bene.*

ALBERTINE.

De Pise M.me de Staël répondit à Acerbi, ainsi qu'elle l'avait dit, une lettre pleine de regret pour le séjour et les amis de Milan, de « Paris-Milan », comme elle l'appelle. « Ah Milan, ah « même Gênes, nous descendons de cercle en cercle comme le « Dante et nous avions commencé de même avec notre Virgile, « Monti! » (Pise, ce 11 octobre [1815]).

XXIII.

Pise, 27 Decbre [1815].

Carissimo Monti!

Ne perdez pas cette bonne habitude de m'écrire toujours quelques mots dans vos lettres à ma mère je fais une collection de vos billets qui sont plus jolis les uns que les autres. Je ne puis pas vous dire que Pise soit aussi amusant que Milan, ni les poetes Toscans aussi aimables que celui que nous aimons tant dans la famille. Je donnerois toute la ville de Pise, la tour y compris pour un de vos acces de fureur. Nous attendons mon frère (2) et

---

Staël! « Abbracciami Costanza », écrit-il au gendre bien aimé; « saluto sua « madre, gli amici ed il mare »!

(1) Le comte Federico Confalonieri, que les Autrichiens allaient bientôt condamner à la mort, à laquelle sa femme l'arracha par un sublime dévoûment.

(2) Le baron Auguste, né en 1790, fils aîné de M.me de Staël. Il mourut en 1827, quelques mois après son mariage avec M.lle Adèle Vernet, et avant

Victor de Broglie avec lui et je vous demande votre benediction poetique pour ma vie future. Nous vous arriverons tous à Milan au printemps et je compte rendre mon *mari* très jaloux de vous en vous disant combien je vous aime en sa presence. *Imparo a scrivere l'Italiano per scrivervi delle belle lettere, imparo a cantare per cantarvi delle canzoni tenere.* Nous avons une heure et demie de professeurs tous les jours et je crois qu'au mois de Fevrier nous les saurons par cœur; alors nous irons à Florence et Rome et à Naples. Dites à Mr Acerbi que j'espère qu'il me recevra bien dans ma nouvelle situation et rappelez moi au souvenir de Mr de Gonfalonieri. Puisque vous m'avez promis la protection des Déesses d'Homère je voudrois qu'elles me pretassent un de leur nuage pour vous emmener en Suisse; on vous croiroit enlevè au ciel en Italie et il n'y aurait que moi qui saurois où vous seriez.

ALBERTINE,

Vous voyez que vous avez faite aussi la conquète de la fille. Elle vous explique, *caro* Monti, pourquoi je ne vous ai pas écrit tous ces tens ci. On m'a écrit des volumes sur les contrats, les articles, les affaires d'argent ecc. et j'ai fait la capable, faute de capacité veritable. À present j'attends la dispense du pape (1) et je suis en correspondance sur ce sujet avec le cardinal Gonsalvi. Quand la dispense sera ici, nous les marierons et vous sentez de loin que je serai bien émue. Acerbi a-t-il reçu un mot de moi? J'écrirai à Mr de Brème la semaine prochaine. Rosini (2) se rappelle à votre souvenir; c'est un homme qui connoit bien les affaires de France et qui loin [?] de Pise auroit pu faire triompher ses talent sur ses defauts, car il a des moyens naturels. Qu'est ce que c'est qu'une tragédie nommée *Amalric* (3), qu'on a

---

la naissance de son enfant. En parlant, à une amie chérie, de sa douleur, la duchesse de Broglie disait: « ... tu sais ce que c'est qu'une union fraternelle, et la nôtre était bien rare ». Voy. *Lettres de la duchesse di Broglie*, 1814-1838, publiées par son fils, le duc de Broglie, Paris, Calmann-Lévy, 1896.

(1) La famille de Broglie est, comme on sait, catholique.

(2) Giovanni Rosini de Lucignano, né en 1776.

(3) Voy. G. PIPITONE-FEDERICO, *Dell'« Amalarico », tragedia attribuita a V. Monti*, Palermo, 1894. Le soir du 17 nov. 1815 on donna au théâtre S. Ferdinando, à Palerme, la tragédie *Amalarico*. Les trois obscurs auteurs l'avaient attribuée à l'auteur des *Gracques* et d'*Aristodème*! Ce fut M.me de Staël qui, la première, par cette interrogation, mit Monti sur la voie de découvrir la mystification. Monti monta en une indicible colère contre les « trois de Palerme », qui eurent, du reste, la gentilesse de lui envoyer une copie de

imprimée sous votre nom en Sicile ? J'attends la cantate avec impatience et avec plus d'impatience encor son succès. Mr de Rocca se rappelle à votre souvenir ; vous lui ferez un plaisir sensible et à moi aussi si vous faites que sa traduction soit publiée avant notre retour. Mille tendresses.

Monti avait envoyé à M.me de Staël sa « cantata », *Il ritorno d'Astrea* (qui, mise en musique par Federici, avait été donnée à la Scala à la présence de l'Empereur): et elle le remercie: « ..... la grâce et la beauté du style sont incontestables et il me « semble que les objets de ces vers doivent être fort contents ». « Au reste », ajoute-elle, « je me flatte de voir monsieur de « Metternich à Florence avec l'empereur et je lui parlerai tout « simplement de vous et de vos affaires comme de reflexions « de moi ».

Elle est maintenant tranquille pour la traduction de l'ouvrage de Rocca (ses Mémoires sur la guerre des Français en Espagne): « ..... ne vous en inquietez plus que sous ce rapport-ci..... », prie-t-elle Monti, « ..... je vous l'apporterai toute faite et bien « faite à Florence, *mandez-moi* seulement si vous êtes sûr que « Stella l'imprimera sans rien demander pour cela. C'est bien « juste et plus il y gagnera, car je lui enverrai de France mon « livre (1), ou tout autre, si je me mets en relations avec lui ».

Comme on voit par ces lettres, M.me de Staël offre a Monti quelques-uns de ses articles pour la *Biblioteca Italiana*. Le premier numéro de cette revue, publié le 16 janvier 1816, avait déjà livré son article, fatalement batailleur, « sur l'esprit des « traductions », « le premier manifeste de la littérature roman- « tique en Italie ». La traduction en avait été faite par Giordani:

---

leur chef-d'œuvre, avec l'expression de leur immense admiration pour son sublime génie. Au bout de l'exaspération, Monti voulut à tout prix leur public aveu de mystification, et apprit bien clairement à tout le monde de quelle sorte il avait accueilli et leur hommage et leur admiration. Voy. les lettres à son gendre et à ses amis (vol. II, p. 174 passim, des *Lettere inedite di V. M.*, ecc.).

(1) Les *Considérations sur la Révolution française*, qui ne furent publiées qu'après la mort de M.me de Staël, par son fils Auguste (1818).

dans une note il invitait les Italiens à répondre à cet article en le réfutant là où ils le croyaient à propos.

De sa part Schlegel priait vivement Monti de parler au public italien de son « Cours de littérature dramatique », que la récente traduction (1814) de Madame Necker de Saussure avait rendu plus populaire. Dans la lettre, que j'ai citée plus haut, à M.me de Staël, Monti avait jugé ainsi l'œuvre du littérateur allemand: « Giammai verun critico ha portato nei suoi giudizî « tanta finezza e tanto sapere. E tuttochè nè io nè verun ita- « liano possa concorrere nel suo parere intorno a certe sentenze « sull'indole della nostra lingua; nondimeno fatelo certo che fra « noi il suo libro ha destato altissimo senso d'ammirazione, per- « ciocchè gli Italiani non s'arrogarono mai il dispotismo letterario, « come i Francesi ».

Un événement douloureux vint frapper M.me de Staël: la mort d'un des hommes qu'elle admirait et estimait le plus en Italie: Melzi. Dans une lettre à Acerbi, elle laisse épancher son profond regret: « Vous pouvez difficilement comprendre, mon cher Acerbi, « combien je suis affligée de la mort du duc de Melzi. Pourquoi l'ai-je « revu? Pourquoi l'amitié que j'avais pour lui s'est elle ranimée? Et « quelle perte pour l'Italie! Dans quel homme l'esprit des Italiens « et la dignité du caractère espagnol (1) était elle réunie à ce point! « Il n'y a eu que le court instant de sa Présidence à Milan qui ait « pu donner l'idée de la liberté représentative en Italie, et la Lom- « bardie se sent encore du bien que cet homme unique lui a « fait. Il y a trois mois que je vous ai quitté et voilà déjà Melzi « d'abord et Bossi après de moins, qui est aussi regrettable. « Comment de tels hommes se remplaceront-ils? » (Lettre de Pise: ce 24 janvier [1816]). Et à Monti: « J'ai le cœur serré de « la perte de Melzi: il n'avait point d'égal en Italie, ni guère « ailleurs » (Lettre citée de Pise: 29 janvier [1816]).

Le 20 février à Pise et à Livourne eurent lieu les cérémonies du mariage d'Albertine. « La bénédiction poétique que Monti lui

(1) Melzi était fils d'une noble espagnole.

« avait promise », ne *lui* arriva qu'en prose: « Nous l'estimons « cependant beaucoup », répond M.me de Staël. Mais à Acerbi elle avoue: « Je boude un peu Monti de n'avoir point fait de vers « pour le mariage d'Albertine: nous y aurions été plus sensibles « que les Gouvernements ». Et Schlegel, plus tard: « ..... Monti « aurait bien dû célébrer les noces de M.me de Broglie, qui ont « eu lieu à Pise, le 20 février: toutes les gazettes l'avaient averti « à temps. Du reste, nous avons eu des poésies en abondance: « une pièce lyrique de Rosini, des quatrains grecs et latins de « Ciampi, et des stances allemandes de ma part, les premières, « je pense, qui se soient jamais imprimées en Italie » (Lettre de Florence: 3 mars [1816]).

Les premiers jours de mars, M.me de Staël était à Florence: une profonde mélancolie lui empêchait de se réjouir comme autrefois, du séjour d'Italie: « Je crois en vérité que le climat « de Florence est plus mauvais de beaucoup, qu'il y a dix ans. « Le soleil et les lumières s'éteignent ensemble », écrit-elle à Acerbi (lettre de Florence, ce 23 mars [1816]). La « grande prê- « tresse de la liberté et de la paix », ainsi qu'on l'appelait à Paris, souffrait de voir triompher partout, même en Toscane, la réaction. A M.me d'Albany, qui lui vantait la liberté, dont on y jouissait, elle répondait: « Vous dites avec raison qu'on est aussi « libre ici que dans une république; certainement, si la liberté « est une chose négative, il ne s'y fait aucun mal quelconque: « mais où est l'émulation? où est le mobile de la distinction « dans les hommes? ».

A Florence, M.me de Staël connut Leoni, qui travaillait à la traduction du *Paradis perdu*. « Madama de Staël », écrit-il à Acerbi, le 19 mars 1816, « avendo voluto conoscere alcune « parti della mia versione del *Paradiso Perduto*, pochi e brevi « squarci, ha mostrato desiderio che io li trascriva qua e là « coll'idea di trasmetterli al sig. cav. Monti, accompagnati di « proprie osservazioni, le quali valgano come di appendice all'ar- « ticolo di lei inserito nel primo numero della *Biblioteca Ita- « liana*. Ciò accadendo in tempo, io la prego a far che sì fatto

« articolo sia introdotto nel secondo numero, come il più oppor-
« tuno ». « Me permettez-vous, mon cher Acerbi », écrivait de sa part M.me de Staël, « de vous envoyer ces vers de Leoni dans « sa traduction inédite de Milton? S'ils vous plaisent, mandez-le « moi et je vous enverrai une petite préface sur l'effet que « doit produire l'anglais en italien et vous insererez le tout dans « votre journal. Si cela vous convient un mot de reponse là-« dessus. Je pourrais vous donner aussi en passant à Milan le « 1er de juin, quelques réflexions sur Gênes et Pise, si vous me « promettez de les faire bien traduire » (Lettre citée, Florence, ce 23 mars).

Mais un autre sujet intéressait bien plus M.me de Staël. Melzi était mort le 6 janvier. Milan retentissait alors des fêtes officielles en honneur de l'empereur d'Autriche, qui y séjournait. La police se hâta de défendre toute commémoration de l'homme illustre, qui, dans cette période orageuse, avait toujours obéi à un sentiment inébranlable du droit, de l'honneur, du bien de sa patrie. Cette conduite fâcha et chagrina extrêmement M.me de Staël: elle comprit qu'on n'aurait jamais permis, pas même à elle, étrangère, de parler de l'œuvre politique de Melzi: elle espéra pouvoir, au moins, rappeler avec éloge son talent et son caractère d'homme privé: « Je regrette profondément Melzi, et « le silence qu'on a gardé sur sa mort me blesse. Ne pourrais-je « pas au moins peindre le charme de sa conversation et louer son « caractère, et vous laissera-t-on publier ce simple éloge avec « mon nom? ». La réponse fut, naturellement, négative: dans un journal protégé par l'Autriche, une commémoration, sous quelque forme que ce fût, de l'ex-Chancelier du Royaume Italien ne pouvait pas trouver de place.

En outre Acerbi dut faire observer à M.me de Staël que son premier article publié le mois de janvier dans la *Biblioteca Italiana* avait été cause d'un véritable demêlé entre classiques et romantiques; et lorsqu'elle offrait ses nouveaux articles et surtout cette commémoration de Melzi, qui lui tenait vivement au cœur, on croisait le feu d'une partie et d'autre.

Le numéro d'avril avait, en effet, publié la « Lettre d'un « Italien, aux compilateurs de la *Bibl. Ital.*, sur le discours de « madame la baronne de Staël ». Il n'y avait point nom d'auteur: on crut généralement que c'était Giordani lui-même, qui avait tenu son invitation en répondant à M.me de Staël: mais l'article est de Gherardini, comme il paraît d'une lettre du comte Saurau à Metternich, et comme le prouve le passage d'une lettre de Giordani à l'abbé G. B. Canova, où il juge l'article contre M.me de Staël « vigoroso e anche astuto ». En réalité c'était l'école classique qui s'affermissait de toute sa force contre les nouvelles idées qui venaient, d'au delà les Alpes, avec M.me de Staël! Gherardini avait carrément défini la polémique: « Studino « gli Italiani ne' proprî classici e nei Latini e nei Greci, dei « quali nella italiana più che in qualunque altra letteratura del « mondo possono farsi begli innesti, poichè ella è pure un ramo « di quel tronco, laddove le altre hanno tutt'altra radice: e « allora parrà a tutti fiorita e feconda ». Figurez-vous! M.me de Staël avait indiqué une vie nouvelle à la littérature italienne, dans l'étude des littératures, qui vantent un Shakespeare et un Goethe; elle avait osé mettre en doute que l'étude des écrivains latins et des « trecentisti », suffit pour faire vivre la littérature du beau pays!

Attaquée de toute part, elle répliqua vivement que « connaître « ne veut pas dire imiter; tout au contraire plus l'intelligence « acquiert de la force par l'étude, plus elle devient capable d'une « originalité trascendante ».

Aprés avoir voyagé avec ses fils à Rome et à Naples, M.me de Staël se proposait de revenir à Milan.

A Monti, qui avait cherché dans le paisible séjour de Caraverio un soulagement à sa santé troublée, Acerbi écrivait, le 31 mai: « Madama di Staël la rende avvertito per mezzo mio « ch'essa alli 20 dello scadente mese era nell'intenzione di giun- « gere in Milano nel termine d'una quindicina di giorni ». L'original de la *Lettre de Madame la baronne de Staël-Holstein à Mss. les compilateurs de la Bibl. Ital.*, publié dans la li-

vraison de juin, manuscrit, qui, envoyé par le comte de Saurau à Metternich, ne fut jamais publié que dans la traduction italienne, devait contenir des éloges chaleureux de l'abbé de Brême, le brave défenseur de M.me de Staël. Ce passage fut complètement supprimé dans la publication de la lettre : ce qui exaspéra l'abbé de Brême. Il invoqua l'hospitalité de la *Biblioteca Italiana* pour un écrit en défense de M.me de Staël ; hospitalité qui lui fut naturellement niée, suivant l'ordre, à ce qu'il semble, du baron de Sardagna, auteur, selon toutes les probabilités, de la mutilation de la lettre de M.me de Staël.

La question politique se cachait à peine sous la question littéraire, et celle-ci n'était pas un rien !

« Du reste M.me de Staël », écrivait Giordani, « au milieu de « *tanti pettegolezzi inutili*, a touché à un point non inutile et « très important : si la littérature italienne ait besoin et puisse « s'enrichir de la littérature des autres nations européennes : « point que personne n'a ni bien, ni médiocrément défini ». Comme on voit, le débat s'engagea bientôt sur le fond même de la question, « ce qui était », observe justement M. Déjob, « une « preuve de l'influence croissante que Madame de Staël exerçait « sur le public italien ».

Le gouverneur autrichien, comte de Saurau, n'eut donc pas tort de faire surveiller l'auteur de *Corinne*, lorsque, la seconde semaine de juin, elle revint à Milan ! « Dans notre siècle », dit-il tout bonnement, dans sa longue lettre-rapport à Metternich, « les personnes qui ont une réputation littéraire européenne, « semblent mériter d'autant plus l'attention des gouvernements, « qu'ordinairement elles tiennent un peu à l'espèce du camaléon ». M.me de Staël, au surplus, était, pour son compte, une « révolu- « tionnaire incorrégible » et une « soi disant libérale ».

Monti était encore à Caraverio lorsque, le 7 juin, M.me de Broglie arriva à Milan. Il avait été atteint d'une grave affection aux yeux.

« La salute de' miei occhi va meglio, ma per dio, ho temuto « di perderne affatto la vista..... », écrit-il le 24 mai, à Acerbi ; et

il ajoute: « ..... sono infermo di animo e mi strugge un'invinci-
« bile malinconia ».

XXIV.

Carissimo Monti!

Est-il possible que vous soyez à la campagne quand je viens pour chercher votre bénédiction poetique. Venez à Milan pour la mère qui arrivera demain, si ce n'est pour la fille; sous peine d'être réputé le plus parjure des poetes. Je reste ici moi jusqu'à mardi et ma mère jusqu'à vendredi, ainsi vous avez le tems de venir et il faut que vous veniez puisque *vi voglio tanto tanto bene* et ma mère aussi.

Mille amitiés.

ALBERTINE DE BROGLIE
DE STAEL.

Albergo reale, 8 Juin [1816].

Adresse: Il Signor
Cavaliere Vincenzo Monti.

XXV.

[Milan . . . juin 1816].

Caro Monti, Mad. de Saurau est encor à Milan; ils donnent un grand diner pour l'anniversaire de la naissance d'un prince je ne sais lequel. Je serai à votre porte à 5 h. et demie; soyez habillé et venez avec moi; nous reviendrons diner ensemble dans la foule qui sera chez Saurau vous ferez ce que vous voudrez mais je vous réponds qu'il vous recevra bien et que l'embarras actuel (1) sera fini. Croyez moi de confiance ou de raisonnement.

---

(1) Monti avait obtenu du gouvernement autrichien, de conserver sa pen-

M.me de Staël demeura quelques semaines à Milan: le juillet elle retourna à Coppet. Elle y reçut la visite de l'abbé de Brême, qui lui fit l'agrément d'être son hôte pendant un mois. Elle réussit alors à apaiser sa colère contre le directeur de la *Biblioteca Italiana*; et trancha elle-même la question, en acceptant toutes les raisons qu'Acerbi trouva à propos de lui donner de « l'étrange mutilation », faite subir à sa « Lettre aux com- « pilateurs de la *Bibl. Ital.* ». « Voilà, mon cher Acerbi, la lettre « de M. Sardagna et quant à moi, je suis prête à accepter toute « explication que vous voudrez bien me donner..... Mais, je vous « en prie, faites la paix avec M. de Brême; j'ai tant d'amitié « pour lui, sa société m'a été si précieuse pendant le mois qu'il « est resté avec nous, que je ne voudrais pas le savoir mal avec « vous..... J'espère vous retrouver tous à Milan l'année prochain, « et plus il y aura de changements, plus j'y me plairai. M. de « Brême vous transmettra un article sur l'ouvrage (1) de M. de « Rocca, que je vous prie de faire insérer dans votre Biblio- « thèque ». (Lettre: Coppet, ce 2 août [1816]).

M.me de Staël alla passer l'hiver à Paris: la maladie la foudroya le février 1817. La paralysie lia, horrible souffrance! une âme encor pleine de vie, à un corps à demi-mort! L'espérance la soutenait, pourtant: « Probablement elle cherchera l'hiver « prochain de nouveau le climat de l'Italie », écrit Schlegel à Acerbi le 17 avril 1817. Mais tout espoir s'évanouit bientôt, et le soir du 14 juillet M.me de Staël mourait.....

A la patrie de Monti, au beau pays qu'elle avait tant aimé,

---

sion de professeur, et en partie, celle d'historiographe du royaume italien. Mais cela n'empêcha pas que la gêne économique se glissât, dans son ménage! Le poète espéra toujours dans la réintégration complète de sa pension d'historiographe. « La cosa è ridotta a tal termine, che il Governo, volendo « esser giusto come lo è, non può contrastarmene l'intera reintegrazione », écrivait-il précisément le juillet 1816 à son gendre.

(1) La *Biblioteca Italiana* rendait compte, dans sa livraison de novembre 1816, de la traduction italienne de l'ouvrage de Rocca.

elle laissait d'inoubliables adieux, car elle en prophétisait la résurrection, dans son dernier ouvrage, les *Considérations sur la Révolution française.* Dans ces pages admirables, les plus noblement viriles qui soient sorties des mains d'une femme, l'Italie unie, libre, indépendante, vit bien des années avant que dans la réalité historique!

ILDA MOROSINI.

BRICIOLE UMANISTICHE [1]

XXV.

GREGORIO CORRER.

Questo prediletto di Vittorino e un po' anche della fama attende ancora il biografo, al quale non difetterebbe certo il materiale; per il momento dovremo contentarci di ciò che ne dicono l'Agostini (*Scrittori Viniziani*, I, p. 108 ss.) e il Rosmini (*Idea dell'ottimo precettore*, p. 304 ss.).

Ma si può tentare di correggere intanto qualche errore. Affermano tutti che il Correr nacque verso il 1411 e che studiò a Mantova quattr'anni, dal 1425 al 29. I quattr'anni sono contro l'attestazione stessa del Correr, che scrive a Cecilia Gonzaga: « biennio in domo vestra eruditus a prima adolescentia sub Vic- « torino praeceptore, quo tempore nata es »; teniamo dunque due anni e uno di questi il 1425, in cui nacque Cecilia. Rechiamo ora alcuni passi di una sua lettera dal cod. Corsiniano (Roma) 45, C. 18, f. 46 *v*:

Gregorius Corrarius apostolice sedis protonotarius Victorino Feltrensi preceptori et patri suo sal. in domino.

Mitto tibi cum his litteris epistolam quandam quam iampridem scripsi....

(1) Vedi *Giornale*, 43, 244. Le notizie delle seguenti *Briciole* son tratte, meno qualche eccezione, dai codici della Lolliniana di Belluno, della Guarneriana di S. Daniele del Friuli e principalmente dell'Ambrosiana di Milano.

Mitto tibi Oratium tuum, qui iam decennio mecum peregrinatus est optimeque de me meritus est; eumque cum in Germania essem rubra tunica indui, ne eum frigora lederent..... Mitto et epitaphia quedam que Nicolao Nicoli feci, ex quibus postremum prestat. Hec tu d. Iohanni Lucido (Gonzagae) semel legenda dabis..... Si Plinio meo uti voles, potes tuo arbitratu; est Verone apud R.um d. meum Cardinalem (Antonium Corrarium)..... Bononie III iulii ⟨1437⟩.

La lettera è sicuramente del 1437, perchè in quell'anno (4 febbraio) morì il Niccoli e la corte pontificia risiedeva a Bologna. Se l'Orazio di Vittorino peregrinò un decennio, vorrà dire che da un decennio il Correr aveva lasciato Mantova, ossia fin dal 1427; sicchè la sua dimora colà comprenderà il biennio scolastico 1425-26, 1426-27. A Mantova scrisse la *Progne,* « anno « etatis mee decimo octavo », come attesta egli stesso; assegnando la *Progne* al 1426, collocheremo la nascita dell'autore nel 1408. Sono semplici dubbî che propongo, perchè vengano o confutati o confermati.

Gli epitaffi per il Niccoli, a cui accenna nella lettera, si leggono nel cod. Lolliniano 23, f. 27 *v*, e sono otto, ciascuno di due distici. Ecco qui l'ultimo, che piaceva più di tutti all'autore:

Parnasi antistes, Phoebi venerande sacerdos,
Hospes amicitiae, semper amate bonis,
Scrutator veterum studiorum, cultor honesti,
Musarum interpres, hic Nicolae iaces.

Comunico anche il quinto per le notizie biografiche:

Qui colitis sacros fontis veterumque reperta,
Esse mei memores nam meruisse iuvat,
Tusco me genuit celebris Florentia patre
Et Nicolaus eram Nicola progenies.

L'ultimo verso dimostra, come è confermato dalle Satire del Filelfo, e da molti altri indizî, che il cognome *Niccoli* si pronunciava sdrucciolo.

Il medesimo codice contiene le sei Satire del Correr, delle quali hai i titoli in Agostini, *op. c.*, p. 132. Non saranno sgraditi i primi versi della 1ª, f. 38 (citati in parte dall'Andres, *Cod. Capilupi*, p. 123):

Gregorii Corrarii Veneti Satyra prima. Ad Victorinum Feltrensem.

Cogere nequicquam fessum, pater optime, tentas
Atque eadem poscis quae quondam, dum mihi pulcher
Mincius et virides suadebant carmina ripae.
Mecum etenim longas memini te ducere noctes,
5 Mirari puerum et versus; te iudice Thespis
Aut Hescilus (1) eram. Tempus curaeque tulerunt
Omnia, sermone hoc quo (quod?) me garire fatebor.
Edifficare luto furnos, adiungere mures,
Reges moliri parvos, indicere pugnas,
10 Est aetas in qua non dedecet; haec iuvenem seu
Videris exercere senem, pervertere legem
Naturae clames. Ita versus scribere non est
Cuiusque aetatis; pueri multa egimus et mox
Conversis studiis puduit; sic et quae agimus nunc,
15 Mutabit veniens, specie cum corporis, aetas.
Sunt rerum fines, sunt formae denique morum
Cuilibet aetati descriptae, quas nequeas vi
Detorquere mala. 'At autumno natus aquoso,
Luce quidem equales ubi somni sol librat horas,
20 Implesti undenos septembres bis modo'.

Dal v. 19 apprendiamo il giorno della nascita del Correr, cioè il 22 settembre, equinozio di autunno.

Altri quattro versi della Sat. II, f. 42 *v.*, dove ricorda la *Progne*:

Si mea me Progne
Plus equo attollit, dementer non tamen hosce
In turbam versus recito nec credo libellum

(1) Cioè Æschylus.

Assentatori; dudum premo. Scit pater ipse
Hoc Victorinus, timido qui saepe tabellam
Extorsit manibus.

Darò in fine una parte del proemio alla collezione di favole; f. 99:

Praefatio Gregorii Corrarii Veneti in quasdam fabellas ad Philippum Corrarium.

Cum per hos dies, Philippe, multum adeo in tragoedia quam nuper edidi laborassem (1) forteque in manus incidissent nonnullae fabellae ex earum genere quae apologi nominantur, nulla prorsus orationis venustate politae, sed adeo obscurae atque omnino insuaves, ut vix quidem aut verba legi aut ex verbis sensus elici potuerint: statui eas laxandi animi gratia e quadam quasi barbarie revocare. Itaque meo arbitratu quae inepta videbantur mutavi, compluris etiam interscribendum ipse composui, ut omnino tres et quinquaginta essent.....

Ne dovette fare due edizioni, perchè il cod. Ambrosiano S 7 sup., f. 134 *v.* (2) invece di *tres et quinquaginta* legge *sexaginta*, continuando col seguente passo, nel quale il Correr intende che le sue favole siano accodate come appendice alle esopiane tradotte dal suo condiscepolo Ognibene Leoniceno sotto la guida di Vittorino:

« Addidique has nostras apologis quos Omnibonus meus Leoni-
« censis nuper ab Esopo in latinum converterat..... Est enim Omni-
« bonus meus ea eloquentia, ut quanquam Esopi imitatione plu-
« rimum adiutus, ipse tamen multa ornamenta sane attulisse
« videatur, ut iam prope malis latinas Esopi fabulas quam grecas
« legere ».

Le favole esopiane di Ognibene sono 120; è chiaro che il Correr ha voluto accrescere le sue da 53 a 60, per portarle alla metà di quelle. La prima edizione fu messa insieme nel 1431;

(1) S'intende la seconda redazione della *Progne*.
(2) Anche nel cod. Ambros. L 56 sup., f. 128, che è copia di S 7 sup.

poco dopo sarà uscita la traduzione di Ognibene e allora il Correr avrà concepito il disegno di ampliar la sua. Che la prima edizione sia del 1431, rileviamo dall'ultimo apologo, nel quale è presupposta recente l'assunzione di Eugenio IV al pontificato. Ne reco una parte:

« Civis quidam romanus cum Martinus papa quintus toto orbe « beatissimus haberetur, eius arma in spectabili domus parte « eximiis coloribus pingi fecerat. Ibi summi sacerdocii insignia « claves et triplici corona sacer thiaras, ibi volucres circum « pueri et cetera que adulationis gratia poni consuevere. Mortuo « interea Martino, Eugenius quartus summus pontifex declaratur. « Protinus ergo idem civis accersito pictore priora confestim « deleri iubet superque novi pontificis arma continuo poni et « vide, inquit, addas quantum ornamenti potest ».

XXVI.

LISANDRO AURISPA.

Non è il famoso Giovanni, siciliano, ma un modesto Aurispa del continente, del quale non so dir di più del poco che ce ne dice egli stesso nella sottoscrizione all'*A. A.* d'Ovidio del cod. Ambrosiano E 45 sup., f. 43 *v*, sec. XV: « *Publii Ovidii Nasonis* « *de arte amandi liber tertius et ultimus feliciter explicit.* Ego « Lysander Aurispa de Milatinis scripsi pro me in Civitate Castelli « sub annis domini M.CCCC.XXXV inditione vero XIII. et die XX^a « mensis aprilis finem imposui et cet. ». Segue f. 44: « *Publii* « *Ovidii Nasonis de remedio amoris liber incipit lege feliciter.* « Inceptus die quintadecima mensis iunii 1435 ».

XXVII.

MARIANO GRAVINA.

Umile personaggio anche questo, rivelatoci pur esso da una

sottoscrizione; ma qui il ricordo personale è reso importante dalla compagnia di un ricordo storico, dell'anno 1458, che tocca re Alfonso e Napoli. Nel cod. Ambrosiano O 96 sup., f. 186, alla fine di Terenzio leggiamo: « *Terencii Afri Phormio ultima co-* « *media explicit.* Marianus de Gravina indignus sacerdos scripsit « Neapoli in cappella sancti Andree ad Nidum. Eo die explevit « quo rex Alfonsus convaluit ex invasione terciane. In quo quidem « die vesperi fumavit Parthenope regis valitudine. Anno domini « M.CCCC.LiiX. (1) indicione VI. Amen ».

XXVIII.

MODESTO E PIERCANDIDO DECEMBRIO.

Modesto Decembrio, il primogenito dei quattro figli di Uberto, ed assai meno famoso di due di essi, Angelo e Piercandido, morì poco più che trentenne nel 1430 podestà di Castell'Arquato (2). Di lui nulla quasi sappiamo, onde riescirà gradito aver notizia di un codice da lui copiato, l'Ambrosiano D 113 sup. cart. sec. XV, di elegantissima scrittura umanistica. Contiene opere di Cicerone: *Tuscul.*, *De nat. deor.*, *De divinat.*, *De fato*, e, intramezzati a quelle, ai f. 61-64, 110-112 *v.*, estratti dai *Cesari* di Svetonio. S'incontrano tre sottoscrizioni: f. 60 *v.*, alla fine delle *Tuscul.*: « Mediolani MCCCCXXVI. de mense Iunii per M. Decembrem »; f. 109 *v.*, alla fine del *De nat. deor.*: « Mediolani MCCCCXXVI. « de mense Iunii per M. Decembrem »; f. 157 alla fine del *De fato*: « MCCCCXXVI. de mense Iullii. in Mediolano per M. De- « cembrem ».

---

(1) Il 1458 fu l'ultimo anno della vita di Alfonso, il quale di quella malattia morì il 26 giugno. Di un'altra grave malattia del 1453 parla Enea Silvio Piccolomini, che in una lettera da Neustadt 27 gennaio 1454 così gli scrive: « Vale, rex maxime, et quoniam hoc anno graviter egrotasti, « qui tue, ut aiunt, etatis tertius et sexagesimus est, iamque convaluisti »... (A. Weiss, *Æneas Sylvius Piccolomini*, Graz, 1897, p. 268).

(2) M. Borsa, *Pier Candido Decembri*, Milano, 1893, p. 8.

Nei margini Modesto ha riportato numerosi richiami al testo; non solo, ma qua e là lo ha illustrato con disegni e con taluni profili di teste umane in caricatura. La più notevole di tali caricature è quella al f. 18, in correlazione col passo delle *Tuscul.*, II, § 11-12; di fronte alla testa è scritto: *frater Bernardinus*. Questi è senza dubbio fra Bernardino da Siena, che Modesto avrà sentito predicare a Milano nella quaresima del 1418 (1); e in atto di predicare è raffigurato il frate. Il luogo seguente delle *Tuscul.* biasima quei filosofi, le cui azioni non sono in armonia con le dottrine professate; e fra Bernardino, probabilmente, mirabile esempio di quell'armonia, fulmina i correligionari che davano invece spettacolo di disarmonia.

Della vita e delle opere di Piercandido, fratello secondogenito di Modesto, non mi occupo, poichè possediamo sull'argomento la monografia citata del Borsa; dirò solo della sua traduzione latina d'Omero.

Piercandido tradusse dall'*Iliade* i primi quattro libri e il decimo, dedicati nel 1441 al re Giovanni di Castiglia (2), con una vita di Omero (3) e un'esposizione del metodo adoperato nel tradurre (4). In quest'interessantissima esposizione, toccato dell'interpretazione letterale prosaica di Leonzio e del tentativo di versione poetica del Loschi, della quale attesta essere usciti saggi, a noi ignoti, viene a dire del metodo tenuto da lui. Intanto ha dovuto rinunziare al metro, per la difficoltà somma di agguagliare Omero, contentandosi di renderlo in prosa, in modo da procurarne una lettura intelligibile e nulla più. Talvolta ha accolto

---

(1) F. Amadio Maria da Venezia, *Vita di S. Bernardino da Siena*, p. 44.

(2) Cod. Ambrosiano D 112 inf., cart. sec. XV; contiene opere di P. C. Decembrio con correzioni autografe. F. 84 *Ad gloriosissimum principem Iohannem Castelle et Legionis regem in traductionem Iliados Homeri prologus P. Candidi incipit feliciter*. Scio miraberis gloriosissime rex. — Per la data e la storia esteriore della versione cfr. Borsa, *Op. cit.*, pp. 70-75.

(3) F. 85 *v Sequitur Homeri vita e grecis et latinis litteris fideliter interpretata et composita per P. Candidum*. Satis constat.

(4) F. 92. *Cur soluta oratione e grecis carminibus in latinum relata sit Homeri interpretatio.*

il procedimento seguìto da Cicerone, di rendere una parola greca con due latine; conserva i termini greci dove non gli soccorrono i latini; e ha soppresso qualche epiteto quando all'uso latino riuscisse inopportuno. Non mira a una traduzione strettamente letterale, ma non si allontana dal testo, che egli accompagna verso per verso.

Tal metodo, di tradurre in prosa i poeti, il quale nei tempi nostri tende, se non proprio con gli intendimenti del Decembrio, a farsi strada, fu da lui propugnato per il primo con sodi ragionamenti e mette conto riportare testualmente le sue stesse parole:

Homeri poete interpretatio paulo ante etatem nostram a Leontio quodam greco opera Francisci Petrarce de verbo ad verbum exarata perhibetur, sed tam inconcina verbis atque sententiis, ut nihil absurdius excogitari possit... Hanc metri concinitatem imitari conatus Antonius Luscus vir etate sua probatissimus, ut Iohanni Galeaz vicecomiti tum Ligurum primo duci se gratum exhiberet, sive operis gravitate deterritus sive temporum, ab incepto destitit nec quicquam nisi tenues quasdam reliquias non contemnendas tamen posteritati tradidit... nec librum ut arbitror integrum ex omnibus absolvit (1)..... Cum itaque nihil difficilius sit quam Homerum carmine equare... nihil turpius quam metri ordine coactum inconcinum reddere ac verborum dignitate sententiarumque vi defraudare excellentissimum omnium et dignissimum poetam, brevitati evi nostri et imbecillitati nostrarum virium putavi consulendum Homerumque e greco ita latinum reddere, ut legi, intelligi, denique salva verborum dignitate ab eruditis viris pertractari possit. In qua re Ciceronis consilio usi sumus, qui in libris de finibus (III, 15) sic inquit. 'Equidem soleo quod uno Greci, si aliter non possum, idem pluribus verbis exponere'. Et tamen puto concedi nobis oportere ut greco verbo utamur, si quando minus occurrerit latinum. Epitheta etiam non ubique servavimus, cum que grecis litteris inerant minus congruant latinis. Erit igitur hec effigies quedam seu verius simulacrum homerici carminis, non ad verbum traducti aut sillabarum lege castigati, nisi si quod sua sponte normam accepit, sed aptioribus ac licuit sententiis relati in latinam

---

(1) Vedansi i consigli che il Salutati (*Epistolario* a cura di Fr. Novati, II, p. 357) dava al Loschi sul modo di tradurre Omero.

linguam, ita tamen ut ab eius voluntate nequaquam secedamus sed quicquid ab eodem singulo carmine descriptum est, id omne latinis verbis et suis quam simillimis astringamus.

Affinchè poi il lettore veda come il Decembrio applicasse nella pratica i suoi principî, darò un breve saggio scelto dal libro I, 54-70:

Decima ad *consilium populum conclamat Achilles.*
Sic enim in sensibus *posuit dea candida Iuno*
Cui Danaum cura, facile quos mori viderat.
Hi postquam convenere et simul facti sunt,
Ipsis assurgens armipotens *fatur Achilles*:
Atride, nunc vos iterum implicitos arbitror
Retro reverti, *si mortem vitare velimus.*
Ecce simul bellum domat et *pestis Achivos.*
Sed eya quempiam rogemus vatem aut sacerdotem
Aut somniorum interpretem: sunt et ab Iove somnia,
Qui referat cur tantum *succenset Phebus Apollo.*
Siquidem aut voto queritur aut heccatombe
Aut agnorum nidore *perfectarumque* (1) *caprarum*
Nobis propitius adesse velit pestemque expellere.
Sic fatus consedit ipse; surrexit autem
Calchas Testorides avium augur optimus
Novit que sunt fuerunt *et ventura trahantur.*

Come si vede, la traduzione è quasi sempre letterale e a ogni verso corrisponde una riga; ma le chiuse, e in ciò consiste la principal novità, sono spesso metriche: qui otto, le stampate in corsivo, su diciassette; talune spontanee, altre cercate, sopra tutte *et ventura trahantur*, reminiscenza vergiliana (*Geor.*, IV, 393). — Questa traduzione fu poco dopo ritradotta in castigliano (cfr. Morel-Fatio, in *Romania*, XXV, 1896, 120-129).

---

(1) perfecturamque *cod.*

XXIX.

ANTONIO D'ASTI.

Questo Astigiano è noto per altra via; a me basta estrarre dal cod. Ambrosiano M 44 sup. sec. XV (1) un carme a Guarino Veronese del 1436, con cui gli accompagna i suoi versi memoriali sull'argomento delle *Metamorfosi* d'Ovidio. Ecco il carme: f. 263:

Anthonius Astensis cl. v. Guarino Veronensi s. d. p.

Exiguum placido munus cape pectore, quo te
Donarunt Muse, clare Guarine, mee;
Quamquam qui versus tibi mittam, et gramina campis
Et videor limphas addere velle mari.
Hic omnis numeris memoratur fabula paucis,
Quam mutata canens corpora Naso refert.
Inventu facilis quevis hinc fabula fiet,
Ni fors iudicio fallor ab ipse meo.

Seguono i versi memoriali: *Astensis in Ovidium metha.os Epygramata incipiunt.*

In primum librum

Scinditur in primo chaos in discordia rerum.....

Quattordici esametri per ogni libro.
All'ultimo: *Finit 1436.*

XXX.

GASPARINO BARZIZZA.

Il cod. Ambrosiano Z 55 sup. cart. sec. XIV-XV contiene un

(1) Il codice fu molto tempo in possesso della famiglia Corte; f. 262 troviamo la firma *Vilani de Curte*; f. 272, *Liber Lancini Curtii artium scolaris mediolanensis 1484.*

lavoro non ancor noto del Barzizza, uno di quei lavori che mostrano quanto strettamente l'indirizzo umanistico si collegasse col medievale, nella cura comune a entrambi di trarre frutti di moralità dagli autori antichi. Il Barzizza infatti fece lo spoglio di tutte le sentenze e i proverbi delle commedie di Terenzio e delle prime otto, che tante se ne conoscevano allora, di Plauto. Lo spoglio va dal f. 16 al 132 *v.* e si chiude con questa sottoscrizione: « *Planti* (sic) *asinii poete clarissimi dicta lectiora* « *octo comediarum feliciter expliciunt. Deo gratias. Amen.* « Deleta (*sic*) per Magistrum Gasparinum Pergamensem ».

Si comprende facilmente dagli errori di copiatura che il codice non è autografo; ma mi parve di riconoscere qua e là correzioni di mano del Barzizza.

XXXI.

IL FANENSE E NICOLA VOLPE.

Nella stessa tendenza al moralizzare rientra la simpatia goduta nel medio evo e tra gli umanisti da Valerio Massimo co' suoi esempî storici ordinati per virtù e per vizî: al segno che si giunse a compendiarlo in distici, come appunto fece il nostro umanista di Fano, al quale son dispiacente di non saper premettere il nome (1), perchè nel cod. Ambrosiano N 138 sup., cart. secolo XV, contenente il suo compendio poetico, s'è perduto il primo foglio col titolo. Resta bensì la sottoscrizione ad attestarci la patria del poeta e oltre la patria la circostanza ch'egli dedicò il suo lavoro a Federico duca d'Urbino. Eccola qui, f. 53 *v.*:

---

(1) Potrebb'essere Antonio Costanzi da Fano (1435-1490), di cui è a stampa un *Epigrammatum libellus* (Fano, Soncini, 1502), che non mi riuscì vedere (cfr. L. Piccioni, *Di Francesco Uberti umanista cesenate*, Bologna, 1903, pp. 3, 124).

Hunc, Federice, tibi librum pro iure dicavi,
Namque tuo solum nomine clarus erit.
Non est Virgilii, non est hoc carmen Homeri,
Sed pia Fanensis quale Thalya sonat.
Nam corilus corilum producit, vitis et uvam
Et pariunt fructus omnia ligna suos.
Si grate accipies, mercedem redderis (1); atque
Est satis auctori si tibi dona placent.

Alla sottoscrizione seguono tre epitaffi dello stesso autore per altri membri della famiglia Montefeltro: il primo per Guidantonio (morto il 21 febbraio 1443):

Qui fuerat quondam Ligurum sub principe magno.....
Hac requiescit humo nunc Quidantonius heros
Cui mons cognomen Feretrus ante tulit;

il secondo per Bernardino Ubaldini (m. il 9 maggio 1437):

Militie princeps atque instructissimus armis.....
Quem Ligurum summo rex duxit honore Philippus
Et summum imperium presto daturus erat
Ubaldinorum procerum clarissimus unus
Hic Bernardinus ossa reclusa tenet;

il terzo per Aura di Montefeltro:

Ex Ubaldinis iacet hic illustribus Aura,
Illustris mulier prole parente viro.....

Bernardino Ubaldini signor della Carda, famoso condottiero, fu marito di Aura da Montefeltro, sorella di Federico d'Urbino; ella viveva ancora nel 1447.

Al Fanense uniamo ancora l'umanista vicentino Nicola Volpe (2),

---

(1) = *reddideris*.
(2) Vedasi sul Volpe il poco che ne dice ANGIOLGABRIELLO, *Biblioteca e*

che parimenti compendiò, ma in prosa, Valerio Massimo. Ecco qui il titolo, come si legge nel cod. Ambros. D *S* II. 14, cart. sec. XV, f. 7: « *Nicolai Vulpis Vicentini v. cl. Epitoma in Va-* « *lerium Maximum incipit* », f. 63: « Finis 1453 die sexta mensis « iunii circha horam XX^am^ die mercurii » (1).

Il Volpe compendia molto liberamente e più che può con parole proprie.

XXXII.

BERNARDO GIUSTINIAN E LODOVICO GONZAGA.

La primizia letteraria di Bernardo Giustinian fu la traduzione dell'isocrateo πρὸς Νικοκλέα, dedicata a Lodovico Gonzaga, la quale ricorre spesso ne' codici (2) insieme con l'altro opuscolo isocrateo Νικοκλῆς, tradotto da Guarino e dedicato a Leonello d'Este. Ma solo il cod. Ambrosiano M. 26 sup. cart. sec. XV, fra quelli sinora da me veduti, conserva anche la risposta del Gonzaga, che merita essere pubblicata integralmente.

Premetto qualche riga della dedica, f. 17 *v.*:

Bernardus Iustinianus Venetus Leonardi filius ad Lodovicum de Gonzaga illustris principis Mantuani filium.

Cum Isocratem nuper, Lodovice adolescens magnanime, legerem..... Nisi quod nitor ille leposque suus atque orationis concinnitas par in me et adolescentulo et hoc scribendi studium nunc primum ingresso splendere non potuit.....

---

storia degli scrittori di Vicenza, II, pp. CXIV sgg., e R. SABBADINI, in *Rivista di filologia*, XXVII, 403 e in *Studî ital. di filol. class.*, XI, 330.

(1) Al f. 68 *v* un possessore del codice, Ioannes de Campo, ha notato la nascita di cinque suoi figliuoli, dal 1487 al 1500.

(2) Angelico 234; Vaticano 1778; Lolliniano (Belluno) 29; Ambrosiano E 83 sup.; G 13 sup.

Il Gonzaga risponde, f. 28 *v.*:

Lodovicus Gonzaga Bernardo Iustiniano s.

Oratio Isocratis nuper abs te e graeco in latinum versa una ad me cum epistola tua delata est: munus nimirum tua praestanti virtute dignum mihique gratissimum. Neque enim hoc tempore mihi quicquam mittere potuisses quo magis delectatus essem; quippe quum illam in manus sumpsissem, me continere non potui, quamvis gravi morbo affectus, quin totam legerem. Nec iniuria. Quis est enim tam a studiis humanitatis remotus, quem et praecepta et tanti philosophi autoritas ad legendum allicere non possent? Omitto traductionem tuam dignissimam quidem maturo viro, nedum adolescentulo; quae adeo dulcis ac suavis est, ut quemvis per se delectare posset. Sed hoc tanquam hereditarium a praeclarissimo viro parente tuo accepisti, qui in dicendo graece et latine nostrae aetatis nemini (1) cedit. Restat ut tibi pro libello gratias habeam, quandoquidem referre non possim; existimesque ad omnia tibi grata fore paratum. Vale. Ex Mantua V idus ianuarii 1432 (2).

XXXIII.

FRA GIOACCHINO CASTIGLIONE.

Di questo simpatico frate tocca appena e impropriamente l'Argelati (3); meglio c'informa il seguente epitaffio di un anonimo (4):

Epitaphium magistri Ioachini poetae clarissimi.

Hic situs eloquii prisci servator, hic intus
Romanae linguae clauditur unus apex.

---

(1) nomen *cod.*

(2) Indi il cod.: 'Τέλος. Millesimo. CCCC. LVIIII. pridie nonas Ianuarii. Anconae'. Una lettera di Bernardo al Traversari (A. Traversarii, *Epist.*, XXIV, 25), 'ex Venetiis IV id. octobris' ⟨1433⟩ lo ringrazia del benevolo giudizio sulla traduzione d'Isocrate.

(3) *Biblioth. scriptor. Mediol.*, I, 2, p. 365.

(4) Cod. Ambros. O 23 sup., f. 27 *v.*

Is Ioachinus erat, fuerat cui Mediolanum
Patria quemque ⟨tulit⟩ Castiliona domus.
Ordinis is divi Dominici gloria vixit;
Relligio haec eadem quo moriente perit,

donde apprendiamo che Gioacchino Castiglione, nato a Milano, fu dell'ordine di S. Domenico dei predicatori, dotto di latino e poeta egregio. Guarino l'ebbe scolaro a Ferrara del 1435, per modo che collocheremo la sua nascita nel primo decennio del 1400; del 1461 viveva ancora, come risulta da una lettera di Piercandido Decembrio (1).

Già il Carbone nell'elogio funebre di Guarino annovera tra i discepoli di lui « Ioachinum ex ordine praedicatorum »; e ce lo conferma il frate stesso in una lettera a Leonello d'Este, della quale reco alcuni passi (2):

Frater Ioachim ordinis predicatorum illustri et clarissimo principi d. Leonello s.

Coegisti me haud mediocri suasione, clarissime princeps, ut clementie tue eius orationis copiam facerem quam ego de sacro Christi corpore cum istic essem confeci..... Neque enim is sum qui velim apud sapientiam tuam ex parva admodum re vel famam vel nominis gloriam vendicare, quemadmodum multi inanis gloriae cupidi, qui cum huiuscemodi rerum quidquam exiguum ac nullius prorsus dignitatis in lucem produxerint, e vestigio laudant extollunt predicant atque aliorum verba in laudes suas vel vi vel precibus vel beneficio mutuantur..... (e qui cita l'*Eunuchus* di Terenzio).

Litteras tue dominationis avidissime expecto, quas Veronam mittere poteris; illuc enim kalendis iuliis profecturus sum. Generoso et prestantissimo equiti d. Feltrino Boiardo et eloquentissimo preceptori nostro Guarrino me commendatum facito. Vale princeps illustris et me ut soles ama.

Ex Patavio sexto kalendas iulias 1435.

Fra Gioacchino, come si vede, aveva intrapreso un giro di

(1) M. Borsa, *Pier Candido Decembri*, p. 159.
(2) Cod. Ambros. O 57 sup., f. 92; H 192 inf., f. 42.

predicazione: a Ferrara, a Padova, a Verona. Sappiamo da lui stesso di un invito per un quaresimale a Firenze, che dovè rifiutare, perchè impegnato con Urbino (1).

La lettera a Leonello spira modestia e disprezzo verso la gloria; ma nel medesimo tempo il fraseggio, le reminiscenze classiche e specialmente la citazione di Terenzio (la bestia nera di fra Giovanni da Prato) lo rivelano accondiscendente all'indirizzo umanistico. L'orazion funebre per Margherita (2), moglie di Giovanni Simonetta, è modellata sul triplice schema degli elogi umanistici: la *nobilitas*, la *virtus*, il *praemium*. Umanista si mostra nello scriver versi e nelle relazioni col Filelfo, che gli compose l'epitaffio (3), e con Piercandido Decembrio, che in una lettera a lui (4) discorre di questioni prosodiache e lessicali. Del resto in ciò aveva la compagnia di altri religiosi illuminati, quali il Traversari, il Sartiano, Antonio da Rho.

XXXIV.

GIOVANNI MARRASIO.

Non mi era finora riuscito di determinare con sicurezza l'anno dell'arrivo del Marrasio a Ferrara, oscillando le mie ipotesi tra

---

(1) Ciò si rileva da una sua lettera, cod. Ambros. O 57 sup., f. 91: *Frater Ioachim ordinis predicatorum prestantissimis viris Priori patribusque Conventus* (S. Marci) *Florentini s.* Frater Iacobus de Regno (= Iacopo della Marca) vir profecto singulari sapientia preditus et prestantissimus sacre theologie professor superioribus diebus litteras ad me transmisit, in quibus me omnium vestrum verbis mirabiliter hortabatur ut in conventu Florentino pro futura quadragesima opus predicationis assumerem....

(2) Cod. Ambros. E 124 sup., f. 92 *Oratio lugubris super funus domine Margarite uxoris mag.ci d. Iohannis Simonete in Mediolano ex R.do patre d. magistro Castilioneo ordinis predicatorum.* Non possum non plurimo....

(3) Cod. Ambros. O 23 sup., f. 27 *v.*

(4) Cod. Ambros. I 235 inf., f. 65 *v*; un'altra lettera del Decembrio a lui, ib., f. 61; e una di lui al Decembrio, ib., f. 109.

il 1433 e il 1434. Ora si può stabilire esattamente l'anno 1432, con l'aiuto di un diploma di laurea pubblicato dal prof. G. Pardi nel suo lavoro di eroica pazienza *Titoli dottorali conferiti dallo Studio di Ferrara nei secoli XV e XVI* (Lucca, 1901, p. 17).

Alla laurea infatti in diritto canonico dell'agrigentino Enrico Zangaruso, conferita in Ferrara il 17 settembre 1432, assistevano come testimonî due Notigiani « Marasius Guillelmi et Guil. q. « Petri artium D. de Noto de Sicilia », donde apprendiamo inoltre che il padre del Marrasio si chiamava Guglielmo e che nel 1432 viveva ancora.

XXXV.

GUGLIELMINO TENAGLIA.

Il Tenaglia è stato brevemente illustrato nella *Rivista di filologia*, XXI, 142, dove si dice che del 1420 studiava legge a Padova. Possiamo ora aggiungere che anzi nel 1419 fu in quell'Università rettore dei giuristi, come ne fa fede il discorso recitato nell'assunzione della carica, il quale porta la sottoscrizione (1): *Oratio Guiglelmini Tanagla florentini in acceptatione offilti rethoratus utriusque Universitatis* (2) *iuristarum tam ultra montanorum quam citra*. Che si tratti di Padova, è attestato dalle parole « urbi Paduane »; che l'anno sia il 1419, ricaviamo da queste altre: « nec vos, o eterni ignes, P. Marcelle huius « urbis dignissime pontifex, tuque M. Dandule nec non Lau. Bra- « gadine huius regie civitatis rectissimi presules..... », perchè nel 1419 appunto il Dandolo e il Bragadin furono governatori di Padova.

(1) Cod. Riccardiano 1200, f. 151 *v*; com. Quales quantasque gratias.
(2) Universalis *cod.*

REMIGIO SABBADINI.

VARIETÀ

UNA BALLATA POLITICA

DEL SECOLO XIII

La poesia, di cui qui si tratta, è stata da poco pubblicata e illustrata dal sig. Ercole Rivalta (1). Essa è scritta di mano del secolo XIII su un foglio di membrana adoperato come copertina del cod. Marciano 271, cl. XIV dei latini (2), e fu già scoperta dall'ab. Brunacci, il quale in un foglio aggiunto al codice lasciò testimonianza di averla a gran fatica trascritta per intero, promettendo di darla nella recensione dei codici italiani della biblioteca; intanto sentenziava si dovesse ritenere come composta nel 1261. Sotto la nota del Brunacci la mano di Jacopo Morelli scrisse: « Vedi lezione d'ingresso, ecc. del Brunacci »; ma il R. nulla trovò, ed era facile imaginarlo, nella citata « Lezione « d'ingresso »; si deve però notare che con le parole « dabi- « musque cum recensebimus codices nostros italicos » il Brunacci

(1) E. Rivalta, *Una ballata politica del sec. XIII, con la riproduzione fototipica del testo*, Bologna, Zanichelli, 1904, in-8°, pp. 43. Cfr. *Giornale*, 45, 436-7.

(2) Il codice è membr., di 20 fogli non numerati, e contiene: (c. 1. a) un'epistola di Giovanni Dorse ad Enrico arcivescovo ebrudenense, in cui sono alcune profezie intorno a Federigo II; (c. 3. a) profezie di Merlino su gli avvenimenti posteriori al 1250; (c. 4. b) profezie astrologiche; (c. 5. a) un trattato mutilo di astrologia.

accenna a una futura sua descrizione dei mss. probabilmente della pubblica libreria di S. Marco, e questa descrizione io non so che sia mai stata poi fatta.

Non curando per ora di stabilire il tempo della composizione, osserverò il valore che à questa poesia come documento storico e poetico insieme, per essere la più antica ballata pervenutaci cui si possa attribuire una data certa (1), e in pari tempo una delle più antiche rime d'argomento politico che sia giunta intera sino a noi (2). E la sua importanza non sfuggì al R., che ad illustrare questa poesia di non molti versi riempì di prosa molte, troppe pagine, offrendo, oltre alla riproduzione fototipica del ms., la trascrizione diplomatica insieme col testo critico, una versione in prosa, note filologiche e una lunga discussione su l'autore, sul luogo e la data della composizione. Se non che e il testo è riprodotto dal R. con critica tale che in più luoghi non riesce intelligibile, e le illustrazioni filologiche non sempre sono giuste e opportune, e spesso mancanti là dove sarebbero necessarie, e le congetture su l'autore e su l'età e la patria sua sono, come si vedrà, assolutamente prive di fondamento. Così stando le cose, riprendere in esame la ballata e le varie questioni che ad essa si riferiscono non sembrerà del tutto superfluo, come non sarà inutile riprodurre in miglior lezione il testo.

---

(1) Questa ballata, checché ne pensi il R., à, quanto alla forma, tutti i caratteri delle prime ballate artistiche, caratteri da me studiati in un lavoro di prossima pubblicazione, e si deve attribuire a un rimatore aulico; il tempo dell'introduzione della ballata nella poesia aulica, l'età guittoniana, fu stabilito dal Carducci, *Intorno ad alcune rime dei sec. XIII e XIV*, ecc., in *Atti e Mem. d. R. Dep. di St. Patria per le prov. di Romagna*, serie II, vol. II, p. 158. — Il Trissino nella sua *Poetica* ci à lasciato ricordo di ballate dello stesso Guittone, d'argomento amoroso, e quindi anteriori al tempo della sua conversione (cfr. Pellegrini, *Codd. smarriti*, in *Rass. bibliografica*, II, pp. 16-7). — Popolare invece doveva essere la ballata di Torniella, composta nel 1265 da un Guidaloste « joculator de Pistoria », cfr. D'Ancona e Bacci, *Manuale d. lett. it.*, Firenze, 1904, p. 34.

(2) I frammenti pervenutici di poesie storiche furono raccolti prima dal Carducci in *Cantilene e ballate*, ecc., Pisa, Nistri, 1871; lib. II; poi dal Monaci nella *Crestomazia*, fasc. I. Una curiosa ballata storica della fine del dugento ò ritrovato io e pubblicherò fra breve; essa nell'ultima stanza contiene i nomi degli autori:

Questa fici Cibalino
e un altro so compagno,
lo qual à nome Piaçentino.

Ecco pertanto la ballata, quale io credo debba essere trascritta:

Sovrana ballata placente,
saluta la gente compagna
e dì che lo re da la Magna
4 ven' a mostrar so vallore.

Ven' a mostrar gra[n] valore,
pasar Lombardia e Toscana;
in Puglia con tanto vigore
8 avrà quella viva fontana;
segnore, lo mondo resana
ch' è stato en tanto tormento!
membrando so vignimento
12 tuto me torna 'n dolçore.

Torna 'n dolçor e conforto
veçendo lo 'mperio venire
çoso con tanto deporto:
16 lo mondo fa renverdire;
no lasarà ma' perire
tant' è soa fina posança,
çascun s[ia] en alegrança,
20 aspeti çoia d'amore.

Çoia d'amore se vene
facendo compluta çornata,
tanta posança mantene!
24 veçendo la so' asemblata
cosa paria disvisata
a chi lo volesse 'nscontrare,
devénlo tuti laudare
28 e farlo nostro segnore.

Nostro segnore emperero,
lo re Corado possente,
quale se tira plu altero
32 faràlo stare obediente;
alegramente presente
vada çascun acomando,
a l'alto re so comando
36 nesun ne sia falidore.

Vaten, balata novella,
en Pisa cantante 'mpromera:
donna 'n Toscana s'apella;
40 quella, ch' è drit' emperera,

è stata sempre fontera
en mare et en tera proata;
balda possança laodata,
44 sana si forte malore (1).

In questa trascrizione ò tenuto conto della riproduzione fototipica del ms., e della lezione diplomatica del R. solo dove quella non lascia distinguere le parole. Non ò seguito il R. nei capricciosi mutamenti ortografici da lui introdotti: il rappresentare con *z* o con *ç* i diversi suoni assibilati secondo la loro origine dentale o palatale (non gutturale, come dice il R. a p. 11), non à alcun fondamento nella grafia degli antichi testi. Così pure se il R. giudica « l'ortografia di questo brano mutevole con prevalenza di semplificazione dei raddoppiamenti consonantici, carattere questo prevalente nelle scritture settentrionali », non si capisce perché questa ortografia si sia deciso « di dover conservare *in parte* nella lezione critica, come *rappresentante verace della tendenza ortografica e della pronuncia* » (p. 9). Ma allora il meglio era conservar tutto come stava. Dovendo poi giustificare le correzioni introdotte nella lezion critica del R., giova avvertire che alla differenza nell'interpunzione si accenna solo quand'essa proviene da diversa interpretazione del testo.

v. 3. — il ms. à: *chello*, e così pure al v. 26: *achillo*; il R. nota che questa specie di raddoppiamento è comune anche nelle

---

(1) Note sulla lezione. — v. 3: ms: *chello*. — v. 6: la parola *toscana* è di sicura lezione, e al posto della *n* non v'è una « lettera strana ed indecifrabile » come crede il R. — v. 7: ms: *pugla*. — v. 9: *resana*, così il ms., e non *resona* come dice il R.; l'*a* mediana, per essere un po' consumata nella parte inferiore, assomiglia quasi ad una *n*. — v. 19: della parola *sia* si legge solo la prima lettera: il resto è congettura del R. — v. 25: ms: *chosa*. — v. 26: ms: *achillo*. — v. 35: il R. legge questo verso: *alalto re so tornando*; la prima parola nella riproduzione fototipica è indecifrabile; tuttavia avendo scritto in proposito al prof. Morpurgo, prefetto della Marciana, egli cortesemente mi rispose confermando la lezione *alalto*: per la parola finale il R. propone tre lezioni: *corriando*, *romando*, *tornando*, e sceglie quest'ultima: ma la lezione vera è: *comando*. Infatti, esaminate e confrontate le forme delle lettere, la iniziale non può essere una *t*, perchè sempre l'asta verticale di questa oltrepassa superiormente di alquanto il taglio trasversale, il che qui non avviene; non è una *r*, perchè termina in fondo con una piccola curva che la *r* non à mai: la terza lettera non può essere assolutamente altro che una *m*.

rime toscane dei codici Vaticano 3793 e Chigiano L. VIII. 305. Sembra strano che tale particolarità fonetica e ortografica abbia potuto conservarsi in un testo che è indubbiamente trascritto da un settentrionale; si deve però osservare che due altri casi simili di geminazione, ma anche essi isolati, s'incontrano in un'altra scrittura del nord: cfr. A. Tobler, *Il Panfilo in antico veneziano*, ne l'*Archivio glott.*, vol. X; a p. 177, 4: *ella*, per *e la*, e a pp. 180, 50: *silla*, per *si* (pronome pers.) *la*.

v. 3. — il R.: *d'Alamagna*; la trascrizione da me data, se ve ne fosse bisogno, à per sé l'autorità di questi esempi: Monte: *ne la Mangna* (1); Monte e M. Lambertucio Frescobaldi: *de la Magna* (2); Guido Guinizelli (3), ser Cione notaio e M. Lambertucio Frescobaldi (4): *de la Mangna*.

v. 14. — il R. trascrive: *l'omperio*, « tenendo conto, dice « egli, della tendenza di *i* atona a mutarsi in *o*, tendenza che « appare nella forma *promera* del congedo e si ripete in forme « simili (*romagnir*) di Vivaldo Belcalzer e Bonvesin da Riva « (*romagno*) » (p. 10). Ma qui non si tratta della *i* atona seguita da labiale (5), bensì della preposizione o del prefisso *in* (*im*), che nei riflessi romanzi si conserva, o, come nel nostro testo, passa in *en*. Le forme poi *emperero -a* dei vv. 29 e 40 dovevano far avvertito il R. che egli era in errore.

Inoltre il R. non à compreso il significato di questa parola; egli la traduce con « gente imperiale » (p. 18), e mostra di cre-

---

(1) *Le antiche rime volgari secondo la lezione del codice Vaticano 3793*, pubbl. per cura di A. D'Ancona e D. Comparetti, Bologna, Romagnoli, 1875-88; vol. V; n° 778, v. 2.

(2) *Ibid.*, nn[i] 864, v. 1; 895, v. 15.

(3) E. Monaci ed E. Molteni, Il Canz. Chig., L. VIII, 305; nel *Propugnatore*, vol. X, p. II, p. 345, n° 130, v. 6.

(4) *Le antiche rime volgari*, nn[i] 883, v. 5; 891, v. 13.

(5) Il passaggio della *i* atona in *o* ed anche in *u*, quando è seguita da sillaba che comincia per labiale, non solo è frequente nei dialetti settentrionali (cfr. Mussafia, *Monumenti antichi di dialetti italiani* nei *Sitzungsberichte d. Philos-Hist-Classe d. K. Akad.* di Vienna, vol. 46, p. 122; e in *Zur Katharinenlegende*, ibid., vol. 75, p. 230; e inoltre: Salvioni, in *Arch. glott.*, XIV, p. 223), ma anche avviene nella lingua letteraria italiana e in dialetti toscani (cfr. Canello, *Vocalismo*, § VIII, e Caix, *Le origini della lingua poetica italiana*, in *Pubblicazioni del R. Istit. Sup. di Firenze*, 1880, p. 76).

derla equivalente ad *imperium*, mentre qui, come altrove, à il significato di *imperator*. Si confronti: Orlanducio Orafo:

> U' nuovo Re vedrai a lo scachiero
> col bon guerero — che tant' à vasallagio;
> ciascun per sé vorà essere impero;

Monte:

> fia de lo impero or tutta la campangna;

lo stesso:

> cierto a lo 'mpero gli parà un sorso
> a conquider chi fior di lui si langna (1).

Stanza III. — il R. pone: due punti dopo il secondo verso, nulla al terzo, e punto fermo dopo il quarto. Parmi che in questo caso la diversa mia interpretazione non abbia nè pur bisogno di essere giustificata.

v. 24. — il R.: *so asemblata*; io da principio era tentato di scrivere *soa semblata*, ma me ne trattenne il fatto che nel Raynouard, *Lex. Rom.*, trovai solo per *asemblar*, e non per il semplice *semblar*, il significato di « adunare, raccogliere ». Del resto bisognerà pure che il R. s'induca ad apostrofare il possessivo *so*, visto che non può essere se non il troncamento della forma feminile.

v. 25. — *disvisata*. Il R. crede questa parola così composta: *dis* + *videre*; poteva però darne la ragione, dal momento che già il Mussafia (*Zur Katharinenlegende*, vol. 75 dei citati *Sitzungsb.* nel *Glossario*) opinò fosse composta di *dis* + *guisa*; e in fatti nel testo del Mussafia occorre la forma: *disguisao*, anche oggi è nell'uso comune il dire: « fuori o oltre ogni guisa ».

v. 27. — *devénlo*: non è certamente la 3ª persona, come crede il R., ma la 1ª del plurale: lo prova chiaramente il verso che segue. Del resto, stando alla grafia del ms., si sarebbe potuto anche trascrivere *devemlo*; ma la desinenza *n*, invece di *m*,

---

(1) *Le ant. rime volg.*, nn[1] 698, v. 7; 778, vv. 8 e 15.

nella 1ª pers. plurale non è ignota né pure all'antica lingua poetica (1).

Stanza IV. — il R. fa punto dopo il secondo verso, e in prosa traduce: « Devono fare imperatore nostro questo possente re « Corrado »; crede egli sul serio che gl'imperatori li facesse il popolo italiano? I versi primo e secondo di questa stanza non possono essere che il soggetto dell'azione contenuta nel verso quarto, come il terzo contiene l'oggetto.

vv. 29 e 40. — *emperero -a*; il R. sostiene che in ambedue i casi la parola à valore di aggettivo, al contrario dell'ant. franc. *emperedre* e del prov. *emperaire*; ma nella versione in prosa traduce con « *imperatore* », cioè col sostantivo, l'*emperero* del v. 29; e in fatti quivi non può essere altro che sostantivo. Esempio poi di *emperero* in funzione di aggettivo si trova anche in Federigo Gualterotti (*Le ant. rime volg.*, n° 885, v. 3):

de la maestà imperiera sagia.

v. 31. — *tira plu altero*, « non ha altro esempio che io co- « nosca, dice il R.; tanto ch'io dubitai si trattasse di un mio « errore di lettura ». Ma la lezione è sicura. Potrebbe accostarsi a questo il significato del verbo *tirar* in questo passo di P. Raimond di Tolosa (cfr. Raynouard, *Lex. Rom.*):

Aissi vai tiran
Sos pretz.....

Certamente alla dizione « se tira plu altero » corrisponde l'altra « davante se tira » in questi versi di Guittone, e ambedue a vicenda si illustrano:

Ma non galea alcun tanto né mira
né davante se tira,
nol segua la penser noi ed affanno:
Superbia cupidessa invidia e ira
tanto ne volle a gira,
che nostre mente poso alcun no ànno.

---

(1) Cfr. Caix, *Op. cit.*, pp. 223-4.

Sono i primi sei versi della 3ª stanza della canzone. *O cari frati mei con' mala mente*, contenuta nei tre cod.: Vat. 3793; Laurred. 9; Pal. 418; nel riprodurre i quali versi ò seguito fedelmente la lezione del rediano, come la più corretta, solo permettendomi all'ultimo verso di cambiare il *posa* dei manoscritti in *poso* (si cfr. più sotto in questa medesima stanza: *poso*, che tutti i mss. ànno concordemente). I primi tre versi possono a tutta prima sembrare oscuri, ma sono chiariti meglio dai secondi, che ne ripetono quasi il concetto: il tutto poi riesce più facile a capirsi se collegato alle due stanze che precedono (1).

v. 33. — *presente*, in significato di « tosto, subito » non è strano nell'antica lingua, ma meritava pure di essere notato; eccone un altro bellissimo esempio:

> vist' ò fortuna — in mar fera e rapente
> cessar presente — e tornare in bonaccia.

Sono i vv. 31-2 della ballata adesposta: *A tal fereça m'à menato amore*, contenuta nel Pal. 418, e di qui passata nel Chigiano L. IV. 131.

vv. 34-5. — il R. legge: *a comando* al v. 34, ma « andare « a comando » non rende alcun significato, malgrado il R. pretenda di interpretare: « ognuno si adagi al suo comando ». Invece nella mia trascrizione il testo diventa di piana intelligenza: « acomando che tosto ciascuno vada allegramente, cioè stia al- « legro », e non è che una ripetizione del v. 19. Così pure, malgrado l'irregolarità del costrutto, non troppo infrequente del resto nella poesia del tempo di questa ballata, è chiaro quel che segue, leggendo, come si deve, *comando* al v. 35: « nessuno « venga meno al comando del re ».

---

(1) Eccone il riassunto. St. 1ª: « O cari frati miei, il nostro peccato ne à « bendato la mente e tolto ogni ragione, tanto che adoperiamo a nostra dan- « nazione ogni facoltà che ci fu data per nostra salute ». St. 2ª: « Abbiamo « dato corpo ed anima al demonio e riteniamo il mondo per nostra patria « eterna; quindi più non si trova persona leale benigna fedele cortese. In- « vece stretti in una lega veggo il malvagio il galiadore con chi opra per « disamore per malvagità per falsezza: e colui è più in onore che più sa far « baratteria e triccare e galeare; ecc. ».

Stanza V. — il R. pone: punto fermo al secondo verso, virgola al terzo e punto dopo il quarto. Potrebbe accettarsi anche questa interpunzione; ma la stanza acquista più verità lasciando a sé il verso terzo, come apposizione di Pisa, e unendo per il senso il quarto verso ai due seguenti, in modo che l'inciso: « ch'è « drit'emperera » meglio risponde al pensiero ghibellino del poeta, che dovrebbe essere: « le vittorie di Pisa per terra e per « mare sono premio della sua ferma fede imperiale ».

Debbo in fine a queste aggiungere alcune osservazioni che riguardano la ritmica, le quali, quantunque non fossero assolutamente necessarie, possono però essere giudicate utili a modificare alcune asserzioni del R. Dice egli a p. 12: « La misura « dei versi è ineguale.....; data questa ineguaglianza credo sa- « rebbe ufficio di critica poco avveduta il voler riformare i versi « sul tipo prevalente dell'ottonario, tanto più quando la ballata « s'apre con tre novenari, indicanti la prima inspirazione me- « trica dell'autore ». Ma l'inspirazione metrica non fu che quella dell'ottonario con accenti sulla prima sillaba e sulla quarta; tant'è vero, che i versi di nove sillabe ànno gli accenti sulla seconda e sulla quinta, cioè sono ottonarî a cui va innanzi una sillaba atona che non turba il ritmo: questo fatto è frequente nelle poesie che erano cantate (1). In alcuni ottonari l'accento grammaticale è sulla seconda sillaba, ma l'accento ritmico cadeva certamente sulla prima; i versi poi che contano nove sillabe sono più di quel che crede il R. (vv. 1, 2, 3, 7, 8, 9, 14, 22, 26, 38, 42), dovendosi ritener tali anche i vv. 6, 19, 24, a cagion del iato, il quale non è, come osserva R., « sempre evi- « tato, e parrebbe anche non per abitudine, ma per volontà ». Infatti, oltre quello del v. 6, registrato dal R., eccone altri e varî esempî: v. 10: *stato en*; v. 18: *soa* (bisillabo senza dubbio, perché il verso, avendo gli accenti sulla seconda e quinta, di necessità deve avere nove sillabe); v. 19: *sia en*; v. 24: *so' a-* (formano due sillabe per la stessa ragione accennata per il v. 18); v. 29: *segnore emp-*; v. 32: *stare ob-*; v. 42: *mare et.*

È da notarsi inoltre la nomenclatura che il R. usa per le parti della ballata: *proposta* egli dice in più luoghi la ripresa, e non si sa in quale antico o moderno trattatista abbia pescato

---

(1) Cfr. Fraccaroli, *D'una teoria razionale di metrica italiana*, Torino, Loescher, 1887, pp. 44 e sgg.

questo nome; per *ripresa* egli intende l'ultimo verso delle stanze (p. 12); quanto alla stanza stessa non solo par che il R. ignori i nomi delle parti, ma non ne conosce nè pur la giusta divisione. Egli dice: « Nelle strofe la prima parte è di quattro « versi a rima alternata: segue la chiave: la parte seconda ha « due versi baciati seguiti da la ripresa ». Abbiamo dunque la chiave, come nelle canzoni; e la volta non à più lo stesso numero di versi che la ripresa, ma uno di meno (1). Un'ultima osservazione si può aggiungere circa il fatto che la ballata è a *coblas capfinidas*. Pochi crederanno con il R. che questa sia « una bella apparenza di ritmo schiettamente popolare » e non piuttosto un artificio ereditato dalla poesia provenzale della decadenza; ma pochissimi saranno pure quelli, i quali pensino che nella ballata, non nelle altre rime, basti la presenza delle *coblas capfinidas* per stabilire il suo carattere artistico e la sua origine aulica: non accade qui di dover rendere la ragione di questo fatto, dal quale si possono trarre belle e importanti conseguenze (2).

Vediamo ora invece per quale occasione fu composta la ballata. O per la discesa di Corrado IV di Svevia, dice il R., o per quella di Corradino: nel 1251 o nel 1267; ed egli per più ragioni si decide per la prima data. Una di esse ragioni è d'ordine paleografico, e si può riassumere presso a poco così: « il manoscritto è di poco posteriore al 1250 e fu ricoperto, come è ora, « col foglio di membrana circa in quel tempo; la ballata era già « scritta sul foglio prima che fosse adoperato per copertina « (pp. 6-8), quindi anch'essa non può essere che circa del 1250 « (p. 31) ». Ma non vi è alcuna prova che il codice fosse ricoperto poco dopo il 1250 col foglio di membrana, sul quale fosse già scritta la ballata: anzi per il rapporto che v'è fra l'occasione della poesia e le profezie merliniane contenute nel codice, le

(1) La stessa esattezza di cognizioni metriche il R. mostrava nella ristampa delle *Rime di Guido Cavalcanti*, Bologna, Zanichelli, 1902, pp. 120-130, ove intitolava « ballata » le cobbole « Se m'à del tutto obliato mer- « zede » e « Poi che di doglia cor conven ch'i'porti »; poteva fidarsi dell'Ercole, nella sua edizione, Livorno, Vigo, 1885, pp. 374 n., e 376 n.: o, quanto meno, consultare l'*Indice delle canzoni italiane del sec. XIII* compilato da Leandro Biadene, Asolo, tip. F. Vivian, 1896, p. 33.

(2) Sulle *coblas capfinidas* nella poesia artistica, e sulla loro origine dalla poesia popolare si cfr. Stikney in *Romania*, VIII, pp. 74 e sgg.

quali riguardano gli avvenimenti politici posteriori al 1250, e come furono in grande celebrità, così variamente interpretate nella discesa di Corradino (1), si è indotti a pensare fosse un antico possessore del ms. a scrivere la ballata sulla copertina, tanto più che il R. ammette essere la mano che scrisse la poesia alquanto, sebben di poco, più recente delle altre che scrissero su la stessa membrana. Le altre ragioni vorrebbero essere storiche, ma di una storia ad uso e consumo del R.; il quale, nell'esame di alcuni versi che sembrano alludere ad avvenimenti storici, essendo giunto alla conclusione che « sono ancipiti gli « elementi di fatto, i quali s'attagliano e a Corrado e a Corra- « dino, tranne due: il « passar Lombardia e Toscana » che si ad- « dice più a Corradino, e il « cosa paria disvisata a chi lo vo- « lesse 'nscontrare » che si addice meglio a Corrado » (p. 29), s'ingegna a stabilire « chiaramente il carattere e la differenza « dei due momenti storici per vedere a quale dei due meglio si « adatti questo saluto di poeta ghibellino » (p. 24). E trova essere il primo, cioè il tempo della discesa di Corrado IV, « uno « stato di assopimento, reazione a la intensità di energia espressa « nella lunga lotta degli Svevi, il secondo un rinnovato fremito « guerresco dopo l'assopimento più che trilustre » (p. 27). Quanto alla ballata poi, essa « è frutto dell'ora della stanchezza, perché, « oltre a ragioni più precise, vi sento quella pallidezza e quella « incertezza di volontà che sono caratteristiche di tali momenti « storici » (p. 27) (2). Lasciando il R. con le sue ragioni precise (3), vediamo se, fondandosi su elementi di giudizio più sicuri, sia possibile fissare la giusta data della composizione.

---

(1) Si vedano fra i sonetti della tenzone per la discesa di Corradino i nn[1] 882, 883, 886, 887, 891 nelle *Ant. rime volgari.*

(2) Il R. per dimostrare che la ballata meglio conviene al primo periodo, perchè « non è grido di guerra, ma desiderio di gioia e di pace », mette in evidenza i versi: 9-10, 19-20, 33-35, 43-44, ne' quali in qualche modo è fatta allusione alla pace; ma non s'accorge che quei versi sono sempre preceduti o seguiti da altri che ricordano la potenza del re e dell'esercito suo, e accennano alla guerra e alla conquista (cfr. vv. 4-8, 24-26, 29-32).

(3) Qualcuna però merita qui di essere rilevata. Il R. istituisce niente meno un processo al nostro rimatore, e giudica come egli avrebbe dovuto cantare la venuta di Corradino se fosse stato un poeta dotto, o se fosse stato un plebeo: e questa parrà critica al R.! Quindi esamina la ballata dal lato estetico, trovando « freddissima la proposta che ha forma veramente arcaica

La correzione proposta al terzo verso, rendendo più facile l'interpretazione, semplifica anche la nostra ricerca. Se il poeta annunzia: « il re Corrado viene da la Magna » ciò vuol dire che il re non è ancora venuto e giunto in Italia; cadono così le allusioni a fatti posteriori all'arrivo dei due Svevi, che il R. vuol riconoscere in alcuni versi (1): questo stabilito, la ballata, o nel 1251 o nel '67, non potè essere mai scritta dopo l'ottobre, nel qual mese tanto Corrado IV, quanto Corradino compirono la discesa e giunsero a Verona. E allora si può con tutta certezza escludere fosse la ballata composta per Corrado IV; perché la venuta di Corrado fu quasi improvvisa e ignota agli amici ghibellini e ai nemici guelfi. Infatti né pur la sospettava Innocenzo IV, il quale, appena ebbe notizia della morte dell'Imperatore, nulla più temendo per la Chiesa, decideva di ricondurre la Curia papale in Italia (2), donde la prepotenza del secondo Federigo l'aveva cacciata (3); e, sicuro, per la disfatta di Oppenheim, della troppa debolezza di Corrado, perch'egli potesse non pure discendere in Italia, ma né meno aver più alcuna importanza in Germania; predicatagli contro la crociata e assicurati nel medesimo tempo i nobili di Svevia che il figlio di Federigo non solo non sarebbe mai stato Re dei Romani o Imperatore, ma né anche più duca del loro paese (4), il 19 d'aprile del 1251 si partiva di Lione, giungendo a Genova il 18 di maggio; trattenutosi alquanto nella sua città natale, il 1° di luglio era a Milano, dove si trovava ancora ai 13 di settembre, un mese

---

« giullaresca » (p. 28). Mi sa dire il R. qual'è la « forma arcaica e giulla- « resca » della ripresa? Ma non basta: « faticosa la rimá nella prima strofa, « mentre la ripetizione dell'ultimo verso conserva a la lirica una bella ap- « parenza di ritmo schiettamente popolare ». Se qui il R. per rima intende la consonanza finale dei versi, domando se è faticosa una stanza che su tre rime ne à due in *-ore* e in *-ento*, le quali certamente sono le più frequenti del rimario dugentesco.

(1) Così non vi può essere nella ballata accenno ai due principali elementi di fatto, come dice il R.; cioè, né al parlamento di Goito o alla rassegna di Verona (*veçendo la so' asemblata*), né alla discesa nell'Italia meridionale di Corrado per mare, di Corradino per terra (*pasar Lombardia e Toscana*).

(2) Cfr. E. Berger, *Les Registres d'Innocent IV, publiés*, ecc. (in *Biblioth. des écoles Franç. d'Athènes et de Rome*), Paris, Thorin, 1887; tom. II, p. 224, n° 5270.

(3) Cfr. E. Berger, *Op. cit.*, n° 5269.

(4) Cfr. E. Berger, *Op. cit.*, n° 5335-6.

circa prima dell'arrivo di Corrado; e tanto sospettava della discesa dello Svevo che nell'ottobre era ancora nell'alta Italia; solo il 3 di novembre (1) fermava sé e la Curia in Perugia: ma né meno allora pare avesse notizia di quel che avveniva nel settentrione. Poiché il 5 dicembre Innocenzo dirige una lettera al clero e ai laici di Romagna, avvisando dell'incarico già dato all'arcivescovo di Ravenna di ricondurre la pace negli animi, ritratti dalla via della verità per le male arti del defunto Federigo; e aggiunge: « Quod si prefati F[riderici] fautores in sua « nequitia perdurantes ad pacem nequiverint revocari, nos... vo- « lumus et mandamus ut contra eos... ecc. ». Il 10 dicembre invece scrive all'arcivescovo ravennate rinnovandogli l'incarico: « Quocirca discretionem tuam rogamus... quatenus... Episcopum « Feretranum et dilectos filios..., qui dicuntur quondam F[ride- « rici] dudum Imperatoris, et *C[onradi] nati eius manifesti* « *fautores*, ut ad mandatum Ecclesie redeant, ecc. » (2). Da ciò parmi si possa dedurre che al 5 dicembre ancora a Perugia non si sapeva dell'arrivo di Corrado a Verona. D'altra parte il fatto che verso la fine di luglio Manfredi e il maresciallo di Hohenburg scrivevano lettere al papa offrendo di sottomettersi, mostra che o anch'essi ignoravano l'intenzione di Corrado, o in ogni modo volevano con l'inganno tenerla nascosta (3). E nascota e ignota la discesa di Corrado dovette dunque essere agli Italiani fino al giorno dell'arrivo a Verona: e questo impedì a qualunque volenteroso rimatore ghibellino di intonar versi per tale occasione.

Ma da lungo tempo invece era preparata e da molti Italiani col desiderio e con l'opera affrettata la discesa di Corradino. Già fin dal 1266 il papa Clemente IV minacciava chi voleva eleggere il giovane principe all'impero o aiutarlo contro Carlo d'Angiò (4). Ne' primi mesi dell'anno seguente i Lancia e i Capece, sfuggiti

---

(1) L'itinerario e le date relative al viaggio d'Innocenzo si possono vedere in POTTHAST, *Regesta Pont. Romanorum*, all'a. 1251, ottavo e nono del pontificato d'Innocenzo.

(2) Cfr. *Appendice* ai Mon. Ravenn. del conte M. Fantuzzi, pubbl. a cura del canonico A. Tarlazzi, Ravenna, tip. Angeletti, 1869, t. I, pp. 218-229, nn[1] 146-7.

(3) Cfr. BERGER, *Op. cit.*, nn[1] 5783-4 del tomo III, pp. 70-2.

(4) Cfr. I. C. LÜNIG, *Codex Italiae Diplomaticus*, ecc., Francoforte e Lipsia, 1726, tom. II, coll. 971-4; è un breve di Clemente IV, in data 19 settembre 1266, all'arcivescovo magontino, ove, fra l'altro, si legge di Corra-

alla prigionia del re (1), tanto s'adoprarono nell'Italia centrale in favor del partito svevo che furono da Pisa e da Siena inviati in Germania per decidere Corradino alla discesa (2): e non cessò l'opera dei ghibellini prima che avessero acquistato alla loro parte il Senatore di Roma, il Don Arigo del codice Vaticano. Tutto questo agitarsi non sfuggiva ai guelfi e tanto meno al papa; il quale al 5 di febbraio così scriveva di Carlo d'Angiò: « Multa « quidem contra ipsum [Charolum] parantur alibi, et si... aliunde « venerint adversari, ecc. »; e il 26 di aprile ai Pisani: «... vo- « lumus vos advertere quam periculose fundabatur in Tuscia « perfidissima machinatio; quae non in angulis delitescens, sed « sub omnium oculis denudata, novum idolum jam expectant, « Corradinum nominans sibi regem, ecc. »; agli 11 di maggio: « Magna vero de Corradino finguntur, quae licet non omnino « velimus contemnere, nullam tamen in eis invenimus adhuc « substantiam veritatis » (3). Venne quindi finalmente il manifesto di Corradino ai principi di Germania, e quello agli Italiani; poscia, dopo qualche mese, la discesa.

Queste le ragioni che fanno ritener composta la ballata nel 1267, e prima dell'ottobre, per la venuta dell'ultimo Svevo. Si può opporre che a Corradino non conviene il titolo di imperatore che il nostro poeta gli attribuisce? Ma Corradino stesso si riteneva il legittimo successore all'impero (4), e tale lo credevano i ghibellini italiani (5). Si può opporre che, essendo la ballata com-

---

dino: « .....sicque multum praeponere timidus adolescens cum aliquibus ini- « micis Ecclesiae Lombardis, Marchianis et Tuscis, Apulis atque Siculis « fraudulentis se applicat..... ».

(1) Cfr. Martene & Durand, *Thesaurus novus anecdotorum*, tom. II, col. 377, nº 343.

(2) Cfr. Du Cherrier, *Histoire de la lutte des Papes et des Empereurs*, ecc., Parigi, 1851, vol. IV, pp. 148 sgg.

(3) Cfr. Martene & Durand, *Op. cit.*, tom. II, *Clementis pap. IV. Epistolae*, nn[1] 432, 451, 464; e inoltre anche i nn[1] 492, 494, 530, 546, 548, tutte lettere anteriori all'arrivo di Corradino, le quali però alla sua venuta in qualche modo fanno accenno.

(4) Nel proclama ai principi dell'impero Corradino dice che il papa « ex- « tendit ad illicita manus suas, et falcem mittens in nostram messem, prae- « dictum Carolum per totam Italiam Rom. Imperii Vicarium statuit in « nostram injuriam manifestam ». Vedi Lünig, *Op. cit.*, tom. II, coll. 938-42.

(5) Cfr. Du Cherrier, *Op. cit.*, IV, 168; e vedi le tenzoni dei rimatori toscani.

posta prima della discesa, il poeta non poteva in alcun modo parlare della « grande asemblata » di Corradino? Ma già fin dal 10 aprile il papa avvisava i Fiorentini delle grandi milizie che Corradino raccoglieva in Germania (1). Ecco in fine l'ultima obbiezione, quella che il R. chiama « l'argomento principale » in favore dell'opinion sua. « Se Carlo d'Angiò era già padrone « dell'Italia meridionale e mostrava di non voler cedere che a la « sconfitta, come poteva affermare il poeta:

cosa paria disvisata
a chi lo volesse 'nscontrare. —? » (p. 30).

Come? Al modo stesso che Schiatta di messer Albizo Pallavillani poteva dire:

sanza consilglio fia chi col suo forso
contasterà: tal piè mess'à in campangna;

oppure:

da tal potenza nullo fiavi scampo;

e ser Cione notaio:

A quei che de la Mangna sua posanza
presentemente la viene a mostrare
vedrem se, come di', Carlo di Franza
l'atenderà col suo folle orgolgliare:
ché se l'atende, sì com' ài contato,
da tutti i suoi pecati penitenza
averà, e questo ci è profetezato;

e Chiaro Davanzati in fine, quando Corradino già era a Verona:

E dicie che verà di qua da Po,
ed ancor più che ne dimostra pô:
ver lui nesuno contastar non pô (2).

---

(1) Cfr. Martene & Durand, *Op. cit.*, tom. II, col. 456, epistola nº 450.
(2) *Le ant. rime volgari*, vol. V, nni 779, vv. 7-8 e 26; 883, v. 5-11; 886, v. 9-11.

E se il R. pubblicando una poesia politica, della quale dubitava fosse stata composta per la discesa di Corradino, invece che rimanersi contento ai pochi cenni dati dal Gaspary (1), si fosse preso l'incomodo di leggere questi sonetti scambiati fra i rimatori fiorentini, non solo non gli sarebbe accaduto di pensare alla discesa del quarto Corrado come a occasione della poesia da lui trovata, ma non avrebbe cercato la patria dell'ignoto poeta nelle regioni settentrionali dell'Italia (2) e avrebbe a sé stesso risparmiate verso la fine della sua pubblicazione tutte le fantastiche ipotesi (3) e poco felici argomentazioni che vi à accumulato. Perché fra la ballata e i sonetti ghibellini della tenzone è tanta somiglianza di pensieri e spesso uguaglianza di frasi e di parole, da metter voglia di indovinare quale di quei rimatori possa essere stato l'autore della nostra ballata. Dovrò recare in mezzo tutti i passi che presentano in qualche modo elementi di confronto? Si sono già visti gli esempî testè riportati, ma non so tenermi dall'aggiungerne almeno un altro:

> chi è stato dritto a lo 'mpero fia sorso,
> poi fia comquiso chi gli à data lagna.

Sono due versi del già citato sonetto di Schiatta Pallavillani, che rispondono per il pensiero a gran parte della ballata e ci offrono la dizione « dritto a lo 'mpero » da mettere a canto a « drit' emperera ».

Toscana dunque la nostra ballata, e probabilmente, come i sonetti, fiorentina, di bocca in bocca sull'ali della musica volando, oltrepassò i confini della regione e fu cantata ovunque: un set-

---

(1) Cfr. Gaspary, *St. d. lett. it.*, vol. I, p. 74, e la pubblicazione del R. a p. 26.

(2) Poche delle ragioni addotte dal R. per sostenere che l'autore di questa ballata fu un settentrionale meritano la discussione (cfr. pp. 21-2 e 31-2): alcune tradiscono la scarsa conoscenza che il R. possiede della nostra antica poesia.

(3) Basta notare che il R. arriva ad affermare l'esistenza nell'Italia settentrionale, verso la prima metà del secolo XIII, di un volgare illustre poco dissimile da quello che prevalse nella lingua letteraria posteriore, e di più l'esistenza, sempre nel settentrione, di una lirica scritta in tale volgare, contemporanea alla più antica scuola poetica siciliana! La prova di tutto questo sarebbe nella ballata ch'egli à scoperto.

tentrionale la scrisse sulla copertina di un libro che profetava di quegli stessi avvenimenti che allora proprio maturavano e che la poesia cantava, e le forme della lingua toscana assunsero nella pronunzia e sotto la penna del trascrittore qualche parvenza della fonetica settentrionale: non tanto però che il colorito originario non permanesse; basta osservare quanta sia la distanza fra la lingua della poesia e i diversi dialetti delle antiche scritture settentrionali rimasteci. Non altrimenti alquanti decenni più tardi avveniva delle rime toscane trascritte nel codice Barb. XLV. 47 da un copista trivigiano (1). Così la ricerca, se può giovare a qualche cosa, non deve essere di qual paese del settentrione fosse l'autore della ballata, ma di quale fosse colui che fissandola nello scritto, a noi la tramandava: a far ciò unico mezzo è il rilevare le più importanti caratteristiche della fonetica del nostro testo.

Indubbiamente l'assibilazione sistematica delle palatali e delle dentali, fenomeno, se non sconosciuto, rarissimo però nella prima lingua poetica italiana, richiama la mente ai dialetti del settentrione: altre caratteristiche persuadono che veneto fosse il trascrittore. L'assenza di dittonghi da *e* e da *o* brevi accentate (2), la persistenza dei nessi *pl*, *bl*, ecc. (3), il conservarsi dei pre-

---

(1) Il cod. Barb. XLV, 47, la cui edizione per lungo tempo fu da molti promessa, uscirà prossimamente a mia cura nella *Collezione di opere inedite o rare* del Romagnoli. Esso, come gli antichi codici, è diviso in due grandi sezioni: quella delle canzoni e quella dei sonetti; nel trascrivere le canzoni l'amanuense trivigiano introdusse nella lingua toscana pochi mutamenti, del genere di quelli che si osservano in questa ballata, e cagionati dalla pronunzia che a lui era propria; non così però avvenne per i sonetti, ne' quali i guasti prodotti dalla fonetica del dialetto settentrionale sono molto maggiori, come si può vedere in: Navone, *Le rime di Folgore da San Gemignano*, ecc., Bologna, Romagnoli, 1880, pp. xxv-xli.

(2) Questo fatto esclude che il trascrittore della nostra ballata fosse da Padova o da Venezia: cfr. Ascoli, *Saggi ladini* (*Arch. glott.*, I), *Padova e Verona antiche e moderne*, pp. 422-3; *Venezia antica*, pp. 450-5; Ascoli, *Annotazioni dialettologiche alla « Cronica deli Imperadori Romani »*, *Arch. glott.*, pp. 248-9; A. Tobler, *Il Panfilo*, ecc.

(3) Questi nessi sono risolti quasi sempre all'italiana, cioè non si mantengono, nelle scritture milanesi e lombarde; cfr. Salvioni, *Annotazioni all'antica parafrasi*, ecc., e alle *Ant. scritture lombarde*, in *Arch. glott.*, XIV, p. 229, n° 37; nel veneziano solo col secolo decimoquinto prevalse la forma italiana invece della latina che fu prima in vigore; cfr. Ascoli, *Arch. glott.*, I, 460-1; e III, 254.

fissi *de*, *re*, e il passaggio invece di *in* in *en* (1), inoltre anche l'incertezza fra il raddoppiamento e la semplificazione delle consonanti, con prevalenza però della semplificazione, sono caratteri proprî dell'antica lingua poetica e specialmente di quella che prevalse nel periodo guittoniano (2): possono dunque queste particolarità essere originarie nel nostro testo; ma bisogna supporre fossero anche comuni al dialetto del trascrittore, altrimenti non si sarebbero conservate. Se a queste si aggiungano altre particolarità di minor importanza e si noti come tutte, nessuna eccettuata, s'incontrino in quella forma dialettale che assunsero rime toscane e non toscane trascritte nel già ricordato codice Barberino, se poi si osservi che unici, fra tutte le scritture settentrionali, il nostro testo e il barberino rappresentano con la semplice *s* i suoni toscani *ss* e *sc* (cfr. *pasar*, *lasarà*), si dovrebbe concludere che probabilmente il trascrittore della ballata fu esso pure da Treviso; probabilmente, ripeto, dati gli scarsi elementi su cui si può fondare il giudizio, perchè la ballata mantiene nella lingua più della sua origine toscana, di quel che prenda dal nuovo dialetto: ma non mi pare gran fatto importante lo stabilire con precisione il luogo di nascita di chi non compose, ma solamente trascrisse un'antica poesia.

Importante invece mi pareva fermare il testo della ballata e stabilire l'occasione in cui fu composta meglio che non avesse fatto il Rivalta, e queste due cose, se non m'inganno, mi sembra siano state da me compiute.

GINO LEGA.

---

(1) Si noti che nel dialetto di Mantova (il R. voleva che la nostra ballata fosse stata scritta da un mantovano) il prefisso *in* si conserva sempre: cfr. V. CIAN, *Vivaldo Belcalzer e l'enciclopedismo delle origini*, Suppl. V di questo *Giornale*, nel glossario, a p. 175; così pure rimane inalterato nel milanese: A. MUSSAFIA, *Darstellung der altmailändischen Mundart nach Bonvesin's Schriften*, nei citati *Sitzungsb.*, vol. 59, p. 39; e in altri dialetti lombardi: SALVIONI, *Arch. glott.*, XIV, pp. 242-3.

(2) Cfr. CAIX, *Op. cit.*, *passim*.

Per l'autenticità dell'Epistola del Boccaccio a Francesco Nelli

Nell'ottobre del 1362 (la data, come vedremo, è ormai sicura) il Boccaccio, cedendo alle insistenze dell'Acciaiuoli, si recava insieme con la « sometta de' suoi libri » a Napoli. Anche il Petrarca l'aveva invitato presso di sè, gli aveva proposto perfino di mettere in comune la casa e le sostanze; ma il Boccaccio preferì la città magnifica, suscitante a lui d'ogni parte i più svariati ricordi. Sennonchè l'Acciaiuoli non era il Petrarca. Il gran Siniscalco del Reame, dopo averlo invitato, con « larghe promesse », a prender parte alla felicità sua, non aveva nemmeno accolto nella sua casa il poeta. Come a uno de' soliti spregevoli cortigiani, gli aveva dato alloggio in una sudicia stanzetta (« sentina » la chiama il Boccaccio), gli aveva assegnato, e s'era d'inverno, un letticciuolo di capecchio; per commensali « ghiottoni e manicatori, lusinghieri, mulattieri e ragazzi, cuochi « e guatteri, e usando altro vocabolo, cani della corte e topi do- « mestici », che empivano di muggiti la casa e versavano per terra il vino, che con la polvere faceva una poltiglia nauseante. Il vasellame della tavola era lurido; le vivande « buoi di vec- « chiaia e di fatica o d'infermità morti, o troie spregnate o co- « lombi vecchi, che arsi o mezzo cotti a' cenanti s'apparecchia- « vano »; e i giorni di magro « piccolissimi pesciolini cotti in « olio fetido »; e sempre « vini agresti o fracidi o vero acetosi, « non sufficienti a torre via la sete, eziandio se molto d'acqua vi « si mettesse »; mentre l'ospite cortese faceva conviti regali « ne' « quali erano più larghi bocconi messi ne' vasi d'argento..... e « ottimi vini ». Il povero Boccaccio si trovava così in una con-

dizione umiliante, e si vergognava di ricevere in quella sentina i nobili giovani che lo « degnarono della loro amicizia fin da « quando *si* trovava in tenera età in Napoli »; sicchè ebbe ad andarsene presso il suo « concittadino ed amico » Mainardo Cavalcanti, che più volte l'aveva invitato. Di nuovo pregato con insistenza dall'Acciaiuoli di recarsi in campagna a Tripergoli, v'incontrò lo stesso trattamento; un amico, mosso a compassione, gli mandò perfino « uno splendido letto con guanciali ». Ma a Tripergoli, partito il suo Mecenate con la famiglia e i servi, fu lasciato solo con la « soma de' libri suoi », « senza le cose ne- « cessarie al vivere e senza niuno consiglio ». Fu costretto così a fare un lungo digiuno, finchè, dopo due giorni, arrivò chi « le « *sue* cose avrebbe trasportate nella sentina, se vi fosse voluto « tornare ». Spaventato allora si ritirò presso un amico « mer- « catante e povero », dove stette « cinquanta dì e più » fino al suo partire.

Allora, dopo essersi trattenuto per un po' di tempo forse in Romagna, ripensò all'invito largo e sincero del Petrarca e si recò a Venezia. L'aspettava colà una lettera del Nelli, che, a nome dell'Acciaiuoli, lo rimproverava della sua partenza improvvisa (diceva lui), chiamandolo uomo « subito e di vetro »; finiva poi coll'invitarlo nuovamente, promettendogli un largo risarcimento ai torti che prima aveva sofferto. Il Boccaccio avrebbe taciuto volentieri su questa faccenda; ma vistosi stuzzicato con « mordaci parole », scrisse quella famosa epistola a Francesco Nelli priore de' SS. Apostoli (1) e spenditore a Napoli dell'Ac-

---

(1) Le maggiori notizie sul Nelli sono state raccolte dal Cochin, *Un ami de Pétrarque. Lettres de Fr. Nelli à Pétrarque*, Paris, 1892. Altre ne aggiunse il Novati, facendo la recensione al libro del Cochin in questo *Giornale*, 21, 401. — I manoscritti dell'epistola al Nelli (tutti del secolo XV) hanno « Santo Apostolo ». Questa forma può giustificarsi almeno per il secolo XV. Così in certi ricordi di lavori fatti alla basilica de' SS. Apostoli in Roma, sotto Niccolò V (1453), si trova più volte « S. Apostolo ». Per esempio: « L'achoncime del tetto della chiesa di santo Apostolo ecc.; per « lo lavoro del tetto di santo Apostolo; condotto a Sancto Apostolo per lo « detto tetto ecc. » (Cfr. E. Müntz, *Les arts à la cour des papes*, Paris, 1878, vol. I. p. 139). La forma si potrebbe spiegare col fatto che più comunemente il titolare di una Chiesa è uno solo; e nel caso nostro, questa forma comune popolarmente, può esser sorta dall'abbreviatura, male interpretata, di un « SS. Apostoli » originario nel manoscritto (*archetipo*).

ciaiuoli, che era stato il maggior responsabile della sua cattiva sorte. La lettera è un'acerba invettiva contro i due, che dopo avere invitato e più volte il Boccaccio, lo trattarono peggio che se fosse andato là a mendicare i loro favori. Certo non avrebbe preteso (egli dice) un trattamento regale, ma neppure il dispregio vile in cui era stato tenuto e che gli faceva preferire l'onesta e decorosa povertà della sua casa. A maggior disonore dei suoi ospiti, rifà con tratti realistici la storia di quel suo infausto viaggio, della mala accoglienza più volte ricevuta, e termina col domandare, in una serie di enfatiche interrogazioni, che diritto e che ragione avevano, tanto il Nelli quanto il suo Mecenate, di comportarsi in tal modo. Si difende poi dall'appellativo, nuovo per lui, di « uomo di vetro », dimostrando che questo titolo non gli spetta « se avendo... sostenute alquante cose « da non dire, più oltre sofferire non le potè » ; e nemmeno può esser detto « subito », quasi « ruinoso », se da più tempo aveva manifestato il desiderio di partirsene. Ma ben altre ragioni ci sono, a parte la villana ospitalità, per giustificare la sua partenza da Napoli. E qui comincia l'invettiva vera e propria contro l'Acciaiuoli. Il Boccaccio ebbe a temere i costumi di un tal Mecenate, che non sente compassione per nessuno, che si fa un pregio di calcare e dispregiare i minori, che si serve di leggi ingiuste, schernendo i miseri, « non altrimenti *trattando* ciascuno « che se dal cielo a lui solo *fosse* superinfuso lo spirito, agli « altri da' bruti animali ». Ma si ricordi del primo tempo che sconosciuto se ne venne a Napoli; e non abbia superbia, perchè « pel mancamento de' buoni uomini spesse volte sono esaltati i « cattivi », e « il giuoco della fortuna è volubile. Ella è usata di « gittare in terra quelli ch'ella aveva levati in alto; nè in uno « medesimo stato sotto il sole lascia alcuna cosa ». Io temetti pure (continua il Boccaccio) che egli, per la sua straordinaria ambizione, non volesse imporre sopra di me il peso di celebrare « le « grandi cose le quali si crede o vuole si creda per altri lui « avere fatte ». Perchè egli ha un enorme desiderio di fama; e, sebbene s'accorga di non meritarla, « vorrebbe uno che con bugie « colorate in quella, scrivendo, lui menasse » (1). Ma quali sono i suoi meriti? « Egli vuole esser tenuto un egregio duca e ca-

(1) Con due lettere il Nelli aveva tentato di ottenere dal Petrarca un elogio dell'Acciaiuoli; e per provocare un'epistola laudativa, l'Acciaiuoli

« pitano di guerra ». E il Boccaccio distrugge questa sua ambizione con ragioni ed esempî. Si crede degno di perpetua lode e gloria per aver fabbricato la Certosa di Firenze: ma gli edificî non son cosa durevole e il tempo distrugge con essi la fama di chi li ha fabbricati. — « Ardentemente desidera d'esser tenuto « litterato ed amico delle muse », per certe idee che gli ha messo in testa il suo Coridone (Zanobi da Strada). Ma egli non ha fatto niente per raggiungere la gloria delle lettere, per le quali se ha delle buone attitudini; che vale se poi ha consumato il suo tempo in altre occupazioni? Le stesse sue epistole volgari, ch'egli ritiene di tanto pregio, non valgono gran che; e nemmeno il racconto scritto, in francese, de' fatti de' Cavalieri del Santo Spirito (1), « nel quale che cose da ridere e al tutto false abbia « poste egli il sa ». Che se si prendono in esame gli altri suoi meriti, non è difficile giungere alle stesse conclusioni sfavorevoli. Così, ad esempio, non può dirsi, come lo chiamano alcuni, « ma- « gnanimo », perchè non ha fatto nessuna di quelle opere che caratterizzano la magnanimità.

E neppure, per la stessa ragione, può dirsi « magnifico ». Per dare infine un'ultima testimonianza della sconfinata ambizione di un tal uomo, basti dire che egli ha perfino dichiarato di desiderare d'esser privo d'ogni sua ricchezza, pur di trarre la sua origine dagli dei della Frigia: come se la nobiltà derivasse dalla nascita illustre e non piuttosto dalle chiare e oneste operazioni. Il Boccaccio chiudeva quindi raccomandando all'amico di non

---

stesso aveva scritto al poeta una lettera (cfr. Cochin, *Op. cit.*, pp. 131 sgg.). La lettera è pubblicata, ibid., a pp. 309 sgg. La lode che il Petrarca fece poi dell'Acciaiuoli è contenuta in *Famil.*, XXIII, 18, ed è dell'8 giugno 1362.

(1) Sarà questo, come vedremo più innanzi, uno degli indizî per l'autenticità dell'epistola boccaccesca. — Delle lettere dell'Acciaiuoli vedine alcune pubblicate dal Gregorovius (*Brief aus der Korrespondenza Acciajoli in der Laurenziana in Florenz*, in *Sitzungsberichte der K. Bayer. Akademie der Wissenschaften*, II, 2). Indicazioni bibliografiche di altre lettere ha dato nell'opuscolo pubblicato per nozze Bacci-Del Lungo, C. Mazzi, *Argenti degli Acciaiuoli*, Siena, 1895. Dalla lettera al Nelli apparisce che l'Acciaiuoli era studioso di Valerio Massimo: « questo non insegna quello Valerio Massimo, « al quale el tuo Mecenate spesse volte usò dire che egli è familiarissimo »; e dall'elenco delle sue masserizie (cfr. Mazzi, loc. cit., p. 17) si rileva che egli portava sempre con sè Seneca: « j libro di Senecha il quale portaua « messere secho ». Sicchè l'Acciaiuoli posava a letterato.

« commuoverlo in invettive », per non provare quanto egli valga pure in quell'arte.

La lettera, in data di Venezia a' 28 di giugno e appartenente al 1363 (1), forse non fu mai spedita. Il Nelli moriva infatti di lì a poco di peste (2), e i rapporti tra il Boccaccio e l'Acciaiuoli, mancato nel 1366, pare non si riannodassero più. Importante com'essa è per il contenuto e per le notizie che possiamo trarre per la vita del Certaldese, fu pubblicata, per la prima volta, soltanto al principio del sec. XVIII, e non destò sospetti di falsità nella mente del suo editore, il Biscioni, il quale disposto favorevolmente verso il Nelli e l'Acciaiuoli, ne spiegava il contenuto acerbo, pensando che fosse stata scritta per burla (3). La ristampava quindi il Gamba, servendosi anche di un codice della Marciana di Venezia, quando già il Ciampi aveva esposto alcuni dubbî sull'autenticità di essa, in una lettera al Dr. Giuseppe De Poveda (4). Il Ciampi moveva specialmente dall'esame del testo che gli pareva discordasse in alcuni passi dal contenuto di un'altra lettera del Boccaccio a Zanobi da Strada (che allora allora metteva in luce (5)) e da notizie positive che si avevano sulla vita del Certaldese. Esposti i suoi dubbi, ei concludeva essere la lettera opera di un falsario che l'aveva modellata sulla citata epistola a Zanobi; oppure poteva essere stata foggiata su una vera lettera del Nelli, che avrebbe rimproverato al Boccaccio la sua prima partenza da Napoli, circa al 1350 (6). Le obbiezioni del Ciampi erano in verità assai leggiere e si potevano facilmente ribattere; ciò che fece il Gamba prendendo a confutarle a una a una. E il Gamba aveva ragioni da vendere, ritorcendo quegli argomenti che eran tutti formali e richiamando specialmente il

---

(1) Petrarca, *Ep. familiari*, ediz. Fracassetti, vol. III, p. 151 sgg.: *Senili*, III, 1, 2.

(2) Petrarca, *Sen.*, III, 1.

(3) *Prose antiche di Dante e Boccaccio*, Firenze, Tartini e Franchi, 1723. Dell'autenticità non dubitò nemmeno il Baldelli, *Vita di G. Boccaccio*, pp. 168 sgg.: solo non vide il bisogno di giustificarne, come il Biscioni, il tono risentito.

(4) Vedila ripubblicata nei *Monumenti di un manoscritto autografo e lettere inedite di G. Boccaccio*, Milano, Molina, 1830, pp. 533 sgg.

(5) *Lettera di messer Gio. Boccaccio da Certaldo a maestro Zanobi da Strada*, con altri monumenti inediti ecc., Firenze, per Niccolò Conti, 1827.

(6) *Monumenti* ecc., p. 546.

Ciampi a vedere se i passi di questa lettera, che parevano a lui discordare coi sentimenti e i concetti espressi in altre lettere o in altre scritture, non si potessero spiegare benissimo col tempo diverso o con le diverse occasioni, in cui erano stati dettati. D'altra parte il contenuto non contraddiceva, in fondo, le altre notizie biografiche del Boccaccio; la stessa uniformità di pensieri potendo essere indizio di autenticità (1). Non pertanto si appagava il canonico pistoiese, che con quella tenacia abituale di tener sodo alle opinioni una volta emesse, ritornava alla carica (2), sofisticando sulle confutazioni del Gamba, quando avrebbe potuto fermarsi, con maggior fondamento, su nuove ragioni, che non era difficile aggiungere in favore della sua tesi. Pur nonostante riteneva la lettera « come scrittura del buon secolo », e come tale la ristampava.

Ma fintanto che si continuava a discutere sullo stile e sui concetti della epistola, si rimaneva sempre sopra un terreno molto sdrucciolevole; bisognava trovare delle incoerenze, delle contradizioni cronologiche fra le notizie espresse nella epistola e quelle che sicuramente sappiamo da altra parte: contradizioni e incoerenze che tradiscono il falsario, per quanto abile, e ci dànno modo di sorprenderlo, per così dire, sul luogo del delitto (3). Ed ecco che nel 1832 il Todeschini, uomo d'altronde erudito e critico sagace, prende nuovamente ad esame l'epistola: e gli argomenti di natura, diciamo, psicologica già addotti dal Ciampi, convalida con l'osservazione e il raffronto dei dati cronologici (4). Il Todeschini crede recisamente ad una falsificazione, per le ragioni che seguono: 1) il Boccaccio non poteva trovarsi a Napoli nella primavera del 1362, se proprio in questo anno, aveva la visita del Ciani; « ma bensì viveva mesto in To-« scana, di là scriveva al Petrarca le sue inquietudini, ed ivi

---

(1) Giovanni Boccaccio, *Pistola a messer Francesco Priore di S. Apostolo*, testo di lingua pubblicato da un codice della Marciana da Bartolommeo Gamba, Milano, tip. dei Classici, 1829.

(2) *Sulla falsità della lettera di Giov. Boccaccio al priore de' SS. Apostoli*. Esame critico ecc., Firenze, tip. Celli e Ronchi, 1830.

(3) Il Ciampi di difficoltà cronologiche non trovava altro che l'accenno alla peste.

(4) *Opinione del prof. Giuseppe Todeschini sulla Pistola al priore di Santo Apostolo attribuita al Boccaccio e rimessa in luce da Bartolommeo Gamba*, Venezia, dalla tip. d'Alvisopoli, 1832.

« aspettava ansiosamente una lettera di quel suo caro, la quale « ponesse calma alle angustie dell'animo suo »; 2) il Boccaccio tenne quasi per tre anni in casa sua Leonzio Pilato, il quale nel 1363 era ritornato a Venezia, e da lui udì leggere Omero; ciò che non avrebbe potuto fare, se fosse stato a Napoli; 3) la lettera a Pino de' Rossi che non è dettata prima del 1362 e probabilmente nemmeno dopo questo tempo « giacchè di troppo « verrebbe ad esser distante la consolazione dalla sventura » ci fa sapere che il Boccaccio si trovava allora a Certaldo; 4) la lettera al Priore de' SS. Apostoli farebbe partire il Boccaccio da Napoli per Venezia nel 1362, quando il Petrarca non vi si trovava e quando sappiamo (*Sen.* III, 1) che il Boccaccio andò, nella primavera del 1363, da Napoli a Venezia; 5) l'autore infine avrebbe dovuto dire, invece che per la terza volta, di non voler esser maltrattato per la quarta volta, riferendosi alla dimora del Boccaccio in quella città, precedente al 1353. Il Tanfani, quando scriveva la vita del gran Siniscalco (1), non credette di dover rigettare come apocrifa la lettera al Nelli; e solo per scagionare dalle accuse il suo protagonista, si limitò a gettare tutta la colpa sul povero Priore, il quale avrebbe trattato in quel modo il malcapitato Boccaccio per invidia, come crede di rilevare da alcuni passi della lettera stessa. Il Landau invece mise risolutamente questa lettera fra le opere false, riferendosi alle ragioni del Ciampi, che l'aveva già dichiarata un apocrifo centone. Il Landau ne rilevava le principali difficoltà: si parla di peste nel 1361, quando a Napoli la peste cominciò appena nell'estate del 1362; nella lettera si dice che non sono ancora passati trent'anni dall'arrivo dell'Acciaiuoli a Napoli, mentre nel 1362 sarebbero 32 anni o 37 se la lettera fosse del 1367, come ci attesta un manoscritto; la lettera del Petrarca (*Sen.* III, 1), è scritta al Boccaccio e riguarda il Nelli con parole che fan vedere fra i tre un'amicizia non interrotta: ora il Boccaccio era vissuto tre mesi nella casa del Petrarca, in maniera che questi, essendo bene informato dei fatti, non avrebbe scritto sulla morte del Nelli proprio al Boccaccio; come pure in una lettera del Petrarca all'Acciaiuoli, dell'ottobre 1363, non si parla punto delle offese fatte da questo ultimo all'amico suo più caro, mentre l'occasione si sarebbe prestata benissimo. Di più, in nessun'altra lettera, nè del Petrarca nè del

---

(1) *Niccola Acciaiuoli*, Studî storici, Firenze, Le Monnier, 1863, pp. 141 sgg.

Boccaccio stesso, si trovano allusioni ai fatti che avrebbero occasionato l'epistola al Nelli: come il trovarsi anche la data del 1367, non avvalora certo la fiducia nella genuinità della lettera. Lo stile infine non è punto quello del Boccaccio, che non ci avrebbe offerto quelle descrizioni nauseanti che si trovano nell'epistola (1). Alle impressioni del Ciampi e alle ragioni buone e anche cattive del Landau, non si sarebbe però arreso l'Hortis (2), se non fossero stati i fortissimi argomenti del Todeschini, ai quali aggiunse qualche altra osservazione ricavata dall'epistolario del Nelli, che parla sempre del Certaldese in maniera affettuosa, non dimenticandolo nelle lettere scritte al Petrarca da Napoli. Per lui, il fatto che in una di queste lettere, scritta da Napoli nel 1362, non si ricorda il Boccaccio « è un nuovo argomento « che il Boccaccio non era in quel tempo presso al Nelli ». Il Koerting invece, che pure con la sua opera aveva sommosso, a torto o a ragione, il campo degli studî e delle ricerche intorno al Boccaccio, si dichiarò in favore dell'autenticità, nel capitolo in cui esamina e discute le fonti per la biografia del Certaldese (3), e se ne servì poi per lumeggiare il periodo di tempo che il Boccaccio stette con l'Acciaiuoli « a goder parte della sua « felicità ». Egli confutava ad uno ad uno gli argomenti del Ciampi e rispondeva alle difficoltà cronologiche più importanti sollevate dal Landau: la peste sporadicamente deve essersi manifestata anche prima del 1362, e anzi si può dire che non era mai cessata del tutto a partire dal 1348; la divergenza fra l'andata reale dell'Acciaiuoli a Napoli e l'accenno che se ne fa nella lettera, è dovuta ad un errore di memoria, e così via. Concludeva che nonostante rimanga oscuro dove sia stato il Boccaccio nel tempo che va dalla partenza sua da Napoli all'arrivo a Venezia, la lettera « è un prezioso sussidio per la biografia del « Boccaccio e un notevole documento della sua attività lette- « raria ». Le ragioni del Koerting non appagarono però il Reumont, il quale parlando appunto del libro del Koerting (4) osservava che il motivo della falsificazione dell'epistola poteva bene trovarsi nelle inimicizie che l'Acciaiuoli aveva in patria e che pro-

---

(1) *Boccaccio, sein Leben und seine Werke*, Stuttgart, 1877, pp. 252 sgg.
(2) *Studi sulle opere latine di G. B.*, Trieste, 1879, pp. 20 sgg.
(3) *Boccaccio's Leben und Werke*, Leipzig, 1880, pp. 39 sgg. e 279 sgg.
(4) *Literar. Rundschau*, 15 dicembre 1880, col. 758.

movevano perfino, contro di lui, misure legislative: sicchè non deve far meraviglia che si siano sfruttati in tal modo i lamenti che il Boccaccio può aver fatto del cattivo trattamento di Napoli. Il Koerting però rispondeva giustamente che, « a parte che « l'epistola è completamente libera di ogni tendenza politica, è dif- « ficile supporre che il Boccaccio godesse in Firenze tanta auto- « rità che certe offese fattegli dall'Acciaiuoli, dovessero interessare « e far muovere i Fiorentini in suo favore. Essi combattevano l'Ac- « ciaiuoli con armi ben più terribili! (1) ». Conveniva invece col Koerting il Gaspary, pur dichiarando, essendo insostenibile la data del viaggio a Napoli nel 1361, insufficiente la difesa e ancora forti gli argomenti del Todeschini e dell'Hortis (2). Nuove difese dell'autenticità faceva nel 1888 il Macrì-Leone, in una lunga nota alla *Vita di Dante* del Boccaccio, accettando la cronologia del Koerting e difendendola contro le obbiezioni, in verità, come vedremo, ragionevoli (3). L'autenticità poteva dirsi quasi provata definitivamente (4), sebbene rimanessero sempre dei dubbî sulle allusioni al viaggio a Napoli, che pur non si può in alcun modo, anche per altre ragioni, negare. Ebbene io credo che si possano ravvisare nella lettera, a parte la cronologia dell'andata a Napoli e a Venezia, certi particolari intimi, finora inosservati, che valgono a distruggere, secondo me, definitivamente ogni incertezza, e ci costringono a spiegare in qualsiasi modo le apparenti discordanze cronologiche.

Prima di tutto osservo che, a chi legga spassionatamente questa lettera, senza essere informato della gazzarra che ci han fatto intorno i critici, non può nemmeno nascere il dubbio, benchè minimo, di trovarsi di fronte ad una falsificazione. Son tante in questa lettera le minuzie e le particolarità non mai in disaccordo fra loro, che per ritenerla merce di contrabbando, avremmo da pensare a persona capace di far rivivere idealmente l'indole del Boccaccio e la società in mezzo alla quale si trovò a vivere.

---

(1) *Literaturblatt für german. und roman. Philologie* (recensione all'opera di A. Hortis), 1881, coll. 104 sgg.

(2) *Literaturblatt* citato, 1881, c. 22 sgg.

(3) *La vita di Dante scritta da G. B., testo crit.* ecc. Firenze, Sansoni, 1888.

(4) Il Cochin, *Op. cit.*, p. 75, *n.* 2, come già l'Hortis, la riteneva, anche se apocrifa, scrittura contemporanea all'Acciaiuoli; mentre nell'altra opera sua (*Boccace. Études italiennes*, Paris, 1892, p. 157) si mostra più disposto a ritenerla autentica, ammettendo, se mai, qualche interpolazione.

Il falsario avrebbe dovuto conoscere, se non l'Egloga VIII (1), almeno la XVI; la lettera a Zanobi da Strada del 1353 e anche alcune delle lettere giovanili del Boccaccio che ci presentano certi concetti ripetuti in quella al Priore de' SS. Apostoli (2). Ma c'è qualche cosa di più, che per me ha molto valore, per dimostrare che il supposto falsario avrebbe dovuto conoscere troppo minutamente la vita del Boccaccio e le relazioni sue col Petrarca e col Nelli. In un passo dell'epistola al Nelli si legge: « Tu mi potesti già udir dire a lui che me non tiravano i pa-« storali de' pontefici, non le propositure del pretorio, dal desi-« derio delle quali sono tirati molti con vana speranza ed in « ciascun vile servigio sono lungamente ritenuti » (3). Ora la-

---

(1) Cfr. Hortis, *Studi*, p. 23, il quale crede che l'egloga VIII si riferisca ai fatti accennati nell'epistola al Nelli; non così l'Hauvette, *Sulla cronologia delle egloghe latine del Boccaccio*, in questo *Giorn.*, 28, 154 sgg.

(2) Si confronti, per esempio, questo passo della lettera al Nelli con le seguenti parole dell'epistola giovanile del Boccaccio « Nereus amphytritibus », riviste sull'autografo laurenziano: « Ma concedasi che per sua virtù sia ve-« nuto colà dove la fortuna l'ha levato, ed aggiugnamoli la preeminenzia, « se tu vuoi, di ciascuno grandissimo re; debbonsi così fastidiosamente « scalcheggiare i minori? Il giuoco della fortuna è volubile. Ella è usata « di gittare in terra quelli ch'ella aveva levati in alto, nè in uno me-« desimo stato sotto el sole lascia alcuna cosa ». — « Nonne ingnave au-« disti multotiens instabiles esse Raynusie mansiones? si enim nunc scissili « palliastro, ipsa adversante cohoperior, lepida forte veniet, dum non pensas, « et me exoticum, quem flocci facis ad presens, metues anelando ». — Ecco un esempio tratto da Valerio Massimo, e che ricorre nell'epistola al Nelli e in quella al Cavalcanti, che comincia: « Idibus septembris »: « E' si do-« vrebbe ricordare Marco Marcello avere date le lagrime alla infelicità dei « Siracusani »; — Praeterea et Marcum Marcellum..... infortunio Siracusa-« norum paulo ante hostium, urbe capta et flammis hostilibus crepitante, con-« cessisse lacrymas testatur antiquitas ».

(3) Così credo debbasi ricostruire il passo. Tutti quanti i codici hanno « pastori » invece di « pastorali », ma si può spiegare l'errore come proveniente da una primitiva abbreviatura. — « *Propositure* » hanno i codici Riccardiano 2313, ed E. V. 10 dell'Univ. di Genova (il Marciano Cl. X, 11 è copia del Genovese); « propositiue » il Riccardiano 1080; « propostiue » il Riccardiano 1090, il Riccardiano 2278 e il codice DXIX della Capitolare di Verona. Il codice Genovese soltanto legge « da pontefici e dal pretorio ». La lezione « i pastorali de' pontefici » ha solo il codice A. LXVII della biblioteca Marucelliana di Firenze; ma potrebbe essere correzione del tardo trascrittore.

sciando stare le propositure del pretorio, che potrebbero voler dire gli ufficî lucrosi presso le Corti, il Nelli aveva per l'appunto ambito con « vana speranza » l'ufficio di segretario apostolico, che il Petrarca, dopo il rifiuto del Boccaccio, s'impegnava di fargli ottenere (1). Nessuno forse, all'infuori del Boccaccio, avrebbe potuto dare così di traverso questa stoccata a chi era stato la principal cagione di ciò che aveva sofferto a Napoli. Inoltre i fatti relativi all'Acciaiuoli, accennati nella lettera (2), corrispondono anche nei minimi particolari alla realtà (3); senza contare il ricordo dei luoghi pur di minima importanza, come Malfa, possesso degli Acciaiuoli, e l'esattezza dei nomi pastorali del Petrarca (Silvano) e del Nelli (Simonide).

Ma c'è un altro passo, per me ancor più decisivo. Nel passare burlescamente in rassegna i meriti dell'Acciaiuoli, giunto ai letterarî, egli dice: « scrisse in francesco de' fatti de' cava-« lieri del santo spedito, in quello stile che già per addietro scris-« sono alcuni della *Tavola ritonda* ». « Santo Spedito » leggono i codici; uno « Santo Espedito ». Mosso da una siffatta concordanza e dall'idea che anche un falsario dovesse pur sapere che cosa diceva riferendo una notizia così specifica, mi misi in traccia di non so quali fatti di cavalieri di un santo Espedito, che pur comparisce nel Calendario. Ma ben presto dovetti accorgermi che la concordanza dei codici non significava niente in questo caso, o qualche cosa di ben diverso da quello andavo cercando, e che anzi mi trovavo in presenza di qualche cosa che esclude (o m'inganno?) assolutamente il falsario: mi trovavo cioè di fronte ai Cavalieri dell'ordine del Santo Spirito (4), ordine istituito da

---

(1) Cfr. Fracassetti, *Lettere familiari di Fr. Petrarca*, III, p. 139. Vedi anche Cochin, *Un ami de Pétrarque*, p. 301 *n.* Il Nelli si mostrava lieto e desideroso di poter avere questo ufficio (cfr. in Cochin, loc. cit., l'epistola sua XXIX e l'epist. XXX). Di queste ambizioni e speranze del priore de' SS. Apostoli il Boccaccio potè sapere a Venezia dal Petrarca, il quale si era anche occupato d'ottenere per il Nelli un favore (non sappiamo di che si trattasse) dal card. Albornoz. (Cfr. l'epist. XI del Nelli in Cochin, loc. cit., p. 194).

(2) Cfr. Corazzini, *Le lettere edite e inedite di G. B.*, pp. 155-156.

(3) Tanfani, *Op. cit.*, pp. 23 e 24, 98 sgg.

(4) La forma « spedito » potrebbe essere venuta dal titolo francese dell'opera dell'Acciaiuoli dato dal Boccaccio, o dal nome francese dell'Ordine « de S. Esperit », non inteso da qualche trascrittore ignorante. Se così fosse,

Luigi di Taranto il giorno di Pentecoste del 1352, e che ebbe anch'esso i suoi statuti (1). Ora, siccome quest'ordine si trovò ad avere pochissima durata e andò anzi declinando rapidamente subito dopo la morte del suo istitutore (1362), senza che avesse acquistata fama fuori dei confini del regno di Napoli; è poco probabile che un falsario (il quale dovrebbe aver scritto al più presto dopo il 1375), conoscesse quest'ordine in maniera da farne scrivere anche una specie di storia, sia pur romanzesca, all'Acciaiuoli. E che si tratti veramente dell'ordine dello Spirito Santo o del Nodo, si può anche desumere dal fatto che nell'inventario dei mobili del gran Siniscalco si trova pur ricordata una « ban- « diera bianca dello Spirito Santo » (2). Ma come l'Acciaiuoli avrebbe scritto in francese, a detta del passo della lettera, dei Cavalieri dello Spirito Santo? Per un capitolo degli Statuti dell'Ordine, i cavalieri dovevan portare alla festa di Pentecoste « par escript les aventures que euls auront provées, et leurs « avenemens et les bailleront aux Clers de la dicte Chapelle (la « cappella reale, sede religiosa dell'Ordine) qui a ce faire seront « ordenés, et les dits Clers representeront les dictes escriptures « devant le Prince et son Conseils, et celle qui audit Prince et « Conseils sembleront estre dingnes de ramentevoir, lesdits clers « lesmectront enescript dedens un livre lequel s'appellera *le « livre des avenemens aux Chevaliers de la compaignie du « S. Esperit* au droit desir, et demorra le dit livre toujours en « la dicte Chapelle » (3). Quindi anche se ci mancano le prove materiali, noi siamo sicuri che l'Acciaiuoli avrà anch'egli distesa la relazione delle sue avventure, che sarà stata letta poi davanti al principe e al Consiglio di Corte. E siccome dal '52 (anno

---

sarebbe questo un argomento da aggiungersi a quelli che sull'autenticità della lettera si posson trarre dall'esame della tradizione manoscritta.

(1) Vedili pubblicati in MONTFAUCON, *Les monumens de la Monarchie française*, Parigi, 1730, t. II, pp. 327 sgg., o meglio ancora la riproduzione (rimastami inaccessibile) fattane dal conte HORACE DE VIELCASTEL, *Statuts de l'ordre de Saint-Esprit, institué à Naples en 1352 par Louis d'Anjou, roi de Naples et de Jérusalem*; manuscrit du milieu du XIVe siècle conservé au Louvre, dans le Musée des Souverains français, reproduction facsimile en or et en couleurs, avec une notice sur la peinture des miniatures et de la description du manuscrit, Paris, 1853.

(2) Cfr. MAZZI, *Argenti degli Acciaiuoli*, p. 29.

(3) MONTFAUCON, *Op. cit.*, p. 333.

dell'istituzione dell'ordine del Santo Spirito) al '63 (anno della lettera boccaccesca) le avventure non mancarono davvero al gran Siniscalco, così è molto probabile che, e per merito di esse e per la posizione ragguardevole del personaggio, il libro delle gesta dei cavalieri del Santo Spirito dovesse esser ripieno del nome e dei fatti dell'Acciaiuoli: potendo anche dire, senza tema forse di allontanarsi dal vero, che soltanto le sue relazioni scritte o almeno a preferenza di molte altre, dovessero dichiararsi degne di far parte delle *Memorie* dell'ordine ed esser conservate nella Cappella reale, anche se per il Boccaccio contenevano « cose da « ridere ed al tutto false ». Dal che non resta punto escluso che per mandato stesso della Corte o per iniziativa propria, l'Acciaiuoli possa aver composto, oltre alle relazioni annuali consuete, una storia completa dell'ordine di cui era gran parte, a propria soddisfazione e delle sue velleità di letterato. Che la lingua usata, secondo l'epistola al Nelli, sia la francese, non può fare difficoltà, essendo gli ordinamenti stessi della Compagnia redatti, per ordine del re, in francese, e questa lingua doveva essere naturalmente in uso alla Corte degli Angioini (1). È impossibile quindi che un falsario, dopo la morte dell'Acciaiuoli e del Boccaccio, nelle condizioni in cui si trovava l'ordine, potesse penetrare fino nella Cappella del re e ritrovarvi le scritture sui Cavalieri del S. Spirito messe insieme dal gran Siniscalco, la notizia delle quali la scopriamo, per così dire, soltanto dal passo ricordato della lettera al Nelli. Dopo quanto è stato esposto, potrà forse parere superfluo trattenersi sopra altre prove derivanti dallo studio un po' accurato del contenuto. Ma l'esame stesso della tradizione manoscritta, attraverso la quale ci è pervenuta la lettera e che è stato del tutto trascurato finora, può dare qualche nuovo argomento in favore della combattuta autenticità: quest'esame trasporta cioè la lettera in un tempo, in cui riesce tanto più difficile, come abbiamo detto, ammettere la falsificazione. Senza entrare in osservazioni particolari — questo sarà fatto in altro luogo — sui rapporti che intercedono fra i codici dell'epistola,

---

(1) Vedi, per questo, la comunicazione di P. Meyer, *De l'expansion de la langue française en Italie pendant le moyen âge*, letta al Congresso internazionale di scienze storiche, tenuto a Roma nell'aprile 1903, e pubblicata nel vol. IV degli *Atti* della Sezione III (*Storia letteraria*), Roma, 1904, pp. 94 sgg. Il Meyer non si vale però del passo di questa lettera boccaccesca.

notiamo che nessuno dei manoscritti che possediamo va oltre il secolo XV, e che un solo codice (E. V. 10, dell'Universitaria di Genova) porta l'anno della trascrizione che è il 1453. Questo codice deriva però dal Riccardiano 2278, indipendente alla sua volta dagli altri, pur contenendo le stesse lacune (1); un codice, quindi, mancante di frasi e forse di periodi interi è stato probabilmente l'archetipo di tutti gli altri. Ora le lacune e i molti errori, che si trovano in tutti i codici e nella loro fonte comune, devono pur avere un loro motivo anche in una più o meno lunga tradizione manoscritta. Gli errori e le lacune non sono cioè da imputarsi all'archetipo comune tutte quante, e ci sono anzi dei piccoli indizî che sembrano riportarci a qualche esemplare molto vicino all'originale. Ma questo argomento, appena accennato ora, apparirà più valevole, laddove — ripeto — saranno esaminate minutamente le relazioni reciproche fra i codici.

Esponiamo ora brevemente la questione cronologica del viaggio a Napoli.

Le contradizioni fra i dati della lettera e altri fatti conosciuti della vita del Boccaccio, parvero al Koerting sparire, ammettendo che il Boccaccio si recasse a Napoli nel novembre del '61, e che, partitone nel '62, giungesse a Venezia nel '63, « longiore « circuitu », come dice l'epistola quinta del primo libro delle *Senili* del Petrarca. Il Gaspary non trovava giustificato l'intervallo tra la partenza da Napoli e l'arrivo a Venezia, e pensava che doveva esserci nella dimostrazione del Koerting un malinteso, consistente nel riferire l'*infortunio* dell'epistola al Nelli al cattivo trattamento subito a Napoli, anzichè alle tristi condizioni in cui si trovava a Firenze, cioè alla sua « povertà »: sicchè quando a Messina morì il re Lodovico (1362) non si parlò tra l'Acciaiuoli e il Nelli della brutta accoglienza fatta al Boccaccio, sibbene della sua povertà, dalla quale il gran Siniscalco volle toglierlo, invitandolo presso di sè. Quindi il Boccaccio fu a Napoli non l'anno prima, ma l'anno dopo la morte del re Lodovico, cioè nel '62, partendone nel '63 per recarsi a Venezia. La peste di cui si parla nell'epistola del Petrarca, infieriva appunto negli anni '62-'63 a Firenze e a Napoli. Si ferma poi a confutare le obbiezioni del Landau contro l'autenticità della lettera identifi-

(1) Gli studiosi dovranno credermi, per ora, sulla parola, in attesa dell'edizione dell'epistolario del Boccaccio, alla quale attendo da vario tempo.

cando il « placidus Stilbon » dell'egloga XVI col mercante fiorentino che accolse il Boccaccio reduce da Tripergoli, e osservando che, quando c'è un accordo caratteristico di un passo, anche insignificante, con altri di opere certe, non si può più dubitare dell'autenticità di una scrittura (1). Ma il Koerting insisteva nelle sue opinioni e riaffermava che il Boccaccio dovè andare a Napoli nel novembre del '61; perchè essendosi trattenuto colà per sei mesi e più, se questo fosse avvenuto nel '62, sarebbe dovuto partire nel maggio dello stesso anno; mentre la lettera con cui il Nelli gli rimproverava la partenza è del 23 aprile (2). Quanto alle lettere di invito « scritte di Sicilia » (di cui parla l'epistola al Nelli), e che suppongono, secondo il Gaspary, la presenza dell'Acciaiuoli a Messina, che fu nel 1362, il Koerting rispondeva potersi intendere Sicilia nel senso di « regno delle due Sicilie » comprendendovi così anche Napoli. Il Gaspary allora replicava, spiegando meglio il modo come aveva interpretati gli accenni cronologici della lettera: il Boccaccio in fondo viene a dire: « Vuoi scusarti, o Nelli, dicendo che queste « cose (il cattivo trattamento) ti sono sfuggite di mente? Ma se « sono accadute ora! Che diresti se fosse trascorso un anno? « mentre un anno è appena passato dal giorno dell'invito, vale « a dire, da quando si parlò (cioè tu e l'Acciaiuoli) a Messina del « mio infortunio (povertà) fino alla partenza per Venezia ». Secondo il Koerting invece, osserva il Gaspary, il Boccaccio avrebbe fatto la seguente osservazione spiritosa: « Come ti sei dimenti- « cato dei fatti avvenuti, se sono di fresca data? Non son pas- « sati undici mesi: che diresti se fosse passato un intervallo « grande (un « anno grande », dice la lettera) di dodici mesi? ». Se il Boccaccio avesse scritto così, dice il Gaspary, la lettera non sarebbe sua certamente! Del resto (aggiunge), data l'interpretazione del Koerting, dal colloquio di Sicilia sulla partenza del Boccaccio al giorno della lettera al Nelli (giacchè il Certaldese misura il tempo dal punto di vista suo e non dalla data della lettera di rimprovero) sarebbero passati, in tutti i casi, più di dodici mesi. Quanto ai sei mesi della dimora a Napoli, che non entrerebbero (secondo il Koerting) tra mezzo novembre (data dell'arrivo) e il 23 d'aprile (partenza per Venezia), ripete il Ga-

---

(1) Cfr. *Zeitschrift für roman. Philologie*, IV, pp. 571 sgg.
(2) Cfr. *Zeitschrift* cit., vol. V, pp. 72 sgg.

spary non doversi tenere troppo strettamente alla lettera, avendo il Boccaccio allora le sue ragioni di esagerare (1). A questa risposta del Gaspary il Koerting replicò in modo veramente un po' evasivo, trascurando gli argomenti suoi che prima gli parevano fortissimi e soffermandosi sul significato che il Gaspary dava ad « infortunio ». Prima di tutto (dice il Koerting) se « in« fortunio » non vuol dire « miseria », cade la base stessa di tutte le argomentazioni del Gaspary: ed egli infatti nega ad « infor« tunio » questo significato; e aggiunge che, in ogni modo, bisognerebbe provare che il Boccaccio nel '62 si trovasse veramente in miseria. Ma per la dimenticanza ostentata dal Nelli, è costretto il Koerting, dietro l'arguta osservazione del suo avversario, a confessare che il Boccaccio può aver parlato con ironia: « Se tu dici che non me ne ricordo, questo è possibile, data la « dimenticanza degli uomini: pur tuttavia non si suol dimenti« care cose così recenti, cioè avvenute nemmeno ad un anno di « distanza: che diresti se fosse passato un anno intero? ». L'ironia starebbe in questo: che i pochi giorni mancanti a un anno costituirebbero un tempo considerevole, in cui il Nelli avrebbe potuto dimenticare molte altre cose! — Viene poi ad altre considerazioni di minima importanza per la questione e di carattere piuttosto personale (2), dopo di che il Gaspary dichiara di ritirarsi, rinunziando ad ogni ulteriore discussione e appellandosi al giudizio degli studiosi (3). La questione risollevatasi poco dopo tra il Gaspary e il Macrì-Leone (4) non fece un passo avanti. L'argomento più forte per credere la dimora del Boccaccio a Napoli avvenuta negli anni '61-'62, come era l'opinione del Koerting, rimaneva sempre quello dei sei mesi, che non entrerebbero nello spazio di tempo che va dal novembre 1362 all'aprile del 1363. Il Gaspary, riaffermando le sue ragioni, oltre a provare al Koerting che « infortunio » può ben voler dire anche

---

(1) *Zeitschrift*, loc. cit., pp. 377 sgg.

(2) *Zeitschrift* cit., V, pp. 599 sgg.

(3) *Zeitschrift* cit., V, p. 599.

(4) Cfr. l'articolo del Gaspary, in questo *Giornale*, 12, 389 sgg.; la nota del Macrì-Leone alla *Vita di Dante* del Boccaccio, p. cxxxii, e la risposta al Gaspary, in questo *Giorn.*, 13, 282 sgg. Qualche altra osservazione fa il Gaspary nella sua *Storia della letter. italiana*, trad. Rossi, vol. II, p. 289, dove dice che « il Macrì-Leone..... si sforza invano di oscurare novamente « ogni cosa ».

« miseria » e che in miseria si trovava appunto il Boccaccio nel '62, volge ora in favor suo il fatto (non decisivo però) della visita del Ciani, per il quale sarebbe singolare che subito dopo questa visita, cioè nel '61 (novembre) il Boccaccio partisse « co' suoi libri » per Napoli. In questo caso dovremmo avere un'eco del suo turbamento pur nell'epistola al Nelli.

Ma ora anche l'ultimo dubbio, sulla data del viaggio a Napoli, può dirsi dileguato. L'Hecker (1) infatti ha richiamato l'attenzione sopra quel passo della lettera, in cui il Boccaccio dichiara d'aver salutato il Nelli prima di partire da Napoli. Ma dall'aprile al luglio del '62 il Nelli si trovava sicuramente in Sicilia, e soltanto nel '63 (primavera) potè quindi trovarsi alla partenza del Boccaccio. Quanto alla difficoltà, che è la più grave, dei sei mesi che il Boccaccio avrebbe passati a Napoli, l'Hecker crede che sia difficile risolverla e che si potrebbe tutt'al più « tentare l'ipotesi che il Boccaccio abbia nel suo calcolo com- « putati come interi anche i mesi appena cominciati; cosa che « non è lo stesso della determinazione incerta di tempo del Ga- « spary ». Non avendo ritrovato un passo del Petrarca, in cui

---

(1) *Boccaccio-Funde, Stücke aus der bislang verschollenen Bibliothek des Dichters darunter von seiner Hand geschriebenes Fremdes und Eigenes*, Braunschweig, G. Westermann, 1902, p. 81, *n.* 2. Vengo ora a conoscenza dell'importante lavoro di Marco Vattasso, *Del Petrarca e di alcuni suoi amici*, inserito nella collezione *Studî e testi* della Biblioteca Vaticana (Roma, 1904). Una lettera inedita del Boccaccio a Barbato di Sulmona, scritta da Firenze ai 13 maggio (1362), e pubblicata dal Vattasso, ci fa conoscere il proposito fatto in quei giorni dal Certaldese di recarsi a Padova per vedere il Petrarca e a Napoli per visitare il Nelli; proposito che non aveva potuto mandare ad effetto, vietandoglielo « paupertas et rei familiaris cura, et non « satis habere certum quando Patavium venturus homo (il Petrarca), ac etiam « consistere apud Siculos cum Magno Senescallo (Niccola Acciaiuoli), Simo- « nidem (il Nelli) audisse » (loc. cit., p. 28). Ora, il novembre (mese dell'arrivo del Boccaccio a Napoli), cui si allude nell'epist. al Nelli, non può essere che quello del 1362, come bene aveva rilevato l'Hecker, essendo il Nelli già morto alla fine dell'anno seguente. Aggiungo ora che l'aneddoto di Bonaccorso, narrato nell'epistola al Nelli, è un bell'indizio dell'autenticità, se l'artista, quasi ignoto ormai per noi, è quel Bonaccorso di Cino da Firenze, chiamato a Pistoia nel 1347, quando fu rifatta la vôlta della Cappella di San Jacopo in quella città (cfr. Ciampi, *Notizie inedite della sagrestia pistoiese de' belli arredi*, ecc., Firenze, presso Molini, Landi e Compagno, 1810, pp. 93-94).

gli pareva ci fosse un simil modo di contare gli anni cita a sostegno della sua opinione i modi italiani: « oggi a otto », « oggi a quindici », ecc. — Ebbene, io credo che questa sia appunto la maniera di risolvere anche la questione cronologica. Il Boccaccio ha seguito un modo di contare, abituale anc'oggi nell'uso comune di parlare. Così diciamo, per esempio, di essere stati fuori tre o quattro giorni, anche se non son trascorse proprio 72 o 96 ore intere; adopriamo frasi simili per le malattie: ad esempio: « tre giorni di febbre », anche se comincia in un pomeriggio e termina nella mattinata del terzo giorno; così « è piovuto quattro « giorni » ecc. Si ricordino infine le parole del *Credo apostolico*: « dopo tre giorni resuscitò da morte », che corrispondono alla frase evangelica: « post tres dies resurgam » (1). Invece di considerare ogni ciclo di tempo completo, si tien conto pure dei termini estremi di partenza e d'arrivo. Così il Boccaccio seguì, scrivendo, l'abitudine comune; e nel designare numericamente la durata de' fastidî sofferti, era naturale (non si trattava mica di contare i giorni!) che partendo dal novembre contasse fino all'aprile sei mesi. Che se si volesse giustificare quest'uso pur con l'esempio degli scrittori, si potrebbe citare Albertino Mussato, che in questa guisa computa gli anni (2), e forse anche il Boccaccio stesso, quando, parlando nel *De Casibus* (Lib. IX, cap. 6) della papessa Giovanna, dice che tenne il pontificato « per trien- « nium » mentre poco prima parla di due anni, pochi mesi e alcuni giorni.

Voglio infine fare un'osservazione sull' « infortunio » di cui parla la lettera al Nelli. Il Koerting e il Macrì-Leone hanno creduto che con quella parola si volesse significare, in modo complessivo, tutto il cattivo trattamento che il Boccaccio ebbe a Napoli. Ma è singolare che nessuno abbia mai notato la stranezza di una tale interpretazione. Siccome, secondo i due scrittori, non è ancora « passato un anno grande poichè queste cose « son fatte » (tutto ciò che il Boccaccio soffrì, cioè l' « infortunio »), l' « infortunio » verrebbe proprio a cadere quando il Boccaccio n'era ormai fuori. Che se l' « infortunio » è proprio il maltrattamento, che rappresenta una durata di tempo e comincia già

(1) *Matth.*, XXVII, 63.

(2) Cfr. A. Bellonì, *Frammenti di critica letteraria*, Milano, 1903, pp. 3 sgg.

fin dal primo mese di soggiorno, non si può più dire che dal tempo dell' « infortunio » sia passato appena un anno. Sicchè il Boccaccio sarebbe in contradizione. Meglio quindi interpretava la parola il Gaspary, intendendo, come abbiam visto, per infortunio la miseria in mezzo alla quale si trovava il Boccaccio, prima dell'invito dell'Acciaiuoli. Ma c'è forse luogo per una terza ipotesi. Se il Boccaccio va, com'è sicuro ormai, nel '62 a Napoli; e se, nell'epistola a Pino de' Rossi, dichiara di essersi ritirato a Certaldo, disgustato della vita pubblica fiorentina; non potrebbe darsi che l' infortunio si riferisse proprio a ragioni politiche, a discordie che potesse aver avute in Firenze, anche se non abbiamo prove per ritenerlo compreso fra gli « ammoniti », come per il '70 supponeva il Baldelli? L'epistola a Pino de' Rossi, come avrò occasione di dimostrare, deve avvicinarsi più che è possibile al '60; e il '62 è l'anno che meglio corrisponde al soggiorno di Certaldo, del quale parla la lettera. Si osservi pure che l'esilio di Pino de' Rossi è chiamato dal Boccaccio « infortunio » (1), e che egli ha lasciato Firenze e dimora a Certaldo per la stessa ragione che molti nobili uomini « presero volontario esilio » per non vedere i mali della loro patria (2). Certo, la povertà non rimane esclusa, chè comparisce anch'essa nella lettera a Pino e il Boccaccio non fu mai ricco; ma si darebbe così ad « infortunio » il significato che più gli compete, di caso straordinario, non abituale (com'era la miseria), che capita addosso, quando meno si pensa (3).

Concludendo, io credo, che la questione lunga e tediosa si possa dire oramai definita, essendo eliminate anche le ultime difficoltà cronologiche, che potevano costituire sempre, per alcuni, una barriera insormontabile, anche quando gli argomenti forniti dall'esame interno più minuto dovessero sembrare e fossero infatti ineccepibili.

GUIDO TRAVERSARI.

---

(1) CORAZZINI, loc. cit., p. 67.

(2) ID., *Op. cit.*, p. 75.

(3) La povertà è attestata anche nella lettera pubblicata dal VATTASSO, *Op. cit.*, p. 28. Non resta nemmeno del tutto escluso il turbamento, non duraturo però, che il Boccaccio ebbe a provare per la strana visita del Ciani.

PER
UN VERSO DELL'ARIOSTO
E PER UNA
PARTICOLARE FORMA SINTATTICA ITALIANA

Il Morali, nella sua molto pregevole edizione dell'*Orlando*, venuta in luce nel 1818 (1) e meritamente elogiata dagli studiosi come quella che, fondandosi sull'edizione del 1532 (2), ci diede il poema dell'Ariosto « da lui proprio corretto », così legge la st. 20 del c. VI, — la prima della notissima descrizione dell'isola d'Alcina:

> Non vide né piú bel né 'l piú giocondo
> Da tutta l'aria ove le penne stese;
> Né, se tutto cercato avesse il mondo,
> Vedria di questo il piú gentil paese,
> Ove, dopo un girarsi di gran tondo,
> Con Rugger seco il grande augel discese.
> Culte pianure e delicati colli,
> Chiare acque, ombrose ripe e prati molli.

La lezione del Morali, nonostante l'incoerenza nell'uso dell'articolo con gli aggettivi *piú bel, piú giocondo* e *piú gentil*, fu seguita da autorevolissimi editori e critici; e può dirsi la vulgata.

Il Panizzi tuttavia, nell'edizione del *Furioso* da lui curata nel 1834 (3), osservò (4) che di quattro esemplari della trentaduana,

---

(1) Milano, Pirotta.
(2) Ferrara. Francesco Rosso da Valenza, 1° ottobre.
(3) London, Pickering.
(4) *Notes to C. VI*, v. 1, p. 187.

uno solo confortava la lezione del primo verso della stanza come era dato dal Morali, di contro agli altri tre i quali avevano

Non vide né 'l piú bel né 'l piú giocondo,

cioè la ripetizione dell'articolo davanti a ciascuno degli aggettivi. Per ciò egli preferí questa variante; e con lui furono, fra gli altri, il Picciòla e lo Zamboni (1), i quali vi recarono nuovo appoggio con l'autoritá dell'esemplare, da loro esaminato, dell'*Orlando furioso* del 1532 che è nella biblioteca dell'Universitá di Bologna.

Dico la veritá: parrebbe che la testimonianza di *quattro* esemplari contro *uno* fosse dovuta bastare a scuotere, se non altro, la cieca fede nella lezione del Morali. Questa invece ha trovato recentemente un vivace sostenitore nel Trabalza, il quale, in una nota inserita prima nel periodico *Medusa* (2) e poi nel volume *Studi e profili* (3), ha messo innanzi un'ingegnosa spiegazione dell'incoerenza, dovuta, secondo lui, a un'« esigenza acustica » e al « processo ideologico avvenuto nel momento laborioso della con« cezione nella mente dell'Ariosto ».

Per il primo motivo, i diritti dell'orecchio, il poeta avrebbe premesso, scostandosi dalla rigida norma grammaticale, l'articolo *il* ai comparativi *piú giocondo* e *piú gentile* per conformarsi all'ideale estetico cinquecentesco « che richiedeva il periodo largo, « magnifico, rotondo, armonioso ». Il secondo motivo, cioè il perché psicologico dello speciale costrutto, sarebbe questo: l'Ariosto, contemplando nella mente « la bellissima isola, dove l'Ippogrifo era « venuto a posarsi, ne prova viva ammirazione » e « l'ammira« zione stessa rafforzando, allarga, estende circostanziandolo il « paragone giá affacciatoglisi, ed esprimendo questo suo infervo« rarsi nell'ammirazione della sua visione poetica, gli vien fatto « d'adoperare per il *giocondo* e il *gentile* non piú la forma com« parativa, ma quella del superlativo, come se non di questo o « di quello fosse il paese piú giocondo e gentile, ma di quanti « se ne possano immaginare o vedere ». Sarebbe questo dunque, come conclude il Trabalza, « un caso discreto di quella stilistica

(1) *Stanze dell'Orlando fur.*, Bologna, Zanichelli, 1894, 4ª ediz.
(2) Firenze, an. I, nº 20.
(3) Torino, Paravia, 1903.

« psicologica che spiega le forme, i costrutti, le locuzioni come « rispondenti, anzi sottostanti a particolari affezioni psichiche ».

Ragionamento, già dissi, ingegnoso, ma non convincente. Infatti, come non si è accorto il Trabalza che il primo dei motivi in difesa, quello della pienezza acustica, è, piuttosto che pro, contro la variante del Morali? L'armonia, l'espressione, il giro della frase sarà, ed è effettivamente, più pieno se ripetiamo tutte e tre le volte l'articolo e non due soltanto. E la seconda ragione di stilistica psicologica, se poteva valere per le edizioni precedenti del 1516 e del 1521 (1) in cui si leggeva nel primo verso

Non vide né piú bel, né piú giocondo

e poi nel quarto — cioè a una certa distanza, quando poteva essere avvenuto il maggiore infervoramento dell'artista nell'ammirazione del fantasma poetico per il ripetuto e continuato insistere in esso — *il più gentil paese*, diventa meno attendibile nella lezione del Morali per l'immediato succedersi dei due aggettivi *bello* e *giocondo* proprio in principio della descrizione, dove si può dubitare che la fantasia non abbia ancora avuto agio sufficiente di accendersi tanto da procedere dal particolare al generale.

Ma ogni sottile e industre ragionamento sulle intenzioni deve cedere il campo all'evidenza oggettiva dei fatti, i quali, nel caso nostro, sono contro la lezione del Morali e in favore di quella del Panizzi. Ciò confermano anche altri argomenti e questi di varia natura.

È noto che degli esemplari della trentaduana vi sono due gruppi diversi che Giuseppe Lisio, nelle sue *Note ariostesche*, presentate al Congresso internazionale di scienze storiche del 1903 (2), indicò con il tipo A e il tipo B. Su questi ultimi, come i più accurati, dobbiamo soprattutto fondarci per ricostruire criticamente il testo del poema. Dalla cortesia stessa del Lisio ho saputo che l'esemplare dell'Universitaria di Bologna, consultato dal Picciòla e dallo Zamboni, è del tipo B: degno quindi della

(1) Ristampa, a cura di Crescentino Giannini, Ferrara, Taddei, 1875 (vv. I e II, contenenti l'edizione del 1516) e 1876 (vol. unico, con le varianti del 1521).

(2) *Atti del Congresso*, vol. IV, pp. 137-160: Roma, Tip. dell'Accademia dei Lincei, 1904.

maggior fede. Così un'altra copia del medesimo tipo, posseduta dal march. Lupo di Soragna di Milano, porta, come mi assicura il Lisio,

Non vide né 'l piú bel, né 'l piú giocondo.

Anche lo splendido esemplare in pergamena, della famiglia B, che con la segnatura Barb. lat. 3942 (olim XLV, 36) si conserva nella Vaticana, legge, come so dal dott. Marco Vattasso, in ugual modo; e con questo s'accorda pure l'altro esemplare in pergamena della Bertoliana di Vicenza, che non ho potuto sapere con sicurezza a quale tipo appartenga. V' ha di piú che la medesima lezione si trova anche nelle copie, potute riscontrare, del tipo A: fra queste cito le due copie milanesi, intorno alle quali m'informarono il Lisio ed E. Motta, l'una del march. Lupo di Soragna, e l'altra della Trivulziana; quella della Nazionale (o Palatina che fa parte della Nazionale) di Firenze, consultata a mia preghiera da Alfonso Bertoldi; e le due edizioni della Comunale di Ferrara, di cui ebbi notizie dal bibliotecario professore Giuseppe Agnelli (1).

Vien fatto di domandare: come potè dunque leggere diversamente il Morali? Il Lisio, scrivendomi, mette avanti l'ipotesi che si tratti di una distrazione dell'editore, oppure che il primo *'l*, nell'esemplare adoperato dal Morali, fosse stinto. La prima di queste supposizioni potrebbe esser avvalorata dal fatto che già

---

(1) Ecco la trascrizione diplomatica del verso, come mi venne data dai gentili informatori:

Non vide ne 'l piu bel ne 'l piu giocōdo.

Oltre le nove copie della trentaduana, citate nel testo e ricordate dal Lisio, *Rass. bibl. d. lett. it.*, an. XII, p. 15, altre ancora ve ne dovrebbero essere in Italia secondo gli *Annali delle ediz. e delle versioni dell' Orlando* ecc., del libraio Ulisse Guidi Bologna, Tip. in Via Poggiale, 1861, dove leggo (p. 21), che il Guidi medesimo ne possedeva un esemplare « in carta grande », che fra i libri di Apostolo Zeno ve n'era un esemplare cartaceo con postille dell'Aretino e che se ne conoscevano « diversi esemplari nella Pubblica Biblio- « teca dell'Università di Bologna [quello probabilmente visto dal Picciòla e « dallo Zamboni], in casa Hercolani, ora presso il cav. prof. Antonio Borto- « loni, e altro presso il sig. co. Giacomo Manzoni di Lugo ». Per le copie del 1532, di cui si servì il Panizzi, in Inghilterra, vedi p. sg., *n.* 6.

il Panizzi, pur lodando l'opera diligente del Morali, aveva notato che questi non s'era attenuto sempre scrupolosamente all'edizione del 1532 (1); e l'ultimo editore dell'*Orlando,* il Papini (2), avverte che il Morali « alcune volte fu poco attento lettore dell'esemplare antico, che gli stava dinanzi » (3). Forse gli accadde di confondere insieme nel caso particolare le due edizioni del 1516 e del 1532 (4), che gli erano state fornite dal Melzi (5). Non si riesce infatti a comprendere com'egli potesse leggere, nell'esemplare del 1532 di cui si valse, *nè più bel* ecc., se si pensi che la biblioteca Melzi passò in eredità al march. di Soragna, il quale possiede, come dicemmo, due copie del 1532, una di tipo A e l'altra di tipo B, entrambe con la lezione *nè 'l più bel nè 'l più giocondo.* Per giustificare il Morali bisognerebbe ammettere che l'esemplare trentaduano del Melzi, da lui usato, cessasse più tardi di far parte di quella biblioteca. Sempre a sua discolpa, si potrebbe aggiungere che il Panizzi pure avrebbe visto, sebbene non la specifichi, una copia del 1532 mancante dell'articolo davanti a *più bel* (6). Sarà quindi forse più prudente attenersi alla seconda ipotesi e pensare, se qualche rarissima copia v'è del 1532 la quale conforti il Morali, a un difetto d'impressione, che non è poi cosa tanto fuor del comune nelle stampe.

---

(1) *Op. cit.*, v. I, p. CL.

(2) Firenze, Sansoni, 1903.

(3) Prefaz., p. IX.

(4) Per il Papini, se ho ben inteso il suo pensiero, la contaminazione sarebbe avvenuta nella stampa del 1532; perciò egli riproduce il verso secondo la vulgata, quantunque pensi che l'Ariosto correggesse *nè il più bel* ecc. S'oppongono a tale ipotesi tutte le stampe da noi citate della trentaduana.

(5) « L'esemplare della XXXII, sopra il quale ho fatto l'edizione, si è quello « che appartiene alla doviziosissima non meno che sceltissima Biblioteca del « sig. Don Gaetano Melzi, il quale... si compiacque di lasciarmelo... a tempo « illimitato, aggiungendovi anche l'edizione del 1516, pur da esso lui posse- « duta... ». MORALI, *Op. cit.*, p. XXV, nota *e*.

(6) Non m'è riuscito di trovar nel Panizzi l'indicazione di tutte e quattro le copie del 1532, di cui, come appare dalle note, egli si sarebbe valso per la sua edizione (cfr. oltre la nota al passo del quale si discute, quelle ai vv. 2 e 8, st. 22, C. VI e l'altra al v. 6, st. 47 del medesimo canto). Nelle *Notizie bibliografiche delle edizioni dell'Ariosto*, comprese nel vol. I della ristampa di Londra del 1834 (un'altra bibliografia delle edizioni dell'*Orlando innamorato* e del *Furioso* aveva già pubblicato il Panizzi, come si legge a p. 133 dei citati *Annali* del GUIDI, nel 1831; Londra, Pickering) e nume-

Un'indiretta conferma della genuinitá della lezione con l'articolo ripetuto, si potrebbe anche vedere nel riscontro con la st. 8 del c. VII a cui ci rimanda il Romizi, che nella sua edizione dell'*Orlando* (1), accoglie la variante da noi difesa. Dicono i vv. 7 e 8 della stanza citata:

> Dove il piú bel palazzo e il piú giocondo
> Vider che mai fosse veduto al mondo.

Abbiamo qui i due identici aggettivi *bello* e *giocondo*, sebbene in chiara funzione questa volta di superlativi relativi; e forse il suono e il ricordo di questo passo, che cosí giá si trova nell'edizione del 1516 (2), concorse in qualche modo alla correzione del 1532

> Non vide né 'l piú bel, né 'l piú giocondo.

Si aggiunga che è una caratteristica, notata dal Diez (3), della sintassi del nostro poeta l'uso frequente del comparativo con l'articolo nelle frasi negative.

Fermata cosí la lezione del verso che ci occupa, vediamo ora come si giustifichi qui l'articolo determinativo, usato — osserva anche il Fornaciari (4) — contro la regola del comparativo il quale non lo vorrebbe.

Il Trabalza muove quasi un'accusa al Picciòla e allo Zamboni, perché affermarono che la lezione del Panizzi sembrava loro grammaticalmente piú esatta senza dirne la ragione. Si potrebbe rispondere che a giudicare dell'esattezza di un costrutto della nostra lingua può bastare molte volte l'orecchio e la pratica di un buon conoscitore; e che spesse volte la ragione di un fatto

---

rate separatamente pp. [1]-[79] dopo la vita del poeta e le appendici a questa, egli descrive due copie soltanto della trentaduana, possedute, una dal Grenville (di questa copia in pergamena è notizia anche nel Guidi e nel Ferrazzi) e l'altra dall'Hanrott. Quali furono le altre due ch'egli vide? E per qual ragione non credette necessario accennarle nella bibliografia?

(1) Milano, Albrighi e Segati, 1901.

(2) GIANNINI, *Op. cit.*

(3) *Gramm. d. l. rom.*, v. III. p. 8: traduz. franc. di A. Morel-Fatio e G. Paris; Parigi, Franck, 1875.

(4) *Medusa*, an. I, n° 24.

grammaticale semplicissimo e riconosciuto da tutti legittimo, può nascondersi in tali recessi della logica e della evoluzione di una lingua che non è la cosa più facile lo scoprirlo, seppure ci si riesce. Per la nostra lingua poi, l'impresa è anche più ardua, in quanto che ci fa difetto, come nota il Trabalza stesso, una compiuta grammatica storica che registri l'origine, i successivi svolgimenti e l'ultimo stadio, per restringerci alla sintassi, dei nostri costrutti. Né tale compiuta sintassi della nostra lingua sarà possibile, se non si faranno anche studî di sintassi dialettale e comparata, troppo trascurati ancora da noi.

Nel caso nostro speciale, come entrò l'articolo determinativo davanti al comparativo nelle frasi negative?

Il singolare costrutto, che parrebbe sbagliato, perchè ha la forma in parte di un superlativo e in parte di un comparativo, non era sfuggito all'occhio acuto e alla larga dottrina del Diez, il quale cita appunto, come si disse, gli esempî numerosi dell'Ariosto, e quest'altro del Caro: *Io non ho mai conosciuto il più compito gentiluomo di questo.* Altri esempî desunti dalle *Commedie* dell'Ariosto, anche in frasi interrogative, recò il Meyer-Lübke, che dice particolare dell'italiano, fra le lingue neolatine, questo costrutto, nella sua magistrale *Gramm. der rom. Sprachen*, vol. III, § 162 (1). Così si ha nella prima stesura in prosa della *Cassaria* (4, 5): *Vedeste voi mai il più audace ladro di costui?* (2).

Per la sintassi toscana moderna, abbiamo la testimonianza del Fornaciari, il quale afferma « che ad orecchio toscano suonano « benissimo costrutti come i seguenti: *Non vidi mai il più bel-* « *l'uomo di Alfredo — Non ho trovato mai la più abile mas-* « *saia di questa donna*, benchè, a rigor di logica, si dovesse « dire *più bell'uomo... più abile massaia*, od anche *un più* ecc., « *una più* ecc. » (3). Nell'Emilia, almeno nel reggiano, non si usa, o è rarissimo, il secondo, quello cioè senz'articolo; nè forse eran diverse, per questo riguardo, le condizioni del dialetto al tempo del nostro poeta. Ora, ciò potrebbe anche spiegarci la frequenza

---

(1) Leipzig, O. R. Reisland, 1899.

(2) L'edizione delle *Opere min.* dell'Ariosto dovuta al Polidori (Firenze, Le Monnier, 1857, vol. II, p. 42), ha con lieve differenza che non tocca il costrutto: *Vedesti voi mai il più audace e presuntuoso ladro di costui?*

(3) Loc. cit.

dei costrutti con l'articolo nell'Ariosto, innesto fiorentino su tronco emiliano-reggiano; ma non ci svela ancora l'origine della forma sintattica apparentemente bizzarra.

Per spiegarla cominceremo col dire che fra il comparativo e il superlativo non vi è qualche volta nella realtá una distinzione cosí netta e precisa, quale farebbero supporre le classificazioni grammaticali. Fra l'uno e l'altro grado si hanno, oltre la forma intermedia e ben nota del superlativo relativo, anche figure ibride, che sembrano tenere un po' di qua e un po' di lá, e che non è sempre facile ascrivere all'una o all'altra categoria. Ce ne dá esempio il greco, in cui talvolta la poesia ci offre il genitivo della cosa confrontata unito col superlativo: κάλλιστον τῶν προτέρων φάος 'la luce piú bella delle precedenti', concetto comparativo con forma tra di superlativo e di comparativo e che si spiega ideologicamente con la comprensione, nella mente del poeta, della luce che considera e delle precedenti in un sol tutto, come se formassero una collettivitá. Secondo le norme della grammatica comune, noi avremmo dovuto aspettarci, come osserva il Curtius (1), φάος κάλλιστον πάντων, o anche piú semplicemente φάος κάλλιον τῶν προτέρων. Cosí nel latino il tacitiano *fugacissimi ceterorum* (Agricola, 34) non si può considerare un vero e proprio superlativo relativo, quale sarebbe *fugacissimi omnium*; ma contiene un confronto fra due cose di cui l'una è realmente fuori dell'altra, sebbene nella mente dello scrittore si confondano insieme: un comparativo nella realtá, ma un superlativo nel processo ideologico, come l'esempio greco, con l'attenuante, di fronte al rigido schematismo grammaticale, che qui è data chiaramente al secondo termine del paragone la figura propria della collettivitá, il che, com'è noto, non si può dire del greco.

Anche nel costrutto italiano: *Non vide mai il piú bel paese di questo*, noi riscontriamo un ibridismo sintattico: la prima parte del costrutto (*Non vide mai il piú bel paese*) ha la forma propria del superlativo relativo; ma la seconda ci richiama al comparativo col termine di confronto (*di questo*). Ciò per la forma: quanto alla sostanza, noi abbiamo, come dice il Meyer-Lübke, « il piú elevato grado di comparazione, espresso con un'afferma-

---

(1) *Gramm. d. ling. gr.*, § 416, *n.* 2. Per un ugual costrutto nella prosa v. Tucidide, I, 1; cfr. Krüger, *Syntax*, 47, 28, *n.* 10.

« zione di non esistenza che, all'opposto di ciò che avviene or-
« dinariamente, si riferisce non alla specie intera, ma a un solo
« individuo staccato dalla specie e presentato come quello che
« possiede nella misura più alta la proprietá che distingue l'in-
« tera classe » (1). Siamo dunque, per il processo ideologico, piú nel campo del superlativo relativo che in quello del comparativo puro e semplice. Di qui l'intromissione dell'articolo *il* nella prima parte del costrutto; la qual intromissione fu agevolata forse dall'ellissi frequente della seconda parte comparativa, per cui si dice: *non vide mai il più bel paese*, e piú brevemente ancora, quando il nome sia stato ricordato avanti: *non vide mai il più bello*, dove l'articolo determinativo è assolutamente necessario per individuare la cosa di cui si parla. Fors'anche, l'articolo determinativo entrò per la prima volta in quest'ultimo caso, e da esso si estese poi agli altri, lá dove ha tutta l'apparenza di una sgrammaticatura.

GIUSEPPE MALAGOLI.

---

(1) Loc. cit.

UNO SCENARIO INEDITO

DELLA COMMEDIA DELL'ARTE

Mentre nell'Archivio di Stato di Parma si riordinavano centinaia e centinaia di fogli dei quali, poco tempo fa, era ignota perfino l'esistenza, balzò fuori questo scenario, che a me e ad altri più di me conoscitori di tal genere di scritture, parve doversi ascrivere alla prima metà del XVII secolo.

Provvisoriamente esso è collocato in uno dei cinque mazzi che contengono documenti di quegli spettacoli di Corte, che abbellirono gli ozî dei Borboni e dei Farnesi. Le date delle carte, fra cui lo scenario era stato posto, non aiutavano, in alcun modo, a determinare la sua, nè d'altra parte possediamo notizie di rappresentazioni teatrali dell'epoca Farnesiana anteriori al 1700, ove si eccettuino quelle dei melodrammi che rallegrarono le scene del *Teatro Farnese* e talune produzioni recitate o cantate a Colorno, in quella deliziosissima reggia, negli anni 1644, '54, '59, di cui darà presto notizia il dott. Glauco Lombardi, mio carissimo nipote, nel suo *Colosseo del Rinascimento*.

È davvero un peccato che pel tempo della trascrizione dello scenario dobbiamo contentarci di un dipresso, non solo perchè, ove si tratti realmente della prima metà del XVII secolo, esso verrebbe a far parte del gruppo più antico di quelli sinora posseduti, ma anche e più specialmente perchè precederebbe certa commedia del Molière, di cui si sospettò e si dichiarò, senza addurre prove di fatto, l'origine italiana.

Ecco dunque la nostra *trouvaille*, mutila alla fine del terzo ed ultimo atto; fortunatamente la mutilazione non è tale da impedirci d'indovinare la conclusione la quale, come nell'altre commedie di tal genere, altro non poteva essere che il trionfo dell'astuzia ed un buon matrimonio.

Atto I, Scena I.

Florindo Trivell.° Raccontand' a Trivell.° la sua disgratia occorsale in Napoli quando vi stava Pantalone con sua figlia Vitt.ª e l'amor d'essa e ch'essendo in sí mal habito non ardisce comparire, esso si duole in q.to.

Lelio. Lo vedono gli chieggono ellemosina Trivell.° si finge muto, al fine Lelio riconosce Flor. per suo car.° amico in Napoli lo mena a vestir, via tutti.

Beltrame. In collera, haver una mercantia con Pelegro, ma tutt' il giorno esser alle mani, rubbandogli Pelegro quanto può in q.to.

Pantal.-Zanni. Dicend'a Zanni haver maritata la figlia, Beltrame gli saluta gli dice s'han veduto Pel. loro di no, esso parte per ritrovarlo loro restano sopra l'incomminciato in q.to.

Pelegro. Fa lo stesso con Pantalone che fece Beltr., e parte per cercar d.° Beltr., loro sopra l'incomminciato, e Pantal. dic.° haverla maritata a Grat.° lui la dimanda, esso voler a suo modo, lo fa battere da...

Vittoria. In strada, Pant. l'avvisa di quant'ha ordinato, essa ricusa, Pantalone bravando, parte, loro rest.°, essa scopre a Zanni l'amor suo con Flor. quando stavano in Napoli e lo prega sturbar queste nozze esso che lo farà, lei entra, lui resta in q.to.

Gratiano. Di casa, Zanni si rallegra, che sarà lo sposo, ma gli duole, ch'essendo Vitt.ª stat'inferma, hor ha capegli postizzi, naso rimesso, denti posticci, e piaghe nella vita, Grat.° per guastar il parent.° tutti via.

Flor.° Trivell.° Lelio. Ben vestiti, ringratiando Lelio delli habiti serviti, Lelio facendo complimenti parte, loro restano in q.to.

Vittoria. Si riconoscono s'abbracciano, s'abbracciano (sic) in q.to.

Zanni. Gli vede. gli sgrida, fanno lazzi, Vitt.ª gli dice quell'esser il marito che gli ha detto, lui che l'aiuttarà, la manda in casa, poi dice a Flor.° il parentato ch' ha fatto Pantalone e quant'habbi detto a Grat.° di Vitt.ª acciò non segua tal parentato, e parlandogli nell'orecchio, via tutti doi.

Cinthia. Su la porta con chitarra od altro stromento, voler cantar una canzone acciò passand'alc.° di lì s'accenda d'essa, passandogli male il mestiero, canta, nè passando alc.° sconsolata.

Pantalone. Contrastando con

Gratiano. Quale gli dice gli difetti di Vitt.ª, esso lo disinganna, chiamandola in strada.

Vittoria. Esce, Grat.° la ritira, la tocca facendo lacci, poi si pacifica, Pantalone gli fa cavar il guanto, e mentre vuo' toccargli la mano in q.^{to}.

Lelio. Vestito da medico, tocca il polso a Grat.° riprendendolo sia uscito di casa, e gli ordina un xptiero, e pte, si fa il lazzo del guanto, poi scoperto, non esser ammalato si cava il guanto in q.to.

Zanni. Da cavadenti, addomanda di Gratiano, Pant. esser quello, Zanni che gli puzza il fiato, voler cavargli il dente, Grat.° fa lazzi, Zanni parte segue il lazzo del guanto in q.^{to}.

Florindo. Con Gellera, e Braghiere, che l'ha portato a Grat.°, e ch'ha quattro fontanelle fatti lazzi, via, segue il lazzo del guanto in q^{to}.

Trivellino. Con servitiale per metterlo a Grat.°, Vittoria in casa, loro lazzi, via, e finisce.

Atto II, Scena I.

Florindo Lelio Zanni Trivell.°. Rallegrandosi esser passata bene la burla, ma voler Zanni di nuovo sturbar questo parentato, concertand'il modo, Zanni dice haverlo trovato, batte da Cinthia in q.^{to}.

Spinetta. In strada, loro che chianmi la Proña, la chiamma.

Cinthia. In strada, sentono quanto chiedano, e per una Collana, gli serve Spinetta, e entra in casa, loro concertano Spinetta dover fingersi moglie d'uno, com'a pieno l'informano, tutti partono per strada.

Pelegro. Haver la lista de' suoi conti con Beltr., se lo trova, voler concludere il negotio, e non sempre haver da gridare in q.^{to}.

Pantalone. Non voler più dar la figlia a Grat.° Pel.° lo vede gli racconta gli suoi affari, esso dice creder ch'habbi ragg.^{e} in q.^{to}.

Beltrame. Con la sua lista trattano d'accordo, Pant. mezano, si leggono le liste, vi sono moltiss.i svarij, si conclude alfine portino li libri a Pant. che gli accomoderà loro via, esso resta in q.^{to}.

Gratiano. Sopra il servitiale, Pant. non volergli più dar Vitt.^{a} esso esser sano Pant. lo vede sano chiamma di nuovo la figlia.

Vittoria. In strada esso gli dice tocchi la mano a Grat.°, essa nega in q.^{to}.

Zanni. Da corriero addimanda di Grat.° volergli dar una lettera che l'avvisa suoi corrispondenti, volerlo far carcerare, e dichiarar fallito, Pant. che ivi non si trova, Zanni via, esso gli dice si nasconda in q.^{to}.

Florindo. Da mercante, cercando Grat.° voler farlo carcerare e dichiarar

fallito non havendo pagate alcune lettere di cambio. e via, Pant. a Gratiano, che si nasconda, fanno lazzi in q.to.

Spinetta. Vestita da viaggio, cerca a Pant. di Grat.o, esso perchè, lei esser suo marito che in Bologna la sposò, Pant. glielo mostra esso nega, contrast.o Grat.o Spinetta, e vanno alla giustizia, resta Pant. in q.to.

Trivellino. Travestito, affannato, dice esser quello delle priggioni che cerca un Pant. per avvisarlo che ha da esser abbruggiato per haver data sua figlia a Grat.o se bene sapeva ch'haveva un altra moglie, e parte resta Pant. pauroso in q.to.

Zanni. Affamato dice haver inteso che lo vogliono abbruggiare per haver dato la figlia a Grat.o sapendo che haveva un altra moglie, entra in casa per un sacco, esce e lo insacca in q.to.

Florindo Lelio. Fingendo la corte, battono da Pant. in q.to.

Vittoria. In strada facendo resistenza, essi con strepito la menano via, Zanni con lazzi porta in casa Pantal.e e finisce.

Atto III, Scena I.

Pelegro Beltrame. Con libri voler concluder suoi accordi battono da Pantalone, esce.

Zanni. Dice loro, Pant. non esser in casa, loro che hanno portati li libri, esso se gli fa lasciare, loro via, e che torneranno, esso a metter giù i libri in q.to.

Florindo. Dubitar non scuoprano le furberie in q.to.

Zanni. Di casa dice non dubiti, ch'ad ogni modo Grat.o non havrà Vittoria in q.to.

Grat.o Spin.a. Contrastando insiemme, Flor.o e Zanni in disparte, Spinetta ingenocchiata confessa il tutto, loro ciò inteso partono. Grat.o si fa ridire il tutto altra volta, poi essa in casa, esso resta sopra le sue disgratie in q.to.

Zanni. Da notaro, avvisa Grat.o in atto d'amicitia, che la corte lo vuole e ch'il Giudice sarà qui hora però si ritiri, esso non haver errato in q.to.

Florindo. Da Giudice con sbirri finti essaia Grat.o sopra la moglie, esso si scusa trovandolo innocente fa chiamar Pant.

Pantalone. In casa fa suoi lazzi poi vien fuori, lo essaia gli addimanda di Vitt.a, esso lei esser prigg.e loro negano, e che Gratiano l'havrà rubbata. Pant. conferma danno, sin che si scuopra il vero a ciascun di loro, le loro case per carceri. Gratiano entra in q.to.

Pelegro Beltrame. Veggono Pant. gli dicono s'ha veduti i libri, esso che il tutto gli pare stij bene, Giudice, che si parta giustam.te quello che ci è tra di loro, e chi non si contenta, manderà in Galera, loro contenti, via, ...

Qui ci troviamo fra maschere ben note e che s'incontrano già negli scenarî dello Scala: Florindo, Lelio, Pantalone, Gratiano, Vittoria, Cinthia, Trivellino, ecc. Quanto a Beltrame, chi non riconosce in lui la creazione di quel Niccolò Barbieri, milanese di nascita, che collo Scala e con Isabella Andreini si recò, nel 1600, a recitare a Parigi e ch'ebbe il vanto d'ispirare coll'*Inavvertito* l'*Étourdi* del Molière? Ma non facciamoci illusioni; questo non basta a renderci sicuri del tempo, perchè se il Barbieri fu il vero e primo Beltrame, nulla prova ch'egli sia proprio quello dello scenario, anzi, tutto ci induce a dubitare di tale identificazione. Poteva il Barbieri contentarsi di parte tanto secondaria e, ciò che importa ancor più, trasformare così la propria natura? Beltrame è, nella sua prima forma, furbo punto scrupoloso; qui ha cert'aria goffa e melensa e non si capisce nemmeno che cosa ci stia a fare. Nè la lingua ci aiuta maggiormente. Beltrame dovrebbe parlar milanese e di milanese non trovo traccie, bensì abbondano quelle del veneto « lo mena a vestir; capegli postizzi; aiuttarà; « tutti doi; sturbar ecc. ». Uno strano gallicismo, ripetuto due volte, *essaiare*, parente più che prossimo di *essayer*, mi dà alquanto da pensare. Trovo pure curiosa l'espressione *esser passata bene la burla*, certo più francese che italiana. Che si tratti d'uno scenario originariamente veneto, italianizzato per ogni genere di attori della Penisola e che reca l'impronta d'un soggiorno più o meno prolungato in Francia?

Certo con un capolavoro nato al di là dell'Alpi esso ha intime relazioni; voglio parlare della commedia-ballo *Monsieur de Pourceaugnac*, che il Molière fece rappresentare, per la prima volta, a Chambord, nel settembre 1669.

Giova riassumerne brevemente il senso. — Un buon provinciale, ricco di censo e corto di cervello, viene a Parigi per ammogliarsi. Però la sposina che gli avrebbero trovata ha già disposto altrimenti del proprio cuore, e d'accordo con l'amante, fa ogni sforzo, lecito ed illecito, per disgustare e spaventare il disgraziato pretendente. Nel teatro del Molière, i giovani signori non si curano generalmente che di darsi bel tempo; quelli che per essi pensano, provvedono, ingannano, sono i servi e certa genia di avven-

turieri indicati, a seconda del sesso, coi nomi di *femmes d'intrigue* o di *hommes d'intrigue*. In questo caso però gli amanti, Julie ed Eraste, prendono parte attivissima alla lotta, tuttavia le loro arti a nulla approderebbero senza l'aiuto di Sbrigani « subtil « napolitain..... un homme, qui vingt fois en sa vie, pour servir « ses amis a généreusement affronté les galères » e di Dorine, bara al giuoco, falsaria, la quale, con falsa testimonianza, ha fatto impiccare per la gola due galantuomini. Direttore generale dell'inganno è Sbrigani « je conduis de l'œil toutes choses », che si traveste e si trasforma fuor di scena e sulla scena stessa, con quell'agilità di mosse e varietà di truccature, che ancor oggi rallegrano un pubblico che ai godimenti intellettuali preferisce il semplice svago degli occhi.

Appena messo il piede a Parigi, il signor di Pourceaugnac è assalito da falsi medici, che lo trattano da pazzo, da falsi creditori che gli chiedono quattrini, da donne che si dichiarano sue mogli e da monelli, che lo perseguitano strillando *papà, papà*. Tutto questo lo compromette assai col futuro suocero, il quale comincia a guardarlo di cattivo occhio. Alla sua volta, il pover'uomo s'insospettisce perchè Sbrigani l'avverte che la sua futura conduce una vita molto allegra, e quando i suoi dubbî cominciano a dissiparsi, ecco una giustizia inventata dai congiurati, che piomba sulla scena e vuol agguantare il disgraziato provinciale, cui riesce infine di salvarsi e di fuggir da Parigi, burlato, spennacchiato, ridicolmente travestito, pressochè impazzito e per di più senza la moglie, se pur questo non è da ascriversi, in fin dei conti, a sua fortuna.

L'argomento dello scenario, gioverà dirlo per chi si annoiasse a leggerlo, appare davvero simigliantissimo. Vittoria ama Florindo, ma il padre, Pantalone, vuol costringerla a sposare Gratiano. Si rammenti che Gratiano è dottore e che il signor di Pourceaugnac è avvocato, entrambe persone cui lo studio delle pandette non ha aperto la mente. Vittoria prega Zanni di venire in suo aiuto. Questi assicura che il matrimonio andrà a monte, e pur facendo, come Sbrigani, da direttore di scena, chiede l'aiuto degli innamorati, del furbo Trivellino e di Spinetta, donna assai mondana e di coscienza punto scrupolosa. E qui comincia la serie delle astuzie per distogliere Gratiano dalle nozze e screditarlo presso il suocero, Pantalone. Prima di esse è quella di far credere al dottore che la sua fidanzata ha, in seguito a certi malanni, perduto denti e capelli; e poi si aggiunge che il suo

dorso è ormai tutto una piaga (1). Gratiano corre da Pantalone per sciogliere il parentado; questi vuol persuaderlo che sono fisime, ed ecco una schiera di medici, cavadenti, inservienti — tutta una truccatura, si capisce — i quali invadono la scena e Trivellino che agita il *serviziale*, minacciando quella certa operazione. Non è questa, parimenti, la conclusione del 1° atto del signor di Pourceaugnac?

I medici circondano il malcapitato protagonista della commedia molieriana e l'*apothicaire*, armato di *clystère*, dà l'intonazione al coro, che canta in italiano:

« Piglialo sù
Signor Monsu;
Piglialo, piglialo, piglialo sù
Che non ti farà male.
Piglialo su questo serviziale ».

Per me la lingua qui rivela l'origine. Quel *signor monsu* è caratteristico della commedia dell'arte francesizzata, nè i versi potrebbero essere più... popolari. Forse era un coro allegro della commedia italiana che l'autore francese credette bene di far suo, perchè la musica suppliva al resto. Comunque sia, non si potrà certo accusarlo di aver rubato un gioiello.

Nel 2° atto, la mente di Gratiano è, come quella del fidanzato francese, turbata dai ricordi della cura medica. E come questo, appena liberato dalle grinfe della Facoltà, s'impiglia subito in nuove reti. Spinetta, intrigante della razza di Nérine, gli si presenta, dichiarando al futuro suocero che Gratiano l'ha sedotta e sposata ed invocandone l'aiuto. Nè ancora il dottore e Pantalone sono rimessi da questo colpo, allorchè Florindo, come l'Eraste del Molière, arriva travestito da mercante e chiede il pagamento di certa somma. Infine anche qui si ha la minaccia dei birri e dei giudici, la disperazione di Gratiano e la sua fuga. È presumibile che le poche scene che mancano contenessero la conclusione della commedia francese.

---

(1) Anche negli *Ingiusti sdegni* di Bernardino da Cagli, che Odet de Turnèbe imitò nei *Contens*, una vecchia inventa analoga fandonia per impedire certe nozze: « (la giovane) ha una postema sotto la poppa dritta... e a certi tempi da vicino si sente un gran fetor di quel suo male ».

Il signor di Pourceaugnac è una delle poche produzioni del Molière di cui non si conoscano i modelli. Si è accennato allo Scarron, ma per poca cosa. Il suo *Marquis ridicule ou la Comtesse faite à la hâte* svolge tutt'altro tema. Più notevole è quanto il Cailhava, discorrendo dell'*Art de la Comèdie* (1), dice di certe *Disgrazie d'Arlecchino*, delle quali compendia l'argomento assai simile a quello svolto dal Molière. Però il Cailhava non adduce veruna prova del suo asserto e delle dichiarazioni non documentate giova diffidare, tanto nella critica, quanto nella vita. È peccato davvero che la data del nostro scenario non siasi potuta precisare in modo sicuro, perchè il Cailhava cui si dà torto in tante cose, chissà forse che in questa non meritasse di aver ragione!

PIETRO TOLDO.

---

(1) Vol. II, pp. 316 sgg.

RASSEGNA BIBLIOGRAFICA

NICOLA ZINGARELLI. — *Dante.* — Milano, Vallardi, 1899-1903, (4°, pp. VIII-768).

Il disegno dell'opera non potrebbe essere più semplice: una breve *Introduzione* (1-15) sulle condizioni politiche e la cultura di Firenze fino al 1260 e due grandi parti, di cui la prima sulla *Vita e i tempi di Dante* (17-356), l'altra sulle *Opere* (357-700); in fine un'*Appendice* di note bibliografiche con giunte e correzioni (701-754) e un *Indice* delle persone e delle cose notevoli (755-768). Semplice il disegno, ma molto denso e comprensivo il volume, nel quale lo Z. si propose di raccogliere tutto quanto intorno alla biografia di Dante e alle opere di lui si è venuto acquistando, specialmente nel grande fervore di studî danteschi che dura da quasi mezzo secolo. Impresa poderosa e tale da sgomentare ogni cuore sicuro, ma che era pure nei desiderî di molti: poichè dopo tante ricerche pazienti, dopo tanti studî e discussioni, ci si domandava se era venuto il tempo di tirare le somme e di provarci a raccogliere le sparse membra. Orbene, quest'opera dello Z., alla quale egli si accinse con larga preparazione e con grande padronanza dell'argomento, ci dice, s'io non erro, che la sintesi non è matura ancora, ma che verso di essa si cammina, e si cammina per la buona strada. Una delle prime impressioni che si riporta dalla lettura di questo volume, è che dal Bartoli ad oggi molto si è progredito nelle ricerche, e non senza merito di lui; anzi a me pare, se pure non m'inganna il grande affetto pel compianto maestro, che a lui faccia capo in gran parte il nuovo e recente lavorìo intorno alla vita e alle opere del poeta: dacchè egli ebbe scompaginato la vecchia tradizione nella quale si era adagiata la critica dantesca, dacchè ebbe mostrato la debolezza e l'insufficienza delle fondamenta sulle quali poggiava gran parte dell'edifizio, si sentì il bisogno di esaminare attentamente quelle fondamenta, di rinforzarle, di levarne i pezzi avariati per sostituirne altri nuovi. Ora, questo lavorìo, questo rimaneggiamento di tutte le notizie, di tutte le opinioni coi relativi risultati, gli uni sicuri, gli altri dubbî ancora, appare dal libro dello Z. molto meglio che da altre opere composte di recente, meglio che da quella, pur pregevole sotto altri aspetti, del Kraus. Per ciò la critica non può che far lieta accoglienza al nuovo volume, se anche è costretta di notarne i difetti.

E i difetti, pur troppo, non mancano, anzi sono parecchi e gravi, e dànno nell'occhio più facilmente che i pregi. Il primo e capitale difetto, sta nel piano dell'opera, nell'aver voluto separare la trattazione della vita da quella degli scritti: la qual cosa, se permise all'autore di far posto a tutte le numerose questioni, di esaminarle e discuterle, lo obbligò per altro ad inutili ripetizioni e ad uno smembramento della materia tanto più deplorevole quanto più intimamente congiunte sono la vita e gli scritti di Dante: così l'opera che doveva essere una monografia organica e compatta, riuscì invece una specie di enciclopedia dantesca, in cui sono curate le singole parti più che il disegno complessivo. Un altro difetto consiste in una grande ineguaglianza di esecuzione, che riappare sotto molti aspetti: nella distribuzione della materia in capitoli brevi e mancanti da principio e troppo lunghi e densi in seguito; nella trattazione delle questioni talvolta eccessivamente lunga e minuta, tal'altra troppo lesta e schematica; nella forma stessa, che, ordinariamente trascurata, varia da una pagina all'altra e giunge alle volte ad un grado inesplicabile di rilassatezza. Davanti a siffatta ineguaglianza il lettore sente continuamente il desiderio vivo di un rimpasto generale, di una rifusione dell'opera: desiderio che parmi debba aver sentito lo Z. pel primo, e l'avrebbe assecondato, se avesse potuto ritornare sull'intiero lavoro prima di pubblicarlo. Accanto a questi difetti maggiori, una quantità di piccole inesattezze, di sviste, di citazioni sbagliate o incomplete, di errori di stampa o semplici irregolarità, di dimenticanze, che offendono l'attento lettore.

Ma non insisterò su queste considerazioni d'indole generale, per seguire invece passo passo lo Z. nel lungo cammino. Se non che, io arrivo tardi: altri mi hanno preceduto, e con quanta maggiore competenza! Dell'opera presente ha reso conto nel *Bullettino della Società Dantesca Italiana* (N. S., vol. XI, 1-58) il mio valente amico M. Barbi, e coi pregi ne ha segnato anche le mancanze, raddrizzando molte storture, compiendo notizie e dandone di nuove, talvolta anche importanti sebbene nascoste modestamente nelle note, e additando perfino qualche documento nuovo; sì che il suo articolo si può considerare fin d'ora come un necessario compimento dell'opera dello Z. Come tale comincerò a considerarlo io stesso, e ne terrò conto in questa mia recensione, perchè i lettori del *Giornale Storico* siano compensati del ritardo da un resoconto che arrivi fino agli ultimissimi risultati degli studî danteschi.

Ed ora a noi. Non ci fermeremo sull'*Introduzione*, che è affatto mancante: troppo sommarie le notizie e troppo limitato il campo, che a me pare avrebbe dovuto estendersi a tutta l'età dantesca. Trattandosi di un poeta come Dante, la cui opera è così strettamente congiunta colla storia e colla civiltà de' suoi tempi, si vorrebbe trovare sul bel principio del volume una larga sintesi storica, che ritraesse ampiamente le condizioni reali e lo spirito di quell'età: ma ad un quadro simile non ha pensato lo Z., e però la sua *Introduzione* non si sarebbe di molto avvantaggiata neppure se egli avesse potuto valersi dei nuovi studî e delle nuove ricerche che sulla storia antica di Firenze furono di recente pubblicati, quali sono quelli del Santini, del Salvemini, e sopra tutto del Davidsohn. Dirò anzi che anche nel seguito

dell'opera lo Z. non dà alla parte storica tutta l'importanza e lo sviluppo che meriterebbe; sopratutto non bada di solito a raggruppare opportunamente le notizie, e, dandole sparse, toglie loro efficacia.

Nel primo capitolo, *Gli antenati e la nascita*, tratta di parecchie questioni che diedero già molto da fare ai biografi di Dante, su Cacciaguida, sul nome e la nobiltà della famiglia Alighieri, sull'anno della nascita di Dante; e ne tratta con lodevole sobrietà, ma non sempre con tanta chiarezza, che basti a darne un concetto preciso a chi di quelle discussioni non avesse notizia precedentemente (1). Quanto a Cacciaguida, lo Z. ritiene, forse con eccessiva sicurezza, ch'ei nascesse tra il 1091 e il 1094, che prendesse parte, più che cinquantenne, alla crociata di Luigi VII e Corrado III nel 1147 e vi perisse combattendo (2). Dagli scarsissimi documenti a noi pervenuti che si riferiscono a lui ed ai suoi figli, poco si ricava; ma ad uno in particolare accenna lo Z., per rilevarne, che mentre alla nascita di Cacciaguida gli antenati di Dante abitavano in via degli Speziali grossi dov'erano le case degli Elisei, e in ciò si potrebbe trovare una prova della parentela di questi cogli Alighieri, nel 1189 i figli di Cacciaguida, Alighiero e Preitenitto, abitavano già in S. Martino, dove ebbero indi innanzi le loro case gli Alighieri. Che questi fossero nobili, lo Z. lo ammette; nobili però di nobiltà cittadinesca, non feudale, derivante dalla loro antichità e dall'aver partecipato alla vita pubblica. Di tale nobiltà appunto si glorierebbe il poeta nel Paradiso ricordando i suoi antenati fino al trisavolo; più in là non si spinge, ma non lascia di accennare a quella ch'era forse una tradizione di famiglia, ch'essi fossero discesi dagli antichi Romani fondatori di Firenze, e lo fa per bocca di Brunetto Latini, « il più savio e dotto uomo nell'opinione de' Fio- « rentini ». Che poi nelle vene di lui fosse entrato anche il sangue dei conti Guidi, e questa sarebbe nobiltà feudale, lo Z. lo congettura a torto da un passo del commento di Pietro Alighieri (redaz. Ashburnh.) male da lui interpretato. Secondo quella testimonianza, non una figlia di Guido Guerra IV e della bella Gualdrada sarebbe entrata nella famiglia degli Alighieri, ma una sorella di Gualdrada, e vi avrebbe quindi portato il sangue, non meno illustre, dei Ravignani (3). Dalla questione sull'anno della nascita di Dante lo Z. esce presto e bene, a mio giudizio, attenendosi alla data del 1265 e confutando le principali obbiezioni che furono fatte. In quest'anno dunque, nel maggio probabilmente, e verso la fine di detto mese, sarebbe nato il poeta; certamente a Firenze.

---

(1) La breve digressione sul casato degli Alighieri non si capisce abbastanza se non si ha presente il relativo capitolo dello Scherillo, alla cui opera (*Alcuni capitoli della biogr. di Dante*) più volte siamo costretti a ricorrere: l'accenno all'arme della famiglia Alighieri è poco meno che inutile.

(2) Lo Z. non tien conto affatto dell'opinione, poco probabile in vero, che Cacciaguida fosse nato nel 1106; nè accenna alla questione, non trascurabile, s'egli prese parte alla crociata in Terra Santa, o se morì combattendo contro i Saraceni in Calabria, come scrive Pietro Alighieri nel suo commento. Cfr. però ciò che nota il Barbi a p. 9, n. 2.

(3) Anche la cronologia torna meglio, dal momento che Gualdrada « era già maritata nel 1180 ». Il Barbi crede poco probabile la notizia di Pietro; ma l'argomento da lui addotto, che Dante ne avrebbe menato vanto nel *Paradiso* ricordando i Ravignani, non mi pare molto forte.

In quali condizioni si svolgesse la sua prima età, se circondata da cure ed affetti domestici o piuttosto in mezzo a gravi privazioni, non ci è dato sapere: su buone ragioni, che lo Z. avrebbe fatto bene ad accennare, si argomenta ch'egli perdesse presto la madre, e che nel posto di lei subentrasse una matrigna, dalla quale altri figli sarebbero nati ad Alighiero. Detto questo, e raccolte le scarse ed incerte notizie intorno alla famiglia, della puerizia di Dante, che è argomento del secondo capitolo, sarebbe stato più semplice confessare che non ne sappiamo nulla, anzichè perdersi in vane congetture dietro tracce « che potrebbero... essere fallaci », e ricercare nelle rappresentazioni poetiche e nelle imagini della *Commedia* il riflesso di lontani sentimenti, il rimpianto di gioie non conosciute o troppo poco gustate, e, peggio ancora, la condanna della matrigna. Lo Z. è troppo facile, lo ha già notato il Barbi, a trovare nelle espressioni del poeta l'eco di sentimenti realmente provati e le prove della vita vissuta: a questo modo si corre rischio di far dire al poeta ciò ch'egli non intese mai di dire.

Colla prima giovinezza di Dante coincide una rigogliosa fioritura della poesia volgare in Firenze, che lo Z. prende in esame cominciando dalle tenzoni d'indole politica composte tra la battaglia di Benevento e quella di Tagliacozzo, e dalle rime d'amore che fanno capo a Guittone d'Arezzo, vissuto lungamente a Firenze. È, come si sa, una lirica artifiziosa e priva di sentimento, che spesso si riduce ad una vera esercitazione poetica; ma ha pure una parentela colla dantesca, e lo Z. le consacra a ragione, per quanto un po' fuori di posto, un capitolo intero, a compiere il quale avrebbe fatto bene a trattare qui anche del rinnovamento operato dal Guinizelli e dell'influenza da lui esercitata sui rimatori fiorentini, specialmente su Guido Cavalcanti; trattazione ch'egli pone in fine del capitolo seguente. Le due parti insieme congiunte sono un buon saggio di ciò che poteva essere, dal lato della poesia volgare, una introduzione ben fatta e tale da raccogliere come in un ampio quadro, le condizioni storiche e letterarie del tempo.

Non altrettanto felice mi sembra lo studio che segue sul diffondersi della dottrina in Firenze, nel quale lo Z. si ferma sopratutto sull'opera di Brunetto Latini, di cui prende in esame il *Tesoro* e il *Tesoretto*, e ne ricerca la genesi, il contenuto, l'intento, con una larghezza anche maggiore di quello che richiederebbe il suo argomento (1). Non v'ha dubbio che le opere di ser Brunetto (2) debbano aver molto giovato alla diffusione di una dottrina alla mano, da servire alla vita pratica, sì da meritare all'autore le lodi che gli dà il Villani; ma accanto a questa dottrina, un'altra s'andava allora diffondendo in Firenze per opera degli ordini religiosi, la dottrina filosofica e teologica, che Dante ci dirà d'aver imparato alle loro scuole, dacchè prese a frequentarle, dopo la morte di Beatrice. Ora, il breve cenno che lo Z. fa di S. Tomaso e S. Bonaventura, non basta a dare neppure

---

(1) La congettura che il *Tesoretto* fosse dedicato al conte Guidoguerra, nipote della buona Gualdrada, non mi pare abbastanza fondata.

(2) Nota giustamente il Barbi che « non andava dimenticata, accanto al *Tesoretto* e al *Tesoro*, « la *Rettorica* ».

una lontana idea del fervore col quale furono coltivati tali studî allora, e del largo riflesso che devono aver avuto in Firenze col fiorire dei due ordini de' Francescani e de' Domenicani (1).

Nulla di nuovo ci sa dire intorno alla prima educazione del futuro poeta, delle scuole da lui frequentate, dei maestri, e neppure ci può dare un'idea precisa di ciò che fossero allora le scuole a Firenze: esclude però che Brunetto Latini possa essere stato maestro di Dante nel senso più determinato della parola; e prendendo in esame il noto episodio dell'*Inferno*, l'unica fonte della notizia, spiega come debbansi intendere le parole del poeta, e come ser Brunetto possa aver dato conforto all'opera di Dante ed essergli stato di grande aiuto, anche senza aver tenuto pubblica scuola a Firenze. Lo Z. ritiene pure, e in questo non tutti saranno del suo avviso, che a formare la cultura del giovine poeta entrasse largamente la letteratura volgare della Francia del Nord, dalla quale egli avrebbe appreso, prima che dagli scrittori latini, molte notizie e fatti del mondo antico: con tutto ciò, non fa buon viso all'opinione, oggi forse troppo accarezzata, che Dante possa essere stato l'autore del *Fiore*, anzi la combatte espressamente (2).

In principio del capitolo sesto lo Z. raccoglie in breve i principali avvenimenti storici del decennio che corre tra il 1274 e l'83, in mezzo ai quali vediamo comparire parecchi personaggi danteschi: ritrae in una bella pagina la pace detta del Cardinale Latino, alla quale tennero dietro nuove riforme del comune e l'istituzione del Priorato con un conseguente periodo di benessere, che permise alla città di abbandonarsi nell'83 a feste ed a sollazzi straordinarî, mentre lontano rumoreggiava il tuono foriero di nuove burrasche. In questo stesso anno Dante usciva di minorità e lo Z. si ferma ad esaminare un documento che pare sia in relazione con tale fatto. Ma nella biografia del poeta il 1283 ha un'importanza assai maggiore, in quanto segna il principio del suo servizio amoroso: e qui lo Z., affrontando di proposito il grave argomento, si fa a trattare della personalità di Beatrice, del suo nome, della sua realtà storica secondo che ne testimoniano gli antichi, dei Portinari e de' Bardi, per venire poi a discorrere, seguendo la *Vita Nuova*, dell'incontro del poeta, appunto in quell'anno, colla gentildonna già maritata ne' Bardi e del suo innamoramento. Riprende più innanzi, nel cap. ottavo, lo stesso tema e lo continua nel nono, seguendo passo passo il racconto della *Vita Nuova*, non senza tener conto di altri fatti e specialmente di altre rime che con esso hanno relazione, e che furono escluse dal gentile libello. In fine l'episodio della donna gentile gli porge occasione di affacciarsi anche al *Convivio* e di notare la differenza tra le poesie in esso contenute e quelle della *Vita Nuova*, appartenenti a due periodi poetici affatto distinti. Così senza entrare nello studio metodico e diretto della *Vita Nuova* e della lirica dantesca, ch'egli rimanda alla seconda parte del vo-

---

(1) Lo Z. doveva ricordarsi qui di ciò che dice più innanzi (p. 132), che « dai documenti del « tempo si apprende che accanto alle chiese ed ai conventi erano scuole superiori, fra le quali « ebbe una singolare importanza quella dei Domenicani in S. Maria Novella ».

(2) Vedi anche *Appendice*, p. 707.

lume, lo Z. prende in esame qui la vita poetica di Dante, allo scopo di indagare quello che vi sia in essa di reale rispetto alla biografia di lui. Ma il suo esame, appunto per ciò, non poteva riuscire che imperfetto, e sarebbe stato anche più mancante, se, con lodevole incoerenza, egli non avesse fatto più di uno strappo al suo programma, concedendosi l'analisi delle opere che non intendeva di ammettere. Ma a parte questo che è il difetto originale, difetto di metodo che si riaffaccia per tutto il volume e che qui salta più facilmente all'occhio, lo Z. porta in questa trattazione una larga conoscenza della letteratura del tempo, dei modi proprî della lirica, sia della trovadorica sia di quella dello stile nuovo, che gli suggerisce molti ravvicinamenti e confronti atti a lumeggiare più cose della lirica dantesca. Innanzi tutto egli si rende conto delle difficoltà di poter ricavare elementi biografici sicuri dalla *Vita Nuova*, composta dal poeta in condizioni affatto speciali: « la « narrazione prosastica » osserva « è scritta dopo la morte della sua donna « e quando le aveva dato carattere simbolico; le rime accoltevi, furono « scelte nella medesima disposizione d'animo, le escluse..... non serbano un « chiaro indizio della loro destinazione: molte situazioni erano già convenzionali nella lirica amorosa » (p. 99). Quindi per scoprire il vero, egli vede che bisogna spogliare il racconto non solo dai veli poetici e dagli artifizî di scuola, ma anche dagli adattamenti e dalle alterazioni portatevi dal poeta stesso: perciò mentre riscontra nel « servizio amoroso » di Dante « il « carattere cavalleresco intellettuale di quei tempi » per cui si spiega e la cura di celare il nome della donna amata e lo spediente dello schermo, cerca pure di ridurre a proporzioni più verosimili l'innamoramento precoce di Dante, immaginando che si trattasse di « un'affettuosa ingenua inclinazione » anzichè di un « amore schietto e cosciente » (p. 36). Così inclina a credere che qualche sonetto della *Vita Nuova* abbia avuto originariamente un significato diverso da quello che poi gli attribuì il poeta; che l'amore per le donne dello schermo non fosse totalmente finto, come Dante vorrebbe far credere; che il serventese delle sessanta belle donne in origine non fosse composto in onore di Beatrice, e via di seguito. Ma che all'amoroso libretto, o, diremo meglio, alla prima parte di esso si possa dare, in forza delle premesse accettate dallo Z., un'interpretazione affatto nuova, lo mostra ora il Barbi, il quale propone, quasi di passaggio e senza pretese, ma con un convincimento, io credo, molto maggiore che non appaia, una ipotesi affatto radicale. Egli dunque si domanda se noi siamo proprio sicuri « che l'amore per Beatrice cominciasse tanto presto e fosse davvero il primo »; e forti ragioni per dubitarne trova nel racconto stesso della *Vita Nuova*, per cui è indotto a credere che le due donne dello schermo siano state invece due donne servite successivamente dal poeta prima di Beatrice: e che comparsa questa più tardi, egli ne ricevesse « una così profonda impressione, « da sembrargli che quello solo fosse vero amore, e da immaginare volentieri che il suo spirito fosse in comunicazione miracolosa con quella gentilissima sin da ch'ella comparve alla luce ». Tale stato d'animo sarebbe reso dalla canzone, esclusa dalla *Vita Nuova*, *E' m'incresce di me sì duramente*, nella quale la storia dell'amore di Beatrice vien narrata appunto dal dì « che costei nel mondo venne ». Più tardi, rifacendo questa storia

nella *Vita Nuova* col proposito di voler rappresentare l'amore per la gentilissima come l'unico della sua vita, avrebbe subordinato ad esso gli amori precedenti, e le due donne già celebrate da lui in verso diventarono schermo a nascondere il vero, l'unico amore, quello per Beatrice; il cui inizio, diversamente da ciò che aveva detto nella canzone sopra accennata, il poeta pone qui nel nono anno, per metterlo in relazione col numero nove fino dal suo primo nascere.

Dire che il Barbi ci persuada pienamente, sarebbe ora prematuro. La sua è una di quelle ipotesi radicali alle quali bisogna che la mente nostra si vada avvezzando a poco a poco, e la consideri in sè stessa e in tutte le possibili conseguenze prima di potervisi adagiare; ma essa indica certamente la via che deve seguire lo studio e l'interpretazione della *Vita Nuova*, perchè ormai tutti siamo persuasi, che nel raccogliere in essa i ricordi e la storia del suo amore, Dante coloriva i fatti e le cose secondo il nuovo modo di considerare la donna sua dopo la compiuta idealizzazione, anzi spiritualizzazione di lei, e in relazione all'alto posto dove intendeva collocarla, nel ritrarre la « mirabile visione »; e che a questo scopo non solo diresse la narrazione prosastica del gentile libretto, ma nelle poesie stesse portò un lavoro attento e ponderato, oltre che di selezione, di adattamento; per cui molte delle rime già scritte per Beatrice furono escluse, mentre altre ne furono ammesse, che probabilmente non facevano parte del gruppo primitivo, e più d'una fu tratta ad una significazione diversa da quella che aveva originariamente (1). Ciò vale a renderci ragione di molte cose, come disse bene il Flamini, le quali, come inverosimili, parvero al Bartoli e ad altri serî indizî per negare la realtà storica dell'amore di Dante.

Questa ricerca della realtà storica nella *Vita Nuova* è interrotta dallo Z. per raccogliere dalle opere del poeta, e specialmente dalla *Commedia*, indizî e prove della partecipazione di lui a quella ch'egli chiama « vita ca- « valleresca »: ma anche qui parmi troppo facile a cavare dati biografici da semplici accenni, talvolta anche fugaci, e da immagini puramente poetiche. Si potrà ben ammettere per molti indizî che Dante avesse una conoscenza più che superficiale della musica, per quanto si sappia che faceva musicare da altri le sue rime; si potrà pure ammettere ch'egli conoscesse la danza, che nella giovinezza avesse frequentato geniali ritrovi cui partecipavano donne e donzelle, che volentieri stringesse relazione con artisti, e via dicendo; ma lo Z. va molto più innanzi, e col solito suo sistema di voler riscontrare nelle vive rappresentazioni poetiche indizî di vita vissuta, argomenta, da troppo lievi accenni, che Dante prendesse parte in gioventù ad altri esercizî attinenti alla vita cavalleresca: al maneggio delle armi, ai

(1) Di uno di questi adattamenti nessuno ormai oserebbe dubitare; voglio dire del nuovo significato che nel *Convivio* il poeta diede al suo amore per la donna gentile della *Vita Nuova*, quando, come dice lo Z. che esamina minutamente la cosa, egli volle scancellare il peccato commesso con quell'amore, « facendo risalire a questo suo affetto l'altro ben più alto (quello per la « scienza), che poco di poi si impadronì della sua mente e la dominò » (p. 131). Anche per lo Z. la donna gentile è probabilmente la Lisetta (p. 128).

diversi generi di cacce, come sarebbe quella al cignale, alla lepre, a quella col falcone sopra tutto: e arriva perfino a supporre, dal vago cenno che trova nel sogno di Ugolino, ch'egli possa aver conosciuto anche la caccia al lupo!

Coi fatti della vita poetica si intrecciano altri appartenenti pure alla giovinezza, che lo Z. raccoglie e discute nel capitolo ottavo. Egli non dubita che il giovine poeta prendesse parte nell'89 alla battaglia di Campaldino e all'assedio di Caprona, e fa buon viso anche alla congettura che già nel novembre dell'85 avesse seguito le cavallate fiorentine mandate in aiuto de' Senesi contro Poggio e Santa Cecilia; spedizione colla quale potrebbe aver rapporto la cavalcata cui Dante accenna nel paragrafo nono della *Vita Nuova*. Di Campaldino discorre a lungo ed insiste a ragione sull'attendibilità delle notizie tramandateci dal Bruni e desunte direttamente da una lettera del poeta. Nella domanda che Dante rivolge allo spirito di Buonconte nel V del *Purgatorio*, ricordando, tosto che lo vede, Campaldino, anche a me par di trovare una prova della partecipazione di lui a quella memorabile battaglia: non tanto perchè, come dice lo Z., « la prestezza con « cui Dante si rivolge all'ombra per interrogarla della sua sepoltura, è quasi « segno di una curiosità acuta, quale fu nei vincitori che ricercavano il « cadavere del capitano nemico su pel campo di battaglia » (p. 116), ma piuttosto perchè quel nome di Campaldino avrebbe dovuto scottare sulle labbra di Dante s'egli non avesse partecipato alla giornata gloriosa pel suo comune, alla quale e per l'età, e pel censo, e per le tradizioni di famiglia non avrebbe potuto mancare senza nota di biasimo.

Durante l'amore per Beatrice bisognerebbe porre anche gli studî all'università di Bologna, se sul soggiorno di lui nella dotta città avanti l'esilio si avessero delle notizie attendibili. Lo Z. le raccoglie tutte accuratamente, fino ai più piccoli indizî, e le pone nella luce più favorevole; ma non riesce a togliere ogni dubbio sulla cosa, e qualcuno ne rimane anche a lui. A studî severi e profondi certo si diede il poeta dopo la morte di Beatrice (1). Dal libro di Boezio sulla consolazione della filosofia e da quello di Cicerone intorno all'amicizia, ai quali, com'egli dice, ricorse per aver conforto nel

---

(1) Lo Z. trova delle difficoltà ad accettare per questo avvenimento la data dell'8 giugno di sera, indicata dal Moore col sussidio di Alfragano, ed accetta invece quella proposta dal Lasinio, cioè il 19 dello stesso mese; ma le difficoltà mi paiono ora rimosse dal Barbi, che spiega in modo molto chiaro il noto passo della *Vita Nuova*. « La differenza fra l'usanza degli Arabi e la nostra « nel computare il giorno era, ai tempi di Dante, che essi lo facevano cominciare *ab eo momento* « *quo sol occidit*, e noi la mattina appresso *ab exortu solis*. Questo sapeva Dante da Alfragano; e « ragionava quindi così: Se noi cominciassimo, come gli Arabi fanno, a computare il giorno dal ca- « dere del sole, allorquando Beatrice morì (la sera dell'8, nella prima ora della notte) sarebbe stato « già il nono giorno del mese. Allo stesso modo, se, come avviene in Siria, primo mese dell'anno « fosse l'ottobre (o, come quivi si chiama, Tisirin primo), quando Beatrice morì (nel giugno) sa- « rebbe già stato il nono mese dell'anno. E così ha Dante determinato successivamente in che « giorno del mese e in che mese dell'anno la sua donna morì. Resta da indicare l'anno, e questo « lo determina secondo l'usanza nostra di computar gli anni, cioè dalla nascita di Cristo; e dice « che Beatrice morì quando nove volte era compiuto il numero dieci in quel secolo nel quale ella « visse, cioè nel decimoterzo » (p. 10, *n.* 2).

suo dolore, cominciò a conoscere ed amare la sapienza, a ricercarla sempre più avidamente; nè bastandogli omai i mezzi proprî, cominciò ad andare dove essa « si dimostrava veramente, cioè nelle scuole dei religiosi e alle « disputazioni dei filosofanti »; la quale affermazione molto esplicita ci dovrebbe far più cauti ad ammettere ch'egli avesse già frequentato lo studio di Bologna. Lo Z. esamina accuratamente il sorgere di questo nuovo amore per la scienza, studiandosi, dietro le parole di Dante, di determinarne il tempo e le circostanze; e dalla contemporaneità e somiglianza di origine di esso coll'amore per la donna gentile della *Vita Nuova*, egli spiega come possa esser venuta al poeta l'idea di identificarli, come fece nel *Convivio*. Ma di questa scienza alla quale Dante ha pure dedicato tanta parte della sua attività e che formò un corredo cospicuo della sua mente, lo Z. non ci dà che notizie molto scarse; meglio riesce a dimostrare come il sapere in Dante non si scompagnasse mai dalla poesia, fonte della quale furono per lui specialmente i più noti fra i classici antichi.

Anche negli avvenimenti storici di questi anni ci incontriamo con personaggi che diventeranno celebri nella *Commedia*: Guido da Montefeltro, Ugolino della Gherardesca, Nino Visconti, Carlo Martello, per non ricordare che i principali (1). L'amicizia di Dante col giovine principe angioino porge occasione allo Z. di domandarsi se il grande poeta vedesse mai Napoli; ma alla domanda non può dare una risposta affermativa.

In questi anni cadrebbe anche il traviamento morale del poeta. Ma vi fu davvero nella vita di Dante un periodo di grave traviamento morale? Parrebbe di non potersene dubitare: abbiamo numerose testimonianze, e, meglio ancora, abbiamo il reo confesso. Di fatto non ne dubita lo Z. e raccoglie in un capitolo le accuse e le prove. Punto di partenza sono naturalmente gli aspri rimproveri di Beatrice nel Paradiso Terrestre, che ad un traviamento accennano senza dubbio; poi le così dette *Rime pietrose*, nelle quali è palese il fremito di una forte passione sensuale, che determinerebbe meglio la natura di tale traviamento; poi la tenzone con Forese Donati, nella quale si ha come il riflesso delle scioperatezze di una vita dissoluta, che il poeta ricorda con dolore incontrandosi coll'ombra dell'amico sui balzi del *Purgatorio*; in fine il sonetto di rimprovero di Guido Cavalcanti. D'altra parte la confessione del reo non potrebbe essere più esplicita. Davanti a Beatrice china la fronte gravata di vergogna e di dolore, e riconosce i proprî falli: sull'ultimo girone del *Purgatorio* deve passare a traverso il cocente fuoco, nel quale sono puniti i peccatori carnali; e confessione aperta di un traviamento quasi irreparabile, per tacere d'altri fatti significativi, si ha nello smarrimento per entro la selva selvaggia con cui si apre il poema. Parrebbe quindi di dover conchiudere, che nessun fatto

---

(1) Non credo tanto sicura, come si argomenterebbe dalle parole dello Z. (p. 120), la notizia che la tragedia di Francesca da Rimini accadesse nel 1289. — Così nelle note dell'*Appendice* non trovo corretta la data della battaglia navale in cui Carlo d'Angiò II fu fatto prigioniero da Ruggero di Lauria, che lo Z. pone per errore (p. 113) nel luglio dell'87, invece che nel giugno dell'84.

della vita di Dante sia più certo e meglio documentato di questo. Eppure io credo che si debba andare molto cauti nell'ammetterlo, almeno secondo la gravità e la natura che gli si vuole attribuire, e che lo Z. accetta. Riflettiamo anzi tutto alla ragione di tempo; poichè il grande traviamento del poeta cadrebbe negli anni che seguirono alla morte di Beatrice, nel bel mezzo degli studî più severi. Così la pensa anche lo Z., il quale mette in relazione colla vita dissoluta condotta in compagnia di Forese le rime della pietra e crede che l'amore sensuale, da cui esse sono inspirate, sorprendesse il poeta quando già aveva iniziato le rime filosofiche, vale a dire, a tre anni circa dalla morte di Beatrice. Ora, come si conciliano cose tanto disparate? È possibile che Dante si lasciasse trasportare da una violenta passione e insieme si abbandonasse con Forese ad una vita scioperata proprio nel tempo in cui, per cercar conforto ad un immenso dolore, si era dato a studî gravi e profondi, pei quali aveva preso a frequentare le scuole de' religiosi e le dispute dei filosofanti, e vi si era applicato con tanto ardore da averne perfino indebolita la vista? E poi, quanto sarebbe durato questo traviamento? Lo Z., pur ammettendo che l'amore della pietra debba aver avuto « una « certa intensità e insieme una durata considerevole », ritiene però che alla morte di Forese, nel 1296, « Dante doveva aver ripresa la sua strada ». Ma stando a quanto ne dice il poeta medesimo, se pure le sue parole hanno valore di documento biografico, il periodo di aberrazione morale si sarebbe prolungato molto di più, fino all'epoca fittizia della visione, vale a dire fino al 1300, perchè allora appunto Virgilio « di quella vita *lo* volse »; quindi in questo lungo e disgraziato periodo entrerebbero non solo gli studî severi di filosofia e teologia, ma ben anco il matrimonio e la partecipazione alle cariche del comune, e tutto uno dei momenti più importanti della vita di Dante. E si può ammettere una cosa simile? Non sarebbe invece il caso di mettere in dubbio le attestazioni stesse del poeta? Abbiamo, è vero, il reo confesso, ma la sua confessione potrebbe essere poeticamente interessata, dal momento ch'egli intese di fondare su questo traviamento tutta la mole del suo poema. O io m'inganno, o il traviamento vero e reale di Dante deve essere attenuato assai e ridotto a proporzioni più ragionevoli, più rispondenti alle circostanze effettive in cui si trovò il poeta dalla morte di Beatrice all'epoca fittizia della visione. Si capisce benissimo come una condotta meno irreprensibile di quello che potrebbe essere l'ideale della perfezione morale: il deviare del sentimento dietro qualche amore che, come quello per la donna gentile, potesse sembrare offesa alla memoria di Beatrice; le cure e le brighe stesse della vita politica cercate forse con eccessivo ardore, potessero sembrare degne di biasimo al poeta, e costituire davanti a lui un vero traviamento, a ritrarre il quale avrebbe poi caricato le tinte, pe' suoi fini poetici, per l'esigenza del poema. Occorre quindi, per rilevare il vero reale, spogliarlo anche qui dai veli poetici e dai successivi adattamenti.

Vi sono però, ci si dirà, i documenti esterni, indipendenti affatto dalla *Commedia*: le rime pietrose, la tenzone con Forese ed il malinconico sonetto di Guido che si duole di ritrovare l'amico in un'abiezione morale. Ma siamo ben sicuri che si riferiscano al traviamento di cui parliamo, ed abbiano

precisamente il significato che si vuol loro attribuire? Intanto fra la tenzone e le rime pietrose v'è tale diversità di forma e di pregi artistici, da riuscire assai difficile supporle scritte nel medesimo tempo; e che quella sia da porsi molto prima del periodo in cui cadrebbe il traviamento del poeta, fu sostenuto con ragioni tutt' altro che trascurabili; come fu sostenuto che la tenzone stessa non sia già il riflesso di vere scapestrerie, ma solo uno scherzo, sia pure di cattivo genere, tra i due amici; o segni, come crede il Venturi, un momento di astio e di odio antecedente all'amicizia che si strinse poi fra i due compagni. Comunque si voglia considerarla, siamo ben lontani dalla certezza che essa si riferisca a questo periodo. Anche il sonetto del Cavalcanti potrebbe avere un senso affatto diverso, e contenere un rimprovero al poeta pel suo eccessivo accasciamento in seguito alla morte di Beatrice, come parve già al Torraca ed ora al Barbi. Restano le rime pietrose; ma anche per queste trovo molto prudente il monito del Barbi di non esagerare il loro valore « come documento della moralità di « Dante », perchè « talvolta ai grandi poeti ben poco occorre dal di fuori « per le più vivaci esaltazioni liriche »; e ragiona certamente dritto, quando dice che ben s'intende come il poeta « potesse scrivere e pubblicare circa « il 1296, quando era ammogliato o sul punto d'ammogliarsi, e già s'era dato « alla vita pubblica, rime del genere delle pietrose, se la sua vita privata « era tale da farle credere finzioni, o almeno esagerazioni poetiche, ma non « se era veramente preso da una passione così sensuale e quasi bestiale per « una giovane donna » (p. 7).

Intorno al matrimonio di Dante e alla sua vita di famiglia, si hanno poche notizie, che lo Z. raccoglie e vaglia con diligenza: a ragione egli rigetta come infondate le accuse mosse alla moglie, ed argomenta al contrario che il poeta trovasse nella famiglia un ambiente favorevole all'indirizzo filosofico e morale de' suoi studî. A proposito de' figli lo Z. non potè valersi se non nelle note del documento, recentemente scoperto, che pone fuori di dubbio l'esistenza della figlia Beatrice monaca nel monastero di S. Stefano dell'Uliva a Ravenna; ma avrebbe fatto bene a tener conto anche della congettura affacciata dal Bacci, che questa figliuola possa essere la stessa Antonia, la quale avrebbe assunto il nome di Beatrice entrando in convento (1). Così del figlio Pietro sarebbe stato giusto dire che morì a Treviso, dove fece testamento il 21 febbraio 1364 e dove ebbe splendida sepoltura (2).

Col capitolo XI si entra nella vita pubblica del poeta, e lo Z. riassume in esso i fatti della storia interna di Firenze, per ricostruire l'ambiente in mezzo al quale Dante venne a trovarsi. Ma le notizie qui raccolte, staccate dal quadro storico dell'epoca, non bastano al bisogno, ed il lettore è obbligato a supplire di proprio a parecchie lacune; sopra tutto si desidererebbero nozioni più chiare e complete sul congegno politico e amministrativo del comune, non facile a comprendersi e non sempre noto neppure ai cultori delle cose dantesche. Di più questo capitolo e il seguente, per le indagini

---

(1) Vedi *Giornale Dantesco*, VIII, serie 3ª, 470-71.

(2) Cfr. il mio volume: *Di alcuni commenti della D. C.* ecc., pp. 395 sg.

che sulla storia di Firenze e sulla partecipazione di Dante ai pubblici uffici furono fatti recentemente, sono diventati vecchi prima che l'opera fosse compiuta; di modo che qualche notizia dovette subire correzioni radicali nelle note dell'*Appendice*. Così quella che il 6 luglio del '95 Dante arringasse nei consigli del Podestà per la riforma degli ordinamenti della giustizia, cade, insieme alle relative riflessioni, davanti ai ragionamenti del Barbi (*Bullett.*, N. S., VI, 234-9), che lo Z. riferisce in nota a p. 715. dove riassume in breve e con precisione le cariche e le partecipazioni di Dante ai consigli del suo comune fino al 1300. Parecchie correzioni fa a questo capitolo il Barbi (p. 14, *n.* 2), e qualche altra se ne potrebbe fare colla scorta dei due nuovi volumi delle *Forschungen* del Davidsohn pubblicati di recente; da essi appunto risulta in modo sicuro che la rottura fra il comune di Firenze ed il legato pontificio cardinale Matteo d'Acquasparta non avvenne sotto il priorato di Dante (15 giugno-14 agosto 1300), ma sotto il successivo; perchè negli ultimi giorni di settembre il legato era tuttora a Firenze (1).

Nè senza mende è il capitolo seguente, *La disfatta* (2): buone tuttavia le pagine sulla chiamata del Valois, sulle incertezze dei Bianchi all'appressarsi di lui, sulla entrata in Firenze e le successive condanne. Lo Z. crede all'ambasceria di Dante a Bonifazio VIII nel 1301, e fa in proposito buone osservazioni; non ammette però che il poeta restasse in Anagni fino al gennaio del 1302, nè che gli giungesse notizia del bando mentre era in viaggio per ritornare in patria.

Se scarse ed incerte sono le notizie del poeta prima dell'esilio, anche più scarse ed incerte si fanno dopo, fino alla calata di Arrigo VII. Sul semplice argomento dell'amicizia di lui per Cino, lo Z. pensa che l'esule potrebbe essersi rifugiato da prima a Pistoia; ma l'ipotesi, affacciata d'altronde molto timidamente, non ha fondamento alcuno. Forse è più ragionevole cercare le orme di lui dietro gli altri fuorusciti, i quali, secondo il Bruni, s'adunarono da prima in Gargonza, castello degli Ubertini tra Siena ed Arezzo, poi « fermarono la sedia loro ad Arezzo, e quivi ferono campo grosso ». Sia pure che convenga andar cauti nell'accettare la testimonianza del Bruni, perchè, come osserva lo Z., egli fu forse portato a dare « una parte troppo grande « alla sua città natale nelle guerre dei fuorusciti contro Firenze », e sia pure ch'egli sbagli subito dopo dicendo che essi crearono loro capitano il conte Alessandro da Romena, mentre secondo ogni probabilità ricorsero a lui solo più tardi: ma la scelta di Arezzo come primo luogo di riunione de' fuorusciti, è attestata anche da Dino Compagni, il quale ne adduce per di più una buona ragione, che ivi « era podestà Uguccione dalla Faggiuola an- « tico ghibellino, rilevato di basso stato ». Ora, se in tanta penuria di notizie non vogliamo far getto anche delle poche che si hanno, dobbiamo

---

(1) Vedi Davidsohn citato in *Bullettino*, N. S., IX, 198.

(2) Ha già notato il Barbi, che per condannare Dante e i suoi compagni di parte, non v'era bisogno d'una legge che ponesse in istato d'accusa i priori passati, come argomenta lo Z. da un passo del Bruni; perchè, osserva il Barbi, « salve le immunità concesse dagli statuti, il Podestà « poteva sempre inquisire di sua iniziativa pei maleficî veri o presunti di qualsiasi cittadino » (p. 15).

pure ammettere che i Bianchi, cacciati da Firenze, pensassero da prima di far centro delle loro operazioni e dei tentativi per ritornare in patria la vecchia nemica di Firenze, Arezzo. Ma presto dovettero cercare miglior rifugio e più sicuro appoggio, perchè, come prosegue Dino Compagni, Uguccione « corrotto da vana speranza datali da papa Bonifazio di fare uno suo « figliuolo cardinale, a sua petizione fece loro tante ingiurie, convenne loro « partirsi »; ed aggiunge che « buona parte se n' andorno a Furlì, dov' era « vicario per la Chiesa Scarpetta degli Ordalaffi » (1). Così dalla Toscana meridionale sarebbero passati nel Valdarno Superiore, nel Mugello e sull'Appennino tosco-romagnolo, dove infatti ebbero luogo tutti i loro tentativi contro Firenze nell'estate del 1302.

A Forlì e nel Mugello ritroviamo le tracce di Dante, e ci sono indicate da un documento e da una testimonianza attendibile. Dal primo sappiamo ch'egli si trovò nel giugno del 1302 al convegno di S. Godenzo in Mugello, dove parecchi de' fuorusciti, e Dante con essi, si obbligarono a rifare gli Ubaldini dei danni e delle spese che avrebbero incontrate « per causa della « guerra fatta e da fare mediante la fortezza di Montaccenico o altra di loro « proprietà », fatto di cui ha notizia anche Dino Compagni. La seconda si ricava dalla storia dell'umanista forlivese Flavio Biondo, il quale, su documenti da lui veduti, ci assicura della dimora di Dante a Forlì presso Scarpetta degli Ordelaffi, dimora che dalle parole stesse dello storico, va posta, come fu dimostrato dal Barbi (2), nel tempo che precedette la guerra mugellana, quindi nell'inverno 1302-03, non già nel 1308, come male si era congetturato in addietro. Nel marzo del 1303, come si sa, l'esercito raccolto dai fuorusciti e comandato dall'Ordelaffi passava l'Appennino ed invadeva il Mugello; ma l'aspettava il disastro di Pulicciano. Ora, dalla parte che lo storico forlivese assegna a Dante in questi maneggi, e da quella ch'egli ebbe nel convegno di S. Godenzo cogli altri primarî fuorusciti, lo Z. argomenta a ragione, ch'egli fosse tra coloro che quei moti e quei tentativi diressero. Il Biondo dice ancora che da Forlì il poeta andò a Verona per sollecitare aiuti dagli Scaligeri; e per quanto egli sbagli dicendo l'ambasceria diretta a Cangrande invece che a Bartolomeo allora signore di Verona, lo Z. ha ragione di ritenere attendibile la notizia. Quest'andata intanto segnerebbe una prima relazione tra l'esule e quella corte, e ci spiegherebbe com'egli, dopo la fallita impresa mugellana del marzo 1303, cercasse appunto a Verona il suo ' primo rifugio ', come lo Z. crede con buon fondamento. Se poi in questo tempo egli si fosse già sciolto dalla ' compagnia malvagia e scempia ', come piace di supporre allo Z., o se invece se ne fosse solo allontanato per ricongiungersi con essa in principio del 1304, quando per la morte di papa Bonifazio e per l'elezione di Benedetto XI sarebbe rinata ne' fuorusciti la speranza di un pacifico ritorno, come propende a credere il Barbi, è difficile a sapersi. Ove la

---

(1) « Che Scarpetta Ordelaffi, e non il conte Alessandro da Romena, fosse il capitano della « parte fra il 1302 e il 1303 resulta dai documenti, dice il Barbi: Alessandro fu più tardi, e Leo- « nardo Aretino deve aver esteso a più anni quello che gli risultò per uno » (p. 16).

(2) Cfr. *Bullett.*, 1ª serie, nº 8.

lettera del cardinale da Prato in nome del capitano Alessandro da Romena e della università di parte Bianca, lettera che non può essere stata scritta prima della primavera del 1304, potesse attribuirsi a Dante con buon fondamento, sarebbe da preferirsi la seconda alla prima ipotesi; ma lo Z. rifiuta in modo assoluto la paternità dantesca a quella epistola (1). Con maggior certezza si può ritenere che Dante si fosse già staccato dalla compagnia malvagia quando avvenne l'infelice tentativo della Lastra (2) (20 luglio 1304).

Molto difficile, se non impossibile, tener dietro d'ora in avanti alle peregrinazioni dell'esule poeta, le quali, a giudicare dalle malinconiche parole con cui comincia il *Convivio*, dovettero essere molte e dolorose. Lo Z. se ne rende ragione pensando com' egli dovesse vincere la diffidenza « che « pur in tanti esilî politici ispirava la sorte di un uomo senza tetto, colpito « di condanna capitale », prima di trovare durevole favore presso qualche potente; onde immagina una brutta storia di ripulse e villanie, sulla quale pargli meglio « che le tenebre si stendano tenaci..... perchè i nipoti « non arrossiscano innanzi a tutto il mondo ». Sta bene, ma forse in questa triste storia converrà tener conto, per essere giusti, anche dell'animo disdegnoso e fiero del poeta, per cui doveva riuscirgli difficile adattarsi alle dure necessità della sua sorte.

Nessuna forte ragione ci vieta di credere che negli anni che corsero tra il primo rifugio di Verona e quello di Lunigiana, Dante soggiornasse per qualche tempo a Bologna, come riferiscono concordi il Villani ed il Boccaccio, ma la congettura, non rifiutata dallo Z., che egli vi insegnasse grammatica, ha fondamento troppo malsicuro, come ha dimostrato il Novati, nel noto passo del *Teleutelogio* di Ubaldo da Gubbio. Qui a Bologna piacerebbe allo Z. di porre la composizione del *Convivio*; e certo quella dotta città meglio di qualunque altra poteva offrire all'esule comodità di studî per una opera così piena di dottrina; ma nessun accenno locale intrinseco, nessuna testimonianza esterna appoggiano la congettura. Comunque sia di ciò, molto sensate mi sembrano le considerazioni che lo Z. fa qui sul *Convivio*, rilevando, oltre alla copiosa dottrina dell'opera, lo stato d'animo dell'autore, il linguaggio amorevole e dimesso verso Firenze e l'intento di giustificarsi davanti ai suoi concittadini, precisamente come avrebbe fatto nelle sue lettere scritte in questo tempo, secondo che accerta il Bruni, ai reggitori del comune ed al popolo stesso.

Che Dante godesse ora della liberalità del conte Alessandro da Romena lo Z. non crede affatto, e rigetta come falsa l'epistola ai nipoti di lui Guido e Oberto, unica fonte della notizia; ammette invece come cosa certa l'andata di lui a Padova, ma le prove egli cerca nella conoscenza che Dante ha delle cose e del dialetto padovano, non nel documento di casa Papafava, ormai messo

---

(1) Non so se lo Z. si mantenga sempre fermo nella sua opinione anche dopo ciò che ne scrissero lo Zenatti ed il Torraca (Cfr. *Bullettino*, N. S., X, 125 sgg.).

(2) « Alla Lastra in val di Mugnone, sulla via del Mugello, quasi di faccia a Fiesole », corregge il Barbi, non alla Lastra presso Signa.

fuori di quistione, nè nell'amore affatto immaginario del poeta per una Scrovegni (1). Fuori d'ogni dubbio è il soggiorno in Lunigiana, grazie al noto documento sarzanese, dal quale risulta che nell'ottobre del 1306 Dante rappresentava i marchesi Malaspina, per procura da loro avuta, nella composizione di vecchi dissidî tra quei signori e il vescovo di Luni; documento prezioso anche perchè ci mostra in quali nobili uffici fosse adoperato il poeta dai signori presso i quali ebbe ricetto. Secondo il Boccaccio, l'ospite di Dante sarebbe stato 'il marchese Moroello', ed è facile arguire che egli intendesse parlare di Moroello da Giovagallo, il 'Vapor di val di Magra', il più noto fra i tre Malaspina di quel nome: ma siccome il mandato di procura del documento sarzanese è conferito da Franceschino da Mulazzo, è lecito argomentare che da lui avesse ospitalità il poeta, a Mulazzo, dove antiche tradizioni locali ne serbano tuttora memoria, non da Moroello a Giovagallo, e che il Boccaccio fosse tratto in inganno appunto dalla fama del grande capitano. Così ragiona lo Z.; ma egli non esclude che il poeta abbia avuto campo di sperimentare la cortesia così di Moroello come di altri Malaspina, anzi dietro un attento esame del documento, riesce a chiarir meglio, che il Moroello in esso nominato come uno degli interessati nella questione, è precisamente il marchese di Giovagallo; e a conferma degli ottimi rapporti del poeta con lui, lo Z. adduce, non già la notizia che Dante gli avesse dedicato il *Purgatorio*, com'è detto nella famigerata lettera di Frate Ilario, ma la bella lode e molto significativa alla moglie di lui Alagia de' Fieschi, negando, d'altra parte, che nelle parole di Vanni Fucci, comunque si vogliano intendere, sia incluso un biasimo pel capitano 'di val di Magra' come parve ad altri. Ottimo argomento in sostegno della sua tesi avrebbe lo Z. nell'epistola che si crede scritta da Dante a Moroello, se all'autenticità di quell'epistola egli non fosse decisamente contrario. L'aveva già combattuta altra volta, e qui torna alla carica con non minore accanimento, senza tener conto, neanche nelle note, delle forti obiezioni che ad una parte almeno de' suoi ragionamenti furono fatte. Eppure gli studiosi non sono disposti ad ammettere che su quell'epistola sia da porsi la pietra sepolcrale: tutt'altro; da quanto hanno scritto il compianto Oddone Zenatti, e, recensendo il libro di lui, il Torraca, si direbbe che ora appunto si riaccenda la questione (2).

Sempre a proposito della dimora di Dante in Lunigiana, lo Z. accenna all'ipotesi che ivi trovasse ospitalità per qualche tempo anche Cino da Pistoia, perciò prende in esame il sonetto di lui che a tale supposizione ha

---

(1) La tradizione che a Padova si trovasse con Giotto mentre questi dipingeva la cappella dell'Arena, non pare allo Z. suffragata da serie testimonianze, per quanto ripetuta con insistenza.

(2) Cfr. *Bullettino*, N. S., X, 139 sgg. Della canzone *Amor da che convien*, colla quale si connette l'epistola a Moroello, lo Z. propende a credere che sia « una semplice galanteria cortigiana, « e che il poeta vi celebri una signora del Casentino, al cui amore egli non avesse alcuna seria « ambizione »; tale opinione mi pare più accettabile di quella sostenuta ora dal Torraca con tanto valore, che cioè essa si connetta colle rime pietrose, e con quelle sia stata scritta nel 1311, quando Dante, nel bel mezzo della spedizione di Arrigo VII, sarebbe stato sorpreso nel Casentino da quel folle amore.

dato motivo, non meno dell'altro col quale si crede che rispondesse a lui Dante in nome del Malaspina: quindi ricorda, ma solo di sfuggita, gli altri sonetti di corrispondenza fra i due poeti, per fermarsi poi a ragionare sull'epistola di Dante a Cino. All'autenticità di questa lo Z. è pienamente favorevole, anzi direbbe il Barbi, che a sostenerla « mette tanta buona volontà, « quanta ne ha dimostrata a negar quella delle due precedenti ». E in verità fa meraviglia vedere com'egli tenga buone per l'epistola a Cino ragioni che non accetta per l'altre: che trovi molto naturale, per citare un esempio, che il Boccaccio infiorasse una sua lettera giovanile di espressioni e concetti presi da questa epistola a Cino, e non ammetta che possa aver fatto lo stesso di quella a Moroello per un'altra sua lettera giovanile, quando dal raffronto fatto dal Vandelli la cosa risulta provata all'evidenza. In questo la critica dello Z. è meno oggettiva di quello che suole essere.

Dopo lo sprazzo di luce che il documento sarzanese riflette sulla vita di Dante, si ricade nelle incertezze e nelle tenebre di prima, in mezzo alle quali il biografo deve procedere a tentoni per via di congetture. Così fa lo Z. studiandosi di rintracciare, dietro vaghi accenni e notizie anche più incerte, le orme dell'esule nelle diverse regioni d'Italia; e per quanto egli non riesca mai o quasi mai a far nascere in noi l'intima persuasione che nel tale o tal altro luogo il poeta fu certamente, sentiamo però che in queste congetture molto vi dev'essere di vero, perchè il poeta stesso ci induce a crederlo. Infatti, se nel *Convivio* ci assicura d'essere pervenuto in quasi tutte le parti dove si parla l'idioma italico, nel *De Vulg. Eloq.* ci dà prova di una grande pratica dei dialetti d'Italia, congiunta con una non meno grande conoscenza geografica dei luoghi ove sono parlati. Su ciò insiste lo Z. ed a ragione, come nota a ragione che dal *De Vulgari Eloquentia* traspare una nuova condizione di spirito del poeta. « L'esilio lo « amareggia sempre, ma lo sorregge un'alta e sicura coscienza di sè, la « quale si sarà formata non solo per opera degli studî, ma per la stima e « qualche favore ottenuto » (p. 226).

Che dopo aver errato per diverse parti d'Italia Dante varcasse le Alpi e si recasse a Parigi, come attestano il Villani ed il Boccaccio, non pare improbabile allo Z.; fallaci sono bensì gli indizî che di quel viaggio si vollero trovare nelle opere del poeta, ma non trascurabile l'attestazione dei due trecentisti, quella specialmente del Boccaccio, il quale fu certo in grado d'aver notizie del fatto (1).

Buon capitolo è il XV, *La discesa di Enrico VII.* Una bella sintesi dei fatti accompagnata da riflessioni molto opportune, porge un'idea chiara di quell'avvenimento, che, se commosse tutta Italia, dovette destare nell'animo di Dante un vero tumulto di speranze e di ansie. La sua trepidazione ci sarebbe nota innanzi tutto da una lettera, perduta per noi ma ricordata anch'essa da Flavio Biondo, colla quale il poeta, stando a Forlì, avrebbe informato Cangrande dell'atteggiamento non benevolo de' Fiorentini di fronte

(1) Solo nelle note lo Z. ha potuto valersi della notizia scoperta recentemente intorno alla morte di Sigieri (v. p. 719, n. 239).

ai legati dell'imperatore: documento importante, ove se ne potesse accertare l'esistenza; perchè, oltre a mostrarci il vivo interesse del poeta per la riuscita dell'impresa, servirebbe a metterci sulle tracce di lui verso il luglio del 1310, quando appunto ebbe luogo quell'ambasceria: ma troppo poco sappiamo di quella lettera, se pure fu scritta. Invece possediamo le altre tre, molto note, ai principi e popoli d'Italia, ai Fiorentini e ad Arrigo VII, nelle quali il grande esule, « con voce alta e sicura si fa interprete, dice bene il « Barbi, dei dolori e delle speranze di tanti fuorusciti »: documenti notevoli anche questi, non solo per la biografia e per lo svolgimento del pensiero di Dante, contenendo esse concetti e ragionamenti che avranno poi una trattazione ampia nella *Monarchia*, ma anche per la storia di quel fortunoso periodo; la prima in particolare, scritta evidentemente dopo l'enciclica del 1° settembre 1300 (e lo Z. insiste a ragione sui rapporti tra essa e il documento papale già notati dal Cian), « rispecchia fedelmente il carattere della « spedizione intrapresa da Enrico VII ». Anche contro queste tre epistole la critica sollevò già qualche dubbio; ma una conoscenza più perfetta dei tempi e delle circostanze, ed uno studio più oggettivo dei tre documenti, lo hanno dissipato affatto (1), sì che la questione dell'autenticità a pena è accennata dallo Z. Le due ultime, l'una del 31 marzo, l'altra del 18 aprile 1311, sono scritte dal Casentino: ma presso quali dei conti Guidi si trovasse il poeta non è noto. Lo Z. propende pei conti di Porciano, il Torraca invece crede ch'egli fosse ospite del conte di Battifolle a Poppi (2), e trova non inverosimile che Dante scrivesse allora per la contessa le tre note letterine di risposta all'imperatrice, alle quali lo Z. non è disposto a concedere la paternità dantesca. La notizia di una visita che il poeta avrebbe fatto all'imperatore, l'esclusione di lui dall'amnistia di Baldo d'Aguglione, la quasi certezza ch'egli non prese le armi contro la patria (3), come fecero altri fuorusciti i quali perciò furono colpiti dalla condanna del 7 marzo 1313, sono altrettanti punti biografici che si connettono colla discesa di Arrigo VII, e che lo Z. discute e lumeggia in questo capitolo.

Dove ricoverò il poeta dopo la morte dell'imperatore? Lo Z. crede ch'egli

---

(1) All'ultimo oppositore, il Kraus, che nella sua opera poderosa si direbbe avesse assunto il compito speciale di demolire l'autenticità delle epistole dantesche, rispose molto bene il Cian nel *Bullettino*, N. S., V, 139 sgg.

(2) Cfr. *Bullett.*, N. S., X, 153-5, dove sono corrette alcune inesattezze nelle quali è caduto lo Z. a proposito dei conti Guidi.

(3) Che Dante non avesse preso le armi contro la sua città risulta anche dalla testimonianza del Bruni, il quale si riferisce ad uno scritto del poeta, probabilmente ad una lettera perduta. Così sarebbero parecchie le lettere dantesche che l'Aretino dice d'aver vedute e che noi non conosciamo; ma che le sue asserzioni siano attendibili appare dal fatto, che una delle lettere da lui citate, quella ai scelleratissimi Fiorentini, è arrivata fino a noi; di un'altra « Populo meus » fa menzione anche il Villani, il quale ne conosce tre: questa, quella ad Arrigo VII e quella ai cardinali; la seconda delle quali è nota anche al Boccaccio. — Sulle epistole dantesche ora più che mai si sente il bisogno di uno studio serio ed ampio, quale ci è promesso dal prof. Novati. Nel libro dello Zingarelli questa, s'io non erro, è la parte più deficiente, anche perchè l'autore non credette di dedicare ad esse un capitolo speciale, nè di studiarle in relazione colla epistolografia del tempo.

cercasse subito rifugio a Verona presso Cangrande, e gli piace di immaginarlo in quella corte, cui facevano capo molti interessi d'Italia, tutto intento alla grande opera, mentre gravi avvenimenti si seguivano in breve tempo, fra i quali la morte di Papa Clemente, e, subito dopo, quella di Filippo il Bello (1). Tale ipotesi non è senza attrattive, poichè l'onorata menzione che il poeta fa degli Scaligeri e sopratutto gli elogi specialissimi di Cangrande, la tradizione del soggiorno di lui a Verona tanto diffusa da dar luogo perfino a fioriture leggendarie, inducono a credere, chi ben rifletta, che il poeta abbia goduto dell'ospitalità degli Scaligeri più a lungo di quanto non si creda comunemente. Ma oltre alle ragioni di opportunità, nessun dato di fatto si può addurre in appoggio di siffatta congettura (2). Secondo lo Z. però, Dante si sarebbe indotto poco dopo a lasciare il sicuro rifugio di Verona per ritornare in Toscana, quando Uguccione della Faggiola rialzò per un momento le speranze degli esuli; la qual cosa si dovrebbe argomentare dal noto episodio di Bonaggiunta da Lucca: se non che, pur ammettendo che da quell'episodio « avvolto nelle nebbie delle grandi profezie del poema », come dice lo Z., si debba arguire di un'andata del poeta a Lucca durante l'esilio, tale andata, checchè si dica in contrario, potrebbe aver avuto luogo al tempo della dimora in Lunigiana. Mancando questo argomento, nessun altro fatto ci obbliga a credere ch'egli da Verona ritornasse in Toscana, se davvero egli aveva già accettata l'ospitalità degli Scaligeri.

Nel '15 Dante veniva colpito da due nuove sentenze emanate contro i fuorusciti dal vicario di re Roberto in Toscana, messer Ranieri di Zaccaria d'Orvieto. Sul fatto ci mancano molte notizie; ma le considerazioni dello Z. ed un documento nuovo additato ora dal Barbi, riescono a chiarirlo meglio che non s'era fatto finora. Colla prima sentenza del 15 ottobre, il vicario angioino condannava alla pena di morte tutti e singoli i nominati nella sentenza stessa, perchè, citati a comparire davanti a lui e alla sua corte, non si erano curati di presentarsi a riconoscere la pena di confine loro inflitta, e a dare sicurtà, mediante cauzione, di stare ai confini assegnati. Coll'altra, del 6 novembre, lo stesso vicario li mette al bando abbandonandoli alle offese di chiunque voglia danneggiarli nell'avere e nella persona, perchè non si vantino della loro contumacia alla condanna precedente (3). Sono dunque due sentenze ben distinte: una condanna alla pena di morte e un bando nell'avere e nella persona; condanna e bando che pre-

---

(1) Da Verona avrebbe scritto la nota lettera ai cardinali, un opuscolo politico più che un'epistola oratoria, e scritto più per commuovere l'opinione pubblica, che per i cardinali cui è indirizzata, come crede lo Z., che sull'autenticità della medesima non ha dubbio alcuno.

(2) È notevole, per altro, che tanto il Boccaccio quanto il Bruni, pongano la dipartita definitiva del poeta dalla Toscana, appunto in seguito alla morte di Arrigo, perduta ogni speranza di ritornare in patria.

(3) Questa sentenza del 6 novembre era già nota per due estratti a noi pervenuti; non così l'altra del 15 ottobre, della quale non si avevano che notizie indirette: ma ora il Barbi pubblica anche di questa un estratto da lui trovato in una pergamena dell'Archivio di Stato fiorentino. La sentenza è veramente del 15 ottobre, come per mero caso aveva stampato lo Zingarelli, scambiando l'anno col giorno del mese.

suppongono, come ben ragiona lo Z., un atto precedente e perduto per noi, « col quale Dante ed altri condannati politici..... ebbero commutata la pena « di morte del podestà Cante de' Gabrielli in quella del confine, a condi- « zione che si presentassero a sodare » (p. 297); e da ciò argomenta, che dopo la battaglia di Montecatini il vicario angioino procedesse ad un atto molto simile alla riforma di Baldo d'Aguglione (1). Comunque siano andate le cose, è certo che Dante fu compreso nella lista dei confinati e fu citato a comparire davanti a messer Ranieri in Firenze, segno evidente ch'era stata riformata la sentenza di Cante de' Gabrielli, che lo condannava ad essere arso qualora fosse venuto in potere de' Fiorentini: ed è pur certo ch'egli non comparve ad accettare il confine e a dare sicurtà. Forse, pensa lo Zingarelli, non credè « nè opportuno nè decoroso di correre allora sotto il « manto del vicario angioino, e comprare un perdono col denaro e con la « condanna di confine, egli che aveva così alto concetto di sè e la coscienza « della propria innocenza » (p. 298). Ad ogni modo tale rifiuto diventa più spiegabile quando si ammetta che il poeta avesse già trovato cortese ospitalità presso Cangrande.

D'un altro rifiuto del poeta ci rimarrebbe un nobile documento nella lettera all'amico fiorentino, « la cui autenticità, dice lo Z., riposa unicamente « sulla questione del tempo nel quale sarebbe stata composta ». Che essa si riferisca alla nota provvisione del 2 giugno 1316 colla quale venivano ribanditi molti condannati politici mediante il pagamento d'una data somma e l'offerta a S. Giovanni, è ormai difficile ammetterlo, dopo che il Barbi fece notare che quella provvisione escludeva espressamente tutti i colpiti di condanna da Cante de' Gabrielli; resta però sempre ammissibile l'ipotesi che di quel provvedimento gli amici del poeta si fossero affrettati a dargli notizia prima che fossero ben note le limitazioni in esso contenute. A questa ipotesi si attacca anche lo Z., ma ne avanza pure un'altra, cioè che l'epistola sia da mettersi in relazione colla presunta citazione del '15 di messer Ranieri, anzichè colla provvisione del 2 giugno 1316, e ciò nella duplice supposizione, o che in quella citazione fosse realmente inclusa la condizione dell'offerta a S. Giovanni, o che gli amici del poeta, scrivendo a lui prima che il provvedimento fosse preso, credessero ad un ribandimento mediante tale offerta, mentre in effetto non si ebbe che una commutazione di pena. Se non che il Barbi dimostra ora, in modo evidente, che l'ipotesi dello Z. non regge nè nell'un modo nè nell'altro, e che il provvedimento cui si riferisce l'epistola va distinto assolutamente dalla citazione del vicario angioino: tuttavia ammette che tale provvedimento possa essere del '15; anzi

(1) Tale deduzione pare legittima anche al Barbi, che la conforta con nuove osservazioni. « I « particolari ci sfuggono, egli scrive, perchè mancano le provvisioni dei Consigli maggiori dal « 26-27 marzo 1314 al 26 febbraio 1315 st. fior., cioè 1316, e le consulte non ci illuminano ab- « bastanza. Tuttavia queste ci parlano d'una balìa data ai Priori e al Gonfaloniere ai primi di « settembre 1315, la quale fa supporre urgenza di prendere provvedimenti straordinari, e dalla « sentenza del 15 ottobre... risulta che fu nominata una commissione per inquisire e deliberare « sui ghibellini sospetti » (p. 24).

nelle consulte del maggio di quell'anno, alle quali ricorre in mancanza delle provvisioni, trova indizî sufficienti per concludere « che anche pel S. Gio« vanni del 1315 fu fatta un'offerta di condannati e sbanditi alle condi« zioni stesse del 1316 » (p. 26). Ora, pel '15, prima della nuova condanna di Dante come ribelle e prima che si conoscessero le eccezioni che portavano questi ribandimenti, è più ammissibile, che non sia pel '16, il supporre che da amici fiorentini, male informati, fosse scritto a Dante, di modo che egli abbia potuto rispondere con la lettera all'amico fiorentino. Così si aprirebbe una nuova via di salvezza a questo documento, che fu ben detto una delle più belle pagine della vita di Dante.

Sempre a proposito del soggiorno del poeta a Verona, lo Z. si studia di ritrarre, colla scorta di testimonianze antiche, la splendida corte di Cangrande, e discorre dei personaggi più notevoli che a quella corte il poeta potrebbe aver incontrato: in fine del capitolo poi accenna ai viaggi che, secondo tradizioni più o meno attendibili, egli avrebbe fatto da Verona, della realtà de' quali dubita a ragione lo Z., nè si lascia sedurre dalle facili ipotesi, esposte sempre brillantemente, del Bassermann, il quale, non pago d'aver condotto Dante a Pola e sul Quarnero, ricercando le orme di lui anche sul lago gelato di Zirknitz ai piedi dello Javornik biancheggiante di neve, e dentro la celebre grotta di Adelsberg, oltre che in quella di Tolmino, riesce, senza volerlo, a foggiare un Dante troppo moderno.

Ma fra tutte le discussioni di questo capitolo, la più lunga è quella sull'epistola dedicatoria a Cangrande, intesa a dimostrare la falsità dell'importante documento. Venuta dopo i poderosi articoli del D'Ovidio e del Torraca, l'uno contrario, l'altro favorevole all'epistola medesima, nulla essa contiene di veramente nuovo, e sovente non è che l'eco di argomentazioni precedenti; nè, d'altra parte, lo Z. si era proposto di fare una trattazione compiuta del grave argomento, ma solo di rilevare « alcune cose che danno maggior ra« gione di dubitare ». Delle quali cose però tenne conto il Vandelli nella recensione « molto importante », come la giudica lo Z. stesso (p. 724), degli articoli del D'Ovidio e del Torraca, in cui riuscì a dimostrare in modo evidente, grazie a dei raffronti molto persuasivi, che tanto Guido da Pisa quanto il Boccaccio ebbero presente il testo dell'epistola a Cangrande, e che l'uno ne trascrisse parecchi brani nel suo proemio latino al commento, e l'altro la tradusse in volgare, in modo però da lasciare nella sua prosa tracce evidenti della derivazione dal testo latino. Ma lo Z., il quale propende a credere « che l'epistola sia condotta specialmente sul Boccaccio e un po' « su Pietro di Dante », non si arrende all'evidenza dei raffronti, ed insiste sulla priorità del testo del Boccaccio in un passo già da lui indicato. Eppure un esame più spassionato del commento boccaccesco in rapporto all'epistola, l'avrebbe condotto a riconoscere, che non solo nel passo in questione, ma anche in altri, e perfino in quello sul titolo della *Commedia*, che a lui sembra debba bastare da solo a provare la derivazione dell'epistola dal commento del Boccaccio, è evidente l'uso che di quella fece il Certaldese, essendosi egli servito qui delle parole di essa per formulare una delle molte obiezioni che si possono fare al titolo di *Commedia* dato al poema. D'altronde a dimostrare che l'epistola non può essere condotta nè sul Boccaccio

nè su Pietro di Dante, dovrebbe bastare il fatto che da essa attinse largamente Guido da Pisa, se lo Z. non si ostinasse a negare anche qui l'evidenza delle cose, e non si rifugiasse da ultimo dietro il pretesto che del commento di Guido da Pisa non si sa quando fosse composto. Vana scappatoia anche questa, perchè intorno all'età di quel commento ne sappiamo abbastanza da escludere ogni dubbio sulla sua priorità in confronto di quelli del Boccaccio e del figlio di Dante.

Quanto è severo contro l'epistola a Cangrande, altrettanto è facile ad ammettere l'autenticità della *Questio de aqua et terra*, che Dante avrebbe tenuto pubblicamente a Verona il 20 gennaio del 1320, nella chiesa di S. Elena. Contro di essa però i critici hanno sollevato molti dubbî, e la controversia al presente è tutt'altro che sciolta; per cui a me pare che lo Z. corra troppo, quando, esposto il contenuto del trattatello e detto brevemente delle ragioni che starebbero in favore dell'autenticità, conclude che « l'opera non può ritenersi apocrifa ». All'epistola a Guido da Polenta per l'ambasceria del 1313 o '14, non dedica che poche parole per dire che è « un'impostura delle più goffe »; nè io credo che valga la pena di occuparcene, finchè fonte unica di quel documento rimanga la stampa del Doni. Si ferma invece a trattare della corrispondenza poetica di Dante con Giovanni Querini e del noto sonetto col quale il veneziano si rivolge a Cangrande, bramoso di « veder la gloria santa | del Paradiso che 'l poeta canta », sonetto che anche lo Z., seguendo il D'Ovidio, ritiene posteriore alla morte di Dante, mentre a me pare che l'interpretazione datane dall'illustre maestro non sia così sicura da escludere affatto l'altra, secondo la quale il Querini l'avrebbe scritto vivente il poeta. Comunque sia di ciò, questo sonetto, non meno delle lodi solenni dello Scaligero nell'ultima cantica della *Commedia*, porgono sicuro argomento a credere che le buone relazioni tra Dante e Cangrande si conservassero inalterate fino alla morte del poeta, e che a torto alcuni, lasciandosi fuorviare da vane leggende, supposero una rottura di tali rapporti, per cui Dante si sarebbe allontanato da Verona.

A Ravenna, secondo lo Z., Dante sarebbe andato solo nella primavera del '20: il Ricci invece crede ch'egli vi cercasse 'l'ultimo rifugio' prima del '19 e probabilmente tra il '17 e il '18; ma le prove che questi reca non sono così decisive da escludere in modo assoluto che v'andasse più tardi. Ora, questo è ciò che cerca di dimostrare lo Z.; ma in sostegno della propria tesi, che tale andata debba ritardarsi fino alla primavera del '20, egli non reca altro argomento positivo, all'infuori di quello già accennato, della dissertazione *de aqua et terra* tenuta a Verona nel gennaio 1320; argomento mal sicuro, a mio giudizio. Forse fra la dimora di Verona e quella di Ravenna non va posta una linea di demarcazione così precisa da separare nettamente l'una dall'altra: può essere che i rapporti del poeta coi signori Polentani cominciassero assai prima di lasciare definitivamente la corte degli Scaligeri; e d'altra parte, esclusa l'ipotesi di una rottura con Cangrande, non è difficile supporre che da Ravenna il poeta ritornasse pure a Verona. Certo è che tanto le testimonianze dei biografi antichi, quanto la tradizione, ci inducono a credere che il soggiorno di lui a Ravenna fosse più lungo di quello che lo Z. suppone. Anche la corrispondenza con Giovanni del Vir-

gilio, in cui Ravenna è considerata come la seconda patria del poeta, anche il fugace accenno dell'*Acerba*, al quale lo Z. cerca invano di togliere ogni valore, ci portano alla stessa conclusione.

I carmi latini scambiati con Giovanni del Virgilio sono presi in esame dallo Z. innanzi tutto per dimostrare, dalle allusioni a fatti storici contenute nella prima epistola del maestro bolognese, che fu scritta nel 1320 e non nel '19, come aveva sostenuto il Ricci (1); indi, egli espone e commenta le tre ecloghe seguendo la nuova interpretazione proposta dal Novati, che la *ovis gratissima* della prima sia la bucolica di Virgilio e i *decem vascula* dieci ecloghe che il poeta si proponeva di comporre come nuovo titolo, e più efficace, alla bramata coronazione poetica (2). Ma l'ingegnosa interpretazione, che fu già accolta con tanto favore dagli studiosi, oggi, dopo le obiezioni che le sono state mosse specialmente dal Carrara e dal Torraca (3), non pare più così sicura, e la vecchia tenta riprendere il suo posto. Intanto giova constatare che lo studio dedicato a questi carmi specialmente in questi ultimi tempi, ha portato i suoi frutti; e come più nessuno oserebbe mettere in dubbio l'autenticità di detti carmi, così tutti sono concordi nell'attribuire loro l'importanza che si meritano.

Alla questione, che pure si connette colle ecloghe, se Dante a Ravenna abbia esercitato un insegnamento pubblico, lo Z. risponde in senso negativo, seguendo anche qui le dotte riflessioni del prof. Novati; egli crede che le note parole del Boccaccio vadano intese con discrezione, e più che a scolari veri e proprî, si debba pensare ad ammiratori ed ascoltatori del glorioso poeta, alcuni de' quali ci sono noti dalle ecloghe, che lo circondarono negli ultimi giorni di sua vita e ne raccolsero l'estremo anelito, quando egli spirò nella notte tra il 14 e il 15 settembre del 1321.

Detto degli onori funebri resi alla salma e dei compianti in versi arrivati fino a noi, dai quali una cosa appare in modo evidente, cioè che al momento della morte del poeta già grande era la fama di lui e già si aveva notizia della *Commedia* (4), lo Z. discorre in breve, e non senza lasciarsi sfuggire

---

(1) Lo Z. si esprime molto male dicendo che fu scritta « non, come vuole il Ricci, nel 1319. ., « ma tra l'inverno di quell'anno e la primavera del 1320, quando due fiere procelle avevano dan- « neggiato miseramente le flotte siciliane e napoletane » (p. 334); evidentemente intendeva di dire in conformità colla sua tesi sul tempo dell'andata di Dante a Ravenna, che l'epistola fu scritta dopo le due fiere procelle, quindi non prima della primavera del '20. Finora gli studiosi avevano scorto nella lettera del maestro bolognese allusioni a fatti accaduti tra il '18 e il '20: invece il Torraca ha cercato di dimostrare ora (*Bullettino*, N. S., X, 171 sgg.) che quelle allusioni si riferiscono a fatti del '16, e che perciò la corrispondenza poetica di D. con G. del Virgilio va anticipata d'un paio d'anni. Ma le ragioni da lui addotte non mi sembrano talmente persuasive da indurci ad abbandonare l'antica cronologia.

(2) Non capisco che cosa abbiano da fare col *Carmen bucolicon* che Dante si sarebbe proposto di comporre, i « pastorelli » dei quali lo Z. tocca a p. 337.

(3) Vedi *Giornale Dantesco*, an. XI, quad. III, e *Bullett.*, N. S., X, 160 sgg.

(4) Tra i sonetti di compianto ne trova uno nel quale dell'anima di Dante è detto: « Oggi par- « tita Dalla miseria della turba errante », mentre più sotto si accenna alle tre cantiche della *Commedia*, ed egli nota: « Questi ultimi versi alludono chiaramente alle tre cantiche; sicchè si « può intendere che il sonetto non fosse composto subito alla morte di Dante, come parrebbe

qualche inesattezza (1), dei ritratti di Dante, della tomba inalzatagli a Ravenna, delle vicende toccate alle ceneri di lui, e con ciò chiude la prima parte del volume.

Ampia e particolareggiata è pure la trattazione delle *Opere*, che occupa la seconda parte del volume, pari di mole alla prima. Nella vita letteraria di Dante lo Z. distingue due epoche; l'una delle Rime, l'altra del Poema. Con le Rime hanno stretta attinenza tre altre opere: la *Vita Nuova*, il *Convivio* e il *De Vulgari Eloquentia*, nelle quali Dante ritorna sulle sue liriche, sui concetti in esse espressi e sulla loro forma, dandoci ragione, in certo modo, della sua arte. Ma due di queste opere disgraziatamente sono rimaste incompiute sul bel principio, e così sono venute a mancarci molte notizie che sarebbero state assai preziose; perchè intorno alle rime dantesche, non avendole il poeta riunite in un sol corpo, nè essendosene fatta per tempo una raccolta completa, sono nati molti dubbî ed incertezze. Allo stato attuale delle cose, solo di questo siamo sicuri, che alcune di esse sono andate perdute, e che di non poche di quelle che vanno sotto il nome di Dante, l'autenticità o è molto dubbia, o è affatto insostenibile. A simile conclusione giunge lo Z. dopo una rapida corsa a traverso questo campo irto di difficoltà, ch'egli a pena tenta di sciogliere: insistervi più a lungo sarebbe stato inutile, dal momento che a sgrovigliare l'arruffata matassa del canzoniere dantesco attende di proposito il Barbi, dal quale, nel difficile compito, è lecito aspettarsi tutto quello che la critica moderna ci può dare. Notevoli intanto gli appunti ch'egli fa qui allo Z. (pp. 33 sgg.).

Ad ogni modo, e non ostante i dubbî che le circondano, le rime di Dante sono di un'importanza grandissima, e per quanto rappresentino solo una piccola parte della sua attività letteraria, esse costituiscono il nucleo, dice lo Z., « intorno a cui si dilata il genio del poeta, al quale la canzone ma- « gnifica e solenne finì col parer troppo angusta » (p. 363). Nell'esame che segue, accennato brevemente ai rapporti della lirica dantesca coll'anteriore, lo Z. si fa a cercarne le qualità speciali, e le trova, oltre che nella sincerità dell'inspirazione che il poeta stesso pone a fondamento della sua poetica,

---

« dalle parole *oggi partita*, sibbene appena conosciuta l'ultima cantica » (p. 347). Ma è poi tanto sicura la notizia che il *Paradiso* fu pubblicato solo dopo la morte di Dante, o non è forse il caso di domandarci se la notizia stessa vada messa in dubbio davanti ad un indizio come questo?

(1) Le scarse notizie ch'egli riferisce sui ritratti di Dante, non bastano a darci un'idea chiara dello stato della questione; ma chi può dire di vederci chiaro ora che sull'argomento sono venuti moltiplicandosi gli scritti in contradditorio, ed hanno ingrossata la questione più del bisogno? Qualche inesattezza dello Z. è corretta dal Barbi a p. 31, *n.* 2. Il pasticcio che si legge a p. 350, per cui il ritratto del poeta che era in S. Croce è attribuito a Giotto e a Taddeo Gaddi ad un tempo, e per di più il Bruni è messo in contraddizione con sè stesso, è forse un riflesso della incertezza degli antichi intorno alla paternità di quell'affresco. Anche a proposito dell'epigrafe della tomba di Dante, v'è qualche cosa ch'io non capisco: se quella che si legge tuttora sul sepolcro di Ravenna, *Iura Monarchiae* ecc. fu fatta scolpire dall'autore stesso, messer Bernardo Canaccio, secondo che si argomenta dal sonetto riportato dallo Z., e se egli fu contemporaneo di Dante, come mai può reggere la congettura esposta più innanzi, che l'incisione nel marmo di detta epigrafe sia avvenuta « probabilmente alla fine del secolo, nella ricca fioritura di studiosi, « lettori e commentatori del poema di Dante »?...

nella grande potenza rappresentativa: e sta bene: ma non tutte le rime di Dante hanno un egual valore, e innanzi tutto occorreva far distinzione. come osserva il Barbi, fra quelle « anteriori alla canzone *Donne che avete* e « quelle che la seguirono »; e bisognava anche mostrare in che consista « quel famoso rinnovamento di cui il Poeta si vanta autore per bocca di « Bonagiunta Orbiciani ». Il Barbi osserva pure che anche il concetto della donna angelicata non è stato svolto colla cura che meritava, « al lume di « quella dottrina che è in varî modi accennata nelle opere di Dante e chia- « ramente esposta nel *Convivio* », di cui riferisce molto a proposito due passi (pp. 35 sgg.).

Della *Vita Nuova*, dopo un breve esame esteriore, lo Z. indaga il significato intimo e l'intenzione dell'autore: ma anche qui si desidererebbe maggior chiarezza e precisione di idee. Non si capisce, per esempio, come egli possa dire che « il senso alto, spirituale di Beatrice » non era in origine nei ricordi che il poeta si proponeva di esemplare nella *Vita Nuova*, ma fu da lui « indagato e scoperto posteriormente ». Se l'idealizzazione della donna amata è già evidente nelle rime a cominciare dalla canzone *Donne che avete*, doveva pur essere nei ricordi riferentisi ai tempi e alle circostanze in cui quelle rime erano state scritte. Io direi che vi fu un'elevazione di grado, un perfezionamento del concetto iniziale, non l'introduzione di un elemento nuovo. La donna che per il poeta era già datrice di beatitudine e partecipe della natura angelica ancora vivente, andò sempre più spiritualizzandosi nella mente di lui, specialmente dacchè salì da carne a spirito: ma nella *Vita Nuova*, scritta dopo compiuto il processo di idealizzazione, essa appare inalzata fin da principio a quel grado massimo di spiritualità cui era pervenuta solo più tardi. E forse a determinare quest'alto grado di elevazione concorse il nuovo indirizzo del poeta verso una poesia allegorica morale, e il concepimento di una grande opera poetica, anch'essa d'indole spirituale, nella quale campeggiasse Beatrice. Occorreva collocare molto in alto la donna amata e dare un carattere mistico agli amori giovanili, perchè non disdicessero ai nuovi intenti del poeta. Ma ciò si connette colla questione della data, nella quale lo Z., dopo aver detto che termine ultimo è il 1300, si schiera tra i sostenitori dell'opinione, oggi più comunemente accettata, che la *Vita Nuova* sia stata composta intorno al 1293. Con lui è pure il Barbi, il quale crede che supponendola composta « subito dopo il « ritorno del suo autore alla memoria di Beatrice, s'intenda meglio nell'as- « sieme e nei particolari ». Io invece non riesco a persuadermi della necessità di riportare tanto indietro questa data. L'impressione che a me fa la lettura della *Vita Nuova* è quella che il poeta parli di cose passate già da qualche tempo, anche quando si riferisce agli ultimi fatti in essa accolti: e mi confermo vieppiù nella mia impressione quando rifletto alla natura di certi episodî, come sono quelli delle donne dello schermo e l'altro della donna gentile, de' quali parmi che il poeta dovesse aspettare a parlare il più tardi possibile. Quindi, senza entrare in una questione della quale tutti gli argomenti e fino i più lievi indizi cronologici furono ricercati e discussi con diligenza somma per ricavarne delle conclusioni affatto disparate, io propenderei a collocare qualche anno più tardi la composizione della *Vita Nuova*,

quando Dante si era già dato alle poesie allegoriche morali, e, concepita già l'idea, sia pure indeterminata, del poema, si studiava quanto più poteva per rendersi capace di trattar più degnamente di Beatrice. In tal modo si spiegherebbe meglio, ripeto, la gran cura del poeta di innalzare a tanto grado di spiritualità la donna amata.

Ma la lirica dantesca non si chiude colla *Vita Nuova*. « Alle rime gio-« vanili, nota lo Z., succede un'imponente fioritura di rime di contenuto e « di carattere differenti, le une sensuali ed essenzialmente plastiche, le « altre morali »; e queste egli divide in due gruppi, « uno che per la « forma e la materia si collega alla poesia amorosa della *Vita Nuova*, l'altro « che ha forma puramente espositiva e materia tutta dottrinale » (p. 368). Le sensuali sono le rime pietrose, ch'egli qui riprende in esame, specialmente dal lato della forma, giudicandole come un'esercitazione metrica, « uno « sforzo d'arte » (e perchè non potrebbero essere un esperimento poetico intorno a nuovi sentimenti anche quanto al contenuto?), nel quale Dante, « proponendosi a modello un poeta originale nel modo di dominare il metro « e la parola, Arnaldo Daniello », si prova contro difficoltà nuove e grandissime, ch'egli supera in modo meraviglioso. Le morali, tanto le allegoriche quanto le dottrinali, più che per pregi artistici, sono importanti perchè si connettono, dice lo Z., « con lo svolgersi ed atteggiarsi del pensiero e del-« l'arte di Dante in tutte le sue opere » (p. 371). Nelle allegoriche egli canta i nuovi ideali di sapienza e virtù, ne' quali s'affissa ora l'animo suo, assorto prima nella contemplazione della donna amata; e li canta rivestendoli di vaghe sembianze femminili, così che per opera sua anche nella lirica penetra l'allegoria, la quale prima aveva trovato luogo solo in componimenti narrativi. Ma in queste rime allegoriche non avrebbe potuto continuare a lungo senza cadere in ripetizioni; per ciò egli tenta una nuova via e si volge « a cantare soggetti dottrinali per se stessi », illudendosi forse di rendere più accessibili al volgo gli insegnamenti morali col dar loro veste poetica. Il tentativo non doveva riuscire; ma intanto il pensiero e l'arte di Dante prendono atteggiamento ed indirizzo decisamente morale e mistico, fino a che si concentreranno in una grande opera, essa pure morale e mistica, la *Commedia*. D'altra parte i germi e le tracce di questa « inclina-« zione spirituale e morale » si ravvisano già, dice lo Z., nella *Vita Nuova*, tanto nelle rime, nelle quali una maggiore spiritualità dell'amore distingue Dante dagli altri poeti del *dolce stile*, quanto, e meglio, nelle prose. Ed ecco come per mezzo delle rime morali « la *Vita Nuova* si collega col *Convivio* e colla *Commedia* » (p. 371). Ora, in tutto questo ragionamento, se pure io l'ho bene inteso, poichè qui lo Z. non pecca di eccessiva chiarezza, v'è certamente del vero; esso ha soprattutto il merito di rilevare il carattere mistico e morale dell'opera dantesca, che a me sembra ne costituisca la nota qualitativa, tanto che il poeta stesso si darà il vanto di cantore della rettitudine: ma, a parer mio, conchiude di più e con maggiore sicurezza di quello che permettono di fare le nostre cognizioni: infatti, data la scarsità delle notizie intorno alle rime dantesche, non possiamo essere tanto sicuri del loro ordine cronologico da poterne argomentare lo svolgimento progressivo del pensiero del poeta, e ciò avrebbe dovuto rendere più cauto lo Z.

nelle sue argomentazioni (1). Con un breve cenno sulla metrica delle rime, sulla lingua loro e sullo stile, si chiude questo primo capitolo, nel quale molte cose sono trattate senza però esaurire l'argomento troppo vasto e difficile per sè stesso.

Del *Convivio*, conservatosi in ventinove manoscritti, ebbero già contezza gli antichi commentatori e biografi (2) non meno che della *Vita Nuova*, ed il Boccaccio ne lasciò un cenno preciso, dal quale appare ch'egli lo conosceva incompiuto come è giunto a noi. La lezione malsicura del testo ci fa desiderare vivamente l'edizione critica, alla quale attende il bravo Parodi.

La composizione del *Convivio*, per quanto è dato argomentare dagli accenni storici in esso contenuti, va posta, dice lo Z., fra i limiti estremi del 1° febbraio 1306 e il 1° maggio 1308 (3); nè crede che si possa accettare l'ipotesi affacciata più volte dai critici, che le varie parti dell'opera sieno state scritte in tempi diversi e il proemio dopo gli altri trattati. In ciò credo ch'egli abbia ragione: che poi l'opera intiera, come è giunta a noi, o almeno i tre primi trattati siano stati scritti avanti l'autunno del 1306 « nel « quale Dante trovò finalmente la protezione dei Malaspina », è ipotesi che piace allo Z., perchè egli ritiene che l'autore fosse indotto a scrivere questa opera dalle misere condizioni in cui si sarebbe trovato in quel torno di tempo, per cercar conforto negli studî, per cattivarsi la grazia dei potenti e insieme « risollevarsi agli occhi di tutti »: ma a mio giudizio il *Convivio* ha un intento più alto, e l'origine sua va ricercata più addentro nella mente dell'autore. Esso, s'io non m'inganno, è l'opera nella quale si era affissato il pensiero di Dante prima che l'idea della *Commedia* avesse acquistato le proporzioni e l'importanza che ebbe poi; l'opera che per qualche tempo egli considerò come il suo capolavoro, nel quale la dottrina da lui acquistata nei lunghi studî doveva trovar luogo opportuno, ed essere posta a servizio degli uomini. Osserva infatti anche lo Z., che Dante aveva già tracciato con precisione tutto il piano dell'opera e disposta acconciamente la materia varia de' suoi quindici trattati (4): condotta a compimento, sarebbe stata la più grande, per mole, di tutta la letteratura del secolo.

---

(1) Il Barbi accenna (pp. 38 sgg.) a più d'una domanda che lo Z. avrebbe dovuto farsi: « Non « può il poeta avere scritto, sia durante l'ultimo decennio che passò in patria, sia durante l'esilio, « anche qualche rima d'amore, ma nè allegorica nè sensuale? ». E delle rime allegoriche siamo noi certi che tutte hanno lo stesso intento? E sono poi tutte allegoriche quelle che per tali ci dà il poeta?... Parecchi altri appunti fa a questo capitolo dello Z. il Barbi, di poca fedeltà nella interpretazione delle rime, di troppo affrettate deduzioni, di dimenticanze, di inesattezze, ecc.; ma dopo tutto soggiunge, che « i problemi del canzoniere dantesco sono molti e molto imbrogliati, « e bisogna contentarsi di quel che lo Z. ha potuto fare ».

(2) Lo Z. ricorda col Boccaccio il Villani, ma si dimentica degli antichi commentatori della *Commedia*, a parecchi dei quali fu certamente noto.

(3) Avrebbe dovuto dire, con maggior precisione, che posteriori al 1° febbraio 1306 sono certamente gli ultimi capitoli, dal 14° del IV trattato in poi, trovandosi in quel capitolo l'accenno a Gherardo da Camino, come s'egli fosse già morto: ma tutta la parte precedente potrebbe essere anteriore.

(4) Lo Z. crede che fossero già tutte pronte anche le quattordici canzoni, anzi « già tutte « pubblicate e conosciute » (p. 393): ma la ragione che adduce non mi sembra abbastanza persuasiva.

Si è congetturato che negli undici trattati che non furono stesi, Dante avrebbe discorso delle undici virtù aristoteliche da lui ricordate nel IV a proposito della nobiltà, in modo da formare, ove il libro fosse stato compiuto, un vero e proprio trattato di morale; ma tale congettura non è senza gravi difficoltà, e lo Z. non l'accetta: a suo giudizio, più che un trattato organico, il *Convivio* sarebbe riuscito una specie di enciclopedia dottrinale d'indole essenzialmente etica, ma con confini molto larghi, sì che accanto alle virtù morali, vi potessero trovar luogo anche le « intellettuali e spiri- « tuali », senz'altra unità che la occasionale offerta dalle canzoni. Dottrinale è certamente la parte che fu stesa; ma, osserva lo Z., con un carattere soggettivo, che si manifesta subito nel proemio, specialmente nel giustificarsi che fa l'autore d'aver adottato in un'opera dottrinale la lingua volgare invece del latino. La dottrina di vario genere in essa contenuta, astronomica e metafisica nel II e III trattato, più propriamente morale nel IV, non è, se non raramente, dottrina nuova, nè mai è rivolta ad una costruzione filosofica originale; anzi, vera indagine filosofica, nota lo Z., non v'è mai in questo libro, e le più alte questioni vi sono esposte come già svolte da altri. Così dalle opere di Aristotele e di Tolomeo, dai Padri e dalla Scrittura sono attinte le dottrine intorno ai cieli ed ai loro motori; di nuovo (nuovo fino ad un certo punto, osserva il Barbi) Dante aggiunge solo la singolare dottrina delle relazioni tra i cieli stessi e le scienze; ma tali relazioni, che a lui sembrano tanto evidenti, sono rappresentazioni immaginose di poeta, non speculazioni filosofiche. Anche nel IV trattato, il più originale per la nuova dottrina sulla nobiltà che vi espone, i suoi ragionamenti sono sempre incardinati nell'autorità di Aristotele, dei santi Padri e della Scrittura, ed anche qui abbondano la immaginazione e la fantasia. D'altra parte, se ad una costruzione filosofica Dante non ha pensato, tutti i suoi ragionamenti e le sue dimostrazioni presuppongono un sistema filosofico, che non appare qui per la prima volta, ma che sta sempre in fondo del suo pensiero; sistema filosofico che ha per centro, come dice lo Z., la Provvidenza quale regolatrice d'ogni cosa; e da questo concetto appunto nasce quel misticismo che si manifesta in tutte le opere dantesche. Ciò osserva giustamente lo Z., per venire alla conclusione, che a torto dal Witte e da altri si volle vedere nel *Convivio* un'aberrazione della mente di Dante dalla speculazione mistica e teologica, per cui lo rimprovera Beatrice nel paradiso terrestre. Nulla di più falso; perchè il *Convivio*, chi ben ne consideri l'indole generale, è in perfetta armonia colla *Vita Nuova* da una parte, colla *Commedia* dall'altra.

La meno nota ai contemporanei ed anche ai posteri, fino ai nostri giorni, delle opere di Dante, quella che e nei manoscritti e nelle stampe ebbe la tradizione più limitata, è il *De Vulgari Eloquentia*; ma essa ebbe per la prima l'onore di un'edizione critica condotta magistralmente dal Rajna. Quando sia stata composta la parte a noi pervenuta, la sola, secondo ogni probabilità, che Dante scrisse, se prima o dopo il *Convivio* o contemporaneamente ad esso, non è ben manifesto. Da un lieve indizio, il cui valore nella determinazione della data fu impugnato a torto, si sarebbe indotti a ritenerla scritta non più tardi del 1305, quindi prima del *Convivio*: d'altra parte, sul bel principio di questo Dante fa menzione espressamente del

libro di volgare eloquenza che « Dio concedente » intende di fare; ma trattandosi di un'opera solo cominciata, quindi non divulgata, e che nell'intenzione dell'autore forse doveva essere condotta a termine dopo il *Convivio*, si capisce com'egli potesse parlarne in questo come di un libro da farsi, anche se già aveva cominciato a stenderlo. Di questo avviso è appunto lo Z., il quale osserva ancora che dopo l'edizione critica del Rajna, non ha più ragione d'essere l'opinione, fondata sopra una lezione scorretta del testo, che tra il primo e il secondo libro dell'operetta corresse un lungo spazio di tempo.

Nell'esame che ne fa, lo Z. rileva anzitutto il carattere universale che prende da principio la trattazione. Per *volgare eloquenza* Dante intende il parlar volgare, non l'italiano solamente, ma quello di tutti i paesi, ossia la lingua parlata, che s'apprende dalle labbra materne, varia nelle diverse regioni, ma sempre naturale e spontanea, in opposizione alla lingua scritta secondo grammatica, quale sarebbe il latino, che per lui è lingua convenzionale. Per tanto i primi capitoli dell'opera sono « uno studio di filosofia « del linguaggio », ma, come è facile comprendere, molto imperfetto, perchè fondato su materiali affatto insufficienti. Anche qui, osserva lo Z., Dante si vale delle dottrine altrui, ed anche qui procede coll'idea fissa di riscontrare in ogni fenomeno l'opera della Provvidenza, e d'arrivare sempre ad un concetto morale. Così nella confusione babelica, fatto per lui di capitale importanza come quello che spiega la pluralità delle lingue (1), egli crede che sorgesse un linguaggio nuovo per ogni arte, peggiore per le più nobili, perchè quanto più distinti erano gli artefici, tanto più grande fu il loro peccato di superbia. Imperfette sono pure le sue cognizioni rispetto alle lingue europee in particolare: ma pure egli riesce a scoprire la comune origine delle tre principali lingue romanze, e forse, aggiunge lo Z., a intravvedere la relazione tra queste e il latino. Un concetto fondamentale della sua teoria linguistica è quello del variare continuo degli idiomi secondo i luoghi e i tempi, per cui nel solo italiano trova ben quattordici varietà, ciascuna delle quali ne comprende molte altre minori. Ma tutti questi volgari d'Italia sono da ridurre ad un tipo unico, perfetto, che ne contiene la misura e la legge: di qui la ricerca di questo volgare perfetto e la critica di tutti i dialetti parlati nella penisola, nessuno dei quali lo rappresenta: ad esso però si accostarono quasi inconsciamente molti rimatori d'ogni parte d'Italia, che scansando le espressioni basse e plebee cantarono in una lingua più ripulita. Così da pura astrazione, esso diventa cosa reale, identificandosi in certo

---

(1) Sbaglia però lo Z. facendo dire a Dante che tutte le lingue siano derivate « per svolgimento « indipendente, spontaneo, da una delle lingue sorte nella confusione babelica » (p. 409), mentre il testo latino, come corregge il Barbi, va inteso nel senso, che dalla confusione babelica nacquero varî idiomi, da ciascun dei quali, diffusi nelle varie parti del mondo, derivarono poi i diversi volgari. Così io credo che non sia nel vero lo Z. quando dice che Dante fu costretto da « una ferrea « necessità dialettica..... a dare un così grande rilievo alla confusione babelica »; come se a lui non bastasse trovare quel fatto attestato e descritto dalla Bibbia per farne il fondamento della sua teoria sulla pluralità delle lingue.

modo colla lingua dei poeti primitivi; nel che, nota lo Z., vi è certamente del vero.

A chi convenga questo volgare illustre, quali argomenti ne siano degni e quale forma poetica più gli si addica, sono gli argomenti che Dante tratta nel secondo libro, dove « primo fra i filologi moderni, dice lo Z., attacca la « teoria della canzone, per introdurre la regola là dove sino allora sembrava « regnare il caso » (p. 417). Quale sarebbe stato il seguito dell'opera è difficile congetturarlo, e lo Z., che vi si prova, sa benissimo di aver poca probabilità di indovinare (1).

Sorte ben diversa dal *De vulg. Eloq.* ebbe la *Monarchia*, conosciuta da tutti i biografi di Dante, letta e discussa fino dal suo primo apparire (2). È opera dottrinaria anch'essa, ma la dottrina qui tocca interessi più vivi, perchè vi si tratta, come ognun sa, dei rapporti tra l'impero e il papato; questione vecchia, che rinvigorì ai tempi di Dante, ed ebbe, come dice lo Z., tre stadî che « possono chiamarsi da tre pontefici, Bonifazio VIII, Clemente V, « e Giovanni XXII ». Ognuno di questi tre momenti avrebbe potuto porgere occasione alla composizione della *Monarchia*, e perciò gli studiosi non si trovarono d'accordo nell'assegnarle la data. Alcuni la ritennnero scritta ai tempi di Bonifazio VIII, ed anzi cercarono in essa una prima causa delle disgrazie e dell'esilio di Dante. Il Boccaccio la dice composta per la venuta di Arrigo VII; ed è indiscutibile che, se non nei primordî di tale impresa, quando parve che una grande concordia degli animi stesse per comporre il secolare dissidio, dopo l'estate del 1312 e in seguito all'atteggiamento ostile di papa Clemente, Dante potè avere ottima occasione per mettere mano alla sua opera. Allo Z. pare troppo breve il tempo che corre dall'estate del 1312 alla morte di Arrigo nell'agosto del '13 per la composizione di un'opera come questa; ma bisogna riflettere che sul grave argomento già toccato nel *Convivio* l'autore doveva avere meditato a lungo, e che, d'altra parte, non è necessario supporre che il libro fosse compiuto e divulgato avanti la morte dell'imperatore. Se non che nella *Monarchia* si trova un inciso nel quale Dante cita il suo *Paradiso*, e di questo fatto specialmente si vale lo Z. per rimandarne la composizione, d'accordo col Kraus e con altri valenti uomini, agli ultimi anni di vita di Dante, collegandola colla nuova opposizione mossa all'impero da Giovanni XXII per istigazione di Roberto di Napoli: anzi, precisando meglio la cosa, lo Z. inclinerebbe a ritenerla scritta durante il soggiorno di Verona, mentre Cangrande sosteneva colle armi i diritti dell'impero contro il papa e l'Angioino. Certo è che la *Monarchia* è

---

(1) Che lo schema del *De vulg. eloq.* sia stato formato su quello della *Doctrina loquendi et tacendi* d'Albertano da Brescia, come congettura lo Z. (p. 409), è ipotesi mal fondata, che il Barbi combatte a ragione. (Vedi *n.* a p. 41, dove sono riuniti parecchi appunti e dubbi su ciò che lo Z. scrive intorno al *Convivio*, al *De Vulg. Eloq.* ed anche alla *Monarchia*. Per il *De Vulg. Eloq.*, vedi anche la *n.* 1 della pagina precedente).

(2) Lo Z. ricorda la confutazione che ne fece frate Vernani fra il 1327 e il '34, ma non accenna alla notizia riferita dal Boccaccio che la *Monarchia* fosse fatta abbruciare pubblicamente dal cardinale del Poggetto, legato papale a Bologna.

un'opera uscita di getto dalla mente di Dante, profondamente meditata e ben architettata in ogni sua parte; è pure certo che, e per il progresso delle idee e per la maturità del senno che presuppone nell'autore, essa sta bene accanto alla *Commedia*, colla quale ha molti punti di contatto: per ciò siamo indotti a credere ch'essa sia stata scritta nell'ultimo decennio della vita del poeta: ma che appartenga proprio agli ultimi anni, come crede lo Z., non v'è forte ragione che lo dimostri. L'argomento capitale in sostegno di tale ipotesi dovrebbe essere l'inciso nel quale è citato il *Paradiso*: ma sull'autenticità di quell'inciso nessuno può seriamente contare (1).

La secolare questione tra impero e papato è discussa da Dante ne' suoi stessi fondamenti, sì che i libri della *Monarchia* costituiscono una vera e propria trattazione filosofica con tendenze polemiche. Il concetto fondamentale nel quale si incardinano tutti i ragionamenti, è esposto solo in fine dell'opera a modo di conclusione, ma realmente lo scrittore lo ha sempre presente. L'uomo, egli ragiona, partecipe ad un tempo di corruttibilità e di incorruttibilità, intende, come a doppio suo fine, ad una doppia perfezione e felicità, temporale l'una, eterna l'altra; ma i mezzi a lui forniti per raggiungere la duplice meta, sufficienti per sè, gli falliscono per colpa della naturale cupidigia e della infermità sua propria: per cui fu necessaria la duplice guida dell'imperatore e del papa che lo conducano, l'uno alla felicità temporale per mezzo degli insegnamenti filosofici e secondo ragione; l'altro all'eterna, dietro i dettami della rivelazione e secondo fede. Con questo concetto nella mente Dante volge il suo intento a sostenere i diritti, troppo spesso impugnati, dell'impero, e nei tre libri del suo trattato si propone di dimostrare, che la *Monarchia* universale è necessaria alla salute del mondo: che la dignità di tale monarchia fu posta da Dio nel popolo romano; che essa dipende da Dio, nè la chiesa vi può vantare supremazia alcuna. Ne' suoi ragionamenti, osserva lo Z. che li segue passo per passo non senza incespicare qua e là e talvolta malamente, come ha rilevato il Barbi, Dante non si allontana gran fatto da' suoi contemporanei e predecessori: l'autorità delle Sacre Scritture interpretate spesso secondo allegoria, la presupposta analogia tra le cose terrene e le sfere celesti, sono sovente il perno delle sue argomentazioni. Dove è più originale finisce per attenersi troppo al suo sistema della Provvidenza, e ciò specialmente nel secondo libro, dove si dà grande briga di trovare l'intervento divino e il miracolo nei fatti della storia romana. Ad ogni modo e comunque valgano gli argomenti dell'autore, dal libro appaiono molto chiare e precise le sue idee sui due massimi poteri, civile e religioso, sulla necessità della loro separazione, sull'illegalità della supremazia temporale arrogatasi dai pontefici; idee che troppo spesso furono fraintese o si vollero fraintendere, e che lo Z. rimette nella loro vera luce,

---

(1) Di questo avviso è anche il Barbi, il quale soggiunge: « Posteriore al *Convivio* la *Monarchia* « a me par di sicuro, e anche all'epistola ai Principi e Signori d'Italia; ma non vedo la necessità di farla scendere sino al 1317; non ha niente di occasionale, e dovè bastare l'opposizione « fatta ad Arrigo VII e la mala riuscita della sua impresa per fare che Dante rivolgesse la sua « mente a quell'argomento » (p. 42 n.).

accanto ad altre che pure emergono dalla *Monarchia*, quale il concetto della giustizia e della libertà posto a base dell'ordinamento civile, della pace indispensabile all'uomo pel raggiungimento de' suoi alti fini; il concetto pratico dei diritti umani e del bene pubblico indicato come norma e scopo del retto governo; la vita terrena restituita alla sua realtà pur subordinandola ad una perfezione superiore: idee che mostrano la modernità di Dante anche nel libro che fu detto a ragione « l'ultima scolastica espressione del classi-« cismo politico medievale »,

E siamo alla *Commedia*. In un lungo capitolo introduttivo lo Z. discorre da prima del titolo, della tradizione del testo, del tempo della composizione e della divulgazione della grande opera; poi ne ricerca la duplice genesi: l'una interna nella mente del poeta, da una prima idea originaria; l'altra letteraria, dalle varie rappresentazioni dell'oltre tomba, che spuntate già nelle letterature antiche, ebbero una fioritura speciale nel Medioevo.

Sorvoliamo sulla questione del titolo e sul breve cenno intorno ai manoscritti e alle più note edizioni della *Commedia* (1), che basta a pena per dare un'idea della grande diffusione che ebbe il poema fino dal suo primo apparire, e del poderoso lavoro cui si è accinta la Società Dantesca Italiana, proponendosi di disciplinare quell'immenso materiale, per risalire, fin dove sarà possibile, verso il testo genuino del poema; e veniamo all'importante questione della data.

Lo Z. crede, e l'aveva già detto nella prima parte, che la composizione della *Commedia* sia da porsi tutta quanta dopo la morte di Arrigo VII, dal quale avvenimento il poeta avrebbe avuto l'ultimo e definitivo impulso alla grande opera. Di questo avviso non è il Barbi, il quale rifacendosi dalla testimonianza del Boccaccio e dal noto racconto di lui sul ritrovamento dei primi sette canti dell'*Inferno*, preferisce credere che la *Commedia*, o meglio un poema sul genere della *Commedia*, fosse cominciato mentre il poeta era ancora in patria, e che, interrotto per l'esilio, fosse da lui ripreso, ritornando sulla parte già scritta, quando da Firenze gli fu mandato il manoscritto ritrovato, vale a dire, intorno al 1306: allora egli avrebbe messo da parte le due opere che aveva tra le mani, il *Convivio* e il *De Vulg. Eloq.*, per dedicarsi tutto al poema, tanto che in meno di due anni avrebbe condotto a termine tutto l'*Inferno* e i primi sei canti del *Purgatorio*. Ma su questa via io non so decidermi a seguire il mio valente amico. Non già ch'io intenda negare ogni fondamento di verità al racconto del Boccaccio; che anzi sarei disposto alle più ampie concessioni, perchè anche a me sembra molto naturale che Dante avesse tentato anche prima dell'esilio di ritrarre poeticamente la « mirabile visione » di cui parla in fine della *Vita Nuova*, e non solo prima dell'esilio, ma vorrei dire prima anche del 1300. Infatti, ammesso che l'idea di celebrare la donna amata in una visione poetica fosse nata tanto presto nella mente di lui,

---

(1) Parlando dei tentativi fatti in diverse riprese per ricostruire criticamente il testo del poema, lo Z. avrebbe dovuto dare maggior importanza all'opera del Moore (*Contributions to the textual criticism of the D. C.*, Cambridge, 1889), la più poderosa del genere dopo quella del Witte.

come risulta dalla *Vita Nuova*, difficilmente si capisce come poi potesse rimanere per parecchi anni allo stato di incubazione, senza che il poeta cercasse di darle vita, tentando magari diverse vie, prima di arrivare alla grandiosa concezione che oggi abbiamo davanti. Se ciò avvenne, uno di tali tentativi potrebbe essere stato l'incominciamento, e diciamo pure i canti trovati da Dino Pierini o da Andrea Poggi che fosse, e mandati a Dante in Lunigiana, come racconta il Boccaccio; così si capirebbe come il poeta avesse potuto lasciar da parte quei canti, forse già ripudiati, mentre non si capirebbe facilmente com'egli, una volta concepita la *Commedia* nelle sue linee generali, potesse perderla di vista e mettersi a comporre altre opere, per ritornare ad essa solo quando da Firenze gli sarebbe giunto l'eccitamento a continuarla insieme col manoscritto ivi lasciato. Il Barbi invece attribuisce a questo cominciamento un'entità e un'importanza che a me sembrano eccessive: e ciò perchè egli, dalla nota invettiva contro Alberto Tedesco, che presupporrebbe vivente ancora quel monarca, argomenta che avanti il maggio del 1308 la composizione della *Commedia* fosse già giunta al canto sesto del *Purgatorio*. Ma l'interpretazione ch'egli dà a questo passo del *Purgatorio* seguendo i ragionamenti del Rieger, è poi tanto sicura da poterne fare in certo modo il fondamento della cronologia dell'*Inferno* e di parte del *Purgatorio*? E lo fosse anche, chi ci impedisce di supporre che il poeta, pure scrivendo più tardi, ritornasse col pensiero al tempo di Alberto come quello che meglio, anzi, che solo si confaceva all'invettiva contro gli imperatori non curanti dell'Italia? (1). Convengo anch'io col Barbi che nel raccogliere i numerosi indizî cronologici sparsi pel poema, e specialmente quelli dell'*Inferno* e del *Purgatorio*, bisogna badare al carattere loro, per distinguere quelli che potrebbero essere aggiunte posteriori dai veri accenni a fatti contemporanei; ed ammetto anch'io che il poeta, prima di divulgare le sue cantiche potè benissimo ritornarvi sopra, ritoccarle e fare delle aggiunte a lui suggerite da fatti nuovi e da nuovi sentimenti: ma per collocare tra queste aggiunte le due allusioni sicure a fatti del 1312 e del 1314 che si trovano nell'*Inferno* (XXVIII, 76-90 e XIX, 79-87) bisognerebbe avere delle ragioni speciali, oppure bisognerebbe poter opporre loro altri indizî cronologici, di valore incontestabile, che riportassero indietro la composizione delle due cantiche; il che parmi che per ora non si sia fatto. Per ciò, senza essere esclusivo com'è lo Z., io pure ritengo che anche le due prime cantiche siano state scritte in gran parte, se non interamente, dopo la morte di Arrigo VII, quando, cessate le ansie e le trepidazioni per quell'impresa in cui aveva

(1) Su questo riflesso vorrei richiamare l'attenzione dell'amico Barbi. L'apostrofe ad Alberto a me non sembra tanto spontanea da fornirci un sicuro indizio del tempo in cui il poeta scriveva: per una sfuriata com'è questa contro gli imperatori tedeschi, a Dante poteva tornare opportuno di rivolgere la parola a lui, anche scrivendo dopo ch'egli era morto. Nè più sicura mi sembra l'induzione che la seconda cantica fosse condotta a termine « nella seconda metà del 1314 », fondata sull'ipotesi del Davidsohn, che nel *cinquecento dici e cinque* debba vedersi adombrato Lodovico di Baviera; ipotesi certamente osservabile e sorretta da buone ragioni, ma niente più che ipotesi.

tanto sperato, Dante potè trovarsi, grazie all'ospitalità degli Scaligeri e dei Polentani, in condizioni più adatte per la composizione del poema. Il che però non impedisce di immaginare un lungo lavoro di preparazione nell'architettura della grande mole, nella ricerca e nella distribuzione del materiale; nè esclude in modo assoluto che il poeta avesse anche steso la mano a colorire qua e là il disegno tracciato (1).

A determinazioni cronologiche più precise non credo che si possa arrivare per ora, e le conclusioni dello Z., che l'*Inferno* fosse finito tra il 1315 e il '16, al più tardi il '18, e il *Purgatorio* tra il '17 e il '18, sono molto discutibili; tanto più che nel suo ragionamento egli non distingue abbastanza la questione della composizione da quella della pubblicazione. Su quest'ultima però raccoglie in breve quanto v'ha di più attendibile, cioè: che le prime due cantiche furono divulgate prima della morte di Dante; che molto probabile è la notizia del Boccaccio, confermata ora dal sonetto del Querini, che il poeta mandasse a Cangrande i canti finiti prima di divulgarli; che non regge invece l'altra, malamente desunta da un sonetto di Jacopo figlio di Dante, che le tre cantiche, riunite per la prima volta dallo stesso Jacopo otto mesi dopo la morte del poeta, fossero da lui mandate e dedicate a Guido da Polenta, allora podestà di Bologna.

Quanto alla « genesi interna » del poema convengo pienamente collo Z. ch'essa si congiunge con l'amore di Beatrice. Il « nucleo originario » è certamente nella *Vita Nuova*, non già nel sonetto *Oltre la spera*, ma nella « mirabile visione » accennata nell'ultimo paragrafo: anzi a me piacerebbe di considerare quella visione come il germe donde sarebbero nati ad un un tempo e il racconto della *Vita Nuova*, in cui è tanto manifesto l'intento di inalzare ad alto grado di spiritualità la donna amata, e la prima idea di un'opera poetica in forma di visione, che ne facesse l'apoteosi; quello come preparazione di questa. In che consistesse poi questa prima idea e come si svolgesse in seguito, è difficile indovinarlo: ma, meglio che seguire lo Z. nel complicato processo ch'egli immagina, io preferirei supporre più semplicemente che l'idea primitiva, pur passando per diverse fasi, si mantenesse sempre nella forma originaria di una visione poetica, senza confondersi mai coi nuovi concetti dottrinali e morali da cui nacquero le rime morali e il *Convivio*; così che quest'ultimo sarebbe stato concepito da Dante come una grand'opera, anzi come il suo capolavoro dottrinale, senza nulla derogare al proposito della visione poetica ad esaltazione della donna amata. Solo più tardi i due concetti, il poetico personale e il dottrinale morale, si sarebbero congiunti nel gran disegno della *Commedia*; e allora, lasciata in sospeso l'opera dottrinale, Dante si sarebbe dedicato tutto al poema. Così

---

(1) Non so decidermi a mutar d'opinione neppur ora che in sostegno della tesi del Barbi, pur modificandola e dissentendo da lui in alcuni giudizî, per esempio, in quello sul valore dell'apostrofe ad Alberto, è sceso in campo un altro mio valente amico, il Parodi (*La data della composizione e le teorie politiche dell' Inferno e del Purgatorio di Dante*, Perugia, 1905, estratto dagli *Studî romanzi*, n° 3). Confesso però che le osservazioni ed i ragionamenti di lui, aggiunti a quelli del Barbi, mi lasciano pensoso e mi invitano a ritornare sull'importante argomento.

io penso: ma in simili ricostruzioni, in cui ha sempre la sua parte l'immaginazione, noi tutti portiamo qualche cosa di soggettivo, dipendente dalla diversa importanza che ciascuno di noi crede di dover dare ad un fatto piuttosto che ad un altro. Così lo Z. dà soverchio peso all'impresa, pure importantissima, di Arrigo VII, e le attribuisce nella concezione del poema una parte determinante, che dal poema stesso non risulta.

Più ampia è la ricerca della « genesi letteraria ». Qui lo Z. raccoglie tutto quanto è stato immaginato nel Medioevo per rappresentare i regni d'oltre tomba, dalle prime descrizioni molto semplici, derivate direttamente dall'Apocalisse di S. Giovanni e dalla lettera di S. Paolo ai Corinti, alle visioni numerose e ben più complesse che fiorirono più tardi, specialmente in Irlanda, e ai poemetti popolari del tempo di Dante; non senza ricordare ciò che si era già scritto sull'argomento nelle letterature classiche. È una lunga ed ordinata rassegna dalla quale una cosa appare innanzi tutto, cioè che questo campo, una volta poco noto, ci porge ora, grazie ai progrediti studî medievali, una copiosa messe di visioni, di viaggi e di rappresentazioni varie dell'oltre tomba; l'abbondanza de' quali componimenti ha modificato radicalmente il nostro modo di giudicarli nei loro rapporti con la *Commedia*; perchè mentre da prima ad ogni visione nuovamente scoperta si credeva d'essere davanti ad una nuova fonte dantesca, ora invece non ravvisiamo in tutti questi componimenti se non una produzione caratteristica di quei tempi e di quella civiltà, un frutto cresciuto naturalmente nel campo medievale cristiano, colorito poi, nei tempi più vicini a Dante, da reminiscenze classiche: essi pertanto devono considerarsi come altrettante prove di quella data orientazione dell'umano pensiero dalla quale nacque la *Commedia*, non come fonti vere di quella. Per ciò mi pare che sbagli lo Z. e dia soverchia importanza a queste produzioni, ricercando in esse tutti i possibili punti di contatto col poema dantesco, tutte le somiglianze anche lievissime, senza domandarsi d'altra parte se Dante potè o volle conoscere tutta quella roba, per venire poi alla conclusione, che « qui in massima parte, è il materiale « di tutta la *Commedia* ». « Il vero è, dirà il Barbi, che Dante trasse la « massima parte del materiale dalla sua mente e dal suo cuore ».

Eppure da questo preconcetto lo Z. deve essersi lasciato guidare anche nel descrivere la materia del poema nel capitolo che segue, dove si direbbe che egli vada ricercando nella *Commedia* la visione medievale e si sforzi di ridurre la grande opera allo schema e alle proporzioni di quella. È un capitolo male ideato, scritto male e affatto inutile.

L'esame interno della *Commedia* è fatto dallo Z. nei tre ultimi capitoli, sotto il triplice aspetto del *fine o intendimento*, della *materia dottrinale*, e della *poesia*: « tre lunghe dissertazioni, dice ottimamente il Barbi, in cui si « trova di tutto un po'; utili in quanto dànno notizie, propongono questioni, « istituiscono raffronti e rendono così famigliari i varî aspetti del poema: « ma non bene composte, perchè le loro parti sono legate da un filo così « tenue, che spesso si rende invisibile » (p. 47). Vediamo se ci riesce di seguire questo tenue filo.

Il fine dell'opera è il miglioramento dell'umanità, la sua felicità terrena e celeste; e in questo senso « l'uomo, dice lo Z., è l'anima dell'universo

« dantesco ». Infatti il poeta ci fa intendere fin da principio, che un'alta missione gli è stata affidata a vantaggio del genere umano, per cui venne concesso a lui, come già ad Enea e a Paolo, l'andata ne' regni d'oltre tomba; missione che non ha di mira solamente la salute eterna dell'uomo, com'era nelle visioni medievali, ma anche il perfezionamento di lui in rapporto colle forme della vita attuale. Coordinatamente con questo concetto lo Z. spiega l'allegoria proemiale, accogliendo l'interpretazione tradizionale degli antichi commentatori: egli si ferma in particolare sulle tre fiere, che rappresentano, anche per lui, la lussuria, la superbia e la cupidigia, ossia le tre disposizioni viziose più esiziali all'umanità, quelle che più si oppongono al conseguimento de' suoi alti fini: ma in questa terna viziosa, osserva egli, vi è del superfluo, poichè per tutta la *Commedia* una sola è la passione continuamente maledetta, la cupidigia, nella quale pone Dante la radice funesta di tutti i mali che maggiormente contristavano la società de' suoi tempi. L'osservazione è giusta, sempre però che nelle tre fiere si veggano rappresentati i tre abiti viziosi suddetti: ma altre interpretazioni furono proposte, specialmente in questi ultimi tempi, meritevoli certo d'essere prese in considerazione, per quanto discutibili, e sarebbe stato bene ricordarle, come è ricordata, per confutarla, l'interpretazione esclusivamente politica.

Il concetto fondamentale dell'opera, secondo lo Z., è questo: Dante, impedito nel conseguimento della virtù e della felicità dalla cupidigia in primo luogo, poi dalla superbia e da altri vizî minori, cerca rifugio negli studî e vi trova la salvezza, poichè nella scienza è riposta la salute dell'universo. Questo è « il concetto sovrano », com'egli lo chiama, nel quale « le figure « di Virgilio e Beatrice hanno importanza somma, e sono veramente la più « alta e originale fantasia del poeta », per aver egli simboleggiato in queste due guide del suo viaggio « la doppia sapienza, temporale ed eterna, mon- « dana e celeste » fondate, come insegna nella *Monarchia*, l'una sugli insegnamenti filosofici, l'altra sulla verità rivelata; doppia sapienza che guida l'umanità a' suoi due alti fini (p. 518). La Beatrice del poema pertanto, è la scienza stessa, la sapienza considerata come custode di verità eterne, immutabili, le cui lodi sono celebrate nel *Convivio*; e però essa riprende qui il posto che in quell'opera aveva dovuto cedere alla donna gentile; prova anche questa, dice lo Z., che nella mente del poeta s'era venuto formando « a « poco a poco da un mondo vario ed anorganico, un mondo compatto ed « uniforme ». Virgilio, se da una parte è il poeta ricco di insegnamenti filosofici e morali, dall'altra, come cantore dell'impero, è strettamente congiunto col concetto della monarchia universale; quindi la sua missione nel poema si collega coll'uffizio del supremo reggitore temporale, anzi lo supplisce in certo modo, perchè viene in soccorso di Dante là dove manca l'opera del Veltro a dar la caccia alla lupa (p. 521); nel qual Veltro, secondo lo Z., non si deve vedere se non la restaurazione dell'autorità imperiale. Su questo punto di capitale importanza dal lato dell'allegoria, egli insiste a lungo, movendo dalle dottrine esposte nella *Monarchia*; ma premette che si tratta d'una profezia, per cui la misteriosa figura è accompagnata da tutte « le intenzionali caratteristiche ambiguità » che alla profezia si con-

vengono. Come tale essa si collega con tutto un ciclo di profezie medievali, che qui sono ricordate, mentre, d'altra parte, è la prima di tutta una serie di profezie del poema, che lo Z. passa in rassegna, per dimostrare, in mezzo ad altre osservazioni degne di nota, che in fondo a tutte risuona sempre la stessa minaccia contro i perturbatori dell'ordine provvidenziale stabilito da Dio per il benessere della società umana. Ora, quest'ordine morale, che nell'umanità è turbato per difetto de' supremi reggitori, e la pace che solo da quell'ordine consegue, ritornano nell'animo di Dante per opera di Virgilio e di Beatrice, dice lo Z., esseri umani inalzati dal poeta a funzione altissima e sovrumana, non già per un processo speculativo faticoso, ma nel modo più naturale, per impulso di sentimento personale vero e reale. Se non che l'opera dell'uno e dell'altra presuppone un elemento nuovo, l'aiuto divino, il quale muove dalla misericordia, Maria Vergine, e si esplica per mezzo della grazia, l'efficacia della quale si fa sentire per tutto il mistico viaggio. A rappresentare questa il poeta introduce un altro essere umano sollevato a simbolo soprannaturale, anch'esso per ragioni personali, ma d'altra indole, cioè pel vincolo di speciale devozione religiosa; onde Lucia rimane sempre fuori del poema, senza che perciò riesca meno efficace l'opera di lei, come appare specialmente nel passaggio dall'Antipurgatorio al vero Purgatorio, col quale passaggio lo Z. mette in relazione altri momenti del viaggio dantesco, dove è evidente l'intervento della grazia a rendere efficace l'opera delle due guide. Queste pertanto conducono il poeta alle due felicità, temporale ed eterna, ai due supremi fini dell'uomo rappresentati già nella *Monarchia* dal paradiso terrestre e dal celeste, e che consistono nella perfetta vita attiva e nella contemplativa: ed ecco due nuovi personaggi a simboleggiare questa duplice vita, Matelda e S. Bernardo, mentre Catone rappresenta quella libertà morale senza di cui non è possibile arrivare alla virtù. Su questi tre personaggi si ferma lo Z. e li esamina a lungo (1), per riassumere da ultimo, tutto il sistema allegorico che a lui piace di vedere nella *Commedia*, e nel quale pone, come il lettore avrà notato, tutto il fine o l'intendimento del poema. In questo egli esagera certamente, perchè il fine dell'opera si ricava anche, e innanzi tutto, dalla lettera: così pure non si mostra fedele interprete del pensiero di Dante quando gli fa dire, che fine del genere umano sia la scienza astrattamente intesa e che il monarca rappresenti la somma di tale scienza. Di ciò lo ha avvertito il Barbi, il quale gli fa anche l'appunto di non tener presenti, trattando dell'allegoria, « le « teorie in proposito, se non dell'Epistola a Cangrande, almeno del *Convivio* « e degli autori che Dante ebbe famigliari »: certo, molte cose avrebbe da esse apprese lo Z., e molte dovrebbe modificare e correggere nel sistema allegorico ch'egli scorge nella *Commedia*: ma nel complesso esso riesce molto logico e meritevole di considerazione, come notevoli sono parecchie delle digressioni che egli fa, quali quelle sulla cupidigia, sulle profezie

(1) Strano che nella Matelda voglia assolutamente trovare una semplice personificazione, egli che insiste tanto sulla personalità storica degli altri personaggi introdotti da Dante a rappresentare astrazioni della mente.

nella *Commedia* e sulla grazia. Peccato che la forma lasci tanto a desiderare!

Nel capitolo che segue, *La scienza nella Commedia*, lo Z. prende a considerare partitamente « quel complesso di elementi dottrinali sparsi nel « poema, o in pura forma didascalica, o nella figurazione del sistema di giu- « stizia distributiva, o negli accenni astronomici, o nella struttura medesima « dei tre regni, o altrimenti ». Il « puro insegnamento », osserva egli, è scarso nell'*Inferno* e, tranne qualche raro caso, spetta sempre a Virgilio, anche là dove si tratta di dottrine che ad un antico avrebbero dovuto essere ignote. Nel *Purgatorio* molte cose insegnano a Dante le anime, ed ammaestramenti d'alta importanza sono affidati a Stazio: tuttavia anche qui il principale maestro è ancora Virgilio. Il *Paradiso* è tutto una serie di dissertazioni dottrinali esposte la maggior parte, e si capisce, da Beatrice, o da lei in certo modo confermate colla sua presenza e col suo assentire. Tali ammaestramenti prende in esame lo Z.; ma mentre li rintraccia con soverchia cura nell'*Inferno* e nel *Purgatorio*, fino a scorgere dissertazioni anche nelle più semplici risposte delle anime, tira via piuttosto alla lesta nel *Paradiso*, dove la dottrina sovrabbonda, accontentandosi d'una rassegna analitica. Eppure uno sguardo sintetico a questa dottrina, varia nei particolari ma una nella fonte scolastica, avrebbe giovato a mostrare i rapporti del sapere di Dante col movimento del pensiero cristiano in quel secolo, in cui ebbe uno sviluppo affatto speciale: invece lo Z. si affretta alla trattazione che più sembra stargli a cuore in questo capitolo, cioè al problema della classificazione delle colpe e delle pene.

Nella *Commedia*, osserva egli giustamente, le colpe e le pene, che nelle visioni medievali si accumulavano alla rinfusa, sono ordinate razionalmente secondo determinati schemi; e quali essi siano, egli vien dimostrando. Se non che sull'ordinamento morale dell'*Inferno* sono sorte due grosse questioni, che hanno dato luogo a molte ipotesi e a proposte diverse. Le linee fondamentali, a confessione dello stesso poeta, sono tolte da Aristotele; ma mentre il filosofo distingue tre disposizioni cattive in odio a Dio, incontinenza, malizia e bestialità, nello schema dantesco non troviamo che le prime due; l'una fuori, l'altra dentro la città di Dite: dov'è rimasta la bestialità? D'altra parte fra i peccati d'incontinenza nell'alto inferno, troviamo la lussuria, la gola, l'avarizia, l'ira e l'accidia, le quali si riscontrano nello schema cristiano dei peccati mortali: ora, se il poeta ha inteso di seguire questa divisione per l'incontinenza, dove ha collocato l'invidia e la superbia? Alle due domande lo Z. risponde bravamente che nè le due colpe dello schema cristiano, nè la bestialità dell'aristotelico devonsi cercare nell'inferno dantesco, perchè non vi sono; e l'inutile ricerca nasce dal preconcetto che il poeta abbia dovuto necessariamente seguire uno di quegli schemi e magari tutt'e due, sebbene egli non lo dica. La superbia e l'invidia, secondo lo Z., sono come in ispirito nell'inferno, in quanto sono causa di altre gravi colpe; ma nessun riparto speciale le accoglie. Lo stesso dicasi della bestialità, che invano si volle cercare o nel cerchio de' violenti o in quello degli eretici, mentre il poeta coll'espressione « bestiale » intende indicare la vita e le azioni informate ai sensi più che alla ragione; nel qual significato

l'epiteto può estendersi a molti peccatori. Dunque, nè la classificazione di Aristotele per lo schema generale, nè la cristiana per l'incontinenza in particolare, avrebbe seguito Dante, ma un ordinamento « molto più semplice e « comprensibile, quale conveniva ad opera essenzialmente poetica » (p. 566). Così lo Z., ed io credo ch'egli abbia ragione: ma siccome su questo argomento vi sono molte altre opinioni, alcune delle quali tutt'altro che disprezzabili, parmi ch'egli avrebbe fatto bene ad accennarle e non accontentarsi di stipare in una nota le semplici citazioni degli scritti relativi ad esse.

Alla trattazione teorica fa seguito una lunga rassegna delle pene infernali studiate in relazione con le colpe, nella quale sono pure presi in considerazioni i ministri del doloroso regno (1). indi si passa al *Purgatorio*. Qui l'ordinamento morale è più semplice e chiaro: poichè se qualche dubbio può nascere sulla collocazione delle schiere dell'Antipurgatorio (2), nel Purgatorio veramente detto le colpe sono ordinate evidentemente secondo lo schema cristiano de' peccati mortali (3), sebbene il poeta si studî, dietro Aristotele e S. Tomaso, di ridurli tutti e sette ad una sola radice, l'amore disordinato. Nè meno chiaro è l'ordinamento del *Paradiso*, dove tra i diversi criterî che poteva seguire, Dante si tenne decisamente all'astrologico, distribuendo le anime, prima di contemplarle nella mistica rosa dell'Empireo, nei diversi cieli, secondo le virtù di cui furono particolarmente informate: geniale concezione, dalla quale, come nota lo Z., il poeta trasse immenso vantaggio.

A queste due trattazioni principali sugli insegnamenti dottrinali e sull'ordinamento morale, ne seguono altre minori, intorno all'ubicazione de' tre regni, alla loro struttura materiale, di cui lo Z. rileva la determinatezza caratteristica avvertendo però ch'essa è poetica, non matematica; intorno all'epoca della visione, ch'egli pone nel 1300 (4) e alla sua durata; intorno alla natura delle tenebre infernali, alla parvenza delle anime, al loro linguaggio, ecc.: cose tutte ch'egli fa entrare in questo capitolo della *Scienza*

---

(1) In questa rassegna lo Z. è soverchiamente preoccupato di trovare dei riscontri fra la *Commedia* e le visioni medievali. Egli farebbe quasi buon viso alla variante « ingoia » nel verso *graffia gli spirti, gli scuoia ed isquatra*, una vera goffaggine, che però avrebbe riscontro nella *visio Tundali*! « Le tombe infocate (degli eretici) ricordano le case infuocate del *Purgatorio di « S. Patrizio* » (p. 568). La figura di Gerione sarebbe stata messa insieme con elementi e colori tolti qua e là, « al serpente della Genesi,..... alle locuste dell'Apocalisse..... e un po' alla man- « ticora indiana di Solino » (p. 571).

(2) Che di queste schiere d'anime aspettanti fuori del Purgatorio veramente detto non si debbano fare delle distinzioni troppo precise, lo credo anch'io: ma le necessarie bisogna pur farle, e sopra tutto io ritengo che vadano ben distinte le anime che aspettano sulla spiaggia, da quelle che sono sui balzi dell'Antipurgatorio.

(3) Questa classificazione che ha riscontro con quella degli incontinenti dell'Inferno superiore e la costruzione materiale dei due primi regni, danno luogo ad analogie ed antitesi, che si risolvono, dice lo Z., in parallelismi; e sta bene: ma il parallelismo ch'egli trova fra le due parti in cui è diviso l'Inferno e le due parti in cui sarebbe diviso il Purgatorio veramente detto dal cerchio degli accidiosi, non lo credo pensato da Dante, perchè mi pare troppo precisa la divisione dei sette cerchi dell'espiazione in tre gruppi ben determinati.

(4) Credo ch'egli abbia ragione, ma tiene troppo poco conto dei poderosi argomenti degli avversari.

nella Commedia, il quale, sebben ricco di buone osservazioni e di giusti giudizî, a me sembra il più debole dei tre, il meno organico, e poco rispondente alle promesse del pomposo titolo.

Difficile ora seguire lo Z. nelle molte ed interessanti osservazioni ch'egli fa nell'ultimo capitolo su *La poesia nella Commedia*. Nell'indole artistica di Dante egli rileva innanzi tutto il senso potente della realtà, dal quale deriva quella precisione ed esattezza dell'immagine poetica e quell'efficacia della rappresentazione sia del vero reale come dell'immaginario, che sono doti caratteristiche della *Commedia*, e che spiccano non solo nelle singole parti, ma anche nell'insieme dell'opera, sì che il poeta giunge ad illudere il lettore sulla realtà del suo viaggio. Ad ottenere il quale effetto, se poco valgono certi piccoli artifizî, quali sarebbero le opportune reticenze, la minuzia dei particolari ed altri spedienti cui lo Z., come nota il Barbi, dà soverchia importanza, certo giova grandemente la forma, che nel singolare poema è più rappresentativa e descrittiva che narrativa; perchè il poeta si sente sempre presente all'azione, e suppone che lo sia sempre anche il lettore, tanto da sorvolare su certi momenti che quegli può facilmente rilevare da sè. Tale « compenetrazione con la sua finzione », dice lo Z., a Dante riusciva tanto più facile in quanto « l'opera sorse da sentimenti personali e fu « intimamente legata con l'animo suo e i casi della sua vita »: perciò vi hanno tanta parte gli affetti, l'ira e lo sdegno specialmente, che prorompono anche dove meno s'aspetterebbe; per ciò ancora « il sentimento politico vibra « in tutto il poema, così da formarne la nota più calda ed efficace « (1): ma più che ira di parte, se ben si osserva, è profonda amarezza per lo sfacelo dell'ordinamento politico e sociale che Dante ritiene prestabilito dalla Provvidenza (2). Così « l'idea dominatrice del poeta è principalmente mo- « rale », nè si disgiunge mai da un profondo senso umano; di modo che « se l'invettiva tuona da un capo all'altro, sentimento fondamentale è la « pietà » che non viene mai meno in questo regno della morte.

Nè meno forte della facoltà affettiva è nel poeta il senso estetico. « Dante, « dice lo Z., non è sacerdote fanatico della bellezza, nè ostenta una tal re- « ligione, come usano ai tempi nostri, ma sente il bello con tanta intima « commozione, che non vi è campo od aspetto del mondo fenomenico dove « egli non lo colga e non lo adori, nella vita umana e nella natura, nella « storia e nell'arte » (p. 624). E qui, esposta la teoria dantesca della bellezza intesa come armonia delle parti, egli mostra come il poeta la ricerchi e la studî di preferenza nella natura umana: di qui le innumerevoli figure della

---

(1) Speciale attenzione meritano gli episodî di « politica fiorentina » dai quali sopra tutto appare la disposizione d'animo del poeta rispetto all'incrociarsi delle ire di parte. Sul più importante fra essi, quello di Farinata, si ferma in particolare lo Z. e ne fa un'analisi minuta che il Barbi ora ritocca e compie con opportune osservazioni. Minore commozione destano nell'animo del poeta i fatti più lontani, e dice bene lo Z. che la storia remota « appartiene al disegno or- « namentale dell'opera, non ne forma l'interesse vivo ».

(2) Di qui la condanna di tutti coloro che del presente stato di cose furono cagione; ma forse esagera lo Z. ritenendo che da questo criterio specialmente fosse guidato il poeta nella scelta delle anime pe' suoi tre regni.

Commedia, caratteristiche tutte nell'immensa varietà del loro essere e dei loro atteggiamenti, che lo Z. prende in esame; le muliebri da prima, poi quelle più numerose e varie del mondo virile, di cui alcune « spiccano..... « in atteggiamento statuario », altre sono come ritratti, anzi istantanee, « prese nel tratto caratteristico e nella inconsapevole espressione del loro « animo »; le une di prospetto e in piena luce, le altre di scorcio e nell'ombra. Nè si ferma lo Z. all'esame dei personaggi danteschi, ma in essi studia le varie rappresentazioni così degli atti del corpo come dei moti dell'animo: il gesto, l'eloquenza degli occhi nell'esprimere i diversi affetti, il riso, le molteplici e varie sensazioni e rappresentazioni del dolore, della gioia, dell'ansia, dell'impazienza, e via dicendo. È uno studio minuzioso. nel quale occorrono spesso osservazioni fini ed interessanti, ma è troppo affrettato per la grande abbondanza della materia, e troppe cose lascia da compiere al lettore, come ha già notato il Barbi.

Dopo di ciò lo Z. prende a considerare l'unità dell'opera: unità esteriore. ch'egli riscontra anche nella saggia distribuzione e nella proporzionalità delle parti; ed unità interiore, che ritrova nel concetto scientifico. nella congruenza del sistema politico e morale, e nello stile. Quest'arte « di strin- « gere insieme come in un globo tutta una grande concezione fantastica » Dante l'apprese dai classici; ma su nessuno dei generi letterarî greci e latini egli modellò l'opera sua, sì che a torto si è cercato di ridurre ad alcuno di quelli la *Commedia*: è genere nuovo, la cui origine, come quella della visione e dell'allegoria, va cercata nei tempi nuovi, non nell'età classica. Molte cose prese bensì il poeta dalla rettorica vecchia e dalla nuova. per una certa ingenuità propria del tempo, di cui neppur egli fu immune; lo Z. le prende in esame fermandosi specialmente sul meraviglioso, che Dante credè « elemento principalissimo di poesia » e l'introdusse nel poema, gareggiando in ciò cogli antichi. Esamina quindi le figure rettoriche, e la perifrasi in particolare, dove però ricade nel troppo minuto: poi, dopo alcune osservazioni sul comico e la satira, sul laido ed il grottesco, si fa a trattare della metrica, del verso e della rima, nel che si giova di ottimi studî recenti; indi della lingua, a proposito della quale nota l'efficacia di certe espressioni dantesche divenute celebri per la loro evidenza incisiva: in fine delle similitudini, la cui trattazione volle separare da quella degli altri modi rettorici, perchè esse « si collegano con uno degli aspetti caratteristici « dell'ingegno di Dante, e offrono materia alle più varie considerazioni » (p. 679). Non prive d'interesse sono difatti le considerazioni che qui seguono. non meno delle altre sul sentimento della natura, alle quali è condotto lo Z. dall'esame delle similitudini dantesche.

Ma nello studio analitico di tanti elementi, si correrebbe rischio di trascurare la parte più notevole della poesia dantesca, se essi non si considerassero riuniti in un tutto grandioso ed armonico, creato da una potente fantasia. A questa, ch'egli ritiene la facoltà predominante nell'Alighieri, consacra lo Z. l'ultima parte del suo esame. La studia specialmente nella figurazione dei personaggi, nella loro collocazione, nel modo con cui sono introdotti, aggruppati, lumeggiati: qui specialmente si manifesta la fantasia del poeta, la quale, per quanto grande, non invade mai i diritti della mo-

rale e della giustizia: sì che se l'opera di Dante è eminentemente soggettiva, nel giudicare le persone non si allontana dalla verità. A prova di ciò lo Z. si fa ad analizzare i quattro grandi episodî di Francesca, di Ulisse, di Guido da Montefeltro e di Ugolino; « episodî sovrani » com'egli li chiama, nei quali il poeta si è inalzato ad altezze raramente toccate. Ben fatta l'analisi e veramente sovrani gli episodî; ma non i soli che si possano dire tali, nè effetti di sola fantasia senza il concorso di sentimento non meno grande.

Coll'esame di tali episodî si compie quest'ultimo capitolo, il più lungo e il più denso di tutti, nel quale si rispecchiano in certo modo i pregi e i difetti del libro intero: mille osservazioni vi si succedono e si intrecciano; mille questioni vi sono o accennate, o delineate, o discusse; spesso senza esattezza di contorno, senza chiarezza di trattazione, senza precisione; ma sempre in modo da dare un'idea più che sommaria al lettore e da invogliare lo studioso a ritornarvi sopra, a rifare il cammino tracciato, valendosi anche della copiosa bibliografia raccolta nell'*Appendice*. Tale è appunto nel suo complesso l'opera dello Zingarelli: giovevole certamente, ma non finita. Non è dunque il monumento di marmo che sfida i secoli, condotto alla perfezione in ogni sua parte da mano esperta e vigorosa: è soltanto l'abbozzo gettato nella creta: molto ancora v'è d'aggiungere e da togliere, molto da ritoccare, da correggere, limare, pulire: ma le linee già si scorgono e dànno affidamento che la bell'opera, intorno alla quale si lavora da tanto tempo e con tanto amore, possa un giorno essere condotta a termine. Sarà il monumento che al suo poeta innalzerà la ' rinnovellata itala gente '. Tutta quanta, come nel suo pensiero abbracciavala Dante, da

> . . . . . la bella Trinacria che caliga
> Tra Pachino e Peloro

al

> . . . . . Quarnaro
> Che Italia chiude e i suoi termini bagna?...

LUIGI ROCCA.

GIUSEPPE MALAVASI. — *La materia poetica del ciclo bretone in Italia: in particolare la leggenda di Tristano e quella di Lancilotto.* — Bologna, Zanichelli, 1903 (8°, pp. 220).

Il dott. G. Malavasi divide il suo lavoro in due parti. Nella prima considera la diffusione e lo svolgimento delle leggende bretoni in Italia, nella seconda i due poemi di Nicolò Agostini: *L'innamoramento di messer Tristano e di madonna Isotta* e *L'innamoramento di messer Lancilotto e di madonna Ginevra*. Seguono alcune notizie biografiche intorno all'Agostini.

Nella prima parte l'autore raccoglie ed ordina quanto si è venuto pubblicando intorno alla diffusione e lo svolgersi delle leggende celtiche tra noi. Premesso un cenno sul loro primo propagarsi in Sicilia, grazie ai Normanni, e nell' Italia settentrionale per opera specialmente dei giullari francesi, ricordati i testi scritti che nelle redazioni principalmente prosastiche si aggiunsero poi alla tradizione orale, passa a considerare la produzione italiana che da siffatte fonti ebbe origine e sviluppo.

Distingue perciò due grandi « stagioni epiche »: nell'una, che dall'apparire della materia bretone in Italia va fino al principiare del XV secolo, si ferma a considerare le tracce di esse leggende sparse nella nostra letteratura, i poemetti che ne derivarono e le versioni e redazioni in prosa che ne rimangono: nell'altra, che dalla seconda metà del XV secolo si spinge sino alla fine del XVI, dopo aver accennato alla relazione tra supposte versioni italiane andate smarrite e quelle di popoli più orientali, addita i caratteri che son proprî in quel tempo ai poemi d'argomento bretone.

Raccogliere in una sintesi organica e completa il diffondersi delle leggende celtiche nella penisola, sceverare dalla materia venutaci d'oltr'alpe l'opera nostra di derivazione o di alterazione, è impresa vasta e non facile, in ispecie se si consideri la natura stessa della materia originaria, ancora oscura in molti punti, non senza lacune che si lamentano come anelli mancanti di una catena: impresa vasta e non facile, anche perchè una sintesi ampia e fondata su dati sicuri presuppone l'esame particolare e paziente di tutta la produzione italiana, che ancora non è stato compiuto. Perciò, se da un lato questa prima parte del lavoro è degna di lode, da un altro appare manchevole, perchè ci fa desiderare qua e là maggiore solidità d'indagini e perchè l'autore, ci sembra, avrebbe potuto almeno indicare i punti che dovrebbero essere meglio approfonditi e sui quali, data l'ampiezza del tema, è stato evidentemente costretto a sorvolare. Così, ad esempio, l'osservazione che il tempo della maggiore diffusione dei romanzi in prosa tra noi dovette essere quello dei secoli XIII e XIV è a dire esatta in sè stessa; però le prove addotte, quali quelle degli studî del Rajna sull'onomastica bretone e del lavoro del Colfi sull'archivolto, oramai famoso, di una porta del duomo di Modena, paiono attestare piuttosto la tradizione orale. D'altra parte, gli inventari citati dei libri degli Estensi, dei Visconti, dei Gonzaga, provano meglio la diffusione di romanzi bretoni in Italia a cominciare dal principio del XV secolo; e se è cosa ovvia risalire *a priori* alla seconda metà del trecento, non sarebbe stato inutile aggiungere che parecchie lettere dei Gonzaga ci riportano certissimamente ad essa, che l'onomastica di quelle famiglie stesse ci dà ragioni per salire alla fine del secolo XIII; non sarebbe stato inutile infine ricordare la testimonianza di testi di mano italiana del dugento, quali la lettera che Federico II scrisse al Segreto di Messina, mandandogli una parte del *Palamedes*, e le versioni italiane del principio del trecento. Sarebbe anzi bene insistere su questa parte e poter provare, come già si suppone, che fin dal duecento, anzi quasi contemporaneamente alla loro formazione, i romanzi bretoni si diffusero anche tra noi.

Passando poscia alla parte nella quale l'autore considera la produzione italiana derivante dalle leggende celtiche e più precisamente (per valerci

delle definizioni sue) alla prima « stagione epica », eccessivo riesce, a nostro avviso, il dedurre dalle scarse tracce lasciate nella nostra letteratura, la singolare benevolenza loro attestata da dotti eruditi: tant'è vero che nessuno de' nostri sommi poeti ha dato segno di tenerne gran conto. In ogni modo lo spirito della materia bretone penetrò più che altro nella novellistica nostra.

Anche lo studio dei poemetti della prima « stagione epica » ci sembra scarso: l'autore, che aveva prima osservato il dilagare di tali romanzi ed il favore di cui godettero nelle corti italiane, le tracce da essi lasciate nella nostra letteratura e quindi la considerazione in cui li ebbe la classe dotta, avrebbe potuto qui, a maggior conferma della popolarità dei poemetti, ricordare opportunamente il carattere popolare che ebbero già le leggende bretoni nel duecento e prima, se di racconti giullareschi furono una conseguenza le vestigia rimaste nell'onomastica e le narrazioni che fissò nel marmo l'autore dell'archivolto modenese. Avrebbe potuto altresì vedere se altri indizi permettano di seguire la corrente popolare, accennando, per allegare un esempio, al *Cantare dei Cantari*. I poemetti poi citati dall'autore, due dei quali sono ancora inediti, ed altri che a questi si potrebbero aggiungere, attendono pur sempre uno studio minuto e coscienzioso. Il Malavasi, che pure più avanti nota la somiglianza tra un poema dell'Agostini e il romanzo di Lancillotto, scoperto in un codice di Posen, l'originale del quale, secondo il Wesselofsky, dovette essere serbo o croato e risalire ad una versione italiana della leggenda, diversa dalla comune e verosimilmente più antica e primitiva; avrebbe dovuto, a ragione, supporre che un esame analitico di questi poemetti, confrontati con le versioni affini, poteva condurre, meglio che un poema del cinquecento, a ritrovare in essi tracce di altre versioni andate smarrite ed a portare un nuovo e vero contributo alla storia del ciclo bretone in Italia. Ad un simile risultato han condotto già, come sanno gli studiosi, le ricerche sul *Carduino*.

Opportuna e chiara è la parte del libro che riguarda l'esposizione delle varie versioni e redazioni italiane dei romanzi in prosa: non vedo però, nella enumerazione che ne fa il Malavasi, ricordata la compilazione di Rusticiano, il codice Gian Filippi, contenente una parte del *Palamedes*, i due *Tristani*.

Anche alla trattazione della seconda « stagione epica » si può muover appunto di manchevolezza, a meno che l'autore non abbia voluto limitarla specialmente ai due poemi dell'Agostini.

Aggiungiamo infine che nella enumerazione dei poemetti italiani d'argomento bretone, non sono ricordati *La Pulzella Gaia*, *Il bel Gherardino*, *Galasso dell'Oscura Valle*, *La bataglia de Tristano e Lancelotto e Galaso e della Rajna Isotta*, tutti testi degni d'attenzione. La data poi del bassorilievo Modenese, ritenuta dal Malavasi anteriore agli anni 1135, 1139, va oramai riportata al 1106, anno nel quale fu inaugurato il tempio (1).

---

(1) Vedi A. Venturi, *Storia dell'arte italiana*, vol. III, *Arte Romanica*, Milano, 1903, pp. 160 sgg.

Nella seconda parte il Malavasi esamina, come abbiamo detto, i due poemi di N. Agostini su Tristano e Lancilotto.

Dell'*Innamoramento di messer Tristano e di madonna Isotta*, egli ci fa conoscere l'ediz. più antica, che si conserva nell'Universitaria di Bologna, contenente tre libri: il I, edito in Venezia il 1534, non citato dai bibliografi di romanzi di cavalleria; il II ed il III editi nel 1520. Ritiene egli probabile che il primo libro sia una ristampa condotta fedelmente sopra un'edizione anteriore dello stesso primo libro, spacciato in breve tempo ed edito innanzi il 1520, nel quale anno furono impresse la II e la III parte. Ad avvalorare l'ipotesi che la prima parte sia stata realmente edita a sè, prima delle altre due, stampate nel 1520, aggiungiamo che un'edizione del poema stesso, conservata alla Melziana, pure del 1520, contiene solamente il II e il III libro. Un raffronto fra i due testi potrebbe crescere autorità all'ipotesi del Malavasi.

Premesso un largo riassunto del poema Agostiniano, il Malavasi passa a stabilirne l'età tarda, e, valendosi del confronto di quest'opera con le altre che sappiamo essere state certamente composte dallo stesso poeta, segnatamente quelle che trattano di materia cavalleresca, quali l'*Innamoramento di messer Lancilotto e di madonna Ginevra* e la continuazione dell'*Orlando Innamorato*, afferma, con validi argomenti, che autore del poema è veramente N. Agostini, anzi che quello è il primo poema pensato da lui.

Segue l'esame dei fonti, da cui l'A. trae la conclusione che il poema si allontana dalla versione francese, ora per accostarsi alla *Tavola Rotonda*, ora per ricordare l'*Innamorato* del Boiardo o il *Morgante* del Pulci o il poemetto edito dal Rajna, intitolato la *Pulzella Gaia*, ora per discostarsi da ogni versione e divenire, secondo che crede il Malavasi, pura invenzione dell'Agostini stesso. Anzi i punti che differiscono dalle redazioni conosciute sono i principali e i più importanti, quali la maniera dell'innamoramento e della morte di Tristano e la vendetta che di Tristano fecero gli amici; la quale vendetta non ha verun riscontro in alcuno dei testi che ricordano la morte del re Marco: innovazioni tutte, codeste, a giudizio del M., dell'Agostini, che trasformò la storia volgata a modo suo.

Buono ci pare questo esame: escludere che l'Agostini abbia seguito questa o quella versione è già un passo avanti fatto nella ricerca dei fonti, anche se altri volesse prestar poca fede alle facoltà inventive del mediocre verseggiatore cinquecentista.

Del secondo poema dell'Agostini, l'*Innamoramento di messer Lancilotto e di madonna Ginevra* e della continuazione che ne fece M. Guazzo, il Malavasi dà prima, come già del *Tristano*, un ampio riassunto sulla scorta di un esemplare che si conserva alla Marciana di Venezia, facendolo seguire da certe sue osservazioni sui probabili fonti della prima parte del poema e da alcuni raffronti tra gli episodi principali con altre versioni affini.

Il Malavasi sembra però ignorare che questo poema fu già oggetto di studio da parte di un altro cultore dell'epopea romanzesca nostra, il Verrua (1).

---

(1) P. Verrua, *Studio sul poema Lo Innamoramento di Lancellotto e di Ginevra* di *N. Agostini*, Firenze, 1901. Cfr. questo *Giorn.*, XXXIX, 162.

L'esame del Verrua (si vale costui di un'edizione non ricordata dal Malavasi, edita da G. Antonelli, in Venezia, l'anno 1839), che d'altra parte limita il suo studio a questo poema, è più largo perchè più analitico, sia riguardo alla forma del poema, sia rispetto ai principali episodî di esso, dei quali indaga le varie ed anche più remote analogie. Tuttavia le ricerche del Malavasi, sebbene meno estese, sono in alcune parti più profonde di quelle del suo predecessore: egli mira innanzi tutto a ritrovare, attraverso le versioni affini, più che le analogie che esse presentano con l'opera dell'Agostini, la più probabile via che conduca alla scoperta dei veri fonti. Nota, così, per esempio, il Verrua che l'infanzia di Lancilotto, come è narrata dall'Agostini, deriva assai probabilmente dalla *Tavola Rotonda*; ma il Malavasi, pur convenendo nei rapporti di somiglianza con la *Tavola Rotonda*, osserva che altre relazioni più strette legano il principio del poema col testo contenuto nel codice Palatino E. 5. 4. 47; e ne conclude che l'Agostini dovette aver dinanzi un testo dialettale più affine a detto testo che non alla *Tavola Rotonda*. Più avanti ancora, osservando la trasformazione del carattere di Lancilotto, che anche nel poema come in altre versioni figura ora amante della regina ora no, ne deduce che l'Agostini, o meglio il testo da lui seguito, siasi lasciato attrarre da altre leggende riguardanti lo stesso eroe, ma diverse da quelle narrate in prosa e verosimilmente più antiche. A proposito poi di Niniaha, la donna amata da Merlino, aggiunge che il nome di « Bianca « Serpente », che Merlino avrebbe dato nel poema alla fata, si trova anche sotto la forma di *Dragon Blanc* nelle profezie di Riccardo da Messina, scritte nel secolo XIII, per invito di Federico II, e tradotto in « Bianca Ser- « pente » nella versione italiana del Merlino del 1379. Ricordando poi il manoscritto del *Lancilotto* spettante al sec. XVI, scoperto in Posen, il Malavasi rileva la forma del nome « Lancilotto », cambiata in « Ancilotto » così nel detto manoscritto, come nel poema dell'Agostini, e giudica tale coincidenza non casuale: egli anzi da ciò deduce che l'Agostini, per il *Lancilotto*, ebbe ad attingere a testi che poterono essere intermedî tra le leggende italiane e quelle di regioni situate più ad oriente. Sono tutti questi elementi che sebbene non permettano ora di giungere a risultati precisi, valgono però ad indicare la via che ad essi può condurre.

Riassumendo, il Malavasi conclude che l'Agostini in questi due poemi alterò assai, per sua bizzarria, leggende originarie: non così però che nel *Tristano* non appaiano, qua e là, analogie varie con altre produzioni, e nel *Lancilotto* imitazioni, specie nei particolari, che fanno pensare a fonti smarriti.

La conclusione a cui l'autore arriva, che cioè il poeta abbia alterata la materia originaria, cadendo molte volte nello strano, nell'esagerato, nel falso, è tale che potevasi quasi presupporre, dato lo scarso valore dell'Agostini e la stessa tarda età dei poemi. Ma i risultati a cui d'altra parte giunge, che permettono la probabile ipotesi di fonti smarriti a cui l'Agostini avrebbe attinto, sono certamente interessanti e perciò il frutto migliore di questa monografia.

E questo intento, a ben considerare, dovrebbero sempre avere simili lavori su poemi di mediocre contenuto letterario, dei quali gli autori se imi-

tano, imitano pedissequamente, se alterano, alterano per bizzarria; dovrebbero cioè mirare specialmente alla ricerca dei veri fonti dei poemi. Il ritrovamento dei quali ci aiuterebbe a sceverare le parti originali dalle tradizionali, a determinare quante e quali versioni vennero in Italia; se le primitive, o quelle di più tarda formazione. Solo per tal via si potrà portare un utile contributo alla storia, ancora in formazione, del ciclo bretone in Italia.

Quanto alla patria dell'Agostini, il Malavasi crede che egli sia nato nel contado Veneto. Di tale argomento si occupò anche il Verrua (1) in uno studio che è rimasto, a quanto ci sembra, sconosciuto al Malavasi. Il Verrua, dopo aver dimostrato che Forlì e Ferrara non poterono, come altri pretese, aver dato i natali al poeta, cita l'opinione del Mazzuchelli, il quale se prima, fondandosi su alcune parole del poeta stesso, lo crede veneziano, leggendone poi i versi:

> Salir l'eccelso Olimpo non mi vanto,
> Essendo nato tra spelonche e dumi,
> In un oscuro bosco aspro e selvaggio
> Dove non entra pur di Febo il raggio;

finisce per persuadersi abbia vista la luce « in alcun luogo rustico dei con« torni di Ferrara o di Venezia ». Ma il Verrua osserva che i versi dell'Agostini sopra citati non vanno intesi, come fece il valoroso Mazzuchelli, in senso letterale, bensì in senso figurato; e sbrigatosi così dell'argomento, procede a dimostrare che l'Agostini non solamente fu veneto, ma veneziano di nascita. E gli argomenti su cui appoggia tale affermazione sono: che l'Agostini stesso in fondo ad un libro di poesie di Cristoforo Firretino, sotto un'ottava da lui composta in onore di questo poeta si sottoscrisse « Nicholaus « de Augustinis *Venetus* »; che in altro luogo contrappose i Veneziani chiamandoli « nostri » ai Ferraresi: che, parlando di Venezia, dice: « Che son « pur anch'io membro del suo corpo »; che infine incomincia una supplica al Senato Veneziano, con le seguenti parole: « Il fedelissimo de Vostra Su« blimità Nicolò de li Augustini, vostro bon cittadino ».

In verità, anche di fronte a questi fatti, non si possono trascurare i versi sopra citati, che impedirono al Mazzuchelli di giungere all'asserzione del Verrua: giacchè appunto intendendoli in senso figurato (e come si potrebbero interpretare altrimenti?) finiscono per significare che l'autore nacque in luogo dove non penetrò mai il raggio di Febo, ossia il raggio della poesia. E se così è, come potrebbe identificarsi questo oscuro luogo con Venezia, e Venezia nel cinquecento? Finchè non si abbiano prove più convincenti bisogna pur sempre ritenere che l'Agostini sia nato nel contado veneto, senza escludere che divenisse poi cittadino veneziano.

BEATRICE MORESCHI.

---

(1) P. VERRUA, *Per la biografia di Nicolò degli Agostini*, Firenze, 1901.

R. A. GALLENGA STUART. — *Cesare Caporali.* — Perugia, Stab. tip. Guglielmo Donnini, 1903 (8°, pp. 154).

Dopo l'edizione perugina delle *Poesie* del Caporali, alla quale nel 1770 concorsero tre eruditi concittadini del poeta, Cesare Orlandi, Vincenzo Cavallucci e Annibale Mariotti, nulla di notevole fu più scritto intorno al burlesco autore della *Vita di Mecenate* e del *Viaggio di Parnaso*. Sicchè sul suo nome e sull'opera sua si andarono moltiplicando i severi giudizî della critica: per tutti, basti richiamare quello del Gaspary (1).

G. B. Marino chiamò il Caporali « gazzettier d'Aganippe seu menante »: del gazzettiere ebbe infatti la loquacità e la sciolta parlantina; e quand'egli, tra gli accademici *Insensati* di Perugia, assunse il nome di *Stemperato*, non faceva altro che compendiare in un solo termine il giudizio che i posteri avrebbero recato sulla sua opera poetica. Simile, del resto, in tal difetto, alla maggior parte, se non a tutta la nostra poesia, e satirica e bernesca: chè i poeti seguaci di quel da Lamporecchio furono, a dir così, un'accademia di stemperati ciarloni e di loquacissimi motteggiatori. Quando però si parla del Caporali, convien distinguere le sue poesie di puro carattere burlesco e di parodia, da quelle sue originali ed umoristiche rassegne e fantasie critiche, che ne fanno uno de' più interessanti parnassologi di ogni letteratura, anzi di questa forma di satira letteraria, o critica, che la si dica, propriamente il primo notevole cultore, se non proprio l'iniziatore e l'inventore: ed egli, piuttosto che l'autore della *Vita di Mecenate*, parodia volgaruccia e insipida parecchio (ma di cui vedremo l'importanza, che ha, per lo svolgimento dell'epopea comica), piuttosto che lo scherzoso e a volte satirico scrittore dei capitoli contro *La Corte* e *Il Pedante*, è il critico perspicace e spiritoso delle *Esequie di Mecenate*, del *Viaggio*, degli *Avvisi di Parnaso*.

Annibale Mariotti, nella prefazione alla citata edizione del 1770, dissertando con accademica sufficienza, non solita in lui, della poesia burlesca, mirò a risollevar la fama del suo concittadino, aderendo all'opinione di coloro, che pensarono, « che se il Caporali avesse vivuto prima del Berni, non « a questo, ma a quello si sarebbe dovuto l'onore di esser chiamato

Maestro e padre del burlesco stile (p. XVII) »;

e mirò anche a raccoglier testimonianze di lodi tributate al suo autore, ribattendo la censura di poca toscanità di lingua, che gli era stata fatta da un giudice pur benigno e di manica larga, come il Quadrio. La vita del Caporali, che il Cavallucci scrisse per quella edizione, ponendo a profitto i passi biografici che occorrono nelle opere del poeta, è finora la migliore che se ne abbia, sebbene sia oggi insufficiente e manchevole, ancorchè diffusa; e fu riassunta, con poche aggiunte, dal Vermiglioli ne' suoi *Scrittori perugini*.

---

(1) *Storia della lett. italiana*, II², P. II, p. 172.

Ultimo e recente studioso del Caporali è l'autore del libro, che dà argomento a questa rassegna (1); egli si è trovato in ottime condizioni per poterci dare uno studio definitivo, ma per difetto di metodo, e per incompiutezza di ricerche ha composto un volumetto deficiente sotto molti rispetti. Tuttavia, considerando che si tratta (credo) di una tesi di laurea, convien sapergli grado della buona volontà, e di quelle poche notizie biografiche nuove, che egli aggiunge a quelle precedenti; quantunque neppure di quelle nuove informazioni biografiche egli abbia gran merito, perchè esse sono quasi tutte dovute a quel benemerito studioso della storia e dell'arte perugina, che fu il compianto Adamo Rossi. Il Gall. avrebbe meglio provveduto, se si fosse contentato di pubblicare quello scritto inedito del Rossi, da lui rinvenuto, nel quale trovò « molte aggiunte alla vita del poeta dettata dal Cavallucci » (p. 16), dandoci al più una nuova vita del Caporali, che sarebbe stata pregevolissima, se egli non avesse trascurato — come invece ha fatto quasi sempre — di darci, seguendo le preziose indicazioni del Rossi, la trascrizione di quei documenti scoperti dall'erudito perugino, che tutti gli studiosi della letteratura umbra avrebbero avuto caro di conoscere integralmente. Questo non ha fatto il Gall., che non seppe rinunziare al desiderio di trarre occasione da quella fortunata scoperta, per fare uno studio compiuto sulla vita e le opere del Caporali; del che non saremmo noi certo che vorremmo rimproverarlo, se egli si fosse procurata la necessaria preparazione, avesse approfondite, quant'era possibile, le indagini negli archivî perugini (specialmente in quello notarile), e dei documenti rintracciati avesse saputo giovarsi convenientemente. Vedremo, per esempio, quante utili informazioni ci dia il testamento del padre del Caporali, che il Gall. trovò segnalato dal Rossi, e che immagino egli non si sia data la pena di rintracciare nell'Archivio notarile di Perugia, altrimenti ne avrebbe tratte le notizie, che rileveremo in seguito.

Manchevole è lo svolgimento così della prima parte del lavoro, come della seconda. La vita del Caporali presenta alcuni punti oscuri, che indarno finora s'è cercato di illustrare, per difetto di documenti e di indagini diligenti. Eppure questa famiglia, che in Perugia prese il cognome dei Caporali, ma che era di origine vicentina, fu feconda di uomini d'ingegno non comune, e di cultori egregi delle arti, e Cesare Caporali ebbe rinomanza non piccola nel secolo in che visse, e nel seguente. Per molto tempo la sola fonte di notizie biografiche del Nostro furono le sue opere e le *Note* che ad esse appose un nipote di lui, Carlo Caporali. Di quest'ultimo mostrarono di aver fiducia tutti coloro, che scrissero del Caporali, prima del Gall., il quale (p. 16), in due punti fondamentali, l'origine della famiglia e la data di nascita di Cesare, si mostra ingiustificatamente scettico. Cesare Caporali stesso, nella *Vita di Mecenate*, afferma che la sua stirpe ebbe « l'antiche piante » in Vi-

---

(1) Veramente lo ha preceduto il prof. A. Pinetti (*Vita e opere di Cesare Caporali perugino*, nel vol. XIX, 1896, pp. 347-372, della *Favilla*, rivista letteraria perugina diretta da Leop. Tiberi). Il Gallenga non pare lo conosca, perchè non lo cita mai: poco male, del resto, perchè si tratta di lavoro del tutto inutile nella biografia derivata dal solito Cavallucci, e nella parte critica superficialissimo. Dice appena qualcosa di meno ovvio, parlando dei capp. della *Corte*.

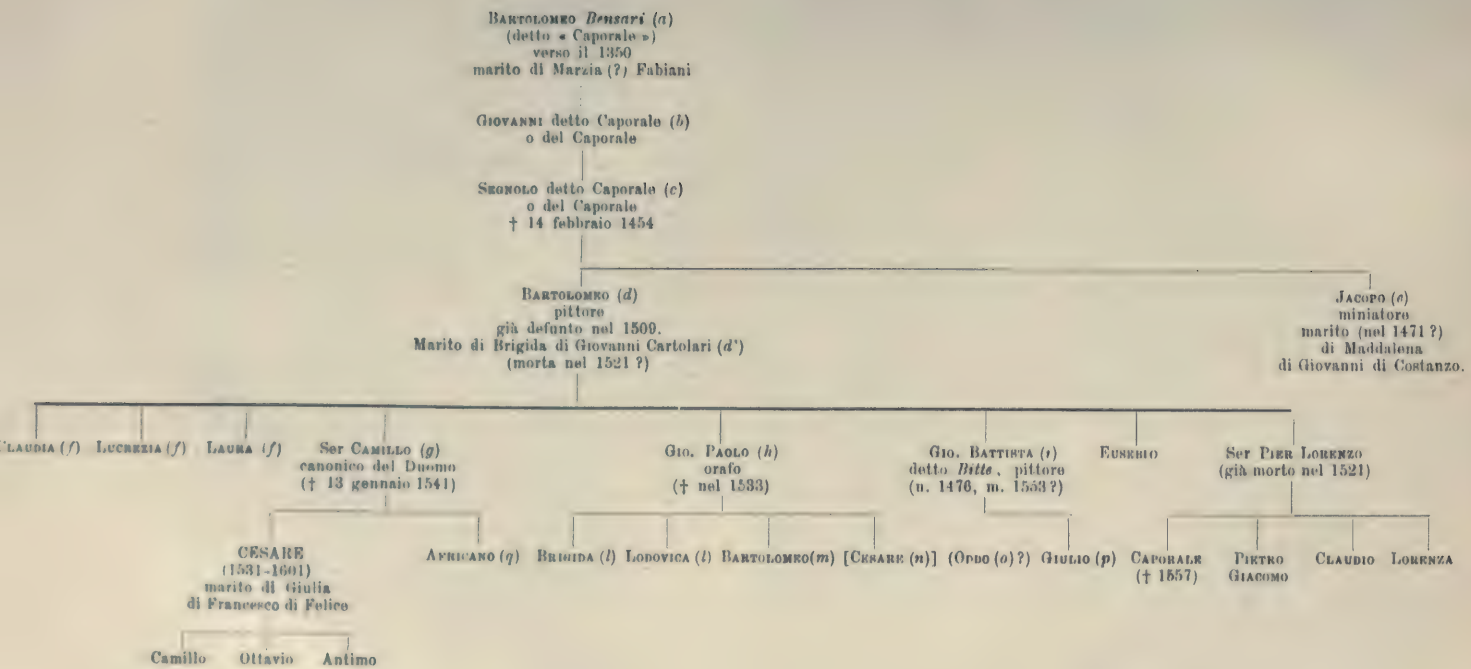
cenza; e Carlo Caporali, ad illustrazione di questa allusione, ci offre le seguenti notizie, da non mettersi in dubbio, secondo me, tanto più che Carlo cita da certe *Memor. manusc.*, che saranno memorie genealogiche a mano, che si trovavano presso la famiglia ai tempi, in cui il nipote del poeta scriveva: « Bartolomeo Bensari, essendo da Vicenza sbandito, a Perugia se ne venne « allora, che i Perugini ai danni della città di Gubbio erano in campagna. « Si segnalò Bartolomeo nella presa di Monte Lovesco e di Agnano. Prese « poi stanza in Perugia, accasandosi in Marsia (Marzia?) Fabiani. E così per « la carica di caporale da esso esercitata, più che per il proprio nome, fu « inteso. Li posteri con la nuova stanza, nuovo cognome ereditarono » (1). Adamo Rossi contestò la veracità di questa informazione, perchè in una partita catastale perugina del 14 febbraio 1454 lesse « che questo nome fu prima « dato a Segnolo, padre di Bartolomeo pittore e di Jacopo miniatore » (Gallenga, p. 17). Ma non si tratta d'altro che della registrazione della morte di Segnolo, accaduta il 14 febbraio 1454: « Signolus dicto Caporale decessit « superstitibus sibi Bartholomeo et Jacobo suis filiis » (Gall., p. 151): il che non esclude che già gli antenati di Segnolo avessero quel soprannome. Un'importante notizia, trovata dal Gallenga-Stuart (p. 17), riguarda la domanda di cittadinanza perugina fatta nel 1424 da « Segnolus Johannis alias Capo- « rale olim de Massa Lombardorum » a Oddo Fortebracci. Se ne può concludere che della famiglia, onde scese Cesare Caporali, fu fondatore a Perugia Bartolomeo Bensari, verso la metà del secolo XIV (a quest'età si riferiscono i fatti di guerra a cui egli prese parte), e che questa famiglia, due o tre generazioni dopo, nel 1424, e dopo di essersi forse allontanata per un po' di tempo da Perugia, chiese, e ottenne di sicuro, il riconoscimento dei diritti di cittadinanza perugina (2). Da Bartolomeo, figlio di Segnolo, nacque una numerosa figliuolanza. Al Gallenga, come al Rossi, sfuggirono i belli e preziosi documenti, fatti conoscere da Annibale Mariotti in una sua opera fondamentale per la storia pittorica perugina e non per essa soltanto (3): fra i documenti veduti e citati dal Mariotti, ha capitale importanza per noi il testamento che al 4 d'aprile 1521 « in domo heredum Bartholomei Caporalis « Pictoris, olim sui mariti, sit. in P. S. P. (*Porta S. Pietro*) Par. S. Savini » fece la vedova di Bartolomeo, Brigida di Giovanni Cartolari, in favore di sette suoi figli viventi, oltre quattro nipoti nati da un ottavo figlio di lei già defunto. Quindi, per quel che s'è premesso, e per quel che ci risulta dal testamento suddetto, e da quelli di ser Camillo Caporali, padre di Cesare, che riferiremo più oltre, e di G. Battista Caporali, figli di Bartolomeo, il quadro genealogico dei Caporali, che il Gall.-St. ci presenta incompiutissimo (p. 151), può essere integrato in parte così:

---

(1) *Rime di* Cesare Caporali *perugino ecc., colle osservazioni di Carlo Caporali* ecc. Perugia, Riginaldi, 1770, p. 206 sg.

(2) Questa ipotesi, che è la sola possibile, ammessa (nè v'è ragione per non farlo) la veracità di Carlo Caporali, è dubitativamente accennata dal G.-S. (p. 19).

(3) Annibale Mariotti, *Lettere pittoriche perugine*, Perugia, 1788.


Bartolomeo *Bensari* (*a*)
(detto « Caporale »)
verso il 1350
marito di Marzia (?) Fabiani
Giovanni detto Caporale (*b*)
o del Caporale
Segnolo detto Caporale (*c*)
o del Caporale
† 14 febbraio 1454
Bartolomeo (*d*)
pittore
già defunto nel 1509.
Marito di Brigida di Giovanni Cartolari (*d'*)
(morta nel 1521 ?)
Jacopo (*e*)
miniatore
marito (nel 1471 ?)
di Maddalena
di Giovanni di Costanzo.
Claudia (*f*)
Lucrezia (*f*)
Laura (*f*)
Ser Camillo (*g*)
canonico del Duomo
(† 13 gennaio 1541)
Gio. Paolo (*h*)
orafo
(† nel 1533)
Gio. Battista (*i*)
detto *Bitte*, pittore
(n. 1476, m. 1553 ?)
Eusebio
Ser Pier Lorenzo
(già morto nel 1521)
CESARE
(1531-1601)
marito di Giulia
di Francesco di Felice
Africano (*q*)
Brigida (*l*)
Lodovica (*l*)
Bartolomeo (*m*)
[Cesare (*n*)]
(Oddo (*o*) ?)
Giulio (*p*)
Caporale
(† 1557)
Pietro
Giacomo
Claudio
Lorenza
Camillo
Ottavio
Antimo

a) Le notizie, che abbiamo di lui, sono solamente quelle offerteci da Carlo Caporali nelle note alle *Rime* di Cesare. Il soprannome « Caporale » gli spetta per la affermazione dello stesso Carlo.

b) Il nome di lui si apprende da un atto del 1424 (Gall.-St., p. 151), che potrebbe legittimare l'ipotesi che egli in quell'anno fosse già morto. È quasi certo che non fu figlio di Bartolomeo Bensari: forse nipote.

c) Col nome suo si ha l'atto catastale citato nella nota (*b*), e l'altro trovato dal Rossi (in G.-St., p. 151), che ce ne fa conoscer l'anno della morte.

d) Importantissime sono le notizie che su Bartolomeo, che fu il primo pittore della famiglia, diede A. Mariotti, *Lett. pittor.* cit., pp. 82 sgg., segnalando documenti, e pitture di lui, e giustamente criticando il Pascoli, che, scrivendo dei pittori perugini, nulla seppe di questo, che non fu degli infimi. Che nel 1509 fosse già morto, deduco dall'esser ricordati gli eredi di lui in certi registri del 1509 dell'Archivio del Cambio di Perugia (vedi le interessantissime *Notizie per servire alla storia dell'arte in Perugia, tratte dall'Archivio del Cambio* da G. Degli Azzi, nell'*Umbria*, rivista perugina, V (1902), p. 84, n. 18).

d') Il testamento di donna Brigida, fu riassunto dal Mariotti (op. cit., p. 84 n.), estraendolo dai *Rogiti di Simone Longhi Not. Perus.*, ad ann., fol. 201 *t.*

e) Su « Giapecho de Segniola al. Caporale » raccolse notizie dagli archivi perugini il Rossi, come credo (nel *Giornale di erudiz. artistica pubblicato a cura della R. Commiss. conservatrice di belle arti nella provincia dell'Umbria*, miniera di documenti, pubblicato a Perugia, 1872-77, nel vol. II, p. 308 sg.): così sappiamo che fu ascritto all'arte dei miniatori (per Porta Borgne), che miniò con altri artisti gli antifonarî del monastero perugino di S. Pietro, alcuni dei quali si conservano ancora; che prese per moglie, con 100 fiorini di dote, Maddalena di Giovanni di Costanzo (come da rog. 13 novembre 1471 di Francesco di Giacomo). Il Rossi trovò innanzi agli atti dei priori pel terzo trimestre una bella I, miniata da Jacopo, allora priore, con a fianco i versi:

Non guardare a tal lavoro
Che Giapecho del Caporale magnifico priore
El fe et no è costo denaio al notaro loro.

Questa iniziale (in figura di un serpente immane e verde, ravvolto da foglie e svolazzi, con la coda annodata e con testa di grifo) fu ben riprodotta in una tavola in fine al citato volume del *Giorn. di erud. artist.*, donde il Gallenga ha tratto le informazioni su Jacopo Caporali.

f) Di queste tre figlie di Bartolomeo Caporali, nominate nel testamento della loro madre, non so altro.

g) Di Ser Camillo, padre del poeta Cesare, discorreremo fra poco.

h) Di Giampaolo, nel *Giorn. di erud. cit.* (III, 225 sg.) si apprende che « fu matricolato nel ruolo di Porta S. Susanna (*tra gli orefici*) il 3 gennaio « 1492 e morì ai 15 luglio del 1533 »; e si riferisce un documento del 28 gennaio 1510 con cui Rodolfo Compagni, orefice fiorentino che abitava a Perugia, promise anche per Giampaolo Caporali, suo socio, di fare una croce per la cattedrale di Perugia. Atti che lo riguardano (fino al 1537, dopo la sua morte) ricordò il Degli Azzi, loc. cit., pp. 83 e 84, n. 18.

i) Giovan Battista Caporali è quello più comunemente noto col nomignolo di *Bitte*, buon amicone di Pietro Aretino (della loro relazione è testimonianza negli epistolarî aretineschi) e legato d'amicizia coi grandi artisti che intorno

al 1500 illustrarono Perugia: sappiamo che tra il 1509 e il 1512 con Pietro Perugino, col Pinturicchio e con Luca Signorelli da Cortona, frequentava per banchettare la casa di Bramante Lazzari in Perugia (VERMIGLIOLI, *Scrittori perugini*, I, 272). Di lui discorsero il Vasari, il Pascoli (*Vite de' pittori, scultori ed architetti perugini*, scritte e dedicate alla maestà di Carlo Em., Re di Sardegna, da LIONE PASCOLI, Roma, De Rossi, 1732, pp. 50-2), ma dimostrando di saperne assai poco. Più competenza ebbe il Vermiglioli, e molto di più seppe il MARIOTTI (*Lettere pittoriche*, p. 233), che ne enumerò molte pitture, le più, distrutte. Nel 1519 fu dei Decemviri; nel 1553 dipinse e miniò la prima pagina degli *Annales Xvirales* di quell'anno, e per ciò ebbe tre scudi (*Annales* ad ann. nell'Archivio comunale di Perugia, c. 11 *a*). Nella sua casa di P. S. P., in Parr. di S. Arrigo, testò il 27 luglio 1553 in favore di Giulio, suo figlio naturale legittimato, e dei discendenti di lui, come il Mariotti dedusse dai *Rog. Sebastiani Eusebii*: *Protocol.* 1553, fol. 84 *b*-85 (che potranno riscontrarsi nell'Archivio notarile di Perugia, con qualche ulteriore notizia). Il Pascoli, non so su quali basi, opinò che Bitte fosse nato verso il 1476, e lo disse morto verso il 1560; il Mariotti però osserva che la data del testamento può plausibilmente farci anticipar quella della sua morte. Qualche altro documento, che ce lo mostra amico di grandi artisti e loro collaboratore, e tenuto in conto in patria, fu pubblicato nei voll. I, II, III del cit. *Giorn. di erudiz. artistica* e dal DEGLI AZZI, loc. cit., pp. 81 e 84. Lo vedremo nominato nel testamento di suo fratello Camillo.

l) A queste figlie di Giampaolo lasciò un legato lo zio Camillo, come vedremo.

m) Bartolomeo fu canonico di S. Agata, come seppe il Rossi citato dal GALL.-ST. (p. 25), e si diè cura che il cugino Cesare gli succedesse nella ricca prebenda, che invece toccò al chierico Oddo degli Oddi. Cesare Caporali alluse a ciò nelle sue opere.

n) L'esistenza di questo Cesare è per me incertissima. Nell'Archivio comunale di Perugia (*Registri degli Uffizi*, XVII, c. 26 *a*), lessi che del 1600 fu capitano di strada un *Cesare di G. Paolo Caporali*, insieme con Leandro Bovarini e Sforza d'Oddo, due letterati. Son rimasto a lungo in dubbio intorno alla persona di questo Cesare. Fu egli figlio realmente di Gio. Paolo di Bartolomeo Caporali? È egli il nostro poeta? E allora il Cesare figlio di Camillo Caporali è un omonimo del poeta? O viceversa? O anche: Cesare di Gio. Paolo è un errore dei *Registri degli Uffizi*, oppure appartiene ad una generazione posteriore al poeta? Son domande a cui potrebbe dare una risposta esauriente un esame dei registri perugini. Credo probabile un errore di paternità nella indicazione dei *Registri degli Uffizi*, pur ritenendo che si tratti del poeta. Al quale certo si riferiscono altre due notizie, che ho trovato nei *Registri* medesimi, da cui risulta che Cesare Caporali nel secondo semestre del 1578 fu direttore del Comune (*Reg. d. Uff.*, XVI, c. 62 *a*), e che nel 1589 fu officiale dell'Armario (XVI, c. 115 *a*).

o) Quest'Oddo è nominato nel testamento di suo zio Camillo, come figlio di Giovanni, ed ho supposto che Giovanni fosse *Bitte*, e Oddo fosse un figlio di costui, premorto al padre.

p) Di Giulio, che fu pittore come il padre, ma più architetto civile, discorse il Pascoli (*Op. cit.*, p. 92 sg.), che lo disse vissuto fra il 1510 e il 1580 circa; di maggior rilievo è quel che ne disse il MARIOTTI (*Lettere cit.*, pagina 241 sgg.).

q) Il Rossi (cfr. GALL.-ST., p. 25) pare sapesse che Africano fu canonico.

L'altro punto discutibile della vita del Caporali è la data della sua na-

scita: dalla testimonianza di Carlo Caporali si dedusse quella del 20 giugno 1531; il solo Crescimbeni, senza prova alcuna, scrisse la data 1530 e il perugino Giacinto Vincioli, forse per devozione ad Alfesibeo Cario, la ripetè ne' suoi *Poeti perugini*. E nessuno prima del Cavallucci nominò il padre di Cesare; il Cavallucci disse semplicemente (e gli risultò certo da documenti) che si chiamava Camillo. Il Rossi (come il Gallenga ci fa sapere a p. 20 e a p. 140) credette di aver scoperto l'atto di nascita di Cesare, in quello di un Cesare Pompeo Annibale, figlio di un ser Camillo, che fu battezzato il 18 aprile 1525; ma il G.-S. ha riscontrato quest'atto (e meglio avrebbe fatto se lo avesse pubblicato) nei libri battesimali di S. Ercolano in Perugia, ed ha avuto facile giuoco nel confutare il Rossi. Questi, dinanzi a quel documento, aveva così ragionato: « Per negare che questo *zitolo* (battezzato nel « 1525) sia il nostro Cesare, bisognerebbe credere che a Perugia, in quei « tempi, vivessero due ser Camilli; o che, morto bambino Cesare nel 1525, « il canonico avesse posto lo stesso nome ad altro figlio da lui generato « cinque anni dopo »; ed era un ragionamento ingenuo. Il G.-S. osserva giustamente (p. 140) che potevano ben esserci più ser Camilli in quell'anno a Perugia; ed anche domanda: « Perchè il canonico Camillo sarebbe detto Ser, « con l'appellativo proprio dei notai? ». Io non so come andasse la cosa: certo è che nel testamento di sua madre Brigida (1521) egli è detto appunto « ser Camillo »; ma ciò non invalida le obbiezioni che si posson muovere al Rossi, e di cui principalissima è che da un documento inconfutabile, una orazione funebre per il Caporali, sappiamo che egli morì nel 1601 finiente, nel 71° anno di età, il che ci riconduce alla data offertaci da Carlo Caporali.

Abbiam veduto che il Caporali risulta figlio di un canonico. Il Rossi aveva trovato il testamento del padre del poeta in data 13 gennaio 1541. Poichè il Gallenga ha trascurato di ricercare e trascrivere (come ogni buon metodo richiedeva) questo testamento, io ho voluto procurarmelo (1), e lo pubblico qui sotto nelle sue parti più notevoli. Non risulta, come è naturale del resto, chi fosse la madre del Caporali (2).

[Archivio notarile di Perugia: *Rogiti di Gabriele Alessi*, 1541, c. 168 *a*] *1541, 13 gennaio*: D.ni Camilli Caporalis testamentum.

« In dei nomine Amen etc. Actum fuit in domo infrascripti testatoris sita « in Porta S. Susanne et parochia S. Agate seu S. Severi de platea... in eius « camera, ubi iacebat infirmus etc.

« Reverendissimus D.nus Camillus Caporalis Bartholomei, canonicus « perusinus, per gratiam omnipotentis Dei mente, sensu et intellectu et in « bona et recta conscientia constitutus et infirmus in corpore et in lecto jacens « causa mortis inminentis et inevitabilis et potens intestatus decedere... hoc « præsens testamentum in hunc modum et formam facere procuravit.

---

(1) Ringrazio la cortesia dell'amico mio avv. Francesco Briganti, vice-bibliotecario della Comunale di Perugia, che m'ha favorita la copia di cui mi servo; ed altre indagini e trascrizioni ha fatto per me da carte perugine.

(2) Vedo citato manchevolmente dal G.-S. il Bonazzi, lo storico di Perugia, come quegli che affermerebbe Cesare nato da un incesto. Io non so dove il Bonazzi dica ciò; e, se lo dice, temo non abbia avuto documenti sicuri: documenti dell'incesto commesso da un canonico?

« In primis animam suam omnipotenti deo commendavit.
« Item reliquit corpus suum sepeliri in ecclesia S. Laurentii, et per fune-
« ralibus (*sic*) expendi illam quantitatem pecunie, que videbitur Johanni
« Baptiste Caporali eius fratri carnali ».

Quindi assegna alcuni legati alla chiesa di S. Lorenzo (1), *all'ospedale di S. Maria della Misericordia, per dotare una fanciulla povera, ed altri ad alcuni privati, tra cui un Aurelio di Fabiano Cartolari, forse un parente della madre del testatore.*

« Item reliquit iure legati... Brigide et Ludovice filiabus olim Io:
« Pauli Caporalis ac nepotibus ipsius testatoris viginti quinque florenos mo-
« nete veteris perusine ».

Fa un altro legato di 12 fiorini a una Cleofe, ancor zitella, figlia di una donna Renza, che non so chi sia, se non è Lorenza figlia di Pier Lorenzo Caporali.

« Item reliquit iure legati Jo. Bamptiste Caporali eius fratri carnali
« florenos VIII monete veteris perusine etc.

« Item reliquit iure legati Oddo Johanni (o *Johannis?*) Caporali eius
« testatoris nepoti flo. VIII ad XL bologninos pro flor. etc.

« Item reliquit iure legati Caporali ser Laurentii eius nepoti florenos
« duodecim ad XL etc.

« Item reliquit in fideicommissarium et executorem presentis testamenti etc....
« venerabilem et honestum virum fratrem Paulum mag.: Michelangeli (2)
« de Perusia ... et usque ad satisfactionem dictorum legatorum in presen-
« tibus tutorem infrascriptorum suorum filiorum et heredum reliquit.

« In omnibus autem aliis suis bonis et rebus mobilibus et stabilibus etc.
« suos heredes universales instituit, ore proprio nominavit equali portione
« Cesarem et Affricanum eius filios naturales et per eum legitimatos
« hac in conditione, quod ipsi nec aliquis eorum nullo unquam tempore non
« possit vendere nec alienare aliqua bona dicti testatoris nisi ..... consensu
« dicti fratris Pauli: et si aliquis eorum contrafaceret huic, pars illius con-
« trafacientis perveniat ad alium, et si ambo venderent, substituit quod ter-
« tiam partem... (?) habeat: quod aliam tertiam filii et heredes Pauli Caporalis
« et quod aliam tertiam (3) presens frater Paulus etc.; et similiter si aliquis
« ex dictis suis filiis et heredibus institutis decederet, pars illius decedentis
« deveniat ad alium, et si ambo decederent sui filii similiter substituit su-
« perdictos fratrem Paulum et heredes Pauli supradicti et Jo: Bamptistam
« equaliter, ut supra ».

Si omette il resto, che è la chiusa del testamento.

Questo testamento, che metteva conto trascrivere per l'importanza sua, mi pare che valga a chiarire o a rendere meno oscuri i pochi particolari della giovinezza del poeta, registrati dal Gall.-St., nel cap. 3º della P. I del suo studio, sulla guida del manoscritto di Adamo Rossi. Carlo Caporali aveva affermato che Cesare rimase « sotto la tutela di uno zio che gli dissipò la « maggior parte delle facoltà paterne ». Il Rossi corresse questa informazione, dicendo che tutore dei due pupilli fu Caporale di Pier Lorenzo, cugino del

---

(1) Lascia anche alla cappella di S. Barbara in S. Lorenzo « unam partem terre vineatam et « arboratam sitam in pertinentiis *Fratticiuola* in vocabulo *la Traforata* etc. ». Notisi che da un atto trovato dal Rossi e ricordato dal G.-S. risulta che Cesare affittò dal capitolo di S. Lorenzo un terreno in Fratticciola, forse questo di cui si parla nel legato.

(2) Ricordo, per quel che può valere, che nella prima metà del '500 visse a Perugia un mastro Michelangelo di mastro Matteo (vedi Degli Azzi, loc. cit., p. 81).

(3) Qui ho corretto alquanto il testo, ne so se ho indovinato giusto.

poeta (1). Egli, infatti, trovò che il 28 giugno 1543 (rog. Lemmi de Rubeis), il Rettore della Sapienza Nuova fece quietanza di 360 fiorini, pagati da Caporale Caporali, erede di Don Camillo, che li doveva (G.-S., p. 23 sg.); e da altro documento, Caporale risultava al Rossi procuratore dei figli dello zio (G.-S., p. 24). Inoltre, il 13 luglio 1557, « Cesare del quondam don Camillo Ca- « porali » comparve innanzi all'Uditore, anche in nome del fratello, ad esporre « qualmente or ora fosse morto Caporale di ser Pier Lorenzo Caporali, che « teneva varî beni stabili appartenenti ad esso Cesare ed Affricano, e chie- « dere ed ottenere di prenderne possesso » (2). Dal testamento di ser Camillo, pubblicato disopra, non risulta in alcun modo che Caporale fosse procuratore dei figli di quello, anzi è nominato tutore un fra Paolo di maestro Michelangelo. Convien quindi pensare, o che don Camillo avesse tempo di modificare in parte il primo testamento, o, che mi pare più probabile, che essendo morto presto fra Paolo, Caporale assumesse la tutela di Cesare e Africano. Oscuro resta ad ogni modo perchè questa tutela dovesse durare fino al 1557, quando già Cesare aveva 26 anni. Anche su questo punto sarà perciò prudente riserbare ogni giudizio, finchè non si siano riscontrati da qualcuno tutti i documenti citati sommariamente dal Rossi, che il Gallenga, senza difficoltà, avrebbe dovuto e potuto rintracciare nell' ordinatissimo Archivio notarile di Perugia, dove debbon trovarsi.

Oltre l'abbozzo biografico del Rossi e le note, non poco interessanti, di Carlo Caporali (3), il G.-S. s'è opportunamente giovato di un'altra nuova fonte, meno ricca di quel che avrebbe potuto essere, cioè della *Oratio habita a Claudio Contolo Acad.co Insensato in funere Caesaris Caporalis eximii Poetae et Academici Insensati Perusiae xii Kal. Febr.: in aedibus S. Laurentii MDCii* (4). Il Contuli ci dà, tra molte parole, alcune notizie biografiche pregevoli, sui protettori del Caporali, sul pregio in che T. Tasso tenne il Caporali, dicendolo « Poetam singularem, novi generis poëseos auctorem », sul

---

(1) Questa parentela noi abbiamo veduto da quali vincoli risultasse nell'*Albero genealogico* pubblicato innanzi; quindi essa non è più un « mistero » come fu per il G.-S. (p. 23).

(2) Le parole citate riassumono, secondo il ms. del Rossi, un documento rog. Ercolano de Rubeis. Cfr. Gallenga-Stuart, p. 26.

(3) Carlo Caporali ci parla degli studî di Cesare (p. 234: « aveva studiato il Caporali, prima « di applicarsi alle leggi, e logica e filosofia »), dicendo che non si addottorò in legge, prima per una malattia e poi per le condizioni domestiche dissestate (p. 394). Ci parla dei protettori del Caporali (pp. 108 sgg., 227, 296 sgg., 301 sgg., 320 sgg., 339); enumera molti amici del poeta: Antonio de' Ricci, poi vescovo di Arezzo (p. 102), il card. Guglielmo Sirleto (p. 112), Onofrio Santa Croce (p. 155), mons. Antonio Querenghi (p. 158), il Contuli ed altri perugini faceti (p. 161), Filippo Alberti, che curò la 1ª edizione della *Vita di Mecenate* mutandone alcune terzine (p. 162), mons. Paolo Sadoleto, Annibal Caro (pp. 299 e 359), Orazio Rucellai (p. 353); altri amici di Cesare furono il Casa, Berardino Rota, Trifone Benzi ecc. Carlo Caporali ci dà anche altri ragguagli sulla morte di Cesare: « morì l'anno 1601 in Castiglione stando appresso il marchese « Ascanio, ed ivi nella chiesa dei padri Agostiniani fu il corpo di lui depositato » (p. 288).

(4) Questo discorso funebre (mancante del principio) si trova nella Comunale di Perugia (cod. D. 17). Il Contuli, uomo di dottrina, sul quale è da riscontrare il Vermiglioli (*Scrittori perug.*, ad nomen), fu buon compagno del Caporali, di cui commentò anche il son. *Di poco sdegno alta querela nata* (nel cod. nº 1407 della Comunale perugina).

governo di Atri da lui esercitato, e donde tornò avendo scritta la *Vita di Mecenate*, che lesse tra gl'Insensati. Ci informa anche dei viaggi del Caporali, per dirci quanta popolarità egli godesse: « quod non quarto abhinc anno (*dunque « nel 1598*), post recuperatam a Clemente VIII Gloriosissimo Pontifice Fer- « rariam, una cum Ill.mo Card.li Aquaviva nobilissimas Italiae urbes, Bono- « niam, Patavium, Venetias spectatum proficisceretur (*sic*), tanta undique mul- « titudo ad illum videndum, non dicam hominum popularium, sed illustrium « confluebat, ut illorum quisque et cum eo loqui, et in illius amicitiam cooptari « avidissime expetere videretur ». Molto favore godette anche presso il cardinale Aldobrandini e presso Cristina di Lorena, granduchessa di Toscana; grandi accoglienze ebbe a Siena dai Filomati, che lo elessero loro socio. Il Contuli stesso c'informa che il Caporali morì tre giorni dopo la morte della moglie diletta, quando da due anni era protetto dal marchese Ascanio della Corgna, pel quale nel 1599 scrisse gli *Orti di Mecenate*, per celebrare il giardino che quegli aveva a Castiglione del Lago, sul Trasimeno: « inter « carissimos filios, cum annum septuagesimum complesset, septimum ante « diem, quo Servator humani generis Dei filius etc. in terris natus est..... « Caporalis in terris esse desiit. ». Come il Rossi scoprì (in atto 16 maggio 1570, c. 345-46 del Protocollo ad ann. di Sebastiano Eusebi), il Caporali, forse nel 1570, certo prima del 1572, sposò Giulia di Francesco di Felice, che non era ancor venticinquenne nel 1572, e da cui ebbe tre figli (cfr. G.-S., pp. 41-42, dov'è il contratto nuziale scoperto dal Rossi) (1).

La vita del Caporali trascorse dunque per lo più al servigio di signori, prelati i più, da quando « suasu vel potius impulsu » del Caro e del Sadoleto, servì per un quinquennio il cardinale Fulvio della Corgna, nipote di Giulio III (2), e passò poi con un più splendido padrone, il card. Ferdinando de' Medici, che gli conservò la propria benevolenza, anche dopo di esser divenuto Granduca, fin quando il card. Ottavio Acquaviva, che lo aveva favorito già mentre, giovane, studiava in Perugia, gli affidò il governo di Giu-

---

(1) Il Gall.-St. (loc. cit.) propriamente parla di *quattro* figli, ma poi nomina soltanto Camillo, Ottavio e Antimo.

(2) Di Fulvio della Corgna (1517-1583), che fu prima soldato e a 35 anni circa fu fatto cardinale da suo zio Giulio III, parla Giacinto Vincioli, *Notizie istorico-critiche a' ritratti di 24 cardinali perugini* ecc., Foligno, Campana, 1730, pp. 180 sgg. Altre notizie possono aggiungersi a quelle del Vincioli e a quelle che ne diede il Cavallucci (Annot. alle *Rime di Francesco Beccuti detto il Coppetta*, Venezia, 1751, p. 154 sg.). Raffaele Sozi ne parla ne' suoi *Annali* (Bibl. Com. di Perugia, cod. N. 170, cc. 175-179), e nelle sue *Memorie* (Bibl. di Perugia, cod. E. 70, cc. 154 *a* e 179 *b*). Altre notizie ne ho trovate nel cod. B. 27 della stessa Biblioteca (pp. 206 sg.), dove, contrariamente a quel che vorrebbe farci credere il Caporali, si dice che Fulvio fu prelato splendido e amò circondarsi di una corte « fiorita » con « eccellenti letterati ». Incerta è la data della sua elezione alla porpora, perchè il Sozi nelle *Memorie* dice che fu fatto cardinale il 20 novembre 1551, mentre nelle *Memorie* di Vincenzo Fedeli (in Ar. Fabretti, *Cronache di Perugia*, III, 139) si ha la data dell'11 gennaio 1551. Tutte le testimonianze meno interessate di quella del Caporali ce lo dicono ecclesiastico degno di lode; e lo lodarono tra altri i perugini Coppetta (*Rime* cit., p. 100: sonetto *Vero pastor, che con veloce corso*) e Bottonio (*Poesie sagre del P. maestro fra* Timoteo Bottonio *perugino*, Perugia, 1779, vol. I, p. 65) nel son. *Oh fra quanti ornar mai d'ostro la chioma.*

lianova ed Atri (1), e con sè lo volle negli ultimi tempi il marchese Ascanio della Corgna. Di queste relazioni del Caporali si occupa il G.-S. negli ultimi capitoli della prima parte del suo lavoro, che ci sembrano anche i più riusciti e condotti con discreta diligenza, sebbene nemmeno in essi egli abbia allargate, quanto occorreva, le ricerche.

Assai deficiente, più che non siano taluni capitoli della parte biografica, è la parte che studia le opere del Caporali. Parlando della vita del suo Autore, il G.-S. aveva opportunamente divisato di discorrere, come fece, dei capitoli della *Corte* (p. 30 sgg.), scritti in dispregio del suo primo padrone, e certo sarebbe stato bene ch'egli avesse dimostrato come questi capitoli siano forse la più diffusa rappresentazione poetica di quel luogo comune della letteratura burlesca del 500, che fu il vituperio della Corte, alle cui seduzioni tutti del resto si davan vinti. Che molto di fantastico sia nei capitoli del Caporali, per quel che riguarda la corte del card. della Corgna, dimostrò di aver capito il nipote del card. Fulvio, il marchese Ascanio, proteggendo e tenendo presso di sè il vecchio Caporali. Inoltre il G.-S., discorrendo del matrimonio del poeta perugino, cita certi sonetti di lui, in cui si esalta una Aurora, e ritiene che costei fosse amata dal Caporali. Sono d'avviso, invece, che si tratti di rime puramente encomiastiche, e che quella Aurora fosse una comica, cantata, forse per amore, da un M. Antonio Gallo, comico anch'esso e in relazioni amichevoli col Nostro (2). Qui era anche da ricordare qualche altro sonetto, tra i non molti del Caporali, sonetti amorosi e vicini al gusto del 600, « Convito d'amore », « Lite amorosa », « Duello d'amore » ; qualcuno di essi è argutamente condotto, come quello sopra una mestolata ricevuta da una donna sulla mano ardita (p. 498), e quello un po' licenziosetto nell'ultimo verso, ove invoca la luna per andare ad un appuntamento (p. 506). Veramente bello, il più bello dei sonetti del Caporali, è quello sopra una stretta di mano avuta in un ballo da una donna (p. 501).

Per rispetto alle opere principali del Caporali, il G.-S. dice che è forse impossibile stabilirne esattamente la cronologia, ond'egli arbitrariamente ne tratta secondo l'ordine che esse hanno nell'edizione del 1770. Ma forse la cronologia può stabilirsi più approssimativamente, che il G.-S. non abbia fatto. La *Corte*, e forse anche il *Pedante*, son del tempo che il Caporali era al servizio del card. Ferdinando de' Medici: nulla se ne può attestar di più preciso. Dei suoi poemetti l'ultimo fu gli *Orti*, che, secondo la testimonianza del Contuli, sarebbero del 1599. Intorno al 1591, come ci risulta da un fatto citato da Carlo Caporali (p. 85), il Nostro stava scrivendo la *Vita di Mecenate*, che, secondo il Contuli, egli portò terminata reduce da' suoi governi d'Abruzzo. Il *Viaggio di Parnaso* è anteriore alle *Esequie di Mecenate*: e siccome queste sono scritte forse nel 1578, o subito dopo, accennandovisi alle nozze di Francesco I de' Medici con Bianca Cappello, così il *Viaggio* è anteriore a quell'età, e fu forse scritto quando il Caporali era col cardi-

(1) Chi ce ne serbò la testimonianza più compiuta, dopo il Contuli, fu Carlo Caporali (pp. 184 sg.).

(2) Ricordo che di quel tempo visse un Antonio Gallo urbinate, poeta e commediografo.

nale De' Medici. Anche verso il 1578 dovettero essere scritti gli *Avvisi di Parnaso*, per un accenno, che in essi ricorre, alle nozze medicee di quell'anno.

La *Vita di Mecenate*, che il Gaspary disse noiosa e sciatta, è infatti un poema così diffuso e insipido nella maggior parte dei suoi dieci canti, che nulla più. Certo non mancano dei passi discreti, e del resto si tratta dei primi tentativi volgari, di qualche mole, dell'epopea burlesca, più vicina ancora alla parodia che cerca l'esteriorità, talora sforzata, del riso, anzichè la intima, spontanea comicità delle cose. Che la *Vita di Mecenate* ci voglia condurre al poema eroicomico, è per me fuor di dubbio (1), sebbene essa sia ancora incerta del cammino da percorrere e per ora si svolga e proceda sulla via della poesia bernesca, della quale mantiene il metro ternario e la facilità sovrabbondante. V'è anche qualche punto, che mi assicura che il Tassoni lesse e rilesse il poema del Caporali, e se ne ricordò nel suo poema, ben altrimenti pregevole: nel c. II (ediz. 1770, p. 63) v'è una rassegna, che, nel tentativo di trattar comicamente questa materia propria dei grandi poemi, non può non richiamare l'episodio corrispondente della *Secchia rapita*; i guerrieri della *Vita* sono dei poltroni goffi e fuggitivi come il loro inarrivabile parente, il Conte di Culagna, di esilarante memoria; nel c. III (p. 93), il Caporali ricorda equivocamente un dono fatto dai Modenesi a Mecenate, che s'era fermato per infermità presso di loro: una rotella lavorata,

> Sulla qual con piacer della brigata
> Si vedea la profonda e larga istoria
> Del già Potta di Modena intagliata;

e nel c. X, lodando da burla le virtù di Terenzia, moglie di Mecenate, dice:

> Anzi a costei l'onor fu tanto in pregio,
> Che a Publio Nemo gentiluom romano,
> Gentiluom vero e non di privilegio,
> Perchè danzando le fe' un atto strano,
> Trattasi dal piè destro la pianella,
> Gliela scoppiò sul volto a piena mano (p. 212):

chi non ricorda Renoppia, nel Tassoni, minacciar d'un colpo di pianella il giullare sboccato? È pretesa ingenua quella di voler vedere, in un poema come questo del Caporali, rispettata la storia, e scandalizzarsi che l'antichità vi sia derisa. Siamo ormai fuori del Rinascimento, e di quella antichità, che era stata il culto di due secoli, ormai si ride. Il G.-S. si contenta di darci un largo riassunto del poema: certo chi vorrà aver l'idea piena del genere di comico, onde il Caporali condì l'opera sua, ricorrerà a questa direttamente, sebbene essa sia di spirito, come s'è detto, grossolano e talora triviale, come

(1) Il G.-S. non tratta la quistione se non per affermare che il *Cicerone* del Passeroni è affine al poema del Caporali. Lo è molto meno di quel che a prima vista potrebbe sembrare.

là dove parla delle relazioni di Antonio e Cleopatra. All'ultimo il poeta manifesta un impreveduto e certamente sforzato intento adulatorio, immaginando che Mecenate morendo lasci erede, in mancanza di altri signori magnifici, Ottavio Acquaviva.

Credo inoltre che il G.-S. abbia fatto male a trascurare di trarre dai codici perugini delle opere del Caporali tutto il profitto, che avrebbe potuto, confrontandoli fra loro e con le stampe. Non che io intenda parlar di una edizione critica (per la quale del resto il materiale sarebbe quasi tutto nella Comunale di Perugia); ma dal confronto, che dico, si sarebbe desunta qualche prova della cura con la quale il Caporali, l'ameno e facile narratore, elaborava queste sue scherzose filastrocche. E valga qualche esempio, pel quale mi giovo del cod. perug., I, 74 (che è detto originale e offre parecchie correzioni in carattere grosso, bello e intelligibile), contenente la *Vita di Mecenate*. In esso, di un passo specialmente del poema (c. IX, p. 207) ricorrono due differenti redazioni, con correzioni anch'esse (1).

Redazione A:

Condott' a Roma esta cavalleria
fu mandata a svernar nella Sabina,
provincia da cacciar melanconia.
E perchè questa gente burettina
5 suol dove passa far mille recatti
nè lassarci una penna di gallina,
Mecenate a vietar questi misfatti
mandovi un Commissario e un Aguzino
con gli strumenti a far giustizia adatti;
10 Tal che non fu patito in quel camino
fuor che d'alloggiamenti alcuni affanni,
ma non danno o dispendio d'un lupino.
Per far che dopo mille e seicent' anni
si vergognasse il conte di Miranda
15 d' haver serrati gli occhi a tanti danni,
Che pel misero Abruzzo in ogni banda
commesso han i soldati di passaggio,
militia anzi malitia empia e nefanda.
Venne poi Mecenate a sei di maggio,
20 dove ogni terra trovando in bonaccia
nè da i soldati haver danno od oltraggio,
Fuor ch' una vecchia udì che a-ffaccia a faccia
gridò con un soldato calabrese
che gli haveva rubbato un fuso d'accia.
25 Essendo oramai giunto il fin del mese... (2)

---

(1) Nella prima pagina del codice (di ff. 81) è il titolo di mano più recente: *Vita di Mecenate di Cesare | Caporali perugino, originale | di mano dell'istesso autore.* Le due redazioni vengono da me distinte con le lettere A, B. In nota metto le varianti a ciascuna di queste redazioni e le varianti del testo dell'ediz. 1770 dalla redazione A.

(2) Varianti della redazione *A*, nel cod. stesso; v. 9: *el boia e coi capestri unti ed adatti* (altra: *e ben fatti*) — 10-12: *Sì che per tal timor in quel camino | gl' hospiti non sentir quasi*

Redazione B:

10 Si che per tal timore in quel camino
gli ospiti non patir quasi altri affanni
che d'un poco di stanza e fieno e vino.
E ciò perchè oltre mille e sei cento anni
si vergognasse il conte di Miranda
15 d' haver serrati gli occhi a tanti danni,
C' han commesso i soldati in ogni banda
spediti contra i ladri, il cui passaggio
fatt' ha l'Abruzzo camera locanda.
Venne poi Mecenate a mezzo maggio
20 a visitar le bande, e in bonaccia
trovolle e senza altrui dar un disaggio.
Tutto ridente e con allegra faccia
fe' render da un soldato calabrese
a certa vecchiarella un fuso d'accia.
25 Et essendo homai presso il fin del mese
volle veder tutti i cavalli in mostra
e rasegnar la gente e il loro arnese (1).

---

altri affanni | che dar lor stanza e fieno e un po' di vino. — 13: *ecco perchè fra mille.* — 17-18: *comesso ha questa ladra di passaggio | militia fin tra i barbari nefanda.* — 21: *nè e' esser pur richiamo d'un oltraggio.* — 22-23: *Fuor ch' una vecchia che diè un po' di taccia | ad un certo soldato calabrese.* = Varianti dell'ediz. 1770; v. 1: *essa c.* — 3: *malinconia.* — i vv. 4-18 son sostituiti da questi:

E perchè la milizia al furto inchina,
E dove alloggia, fa mille stranezze,
Nè suol lassarci penna di gallina,
Mecenate a vietar queste gravezze
Vi spedì un commissario, anzi mandollo
Ben provvisto di boia, e di cavezze,
Per dar a i ladri l'ultimo tracollo
Sopra un alto steccato di tre legni,
Combattendo ei co i piedi, essi col collo.
Esempio, che dovria, chi regge i regni,
E chi guida gli eserciti in viaggio
Saper, senz' aspettar, che gli s' insegni.

19: *al fin di.* — 20: *a visitar le bande, ove in b.* — 21: *trovolle, e che a nessun faceano o.* — 22: *se ben senti una vecchia a f.* — 23: *gridar.* — 24: *che rubato gli avea sei libbre.* — 25: *Or, perchè era arrivato al.*

(1) Varianti della medesima redazione *B.*; v. 21: *e che a nessun faceano o.* — 22-24: *Se ben senti una vecchia a faccia a faccia | gridar con un soldato calabrese | che rubato gli havea.* — I versi 22 sgg., così tormentati, nello stesso foglio del ms. hanno un'altra variante:

22 Ben ch' una vecchia vol(e) con brutta taccia
dolersi d'un huom d'arme calabrese
che rubato gli havea sei libre d'accia.
25 Indi essendo homai presso il fin del mese,
volle veder il numero descritto
della cavalleria col proprio arnese.

Il G.-S. avrebbe dovuto illustrare i giudizi critici e le allusioni e gli arguti adattamenti di personaggi, specialmente di letterati, e di avvenimenti del Cinquecento, contenuti nelle tre veramente facete e piacevoli rassegne critiche, che sono le *Esequie*, il *Viaggio* e gli *Avvisi di Parnaso*: ne ha fatto, invece, dei riassunti quasi inutili (pp. 96-118). Eppure quante memorie e quante critiche su cose e persone del sec. XVI! La narrazione delle esequie di Mecenate si immagina condotta in parte su di una lettera, che dal Parnaso mandò in terra Sennuccio del Bene, a questo ufficio assunto, credo, per effetto della descrizione epistolare della coronazione del Petrarca, che a lui s'era attribuita. Nelle *Esequie* il C. accenna alla dibattuta questione della terza persona parlandosi fra due persone (p. 236); ricorda il Fracastoro nella sua professione di medico (p. 237); il Flaminio, il Navagero, lo Strozzi, il Vida fanno da beccamorti, certo per quel loro poetare in una lingua morta (p. 244); il Bonfadio sta lontano dalla pira di Mecenate, per non bruciar la seconda volta (p. 246); il Berni e Merlin Coccaio si prendono a mostaccioni, e vince il primo (p. 252 sg.). Arguto è il corteo funebre, diretto dal Castiglione (p. 256), nel quale trova qualcosa da ridire il maledico Aretino (p. 259); e si veda la descrizione del mal ridotto cavallo Pegaseo, che il Petrarca conduce a mano (p. 257 sgg.), e di cui raccolgon gli escrementi i collettori di rime e prose (p. 260). E si parla del Tebaldeo, « che faceva colle Muse la « civetta » (p. 261). Nel corteo di Mecenate son letterati e poeti d'ogni specie, e ultimi

I pastor, che in Arcadia han largo impero,

con a capo il Sannazzaro (p. 264). E l'Atanagi (« Uom, che alle prose, più che al verso nacque ») fa il discorso funebre, vestito, così povero com'era, d'una zimarra di messer Cola Bruno, imprestatagli dal Bembo. Da ultimo, attorno ai resti di Mecenate si fanno i giuochi gladiatorî, e scendono in campo il Castelvetro e il Caro, separatisi con esito incerto. E non meno ricco di allusioni garbatamente infilzate è il *Viaggio di Parnaso*, con i riferimenti antipetrarcheschi (p. 351),

Dicendo, come un publico cavallo
Mertava quella bella Franciosetta,
Che 'l gran Toscan non accettò per Gallo;

colla fantastica costruzione dell'edificio della licenza poetica; con la cucina di Parnaso occupata dal Berni e da' suoi seguaci; con la comica descrizione dell'orto del Petrarca, e colla vista di quest'ultimo seduto tra Dante e il Boccaccio a ridere di Camillo Querno, e del trionfo sull'elefante, di allegra memoria, a tempo di Leone X (p. 370 sg.). Di riferimenti ve n'è per tutti: per i bembeschi, per il Dolce, pel Bargeo, pel Burchiello e per altri. E lo stesso si dica degli *Avvisi*.

Gli *Orti di Mecenate* sono tutt'altra cosa, ma nella descrizione delle piante numerose, fatta con intento in parte scherzoso, e in parte satirico, per met-

tere in ridicolo le virtù da molti imbroglioni attribuite ancora ad esse, si sarebbero prestati ad una illustrazione. Il Caporali ricorda alcuni naturalisti del sec. XVI, tra cui il Fuchsio (p. 283) e Pier Andrea Mattioli senese (p. 279). Di quest'ultimo, oltre il suo Erbario, che ebbe fortuna anche in Germania, è noto un poemetto (1), in cui, descrivendo il palazzo del cardinale di Trento (Bernardo Clesio), trova modo di parlar di botanica. Ecco l'ottava, ove parla della mandragola, a riscontro con due terzine degli *Orti*:

Mattioli (c. D *a*):

La Mandragola è quivi, che i volgari
Pensan che nasca con humana forma,
Come per ver creduto è da gl'ignari
De i quai si truova innumerabil torma.
Le contrafanno i truffatori avari
Per ingannar qualche donna che dorma.
Ma la vera virtù, che in lei s'appoggia,
È che co 'l sonno i vigilanti alloggia.

Caporali (p. 283):

Dove vidi con membra quasi umane,
Cacciata fuor di terra la stridente
Favolosa Mandragora da un cane,
Che per ingravidar, la sciocca gente
Tenne esser buona: ma crediate certo,
Chi 'l disse altra Mandragora ebbe in mente.

E il Machiavelli la pensò allo stesso modo del Caporali.

Pochissimo il G.-S. dice dei poemetti minori del poeta perugino: dei capitoli sul *Pedante* e del *Tempio*. Di quest'ultimo non pare (p. 132) abbia capita la sconcia allegoria: il tempio è quello di Priapo; quale, veda chi vuole, e giudicherà che queste ottave vanno collocate vicino a quelle, famose nel 500, della *Menta* e del *Vendemmiatore*. Nella breve conclusione potevano accogliersi le notizie relative alla fortuna del Caporali, che il G.-S. ha del tutto omesso di studiare.

Il Gallenga chiude il suo volume con due brevi appendici, la 1ª occupata dall'*Albero genealogico dei Caporali*, ed abbiam veduto quanto imperfetta ed erronea, la 2ª con una bibliografia dei mss. e delle stampe del suo autore: per queste ultime, solo di qualche numero ha arricchito le note precedenti del Vermiglioli e del Mariotti. E, come in queste cose accade, le bibliografie sono incompiute, ed ecco qui di seguito alcune poche aggiunte.

MANOSCRITTI:

Cod. *H. 35* della Comunale di Perugia. — È quasi tutto di rime del Coppetta (cc. 1-92); ma dopo seguono la prima parte del *Capitolo del Pedante del sig. Cesare Caporale* (cc. 93-98), e le prime due ottave del *Tempio de Priapo di M. Cesare Caporali*; quindi a cc. 113-114 si hanno quattro son.: *Di poco sdegno alta querela è nata* (113 *a*), *Sotto finti d'Amor dolci sem-*

(1) IL MAGNO PALAZ | ZO DEL CARDI | NALE DI TRENTO || MDXXXIX. — In fine: *Stampata in Venetia | per Francesco Marcolini da Forli, appresso alla | Chiesa della* TERNETA, *nell'anno | del Signore M D XXXIX. | Il mese di Luglio.* — E sul Mattioli, vedi LOD. OBERZINER, *Gli arazzi del duomo di Trento* (in *Rassegna d'arte*, 1901, p. 114 sgg.).

bianti (113 *b*), *Stavasi Amor quasi divino Apelle* (114 *a*), e *Voi sete la mia donna, io so' in possesso* (114 *b*), di cui il 1°, il 3° e il 4° sono del Caporali e già editi, ed il 2° si stampa qui sotto, come probabilmente suo ed inedito:

Sotto finti d'amor dolci sembianti
La mia novella Circe oggi s'asconde,
Quasi scoglio coperto in mezzo a l'onde:
Io la vidi pur hor, fuggite, amanti.
Nè vi inganni il mirar gli abiti santi,
Gl'occhi leggiadri, e le sue treccie bionde,
Che in sasso, in tronco, in fera, in herba, in fronde
Son per mutar altrui magici incanti.
E so ben che infelice esempio humile
Pur ne posso parlar, che in verde mirto,
Già fui converso, et hor m'ha volto in pietra:
Dove, se pur col tacito fucile
Battendo Amor qualche favilla impetra,
Sappi il mondo che dentro arde il mio spirto.

Altre rime, che seguono nello stesso cod. a cc. 100-112, 115-118, 121-122,, ritengo che siano di Filippo Alberti.

Cod. 2834 della Riccardiana di Firenze, misc. del 500; contiene la satira *Sopra la Corte di Roma* (cc. 1-19 *b*).

Cod. II. IX. 45 della Nazionale di Firenze: contiene (ff. 267-278) *Il tempio del Dio degli orti del sig. Cesare Caporali.*

Un codice del Museo Britannico contiene: 1°) *La Vita* (sic) *di Cesare Caporali* [dev'essere *la Corte* essendo in due capitoli ternarî diretti a M. Trifone Benzi]; 2°) Il *Parnaso* (cioè il *Viaggio*); 3°) La *Canzone per le nozze di Bianca Cappello*; 4°) L'*Esequie di Mecenate*; 5°) Gli *Avvisi di Parnaso*. Cfr. ALESS. PALMA DI CESNOLA, *Catalogo di mss. ital. esistenti nel Museo Britannico di Londra*, Torino, Roux, 1890, pp. 55 sgg.

STAMPE:

a) *Rime* | *piacevoli* | *di* CESARE CAPORALI, | *del Mauro et* | *d'altri autori.* | *accresciute in que-* | *sta quarta impressione di molte* | *Rime gravi et burlesche del sig. Torquato Tasso,* | *E di diversi nobiliss. Ingegni.* | *Al m. Ill. S. Bittignuoli Bressa.* || In Ferrara, | Per Vittorio Baldini Stampator Ducale | Con licenza de' Superiori 1586 in-18°. Le rime del Caporali vanno fino a p. 97. Più oltre, sono rime di altri perugini: così *Rime di Fil. Alberti perug.* (pp. 151-169), un son. di Orazio Cardaneti all'Alberti (p. 168), ed anche la canz. *Standomi sol un giorno*, del Coppetta (pp. 194 sgg.). Questa è detta nel frontispizio la quarta ediz. delle *Rime* del Caporali, perchè, a non tener conto delle rime del Caporali primamente stampate nella raccolta di Muzio Manfredi (Bologna, 1575), le altre tre ediz. di

esse si fecero nel 1582 (la 1ª) e nel 1584 a Parma, e nel 1585 a Milano. E per la denominazione di quarta data all'ediz. ferrarese, diventa sempre più dubbia l'esistenza di una prima edizione del 1580, che nessuno ha veduto, e di cui si parla soltanto dall'Oldoino e dal Jacobilli, bibliografi poco precisi; tanto più che il Jacobilli afferma che in essa erano la *Vita* e gli *Orti di Mecenate*, nel 1580 non ancora scritti.

b) *Vita & Horti* | *di* | *Mecenate* | *di* CESARE | CAPORALI | Nell'Academia delli Insensati | di Perugia detto | lo Stemperato, | con l'aggiunta dell'altre sue Rime, | all'Ill. sig. Conte | Pomponio Torelli | Conte di Montechiarugolo. || In Parma nella stamperia di Erasmo | Viotti MDCV, in-12º. Ma la dedica è dei 18 febbr. 1604, e la data MDCIIII è in fine al volume; se ne conclude che l'edizione è propriamente del *1604*, e l'esemplare, da me veduto nella Parmense, sarà uno di quelli che, con la data del frontispizio cambiata, furon messi in vendita nel 1605. Questa edizione, oltre la *Vita* e gli *Orti*, contiene la *Corte* e gli *Avvisi*. Il Gall. (p. 153) registra tre ediz. del 1604 (una veneziana e due di Milano), ma non questa.

Il Gall. sarà il primo a riconoscere le deficienze del suo lavoro; ma potrà, se ne avrà voglia e tempo, tornare su di esso, estendere e approfondire le ricerche, sì da renderle al possibile compiute (il che non gli sarà difficile a Perugia), mettere in rilievo i pregi di buon senso e arguzia critica, che si riscontrano in alcune delle composizioni del satirico perugino; e curando inoltre più scrupolosamente la precisione bibliografica, della quale, ormai, noi italiani abbiam fatto una dote immancabile anche nei meno riusciti lavori di erudizione, potrà darci sul Caporali quella definitiva monografia (preparazione di una ristampa criticamente sicura delle poesie di lui), che intendeva forse di darci, ma non ci ha dato in nessun modo, nel presente volumetto.

ABD-EL-KADER SALZA.

BOLLETTINO BIBLIOGRAFICO

POMPEO MOLMENTI. — *La storia di Venezia nella vita privata dalle origini alla caduta della repubblica.* IV edizione interamente rifatta. Parte prima: *La grandezza.* — Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1905 (4°, pp. 464).

Nel 1880, allorchè il Molmenti pubblicava per la prima volta la sua *Storia di Venezia nella vita privata*, egli iniziava la prefazione con le seguenti parole: « La storia non deve soltanto raccogliere le istituzioni e i « grandi fatti politici e guerreschi, ma occuparsi altresì delle intime costu- « manze dei popoli ». Sebbene questo principio fosse già consacrato nella pratica da quei grandi antesignani del sec. XVIII, che riconoscono come loro capo legittimo il Muratori, se n'era venuta intorbidendo alquanto l'idea nella concezione della storia che dominò fra noi durante la prima metà del sec. XIX, sicchè quando il Molmenti uscì la prima volta col suo libro, parve quella a molti l'effettuazione d'un intento nuovo. Non immune di gravi difetti, non scevra di dannose lacune era quell'opera; ma l'A. avea avuto il merito innegabile d'una iniziativa coraggiosa: il libro trattava la storia di Venezia da un punto di vista nuovo, nelle sue funzioni economiche, artistiche, intellettuali, morali, negli usi, nei costumi, in tutto quello, insomma, che costituisce il *carattere* d'una gente. Trattandosi d'una città e d'un popolo che furono, in ogni periodo, tra i più caratteristici che il mondo abbia veduti, l'esempio piacque, e fu imitato da altri: del libro si successero edizioni e traduzioni. Il M., da parte sua, squisitamente dotato di senso d'arte (1), fu dall'accoglienza festosa, superiore ad ogni aspettativa, che l'opera s'ebbe, sempre più incoraggiato a coltivare quel genere di ricerche, e per un quarto di secolo egli ci ha dato una serie di studî diversi, tutti riguardanti l'arte e la vita della sua Venezia, tra i quali vogliono essere specialmente segnalati il libro, che s'ebbe pure due edizioni, su *La dogaressa*, gli studî sul Carpaccio e sul Tiepolo, il volume di saggi critici che s'intitola *Venezia*

(1) Su questa simpatica figura di studioso si può vedere un articolo bene illustrato nel fascicolo di marzo 1905 dell'*Emporium* di Bergamo.

(Firenze, 1897), finalmente il bel riassunto, con illustrazione grafica riuscitissima, che nella collezione *Italia artistica* diretta da Corrado Ricci, rappresenta *Venezia*. Di queste e di altre molte ricerche, condotte con passione d'innamorato, è il succo nella nuova edizione illustrata della *Storia di Venezia*, di cui ogni buongustaio ed ogni fervido cultore delle maggiori glorie italiane saluterà con gioia la comparsa. Sono tante le aggiunte di cui il libro s'allieta, ch'esso può dirsi « opera nuova », per rispetto a quel che era prima più che raddoppiata, e resa più perspicua ed efficace dalla ricchissima illustrazione figurata, nella quale l'Istituto d'arti grafiche, e per esso il suo intelligentissimo direttore, Paolo Gaffuri, produsse tesori di esecuzione accuratissima, gareggiando con l'A. che non risparmiò cure nè fatiche per fermare l'attenzione, non solo sui più *rappresentativi*, ma bene spesso sui più riposti e meno noti documenti d'arte e di costume (1). Dell'opera nuova è uscito il primo volume, destinato a descrivere la vita veneziana nel periodo medievale, dalle origini, ovverossia dal sec. IX, alla scoperta dell'America.

I capitoli in che è compartita la materia di questo primo volume sono tredici, più una introduzione sul periodo arcaico, dei più antichi abitatori della laguna. Trattasi nei tredici capitoli della conformazione della città e de' suoi principali edifizî; del governo, delle leggi, dei rapporti commerciali, economici e marittimi, delle consorterie; dei giuochi e degli esercizî d'armi, delle vesti e dei costumi; delle arti maggiori e minori, delle industrie di tipo artistico, della coltura. Alla materia specifica del nostro *Giornale* direttamente importa il capitolo della coltura, nel quale sono condensate, con ottima informazione, molte notizie sull'incremento dato dai Veneziani nell'età media alle scienze, all'erudizione, alla storiografia, alle lettere, alla musica. Ma altri particolari relativi alla storia delle lettere non mancano qua e là nel libro: per es., a pp. 54 sgg. e in più altri luoghi, è tratto partito dal poema quattrocentesco fiorentino di Jacopo d'Albizzotto Guidi, fatto conoscere da V. Rossi; a pp. 107-10 sono raccolte le voci di poeti medievali in favore di Venezia o contro di essa; a pp. 134 sgg. son riferiti brani di un serventese sulla prosperità di Venezia; a pp. 287-88 trovi ridata in parte una

---

(1) In opere di simil genere l'illustrazione grafica non è solo un *ornamento*, ma è un *commento* ed un *complemento* prezioso. L'esecuzione è finissima, quasi sempre inappuntabile. Non mancano cinque riproduzioni colorate, di mosaici e miniature. Tra le cose più peregrine noteremo la serie di piante e vedute antiche della città, fra le quali eccelle la splendida pianta cinquecentesca attribuita a Jacopo de' Barbari. Interessantissimi pure i molti disegni di Jacopo Bellini, che si trovano oggi al Louvre, e che adornano specialmente il cap. VIII (cfr. pure pp. 401-04). Ammirabili, nel cap. XI, le fotografie di oggetti svariati, che denotano i progressi de' Veneziani nelle cosidette arti industriali, primissima quella dei vetri. Tra le poche cose non veneziane ma venete, vogliamo segnalare le due rare figure (presso la p. 224) di uomini d'arme, frescate attorno al monumento Onigo, nell'abside della chiesa di S. Nicolò di Treviso. Qualcuno volle vedervi il pennello del Mantegna; ma il M. accenna invece, dubitoso, a Jacopo de' Barbari. Non allontanandoci dalla *gioiosa marca*, ci piacque di rivedere in fotografia (p. 399) un particolare della deliziosa loggia trevisana de' cavalieri, della quale affrettiamo col desiderio il restauro. Il M. avrebbe completato i saggi dell'arte medievale trevisana riproducendo qualcuna delle storie di S. Orsola, che sono al Museo (vedi p. 396), e specialmente l'affresco ispirato all'*Entrée de Spagne* (cfr. *Giornale*, XLII, 299), di cui non pare abbia avuto notizia e che è significantissimo.

frottola del Vannozzo; a p. 300 si leggono certi versi antichi, già fatti conoscere dal Casini, sui costumi licenziosi delle donne veneziane (1). Nel capitolo sulle arti belle vuol esser volta specialmente l'attenzione dei lettori nostri a ciò che vi si dice dell'arte del minio a Venezia (pp. 382 sgg.). Altrove (pp. 145 sgg.) son riassunte le notizie sui viaggiatori e cartografi veneziani anteriori alla scoperta di Colombo. Curiosità di molte sono nei capitoli sul costume, sulle vesti, sui giuochi e sulle feste. In quest'ultimo (cap. VIII) riescono preziose le riproduzioni di vecchie incisioni, specie quelle che ci danno le caratteristiche lotte coi pugni e con le canne, che si tenevano per ispasso, ma talvolta con esito non allegro, sui ponti veneziani senza parapetto, di cui sono conservati oggi in Venezia pochissimi campioni (2). Gran lode è da attribuire al M. per l'attenzione con cui seppe sfruttare i particolari realistici di certi pittori veneziani, specie di quell'insuperabile novellatore del pennello che fu il Carpaccio. In tanti e tanti casi valgono meglio di ogni descrizione scritta le eleganti figurazioni pittoriche di quel grandissimo artista, che il M. seppe acconciamente ricavare dall'insieme, sempre così ricco, dei suoi dipinti (3).

Per rispetto al materiale erudito, il M. ha alquanto accresciuto il numero dei documenti d'archivio ai quali direttamente ricorse; ma la sua qualità più spiccata resta pur sempre quella di abilissimo ordinatore e divulgatore di nozioni non comuni. Egli infatti non ha trascurato nulla che potesse interessare la *culturgeschichte* della sua Venezia nelle numerose pubblicazioni uscite in questi ultimi venticinque anni; anzi di tutte trasse profitto, rile-

---

(1) La poesia di Lionardo Giustinian, che l'A. riferisce in buona parte a pp. 290 sgg., non parmi dia veramente alcun indizio specifico pel costume di Venezia. Quella poesia è uno dei molti adattamenti di motivi popolari tentati dal patrizio quattrocentista, ed il motivo è quello del contrasto fra la madre e la figliuola desiderosa di marito, diffuso in tutt'Italia e fuori.

(2) Passò quasi inosservato al M., che appena ne tocca a p. 209, il bizzarro quanto efferato giuoco della gatta, che vedesi rappresentato in un'incisione di p. 216. La scritta indica il giuoco con « ammazzare la gatta col capo raso », ed infatti si osserva alla sinistra dell'incisione la povera bestia fissata al muro con un forte anello che le stringe i fianchi, lasciandole libero l'uso delle zampe. Due sciagurati sono in procinto di darle addosso col capo del tutto raso, ed essa sta per difendersi come può. È la prima volta che m'accade di vedere in un disegno codesto barbaro giuoco, sul quale è un documento urbinate notevole in Luzio-Renier, *Mantova e Urbino*, p. 23. Al giuoco della gatta allude anche il Folengo (vedi Luzio, *Studi folenghiani*, p. 23) e ne parla pure il cronista bolognese Pietro di Mattiolo. Cfr. L. Frati, *La vita privata di Bologna dal sec. XIII al XVII*, Bologna, 1900, pp. 137-38.

(3) Seguendo il Carpaccio, c'è da fare un intero corso sulla costruzione delle navi mercantili del tempo. I letti veneziani ragion vuole che siano sempre stati simili a quelli che il Carpaccio ci rappresenta (pp. 88-89), e che ci sono pure dati dai pittori toscani di quel tempo e di tempi anteriori; nè v'è ragione alcuna di credere che siano mai usati i letti a *mandorla* che si vedono nei mosaici di S. Marco (pp. 82-83). La forma di quei letti, che occorre in altri monumenti dei sec. XI e XII, per es., nei dipinti della chiesa media di S. Clemente in Roma e in qualche mosaico di Ravenna, è dovuta tutta alla imperizia tecnica e prospettica degli antichi artisti. Del resto, in genere, l'interpretazione che il M. dà alle opere d'arte, e segnatamente a quelle del Carpaccio, è felice. Solo mi par da dubitare che siano veramente compagni della calza quelli che il M. dà per tali in uno dei quadri della leggenda di S. Orsola dell'Accademia (p. 235). Non ne hanno i distintivi.

vandovi quello che al suo scopo massimamente importava. La esposizione, pur dovendosi estendere a materia tanto più vasta, riuscì ugualmente vivace e garbata, senza indulgere soverchiamente a lenocinii formali, che stonerebbero con la gravità del libro. L'opera, pertanto, è migliorata in ogni senso: l'esser più solida non la rese punto pesante. Certa spontaneità bonaria è nell'indole dello scrittore, nè si smentisce sotto il paludamento della dottrina. R.

ALESSANDRO CHIAPPELLI. — *Dalla trilogia di Dante*. — Firenze, Barbèra, 1905 (16°, pp. VIII-286).

NICOLA SCARANO. — *Saggi danteschi*. — Livorno, Giusti, 1905 (16°, pp. XII-292).

Non trascurabili certamente sono questi due volumi di studî sulla *Commedia*, se anche, nel primo, è data larga parte all'esposizione colorita, eloquente e talora anche (diciamolo) un po' retorica, che potè piacere assai più al pubblico amante di coltura di quello che torni proficua agli studiosi.

La massima parte, infatti, del volume del Chiappelli è ricavata da letture dantologiche, che il dotto autore, in cui il culto per la storia delle arti e per la poesia andò sempre congiunto all'amore per le discipline filosofiche, da lui genialmente professate, tenne in varie città italiane. Tre di queste letture riguardano la prima cantica: *L'entrata di Dante nell'Inferno*, commento al III canto, in cui soddisfano specialmente alcuni raffronti con Virgilio e con altri poeti antichi e moderni (1); *L'odissea dantesca*, ove si dà migliorata la lettura sul canto XXVI dell'*Inferno*, della quale già fu toccato altra volta (*Giorn.*, 42, 406); *I consorti del conte Ugolino*, poetica rappresentazione del gelido Cocito e dei maledetti che vi spasimano, efficace particolarmente la ricostruzione dell'episodio di Bocca degli Abati. Il canto XIV del *Purgatorio* è detto dal Ch. « canto dell'esule » perchè esso « comprende in uno sguardo di dolore e di amore i due termini dell'esilio « di Dante: la Toscana, il dolce nido e il perpetuo sospiro suo, la Romagna, « ultimo suo rifugio » (p. 133). L'una regione e l'altra, consertando abilmente le nozioni storiche accennate nel canto di Guido del Duca, fa rivivere agli occhi nostri nella topografia e più nelle passioni e nelle lotte medievali col trascorrere *Dal Valdarno alla Romagna*. Spingesi finalmente il Ch. nelle sublimità dell'empireo per illustrare *La rosa mistica*, e son queste, se

---

(1) Di siffatti riscontri il Ch., buon conoscitore delle letterature straniere, fa sfoggio. Ritorna spesso sul *Faust*, con cui si vede che ha famigliarità di filosofo; ma troppo spesso chiama Mefistofele « il satanico Virgilio di Fausto ». Vedi pp. 34, 98, 172. Si vede che la trovata gli piace; ma su accostamenti simili, molto arditi, è meglio *glisser* che *appuyer*.

non erro, le pagine migliori del libro. Se anche meno ci soddisfa quando vola troppo con l'imaginazione e nella sublime costruzione dantesca della *rosa* inclina a vedere una « mistica ammenda » di chi in gioventù avea tradotto il lascivo *romanzo della rosa* (p. 183) (1), è pur bello il vedere il partito ch'egli trae dalla sua fondata coltura filosofica per chiarire il concepimento di Dante nella terza cantica ed in ispecie la figura e l'ufficio di San Bernardo. Della terza guida del poeta niuno forse aveva trattato sinora con uguale ingegnosa sicurezza.

La breve appendice che chiude il volume ha carattere prettamente storico. S'intitola *Dante a Pistoia*; nè è meraviglia che un pistoiese, come il Ch. è, abbia posto particolare studio nel chiarire ciò che l'Alighieri scrisse sulle cose di Pistoia. Disserta l'A. su *Vanni Fucci* e valendosi dei dati di fatto novamente scoperti, fa buone considerazioni sulla fosca figura del pistoiese ladro e fazioso. Poi passa al controverso *campo piceno*, rispetto al quale, come è risaputo, polemizzarono il Bassermann, il Torraca e G. Lajolo, e ne dà spiegazione confortando gli altri argomenti con quelli porti dalla tradizione locale, che in questo caso sono preziosi.

Indole assai diversa hanno gli articoli danteschi dello Scarano, undici di numero, più o meno estesi, non sempre persuasivi, ma quasi sempre acuti. Carattere espositivo ha uno solo di essi, quello sulle *Trasformazioni dei ladri*, ch'è frammento dell'esegesi dell'*Inf.*, XXV. Negli altri (che non son tutti quelli che lo Sc. ha scritti) predomina quella critica congetturale, nella quale è maestro il dantologo che del volume riceve la dedica, F. D'Ovidio, le cui orme lo Sc. segue con devozione di discepolo. D'inedito non v'è qui molto. Buona parte di questi scritti aveva già veduto la luce negli *Studi di letteratura italiana*, che si vengono pubblicando a Napoli, altri altrove; ma l'A. vi ha praticato giunte e ritocchi d'ogni genere.

Il nucleo più importante del libro è costituito da tre articoli, due editi già prima, il terzo inedito, che sono fra di loro collegati intimamente: *Perchè Dante non salva Virgilio*; *Come Dante salva Catone*; *Dante giudice*. L'Alighieri non volle salvare il suo maestro e duce per motivi di convenienza artistica e perchè, se Virgilio fosse stato salvo, non v'era più mestieri di Beatrice, e la costruzione del poema ne avrebbe scapitato. Inoltre Dante non trovava in Virgilio nè meriti morali così eccelsi da collocarlo tra i beati, nè macchie tali da porlo tra gli espianti. Il suo destino è subordinato ad uno scopo artistico, sicchè egli rimarrà sempre « nel primo cinghio « del carcere cieco »; ma all'infuori della grazia maggiore, il suo discepolo gli è largo d'ogni maggiore riguardo e lo circonda di reverenza affettuosa.

---

(1) È un sogno non diverso da quello per cui Dante replicherebbe *Cristo* in rima allo scopo di fare ammenda del malo uso fatto di quel nome sacrosanto in uno dei sonetti contro Forese. La congettura s'acuisce in questi casi oltre i termini leciti. Sull'ali della fantasia il Ch. giunge a vedere di nuovo in mano a Dante una *rosa* nel ritratto giottesco del Bargello (p. 184), come se ormai non fosse dimostrato che quel fiore, cavato fuori dai restauratori dell'affresco, non è che una parte della veste di broccato a fiorami ond'era coperta la figura dipinta allato a quella del poeta.

La grazia, invece, d'essere beato concede, non ostanti la paganità ed il suicidio, a Catone, la cui figura etica e politica il medioevo aveva elevato a grandissima altezza, di che Dante stesso dà prova nelle opere minori. Le argomentazioni dello Sc. circa la beatitudine di Catone sono stringenti e confermano abilmente la tesi sostenuta da Francesco Cipolla. In questo studio, veramente pregevole, lo Sc. propende pure a ritenere (pp. 144-46) che Catone non sia custode del purgatorio intero, ma solo della falda estrema della montagna, in altri termini, dell'antipurgatorio (1). Da tuttociò s'intende che lo Sc., non diversamente dal D'Ovidio, riconosce al poeta una specie di diritto di condanna e di grazia, da lui esercitato liberamente e per motivi diversi. Su questo principio, che trovò già contradditori, il D'Ovidio è tornato anche di recente (cfr. *Giorn.*, 45, 439); ma indipendentemente dall'ultimo suo scritto lo Sc. convalida l'opinione di lui passando in rassegna gli spiriti la cui collocazione può dar motivo a dubbî o a difficoltà. Più o meno si trattiene su Costantino, Trajano, Salomone, Stazio, Rifeo, Bertran del Bornio, Sordello, Arn. Daniello, Celestino V, Guido e Bonconte da Montefeltro, Manfredi, Carlo d'Angiò, Jacopo del Cassero, Nino giudice, Belacqua, Sapia, Cunizza, Sigieri e su qualche altro.

Dopo questo gruppo di scritti, che sono nel libro la cosa più solida, merita nota ciò che lo Sc. scrive su *L'apparizione dei beati* (una specie di commento alla tecnica rappresentativa del *Paradiso*), e quello che dice su *La saldezza delle ombre*. Quest'ultimo lavoro, apparso la prima volta nella *N. Antologia*, è uno degli studî più noti dello S., nè occorre ripetere qui ch'egli ammette le reali contraddizioni di Dante rispetto alla solidità delle ombre, ma crede codeste contraddizioni sapienti sotto il rispetto estetico e indispensabili in una rappresentazione del mondo dei trapassati. Qui aggiunge alcune pagine per discutere con chi tenne e tiene diversa sentenza, in ispecie col Petrosemolo e col Gargano Cosenza, dei quali fu già discorso in *Giornale*, 28, 248 e 41, 422.

Gli studietti che rimangono sono molto più tenui e nella loro tenuità s'accentua il difetto massimo dello Sc., ch'è il soverchio sottilizzare. Negli sciagurati che sono *Gli spiriti dell'antinferno*, vede lo Sc. due schiere distinte, quella in cui è colui « che fece per viltate il gran rifiuto » e quella di cui s'odono sin dal principio i sospiri ed i pianti: opinione scarsamente motivata ch'ebbe già contro ragionevoli opposizioni. Già altra volta il nostro *Giornale*, 25, 149, espose il contenuto dello scritterello *Sul verso « Chi per lungo silenzio parea fioco »*; l'indagine *A che ora Dante sale al cielo* conferma l'idea che il gran volo dal paradiso terrestre al celeste avvenisse di mezzogiorno.

Un paio di volte dovetti leggere attentamente lo scritto ultimo del libro *Il lombardo di Virgilio* per intendere che cosa l'A. veramente volesse dirvi.

---

(1) Quest'idea fu sempre accarezzata anche da chi scrive le presenti linee, malgrado certe espressioni di Virgilio (*Purg.*, I, 82), che parrebbero contraddirle. Il purgatorio propriamente detto ha altri custodi.

Quelle pagine erano inedite finora. Esse si riferiscono alla allusione di Guido da Montefeltro nell'*Inf.*, XXVII, 20. Lo Sc. è tratto a vedere in quell'accenno un artificio perchè Guido venga alla narrazione dei casi suoi, ciò è uno spediente per dare una stoccata a papa Bonifazio. E sarà benissimo; ma la cosa è davvero ben recondita e tale che non appare manifesta neppur dopo svelata. S. S.

Le Vite di Dante, Petrarca e Boccaccio scritte fino al secolo decimosesto, raccolte dal prof. Angelo Solerti. — Milano, Francesco Vallardi, [1904] (8° gr., pp. xii-777).

La contenenza di questo grosso volume, col quale la coraggiosa e feconda Casa editrice milanese ha voluto dare un complemento alla collezione della *Storia letteraria d'Italia*, non è esattamente indicata dalla dicitura della copertina e del frontispizio; perché le tre parti della raccolta, cominciando rispettivamente colla rubrica dantesca di Giovanni Villani, coll'epistola del Petrarca *Ad posteros* e colla biografia del Boccaccio scritta dal piú giovane dei Villani, si chiudono, la prima e la terza colle *Vite* dello Zilioli, e la seconda col *Petrarcha redivivus* del Tommasini. Piú esattamente, dunque, parlavano le copertine delle singole dispense (lievi fogli e di breve durata), annunciando *Le vite di Dante, Petrarca e Boccaccio, scritte fino al secolo decimosettimo.*

Premesso questo, non occorre enumerare ai lettori del *Giornale* i testi che il Solerti ha qui riunito insieme. Sono: tutte le vite dei maggiori trecentisti, che per la loro antichità hanno valore di fonti storiche non ispregevoli, e tutte quelle che fra una grande copia di ripetizioni, di errori e di ciance, possono offrire qualche notizia, specialmente bibliografica, non indegna di considerazione. Dopo la metà del Seicento, la storiografia letteraria viene rinnovando i suoi metodi; la critica delle fonti si fa piú prudente e piú acuta; si disseppelliscono documenti dianzi ignorati; epperò anche le vite delle tre corone si scrivono con rinnovati criteri. Lo Zilioli e il Tommasini, quantunque la vacuità del primo voglia essere giudicata ben altrimenti che l'erudizione farraginosa del secondo, possono in certo modo segnare la fine del vecchio avviamento degli studi biografici; oltre ad essi non conveniva certo procedere.

Molti dubbî mi rimangono piuttosto sulla necessità che vi fosse, di stampare o ristampare tutte le insulse e prolisse compilazioni biografiche di cui è ricco il Cinquecento, e per es., mi domando se degli *excerpta* di Papirio

---

(1) Vedi V. Crescini, *Per gli studi romanzi*, Padova, 1892, pp. 169 sgg. e cfr. questo *Giornale*, I, 446 sgg.

Masson (*Vitae trium Hetruriae procerum*, 1587) e delle cantafavole di Marcantonio Nicoletti, ora per la prima volta messe in luce di sul codice Udinese (1), non bastasse, secondo il caso, un'accurata descrizione o un'esposizione riassuntiva intramezzata da qualche estratto, e se la mole del volume non potesse essere alleggerita di molte pagine che non fanno se non ripetere testualmente altrettante pagine. Sennonchè l'infaticabile amico avrà ragione di rispondere che così facendo egli avrebbe oltrepassato la sua intenzione, la quale fu di raccogliere in un sol corpo testi pubblicati qua e là e, alcuni, difficili a trovarsi, e di apprestare un libro comodo a chi voglia determinar l'importanza e il carattere delle singole biografie o debba valersi di queste nello studiare la vita dei tre grandi poeti. Di che dobbiamo in ogni modo essere grati a lui e a' suoi diligenti collaboratori.

La raccolta non offre quindi testi critici, se non là dove questi erano già in pronto, come per il *Trattatello* e il cosiddetto *Compendio* del Boccaccio: ma tuttavia si dimostra compilata da persona che conosce le esigenze della critica e vuole di volta in volta mettere a profitto i risultamenti degli ultimi studi. Il Solerti riproduce sempre le edizioni che danno migliori guarentige d'autenticità per essere state o procurate dagli autori stessi delle *Vite*, o, se preparate da altri, condotte secondo le buone norme metodiche: talvolta anzi risale ai manoscritti, come per le vite di Filippo Villani, delle quali presenta la dettatura definitiva con in nota le varianti della anteriore; per le rubriche biografiche del *Fons memorabilium* di Domenico Bandini: per le vite di Sicco Polenton, delle quali sono riferite ambedue le redazioni: per la *Petrarcae Vita* del Vergerio e per altri testi ancora. E quando dei latini esista un buon volgarizzamento antico o moderno, lo ristampa accanto all'originale. Che le cure del novello editore non si siano fermate anche sulle particolarità minute, come pure sarebbe stato desiderabilissimo, o che non abbiano sempre sortito esito fortunato, è cosa spiacevole, ma facile a spiegarsi, quando si pensi al brevissimo tempo impiegatosi nella stampa del volume: quattro mesi per cinquanta fogli di grande formato! (1).

---

(1) È curiosa la disuguaglianza grande nella correttezza dei testi, dipendente in parte dalla varia bontà degli *esempli* che il S. aveva dinanzi. Lasciando stare i materiali errori tipografici che spesseggiano un po' troppo dovunque, massime nei testi latini, le biografie più cospicue e più note sono in generale corrette, sia quanto alle parole e sia quanto all'interpunzione. Ma scorretti sino all'oscurità sono talvolta i più brevi e più rari notamenti, come, per es., quello dantesco di S. Antonino (pp. 152-53) e quello, pure dantesco, tratto da una cronaca ferrarese (p. 157). Nel primo, a tacere dell'omissione d'un breve tratto dopo le parole *non habeat potestatem*, il quale compie il ragionamento precedente, si legge questo periodo: « Et in hoc errarit, « cum potestas imperialis et regimen subalternetur papali, ut minor maiori. Sicut ut luna, signans « imperium, illuminatur a sole, signante vicarium Christi, ut lumine maiori. Quod colligitur, « dist. XCVI cap. duo, sunt: unde et utrumque etc. ». Dove il senso appare chiaro solo a patto che sostituito il punto fermo con una virgola dopo *minor maiori*, si seguiti leggendo *sicut et luna*, e soppressa la virgola dopo *duo*, si renda perspicua la citazione del canone X della distinz. XCVI dei *Decretum Gratiani*, canone che comincia: « Duo sunt quippe, imperator auguste, quibus etc. ». Così più innanzi è citato il canone 33, che comincia: « Tibi domino Johanni Pape » della distinzione LXIII dello stesso *Decretum*. Nel notamento poi, tratto dalla Cronaca ferrarese manca quasi interamente l'interpunzione e c'è per tre volte un *come*, che evidentemente è una falsa lettura di *cum* e che andava corretto.

Le *Vite* sono disposte secondo la successione dei tempi in cui furono composte; ma non mi pare che quest'ordine sia sempre rigorosamente osservato. Se la seconda dettatura dell'*Epitoma* di Sicco Polenton fu compiuta circa il 1435, come dice il S. (p. 154), anzi nella prima metà del 1433, come parmi abbia dimostrato il Segarizzi (1), perché posporre le *Vite* dell'umanista trentino non pure a quelle di Leonardo Bruni, che sono del 1436, ma a quelle di Giannozzo Manetti, posteriori certo di qualche tempo a codesto anno? Per conseguenza, neppure la biografia petrarchesca del Vergerio è al suo posto subito dopo quella del Bruni, essendo essa citata dal Polenton, mentre d'altra parte tutto fa credere che il Capodistriano la scrivesse in gioventú, poco prima o poco dopo degli argomenti dell'*Africa* (questi erano già pronti nel 1398), e non nei suoi ultimi anni, quando già aveva abbandonato l'Italia.

A ciascun testo il Solerti premette sommarie indicazioni bibliografiche, esatte in generale ed opportune. Avrei però desiderato che egli non dimenticasse i gravi dubbî del Gröber intorno all'autenticità dei *Ricordi sulla vita di Messer Francesco Petrarca e di Madonna Laura* di Luigi Peruzzi (2), una prosa che puzza di falsificazione cinquecentesca di lontano un miglio. Anche avrei voluto che non estendesse precipitosamente alla viterella petrarchesca accodata allo *Speculum historiale* il giudizio sulla fonte onde attinse, per Dante e il Boccaccio, l'autore di quelle aggiunte (p. 196); perché se questo, nel parlare del poeta della *Commedia* e del grande Novellatore si valse del *Supplementum chronicarum*, trascrisse invece letteralmente dal Polenton le notizie intorno al Petrarca. Mi spiace altresí che il Solerti, forse perché non fu in tempo, non abbia tenuto conto del buono studio di N. Quarta su *I Commentatori quattrocentisti del Petrarca* (3); giacché vi avrebbe trovato chiaramente determinate le relazioni tra le due *Vite* che egli ripubblica sotto il nome d'Antonio da Tempo, e in fronte alla prima avrebbe potuto scrivere il nome di Publio Candido, anzi — io non avrei esitato — quello di Pier Candido Decembrio. Inoltre — e qui esco dai preliminari bibliografici per dare una capatina nelle poche noterelle appiè di pagina — non avrei voluto veder riferita la famosa epistola di Benvenuto da Imola al Petrarca (pp. 379-80) senza qualche riserva sulla sua molto dubbia autenticità (4), né tralasciato un prudente punto interrogativo là dove una parentesi identifica Ser Andrea — A., dunque, non F. — Lancia con l'autore dell'*Ottimo commento* (p. 78, *n.* 5).

Ma basti; ché non voglio aver l'aria di cercar il pelo nell'uovo a proposito d'un libro che certamente è destinato a prestare buoni servigi agli studiosi.

V. R.

---

(1) *La Catinia, le orazioni e le epistole di S. P.*, Bergamo, 1899, pp. XLVIII-LII.

(2) *Miscellanea di studi critici edita in onore di A. Graf*, Bergamo, 1903, pp. 57 sg.

(3) Napoli, 1904 (estr. dagli *Atti* dell'Accademia di archeologia, lettere e belle arti, vol. XXIII),

(4) NOVATI, in questo *Giornale*, XIV, pp. 264 sgg.

Collezione di opuscoli danteschi inediti o rari, diretta da G. L. Passerini. Disp. 79-82. — Città di Castello, Lapi, 1905.

Per le ultime dispense antecedenti si veda *Giorn.*, 44, 463.

79-82. — Arnaldo Della Torre, *La giovinezza di Giovanni Boccaccio (1313-1341)*. — Se anche, da una parte, è legittimo lo stupirsi che questo studio molto esteso compaia in una raccolta il cui intento è di studiare Dante, dall'altra è d'uopo convenire che si tratta d'un lavoro assai rispettabile e che, in fin dei conti, il Boccaccio fu uno dei più fervidi ammiratori e studiosi del divino poema. San Giuseppe era falegname: avrà fatto dei confessionali: parliamo dunque della confessione! È troppo naturale ed umano che agli occhi del D. T. la condiscendenza del direttore della raccolta apparisse « geniale larghezza di vedute ».

Lo studio, come accennai, è davvero encomiabile per diligenza ed acume. Il D. T. vi ha messo fatica, cura, ingegno: nessun cultore di studî boccacceschi trascurerà d'informarsene. Non mai finora la gioventù del Boccaccio era stata esaminata con tanta sollecitudine. Elementi nuovi di fatto sono soltanto alcuni documenti intorno al padre di Giovanni, alle sue condizioni famigliari, alle sue traversie mercantili (cap. I, e pp. 305 sgg.); ma gli elementi già noti sono di nuovo e con nuovi criterî passati in rassegna, e le resultanze son tali da offrirci una nuova cronologia del Boccaccio in quei suoi anni giovanili.

Sostiene, anzitutto, il D. T. che il povero Giovanni, malveduto dalla matrigna, fu dal padre inviato a Napoli già nel 1323, quando aveva 10 anni. Sembrerebbe, a dir vero, un po' presto; ma il D. T. arriva a questa convinzione per varie vie. La strada maestra è nell'accenno del *Filocolo* determinante il tempo in che egli s'invaghì di Maria d'Aquino nella chiesa di S. Lorenzo. Con una serie di calcoli, l'A. chiarisce che quel fatto avvenne « un sabato santo, che cadeva il 30 marzo ». Ora, nella prima metà del secolo XIV, il sabato santo cadeva il 30 marzo solo nel 1331 e nel 1336. Con ragioni assai discutibili, il D. T. scarta il 1336 ammesso dal Casetti e da parecchi altri critici, sicchè è portato a concludere che l'innamoramento seguì il 30 marzo del 1331, e siccome allora il Boccaccio era a Napoli da 7 anni e 4 mesi, egli vi sarebbe giunto il 13 dicembre 1323. I due orsi, che secondo l'allegoria dell'episodio d'Idalagos, avrebbero minacciato la vita del giovinetto, dovrebbero ravvisarsi nella matrigna e nel fratellastro di Giovanni, il bimbo Francesco. Imaginare in figura d'orso famelico un bambino di neppure due anni non sembra, a dir vero, troppo verosimile: ma alla mente del D. T. tale difficoltà non si affaccia. Nè gli sembra improbabile che a soli 16 anni il Boccaccio potesse godere, non solamente dell'idillio con Pampinea, ma delle prime soddisfazioni amorose con Abrotonia, e che già in quell'età egli asserisse di conoscere le donne « per lunga usanza ». Il D. T. torce questa frase a particolare significazione, come se il Boccaccio avesse voluto dire che sin d'allora seppe *i nomi* delle belle napoletane e le conoscesse *di vista* (p. 109).

Poggiando su questa base, che malgrado i gran ragionamenti dell'A. non ci sembra granitica, Panfilo si sarebbe innamorato di Fiammetta a diciassette anni e mezzo, dopochè da due anni circa (primavera del 1329) aveva abbandonato la mercatura per darsi al diritto canonico. La bella e sensuale Maria tenne sulla corda il suo giovine quanto modesto amatore per lunghi anni. I corteggiamenti del Certaldese durarono con magra soddisfazione sino al giugno del 1336, sino, cioè, a quella stagione balnearia di Baia, nella quale Giovanni, sempre più cresciuto in ardore ed in ardire, costrinse Maria alle sue voglie (1). Due anni durò l'amore ricambiato, finchè nell'estate del 1338 Panfilo s'accorse d'essere tradito. Dello sviluppo e della fortuna di quella passionaccia il D. T. s'argomenta di scoprire le traccie nel canzoniere boccaccesco, in cui sinora riuscì tanto arduo seguire la successione psicologica (cfr. *Giorn.*, 40, 244). La critica congetturale è qui talvolta ardimentosa, ma chi un giorno ci darà il testo critico commentato di quelle rime dovrà tenerne conto.

S'industria pure il D. T. a mettere in chiaro gli studî, giuridici e letterarî, a cui il Boccaccio attese nel suo soggiorno napoletano, studî da cui lo svagavano le continue attrattive della vita cortigiana lussureggiante e ancora più gli amori. Disilluso nel suo affetto per Fiammetta, che pure gli aveva dato delizie inenarrabili, richiamato dal padre, che aveva bisogno di lui per gli affari volgenti al peggio, il nostro Giovanni sarebbe tornato a Firenze in fin di dicembre del 1340, 17 anni appunto dacchè ne era partito. L'11 gennaio 1341 sappiamo di certa scienza ch'egli già si trovava a fianco del padre. Il giovane ormai maturo recava seco da Napoli molta esperienza di mondo ed anche qualche esperienza negli studî. Specialmente negli ultimi anni della sua dimora colà, lo aveva sorretto negli studî l'agostiniano Dionigi Roberti da Borgo S. Sepolcro, al quale il D. T. ritiene si debba la prima relazione del Boccaccio col Petrarca (2).

Pur concedendo l'encomio dovuto anche a questo nuovo lavoro del D. T. ed all'attività instancabile con che egli attende alla ricerca critica ed erudita, non possiamo tacergli che anche questa volta egli cadde nel difetto di tutte le cose sue, la soverchia prolissità. Sarebbe stato agevole, anzi vantaggioso, il ridurre questo volume ad un terzo di quello che è. Pel D. T. gli articoli diventano opuscoli, gli opuscoli volumi, i volumi montagne di carta stampata. Egli ci fa assistere, quasi con compiacimento, a tutto il

---

(1) Il D. T. a buon diritto ritiene che agli incomposti desiderî dell'amante la facile gentildonna napoletana cedesse. E su ciò non vi dovrebbe esser dubbio. Fa meraviglia il vedere che di bel nuovo l'Albertazzi, nel suo libro *Il romanzo*, pp. 31-33, tragga in campo l'idea curiosa che il Boccaccio si vantasse di favori non conseguiti e che in realtà egli non raggiungesse mai i suoi intenti sensuali. È questa una vecchia ipotesi, che mal si regge sulle gambe, sebbene abbia avuto l'appoggio del Koerting. Chi scrive queste righe ebbe già a combatterla, allorchè nel 1880 il libro del Koerting vide la luce. Cfr. *Di una nuova opinione sull'amore del Boccaccio*, in *Rassegna settimanale*, VI, 236.

(2) Rispetto a questo fatto importantissimo, l'A. fa giuocare abilmente la congettura ardita che sia diretta al Petrarca l'epistola del Boccaccio *Mavortis miles extrenus*. Cfr. *Bullett. Società Dantesca*, N. S., VII, 64.

lavorio d'indagine, a tutto l'*ibis redibis* della sua mente, per cui è giunto a formarsi una convinzione. Ad es., per stabilire, con la testimonianza dei giuristi, dei medici e dei filosofi, quale estensione si desse nell'età media all'infanzia ed alla puerizia, e quando si stimasse cominciare la pubertà, l'A. occupa ben 26 pagine (pp. 72-98). E così tutto il resto. A noi, non sospetti di poca simpatia per il metodo storico, questo sembra abuso del metodo stesso, abuso che potrebbe prestarsi alla canzonatura. Non è minor danno il volere stravincere nella dimostrazione, rivoltando gli argomenti prediletti da tutti i lati per farne vedere ogni faccia. Di ciò v'ha nel libro un esempio veramente curioso. Per suoi scopi il D. T. vuol precisare quando fu scritto il *Corbaccio*. Nella violenta diatriba boccaccesca è detto che allora l'autore era « uscito dalle fasce » da 40 anni; e da 25 avea « cominciato a « conoscere i costumi del mondo ». Al D. T. sta a cuore di far vedere che l'anno indicato con quest'ultimo inciso è il 1329; ciò gli offrirebbe una riprova preziosa e non vuol lasciarsela sfuggire. Essendo nato il Boccaccio nel '13, se i 40 anni passati « dalle fasce » si computassero *dalla nascita*, si avrebbe il 1353, e retrocedendo per 25 anni si verrebbe al 1328, anzichè al 1329. Come fa il D. T. a venire ad un accomodamento con quella signora restia che è monna aritmetica? Si domanda con ogni maggior serietà quanto tempo « potè stare nelle fasce » Giovanni Boccaccio, e dopo aver fatto i debiti calcoli e consultate le debite autorità, conclude che stette nelle fasce un anno. Quindi, computando i 40 anni dallo *sfasciamento*, abbiamo $40 + 1 = 41$; $1313 + 41 = 1354$, anno in cui fu composto il *Corbaccio*; $1354 - 25 = \mathbf{1329}$. Vittoria, vittoria! Legga chi non crede le pp. 131-135.

Come mai il D. T., che ha innegabile ingegno, non vede il lato ridicolo di siffatti procedimenti? R.

Bausteine zur romanische Philologie. Festgabe für Adolfo Mussafia zum 15 Febrar 1905. — Halle a d. S., Max Niemeyer, 1905 (8° gr., pp. XLVIII-718).

Ad Adolfo Mussafia gli studenti italiani della Dalmazia. — Spalato, tip. sociale spalatina, 1904 (16°, pp. 242).

Saluto reverente all'insigne filologo prof. Mussafia, che, compiuti i 70 anni d'età il 15 febbr. 1905 e 100 semestri d'insegnamento nella università viennese, si ritira ad onesto riposo, è il primo di questi volumi (1). Silloge davvero

(1) Non avrei mai creduto di dover aggiungere sulle bozze di questo cenno una così triste novella. Adolfo Mussafia non è più; egli non godrà di quel riposo a cui aveva tanto diritto; è morto a Firenze l'8 giugno 1905. La filologia romanza ebbe in lui uno dei maestri massimi: i suoi studî glottologici e dialettologici furono tra i primi che si avessero, dopo l'impulso gagliardo dato da

poderosa, nella materia assai varia, offerta da scolari e da estimatori sparsi in varie parti d'Europa ed anche in America, ove è noto come fiorisca ognor più il culto per le discipline romanze. Cinquanta sono gli articoli che la compongono, quasi tutti di soggetto glottologico o letterario neolatino (1), e ad essi va innanzi la bibliografia, diligentemente compilata da Elisa Richter, degli scritti del Mussafia, che raggiungono il bel numero di 336. Dire ai nostri lettori che alcuni di essi sono veramente fondamentali per gli studî di dialettologia italiana e che altri sono eccellenti contributi di testi romanzi e di sagaci osservazioni ad altri testi e a leggende, sarebbe un fuor d'opera.

Nel grosso volume dei *Bausteine* l'Italia non ha parte preponderante, come sarebbe stato desiderabile che avesse, trattandosi di festeggiare un dotto ed un maestro che la nostra nazione ama ritenere figlio suo. Tuttavia alcuni scritti vi sono che riguardano direttamente la letteratura nostra, e credo utile richiamarli, disponendoli secondo la cronologia dei soggetti in essi trattati.

G. Vidossich, *Tre noterelle sintattiche dal Tristano veneto.* — Dal francese nel veneto fu tradotto, ancor nel Dugento o nel principio del Trecento, il testo qui studiato, che ora trovasi a Vienna.

E. Maddalena, *Per il bagno di Laura.* — Ritiene indubitabile che il Petrarca nella canz. *Chiare fresche* ecc. accenni all'uso di Laura di bagnarsi nelle acque del fiume Sorga, senza che peraltro nelle sue parole vi sia allusione alcuna ad aver egli indiscretamente assistito ad uno di quei lavacri.

A. Farinelli, *Note sulla fortuna del « Corbaccio » nella Spagna medievale.* — Il più esteso lavoro della raccolta. Tra i testi che vi sono esaminati per la loro dipendenza dal *Corbaccio* si notino specialmente il *Somni* del catalano Bernat Metge (che si dimostra plagio sfrontato dell'operetta boccaccesca), e il *Corvacho* dell'arciprete di Talavera. Con i molti fatti e riscontri da lui messi insieme, dà il F. un buon contributo alla storia della letteratura misogina e della difesa delle donne che le si contrappose.

G. Mazzoni, *Qualche appunto sulla voce « erro ».* — Conferma in parte la dichiarazione che a quella voce, usata da scrittori del Trecento, diede G. Volpi e ne cita un significante esempio di Fazio degli Uberti, so-

---

Federico Diez, e per precisione e sicurezza di metodo, per intuito geniale del vero hanno pochi pari. La lingua, i dialetti d'Italia ed i testi primitivi scritti nell'idioma nostro furono da lui studiati con speciale predilezione e molto profitto. Basti qui rammentare le ricerche feconde sui poemi franco-veneti della Marciana e l'edizione del *Trattato de regimine rectoris* di fra Paolino Minorita. Letterato veramente non fu, sebbene abbia discorso del Metastasio con la sua consueta elegante chiarezza e sebbene in tante occasioni la sua mente lucida siasi spinta in indagini che coi soggetti propriamente letterarî hanno rapporti diretti ed intimi.

(1) Unica eccezione, che stona alquanto anche col titolo della miscellanea, è lo scritto di Franz Wickhoff, *Der Apollo von Belvedere als Fremdling bei den Israeliten.* Sono alcune pagine di storia d'arte, a base di maldicenza, nelle quali si asserisce più che non si dimostri una tesi assai discutibile: che la figura maschile ignuda dipinta da Luca Signorelli in un suo fresco d'argomento biblico nella Sistina sia stata direttamente inspirata dall'Apollo del Belvedere.

stenendo che l'origine della voce « dovè essere militaresca, e non altro che « militaresca, di scherani, di avventurieri, di lanzi, la diffusione ».

P. Rajna, *Una riduzione quattrocentistica in ottava rima del primo libro dei Reali di Francia.* — Trattasi d'un ms. cartaceo già posseduto dai Rinuccini e che dal Libri pervenne al Museo Britannico nel 1859. Il R. descrive quel ms., lo confronta col testo prosaico di Andrea da Barberino, discute il quesito se l'Altissimo lo conoscesse quando, a sua volta, versificò per l'appunto quel primo libro dei *Reali* e viene a conclusione negativa. Finalmente esamina la lingua del testo or diventato londinese e la trova veneteggiante come quella della *Storia di Stefano.*

I. Del Lungo, *« Cattività onorevole » nel Machiavelli.* — A chiarimento d'una frase dell'*Arte della guerra.*

A. L. Stiefel, *Ueber die Comedia « La Española de Florencia ».* — Con la consueta mirabile erudizione studia codesta commedia più volte edita sotto il nome di Calderon. Sin del 1857 F. W. V. Schmidt richiamò come fonte della commedia spagnuola la nov. 36 della P. II del Bandello: « Ni- « cuola, innamorata di Lattanzio, va a servirlo vestita da paggio, e dopo « molti casi seco si marita ». Lo St. invece dimostra ch'essa risale direttamente ad una delle commedie degli Intronati di Siena, rappresentata nel 1531, *Gl' ingannati*, e sulla fortuna di quest'ultima produzione (variante del soggetto diffusissimo dei *Menaechmi*) in Italia, in Francia ed in Spagna raccoglie molte rilevanti notizie.

A. von Weilen, *Eine deutsche Stegreifkomödie.* — Scenario tedesco d'una commedia a soggetto col titolo *Das Testament oder der Kranke in der Einbildung*, che si legge in un codice della Palatina di Vienna. L'A. pubblica lo scenario ed esprime il convincimento che la fonte ne sia, non già il *Malade imaginaire* del Molière, ma la commedia del Regnard *Le légataire universel*, rappresentata a Parigi nel 1708. L'influsso italiano, peraltro, vi è manifesto, e tutti i nomi dei personaggi sono italiani.

F. Pasini, *Montiana.* — Pubblica e illustra alcune lettere sinora inedite di V. Monti a Cl. Vannetti.

A. D'Ancona, *Saggio di una bibliografia ragionata della poesia popolare a stampa del sec. XIX.* — Lettere A e B. Vi sono comprese molte leggende celebri, come quella di Aleramo, di Attila, di Pietro Barliario e via dicendo.

Leggonsi poi anche nel volume parecchi saggi di linguistica italiana: C. De Lollis, *Di alcune forme verbali nell'italiano antico*; L. Biadene, *« Pazzo » e altri derivati della sua medesima radice*; M. Bartoli, *Di una metafonesi nel veneto di Muggia*; K. Ettmayer, *Die provenzalische Mundart von Vinadio.* Quest'ultimo scritto ci trae a notare tre indagini di letteratura provenzale, non troppo remote dagli studî nostri. Due sono del Crescini e del Jeanroy, e danno in testo critico, con versione e chiarimenti, una tenzone con Amore di Peirol ed un serventese dell'anno 1216 in favore di Raimondo VII di Tolosa: un'altra è di P. Savj-Lopez e produce un testo

nuovo della importante lettera epica di Rambaldo di Vaqueiras, rinvenuto in un ms. quattrocentino della biblioteca universitaria di Catania. Si aggiunga, sebbene tratti materia francese, la comunicazione di E. Freymond, *Eine bisher nicht benutzte Handschrift des Prosaromane Joseph von Arimathia und Merlin*. Si tratta del ms. Riccard. 2759, palinsesto del sec. XIV, dovuto a copista italiano ed appartenuto a Francesco di Altobianco Alberti.

Minor valore scientifico, ma significato e calore affettivo di gran lunga maggiori, ha il volumetto che i Dalmati dedicarono al loro connazionale illustre, di cui tanto s'onorano quanti sentono italianamente nella terra natale. Al volume ognuno diede quel che poteva e sapeva, con molto candore, con vivo sentimento di venerazione. Vi si leggono poesie e racconti, scritti di storia, di scienze naturali, di demopsicologia, di letteratura. Tra questi ultimi non è priva di curiosità una noterella dell'ottimo Maddalena (benemerito e pur tanto modesto critico, ch'ebbe grandissima parte anche nella faticosa compilazione dei *Bausteine* internazionali) sulla etimologia della voce *lazzo*, passata nel vocabolario italiano dalla pratica della commedia a braccia. Giacomo Marcocchia vi tratta, senza novità di vedute, *Il principio informatore del dolce stil nuovo*; Lorenzo Benevenia vi dà saggio di più ampio lavoro su *La coltura in Zara nel primo rinascimento*. Paolo Mazzoleni, l'amico e cultore del Tommaseo, ristampa, in mezzo a molte notizie, che tornano tutte ad onore del Mussafia, uno scritto raro e malnoto del Tommaseo medesimo, concepito con grande nobiltà di sentimento e larghezza di giudizio sui *Diritti degli Israeliti alla civile uguaglianza*.

R.

LOUIS THUASNE. — *Études sur Rabelais.* — Paris, Bouillon, 1904 (16°, XIV-454).

Costituisce il quinto volume della *Bibliothèque littéraire de la Renaissance*, diretta da P. De Nolhac e da Léon Dorez, elegante e manevole collezione, di cui sinora ogni volume riuscì di particolare interesse agli studî italiani. Dei due del Cochin, quello sulla cronologia del canzoniere del Petrarca e l'altro sul fratello del Petrarca, discorremmo già (1). Il Thuasne, ottimo conoscitore della storia italiana e benemerito per la sua edizione del diario del Burcardo, ha già pubblicato in due tomi di questa serie *Roberti Gaguini epistolae et orationes*, con larga introduzione e commento; libro davvero utilissimo anche agli studî nostri, perchè il Gaguin (n. 1433; † 1501),

---

(1) *Giornale*, XXXII, 403 e XLIII, 415. Nella medesima *Bibliothèque* si annunciano come « sous presse » due nuovi volumi petrarcheschi: il *De sui ipsius et multorum ignorantia*, tratto dall'autografo vaticano per cura di L. M. Capelli, ed i *Rerum memorabilium libri* di sull'apografo della Laurenziana per cura di H. Cochin e L. Dorez.

attinse la sua erudizione umanistica a fonti italiane e con umanisti nostri carteggiò attivamente (1). Ora il medesimo Thuasne ci offre un libro sul Rabelais, di cui i cultori della letteratura italiana nel periodo della Rinascita hanno l'obbligo di prender notizia.

Il Rabelais è divenuto ora in Francia un soggetto di moda per i ricercatori severi della letteratura storica di quella nazione. Le conquiste, lente ma sicure, che va facendo dovunque presso la gente sensata il metodo storico, fecero intendere ai nostri confratelli d'oltralpe che a valutare degnamente quel grandissimo fra gli scapigliati non bastavano i non pochi lavori di sintesi (alcuni pregevoli) che avean veduto la luce su di esso. Innumerevoli punti rimanevano da chiarire nella vita e nell'opera sua, e a questo scopo si costituì una speciale società di studi sul Rabelais, della quale è organo la buona *Revue des études rabelaisiennes*, di cui più di una volta richiamammo articoli nei nostri spogli. Ma anche all'infuori di quella società e della sua rivista, si pubblicano sul Rabelais articoli e volumi degnissimi di nota (2), tra i quali è da tenere in gran conto quello del Thuasne, di cui intendo informare i nostri lettori.

La ricerca del Th. riguarda le relazioni del Rabelais con tre personaggi che furono in qualche modo legati ad ordini monastici, Erasmo di Rotterdam, Teofilo Folengo, Francesco Colonna. Quindi, con lo scopo di richiamare a certa unità il libro, l'A. discorre in un capitoletto proemiale delle sorgenti monastiche a cui lo scrittore francese attinse, ponendo in chiaro il suo sistema filosofico e le sue idee circa la fede, che non si ribellavano al dogma, nè avevano in uggia le corporazioni religiose, ma erano severissime contro gli abusi del clero e contro la vita depravata che conducevano molti fra i monaci. A dir vero, tuttociò è alquanto fuor di posto e richiederebbe ben più lungo ragionamento. I tre eminenti personaggi sopra menzionati sono, nelle loro maggiori manifestazioni letterarie, così poco frati, che fa specie il vederli qui riuniti a questo titolo.

---

(1) Riguarda questa pubblicazione del Th. il pregevole scritto di F. Flamini, *Roberto Gaguin e l'umanesimo italiano*, Venezia, 1904, estr. dagli *Atti dell'Istituto Veneto*. Il Fl. dice giustamente l'opera del Th. « della più alta importanza per quella storia dell'efficacia esercitata sulle « nazioni straniere dal nostro Rinascimento, che è ancora da scrivere per la massima parte ». Gli umanisti italiani che più influirono sul Gaguin furono, letterariamente, il Petrarca, personalmente Gregorio da Città di Castello detto il Tifernate e Fausto Andrelini. Tra i corrispondenti italiani del Gaguin vanno segnalati Marsilio Ficino e Filippo Beroaldo seniore; ma egli ebbe rapporti con parecchi altri minori, specialmente con Bonifazio Simonetta, Giov. Andrea Ferrabò, Pietro Carmeliani, Jacopo Publicio, Domenico Mancini. Alle illustrazioni che di essi dà il Th. sono aggiunti dal Flamini non pochi particolari di fatto, sicchè il suo articolo è utile complemento al libro dell'erudito francese.

(2) È cosa da far strabiliare; ma è pur vera: degli scritti del Rabelais non esiste ancora una edizione *definitiva*. Lo stesso accade, purtroppo, dello scrittore italiano che per indole e per importanza al Rabelais più si avvicina, il Folengo. Ma mentre noi staremo paghi Dio sa per quanto tempo all'edizione, comoda ma insufficientissima, del Portioli, i rablesisti francesi si sono già messi all'opera per porre le fondamenta alla futura edizione del loro autore. Il sontuoso volume di Pierre Paul Plan, *Bibliographie Rabelaisienne; les éditions de Rabelais de 1542 à 1711*, Paris, 1904, pone sotto gli occhi dei bibliofili e dei letterati, oltrechè le descrizioni, molti facsimili delle prime stampe, rarissime, del Rabelais e ne agevola per questa via la consultazione.

La parte veramente solida del volume del Th., che è anche per estensione la parte maggiore, consiste nei numerosi raffronti. L'A. stesso è persuaso (vedi p. 116 *n.*) che è assai pericoloso il veder *fonti* dappertutto, perchè i grandi artisti hanno in sè medesimi una fonte unica e perenne, che è l'osservazione individuale a cui ricorrono di continuo. Tuttavia questo gran numero di riscontri con Erasmo, di cui sinora erano stati rilevati solo alcuni pochi, ha nel complesso innegabile valore e ci costringe alla persuasione che il Rabelais s'inspirò veramente, non meno che al suo gran maestro antico Luciano, all'arguto ed originale umanista di Rotterdam, non mai nominato da lui. Più che nelle analogie di certe idee, le somiglianze calzanti si vogliono riconoscere nei fatti concreti, come l'uso di certi esempî e di certe reminiscenze classiche e storiche, gli apprezzamenti circa il sesso muliebre, i motti satirici contro le indulgenze, contro i pellegrinaggi (1) e via dicendo.

Se non che, è cosa ben nota che una gran fonte d'inspirazione fu per Erasmo l'Italia; e non minore efficacia esercitò la patria nostra sul Rabelais. « Pour Rabelais, comme avant lui pour Erasme, l'Italie a été par excellence « la révélation de l'esprit nouveau, et le couronnement des études qui don- « nèrent à sa pensée son développement définitif » (p. 161). Conviene dunque rifarsi a fonti italiane, e in questa direzione un solerte indagatore di ciò che la letteratura francese deve all'Italia, il nostro Toldo, ha già aperto vantaggiosamente la strada (2). Giovandosi di quello scritto e delle buone indagini del Luzio, pone in chiaro il Th. quanto il Rabelais deve al Folengo, del cui spirito egli fu tutto penetrato. Lungo e prezioso è l'elenco dei riscontri particolari che il Th. enumera (pp. 178 sgg.), ricorrendo specialmente al *Baldus*, ma talvolta anche al *Caos* ed all'*Orlandino* (3). Contro l'opinione da altri espressa, ritiene il nostro critico che il Rabelais abbia anche conosciuto e imitato i precursori macaronici del Folengo (p. 210 *n.*).

Anche per rispetto ai debiti che il cinquecentista ha col *Polifilo* (4), il Th. completa ciò che ne scrissero il Dorez, il Toldo, lo Zumbini. Alla *Hypnerotomachia* attinge specialmente il Rabelais per le lussureggianti descrizioni di giardini, di palagi, di ville, di particolari architettonici. Si trattiene

---

(1) Un curioso epigramma satirico di Giano Pannonio contro i *romapetenti* rilevò L. Dorez, nella *Revue des bibliothèques*, XIV, 1904, pp. 140-44. Indipendente dal libro del Th. è l'articolo di L. Delaruelle, *Ce que Rabelais doit à Erasme et à Budé*, in *Revue d'histoire littér. de la France*, an. XI, 1904, pp. 220 sgg.

(2) Con uno scritto edito nel 1898 in Germania, *L'arte italiana nell'opera di Francesco Rabelais*, di cui non trascurò di dar conto questo *Giornale*, XXXII, 275.

(3) Le informazioni, in genere esatte, che il Th. offre sulla vita di Merlin Cocai e sulle redazioni diverse del *Baldus*, si dirigono manifestamente al pubblico straniero. Tuttavia anche qui abbiamo da imparare qualcosa. Reputavasi sinora che l'unico esemplare sopravissuto della Cipadense fosse quello che dalla proprietà privata di don Sartori passò alla Comunale di Mantova (Luzio, *Studî Folenghiani*, Firenze, 1899, p. 53 *n.*). Ora il Th. ci fa sapere che il Museo Britannico serba due altre copie della preziosissima edizione (p. 173). Ne aveva una anche la Nazionale di Parigi, ma è scomparsa.

(4) Sfuggirono del tutto all'A. i più recenti lavori critici che si ebbero in Italia sulla bizzarra opera del Colonna, quelli di D. Gnoli e del Fabbrini.

in ispecie il Th. sulla concezione utopistica della badia di Thélème, alla quale consacra una speciale appendice del libro (pp. 367 sgg.), ove sono notate, non soltanto, con lo Zumbini, le derivazioni dal *Furioso*, ma quelle dal *Decameron*, dal *Polifilo*, dal *Cortegiano* (1). Ritiene inoltre il Th. che a quel concepimento non sieno state estranee le maggiori corti italiane che lo scrittore visitò o di cui ebbe indiretta contezza.

Nelle miscellanee e nelle appendici che succedono ai riscontri indicati, il Th. si occupa con bella erudizione di questioncelle particolari, come vocaboli ed espressioni caratteristiche occorrenti nel Rabelais, episodî della sua vita, aneddoti registrati ne' suoi scritti, e via dicendo. Questi soggettini spiccioli, che potranno tornar gustosissimi agli specialisti di cose rabelesiane, non entrano nella competenza della rivista nostra. Voglio solo notare che a proposito della curiosa abitudine, dal Rabelais segnalata, di fustigare i fanciulli mentre s' impiccano i malfattori, affinchè per via di quel dolore corporale sia sempre fresca nella loro memoria la pena inflitta ai delinquenti, il Th. rammenta l'aneddoto narrato dal Cellini nella *Vita*, allorchè il padre di lui, vedendolo intento ad osservare lo spettacolo della salamandra resistente alle fiamme, gli diede « una gran ceffata » perchè di quel fatto mirabile si ricordasse sempre (p. 350). Curioso riscontro davvero!

Il Th. ha pure il gran merito di non esagerare l'importanza della sua ricerca. Il Rabelais, come il nostro Ariosto, non resta punto sminuito dalla scoperta delle sue fonti, tanta è l'unità dell'opera sua, tanta è la maestria con cui a quelli elementi svariati, trovati fuori di sè, ha saputo dare l'impronta dell'individualità propria potentissima. Lo studio delle fonti è sempre vantaggioso e dà sulla composizione dell'opera d'arte (checchè possano dirne i ciechi nello spirito) ammaestramenti di valore inestimabile; ma, come ben disse il Brunetière, per avere « du Rabelais » non basta prendere gli autori di cui si servì e mescolarli insieme. Egli se li convertì « en sang et en nour« riture », sicchè quelli autori « se transforment en leur imitateur ».

R.

FORTUNATO RIZZI. — *Le commedie osservate di Giovan Maria Cecchi e la commedia classica del sec. XVI.* Studio critico. — Rocca S. Casciano, Licinio Cappelli, 1904 (16°, pp. 260).

Il libro, che esaminiamo, non è quale il Cecchi si merita, nè quale il R., giovane d'ingegno e di studî seriamente compiuti sotto la guida di maestri

(1) Studio utile da farsi sarebbe quello sugli elementi che nell'opera del Rabelais passarono dal *Cortegiano*. Sinora non se ne hanno che accenni, ed il Th. ne ha parecchi rilevanti. Cfr. qui pp. 6, *n.* 5, 30, *n.* 2, 42 *n.* 2, 48, 55 *n.*, 88, *n.* 1. Anche il Delaruelle, nella cit. *Revue*, p. 261, addita il *Cortegiano* tra le fonti del Rabelais, come già fece il Toldo; ma un confronto sistematico non fu ancora praticato. Il Th. per incidenza fa vedere come moltissimo debba il Castiglione ad Erasmo, ed anche questo punto andrebbe approfondito oltre i limiti a cui dovette fermarsi il Cian nel suo commento.

illustri, avrebbe potuto darci con una maggior preparazione ed una più meditata composizione. Il R. annuncia in preparazione due altri suoi lavori: uno su *Le commedie morali e le farse di G. M. Cecchi;* e l'altro sarà un *Profilo storico del teatro comico popolare in Italia.* E mentre è da compiacersi con lui per la scelta dei temi e per l'attitudine, che già fin d'ora mostra d'avere, a trattarli egregiamente, sorge il dubbio, che è quasi certezza, che egli abbia fortemente errato, quando pensò di dividere in due l'opera comica del Cecchi, trattando, nel volume che abbiamo sott'occhio, delle commedie *osservate*, che sono con nome ormai divulgato quelle erudite, imitate più o meno dai modelli latini, e riserbando a poi l'esame e lo studio delle altre composizioni comiche del notaio fiorentino; infatti intrecci ed espedienti e tipi, che sono comunemente usati nelle commedie erudite, furono posti dal Cecchi in azione anche nelle commedie morali e nelle farse; ed egli, pur variando in parte il carattere della propria opera, in omaggio al genere letterario diverso e al pubblico, rimase sempre lo stesso Cecchi che sollazzò i fiorentini con le numerose sue favole comiche non *morali.* Per questo rispetto il lavoro del R. è manchevole, e monca ne risulta la figura letteraria del comico fiorentino.

Un altro difetto non lieve del libro sta, a nostro avviso, nell'*Appendice*, che pur col titolo modesto di *Alcune note intorno alla commedia classica del secolo XVI*, è assolutamente inadeguata all'importanza delle questioni e delle indagini che affronta. Inadeguata sopratutto per l'insufficiente cognizione che il R. mostra di avere del nostro teatro comico del Cinquecento. Mentre l'A. s'è fornito della preparazione necessaria sui comici latini e sui novellieri italiani, per trattare alcune parti del complesso studio del nostro teatro comico, ha trascurato, come appare da segni e deficienze non dubbie, di conoscere molti dei comici italiani (ognun sa quanti sono) della prima metà del 500: il che era indispensabile trattandosi di un autore che fiorisce quasi interamente nella seconda metà del 500 e compendia nell'opera sua vasta, complessa e numerosa tutte le manifestazioni del teatro comico italiano della prima metà di quel secolo; dopo del Cecchi possiamo dire infatti, salve alcune eccezioni che non guastano, che la commedia erudita italiana muta carattere, sia che si elevi verso il dramma borghese con la commedia seria, sia che inclini verso la commedia improvvisa con G. B. Della Porta. Nulla di nuovo ci dicono adunque le pagine, in che il R. discorre *L'uso dei dialetti e delle lingue straniere* nelle commedie, dovuto non solo al desiderio di dilettare gli spettatori, ma anche e più, crediamo noi, ad influssi popolari, e di consegueuza ad una più immediata riproduzione della realtà; e nulla di nuovo è dove si tratta di *Versi e Prosa*, cioè della nota questione dibattutasi nel 500, sulla forma da dare alla commedia. Poche sono nove paginette, per trattar dei *Cori e intermedî*, specialmente se l'A. intendeva provare che nei « cori della commedia greca antica... si debba ricercare non « solo l'origine dell'uso del coro nella commedia cinquecentistica, ma forse « anche quella degli intermedî (p. 214) ». Ma di questa affermazione il R. stesso non tien più conto in seguito; e ci sembra assolutamente gratuita. Di cori, nel senso classico, non si può parlare a proposito della nostra commedia; e i cosidetti cori che moralizzano a fin d'atto sull'azione svoltasi si

connettono alla commedia tanto quanto le allegorie che il 500 e il 600 costumarono far seguire ai canti delle epopee. Quanto agl'intermezzi, essi sono spiegati a sufficienza negli usi rappresentativi del Rinascimento, nella necessità sempre sentita di distrarre lo spettatore nell'attesa del proseguimento dell'azione: l'intermedio, sia esso un semplice canto ad una o più voci (*madrigale*), o un'invenzione complessa e mista di canto corale e di danza e di azione, ha ben altro valore per la storia della nostra opera musicale: il R. vi accenna di sfuggita; il Solerti ne ha tenuto il debito conto trattando degli *Albori del melodramma* (1). In un altro capitolo dell'appendice il R. studia *La donna nella commedia osservata*, partendo da una delle non poche sbagliate affermazioni di V. De Amicis: « le donne *mancano quasi* « *assolutamente* nella commedia latina e nell'italiana; in quella per ragioni « di condizioni, di società e di tempi, in questa per la sola imitazione » (2). Ora, senza pretendere che sul teatro cinquecentesco la donna avesse l'ampia parte che ha oggi (e certo per effetto della maggior indipendenza da essa acquistata nella società contemporanea, e che si riverbera sulle scene), è vero per contrario che nelle commedie del 500 non v'è difetto di donne, o meglio di parti muliebri, perchè le attrici mancarono per un pezzo, sebbene a Lione nel 1548, recitandosi la *Calandria*, fra gli attori italiani vi fossero anche delle donne (3). Nelle commedie del 500 abbiamo fantesche, meretrici, pinzochere, vecchie e giovani maritate, e più spesso mal maritate. Nè mancano le fanciulle (già fin dalla *Calandria*); e se hanno minor parte e sono meno frequenti delle donne maritate, ciò dipenderà dal fatto che come oggi a certe scapigliate e procaci farse francesi le fanciulle per bene non assistono (e queste farse, che hanno spesso invenzioni simili a quelle del 500, si svolgono fra intrighi di cortigiane e di donne adultere), così nel 500 la fanciulla alla commedia non andava, e di lei si occupavano i comici solo quanto occorreva per compiere la figura di altri personaggi. Il R. fa confusione tra donne in genere e fanciulle: queste soltanto hanno una parte limitata nelle commedie del 500, e sono il più delle volte figure scialbe e convenzionali. Poco chiara e qua e là incoerente è la discussione sulla *Satira e morale*; intento satirico e morale nelle commedie del 500, noi non vediamo se non nella *Mandragola* (meno chiaro nella *Clizia*) e nel *Candelaio*, che son come gli estremi limiti della commedia erudita nostra; per le altre son motti e cenni di scarso rilievo (4).

---

(1) Sugl'intermedî il R. non sa delle ricerche e degli studî recenti, e le sue notizie principali son quelle degl'intermedî della *Calandria*, descritti in *una* (!) lettera del Castiglione (che è poi quella arcinota), e del non men noto madrigale del Lasca.

(2) Qualche altro errore del De Amicis: nella commedia italiana, « le giovani amanti apparire « dopo la metà del 500 forse per l'azione della commedia spagnuola sulla nostra », il che sarebbe per lo meno da dimostrare, ove non fosse falso. Del De Amicis il R. (p. 246) mostra seguire anche la teoria che la commedia improvvisa italiana si riconnetta alle atellane e ai mimi: teoria ormai tramontata.

(3) Il R. crede invece col Quadrio che le prime attrici salissero le nostre scene verso il 1560.

(4) Nell'ultima appendice il R. tratta *Dell'imitazione classica nelle commedie osservata del secolo XVI*, e comincia con l'affermar cose risapute e finisce col riprender la questione a cui il

Il R. non mostra di conoscere nulla della moderna letteratura critica sulla nostra commedia del 500: la sua bibliografia si arresta all'Emiliani-Giudici, al Camerini, al De Amicis e all'Agresti: poco veramente, e quel poco ormai arretrato di una trentina d'anni, tanto più che il R. non conosce nemmeno l'ultima edizione del De Amicis. Ed è inutile accumular qui le prove di questa mancanza, che si rileva in tutte le questioni dibattute nel libro. Il quale forse dai libri del De Amicis e dell'Agresti ritrae la sua struttura, che non è conveniente, se non in parte, ad una monografia su di uno scrittore, nemmeno se l'autore presuma di profilare la storia della commedia del 500 sul modello del solo teatro cecchiano.

Dopo aver detto dei difetti, non piccoli nè pochi, diremo che la parte maggiore del libro (pp. 25-195), quando sen tolga la *Introduzione* intorno alla vita e alle opere del Cecchi in genere (pp. 5-24) così insufficiente da parere affatto superflua, ha dei pregi veramente notevoli, che fanno sì che questo studio sia tutt'altro che inutile. Nella Parte I il R. ricerca e studia gli elementi della commedia del Cecchi, di imitazione classica, di carattere novellistico, ed originali; nella seconda studia i tipi comici del Cecchi dividendoli anch'essi in imitati e originali. E dice cose giuste e osserva acutamente, sebbene abbia spesso il torto di generalizzare senza ragione quello che è carattere del Cecchi soltanto. Degli elementi della commedia del Cecchi, quelli che il R. dice di imitazione classica, e di cui ci parla, si riferiscono propriamente allo schema della commedia (proscenio, prologo, licenza, scene, atti, *contaminatio*) e assai meno alle invenzioni e ai motivi comici, che importava confrontare, per meglio vedere quanto il Cecchi debba ai latini, oltre che nei personaggi e nel carattere generale della commedia, anche nei viluppi e negli episodî. Assai migliore e degno di lode senza restrizione è il capitolo, che riguarda le relazioni novellistiche della commedia cecchiana: la parte migliore del libro, per preparazione, per economia, per distribuzione e partizione della materia (pp. 71-101); utile contributo a quella desiderata indagine sulle relazioni tra la novella e la commedia nel 500: i viluppi novellistici, che il R. studia nel Cecchi (*Donne a uso d'uomo*, *Amanti sorpresi*, *Malattie d'amore*, *Casse e incassati*), potevano moltiplicarsi anche dopo l'esame particolare dei riscontri novellistici, che l'A. dedica all'*Assiuolo*. Buona anche la parte dedicata agli elementi originali, sebbene sia da andar guardinghi nel credere di trovar nel Cecchi gli « intrichi ri- « tratti dal vero » (p. 107), anche se egli lo afferma, e se sappiamo che qualche comico intrecciò fatti accaduti con fatti inventati. Utile ed interessante è pure ciò che il R. dice dei tipi delle commedie del Cecchi, e che

---

De Amicis diede importanza superiore a quella che ha: perchè l'Italia non ebbe teatro comico fino al Goldoni. La questione è oziosa, se non forse arbitraria, perchè è invece innegabile che l'Italia ebbe un teatro comico nel '500, che servì di modello alle altre nazioni. Ma il R. dà anch'esso la sua risposta, e della supposta mancanza incolpa il secentismo. Sarà da tener conto anche di questo: ma se si dicesse senz'altro che la commedia decadde perchè le classi colte volsero le loro simpatie, e gli ingegni le loro cure ad un genere, anzi ad un'arte nuova, che il seicento condusse a maturità, cioè all'opera di musica?

avrebbe dovuto essere arricchito con quel che offre il restante teatro del notaio fiorentino, oltre le commedie erudite: tutti tipi, perchè non può accettarsi l'opinione del R., che l'*Assiuolo* ci presenti quasi dei caratteri, anzichè i soliti tipi della commedia. Qualche tipo che il R. dice imitato dai latini, è invece da porre più ragionevolmente tra quelli originali: così il ragazzo — come chi scrive crede d'aver dimostrato altrove — e la cortigiana e qualche incarnazione del soldato (come lo spagnuolo, il gradasso borghese, ecc.). Infine il giudizio, che il R. dà del Cecchi, se è manchevole (e non potrebbe non esserlo, essendo questo studio di una sola parte dell'attività drammatica del comico fiorentino), è però temperato e giusto, meno dove si dà al Cecchi più importanza, che egli non abbia, in un secolo, che di autori comici fu feracissimo. Nuoce fors'anche al giudizio sintetico sull'autore, la mancanza — voluta dal R., ma non sappiamo se con ragione — di ogni indagine sulle varie commedie del Cecchi singolarmente prese, sì che non risultano di esse nè gli argomenti, nè le fonti, nè le imitazioni, eccezion fatta per l'*Assiuolo*: il che parrà forse ad altri difetto di metodo non piccolo.

A. Sa.

FERDINANDO NERI. — *La tragedia italiana del Cinquecento.* Tra le pubblicazioni dell'Istituto superiore. — Firenze, tipografia Galletti e Cocci, 1904 (8°, pp. 193).

GIOVANNI BERTINO. — *La prima tragedia regolare della letteratura italiana e il teatro del rinascimento.* Saggio critico. — Sassari, tip. Gallizzi, 1903 (8°, pp. 58).

GIUSEPPE BOLOGNA. — *Rosmunda nella storia del teatro tragico italiano.* — Acireale, 1903 (8°, pp. 75).

ARNALDO BARILLI. — *Nuova biografia di Pomponio Torelli e critica della sua tragedia « Vittoria ».* — Parma, tip. operaia Adorni-Ugolotti e C., 1903 (8°, pp. 82).

CAMILLO PARISET. — *La tragedia « Merope » e le tragedie « Tancredi, Galatea, Vittoria, Polidoro » di Pomponio Torelli.* — Fano, Società tip. Cooperativa, 1904 (16°, pp. 71).

Nella sua monografia ampia, coscienziosa e, quasi sotto ogni aspetto, definitiva, il Neri ha con discrezione e precisione degna d'encomio tratteggiata la storia della nostra tragedia del cinquecento, e condensata la copia delle notizie che andò raccogliendo pazientemente in più anni di scrupolose ricerche:

poichè egli non si tenne a informazioni di seconda mano ed a giudizi altrui; non si servì solo del materiale più accessibile e più esplorato; allargò notovolmente il campo della indagine; e tutto volle vedere cogli occhi propri, che vedono bene e addentro.

Ora il cenno che cotesta ricca e importante monografia richiede ci porgerà pure occasione di richiamare alcuni opuscoli attinenti alla storia della tragedia del cinquecento, che in questo *Giornale* non furono ancora annunziati.

Il Neri ha spartita la trattazione in sei capitoli, dei quali il I (*Le tragedie in rima*) serve d'*Introduzione*. Introduzione necessaria sempre, e tanto più dove, come nel lavoro del Neri, principalmente si miri a chiarire, ad « osservare la *formazione* del genere » *regolare* che fu detto tragedia (p. 6); poichè le *tragedie in rima*, nella loro inorganica *mescidanza*, segnano come il trapasso dalle forme delle sacre rappresentazioni alle rinnovate forme classiche o pseudo-classiche della tragedia propriamente detta. Ora, nelle *tragedie in rima* domina generalmente uno spirito borghese, un realismo popolareggiante, che è in pieno contrasto con la solennità e la decorosa compostezza a cui tese fin da principio il *nobilissimo* genere tragico risuscitato; e di cotesto fatto il Neri ha potuto offrire altri notevoli esempi in una inedita e finora sconosciuta tragedia rimata del fiorentino Giovanni Falugi, che, oltre una *tragicommedia* (l'*Ulixe patiente*), compose — intorno al 1530 — una « tragedia intitulata Canace », dove l'*arcisopratragichissimo* mito nefando e atroce è esposto con una semplicità bonaria e pedestre, che eccede certo le intenzioni dell'autore; il quale, mettendosi sulle orme di Seneca, ebbe pur voglia di far sentire nelle catene delle sue rime arrembate il « boato » della « tragica ira ».

Cotesta del Falugi — come anche altri componimenti più tardi, che presero lo stesso nome solenne — non è *vera tragedia* — secondo l'idea che del *genere* si formò e prevalse — pei particolari umili e casalinghi, che la *inquinano*; ma più per lo *sparpagliamento* dell'azione, che si stende ad abbracciare un tempo molto più ampio di quello consentito dalla sacramentale *unità tragica*. Figurarsi che solo alla fine del III atto, Macareo si decide ad accogliere i lascivi inviti della sorella Canace; e fra il III e il IV passano i nove mesi necessari perchè Canace partorisca il frutto del suo incesto col fratello. Di qui — s'egli avesse posto mente alle regole e ai buoni esempi — il Falugi avrebbe preso le mosse, come fece poi lo Speroni; ma cotesta Canace — ripeto — non è *tragedia vera*.

Il primo esempio del *genere* fu dato — com'è risaputo — da G. G. Trissino; del quale il N. discorre nello stesso capitolo in cui tratta anche dei *Fiorentini grecheggianti* (Rucellai, Alamanni, Martelli, Pazzi). Intorno alle notissime opere di costoro, poco di nuovo restava da dire: ma tra parecchie osservazioni acute e sennate, che il N. seppe fare, sono particolarmente notevoli quelle, molto particolareggiate e diffuse, sulla verseggiatura della *Sofonisba* trissiniana, che fu, come è dimostrato in una lunga nota erudita (pp. 28-29), la prima e l'unica tragedia fatta nel cinquecento di quel soggetto, dopo la irregolare *Sofonisba* di Galeotto Del Carretto.

Il N. — che ha l'ottima abitudine d'informarsi coscienziosamente di tutta

la letteratura critica dei soggetti che tratta — vide soltanto molto tardi lo studio del dott. Bertino. e menzionandolo, per iscrupolo di compiutezza bibliografica in una *nota aggiunta* in fine al volume, dichiarò che non ne avrebbe tratto nulla, anche se l'avesse conosciuto prima. E così certo avrebbe fatto, poichè le parti migliori del *saggio critico* del B. sono un confronto della narrazione liviana colla favola tragica ordita dal Trissino, inteso a rilevare le concordanze e le discordanze tra lo storico e il poeta, e un minuto riassunto analitico della tragedia. Se ciò non è molto, i cenni poi sul valore estetico della *Sofonisba*, e le notiziole trite e monche sul nostro teatro tragico, avanti e dopo il Trissino, importano ancora meno. Nulla pure trasse, e nulla poteva trarre, per la prima tragedia del Rucellai, dallo studio del Bologna, che forse non vide e non cita (1).

Nel capitolo che segue, il N. accoppia il Giraldi e lo Speroni, che ben possono stare insieme, specialmente quando si consideri l'efficacissima azione che entrambi esercitarono propagando il gusto, o, piuttosto — come direbbesi meglio — la moda letteraria della tragedia. Più diretta e più estesa l'azione del Giraldi, del quale però a lungo — com'era conveniente — il N. discorre:

---

(1) Non lo cita nemmeno a proposito d'altre *Rosmunde* che ricorda più oltre; quella del Cavallerino (p. 123-25), e quelle a noi non pervenute di Pietro Cerruti e di Alberto Parma. Il Bologna ha voluto tentare uno studio comparativo delle tragedie italiane in cui ha parte la figlia di Cunimondo; e ne è venuto analizzando, o sunteggiando, otto: quelle del Rucellai, del Cavallerino, del Gorini-Corio, del Carli, dell'Alfieri, del Grassi, della Bandettini e di Pietro Corelli. A cotesto dimenticato scrittore monferrino, nato nel 1820, vissuto povero e distratto dagli studî, « non ostante l'infelice sua condizione e l'indole scettica ?) de' suoi tempi » (p. 61), il B. ha creduto di dover dare la palma, come al migliore fra tutti i poeti di Rosmunda. Che davvero la *Rosmonda* di costui sia una bella cosa e valga più dell'altre, è difficile persuadersene, specie stando al sunto che il B. ne offre, che non dà l'idea nè di una ingegnosa macchina teatrale nè di un felice rimaneggiamento poetico del vecchio soggetto. Nondimeno al B., come dicevo, l'opera del Corelli parve assai buona; e, secondo lui, « due sono i mezzi (*sic*) che possono farci valutare il me- « rito intrinseco della tragedia: vedere il fine propostosi dall'autore nel comporla e notare il modo « onde è tratteggiata e rappresentata la protagonista » (p. 66). Ora, s'anche lo « scopo patriottico » del Corelli fosse più « evidente », la bellezza dell'opera d'arte non dipenderebbe punto da esso; e quanto al « carattere della protagonista », ecco, si tratta di questo: il Corelli non s'è tenuto semplicemente alla tradizione, ma ha moltiplicate e complicate le ragioni dell'odio di Rosmunda per Alboino, poichè egli ha imaginato che « la fiera gepida » odiasse il non amabile marito. 1°, perchè avevale balzato dal trono il padre; 2°, perchè avevale ucciso un caro fratello; 3°, perchè poi avevale ucciso anche il padre; 4°, perchè avevala costretta a bere nel teschio paterno; 5°, perchè essa infine era innamoratissima d'Elmichi, anche prima di farsene strumento di vendetta. Per tutte queste ragioni (e sono, a dir vero, anche troppe), « il poeta », dice il B. nella *Conclusione* (p. 72), « ha innalzato e scolpito nella protagonista la statua dell'odio e della « vendetta, ma in uno sfondo di purissima luce, ove ha sede l'amore » (p. 72). Con tutto ciò, non ostante *la statua alzata dal poeta* Corelli, al B. pare di dover poi « concludere che la figlia « di Cunimondo, infelice nella storia, fu generalmente infelice anche nell'arte, non perchè le sue « avventure si prestassero male alle scene » (la ricchezza degli « elementi » drammatici pòrti dalla storia è esposta dal B. a p. 70, dove abbozza per conto suo una specie di schema di tragedia coi principali di quegli « elementi »), « ma per l'imperizia dei poeti tragici che se ne oc- « cuparono », compreso lo stesso Corelli; al quale però resta (ed è l'ultima parola del critico, la *conclusione* della *Conclusione*) il « merito d'aver dato un'esistenza psicologica all'avvenimento « storico ». Non paia poco!

poichè la *Canace* dello Speroni è ricordevole quasi soltanto per le lunghe controversie intorno all'arte tragica a cui diè luogo, e per aver accreditato con le ragioni e l'esempio d'un letterato autorevolissimo in quel secolo, qual fu appunto lo Speroni, l'uso d'una polimetria, in cui, tra gli endecasillabi e quinari, i settenari prevalgono, e le rime vagano liberamente a intervalli. Ma nel complesso, può dirsi che lo Speroni lavorasse ad un fine opposto a quello del Giraldi, che fu tra i censori della *Canace*. Il Padovano, anche pel soggetto mitologico da lui scelto, rivolgevasi ai dotti e aveva in mente la tragedia antica da riprodurre, più o meno integralmente e felicemente, nel suo complesso di materia e di forme; mentre il Ferrarese, pur movendo dagli antichi, mirava a una tragedia capace d'interessare e di piacere, pensava al pubblico da conquistare. L'importanza del Giraldi sta tutta qui, e in ciò consiste principalmente la sua cosidetta « riforma »; ad altro non tende la sostituzione da lui operata della implessa materia novellistica alla semplice materia storica e mitologica; nè ad altro tende il « lieto fine » ch'egli seppe conciliare, a modo suo, con l'« orribilità », di cui, nella storia del nostro teatro, fu riconosciuto antesignano e campione. Il N. ha fatto la necessaria giustizia di certe troppo avventate affermazioni del merito artistico e dell'ardimento del Giraldi, in cui si volle vedere una specie di precursore del dramma romantico; ma avrebbe, secondo me, dovuto prendere in più rigoroso esame l'altra comune affermazione della stretta e diretta dipendenza del Giraldi da Seneca. Io non voglio qui ripetere ciò che, a questo proposito, ho osservato altrove (1), e proseguo.

Ricco, denso e vario il capitolo seguente, in cui s'espone la *Diffusione della tragedia* nell'età del Giraldi. Ottime pagine qui, sul principio, ha dato il N. ai due autori che unici si levarono alquanto, in quegli anni, sopra l'impersonale mediocrità uggiosa dei loro contemporanei: l'Aretino, con l'*Orazia*, e il Dolce, con la *Marianna*; ottime pagine piene di sicuro discernimento e copiose di non trite notizie. Il Dolce fu, dopo il Giraldi, il più grande « divulgatore » della tragedia; e l'opera sua — benchè ad altro per intima simpatia d'ingegno egli inclinasse — non fu estranea a perpetuare l'uso della tragedia mitologica, più o men grecheggiante. Ma la fonte a cui più volentieri e più largamente si continuò ad attingere da coloro che non vollero risalire ai miti, o scendere (come il Leonico, col suo *Soldato*) verso i bassi e ancor lontani lidi della *tragedia urbana*, fu la novella; la novella *eroica*, s'intende. Anche la storia contemporanea offerse talvolta materia ai fabbricatori di tragedie; « ma non la vita delle corti, le passioni, gli intrighi, gli « scandali delle nobili famiglie, ritratti da presso, nè le guerre ond'era per« cossa l'Italia » — avverte il N. —, sì, invece, le guerre lontane di religione: campo, l'Oriente; attori, i giusti seguaci di Cristo e gl'iniqui seguaci di Maometto. Tra gli esemplari di cotesta specie, il N. ricorda ed illustra (p. 168 sgg.) una tragedia di Daniele Barbaro, senza titolo e tuttora inedita, che rappresenta assai debolmente i successi d'Ungheria nel 1541.

---

(1) Rimando al capitolo sul Giraldi, nella mia *Tragedia* (*Storia dei generi letter. ital.*), Milano, Vallardi, in corso di stampa.

Mi si consenta qui una breve osservazione suggeritami dalle parole del N. testè riferite, in cui giustamente si nota quanta parte di storia nostra, riboccante per sè stessa d'elementi tragici, sia stata allora esclusa dalla tragedia. Data l'*idea* astratta del genere tragico che si venne formando, non è difficile rendersi conto della esclusione: s'andò in cerca del *mirabile*; il fatto più noto e più vicino parve *piccolo* e sproporzionato all'*altezza* del *genere illustre*, ecc. Nondimeno, io credo che la storia o, per meglio dire, la vita italiana del cinquecento, abbia alcuni riflessi, almeno indiretti, nella tragedia di quel secolo; e a me sarebbe piaciuto che l'acume del Neri si fosse assottigliato a scernere e a mostrare, in qualche pagina, i nessi, sieno pur sottili, tra quei grami prodotti artistici (che non hanno importanza se non di documenti storici) e quella vita.

Anche — e poichè ho incominciato ad esprimere dei desiderî, voglio manifestarne qui un altro — anche mi sarebbe piaciuto che le notizie e le osservazioni che si riferiscono alla *teoria del genere* (poichè, come ben nota l'A., la tragedia nacque tra noi come un frutto d'arte *teorico*, germinò da propositi di riproduzione schematica, da principî *a priori*, prima posti e seguiti, e poi giustificati), fossero state raccolte e ordinate in uno speciale capitolo, di cui sarebbesi avvantaggiato il disegno e l'economia del lavoro; e che sarebbe riuscito non meno opportuno dell'interessante capitolo sull'arte rappresentativa, posto in fine.

Nel capitolo, di cui stavo discorrendo, il N. tocca di varie questioni, allora agitate e diversamente risolute in astratto ed in pratica; ma più a lungo (come in altri capitoli) si sofferma a considerare la questione dei metri, oscillanti tra il sistema del Trissino e quello dello Speroni, tra l'abbandono e l'uso della rima, tra le forme libere e le chiuse; delle quali ultime fu campione il Cavallerino; le cui tragedie — dice bene il N. — « hanno pel rispetto della metrica un'importanza grandissima che non è stata ancora « rilevata » (p. 123), e ch'egli rileva.

In ultimo, proprio sullo stremo del secolo, apparve la tragedia in prosa, destinata a guadagnar terreno nel secolo seguente; ma il primo saggio che ne apparve nella *Tamar* (1586), di Giambattista Velo (poichè il *Libero arbitrio* di Francesco Negri è *tragedia* soltanto di nome), non ha il significato che assume dieci anni dopo il *Cianippo* d'Agostino Michele, cioè il significato di un'innovazione deliberatamente tentata, contro le opinioni e l'uso prevalenti. Però il tentativo del Michele è semplice precorrimento d'un gusto che doveva tardare ancora molt'anni a prevalere: la tragedia del cinquecento conservò una veste metrica che, se non uniforme, può dirsi costante. Ora, se quanto alla forma esterna, questa fu la *tendenza vincitrice*, quali furono le altre « tendenze vincitrici » che si manifestano a chi consideri la sostanza, l'atteggiamento, il colorito della tragedia di quel secolo, guardata nell'intrinseco delle sue varietà principali e prevalenti?

Il N., in una noticina preliminare al capitolo, ove appunto tratta di coteste « tendenze vincitrici », si dichiarava « lieto di accordarsi quasi pienamente » con me, là dove, non col proposito di stabilire una classificazione matematicamente esatta di tutta la produzione tragica del secolo XVI, ma col proposito più ragionevole di presentare raggruppati i fatti salienti, distinsi

« quattro tipi » diversi di tragedie, che, pur trapassando spesso l'uno nell'altro, appaiono abbastanza contornati e differenziati. E io sono ora lieto di potermi accordare pienamente col Neri, che, tra le « tendenze vincitrici » mette innanzi, come spiccatissime, « l'orribile » e « l'elemento romanzesco ». Tra i rappresentanti della prima di codeste tendenze, dopo il Giraldi, il N. riguarda più specialmente Alessandro Spinelli, Carlo Turco, Adriano Valerini, Muzio Manfredi; e avrebbe potuto moltiplicare gli esempi all'infinito, chè d'orribilità, spesso mostruose, i nostri tragici andarono in cerca con avidità insaziabile; e, tra i rappresentanti della seconda, accenna al Tasso, al Forzatè (*Recinda*), allo Zinani (*Almerigo*), e ad altri molti, che cercarono nei viluppi, nei casi strani di battaglie, di fughe, di smarrimenti e ritrovamenti impensati, di travestimenti e di scambi fortunati o fatali, nella complicazione degli accidenti e nella moltiplicazione degli episodi quell'interesse che non avrebbero saputo destare altrimenti. Ma « il romanzesco » trae seco l'elemento amoroso; ed io avrei gradito che il N. fermasse un poco la sua attenzione anche sulla parte sempre più invadente che cotesta passione (ahimè, così poveramente espressa!) andò conquistando nella tragedia cinquecentesca, e sugli atteggiamenti ch'essa vi assunse. Guardato sotto cotesto aspetto, il nostro teatro tragico del cinquecento appare nient'altro che l'antecedente immediato di quella limitazione progressiva a cui doveva andare incontro il teatro moderno, che quasi non conobbe e non ammise altra materia drammatica che le passioni e i casi d'amore.

Poche le tragedie tratte dalla storia romana, poche pure, nella seconda metà del secolo, le tragedie di materia mitologica e di semplice fattura greca, chè alle simpatie classiche d'alcuni autori fecero intoppo le diverse propensioni dell'età loro. Così accadde anche a colui che — dice il Neri — « fu l'ultimo scrittore tragico notevole del cinquecento »: Pomponio Torelli; il quale, imbevuto d'erudizione classica, incominciò con la classica *Merope*, e finì con la *Vittoria*, tragedia languida e monotona, al certo, ma dove almeno classica e greca non è la materia e la scena.

Sulla *Merope*, spesso ricordata o esaminata, specialmente a proposito delle tre *Meropi* famose del settecento, il N. dà un giudizio cauto, misurato, ma piuttosto benevolo, riconoscendovi pregi di struttura e di sceneggiatura che la rendono, nella serie delle tragedie omonime, assai notevole: non un capolavoro, nè una robusta opera d'arte, ma una ingegnosa composizione, dove abbondano i pregevoli particolari, ben disegnati, se non potentemente coloriti.

Per il prof. Pariset, invece, la *Merope* del Torelli è « una tragedia senza « arte e senza sentimento », una poverissima e trascurabilissima cosa. Se così è (poichè il correggere e lo smentire le opposte sentenze non era neppure impresa nuova), il P. non ha fatto uso molto saggio del suo tempo: la *Merope* del Torelli, infine, non è nè troppo dimenticata, nè troppo celebre; è di quelle opere che — se proprio dispiacciono — si possono lasciare in pace. Ma questo del P. è un opuscolo curioso nello scopo, nella sostanza, nella struttura e perfino nel titolo. Già, anche nel titolo; perchè su in cima, prima del nome dell'autore, vi si legge: *Nel primo centenario alfieriano.* O che c'entrava il primo centenario alfieriano con *La tragedia « Merope » e le tragedie « Tancredi », « Galatea », « Vittoria », « Polidoro » di Pomponio*

Torelli? Pazienza *la tragedia Merope*, poichè anche l'Alfieri ne ha fatta una di quel soggetto; ma l'altre quattro? Vero è che coteste figurano soltanto sul frontespizio e sono ricordate dall'autore nell'*Appendice* e nell'*Avvertenza* in cui annunzia che « attende ad uno studio » su di esse. Poichè è da sapere che, a compiere i quattro fogli e mezzo *giusti* di stampa, il P. ingrossò l'opuscolo, oltre che con l'*Avvertenza* e l'*Appendice* (20 pagine, in cui costipò materia d'ogni sorta, e, tra l'altro, anche la *necrologia* del povero Bilancini!), con una *Dedica*, una *Tabula* (quattro pagine) e due *Indici*: uno dei *nomi* ed uno dei *capitoli*!

La parte centrale del lavoro (pp. 25-32) è l'esposizione analitica della *Merope* torelliana, intramezzata anche da riscontri che il P. istituisce tra concetti ed espressioni del Torelli, e passi più o men analoghi d'altri poeti (1); quel che precede è compilazione di notizie biografiche del Torelli e di notizie bibliografiche della *Merope*; quel che segue è raccolta dei giudizi varî che si sono dati su cotesta tragedia.

Più serio e meritorio lavoro è quello del prof. Barilli, che diligentemente ritessè la vita del Torelli, valendosi di notizie inedite tratte da carte autografe da lui rintracciate nell'Archivio di Parma, e accuratamente analizzò la tragedia « Vittoria », rilevandone molto bene le peculiarità più notevoli; per le quali — egli avrebbe potuto aggiungere — cotesta tragedia, tratta dalla storia italiana del secolo XIII, ma tessuta, più che di fatti, di discorsi; cotesta tragedia, da cui sono sbanditi gli amori ed escluse le donne, ed in cui i casi di Pier delle Vigne e di Federico II servono ai fini parenetici dell'autore, il quale, con gli esempi delle umane grandezze caduche, vuol distaccare l'anima dalle passioni e dalle cure del mondo, ed occuparla coi pensieri di vita eterna e col timore di Dio, appartiene alla genuina famiglia di quelle tragedie che non ingiustamente si chiamarono gesuitiche.

Em. B.

GUIDO MANACORDA. — *Petrus Angelius Bargaeus (Pietro Angeli da Barga)*. Estratto dagli *Annali della R. Scuola Normale Superiore di Pisa*, vol. XVIII. — Pisa, Nistri, 1903 (8°, pp. 131).

Ai nostri giorni c'è pur troppo nella critica letteraria la tendenza ad ingrossare gli argomenti, a mettere insieme un volume dove basterebbero poche pagine, a trattare i mediocri come fossero grandi, a esagerare l'importanza di certe questioni. Intendiamoci: qui non c'entra quella ch'altri, con un'aria che vorrebb'essere di disprezzo, chiamano micrologia o insettologia letteraria,

(1) Fossero almeno tutti riscontri certi o almeno probabili!

tornando loro più comodo o non far nulla o rifar l'altrui o spacciar chiacchiere per fatti; questo non c'entra perchè ci vuol poco a capire che a scrivere la storia vera d'una letteratura, di tutto bisogna tener conto, del grande e del piccolo, del bello e del brutto. Quel che noi vogliam dire si è che a tutto bisogna saper dare il luogo suo e tutto valutare secondo il merito reale: opere ed uomini non vanno guardati con lenti d'ingrandimento; i mediocri, i piccoli, i minimi devono essere studiati sì, ma restar minimi, piccoli e mediocri. Questo essendo il nostro pensiero, la prima lode che, secondo noi, va data al lavoro del Manacorda sul Bargeo è questa, d'aver egli saputo proporzionare la trattazione al valore dell'uomo preso a studiare; anzi, se dobbiamo dir proprio l'animo nostro (il M. ci perdoni, perchè egli sa benissimo che i critici trovano sempre da ridire), ci pare che, dato il notevole materiale da lui raccolto e pubblicato in appendice, avrebbe potuto in alcune parti della biografia allargarsi un po' più, perchè, se la sua stringatezza piace quando si pensi ch'altri con quel materiale avrebbe agevolmente messo insieme un giusto volume, d'altra parte può sembrare qua e là soverchiamente sbrigativa. A ogni modo l'importante è che la figura dell'umanista di Barga da queste pagine esce ben disegnata e viva, e della sua opera è detto quanto basta per farcene conoscere l'inspirazione, le fonti, il contenuto, i pregi, i difetti.

Pietro Angeli da Barga (1517-1596) nella storia dell'Umanesimo rappresenta il trapasso dal Rinascimento alla così detta Decadenza: « a lui fu dato « portar chiuso nell'animo, come un tesoro, lo spirito della prima età, ma « piegò l'animo stanco al sopravvenire della seconda » (p. 70). Codesta condizione spirituale si riflette nelle opere sue, determinandone i caratteri peculiari. La sua vita piuttosto avventurosa, che s'inizia con una grazia miracolosa ottenuta, secondo ch'ei narra, da S. Caterina, la quale avrebbe dissipate le tenebre che avvolgevano la mente di lui rendendola atta agli studî letterarî; e trascorre non sempre lieta tra l'armi e i viaggi, o tra le cure dell'insegnamento o nelle corti; piace « per una tal quale varietà e baldanza celli- « niana »; ma il carattere ardente e bellicoso di lui « affogò nella morta gora « della corte medicea ». Come umanista fu ammiratore dell'antichità e « nutrì « pagana brama di lodi e di onori », ma « fu e costantemente si mantenne « cristiano » (p. 77).

Molto garbatamente, con agile eleganza di forma, il M. tocca delle varie opere poetiche e prosastiche del Bargeo; e, prima fra tutte, del *Cynegeticon*, « bel poema..... e di schietto sapor classico; a malgrado di certa sua gra- « vezza o dell'oscurità tecnica d'alcune sue parti, da annoverarsi tra i migliori « componimenti didascalici del secolo » (p. 33). Uguali pregi ha l'*Aucupio*; ma l'opera maggiore se non la migliore del Bargeo è la *Siriade*, la cui notorietà è dovuta specialmente al fatto della somiglianza, non peraltro identità, d'argomento con la *Gerusalemme liberata* del Tasso. Il M. ne riassume diligentemente il contenuto e passa poi a trattare della questione dibattutasi alcuni anni or sono e nella quale chi scrive questo cenno ebbe parte polemizzando col Vivaldi, cioè se la *Siriade* sia da comprendere tra le fonti o tra gli epigoni della *Liberata*. Egli viene alla conclusione che « le due opere « sorsero indipendentemente l'una dall'altra, come è naturale sorgessero in

« un tempo in cui l'Europa, e più l'Italia, inorridiva per le scorrerie dei « Turchi e la riforma cattolica fugava la bella classica libertà » (p. 41); ma d'altra parte ammette che il Bargeo abbia attinto dalla *Liberata* e che il Tasso nel rifar il suo poema siasi giovato qua e là della *Siriade*; con che egli viene a confermare la mia tesi, che la *Siriade* non può esser detta una fonte della *Liberata*. Il M. poi giustamente osserva che al poema del Bargeo manca veramente l'alito della poesia; è l'opera di un retore e moralista, versificatore eccellente sì, ma piuttosto gretto ne' pensieri e che appare impacciato, tardo, confuso nello svolgimento dell'azione. Rapidamente accenna quindi il M. alle poesie minori del Bargeo concludendo che l'opera poetica di lui « se non mirabile, se non poderosa, fu certamente, nel « complesso, buona; anche considerata in relazione con l'altra poesia latina, « copiosissima, del nostro Rinascimento. Manca a lui l'Idea vivificatrice ed « eterna, e non di rado l'erudito soverchia il poeta, onde è tratto a far versi « senza la divina inspirazione della Musa. Ma nell'animo accoglie armonie « purissime » (p. 60).

La monografia si chiude con un cenno sulle opere prosastiche (tra le quali notevoli certe orazioni tuttora inedite in cui sono tracce d'uno sconsolato pessimismo) e sui versi in volgare dell'Angeli, che sono in vero povera cosa. Seguono due appendici: la prima di trentotto documenti inediti, riguardanti la vita del Bargeo, la seconda contenente una bibliografia generale delle opere di lui: ottimo compimento al bel lavoro che fa onore al M. ed alla scuola dond'egli esce.

AN. B.

UGO SEGRÈ. — *Luigi Lanzi e le sue opere.* — Assisi, tipografia Metastasio, 1904 (8°, pp. x-246).

Quanto si aveva sino ad oggi intorno a L. L., l'*Elogio* dell'abate Zannoni, il volume dell'abate M. Boni su *Gli studii del L.*, recitati all'Accademia Veneta dei Filareti ed altri minori non eran sufficienti per chi volesse farsi un'idea adeguata del posto che occupò il L., in quella mirabile fioritura di studî archeologici che si svolse nel secolo XVIII. Ha fatto bene perciò il S. a riprendere questo soggetto e a svolgerlo in ogni sua parte, quantunque, come vedremo, si potesse desiderare, in piú luoghi, maggior brevità. La vita del L. non offre nulla di interessante; egli non ebbe parte alcuna negli avvenimenti del suo tempo, nefasti a quella società di Gesú, a cui apparteneva; visse a' suoi studî diletti, e di null'altro si occupò; per questo, sono piú che sufficienti le 14 pp. circa che il S. dedica alla parte biografica e ben ponderate sono le parole con cui viene, al termine di esse, sintetizzato il carattere del L.. Segue un accurato esame delle sue opere antiquarie, parte delle quali fu, nel 1817, pubblicata postuma dall'Inghirami e di cui il S. parla con vera competenza ed imparzialità. Pregevole soprat-

tutto il capitolo ove trattasi dell'ara comunemente detta di Alceste e che all'A. sembra riferirsi invece al mito di Ifigenia. Con le opere antiquarie si ricollega: 1) La descrizione della galleria di Firenze, « qualche cosa di piú « e di diverso che una semplice guida, come il suo titolo e la sua ripartizione fa supporre » e dove « d'alcuni monumenti [il L.] reca delle interpretazioni nuove ed erudite, d'altri scopre dei caratteri che nessuno aveva « prima osservato, d'altri ancora indaga l'origine, l'epoca, l'importanza »; 2) il *Saggio di lingua etrusca* pubblicato a Roma nel 1789. All'esame della eruditissima opera del L. il Segrè fa precedere un largo riassunto degli studî fatti in Italia e fuori sugli Etruschi, per mostrare come tutti gli scritti antecedenti a quelli del L. « fossero incompleti, inorganici, pieni di lacune « e d'errori, sparsi d'osservazioni arbitrarie..... » e come « spettava al L. dar « vigore a un sistema che ha ancora dei seguaci ardenti e convinti in un'opera di gran lunga superiore a quelle comparse sin allora » (pp. 43-4). Non è qui il caso di diffonderci su quanto il S. scrive a proposito dell'opera del L. e di seguirlo in ciò che dice relativamente al cantico dei fratelli Arvali, scoperto a Roma nel 1778 e primamente interpretato dal L., né su ciò che asserisce intorno all'alfabeto etrusco da esso proposto, pieno di genialità, quantunque non scevro di difetti. Sembra a me che tutte queste pagine e le seguenti che si riferiscono alla terza parte dell'opera lanziana, ove si tratta dei monumenti etruschi, rivelino nel S. l'abitudine a studî non superficiali e un metodo di critica serena e ponderata. Non trova tutto oro di zecchino ciò che è stato scritto dal L., ma ne sa ben rilevare i meriti e sa opportunamente trovar le ragioni della vitalità dell'opera sua ancóra dopo tanti anni dalla sua morte.

Lasciamo taluni scritti archeologici di minore importanza (cap. III, §§. I, II, III) per venire a quello che piú direttamente ci interessa, voglio dire alle opere latine e alle versioni poetiche. Prima sono dal S. esaminate le *Inscriptiones* contenute nel vol. *A. L. inscriptionum et carminum libri tres*, Florentiae, 1807, precedute anch'esse da una storia di questo difficilissimo genere letterario, un po' troppo diffusa, a dir vero, nella parte che si riferisce a Guido Ferrari, epigrafista novarese, e a Stefano Morcelli, né mi par che valesse la pena di essere riferita l'epigrafe scritta dal L. per celebrare le riforme giudiziarie di Pietro Leopoldo di Toscana e che qualche cosa di migliore si sarebbe potuto, con un po' di pazienza, trovare in quella farragine di barocche iscrizioni. Delle opere latine del L. sarebbe bastato un brevissimo cenno, poiché l'A. stesso ne riconosce la tenuità e lo scarso valore artistico. Segue l'esame della versione degli Ἔργα καὶ Ἡμέραι di Esiodo fatta dal L., tra il 1770 e il 1773, e pubblicata nel 1808 con prolegomeni, critica del testo e copiosissime note, in occasione delle nozze Giustiniani-Tiepolo. È naturale che al L., abituato alla fredda opera scientifica, riescisse meglio l'apparato critico che la traduzione: là, come osserva l'A., acute le osservazioni, copiose ed eruditissime le note: qua lo sforzo del verso e della rima e, per questo, frequenti le infedeltà al testo greco; qualche buon passo è opportunamente citato dal S. e messo a raffronto con il passo corrispondente della traduzione recente di L. Pozzuolo.

Il L. volse in italiano anche gli idillii di Teocrito e i carmi di Catullo,

incorrendo nei medesimi difetti in cui era incappato traducendo Esiodo, ma con una notevole varietà e modernità di ritmi. Non ostante la quale, il S. avrebbe fatto assai bene a sbrigarsi piú sollecitamente di tutte queste quisquilie, non indulgendo troppo al desiderio di mostrare la propria erudizione, che già aveva abbondantemente manifestata.

Interessantissime sono le pagine che si riferiscono alla *Storia pittorica d'Italia* ed è bene che, nel presente fervore di studî relativi alla storia dell'arte, si ricordi il nome del L., che ne fu uno dei piú valorosi cultori e che esaminò sei secoli di storia della pittura, parlando di parecchie migliaia di artisti. Al solito, prima di venire al L., il Segrè dà notizie, non sempre nuove e non tutte necessarie, di coloro che lo precedettero in tali studî: passa poi in rassegna le fonti di cui il L. si valse, notando come questi abbia commesso sì degli errori, ma come spesso abbia veduto chiaro nelle questioni piú ardue ed intricate. Ultima viene l'analisi critica della storia del L., ove l'A. rileva come il L., sempre diligente nello stabilire il nome e la patria de' pittori, sia d'altra parte poco sicuro nel fissarne le date, come sia buono il sistema seguíto dal L., di mettere a raffronto due pittori per determinarne in questo modo i caratteri, come troppo luogo conceda nelle sue pagine ai mediocri e troppo rare sieno le descrizioni dei quadri, le quali avrebbero potuto spesso sostituire efficacemente i giudizî. Chiude questa parte del libro un capitolo sulla fortuna della *Storia pittorica*, la quale fu tradotta nelle principali lingue d'Europa, criticata prima dallo Stendhal, poi dall'Ugoni, ed oggi poco ricordata, ma pur necessaria a chi seriamente voglia occuparsi di storia dell'arte.

Lasciò il L. anche opuscoli spirituali di nessun valore, a cui è dedicato tutto l'ultimo capitolo del libro.

Credo che questa sia la prima opera pubblicata dal S.; essa non è certo priva di difetti, ma è un buon contributo alla storia della coltura del secolo XVIII e chi l'ha scritta fa di sè concepire ottime speranze.

R. G.

GIUSEPPE RUA. — *Per la libertà d'Italia.* Pagine di letteratura politica del Seicento (1590-1617) collegate ed esposte. — Torino, Paravia, 1904 (8°, pp. 292).

Non esito a dire che, scrivendo questo libro, il Rua, oltre che un conscienzioso lavoro di storia letteraria, ha compiuto anche una buona azione, e gli studiosi nostri gli devono esser grati non soltanto come rigidi amatori del vero, ma puranche come italiani, perocchè, se l'abito severo delle indagini erudite non ha in essi spento ogni scintilla d'affetto per la patria, ben hanno da compiacersi che dai documenti dissepolti e bene interpretati sorga l'attestazione che questa Italia non fu poi, anche ne' tempi del più duro servaggio, così vergognosamente vile, come la disdegnosa noncuranza di

certi storici ha fatto credere. È stata sempre caratteristica in noi italiani la tendenza ad abbassarci, a dipingerci peggiori del vero, a condannarci con parole aspre e dure. Nel quadro che comunemente si fa delle condizioni politiche e sociali dell' Italia nel secolo XVII, quanto non c'è di convenzionale! Le frasi fatte dispensano dall'obbligo di pensare, di verificare, di vedere co' proprî occhi, di toccar con le proprie mani: che importa se il severo giudizio dato da un critico di vaglia non poggia su dati ben sicuri e precisi? Lo si prende come il risultato d'una sintesi geniale (l'aggettivo è di moda), e un po' per inerzia, un po' per cieca reverenza all'opinione altrui, un po' per ignoranza, il falso s' insinua nelle menti così da conquistarle e dominarle interamente; e ci vuole del bello e del buono a sradicarlo, perchè ai più torna fastidioso il rifarsi una nuova opinione. Or ecco qui che il R. ritessendo un ventennio di storia italiana del sec. XVII, ci fa luminosamente vedere che l' Italia non era caduta tanto nel fango da non aver più coscienza della propria dignità, de' proprî interessi, de' proprî doveri. Dai documenti raggia veramente una bella luce che mette in cuore un senso di conforto e dispone a un giudizio più benevolo sul patriottismo di quel secolo che a molti è noto solo attraverso le pagine de' *Promessi Sposi*, nelle quali il Manzoni non ebbe certo la pretesa di ritrarre tutti i molteplici aspetti della vita secentesca. Ma io non m'illudo troppo circa l'efficacia che le indagini del R. avranno su quello che chiamano il gran pubblico, perchè si sa che a questo piace la retorica, e della retorica se ne può fare tanto ammirando che disprezzando, e per ora il Seicento, in fatto d'arte e di patriottismo, è destinato tuttavia al disprezzo.

Il sottotitolo del libro del R. dice già qual fu il criterio da lui seguìto nell'ordinare il materiale ch'era a sua disposizione. Volendo raggruppare e ordinare le scritture politiche che furono diffuse in Italia dal 1590 al 1617, egli pensò di inquadrarle nella cornice degli avvenimenti storici che si susseguirono in quel periodo di tempo; e poichè il valore di quelle scritture è essenzialmente storico, codesto criterio d'ordinamento appare ragionevolissimo. Questo del R. è peraltro un primo tentativo di sintesi; in seguito il materiale crescerà certo, verrà studiato più profondamente, e può darsi che in ulteriori opere di complesso sull'argomento si riconosca come opportuna ed anzi necessaria, accanto all'ordinamento cronologico, una rassegna di carattere letterario, cioè la disamina de' motivi principali di codesta letteratura. Intanto il volume del R. riesce utilissimo perchè ci dà modo di conoscere come di fronte alle vicende politiche del tempo si comportò la coscienza pubblica, della quale la letteratura politica, specialmente quella anonima, è lo specchio fedele. E in sul principio, anzi, il R. con felice ardimento spinge lo sguardo oltre l'Alpi indagando quali riflessi ebbe in certe scritture straniere, diffuse anche tra noi, lo stato della pubblica coscienza nelle altre nazioni d'Europa. Si comprende bene che così vasto tema non poteva essere toccato che leggermente dal R.; ma noi gli daremo lode di aver, se non altro, avviato una così bella indagine, la quale meriterebbe d'essere spinta innanzi coraggiosamente, e darebbe, crediamo, resultamenti insperati.

S' intrattiene dunque da prima il R. intorno ad alcune scritture politiche antispagnuole composte circa il 1590 una in Ispagna, una in Germania ed

una in Francia, per dimostrare come nella letteratura civile e patriottica di quelle nazioni si rispecchino press'a poco i medesimi sentimenti onde riboccano altre scritture antispagnuole composte in Italia in quel medesimo torno di tempo, delle quali pure il R. dà qualche cenno, diffondendosi specialmente su quel nobile *Discorso all'Italia d'un gentil'huomo italiano*. che fu attribuito al Boccalini perchè si trova aggiunto alle prime edizioni della *Pietra del paragone*, ma che il R., senza pronunziarsi sulla questione dell'autore, crede diffuso e forse stampato parecchi anni prima, essendo esso stato scritto indubbiamente non più tardi del 1591 (1). Questa scrittura che « non vuol « essere nè il passionato manifesto di un principe, nè l'argomentazione sottile « di un politico, nè l'orazione vuota di un retore, ma la parola degna di esser « creduta perchè di gentiluomo, degna di essere ascoltata perchè è da « fratello a fratello » (p. 19); si eleva sulle altre, « che furono composte « nel nostro paese durante le guerre di Francia, per nobiltà di sentimenti e « temperanza di giudizio, oltre che per chiarezza di disegno e decoro di « forma » (p. 23). Segue un notevole capitolo sui *Ragguagli* politici del Boccalini, ove sono studiate le loro relazioni coi fatti contemporanei e s'indaga quale sia stato il pensiero politico e religioso del forte e coraggioso scrittore. L'analisi è condotta con diligenza e abilità, e la figura del Boccalini come politico è bene delineata ne' suoi tratti caratteristici. Guidato dal suo buon senso, dall'esperienza della vita, dal proprio intuito, il Boccalini vide i mali del suo tempo e se non seppe escogitare un compiuto sistema di riforme atto a porvi rimedio, ciò fu perchè egli ebbe coscienza della somma difficoltà che ad essere risolto presentava il problema della indipendenza della patria: nel guardare verso l'avvenire egli rimase dubbioso, perplesso; l'incertezza del domani lo spaventava; « i suoi *Ragguagli* sorgono da un « animo più disposto al sospetto che alla speranza ed eccitano alla difesa « più che all'offesa; come Carlo Emanuele si porrà contro Spagna, allora « verrà il tempo delle *Filippiche* e delle strofe del Testi » (p. 65). Ma prima di giungere a queste con la sua trattazione il R. nel cap. III si sofferma su altre scritture che trattano di avvenimenti dinanzi a' quali l'occhio del Boccalini s'era socchiuso: due discorsi sulla lega di Carlo Emanuele con Enrico IV, alcune stanze di Carlo Emanuele, altri due discorsi a Filippo III sulla opportunità di muovere guerra al Duca, alcuni scritti sull'impresa del Monferrato e sulla guerra di Garfagnana. Il cap. IV prende in esame scritture riferentisi agli anni 1614-1615, in cui risorse la questione del Monferrato, periodo importantissimo nella storia d'Italia, chè allora la nazione « cominciò a riacquistare la fede che aveva smarrita e volse e fermò le spe- « ranze, dapprima timide e vaghe, sul principio che le aveva insegnato a « volere e a operare e a non curare i rischi e le fatiche per il bene della

---

(1) Questa constatazione cronologica toglie ogni valore all'opinione di chi attribuì questa scrittura al Testi e la ristampò come di lui insieme con le *Filippiche*, pur assegnate al poeta modenese, che si celerebbe sotto lo pseudonimo di Valerio Fulvio Savoiano (vedi il n° 298 della *Biblioteca Universale*, Milano, Sonzogno, per cura di F. Bartoli). Il Testi infatti nacque nel 1593.

« libertà » (p. 108). Qui tocca il R. delle relazioni tra il Marino e Carlo Emanuele e richiamandosi a un luogo de' *Commentarî* del Boccalini (*Bilancia politica*, I, 45), finora sfuggito agli studiosi del poeta napoletano, mette in chiaro che la vera ragione per la quale questi s'ebbe la prigione, fu l'aver composte « alcune stanze sopra un gobbo » intitolandole *Gobbeide*; e fa osservazioni rilevanti sullo zelo che il Marino dimostrò poi sempre, anche in Francia, a pro' del Duca. Degni di nota sono anche i rilievi circa i sentimenti dei nobili e del popolo d'Italia sugli avvenimenti di quegli anni, che diedero origine a una serie nobilissima di scritture che rappresentano « lo « svolgersi progressivo dell'idea nazionale: dalla *Pietra del paragone po-* « *litico* alle prime *Filippiche*, dalle quartine del Testi al poemetto l'*Italia* » (p. 131). Di tutte tocca il R., allargandosi naturalmente di più sulle due questioni delle *Filippiche* e del *Pianto*. Quanto alla prima, egli ribadisce la sua nota opinione, contro la quale veggansi ora le osservazioni del Bergadani in questo *Giornale*, 45, 332; quanto alla seconda, crede anch'egli che il poemetto sia del Testi, ma mette innanzi l'ipotesi ch'esso sia stato composto in parte, cioè le prime 32 stanze contenenti la visione del poeta e la sua esortazione al Duca, nel 1615, il resto nel 1617 (1). Il capitolo si chiude con un cenno sul *Manifesto* di Carlo Emanuele e su altri scritti di varia intonazione. L'ultimo capitolo abbraccia gli anni 1616-1617 e il R. vi prende in considerazione le scritture di parte veneziana, quelle di parte piemontese e quelle di parte spagnuola, la *Risposta al Soccino* del Tassoni, il *Castigo esemplare dei calunniatori* di Valerio Fulvio Savoiano in risposta all'*Aviso de Parnaso* attribuito, par falsamente, a Francesco Quevedo.

Denso di materia, corredato di documenti in parte inediti, diligentemente condotto con ottima informazione degli studî altrui, il lavoro del R. resterà una delle pietre fondamentali di quella storia del sentimento patriottico che auguriamo sia narrata un giorno, a gloria del nome italiano, in modo degno dell'avviamento che per primo le diede in un suo notissimo discorso Alessandro D'Ancona.

AN. B.

---

(1) Il R. dice che questa ipotesi è avvalorata dal fatto che in alcuni autorevoli mss. si rinvengono le sole 32 prime stanze. L'argomento può, a primo aspetto sembrar valido; ma viene spontanea l'obiezione che, se appunto il poemetto si distingue così nettamente in due parti, può ben darsi che qualche trascrittore abbia creduto opportuno, per sue speciali ragioni, di copiar la prima parte e non la seconda. Quanti esempî non si hanno di poesie copiate parzialmente? Chi scrive questo cenno ebbe già a sostenere con parecchi argomenti che la data della composizione delle stanze deve essere il 1615 (A. BELLONI, *Frammenti di critica letteraria*, Milano, Albrighi Segati, 1903, pp. 168 sgg.). Il R. veramente non ribatte tutte le mie ragioni, anzi, a proposito di ciò ch'io scrissi sulla st. XXXVII (p. 170), egli si limita a dire: « L'obiezione sottile che il Belloni « elevò contro questo dato [intendi il dato cronologico di due sconfitte avute dagli Spagnuoli, « ch'io sostengo non essere quelle del 1615 e dell'inverno 1615-1616, date loro da Carlo Ema- « nuele] cade dinanzi all'autorità di uno de' migliori testi del poemetto, cioè della sua stampa « antica ». Ci aspetteremmo di trovar spiegato in che consista questa autorità decisiva; ma il R. non dice, nè io so quale sia.

ADOLFO ALBERTAZZI. — *Il romanzo.* — Milano, Francesco Vallardi, 1904 (8°, pp. VII-376).

Questo fu il primo volume compiuto della nuova serie storico-letteraria intrapresa, con coraggio che rasenta la temerità, dalla Casa editrice del dr. Francesco Vallardi. Alla storia della letteratura italiana narrata da varî studiosi *per secoli*, della quale non è lontana la fine, se ne viene ad aggiungere una *per generi*. A quest'impresa non opporremo certo noi l'obiezione, più speciosa che solida, essere una divisione *per generi* interamente *artificiale* e perciò *falsa*. E la divisione *per secoli* non è essa pure *artificiale*? E non è, a guardar bene, *artificiale* ogni divisione nella storia, del pari che ogni classificazione nella scienza? No, no; un'obiezione simile non ha reale consistenza. Ma è invece un fatto che la storia letteraria *per generi* essendo fra noi cosa nuova (1), va incontro a difficoltà gravissime ed avrebbe bisogno, per riuscire a bene, d'una direzione molto oculata, che sapesse disciplinare e coordinare il lavoro molteplice. Se presso la Casa editrice Vallardi esista una siffatta sapiente direzione, ignoriamo.

L'Albertazzi ha trovato modo di descrivere le vicende del romanzo italiano, cominciando dalla *Historia destructionis Trojae* di Guido dalle Colonne e terminando col *Fuoco* di Gabr. D'Annunzio, anzi spingendosi anche più in là fra i contemporanei e tentando persino di sollevare il fitto velo dell'avvenire. Egli ha diviso il suo volume in due parti: *romanzo antico*, sino al 1800 circa; *romanzo moderno*, tutto il sec. XIX. Che la produzione romanzesca appartenga in massima parte a quest'ultimo secolo, lo si vede anche dal fatto ch'essa occupa nel volume ben 230 pagine, di contro alle 134 che parvero sufficienti a riferire intorno ai secoli anteriori.

La parte antica è la più scadente. Intorno al romanzo del '500 e del '600 l'A. ha riassunto, con pochi mutamenti, quanto nel 1891 egli stesso aveva scritto in un libro speciale (*Giorn.*, 18, 415), e pel sec. XVIII s'è largamente valso dello studio accurato di G. B. Marchesi (*Giorn.*, 42, 425) (2). Nel discorrere dei romanzi più antichi procede con molta incertezza: egli non ebbe la buona idea di stabilire, anzitutto, che cosa veramente intenda col vocabolo *romanzo*. Questo andava fatto; e questo era difficilissimo il fare, giacchè tra leggenda, novella, romanzo e poema vi sono continue promiscuità ed intromissioni. Il capitolo primo è un cibreo d'appunti messi assieme da persona che procede a casaccio e senza pratica in paese ignoto; là dentro appena si fa scorgere qualche non cattiva idea sui *Reali di Francia*. Meglio assai parla l'A. del Boccaccio. Difende strenuamente il *Filocolo*; ravvisa nell'*A-*

---

(1) È noto come la tentasse da solo, estendendo il proprio compito a tutte le letterature del mondo, A. De Gubernatis. Quale sia stato l'esito, letterario e librario, di quella infelicissima impresa, non v'è chi non sappia. *Parce sepulto*!

(2) Come il Marchesi, egli ha introdotto, con giudizio ben discutibile, le *Notti romane* fra i romanzi di quel tempo.

meto « il primo romanzo pastorale delle letterature moderne »; esamina, con qualche novità di veduta, la *Fiammetta*. Nel Boccaccio l'A. riconosce « divinazioni o predisposizioni a generi nuovi » (p. 38): le tre opere indicate influirono sulla letteratura del Rinascimento, in grado minimo la *Fiammetta*, in grado massimo l'*Ameto* (p. 44). Della quale asserzione poco si vede la riprova nei fatti, che in seguito vengono addotti, giacchè veramente per imbattersi in un'opera che ha subíto senza dubbio l'influsso dell'*Ameto* bisogna spingersi sino all'*Arcadia*. Dell'*Arcadia* l'A. ha un gran concetto. E dire che al Manzoni essa pareva « una sciocceria »! È una sentenza che all'A. non va giù perchè contro di essa, dice, « sta la storia, la quale at- « testa che l'*Arcadia* trasmise germi fecondi alle letterature straniere e fu « tra le opere più valide a sostenere la validità dell'arte italiana quando, da « poco morto il Sannazaro, l'Italia cadde in servitù » (p. 61). Di quella sua immensa fortuna indaga i motivi e mette l'*Arcadia* a capo dello sviluppo successivo del romanzo, perchè questo procedette dal romanzo pastorale, ed il romanzo pastorale « potè evolvere dall'*Arcadia* » (p. 69). Tutte cose più asserite che provate.

Migliore è la parte del libro che tratta del romanzo moderno, ovverossia, a parer nostro, di quella forma letteraria a cui più propriamente compete il titolo di *romanzo*. Qui l'A. procede più sicuro perchè non gli manca qualche guida. Principia la storia del romanzo moderno con l'*Ortis*, ch'egli ascrive ai « romanzi lirici » o, come era meglio designarli, *sentimentali*. Dell'*Ortis* riconosce la dipendenza dal *Werther* e con giusta critica fa vedere la sua inferiorità rispetto al libretto goethiano. Dopo aver toccato degli altri romanzi sentimentali, di Davide Bertolotti e di Defendente Sacchi, si indugia particolarmente sul romanzo storico, che, tra noi come altrove, ebbe voga durante alcuni decenní pel grande influsso esercitato dall'opera di W. Scott (1). Del maggiore prodotto di quell'indirizzo narrativo, *I promessi sposi*, discorre alquanto arruffatamente e senza finezza. Per ragioni di tempo non potè giovarsi dei *Brani inediti*; ma profittò assai delle informazioni date dallo Sforza nel primo volume degli *Scritti postumi di A. Manzoni*. Accanto a notizie, come quelle, attendibili, affastella considerazioni cervellotiche e rilievi falsi di fatto, prendendo per buona moneta le fantasticherie del De Gubernatis e del Cestaro (2). Nella successiva evoluzione e degenerazione del romanzo storico fa vedere che l'esempio dello Scott potè più di quello del Manzoni (3). Lo Scott, byronescamente atteggiato e passato tra-

---

(1) Anche in questa parte, dai limiti troppo ristretti del libro è forzato a toccare molti argomenti senza sviscerarne alcuno. Si noti a p. 166 l'osservazione sulla fortuna che ebbe fra noi, per influsso scottiano, la figura del pauroso. È un tema che meriterebbe svolgimento.

(2) Che nel lungo episodio della monaca il M. precorra la psicologia del romanzo moderno, è vero; ma come egli vi lasci « scorgere, per un rigore quasi scientifico, fin gli eccessi isterici » (p. 190) ci riesce duro l'intendere.

(3) Qui pure occorrono asserzioni che riescono strabilianti; ad es. questa: « restò popolare Fan- « fulla, che rinforzò e rabbonì in popolano quel diavolaccio del conte Attilio » (p. 215). Gli sforzi nostri per avvicinare in qualche modo quei due caratteri non approdarono a nulla.

verso ad un temperamento fervido, anzi violento, trova pure nel Guerrazzi, a trattare del quale son davvero pochine le sei paginette che gli consacra (pp. 224-30). Dei più tra quei romanzieri, quando se ne tolga il Bresciani, dice pochissimo o quasi niente. Osservabile l'importanza che dà al *Duca d'Atene* del Tommaseo (p. 220).

Decisamente è venuta la buona ora anche pel Tommaseo! Strapazzato dai contemporanei, obliato di poi per parecchio tempo indegnamente, ora si comincia davvero ad apprezzarlo quanto merita, nè solo come pensatore, e come critico, e come demopsicologo (1), ma anche come artista. Il saccheggio che de' suoi versi fece un nostro contemporaneo illustre richiamò l'attenzione sul poeta; l'Albertazzi lo rivendica come romanziere. Belle pagine, dettate con calore di convinzione, ha egli su *Fede e bellezza* (pp. 253 sgg.), nel capitolo dedicato al romanzo sociale, psicologico e di costume, ch'è il migliore del libro. Quivi pure riabilita l'*Orfana della Nunziata* del Ranieri (p. 247), che fu dei primi romanzi nostri su cui influirono i romanzi sociali inglesi (2). Di molti e molti altri minori discorre, non vanamente. Bene del Nievo, con accostamenti felici allo Chateaubriand ed al Balzac (p. 267); con poca novità del Ruffini. Le somiglianze del *Dottor Antonio* e dell'*Angiola Maria* (p. 262) non riusciamo a vederle.

In uno speciale capitolo tratta l'A. dei romanzieri scapigliati, tra i quali primeggiano il Rovani ed I. U. Tarchetti. Ben sono determinati i moventi e gli elementi stranieri di quella scapigliatura, che fu, per buona sorte, malattia passaggiera tra noi, malattia di reazione, estranea alle doti essenziali e non mai abbastanza apprezzate dello spirito italiano. — Chiude il libro un lungo capitolo sui romanzieri ancor vivi, del quale non ci permettono di dire cosa alcuna le norme rigorosamente seguite nella nostra rivista. Non discutiamo neppure l'opportunità di condurre così innanzi la storia del romanzo. A qualcuno parrà, forse non a torto, che ciò convenga assai più alla cassetta dell'editore che alle esigenze d'una critica severa ed imparziale.

« Lo storico contemporaneo è sempre e soprattutto un critico », scrive a p. 292 l'A.; e questa è espressione imprecisa, come tante altre se ne trovano nel libro, buttato giù alla lesta con disinvoltura giornalisticamente facilona. In realtà, lo storico delle lettere deve *sempre* essere *un critico*, mentre all'apprezzatore dei fatti contemporanei mancano appunto, spesse volte, gli elementi che alla vera e buona critica sono indispensabili, mancano in ispecie quell'assoluta serenità e quella padronanza del soggetto, che solo possono derivare dal vederlo a certa distanza.

Nelle condizioni degli studî nostri un libro di complesso sul romanzo italiano era prematuro. L'A. si studiò di sopperire alla mancanza di tanta

---

(1) Da lui s'intitolò un giornaletto folkloristico, del quale diamo lo spoglio. Un vero inno gli scioglie il De Amicis per i suoi accuratissimi studî di lingua. Vedasi *L'idioma gentile*, Milano, 1905, pp. 201-204.

(2) Già nell'*Orfana* l'A. nota certo « disquilibrio morboso » (p. 248). Questo spiegherebbe i progressi, ormai constatati, di quello squilibrio nello sciagurato *Sodalizio*, che diede al Ranieri celebrità così triste. Cfr. *Giorn.*, XXXI, 387 sgg.

parte del lavoro monografico, che deve precedere la sintesi, con la vivacità del suo ingegno, e in più d'un luogo è riuscito felicemente. Ma in troppe altre parti il libro rimane lacunoso, sconnesso, superficiale. La preoccupazione costante di riuscire *leggibile*, di evitare quella che l'A. chiama la *pedanteria dell' erudizione*, lo costrinse a strappi continui al sano e rigoroso metodo critico, senza cui non si fa opera di scienza (1). E questa preoccupazione impresse tanta celerità alla sua penna, da fargli scrivere a p. 324 *svevo* per *svedese*, e da fargli accumulare in una sola riga di p. 163 questo bel mucchietto di spropositi: « i capitoli (*d'un romanzo del Sacchi*) eran « divisi in tanti membretti arieggianti le lasse trovadoriche ». Il tipografo non volle esser da meno dell'autore ed infiorò queste pagine di errori tipografici d'ogni genere, che qualche volta turbano il senso e non di rado mascherano sconciamente i nomi proprî.

Sempre per isfuggire a quella tal *pedanteria* (2), il volume non ha in fine un di quelli indici alfabetici opportunissimi, per nome d'autore e di soggetto, che chiudono i volumi della serie vallardiana per secoli. E la bibliografia finale, che in molti tra quei volumi è esemplarmente curata, qui è, invece, manchevole e sciatta. Le inesattezze vi formicolano fino a rinvii del tutto fantastici, come il seguente di p. 372: « Manno, *Un umor. del seic.*, in « *Giorn. stor. della letter.*, XXXVI, f. 114 ». Il nostro fasc. 114 non è punto nel vol. 36; ma nè in quel volume, nè in quel fascicolo, nè in altra parte del *Giornale* si legge l'articolo del Manno a cui l'A. rimanda. R.

ANNUNZI ANALITICI.

Giovanni Federzoni. — *La vita di Beatrice Portinari*. Seconda edizione. — Bologna, Zanichelli, 1905 [La prima edizione non era venale. Essa uscì in-8°, su carta a mano, in occasione di nozze (vedi *Giornale*, 45, 447), e la composizione medesima fu posta a profitto per la seconda edizione, che è in realtà soltanto una nuova tiratura, in-16°, con margini ristretti e su carta comune. La ricostruzione del F. non è pensata molto diversamente da quella a cui si cimentò, anni sono, Giulio Salvadori (*Giorn.*, 31, 450), e al pari di quella, è in grandissima parte opera soggettiva. Volle il F., in un racconto facile e gradevole, esporre il contenuto della *Vita Nuova*, mostrando « i « fatti ed i sentimenti, non tanto dalla parte di Dante, quanto da quella di

---

(1) È per un'illusione (se non si vuol dire per un acciecamento) che chiudendo la breve prefazione l'A. può scrivere: « sarà merito, più che mio, *del metodo che ho seguito*, se il mio lavoro « non sarà giudicato a dirittura una compilazione » (p. VI). Si assicuri l'A., il merito è proprio tutto *suo*, non del *metodo*, che gli manca.

(2) Codesto orrore per la *pedanteria* non sarebbe, per caso, l'effetto d'un'altra viziatura, non meno *ria*, la *poltroneria*?

« Beatrice ». Còmpito davvero assai arduo, nel quale egli medesimo riconosce di non essere riuscito come avrebbe desiderato, giacchè in lettera privata ebbe a confessarci: « Avendo testè riveduto con tutta serenità di spirito il « mio lavoro, non ne sono stato punto contento. La mia intenzione era stata « di fare una narrazione piana, che fosse lettura gradevole e istruttiva; ma « vedo che n'è venuta fuori una cosa ibrida e poco seria. Rifarò tutto da « capo ». Di fronte ad una così leale ed esplicita dichiarazione, la critica resta disarmata. Diremo tuttavia che il libretto si legge con piacere e che d'intuizioni acute non manca. Parecchie suffragano le opinioni, talora alquanto ardite, che il F. medesimo espose in altri suoi lavori e, ultimamente, in un volume che fu nella nostra rivista esaminato (*Giorn.*, 41, 386). In genere, però, si può dire che l'A. si illude di scrivere storia e scrive invece romanzo. Così è romanzo l'ammettere che Beatrice (Portinari in de' Bardi) riamasse di purissimo ma intenso affetto l'Alighieri (pp. 21, 26-27 e *passim*); è romanzo il supporla « intelligentissima » (p. 21); è romanzo il crederla maritata « per interesse domestico » o « per interesse cittadino » (p. 20); è romanzo l'asserire che dal 10° al 18° anno Dante facesse vita conventuale nel monastero di Santa Croce, cosicchè gli si attaccasse « intorno all'anima quella « corda di religione che nel fervore dell'ascetismo francescano aveva amato « di verace affetto » (p. 17; cfr. p. 14); è romanzo che, pur ammettendo siano adombrati amori alquanto volgari nelle due donne dello *schermo* (pp. 44 sgg.), quello per la seconda di esse donne avesse per oggetto « una giovane popo- « lana » (pp. 78, 80; e perchè no una servotta dai baldanzosi fianchi?); è romanzo il reumatismo localizzato, da cui Dante sarebbe stato afflitto, e con esso la dieta, le purghe ed i salassi con cui lo avrebbero curato (p. 131). Malagevole ci riesce l'intendere come l'ingegnoso autore non abbia veduto quanto si poteva prestare alla caricatura tutto cotesto lavorìo fantastico, fondato, non già su « documenti e testimonianze », ma sul vuoto (p. 7). Allato a siffatte piacevolezze molte interpretazioni vi sono che fan pensare e che rivelano l'uomo di gusto e d'intelletto fine. Sostanzialmente, sebbene il F. creda nella identificazione di Beatrice con la Portinari, la *Vita Nuova* non è per lui la narrazione semplice degli amori del poeta; ma è qualcosa di ben diverso: è un libro ch'egli scrisse nel 1300, con l'intento di fornire una specie di *introduzione* al poema (pp. VI-VII), che ne commentasse la parte essenziale e centrale, l'incontro con Beatrice nel paradiso terrestre (p. 175), primo germe dell'intera visione (p. 169). Il racconto, adunque, è essenzialmente opera d'arte, come noi sempre sostenemmo, pur movendo da altre convinzioni. Il poeta vi inserisce alcuni episodî capitali del suo amore, coordinando le rime che ne scaturirono per mezzo della prosa tutta riflessa. Nell'ultima parte dell'opuscolo dantesco il F. riconosce il simbolo: Beatrice diventa la fede religiosa e gradatamente segue un processo d'indiamento, che spiega l'esser suo nella *Commedia*. Fra i parecchi particolari che i dantologi troveranno degni di nota nell'operetta del F., ci piace dar luogo segnalato alla convinzione di lui che Matelda sia l'amica di Beatrice, morta tra l'83 e l'87, di cui si narra nel § VIII della *Vita Nuova*. Su questa sua idea, che non è nuova, il F. spende parecchie pagine non trascurabili (pp. 59-67). Del resto, ben a ragione egli riconobbe nell'opera propria certo ibridismo,

giacchè più di una volta l'A. dimentica il suo proposito di narrare in modo semplice ed entra in particolari spinosi d'erudizione dantologica. A parer nostro, avendo finezza d'intendimento, cotesto pericolo era inevitabile].

G. Rizzacasa d'Orsogna. — *Quattro cerchi con tre croci. Nuova soluzione dell'enigma dantesco del Par., I, 37-42.* — Cefalù, tip. Salv. Gussio, 1904 [Siamo da capo! Quando tutto pareva chiaro, ecco che di nuovo tutto diventa enigmatico! Non era stato detto che i quattro cerchi massimi della sfera si dovevano per forza intersecare in un punto solo perchè avesse una ragion d'essere il modo d'esprimersi di Dante:

> Surge ai mortali per diverse foci
> la lucerna del mondo, ma da quella
> che quattro cerchi giugne con tre croci
> Con miglior corso e con migliore stella
> esce congiunta? ecc.

Non erano stati determinati i quattro cerchi nell'equatore, nell'eclittica, nel coluro equinoziale e nell'orizzonte retto? non era stato provato con un passo dello *Speculum maius* di Vincenzo di Beauvais che i quattro cerchi che per sè avrebbero fornito sei croci si riducevano a tre perchè l'orizzonte retto *idem est* col coluro equinoziale, potendo così formare tre e non sei croci? Ma di questa soluzione data dal padre Boffito (1) non è rimasto persuaso il R. Ed era da aspettarselo, perchè il R. ne aveva in pronto una, anzi due diverse soluzioni tutte sue. L'opuscolo è diviso in tre parti. Nella 1ª l'A. ritorna sulla sua prima soluzione (coluro equinoziale, equatore, tropico del cancro e tropico del capricorno) per difenderla dalle obiezioni mossegli dall'Angelitti nel *Bull. della Soc. Dant. italiana.* Nella 2ª parte (pp. 10-11) propone un'altra soluzione: equatore, eclittica, coluro equinoziale e coluro solstiziale. Quest'ultimo veramente non c'entrerebbe, ma per concomitanza bisogna pur che ci sia: non è egli, per modo di dire, gemello del coluro equinoziale? Ma il più bello si è che queste croci bisogna immaginarle, secondo la supposizione dell'A., nel centro della sfera, non alla sua superficie, donde soltanto Dante poteva credere o immaginare che il sole nascesse. E tutto questo per voler ostinarsi a dare alla parola *croce* il senso di intersezione ad angoli retti! Ma se basta qualunque intersezione di linea con linea per dire che una linea incrocia l'altra! Tanto è vero che oltre alla croce di Cristo, c'è anche quella di S. Andrea fatta a foggia di X; e « croce (leggo « nel Manuzzi) si dice anche quel segno fatto a guisa del numero romano X, « onde *aver passato le due croci, le tre croci* vale in modo basso aver pas- « sato le due, le tre decine d'anni ». Ma lasciamo che il R. si compiaccia nelle sue 1ª e 2ª soluzione, in attesa di vedergliene ponzare una 3ª. Ricordiamo a questo proposito al R. che oltre a Bartolomeo da Parma, di cui nella 3ª parte (*La soluzione di G. Boffito*, pp. 12-34) poco opportunamente

---

(1) *Dante e Bartolomeo da Parma*, in *Rend. del R. Ist. lomb.*, vol. XXXV, pp. 733 sgg.; *Il punto e il cerchio secondo gli antichi e secondo Dante*, Ib., XXXVI, pp. 1129 sgg.

rimprovera al padre Boffito d'aver fatto uso dopo essersene egli medesimo giovato a sostegno della sua 1ª soluzione a p. 4, molti altri cosmografi furono invocati dal Boffito nella sua 2ª nota a dirimer la questione. Li compulsi, li studi con amore, li svisceri per bene e sarà facile che ne possa cavare una 4ª e 5ª e 6ª soluzione a servigio, se non di Dante, di sè medesimo. O che non è una bella soddisfazione anche questa?].

G. B. Picotti. — *I Caminesi e la loro signoria in Treviso dal 1283 al 1312.* — Livorno, tip. Giusti, 1905 [Bello ed utile volume, fondato su larghissima esplorazione di biblioteche e di archivî e corredato d'un gran numero di documenti. In realtà, esso esce dal campo degli studî nostri perchè vi è discorso unicamente di storia politica. Non sarebbe perciò il caso neppur di toccarne qui, se quella storia politica non avesse immediati rapporti col poema di Dante. I due personaggi di cui il P. con minutezza d'indagine e con solidità di critica storica ci informa, sono Gherardo e Rizzardo da Camino, il *buono* e *gaio* Gherardo lodato nel *Purgatorio* (cfr. questo *Giorn.*, 43, 411 e 44, 485 (1)), l'arrogante Rizzardo dalla *testa alta*, destinato a cader nella *ragna* dal presagio di Cunizza nel *Paradiso*. Troppo naturale, quindi, che il libro del P. non debba passare inosservato ai dantologi, i quali vi troveranno, al lume dei fatti, meglio definite le colpe e meglio apprezzati i meriti di quei due personaggi. Nè si può dire che in questi giudizî difetti novità. Il *buon* Gherardo non ci appare, a dir vero, nè politicamente, nè amministrativamente onesto, anzi in parecchi atti suoi ci si palesa ingiusto e tirannico; ma il suo governo aveva qualità buone che facevan dimenticare le sue prepotenze, sicchè Francesco Pipino lo chiamò « tyrannus aequissimus « et tolerabilis satis ». Erano inoltre note dovunque la sua cortesia e la sua splendidezza, che l'Alighieri segnala (pp. 165-67). Contro l'opinione comune, il P. mostra che Rizzardo non fu gran che peggiore del padre; solo si mostrò meno accorto in politica, ed il suo tergiversare tra i guelfi ed i ghibellini fruttò a lui l'assassinio, come più appresso al fratel suo Guecellone la perdita della signoria. Al passo dantesco della *ragna* l'A. propone una soluzione tutta politica (pp. 210-11), che va certo presa in seria considerazione. Altri luoghi del libro, che possono avere qualche interesse pei cultori di Dante, sono quello in cui si parla della seconda moglie di Rizzardo, Giovannina Visconti, figliuola del giudice Nino di Gallura (pp. 195 sgg.), e l'altro (p. 123), ove sono notizie di quell'Aldobrandino de' Mezzabati, che si vuole sia identico all' « Ildebrandinus Paduanus » del *De vulg. el.*, I, 14 (cfr. *Bull. Società Dantesca*, N. S., VI, 27 e *The Athenaeum*, nº 3705, p. 609). Curiosi pure alcuni documenti d'un processo per eresia del 1297 (pp. 263 sgg.); ma le imputazioni della sentenza sono tali, che non pare verisimile si tratti di catarismo, come il P. ritiene (p. 165 *n.*). Il libro fa molto onore al giovine studioso e la storia trevisana ne resta veramente illuminata].

---

(1) Oggi peraltro la questione di Gaia è ripresa dal Rajna nel *Bullett. Soc. Dantesca*, N. S., XI, 349 sgg. con l'intento di mostrare di bel nuovo che l'Alighieri si fece accusatore della gentildonna Caminese. Così l'esegesi dantesca sempre più viene a somigliare alla tela di Penelope.

Amalia Cesano. — *Hans Sachs ed i suoi rapporti con la letteratura italiana.* — Roma, Officina poligrafica italiana, 1904 [Nella dolorosa povertà del nostro insegnamento superiore per quanto spetta alla letteratura tedesca, è giustizia guardare con simpatia ai coraggiosi che entrano in quel campo per iniziativa propria, senza alcun sussidio di buone guide. Questa considerazione è necessario premettere all'annuncio dell'opuscolo della sig.na Cesano, nel quale sarà agevole ai germanologhi lo scoprire manchevolezze di ogni genere, ma che tuttavia ha il vantaggio di affrontare direttamente fra noi un bello e non facile tema, al quale in Italia avea solo posto mente, in via laterale, l'Hortis, trattando nel 1879 delle opere latine del Boccaccio. Tra le fonti italiane del Sachs è infatti, senza possibilità di confronto, la maggiore il Certaldese. Il vivace e fecondo poeta di Norimberga, non solo trasfuse nelle opere proprie, specialmente drammatiche, un buon terzo del *Decameron*, ma si valse, assai più di quanto le citazioni mostrino, del *De casibus virorum illustrium*, del *De claris mulieribus*, della *Genealogia Deorum*, del *Filocolo*. Lo studio di siffatte imitazioni, notate in Germania da diversi eruditi, occupa la miglior parte della memoria presente. La trattazione, peraltro, non isfugge alla taccia d'alquanto disordinata ed ha, oltracciò, il capitale difetto di asserire, anzichè dimostrare, il che non è buona cosa mai, ma è pericolosa in ispecie quando si tratta di fonti. Troppo pochi ed indeterminati cenni ha creduto di darci l'A. intorno al carattere tutto proprio che assume nel Sachs l'elaborazione della materia boccaccesca. Sulla rimanente materia italiana posta a profitto dal *meistersänger* germanico la C. non dice molto. Essa rileva la conoscenza ch'egli ebbe delle opere latine del Petrarca, non che dei *Trionfi*. Accenna pure al ricomparire di due racconti del *Novellino* in alcuni scritti del calzolaio poeta; ma sarebbe da vedere se propriamente, per quei temi, ricorresse alla sorgente italiana o non piuttosto al gran fondo novellistico tradizionale. La C. non si è neppur posto il quesito, ch'era ovvio. Tuttavia, lo ripetiamo, nelle condizioni dei nostri studî rispetto al germanesimo, l'impresa ardimentosa della sig.na C. va tenuta nel debito conto e considerata con doverosa indulgenza. È innegabile il buon volere con cui essa s'è messa all'opera; ha letto molto, ha trattato il suo tema con amore. Se nel metodo difetta assai, la colpa probabilmente non è sua. Occorrono tuttavia asserzioni in quest'opuscolo, che hanno dello stupefacente. Una, fra le altre, ci ha colpiti. Secondo la C., « già nei secoli XII e XIII la nostra « nascente lirica aveva subìto il grande influsso della poesia tedesca in pieno « vigore, la quale veniva cantata in tutte le parti d'Italia dai *minnesingern* « numerosi in quel tempo presso di noi » (p. 9). La dimostrazione di questo influsso diretto della lirica tedesca sulla nostra sarebbe una scoperta non inferiore a quella della poesia arboreana, se fosse stata autentica. Altra cosa è dire che molti rimatori tedeschi dimorassero in Italia nel medioevo (di questo fatto recò già una notevole testimonianza il D'Ancona nel *Giornale di filologia romanza*, vol. II, nº 4, p. 73), ed altro è affermare che quella loro poesia fosse dai rimatori italiani capita, gustata, imitata. E infatti, della sua temeraria asserzione, la C. non reca innanzi neppure una prova di qualche valore. Se v'ebbe influsso, esso fu indiretto, come tentò anni sono di mostrare lo Schönbach. Cfr. *Giornale*, 34, 256].

Giuseppe Pavanello. — *Un maestro del Quattrocento: Giovanni Aurelio Augurello.* — Venezia, tip. Emiliana, 1905 [Che veramente mettesse conto di consacrare un volume intero a quest'Augurello, « riminese per nascita, « veneto per elezione », che nelle sue peregrinazioni in parecchie parti della sua patria adottiva e nelle lunghe dimore, segnatamente in Padova ed in Treviso, fu dell'umanesimo ardente propugnatore e risollevò « le sorti del volgare in « genere e del petrarchismo in specie », non tutti forse crederanno. Di lui diedero copiose notizie parecchi vecchi eruditi, fra i quali segnalabile è l'Azzoni, che ne scrisse nel 1760; nè si può dire che le pubblicazioni posteriori e i documenti rinvenuti dal P. siano di tanto rilievo da giustificare una così ampia trattazione. Vuolsi, peraltro, riconoscere valore al libro, non tanto per ciò che sa dirci di nuovo dell'Augurello, quanto per le attestazioni che ci offre intorno ai gruppi letterarî veneti del secolo XV e per le indicazioni sulle scuole del tempo. Dell'Augurello discorre la vita e l'opera, indicandoci la bibliografia de' codici e delle stampe, così de' suoi versi volgari come delle liriche latine e del poema *Crisopeia*, che tratta d'alchimia. Di lui riferisce 59 componimenti poetici italiani e 19 latini, togliendo questi ultimi dal ms. Laurenz. XXXIV, 46. Narra inoltre la vita e rammenta le benemerenze di un gran numero di personaggi ragguardevoli che furono in alcuna guisa in relazione con l'Augurello. Menzioniamo fra gli uomini di lettere su cui il P. si trattiene Teodoro Gaza, Pietro Perleoni, Ermelao Barbaro, Bernardo Bembo, Lorenzo Cretico, Galeazzo Facino, Giovanni Lorenzi, Lucio Massimo, i Tomei, Marsilio Ficino, Angelo Poliziano, Paolo Canal, Cassandra Fedele, Gio. Antonio Flaminio, Trifon Gabriele, Vincenzo Quirini, Daniele Renier, Girolamo Azzoni Avogaro, Girolamo Bologni, Francesco Legname, Lodovico Marcello, Cornelio Castaldi, Girolamo Vida, Panfilo Sasso. Il P. non perdonò a fatica nel trattare di questi personaggi, alcuni chiarissimi altri oscuri, con buona e non sempre agevole informazione; ma di pochi gli venne fatto di dire veramente cose nuove. Su Girolamo Avogaro ripete i documenti fatti conoscere in questo *Giornale*, 37, 215 sgg., ed è solo per una inavvertenza che gli accade di chiamar *Duchessa* Isabella Gonzaga (p. 149), che non ebbe mai quel titolo. Qualche indicazione nuova mette insieme su Trifon Gabriele; riferisce documenti inediti sull'insegnamento in Venezia di P. Perleoni (pp. 83-84). Interessante è ciò che scrive del Bologni. Di lui pubblica (pp. 253 sgg.) dal cod. Marciano lat. XIV, 221 un carme latino, ove sono encomiati i poeti e uomini di lettere contemporanei. È questa un'enumerazione di cui conviene tener conto. I personaggi nominati sono in massima parte umanisti del secolo XV].

Pietro Papini. — *Orlando Furioso di Ludovico Ariosto secondo l'edizione del 1532 con commento.* Edizione integra. — Firenze, Sansoni, 1903 [Due cose, in cotesta edizione, ha inteso di fare il P.: delle quali la prima, cioè, « ridurre il testo ad una forma che rappresenti l'ultima volontà » (*Prefazione*, p. VII) accertata del poeta, non gli è riuscita: e già l'ha affermato e dimostrato assai bene il Lisio (*Rassegna bibliograf. d. lett. it.*, XII, 14 sg.). Del resto può dirsi che implicitamente lo confessasse il P. stesso, il quale, ritenendo che gli esemplari superstiti della stampa del 1532, fossero così pochi e così poco accessibili come la informazione sua gli dava, si rassegnò

a stampare un *Orlando furioso secondo l'edizione del 1532* senza collazionare il testo su quest'edizione, e ignorando per di più ciò che da un pezzo era stato rilevato dal prof. Ferruccio Martini (in un opuscolo per nozze Angeleri-Mariani, Pavia, 1890, v. *Giornale*, 15, 483), che non tutte le copie superstiti del *Furioso* del 1532 concordano; donde la necessità di stabilire quali d'esse rispecchino le vere intenzioni ultime del poeta. I testi ch'effettivamente il P. tenne a riscontro sono quelli del Morali e del Panizzi, salvo qualche particolare lezione accertata sull'esemplare del 1532 esistente nella Bartoliana di Vicenza. Ma in sostanza egli riprodusse la edizione del Morali, di cui accettò le non poche varianti (vedansi registrate a pp. 701-702), che in buona parte sono necessarie correzioni di materiali errori, ed in parte potrebbero essere anche arbitrarî, quantunque non certo dannosi, ritocchi del testo genuino. Noi però crediamo che più che a un *ottimo testo*, fosse necessario provvedere a un buon commento del *Furioso*; a un commento, per ampiezza e per compiutezza, adeguato all'importanza del poema, non ancora abbastanza illustrato sotto ogni aspetto. Ora il commento datoci dal P., pur avendo notevoli pregi, non risponde in tutto al desiderio e al bisogno. Esso è principalmente filologico, anzi linguistico e grammaticale. Il P. dichiara (*Prefazione*, p. XVI) d'aver soprattutto badato a illustrare la lingua e lo stile dell'Ariosto; al che, osserviamo noi, egli sarebbe ancor meglio riuscito ricorrendo a continui, o almen sufficienti riscontri, fra il testo del 1532 e quello del '16 e del '21. Inoltre, più che alla illustrazione dello stile (a cui avrebbero conferito moltissimo i testi degli autori, specialmente i latini, imitati dall'Ariosto), il P. attese alla illustrazione della lingua, e della grammatica per ispianare l'intelligenza dei sensi letterali; e in ciò il suo commento s'avvantaggia sui precedenti. Sotto altri rispetti esso non soddisfa tutte le esigenze di chi vi cercasse un'ampia illustrazione storica del poema, ed un aiuto ad una più intima comprensione degli spiriti che vi circolano dentro. Neanche i passi autobiografici attrassero l'attenzione del commentatore, com'avrebbero dovuto. P. es., egli lascia senza nota alcuna il 1° v. della V^a^ stanza del C. XLIII (*Non è senza cagion s'io me ne doglio*), ed al 2° (*Intendami chi può che m'intend'io*) appone questa nota: « Verso « tolto di peso dal Petrarca ». Sì, lo sapevamo, e, in ogni modo, siamo grati a chi, per dovere d'ufficio, ce lo ricorda; ma si desiderava anche qualche altra cosa più interessante].

G. Scopa. — *Le fonti della « Strage degli Innocenti », di G. B. Marino.* Napoli, d'Auria, 1905 [L'A. ammette col Belloni che l'idea del poema sulla *Strage* sia venuta al Marino principalmente dai versi del *De partu Virginis* del Sannazaro, ov'è cenno del nefando eccidio e della fuga in Egitto (lib. I, vv. 271-282); ma con la sua ricerca sulle fonti dell'opera mariniana ha voluto mettere in chiaro che il Marino conobbe ed imitò anche altri scritti in cui si parla del medesimo fatto. Già i SS. Padri avevano scritte delle belle omelie in cui non erano rare le descrizioni di scene commoventi accadute in quel triste episodio. Oltre al Sannazaro, il Tansillo dedicò alla strage sette stanze del suo poema *Le lagrime di S. Pietro*, il Molza un sonetto, e specialmente ne trattò con larghezza Pietro Aretino nel suo libro *Della humanità del Figliolo di Dio*, che con molti raffronti l'A. dimostra

essere stata una delle fonti del poema mariniano. Come al solito, il Marino attinge tuttavia anche a molti altri scrittori: tra i classici Ovidio, Virgilio, Stazio, Claudiano; tra i Padri della Chiesa S. Agostino, S. Fulgenzio; tra moderni il Vida (*Cristiade*) e il Tasso. L'A. mette a riscontro i luoghi somiglianti, ma in generale non fa osservazioni sul modo onde il Marino elaborò la materia: quindi la trattazione critica è in gran parte ancora allo stato embrionale di raccolta d'appunti. Il lavoro peraltro, benchè modesto e imperfetto, non è inutile].

T. Fanciullacci. — *L'opera satirica di Salvator Rosa.* — Venezia, tip. Emiliana, 1905 [Nel leggere questo opuscolo verrà fatto forse a taluno di chiedere se era proprio sentito il bisogno di riprendere in esame le satire rosiane per esporre delle osservazioni qualche volta acute e opportune, ma che non alterano il concetto generale che di quelle satire si aveva per gli studî altrui. Nelle opere di complesso è una necessità il ritornare su quello che han detto gli altri; ma le monografie han da recare sempre qualche cosa di nuovo; e, per dire la verità, poco di nuovo c'era da dire sul tema scelto dal F., specialmente lavorando su materiali già sfruttati. Non si nega che lo scritto del F. possa tornar utile a chi voglia farsi un'idea dell'opera satirica del Rosa: vi troverà analizzate con cura, sebbene brevemente e senza scendere a troppi particolari, tutte le satire del bizzarro pittore, e fatti dei raffronti, non tutti nuovi, con gli altri poeti satirici del tempo; e vi leggerà con piacere alcune belle illustrazioni e considerazioni. Ma chi è un po' a dentro negli studî di storia letteraria s'avvedrà che al F. molto e molto rimaneva da fare, se avesse voluto offrire un contributo utile veramente anche sotto il rispetto scientifico. Fra altro, p. es., egli avrebbe potuto tentare d'illustrare le satire rosiane nei rapporti che per avventura esse possono avere con la letteratura satirica di carattere popolare, che appena ora comincia a essere fatta oggetto di studio, e domanda, ad essere ben conosciuta, lunghe e pazienti indagini nelle vecchie stampe e specialmente nei manoscritti. E il F. potrà riuscire in ciò, perchè non gli manca, a quanto appare da questo saggio, nè l'attitudine, nè la buona volontà].

Corrado Ricci. — *Vita barocca.* — Milano, Cogliati, 1904 [All'infuori di due (su Lavinia della Rovere, con a base il libretto del Vernarecci, *Giornale*, 29, 224, e su Cristina di Svezia, sui documenti prodotti dal Claretta, *Giorn.*, 21, 176), si può dire che tutti gli scritti da cui risulta questo volumetto riguardano Bologna e personaggi bolognesi o che nella dotta Felsina dimorarono a lungo. L'età descritta è, come il titolo dice, il sec. XVII e qualche po' il XVIII; e sebbene alcuni di questi articoletti, dapprima apparsi in giornali e riviste, sian tenui, nessuno di essi manca di qualche nuovo dato di fatto, desunto da cronache inedite o da documenti. La lettura, quindi, ne riesce istruttiva, e per chi ama la storia aneddotica ben documentata, anche piacevole. La storia del costume ha particolarmente da profittarne. Dopo avere ritratto *Bologna nel seicento*, il R. si trattiene su di una caratteristica figura di donna degenerata, *Cristina Dudley Paleotti*, uscita da nobilissima famiglia inglese e andata sposa nel 1663 al march. Andrea Paleotti. La vaga donzella aveva allora appena 14 anni; ma era già stata prima deflorata da Lorenzo Onofrio Colonna, gran connestabile del regno di Napoli,

che l'aveva resa madre di una bambina. La narrazione tutta contesta di attestazioni sincrone, che il Ricci fa vivacemente e con certa vena d'umomorismo, delle strane e scandalose vicende di quell'avventuriera bizzarra, è di facile e proficua lettura. Se ne ha una felice rappresentazione della vita corrottissima del patriziato secentista. Cristina, dopo averne fatte di tutti i colori, dopo essere stata maestra di civetterie alle amiche ed alle figliuole, finì devota, sotto il peso di sciagure domestiche immense, una figlia pazza, un'altra apostata, un figlio giustiziato. Essa scriveva anche in versi, non sempre male (1). A Bologna fu stampato nel 1658 il libro del gesuita Giacinto Manara *Notti malinconiche*, per servire d'istruzione ai confortatori dei condannati, pietoso ufficio che quell'ecclesiastico sostenne per lungo tempo, facendovi grandi esperienze. Curiose notiziole per la psicologia e pel costume spigola in quel libro il R. — Quasi tutti gli altri articoli si riferiscono, più o meno direttamente, alla storia del teatro, su cui il R. ha una assai pregevole monografia, stampata nel 1888, *I teatri di Bologna*. Figurine casanoviane, alle quali reca il lume di qualche fatto nuovo, sono la ballerina Maddalena Corticelli, la *virtuosa* Barbara Narici, il musico Carlo Brioschi, detto *Farinelli*, che esiliato di Spagna, venne a stabilirsi in una villa presso Bologna, ove morì. Prima donna famosissima fu Maria Maddalena Musi, nota sotto il nomignolo poco lusinghiero di *Mignatta*, e cantante celeberrimo Gio. Francesco Grossi, detto *Siface*, del quale, su documenti, il R. narra l'assassinio, perpetrato per motivi di donne dai marchesi Marsili di Bologna. Appartenne invece al novero degli attori drammatici G. A. Cavazzoni Zanotti, che col nome di *Ottavio* fece molta fortuna in Francia alla corte di Luigi XIV. Di lui si hanno a stampa le versioni italiane di due tragedie del Corneille, al quale fu amico. Tra i suoi figli due sono ben noti alla storia letteraria, il poeta e poligrafo Francesco Mario Zanotti ed il pittore e scrittore Giampietro Zanotti].

Cornelia Casari. — *Jacopo Soldani, un satirico del Seicento.* — Lovere, tip. Filippi, 1904 [L'autrice di quest'opuscolo, addottorata in lettere, prematuramente morì, nell'età di 33 anni, in Venezia, il 19 marzo 1905. Il suo opuscolo è frutto di ricerche da lei praticate in Firenze, durante gli studî suoi superiori. Nè si può dire che sia cosa inutile. Nell'esame delle sette satire note del Soldani, edite solo nel 1751 da A. Fr. Gori, nella constatazione del loro significato e della loro cronologia, nei raffronti con poeti satirici contemporanei, nei rilievi dell'imitazione dantesca che al poeta fu cara, non si può asserire ch'ella dica gran che di nuovo, nè di peregrino. Così pure non v'ha qui del nuovo nè del peregrino in quella parte per cui la satira del Soldani più merita l'attenzione nostra, cioè nel partito che essa prende vivacemente in favore del Galilei e del metodo scientifico di lui.

---

(1) Tra le molte e strane cose che in queste pagine del R. si narrano, vogliamo specialmente notare il matrimonio improvviso di Marc'Antonio Colonna con Diana Paleotti, fatto, alla presenza di testimoni, sorprendendo un curato in letto. Altri casi di matrimoni simili menziona l'A. (pp. 186-190), e può trarsene buona illustrazione alla unione clandestina tentata da Renzo e Lucia. Da ciò sempre meglio si vede quanta verità storica sia nei *Promessi Sposi*.

Maggior considerazione spetta ai dati di fatto che la C. fa conoscere, giacchè col sussidio di documenti fiorentini le accade di meglio fissare la biografia del suo autore ed inoltre rende note scritture inedite del Soldani. Queste stampe, per la prima volta tolte integralmente dal cod. Riccard. 2744, sono un' « ode pindarica ovvero ciampolica sopra il giuoco del calcio », ed una satira prima inedita, che pure il Gori conobbe, e di sua mano trascrisse in un ms. della Marucelliana. Inoltre, forse per la prima volta, si ragiona nell'opuscolo presente delle prose del Soldani, pressochè sconosciute: i discorsi d'occasione, la lezione sul brindisi ed un trattato sulle virtù morali. La lezione sul brindisi, che ha qualche lato notevole per la storia delle lettere, fu dal S. recitata nell'Accademia fiorentina il 25 gennaio 1595. Essa rimase interamente ignota al Cian, che sul tema *Il brindisi nella poesia italiana* empì qualche colonna del giornale *Natura ed arte*, 1° marzo 1905].

Giovanni Gentile. — *Il figlio di G. B. Vico e gl'inizî dell'insegnamento di letteratura italiana nell'Università di Napoli.* — Napoli, Pierro, 1905 [Estratto dall'*Archivio storico per le provincie napoletane*. Questa estesa ed interessantissima memoria, tutta contesta di documenti nuovi e di notizie peregrine, ci informa dapprima intorno alle condizioni famigliari del Vico. Otto figliuoli egli ebbe, di cui due soli gli sopravvissero. La figliuola Luisa era la prediletta del padre; essa aveva ingegno vivido e scriveva versi. Il G. peraltro si trattiene particolarmente su colui tra' figliuoli che più a lungo sopravvisse al padre e ne continuò la tradizione intellettuale: Gennaro, nato nel 1715. Rappresentandoci l'educazione di questo Gennaro, l'A. ci offre molti e curiosi particolari sulla vita privata del sommo pensatore da cui egli nacque, e sulle strettezze finanziarie che sempre lo angustiarono. Nel 1736 Gennaro supplì il genitore, vecchio ed infermo, nella cattedra di retorica presso l'università di Napoli, e di quella cattedra divenne poi titolare, conservando quel posto sino al 1805. « Gennaro non si elevò mai alle specu-« lazioni di G. Battista, ma seguì però l'indirizzo umanistico e rettorico « degli studi paterni. Continuò, insomma, la men difficile tradizione dome-« stica. Non scrisse dei versi; ma compose più epigrafi del padre, e studiò « con pari amore le più leggiadre eleganze della lingua latina. Dev'essere « stato un ottimo insegnante della sua materia: e le idee didattiche accen-« nate nelle sue orazioni inaugurali, che ci sono giunte, confermano questo « giudizio. Ebbe anche dottrina classica e acume non volgari: ma fu mode-« stissimo, e il suo titolo maggiore restò sempre quello di essere figliuolo « di G. B. Vico. Nè egli avrebbe ambìto di più, conscio, benchè confusa-« mente, della paterna grandezza » (p. 49). Nella materialità della vita assai più fortunato del padre, egli fu pure accademico pensionato per la storia ed erudizione antica nella R. Accademia delle scienze e belle lettere fondata in Napoli nel 1778. Dei lavori che condusse a termine per quel sodalizio il G. discorre, e dà pure saggi degli altri scritti del modesto personaggio. Siccome Gennaro morì novantenne, fu supplito nell'insegnamento, durante gli ultimi otto anni, e l'A. muove da quella supplenza per fare la storia della cattedra di retorica nello Studio napoletano, finchè essa, nel 1777, si sdoppiò dando luogo all'insegnamento della letteratura, o eloquenza italiana, come allora dicevasi (pp. 108 sgg.). I lettori d'eloquenza italiana che si sussegui-

rono dal 1777 in poi sono passati in rassegna con indicazioni storiche pregevoli. Primo insegnante fu l'improvvisatore Luigi Serio, a cui successe Angelo Marinelli, ch'ebbe il presentimento di metodi nuovi, destinati in seguito a singolare fortuna. Seguì A. M. Ricci, spirito vuoto, che fece ripiombare l'insegnamento nella vecchia retorica, da cui non si risollevò più sino al 1860. Ma vi fu di mezzo un ardito e geniale programma didattico, quello dettato da Vincenzo Cuoco (pp. 135 sgg.), di cui l'A. fa spiccare la grande originalità e profondità. Il movimento salutare e fecondo iniziato dal Marinelli e dal Cuoco doveva essere ripreso e spinto innanzi da F. De Sanctis. L'ultima parte dello studio assai notevole del Gentile viene, in certa guisa, a consertarsi col bel volume recente del medesimo autore, *Dal Genovesi al Galluppi*, Napoli, 1903, in cui è rappresentato egregiamente lo sviluppo del pensiero speculativo in Napoli dalla metà del sec. XVIII alla metà del XIX. Ogni indagine storica del G. fa progredire in qualche modo gli studî, poichè in lui vi sono pari l'abilità ed il buon metodo nella ricerca, ed il criterio rigorosamente ed elevatamente scientifico nella valutazione intima dei fatti].

Lorenzo Camerano. — *Antonio Vallisneri e i moderni concetti intorno ai viventi.* — Torino, Clausen, 1905 [Estratto dalle *Memorie della R. Accademia delle scienze di Torino.* Non è molto che in questo *Giorn.*, 45, 139, si accennava all'arditezza di certe teorie scientifiche del Vallisneri (è questa la vera forma del casato, e non Vallisnieri, come i più scrivono), a proposito delle lettere di lui scambiate con l'amico suo L. A. Muratori. È a noi pertanto di viva soddisfazione il vedere che uno scienziato reputatissimo, al quale sono care anche le ricerche atte a lumeggiare la storia della scienza, siasi ora volto ad illustrare quell'illustre professore dell'ateneo di Padova. Il Vallisneri (n. 1661; † 1730), amando il quieto vivere, sapeva dissimulare abilmente l'arditezza delle proprie idee, ma non sì che un esperto lettore delle sue opere non riesca a scoprirla a traverso le molte cautele. Questo fece il C., il quale nelle scritture dell'acuto scienziato messe in luce dal figliuol suo nel 1733 spigolò acconciamente ed accostò ad esse una significantissima lettera del V. ad Antonio Conti edita dal Brognoligo nel 1895. Per questa memoria è dimostrato in modo evidente che il V. fu « uno dei più « efficaci apostoli del metodo sperimentale nel campo della medicina ed in « quello della filosofia naturale », seguace particolarmente del Leibnitz, del Redi, del Malpighi. Le sue dottrine biologiche preannunciano chiaramente teorie moderne, specie quella dell'evoluzione. Le idee da lui espresse sulla scala dei viventi, sulle leggi onde tutti son governati, sulla natura dell'anima e su molte altre particolarità, palesano mente larga e spregiudicata, in cui già metton radice certe verità, che saranno poi dimostrate sperimentalmente. E siccome noi additammo sempre con vivo compiacimento ogni lavoro che attesti le meno avvertite benemerenze dell'ingegno italiano, come precorritore di teorie, che ebbero fuor d'Italia i loro più insigni campioni, ci è grato di annunciare qui anche il bello ed accurato studio del C. La storia delle lettere, come non va disgiunta da quella delle arti, così non deve neppure ritenersi estranea a quella del pensiero scientifico, nella preparazione e nella formulazione de' suoi pronunciati più significanti].

Benedetto Pergoli. — *Condillac in Italia.* — Faenza, Tip. Lit. Monta-

nari, 1903 [D'un francese, e filosofo, noi qui non dovremmo far nessun cenno, se non fosse che cotesto francese visse in Italia, e che la sua filosofia, che tra noi trovò seguaci, ebbe dei contatti anche colla nostra letteratura. Tra i riverberi (direm così) letterarî della filosofia del Condillac nella poesia italiana, il P. ricorda, unico esempio, il noto poemetto del Rezzonico su *L'origine delle idee* (p. 38 sg.); ma avrebbe potuto trovarne altri, specie ne' versi de' poeti della corte parmigiana, e segnatamente tra quelli del Frugoni e del Mazza; come avrebbe potuto trovare nell'opere de' letterati nostri accenni non pochi alle idee psicologiche, sensiste o sensazioniste, che vogliansi dire, del Condillac, non che ad opinioni letterarie da lui manifestate. Il Bettinelli, p. es. (v. il suo *Discorso sopra la poesia*, in *Opere ed. e inedite*, Venezia 1801, XVI), ne censurava le proposizioni riguardanti la lingua. Il P. invece considera specialmente l'azione del Condillac sulla filosofia italiana propriamente detta; quantunque parecchi degli scrittori da lui passati in rassegna non siano da considerarsi come veri filosofi. Incomincia da Francesco Soave, e continua discorrendo di P. Verri, di Cesare Beccaria, di G. B. Corniani, di Vincenzo Bini, d'Epifanio Fagnani, di Girolamo Albèri, di Paolo Costa, di Pasquale Bonelli, del Gioia, fino al Romagnosi. Non tutti costoro, naturalmente, professarono le medesime idee e soggiacquero nella stessa misura all'influenza del Condillac; anzi alcuni di essi reagirono contro il sensismo. Poiché della diffusione del sensismo in generale, più che di quella del sensazionismo condillachiano in ispecie, il P. cercò in sostanza misurare l'estensione tra noi, con criteri di cui non sappiamo se gli specialisti di storia della filosofia vorranno dichiararsi soddisfatti].

Giuseppe Cavatorti. — *Uno sguardo a Reggio di Lombardia nel settecento.* — Firenze, Soc. tip. Fiorentina, 1903 [Sono oltre 50 larghe e fitte pagine destinate a servire d'introduzione ad un futuro, ed auguriamoci prossimo, libro su Agostino Paradisi il giovane, che, a giudicare dall'ampiezza della introduzione, riuscirà forse alquanto sproporzionato alla importanza non grande dell'uomo, ma riuscirà pure, giudicando dal saggio che il C. ne anticipa, compiuto e denso di cose interessanti. Il C. piglia le mosse di lontano; e dai tempi grigi di Rinaldo, giunge a quelli di Francesco III e d'Ercole III: richiamando vicende politiche, leggi, spassi, calamità, opinioni, costumi, vita della corte, dei nobili, del popolo; quanto insomma può concorrere a rappresentare lo stato di Reggio in quel lungo periodo di circa cent'anni; ma, naturalmente, a lui doveva premere in primo luogo di rappresentare la vita intellettuale, la coltura reggiana; che, povera e tisica sotto il principato di Rinaldo, s'intensifica e progredisce sotto quello di Francesco III, il piccolo Augusto modenese. Centro, focolare di quel risveglio, l'accademia degli *Ipocondriaci*, sorta nel 1747 e salita rapidamente ad alto grado di floridezza e di splendore: la floridezza e lo splendore, s'intende, a cui poteva giungere un'accademia provinciale del settecento. Il C., servendosi degli atti e delle carte degli *Ipocondriaci*, che ancor si conservano, ha rinfrescato le loro memorie e le loro piccole glorie: ha seguìto lo sviluppo della loro società dai primi tempi in cui essa fu un'accolta di giovani buontemponi, baloccantisi colle piacevolezze berniesche e colle questioni più futili, fino ai tempi

più illuminati e progrediti, in cui, seguitando sempre a far versi (però meno insipidi e bislacchi), gli accademici si diedero anche a tentare questioni serie d'erudizione e di scienza, e contribuirono non poco alla diffusione della cultura, che, in Reggio, ebbe per organo principale, anzi quasi unico, il loro sodalizio. Fra i più attivi membri di esso, il conte Achille Crispi, che fu, com'è noto, uno de' più zelanti collaboratori del Tiraboschi; e col Crispi, il C. ad uno ad uno vien ricordando tutti gli altri infiniti *Ipocondriaci*, dilettanti di poesia e di letteratura, che appartennero alle generazioni reggiane tra le quali visse *Epitideo*, ossia, come chiamossi al secolo, il buon conte Agostino Paradisi; primo certo, per fama e per merito, dei suoi confratelli].

Francesco Viglione. — *Sul teatro di Ugo Foscolo*. Studio. Pisa, tip. successore Nistri, 1904. [Estr. dagli *Annali della R. Sc. Norm. Sup. di Pisa*, vol. XVIII. Al « lavoro complessivo » da lui ideato il V. s'è accinto con una coscienziosissima preparazione, poichè non s'è lasciato sfuggire nessuno dei molti e varî contributi parziali che cogli anni s'andarono accumulando intorno al suo argomento; e non ha trascurato di procurarsi con ricerche proprie, dirette, notizie e documenti acconci alla sua trattazione. Ci consta che il V. attende ad uno studio sui mss. foscoliani, e la sua dimestichezza con le carte foscoliane, autografe od apografe, già si rivela qui dalla larga illustrazione dei manoscritti delle tragedie. Il contenuto dei primi cinque capitoli è essenzialmente storico. Nel 1° espone le teorie drammatiche del Foscolo, rilevandone la sostanziale dipendenza da quelle dell'Alfieri. I tre che seguono sono dati rispettivamente al *Tieste*, all'*Aiace* e alla *Ricciarda*; il 5° ai *disegni tragici inattuati o incompiuti*, tra cui, principale e notevolissimo per più rispetti, quello d'una *Bibli*. Molto s'indugia il V. in una ricerca che i *modernissimi* affettano di sdegnare come un pedantesco perditempo e come piombo all'ali della critica; la ricerca delle fonti. Non sapremmo dire se veramente il Foscolo abbia potuto derivar qualche cosa nell'*Aiace* dall'*Ayax* (1762) di Luigi Poinsinet de Sivry, tragedia che fece fiasco a Parigi e che in Italia non godette celebrità; certo è però che i due *Aiaci*, l'italiano e il francese, hanno, nel *piano*, qualche rassomiglianza; e ad additarli il V. fece bene. Meno utili, secondo noi, le sue fatiche per iscoprire le fonti storiche o novellistiche della *Ricciarda*; fonti che, con ogni probabilità non esistono, ed han dato da fare inutilmente già anche ad altri; mentre, tanto per la *Ricciarda*, come per l'altre tragedie foscoliane, era possibile e ragionevole cercare degli antecedenti significativi e probabilissimi, diretti o indiretti, nel repertorio tragico più sicuramente noto al Foscolo. Intendiamoci: non tragedie d'altri per l'argomento e per il *piano* identiche alle sue; ma situazioni, profili, caratteri, espressioni congeneri; e per siffatta ricerca il teatro alfieriano era il campo più fruttuoso. L'attenta esplorazione di tal campo avrebbe poi servito di grande aiuto al V. nel 6° cap. ove discorse dell'*ingegno drammatico di U. F.*, dove avremmo desiderato (se tutto fosse lecito pretendere da un giovane, anche promettente, come il nostro A.) meno minuta rassegna di giudizî già dati da altri, e più minuta trattazione del problema speciale del capitolo: che poteva enunciarsi anche così: Che cosa di suo ha il Foscolo nelle tragedie, che non sia proprio anche d'altri e, particolarmente, dell'Alfieri? Questo era il punto].

Filippo Visconti. — *Niccolò Tommaseo ed il romanzo « Fede e Bel- « lezza »*. — Avellino, tip. Ferrara, 1904 [Dopo lunga ed ingiusta trascuranza, da ogni parte rinasce l'estimazione per l'ingegno artistico del Tommaseo. Dapprima furono i versi che richiamarono l'attenzione; poi le prose. Il racconto *Fede e Bellezza*, stampato nel 1840, più che per la fiera critica del Cattaneo, giacque pel mordace giudizio del Manzoni, che lo definì « un « pasticcio di giovedì grasso e di venerdì santo ». Motto spiritoso, racchiudente, in fondo, una critica giusta; ma ciò non toglie che quel libretto abbia vera importanza per la sua arditezza originale, siccome uno dei primi romanzi psicologici e sociali, condotti sul modello della Sand, che l'Italia abbia avuto. Il V. ne difende la moralità e ne esalta l'arte. Conviene nel difetto di soverchio toscaneggiare onde resta, per troppo studio di naturalezza, viziata la forma; ma trova mirabile la potenza descrittiva, specie della natura, e spigola di ciò molti esempi significanti. Da ultimo fa risaltare gli elementi autobiografici, tutti proprî del Tommaseo, che si possono ravvisare nella figura, nell'anima ed in alcuni portamenti di Giovanni. Il lavoretto critico è modesto, ma non cattivo: sarebbe stato più utile se avesse detto più cose nuove. Troppo, invece, esso attinge al buon libro del Prunas sul letterato dalmata, libro che l'A. cita spesso, ma ancor più spesso quasi parafrasa senza citare. Un altro lodatore di *Fede e Bellezza* è l'Albertazzi (*Il Romanzo*, Milano, 1904, pp. 253-59); ma le sue pagine rimasero, sembra, ignote al V. Se non, per ragione di tempo, nel volume, poteva leggerne la sostanza nella *Rivista d'Italia*, III, 11].

Giovanni Trischitta. — *Studi di varia letteratura*. Vol. I. — Messina, Muglia, 1905 [Estrema è la tenuità degli articoli onde risulta questo volumetto. Un gruppo di essi riguarda il Giusti, uomo ed artista, ed è in gran parte materiato con elementi desunti dall'epistolario edito dal Frassi. Utile complemento avrebbe potuto trarre l'A. dalle lettere edite dopo, massime per gli amori: di quelle lettere buona parte figura nell'epistolario curato da F. Martini (vedi *Giorn.*, 43, 143), che al T. rimase ignoto. Lo scritto meno inconsistente è quello che, col titolo *Nei giardini di Valchiusa*, s'aggira intorno ai prodotti sentimentali della lirica giustiana. La critica è dovunque povera ed inesperta, sì da rasentare quasi il comico. Fa ridere, ad es., il trovare scritto a p. 101 che il Giusti, oltre alle opere da lui lasciate, ne avrebbe scritte altre « se altra fosse stata la sua vita ed altra la natura « dell'ingegno »; in altri termini, se il Giusti non fosse stato il Giusti. — Gli scritterelli che costituiscono la prima parte del piccolo libro toccano argomenti svariati. Uno è di letteratura francese; un altro divaga su *Il Casella di Dante* ed è meglio non discorrerne; un terzo, su *La « Didone ab- « bandonata » di P. Metastasio*, contiene qualche osservazione felice, massime nel confronto con l'*Eneide*; un quarto ci incuriosì assai pel suo titolo: *Una pagina difettosa nei Promessi Sposi*. O che sarà mai questo difetto? Il difetto è che al T. non par giusta l'accoglienza, freddina anzichenò, che fa Lucia a Renzo nel Lazzaretto. In quel momento, egli dice, non le dovea passar per la mente il voto, ma avrebbe dovuto aprir le braccia al suo fidanzato, stringerlo convulsamente, ricambiare con lui baci e lagrime. « Non « c'è voti, non c'è promesse, non c'è volontà in quei momenti; c'è il sangue

« che si scuote, che si rimescola, che infiamma la vita » (p. 73). L'A. fa colpa al Manzoni di aver sacrificato la verità psicologica ad un ideale astratto; sente « ripugnanza e disgusto verso l'ingenua tosa di Brianza ». Sinceramente ce ne rincresce; ma data Lucia come il Manzoni la volle e data la continua, opprimente preoccupazione di lei dopo il voto, che le appariva sacro ed indissolubile, il suo contegno è quale volevano la logica e la psicologia. Sappiamo bene che parecchie osservazioni si possono muovere al carattere di Lucia; ma non certo quelle del Settembrini e neppur quelle del De Sanctis, su cui l'A. si fa forte, hanno special valore. Sino ad un certo punto Lucia può dirsi una natura fredda; non mai « una creatura as- « surda, astratta, l'esagerazione e la caricatura dell' ideale ». Così com'è, essa riesce d'una conseguenza mirabile, come accade sempre dei caratteri rappresentati dal Manzoni].

Giuseppe Zuccante. — *Tra il pensiero antico e il moderno.* — Milano, Hoepli, 1905 [I quattordici scritti di materia filosofica che costituiscono questo volume severamente elegante, riguardano, come il titolo dice, l'antichità e la modernità; s'occupano gli uni più specialmente di filosofia greca e gli altri principalmente di filosofia inglese. Nel mezzo, come esige la cronologia, sta il medioevo, cioè figurano due saggi che al maggior poeta dell'età di mezzo si riferiscono, e questi meritano l'attenzione degli assidui nostri. Sono saggi danteschi. Del primo di essi già tenemmo conto allorchè venne in luce la prima volta in una pubblicazione accademica (cfr. *Giorn.*, 44, 501). S'intitola *La « donna gentile » e la filosofia nel Convivio di Dante* ed è forse finora l'unico scritto condotto con metodo veramente razionale per dimostrare che la filosofia del *Convivio* è allegorizzazione di una donna realmente esistita. Tema più ampio tratta l'altro scritto: *Il simbolo filosofico della Divina Commedia e le sue fonti principali.* Con chiarezza e con garbo mostra lo Z. come il vero fulcro su cui poggia quella gran concezione dottrinale e didattica che è la *Commedia* sia il Sapere, sorretto dalla Grazia. « Virgilio simboleggia la scienza umana, Beatrice la divina; in fondo « adunque i due simboli si compenetrano e si fondono, costituendo la più « alta glorificazione della scienza in tutti i suoi gradi, e insieme..... l'idea « madre del poema ». La rigenerazione del genere umano è opera del Sapere e della Grazia. Movendo da siffatto principio, l'A. si trattiene sulle figurazioni simboliche principali del poema: notabile ciò che scrive di Matelda a conferma della vecchia opinione che in essa ravvisa la vita attiva. Conclude: « Il tutto si riduce, come si diceva in principio, a questo: il sa- « pere è fonte di virtù e di felicità, il sapere nelle varie sue forme e nei « vari suoi gradi: da esso la vita attiva; da esso la vita contemplativa; da « esso l'abito del bene e la gioia del bello; il sapere, rocca adamantina « contro la funesta cupidigia e le altre malvagie passioni, componendo in « pace armonica lo spirito, lo fa assurgere a beatitudine sovrumana » (p. 271). A complemento della sua dimostrazione, lo Z. scruta le opere da cui Dante desume la parte principale del suo concetto filosofico, l'*Etica* aristotelica e gli scritti di San Tommaso, rilevando in special guisa le idee ivi espresse che contribuirono al simbolo filosofico del poema. — Gli altri saggi recati dal volume, tutti pregevoli ed istruttivi, sono più o meno lontani dagli studî

ai quali la rivista nostra è dedicata. Non trascureremo, peraltro, di segnalare il nitido e ben fatto discorso su *La storia della filosofia e i rapporti suoi colla storia della coltura e della civiltà*, il cui sano e moderno concetto evoluzionistico è in tutto conforme alle idee professate nel *Giornale* nostro, come ad esse è conforme il valore grande per la coltura che in questo discorso si dà agli studî speculativi. Sulle attinenze fra la letteratura e la filosofia lo Z. ha pagine pregevoli (pp. 34 sgg.), alle quali pienamente consentiamo, perchè non credemmo mai che gli studiosi di lettere dovessero guardare gli studî filosofici con l'occhio indifferente di gente ignara o, tanto meno, ingiustificatamente sprezzante].

PUBBLICAZIONI NUZIALI

Vittorio Cian. — *Lettere d'amore e segretari galanti del tempo antico.* — Pisa, tip. Nistri, 1905; per nozze Magno-Romanello [Consta l'elegante pubblicazione di un piccolo florilegio epistolare galante, che contiene componimenti di maestro Boncompagno, di Guido Fava, di E. Silvio Piccolomini, di L. B. Alberti, di Pietro Bembo e di alcuni anonimi, a cui va innanzi una serie di appunti storici, ove si discorre di questo artificioso genere di epistole. È il miglior complemento che desiderare si potesse ad un *excursus* dell'opera del Cian sul Cavassico, complemento in parte condotto sugli appunti e le aggiunte di V. Rossi nella recensione comparsa in questo *Giornale*, 26, 218].

Paolo Piccolomini. — *Lo statuto del castello della Triana (Monte Amiata).* — Siena, tip. Lazzeri, 1905; per nozze Piccolomini Della Triana-Menotti [Questo statuto rurale è uno dei più importanti del territorio senese: l'originale si è conservato nell'archivio domestico dei Piccolomini della Triana. Il P. si propone di studiarlo in modo esauriente, e dello studio offre ora un saggio, con riferimento di molti particolari del testo, interessanti per lo storico del diritto e per quello del costume. Anche dal lato linguistico, il documento, che rimonta alla dominazione degli Aldobrandeschi nel 1351, ha valore.

Giovanni Dolcetti. — *La fuga di Giacomo Casanova dai Piombi di Venezia.* — Venezia, tip. Fantini, 1905; per nozze Magno-Romanello [Sebbene non lo dica, può darsi che in questa narrazione il Dolcetti, noto frugatore di archivi, si sia valso di qualche documento illustrante il riferimento delle *Memorie* casanoviane].

F. Satullo. — *L' « Asinus » di G. Pontano e il suo significato.* — Palermo, tip. Corselli, 1905; per nozze Faraci-Ciuppa [Era sinora generalmente ripetuta l'opinione del Porzio che nel vivace e festevole dialogo intitolato *Asinus* il Pontano satireggiasse il duca di Calabria. Il Satullo propone invece una diversa esegesi, secondo la quale il principale personaggio sferzato nel

dialogo sarebbe Antonello Petrucci, a motivo dell'ingratitudine di lui verso i re Aragonesi. Vi sarebbe pure punto Ferdinando I d'Aragona; nè mancherebbero allusioni al conte di Carinola, la cui moglie fu druda di Ferdinando. Secondo questa interpretazione, adunque, il Pontano con l'*Asinus* avrebbe dato sfogo ai suoi sentimenti di rancore contro la congiura ed anche al suo sdegno per la lentezza del re nello spegnerne i principali autori, per riguardi tutti personali e dovuti ad un amore illecito. Egli « nell'asino « adombrò Antonello, nel *puer* il duca di Calabria, nel *Faselio* (il villano « rincivilito) il conte di Carinola. E Ferdinando? Il Pontano prese su di sè « il gran peso di rappresentare la parte dell'imbecille, ma, quasi per met- « terci in guardia, ci si delinea da prima nobile, prudente, perspicace; na- « turalmente, doveva venir fuori una figura esteticamente imperfetta e sto- « ricamente falsa ». Su ciò i critici avranno parecchio a discutere].

Alessandro D'Ancona. — *Lettere di Piemontesi illustri.* — Pisa, tipografia Mariotti, 1905; edizione di 75 esemplari per nozze Tullio-Vinaj [Sono quindici lettere estratte in gran parte dall'archivio di Stato torinese. Parecchie sono di uomini politici. A uomini di lettere o di scienza appartengono quelle scritte (una per ciascuno) da S. Pellico, da Giuseppe Grassi, da Carlo Botta, da Cesare Balbo, da Giuseppe Manno, da V. Gioberti, da Luigi Cibrario, da Massimo D'Azeglio, da Amedeo Peyron, da G. Regaldi. La letterina del D'Azeglio è tutta in dialetto milanese].

Omero Pierini. — *Tre sonetti inediti di Fulvio Testi.* — Fossombrone, tip. Monacelli, 1905; per nozze Battistini-Cini [L'editore, pubblicandoli, l illustra convenientemente. Il primo è un sonetto giovanile, tratto dagli autografi del Testi custoditi nell'Archivio di Stato di Modena, sulle elemosine di una principessa, che probabilmente è Isabella di Savoia, figlia del duca Carlo Emanuele I. Gli altri due, più importanti, sonetti, sono di genere bernesco: sull'abuso dei titoli d'onore e per la rotta dei papalini presso Nonantola, toccata dalle milizie di Urbano VIII.

Guido Zaccagnini. — *L'amicizia di due filantropi.* — Pistoia, tip. Niccolai, 1905; per nozze Marchigiani-Natucci [Con tre lettere estratte dal carteggio pucciniano della biblioteca Forteguerri di Pistoia, illustra l'amicizia, cominciata nel 1828, tra Niccolò Puccini e Pietro Thouar].

Amos Parducci. — *Gli studî provenzali del marchese Cesare Lucchesini.* — Perugia, Unione tipogr. cooperativa, 1905; per nozze Manzoni-Laurenzi [Nei mss. del Lucchesini, che sono conservati nella biblioteca governativa di Lucca, il P. spigola tutto ciò che riguarda la lingua e la letteratura provenzale, e lo mette in relazione con quel poco che del soggetto l'erudito patrizio lasciò scritto nelle sue opere a stampa. Non si può dire davvero che questo lavoro di spoglio riesca nè grato, nè concludente. Fu ben poca cosa il provenzale che seppe il Lucchesini. Egli si giovò, ma non molto, del Reynouard; attinse al Barbieri, al Millot, al Galvani: nè risulta che vi adoperasse neppure quella poca critica filologica che era del tempo. Tuttavia, per la storia degli studî provenzali in Italia, anche quest'indagine potrà avere qualche utilità].

Gino Lega. — *Rispetti antichi pubblicati da un codice Magliabechiano.* — Bologna, tip. Mareggiani. 1905; per nozze Massera-Sarti [Trattasi del

ms. Magliabechiano VII, 1078. È questo un codice noto, di cui il Casini pubblicò la tavola e diede numerosi saggi: ma gli avvenne una strana disgrazia, di prendere per canzoni e per serie di ottave i componimenti che, in varie parti del manoscritto, costituivano gruppi di *rispetti continuati*. Sono nientemeno che 120 componimenti nascosti nella tavola del Casini sotto quattro soli capoversi! Il bravo L. ha scoperto l'equivoco e ne ha dato conto nella lettera proemiale di quest'opuscolo, ove si leggono riprodotti venti di quei rispetti. Sono popolareggianti, veneteggianti e per diverse ragioni meritano nota. Il primo rispetto presenta la singolarità metrica di avere una rima sola nei primi quattro versi: A A A A B B. Il sesto rispetto tocca un tema popolaresco assai noto, quello della fanciulla che si lamenta per la partenza del damo, paragonato ad uno « sparviero maniero e saço ». L'illustrazione del L. è, nella sua sobrietà, eccellente].

COMUNICAZIONI ED APPUNTI

Quattro noterelle.

I. Una postilla bembesca in un autografo petrarchesco. — Giorni fa, grazie alla liberale cortesia della Deputazione Provinciale di Padova, ebbi in dono gradito la pubblicazione che quel benemerito Consesso, giustamente memore dell'altro centenario petrarchesco del 1874, al quale va legato il nome caro ed illustre di Francesco Corradini, volle affidata agli egregi preposti del Seminario padovano, per celebrare degnamente il VI centenario della morte di Francesco Petrarca. La parte più pregevole dello sfarzoso volume, col quale quel Seminario volle riaffermare la propria eccellenza anche nell'arte tipografica, è formata dalle quattro belle tavole in fototipia. Esse riproducono i due fogli autografi della nota lettera che il poeta scrisse nel 1370 all'amico suo Giovanni Dondi dell'Orologio, e che si conserva come un prezioso cimelio nella biblioteca di quell'istituto.

È la lettera della quale in questo *Giornale* (IX, 442) parecchi anni sono scrivevo che della sua autenticità è impossibile sollevare dubbî o sospetti. Ora le tavole con tanta opportunità e cura pubblicate offrono dell'autografia la più luminosa dimostrazione; e poco importa che a confermarla l'editore accenni al Cod. Vatic. 3195 in maniera non rigorosamente esatta. Inoltre apprendiamo volentieri una notizia di capitale importanza per la storia di quest'autografo, cioè che esso entrava nella libreria del Seminario l'anno 1801, per la lodevole munificenza di Mons. Franc. Gius. dei marchesi Dondi dell'Orologio. Ma alla storia di questo cimelio godo di aggiungere un'altra notizia non disprezzabile.

Appiè della prima pagina della epistola petrarchesca si legge una breve postilla, che, riprodotta con diplomatica fedeltà, suona così: *Epistola D. Frā cisci petrache* [non *petrarche*, come si trascrive a p. 93 del volume] *Poete claris.mi ad Magrūm Johanē de dondis phisicorū nō postrmū manu propria scripta ut ex pricipio et fine plane cōstat.... ano domce icarnatiōis MCCCLXX.*

I nuovi editori di questa lettera, che l'hanno corredata d'una prefazione, di una diligente trascrizione e di ricche annotazioni, avvertono che la postilla è scritta non di mano del Dondi, destinatario, ma d'un suo contemporaneo. Orbene, appena posato l'occhio su quelle tre righe, ebbi la lieta sorpresa di ravvisarvi, subito e senza esitazione di sorta, una mano a me ben nota,

quella di Pietro Bembo. Il quale, cacciatore fortunato e ostinato, nonchè studioso attento, di autografi petrarcheschi, forse non essendo riuscito a strappare alla famiglia Dondi quei due fogli che erano davvero parte cospicua del patrimonio domestico, si capisce che dovette accontentarsi di leggerli e di scrivere quella postilla, con la quale probabilmente egli esaudiva la preghiera rivoltagli dai fortunati possessori affinchè ne sanzionasse l'autenticità, ma senza apporvi il suo nome particolarmente autorevole.

II. Sull'uso della camicia. — Credo non inutile additar qui due documenti letterarî, singolarmente dissimili fra loro, ma ambedue espliciti, intorno alla curiosa e, sia pure, molto prosaica questioncina, che, sorta e rimasta viva, in grazia del maggior Poeta, ha richiamato da qualche tempo l'attenzione di serî studiosi, quali il compianto amico C. Merkel, Michele Scherillo e, ultimo, Fedele Romani (cfr. *Giornale*, 45, 168).

Lo Scherillo (*La Lettura*, II, n. 4, p. 325) non ommise di attingere ad una fonte, che, a primo tratto, si sarebbe creduto vano il tentare; intendo la poesia trovadorica. Ora agli esempi da lui addotti, se ne può aggiungere un altro, tratto dalla tenzone fra Simon Doria e un Albert, la quale, accennata primamente come inedita da O. Schultz (*Die Lebensverhältn. d. ital. Trobad.* in *Zeitschrift f. roman. Phil.*, VII, 221), ha veduto la luce di recente per opera di G. Bertoni (*I trovatori minori di Genova*, Dresda, 1903, pp. 13 sgg.), Ecco i due versi, esultanti d'amore tutt'altro che trovadorico o convenzionale, posti in bocca di Simone:

que qan ieu tenc mi dons sen[es] camisa,
l'enperador non e[n]vei Frederic.

Le camicie belle, adorne, preziose, gli uomini e le donne, queste specialmente, solevano risparmiarle e sfoggiarle pel giorno e sovrattutto pei giorni solenni. Non per nulla Garin Le Brun nel suo *Ensenhamen*, fra le avvertenze da seguire, appena alzata al mattino, « lo matin al levar », suggeriva all'amica la seguente:

pois sia sa camisa,
qu'es aprob lei assisa,
blanca molla e delgada ecc,

Possiamo scommettere dunque che quegli amplessi amorosi, che rendevano il trovatore tanto felice da non permettergli d'invidiare l'imperatore Federico II, avvenivano di notte. Era il principio economico applicato all'amore, annuente il pudore!

Ma più ancora dei trovatori era naturale si dilettassero del nudo reale e della rappresentazione artistica di esso i poeti del nostro Rinascimento maturo. È difficile, in verità, desiderare tocchi più plasticamente espressivi e meglio ispirati ad un'aperta ribellione contro l'uso della camicia, di questi che ci ha lasciato il Pontano nel III lib. *De Amore Coniugali* (ediz. Soldati, II, pp. 101 sg.), in un epitalamio composto, si badi, per le nozze della figlia Aurelia:

Ut flos in verno laetatus sole nitescit
Fulgidus, et gaudet purpura honore suo,
Mane tepor, sub solem aurae, ros noctis in umbra
Mulcet, et ipse suas iacta honestus opes;
In molli sic virgo toro complexa maritum
Nuda nitet. . . . . .

E poco oltre, in modo ancora più chiaro:

Blandus Hymen sine veste monet dormire puellas.
. . . . . .
Blandus Hymen sine veste iubet dormire maritas ecc.

Sine veste, dunque, dacchè la camicia (che non poteva entrare nel verso) faceva parte del vestiario diurno. Ancora nell'epitalamio seguente, che meglio par risuonare sotto il mite cielo di Napoli, canta il poeta:

Sponsa quoque ipsa tibi nuda videnda est
Cui roseis diffusa genis nova purpura fulget
Ac niveum in reliquo corpore candet ebur ecc.

Tradizione a parte, convien riconoscere che questa poesia così paganamente, ostentatamente lasciva era fatta meno ancora del clima meridionale, per favorire l'uso notturno della camicia! Anzi questi versi suonano quasi una consacrazione artistica d'un uso tradizionale; qui è l'Amore, l'Amore voluttuoso, che esclude la camicia come un ostacolo profano alla celebrazione dei suoi riti.

Ma dalle descrizioni che di altri riti, reali e storici e insieme tradizionali, ci rimangono, desumiamo una conferma efficace dell'uso, generale nel medio evo, almeno italiano, di dormire senza camicia. Infatti nel documento pubblicato già dal Redi, dove si descrive con minuzia di particolari la vestizione a cavaliere bagnato d'un Aretino, avvenuta l'anno 1260, la sua immersione nel bagno, il suo coricarsi nudo e il suo vestirsi, non è mai fatta parola della camicia, neppure in forma d'esclusione o di divieto (..... *Post horam unam balnei post fuit in lecto mundo, in quo lintea erant altissima et finissima de mussali..... Permansit Ildibrandum per horam unam in lecto et cum jam nox appropinquaret, fuit vestitus de medialana*, ecc., Vedi *Annotazioni* al *Bacco in Toscana* in *Poesie di E. Redi*, ed. Firenze, Barbera, 1868, p. 426, e cfr. anche il documento consimile, del 1388, ibid., p. 436); segno evidente che non v'era bisogno di menzionarla, dal momento che non la si usava.

Una conferma delle quali conclusioni ci porgono i noti sonetti di Folgore da S. Gimignano sulla vestizione del novello cavaliere, nei quali, nonostante la presenza della Discrezione, non si fa mai parola nè uso di camicia (Cfr. specialmente il son. « Discrezïone incontanente venne »).

III. Una chiosa dantesca. — Altra volta già (*Bullett. d. Soc. dant.*, N. S., 122, n. 1) ebbi occasione di rilevare che la famosa perifrasi con la quale

Dante (*Parad.*, VIII, 67-70) descrive l'eruzione vulcanica dell'Etna, come effetto non di soprannaturali creature mitologiche (1), ma come fenomeno puramente naturale, lungi dall'essere una singolare intuizione del genio dantesco, aveva riscontro in altri scrittori anteriori e noti al poeta, quale Isidoro di Siviglia. Ora mi sembra che meriti d'essere notato a questo proposito anche il seguente passo di quell'*Anonymus metrical treatise on Geography* che nel 1844 il Wright pubblicava negli *Anecdota literaria* (p. 104): « Sicilia « a rege Secano vocata antiquitus | promontoria Pirorum Pacinum et « Libenum | ab Italia disjunctum, fretumque exiguum | Terra fructum multum « aurum abundantium | per cavernas penetratur ventorum spiritus | Sulphu- « reum habet odorem ignemque..... »; che è il dantesco « per nascente zolfo ».

IV. Il segreto di due iniziali. — In un recente fascicolo della *Biblioteca d. Scuole italiane* (A. XI, S. III, n° 3, 15 febbr. 1905) richiamai l'attenzione degli studiosi sopra una prefazioncina agli *Articoli tratti dal Caffè*, che reca la firma *A. M.*, confessando d'ignorare chi si nascondesse sotto queste iniziali. Invano ci avevo almanaccato sopra e avevo interpellato anche il dott. L. Ferrari, autore del miglior saggio sul *Caffè*. Avevo cercato, naturalmente, fra la schiera dei *Conciliatori* e dei loro amici, avevo osato perfino pensare — perchè non confessarlo? — ad Alessandro Manzoni, e di pronunziare questo nome m'avea trattenuto soltanto il non sembrarmi in quelle pagine di gusto manzoniano la forma, mentre non indegne del grande lombardo esse mi apparivano per la larghezza delle idee, per la simpatia non corriva ma dignitosa dei giudizi, onde, scrivevo, ci par di vedere insieme confluire e fondersi la bella tradizione del *Caffè* con quella, nobilissima, del *Conciliatore*.

Ora sono lieto d'annunziare che, più presto di quanto non credessi, grazie all'aiuto del mio Alessandro D'Ancona, sempre vigile, in armi, il piccolo segreto di quelle due iniziali m'è stato svelato, giacchè l'autore di quella notevole prefazione, uscita nel 1829 in Milano, per Nicolò Bettoni, è sicuramente Achille Mauri, un altro lombardo, tanto benemerito dei buoni studî italiani, che si spegneva, grave d'anni ma non di gloria, in Pisa il 15 ottobre del 1883. Il ricordarlo in questo *Giornale* mi sembra una riparazione per più ragioni doverosa. Infatti il Mauri, noto per i suoi scritti educativi, sovrattutto per il *Libro dell'adolescenza*, che ebbe così larga e meritata fortuna, ha diritto di essere menzionato anche quale insigne rappresentante di quella generazione che nella prima metà del secolo passato intravvide come l'avvenire della critica letteraria dovesse resultare da un connubio fecondo del pensiero filosofico ed estetico con l'opera storica ed erudita, l'una e l'altro

(1) È ovvio invece comprendere perchè nelle imprecazioni di Capaneo abbia il sopravvento la mitologia e si rievochino i Ciclopi, in atto di lavorare « In Mongibello a la fucina negra ». Manco male che il Bassermann, *Orme di Dante in Italia*, trad. di E. Gorra, Bologna, 1902, p. 280, resistendo ad una tentazione in lui fortissima, confessa che Dante poteva benissimo aver dettato i versi del C. VIII del *Paradiso* senza aver messo piede nell'isola. Ora si vede che il Poeta, scrivendoli, seguiva una certa tradizione, fra letteraria e scientifica, esistente nel medio evo.

nobilmente affermatisi, ma rimasti fino a quel tempo malamente dissociati e quasi ostili. Basta scorrere la *Bibliografia di Achille Mauri* compilata, alla buona, da Antonio Vismara (Milano, Agnelli, 1885), o, meglio, prendere in mano gli *Scritti biografici* del Mauri, raccolti in due volumi dal Le Monnier (1878). Veramente nè in quella *Bibliografia*, nè in questa raccolta troviamo o indicata o riprodotta la prefazione agli *Articoli del Caffè*; ma che questa gli appartenga, si desume in modo certo dal confronto con altre prefazioni ad opere svariate, comprese nella grande *Biblioteca Enciclopedica italiana* del Bettoni, dov'egli firmava o in tutte lettere o con le iniziali *A. M.* I quattro tometti contenenti gli *Articoli del Caffè* fanno parte della piccola *Biblioteca Economica,* la quale si direbbe tratta dall'altra maggiore, anzi la composizione tipografica ne è la medesima, salvo che le pagine a doppia colonna sono state spezzate per adattarle al formato più piccolo.

Gran lode per Nicolò Bettoni l'avere scelto un giovine valoroso come il Mauri per la sua ardita intrapresa; grande merito di questo l'aver iniziata e proseguita l'opera vasta e faticosa con tanta serietà di propositi, bontà di metodo, versatilità di vedute e di preparazione. E quanto esso abbia conferito alla coltura italiana, è facile immaginare, quando si pensi al numero e alla qualità dei volumi che formano le due *Biblioteche* testè citate, e la *Biblioteca Universale di scelta letteratura antica e moderna,* suddivisa in in varie classi, francese, tedesca, greca, ecc. Ma io mi restringerò a due esempî.

Se la prefazioncina, dalla quale si sono prese le mosse, vide la luce quando il Mauri aveva ventiquattr'anni soltanto, quattr'anni dopo, nel 1833, furono pubblicate le prefazioni ben più ampie al vol. XXII della *Biblioteca Enciclopedica*, contenente la prima parte della *Storia della Letteratura italiana* del Tiraboschi, e al vol. XXVII e XXVIII contenenti la *Storia civile del Regno di Napoli* di Pietro Giannone. Queste due opere, diversissime fra loro per l'indole, la materia, gl'intenti, poche volte hanno trovato un giudice così equo e sereno, così autorevole per giustezza e larghezza di criterî come il giovine milanese. Del Giannone e della *Istoria* sua egli rileva i pregî, ma non tace i difetti e nelle *Annotazioni* finali dà prova di critica acuta e profonda. Non tesse un'apologia, ma non nasconde le sue simpatie per lo scrittore napoletano, il cui libro « è meritatamente collocato fra le « fatiche più onorate dell'ingegno italiano ». Ben riconosce l'importanza delle questioni trattate coraggiosamente dal Giannone: « Il secolo (egli scrive) « che vide sorgere e disputarsi codeste ardenti controversie, non ne vide « sorgere l'intero scioglimento, poichè i tempi non erano ancora maturi a « condurlo. Ma sin d'allora invalse per esse nell'universale questa salda opi- « nione, che *l'era politica del cattolicismo* era chiusa, e che esso deponendo « quell'autorità ond'era stata, pel bene dei popoli, legittimamente rivestita « in tempi di oppressione e di barbarie, doveva ormai restringersi alla sa- « crosanta missione di conservare intatta la verità religiosa ».

Ma ciò che il Mauri, preludendo al Tiraboschi, osserva intorno alla nostra storia letteraria, meriterebbe d'essere riferito senz'altro. Quale posto occupi in quella l'opera del Modenese egli vede con lucidità e sicurezza mirabili ed è curioso anzi che, parlando di essa, le attribuisca, con le stesse parole,

la lode che concedeva all'*Istoria* giannoniana, dicendola una delle « più « onorate fatiche dell'ingegno e del sapere italiano ».

Dopo esposta la tessitura di essa e rilevatine i caratteri, concludeva: « Tuttavolta noi non possiamo dire se essa sia la più bella storia possibile « della nostra letteratura, come ne è finora la più completa e la più vera. « Avvi una maniera di considerare le vicende e i monumenti della lettera- « tura dei popoli più profonda e più larga che non quella usata dal Tira- « boschi; il Visconte di Chateaubriand, Mad. di Stäel, il Sismondi, gli Schlegel « e lo stesso Bouterweck, malgrado la sua secchezza, ne rendono testimo- « nianza. Le grandi questioni di critica mosse in questi ultimi giorni e « i serî studi che si vanno facendo sulla natura morale dell'uomo [*oggi si « direbbe: sulla psicologia umana*], ci avvertono abbastanza che il se- « colo XIX male può accontentarsi delle storie letterarie scritte nel se- « colo XVIII. Questa del Tiraboschi per altro ha ciò di particolare, che mentre alcune, benchè scritte sul finire di quel secolo, sono appena degne « del suo cominciamento, ella si può veramente chiamar degna del prin- « cipio del nostro ».

O m'inganno, o questo bravo giovanotto milanese, imbevuto di coltura romantica, ma anche forte di studî severi, la pensava meglio di tante teste grandi e piccine dei giorni nostri. Nelle sue pagine piace anche di sentire alitare un patriottismo temperato, che non degenera in retorica e non turba o perturba il giudizio. Si capisce che il Mauri, non per nulla contemporaneo di Alessandro Manzoni, tesoreggiava nel suo giovanile ma ormai maturo pensiero l'eredità critica delle generazioni che lo avevano preceduto, di quella del Muratori e del Vico, del Tiraboschi e del *Caffè*, del Foscolo e del *Conciliatore*.

VITTORIO CIAN.

DUE LETTERE AL VALLA. — Nella *Vita di Lorenzo Valla*, narrata la fuga da Pavia del focoso critico, sottrattosi alle temute violenze degli scolari di legge infuriati per le acerbe censure al trattato *De insigniis et armis* del giurista Bartolo, io congetturai che dopo breve dimora in Milano egli si recasse a sollecitare un impiego presso Eugenio IV durante il primo soggiorno di quel papa a Firenze, cioè dal 23 giugno 1434 al 18 aprile 1436. Basai la supposizione sopra frasi spigolate negli scritti del Valla, e sopra due fatti allora avvenuti in Firenze, ossia l'amicizia da Lorenzo contratta col Filelfo, e le tardive congratulazioni ad Eugenio IV per l'esaltamento al pontificato. Nell'estate del '34, presso le rive dell'Arno, Lorenzo conobbe il Tolentinate, col quale per l'innanzi non aveva soggiornato nemmeno pochi giorni nella medesima città. In quel momento fu stretta fra loro l'amicizia durata finchè visse Lorenzo assai più giovane, nonostante premorto all'amico.

Del pari il Valla presentò le congratulazioni ad Eugenio IV in Firenze (1); non in Roma dove dal 1430 al '46 non pose mai piede (2). Per quanto so, nessuno mise in dubbio che Lorenzo, lasciata Roma, si trattenesse un quadriennio nella Lombardia, quindi vivesse circa 12 anni ai servizi del re Alfonso. Ma prima di trasferirsi nel Napoletano si fermò in Firenze, sollecitò un impiego nella curia pontificia, v'ossequiò il papa e con lettera del 27 novembre 1434 gli accompagnò in dono il libro III *De vero bono*. Alla dimora fiorentina per ottenere favori, il Valla alluse nella lettera ad Eugenio IV scritta circa il 1444. *Cum primum potui ad pedes sanctitatis tuae me contuli, non recessurus ab umbra, nisi huc* (nel Napoletano) *me venire cupiditas contulisset visendi fratrem*, etc. (3). Tali parole concordano interamente colle notizie positive possedute sul Valla, sulla sua presenza in Lombardia quando il Condulmier divenne papa, sulle tardive congratulazioni, sul dono della terza parte del trattato *De vero bono*, e sulla domanda dell'impiego. Per determinare con precisione il momento in cui Lorenzo reverì Eugenio e ripetè la preghiera di servire la curia, è di capitale importanza l'incontro a Firenze col Filelfo, e l'amicizia strettavi innanzi la metà d'ottobre del 1434, allorchè il loquace Tolentinate fuggì a Siena onde sottrarsi alle vendette dei Medicei. Svanita la speranza d'impiegarsi nella curia, il Valla, fra il decembre '34 e i primi mesi del '35, s'acconciò col re Alfonso, presso il quale già si trovava nell'estate del 1435.

Sembra che il Valla per breve tempo insegnasse a Genova, ma n'è incertissimo il momento (4); nondimeno il prof. Sabbadini, impugnate le mie congetture, affermò che nel '34 Lorenzo *si trovava a Genova, continuava a trovarvisi nel luglio e nel novembre*, e si recò a Firenze fra la seconda metà del '35, ovvero ai primi del '36, durante la prigionia del re Alfonso (5). Ma allora non poteva stringere amicizia col Filelfo bandito dalla città, donde era già partito il papa. A confermare le mie conclusioni (6) avrebbe giovato il documento per puro caso da me rinvenuto e che pubblico.

A Firenze nell'Archivio di Stato la filza 112 delle carte Uguccioni-Strozzi, f° 109, contiene un'epistola al Valla fra quelle dirette a Matteo Strozzi, riunite dal senatore Carlo Strozzi, e da esso inclusa in una serie alla quale rimane del tutto estranea. Nella carta alquanto corrosa mancano diverse parole senza che resti alterata l'intelligenza del documento. Desiderio Stella, stato forse scolaro, certamente ammiratore del Valla, gli esterna la speranza che siano terminate le traversie di lui, gode e trionfa pel conseguimento del bramato officio, giusto compenso alle recenti persecuzioni. Essendo rimasto lungi da Milano, non disimpegnò l'incarico ricevuto.

Desiderius Stella Laurentio Valle viro eloquentissimo salutem p. d.....

---

(1) *Spe tui in hanc urbem commigravi* (*Giornale*, XXI, 31).
(2) Mancini, *Vita di L. Valla*, Firenze, 1891, p. 210.
(3) *Principum epistolæ*, Amsterodami, 1644, p. 422.
(4) Mancini, *Vita di L. Valla*, 24.
(5) *Giornale*, XIX, 407.
(6) *Giornale*, XXI, 9.

ut certior fiam si Deus tuis erumpnis superioribus fin..... nullum mihi dubium est quin peroptato officio iam functo..... nemo hominum est qui religionem sanctam..... nemo qui acriores persecutiones a pess..... Nunc tempus advenit ut tue religioni..... feras. Itaque gaudeo atque triumpho id tibi obtig..... elato nihil mihi deesse. Vale mei memor..... Nil feci quia Mediolanum non ivimus. Spero ta..... incumbam ergo totis viribus id effectum dare..... morem geras. Si ad me scribes..... Datum Terdone die XVII..... Lator presentium istic aliquot dies stabit..... huic commicte, notus enim est d. Ambrosii tui.....

Pur troppo disparvero il mese e l'anno segnati nella data, nè si suppliscono come potrebbe farsi per le parole corrose nella carta tanto n'è chiaro il senso. Fortunatamente da tergo l'indirizzo rimase intatto. *Eloquentissimo viro | domino Laurentio Valle | Florentie in domo domini | Ambrosii de Dardanono | post sanctam Liparatam* (S. Reparata o cattedrale di S. Maria del Fiore).

La dimora presso il cognato Dardanoni, che come scrittore apostolico aveva dovuto seguire la curia, è sicura riprova della presenza del Valla sulle rive dell'Arno durante il soggiorno del papa. Ma lo Stella avrà scritto a tempo della prima o della seconda permanenza d'Eugenio IV? Io escludo la seconda, dal 22 gennaio 1439 al 7 marzo 1443, poichè allora pel Valla sarebbe stata follia sollecitare grazie papali. Sapevano nella curia quanto egli godeva il favore del re Alfonso scoperto patrono dei Basileesi, e quanto era disposto a compiacere il regnante, pel quale scriveva o si preparava a divulgare *De donatione Constantini*, libretto molestissimo al papa ed ai curiali. Cosa poteva sperare Lorenzo? Nel 1429 la gelosia dei segretari apostolici gli aveva contrastata l'ammissione nel loro collegio; durante il decennio susseguito le animosità erano ingigantite. Lorenzo aveva acquistata fama con libri che commentati dai soliti avversari lo rendevano inviso al papa ed a chi l'avvicinava. Quindi bisogna ritenere scritta durante il primo soggiorno pontificio a Firenze la lettera gratulatoria dello Stella pel trionfo di Lorenzo dopo le ingiuste persecuzioni d'uomini pessimi, ossia dei fanatici autori della sua fuga da Pavia, tuttora recente nel 1434.

Rimaste deluse le speranze del Valla, egli si portò nel Napoletano, forse transitando da Siena, donde il 22 aprile Francesco Patrizi scrisse a Lapo da Castiglionchio: *Laurentius romanus iampridem una cum tuis litteris mihi reddidit*, etc. (1). Nel Lorenzo romano può essere designato il Valla, che quindi si sarà imbarcato in un porto senese ed avrà nel 1435 raggiunto il re Alfonso nel Napoletano.

Dalla lettera dello Stella mi sembrano confermate le mie vecchie congetture sulla dimora del Valla in Firenze durante il primo soggiorno di Eugenio IV, sulle pratiche per ottenere un impiego nella curia papale dirette e caldeggiate dal cognato Dardanoni, presso il quale abitava all'ombra della cupola allora inalzata dal Brunelleschi.

---

(1) Luiso, in *Studi di filologia classica*, Firenze, 1899, VII, 248.

La seconda lettera diretta al Valla l'ho rinvenuta sul f° 131 del codice regalato alla Biblioteca Laurenziana di Firenze dal figlio del senatore Marco Tabarrini, del compianto letterato, il quale sarà sempre meritamente venerato dagli studiosi. Cammillo Tabarrini, padre alla giovane Elena, che sposata dal mio figlio diverrà l'angelo tutelare della mia famiglia, donò il volume pregevolissimo per la bellezza della pergamena, per l'eleganza della calligrafia e per le miniature, sebbene sparissero pur troppo la lettera capitale e tre scudetti del fregio che inquadra la prima pagina. Adesso il codice è segnato alla Laurenziana col n. 227, *Acquisti e Doni*, e fu trascritto poco dopo l'esaltazione al papato di Pio II (1458). Contiene le lettere di Giorgio Valagussa stato scolaro a Ferrara nel ginnasio di Guarino Veronese e trentunenne precettore a Milano, umanista nel più stretto significato della parola, perchè torniva bene le frasi, sfoggiava erudizione, esprimeva i concetti più semplici colla maggior verbosità. Del giovane precettore era quasi del tutto obliata la memoria, ma ne darà notizie il prof. Rostagno propostosi d'illustrare il codice divenuto di pubblica ragione per la generosità di Cammillo Tabarrini.

Georgius Valagussa Laurentio Vale sal. p. d.

Licet te nunquam viderim, vir hac nostra tempestate eruditissime, tamen iam pridem ob uberrimam tuam dicendi facundiam incredibili quodam amore ac observantia te profecto prosequor, et veluti quoddam antique doctrine vestigium colo, admirorque. Memini, dum adhuc in academia Guariniana militarem, sepe numero de te verba una cum condiscipulis fecisse, quem omnes uno ore adeo laudibus immortalibus efferebant ut non sine, ut sic dixerim, veneratione tuum nomen in medium afferrent! Videar obsecro quanti sit virtus ipsa: te notum his etiam reddidit, qui te nunquam viderint. Oh! mirabilem virtutis energiam, oh! munus immortale ac divinitus datum. Multifariam sane fateor nostram patriam attollere possumus atque per ora virorum volitare; verum nil facilius affirmarim quam si docti eruditique fuerimus, et aliquid ex nobis excudimus preclarum ac insigne, nam quo presentia nostra non penetrabit, opera sane devolabunt. Sic Demosthenes, sic Cicero, ceterique tempore suo vigerunt, vigentque, quoniam eruditissimi fuere, quos opera sua immortales apud cuncta secula fuisse constat. Sic te dialogi, quos magna arte eloquentiaque, suavi ac divino pene ingenio conscripsisti, non apud nos solum, sed iam penes omnes clarum reddidere, ut iam de fama tua ultra Taurum sit auditum. Quid de Elegantiis afferam, ubi medius fidius omnem antiquidatem te vidisse et pertractasse facile presefers: quod quidem opus cum sepiuscule lectito A. Gelium aut Macrobium legere videor. Nec minorem hinc utilitatem excerpserim quam ex quovis antiquorum volumine. Quapropter nulla te teneat admiratio si te ante quam viderim cognoscam: tua virtus inmortalis effecit. Cupiditate incredibili ego quoque iamdiu ac multum affectus sum in tui familiaritatem devenisse, ut notior forem. Verum cum nulla occasio occurrisset pretermissum fuit. Ecce impresentiarum quoddam negociolum usu evenit, quo fortasse voti compos evadam, nec abs te recedere animo est priusquam Georgii nomen tibi sit cognitum. Habes hac in urbe Mediolanensi edes quasdam locandas quas mihi collocatum iri percupio, eo pretio quod a quovis civium nostrorum sis acceptus: quod si feceris non mihi solum, sed et multis quoque primariis rem gratam prebebis: sed quoniam multis verbis non opus est sibi precipue cui semper omnibus gratificari fuit iucundissimum. Dominus Otto rem prolixioribus verbis declarabit, qui istic ducalis orator legatione fungitur. Vale.

Il Valagussa, desideroso d'abitare una casa posseduta a Milano dal Valla,

gliela domanda in affitto, ma prima di manifestare il proprio desiderio al celebre maestro lo colma di meritati ed amplissimi elogi lodandone segnatamente i *Dialoghi* e l'*Eleganze*. Termina la lettera chiedendo con poche parole la casa a pigione. Il messer Ottone menzionato dall'umanista come legato in Roma del duca Milanese, è certamente il Del Carretto tenuto dal duca Francesco Sforza in continuo movimento, oratore ed inviato nella curia pontificia al tempo di Callisto III e di Pio II (1). A lui si rivolse il Valagussa affinchè presentasse un dialogo a Pio II divenuto papa.

Nella *Vita del Valla* parlai della liberalità di Lorenzo per facilitare il matrimonio della sorella con Ambrogio Dardanoni e discorsi della grande agiatezza d'una parente del medesimo Lorenzo (2). Ora la notizia sulla casa posseduta dal Valla in Milano può spiegare due cose: l'andata sua nella Lombardia quando a Roma gli fu negato l'officio di segretario apostolico, e la differenza fra lui e il maggior numero degli umanisti avvilitisi a pitoccare continuamente. La scelta della Lombardia per cercarvi onorato collocamento non potè forse derivare dalla lusinga d'ottenere più facilmente il desiderato impiego dichiarandosi suddito del duca Milanese come possessore di proprietà nei dominii ducali? Giudico poi che gl'immobili ereditati dagli antenati o dal padre, e le rendite godute dal Valla, lo trattenessero dalle vergognose richieste di sussidi consuete agli altri umanisti, i quali non ristavano un momento dal lamentare le scarse ricompense date alla loro dottrina e dal questuare con epistole, con carmi, con dediche. Qualunque deduzione si voglia trarre dalla lettera del Valagussa mi sembra non priva d'interesse.

GIROLAMO MANCINI.

PER LA BIBLIOTECA DEL BARBIERI. — In questo *Giornale*, furono pubblicati gli accenni dell'erudito modenese a veri o presunti codici di rime volgari (3). Avendo in altro tempo condotto per mio conto questa ricerca, mi permetto di indicar qui alcuni dei miei risultati:

I. *Codice di Giangiorgio Trissino.* Il Barbieri a p. 150 scrive: « Et si « trova di lui (*B. Orbicciani*) stampata una Canzone fralle Rime Antiche... « et altre ancora non stampate come quella: Quando veggio la riviera (*e in « margine*: « Triss. car. 17 ») et quell'altra: Novellamente Amore (*e in mar- « gine*: « 24 ») ». Da ciò fu indotto il Bertoni a ritenere che Giammaria accennasse a un cd. del Trissino e riferì a questo oscuro ms. tutte le citazioni analoghe sparse nell'*Origine della poesia rimata*. In realtà le cose non

---

(1) PHILELPHI, *Epistolæ*, Venetiis, 1502, f.! 100, 102, 107.

(2) MANCINI, *Vita di L. Valla*, 75, 23.

(3) G. BERTONI, *I codici di rime italiane di Gio. Maria Barbieri*, in questo *Giorn.*, XLV, 35 sgg.

istanno propriamente così. Anzichè ad un ms. converrà ricorrere ad un volume a stampa e propriamente a quell'opera del letterato e gentiluomo vicentino, così interessante e per la metrica e per l'ortografia, alla *Poetica* nell'edizione che Tolomeo Janiculo procurò in Venezia l'aprile del 1529. A provarlo basteranno questi brevi confronti:

Barbieri, p. 139: « Guido delle Colonne: « Ancor che l'aigua per lo foco lasse » Nota: « Triss., c. 31 ».	*Poetica*, c. 31 *b*: « Messer Guido de Columnis; « Anchor che l'aigua per lo foco lasse ».
Barbieri, p. 142: « Rinaldo d'Aquino: Gui- « dardone aspetto avere ». Nota: « Triss., c. 17 ».	*Poetica*, c. 17: « M. Rinaldo d'Aquino: Gui- « dardone aspetto havere ».
Barbieri, id.: « Matteo da Messina: Gioio- « samente canto ». Nota: « Triss., c. 28 ».	*Poetica*, c. 28: « Matteo da Messina: Gioio- « samente io canto ».
Barbieri, id.: « Matteo da Messina: La bene « avventurosa inamoranza | Tanto mi stringe e « tiene | Che d'amoroso bene m'assicura ». Nota: « Triss., c. 52 ».	*Poetica*, c. 52: « Mattheo da Messina: La « bene avventurosa inamoranza ».

Temerei di abusare della pazienza del lettore, insistendo più oltre sopra ciò che di per sè stesso è evidente. Avverto solo che chi imprenderà a studiare le fonti del Barbieri, per ciò che concerne i poeti italiani, con questo controllo potrà chiarire altre citazioni delle quali l'erudito modenese trascurò di registrare la provenienza.

III. *Rime antiche*. Giustamente il Bertoni, riferiti gli accenni a questo libro e la testimonianza esplicita del Barbieri, conclude a tutta prima che qui si tratta di una edizione anzichè di un ms.; ma è d'altra parte strano che egli, non riuscendo a trovare una corrispondenza nè parziale nè totale, fra la numerazione dei riferimenti dell'*Origine* e quella della Giuntina del '27, senza spingere più oltre lo sguardo, si accontenti di un'ipotesi tutt'altro che soddisfacente. « Le rime antiche possedute dal Barbieri » egli scrive « non « possono identificarsi nè con l'edizione Giunti del 1527, nè con la stampa « del Valeriani (*sic*). D'altronde dobbiamo avvertire che tutti i componimenti « citati dal Barbieri si leggono nella Giuntina, sicchè non sarà improbabile « che l'erudito modenese abbia avuto tra i suoi libri una copia manoscritta « della Giuntina e a questa si sia riferito nelle sue citazioni ». Sarebbe un esempio affatto nuovo questa ipotetica copia della Giuntina eseguita nel secolo XVI, poichè questa edizione si ristampò, e non solo una volta, nel '500, e d'altra parte il Barbieri non ha nulla a che fare colle famose Giuntine interfogliate, la cui storia è oggidì resa assai chiara e trasparente dagli studî del Barbi. Quella fra le ristampe della Giuntina che fu eseguita in Venezia nel 1532 si identifica colle *Rime Antiche* del Barbieri, come apparirà chiaro dal seguente elenco:

Barbieri, p. 76: « Guido Cavalcanti: Per « ch' i no spero di tornar giamai ». Nota: « Rime ant., c. 70 ».	*Giunt.* del 1532, c. 70: « Guido Cavalcanti: « Per ch'io no spero di tornar giamai ».
Barbieri, p. 78: « Cino da Pistoia: La dolce « vista e 'l bel guardo soave ». Nota: « Rime « antiche, c. 61 ».	*Giunt.* del 1532, c. 61: « Cino da Pistoia « La dolce vista e 'l bel guardo soave ».

Barbieri, p. 83: « Di quei di Soavia non fa « bisogno dire altro, per argomentare che por- « tassero favore alle rime se non che di loro « medesimi si leggono ancora hoggidì in istampa « Canzoni da non sprezzare secondo la maniera « di quei tempi ». Nota: « Rime ant., cc. 115 « et 116 ».

Giunt. del 1532, c. 115: « Canzone de lo « Re Enzo F. de lo Imperadore Federico II: « S'io trovasse pietanza »; c. 116: « Canzone « de lo Imperadore Federico II di Sicilia e di « Napoli Re: Poi che ti piace Amore ».

L'enumerazione potrebbe continuare ed il risultato sarebbe pur sempre identico. Piuttosto voglio ancora ricordare a chi dovesse, per qualsiasi studio, servirsi dell'opuscolo del Barbieri, che questa è la fonte da lui più spesso utilizzata, sebbene molte volte non la citi, onde nel maggior numero dei casi, per ispiegare i suoi accenni che non siano altrimenti determinati, conviene rivolgersi, prima che a qualsiasi altra parte, alle *Rime di diversi antichi autori toscani*, Venezia, lo. Antonio e Fratelli da Sabio, 1532.

V. *Libro avuto dal Tagliapietra.* Il Bertoni riferisce il passo dell'*Origine* senza aggiungere alcun elemento all'identificazione di questo ms. che, dal poco che se ne intravvede, parrebbe assai notevole. Pur troppo il Barbieri non lo cita che una sola volta, a p. 158, riferendo tre capoversi di Canzoni di Dino Frescobaldi:

1) Poscia che dir convienmi ciò ch'io sento,
2) L'alma mia trista seguitando 'l core,
3) La foga di quell'arco che s'aperse.

e annotando: « Nel libro avuto dal Tagliapietra et è detto... Dino di M. Lam- « bertuccio Frescobaldi ». È superfluo avvertire che *libro avuto da...* si può interpretare così nel senso che il Tagliapietra ne sia stato il possessore, come in quello più ovvio che egli non abbia fatto altro che trasmetterlo dal proprietario al Barbieri. In qualsiasi modo, non crederei che il cd. fosse entrato a far parte della biblioteca del Barbieri perchè la didascalia sarebbe del tutto oziosa; si aggiunga che egli non lo cita che una sola volta, e che, contro le sue abitudini, non indica la corrispondente numerazione delle carte, il che, ancora, con maggior forza fa pensare che il ms. sia rimasto per breve tempo in istudio presso di lui. Ho detto che il cd. sarebbe notevole: una circostanza che lo isola dai rimanenti me ne dimostrò il valore e ad un tempo me lo fece identificare. *Il libro avuto dal Tagliapietra* è un ms. la cui storia è ben nota, è il Vat. 3214, che unico contiene la Canzone *L'alma mia trista...*, che annovera le tre rime nello stesso ordine offertoci dal Barbieri (Vat. 3214, c. 124, *Poscia che dir convienmi*; c. 135, *L'alma mia trista*; c. 138, *La foga di quell'arco*), e chiama il poeta (c. 138) *Dino di Messer Lambertuccio Frescobaldi di Firenze* (1).

---

(1) La designazione patronimica *Dino Lambertucci Frescobaldi* non è propria del Vat. 3514, ma si ritrova eziandio nel Mgl. VII. 1040 a c. 47 *b* (Canzone di Dino Lambertucci Frescobaldi, *Morte avversara poi ch' io son contento*, pubbl. dal Trucchi, I, 258), però questo ms. non fu mai conosciuto dal Barbieri.

Concludendo, chi cerca le fonti del Barbieri non deve muovere dal concetto ch'egli navigasse continuamente nel gran mare dei codici. Nel '500 e per più tempo ancora, si concedette sempre maggiore estimazione al testo a stampa che al testo ms., ed è a questo rispetto che noi dobbiamo l'infelice perpetuazione di tanti errori. Nè il Barbieri si può in alcuna guisa considerare un'eccezione alla regola.

Le nostre osservazioni ci hanno portato alla sicurezza che colla indicazione: « *Triss. c.* ... » il Barbieri alluse sempre alla *Poetica* del Trissino nell'edizione di Venezia del 1529 e che coll'indicazione: « *Rime antiche* » egli si riferì alla ristampa della Giuntina del 1527 di antiche rime volgari, fatta in Venezia nel 1532. Il « *Libro avuto dal Tagliapietra* » non è altro che il codice oggidì Vat. 3214, eseguito per il Bembo e passato in Vaticana colla biblioteca di Fulvio Orsini.

SANTORRE DEBENEDETTI.

NOTA PER LA STORIA DELLA QUESTIONE DELLE « FILIPPICHE ». — Il signor Roberto Bergadani in una *Nota sulla questione delle « Filippiche »*, inserita in questo *Giorn.*, 45, 332 sgg., sottopone, com'egli scrive, a breve disamina la mia opinione intorno alla composizione dei due discorsi attribuiti al Tassoni.

Agli argomenti addotti da lui si potrebbe contrapporne altri senza troppa fatica: ma, con quanto profitto? Mi limiterò a rivolgergli un invito: ed è che rilegga più ponderatamente le pagine 141-152 del mio recente volume *Per la libertà d'Italia*, ove sono dovuto ritornare su quella fastidiosa questione. Veramente, il suo articolo fu consegnato alla direzione del *Giornale* prima che questo volume uscisse in luce; ma poichè egli lo cita una e due volte, sarebbe stato giusto che avesse tenuto conto dei nuovi fatti che vi sono esposti e che valsero parte a modificare quella mia opinione e parte a confermarla, mentre invece egli afferma che nulla vi è mutato di quanto ebbi ad esporre in articoli scritti parecchi anni or sono.

Se poi alcuno volesse riprendere in esame la questione, farà cosa saggia non fidandosi interamente di qualche altra citazione del signor Bergadani, perchè non rende esattamente il mio pensiero.

GIUSEPPE RUA.

CRONACA

PERIODICI.

La biblioteca delle scuole italiane (XI, 6): B. Zumbini, *La novella di Landolfo Ruffolo*, indicazioni intorno alle fonti napolitane di questa novella boccaccesca: S. Rocco, *Francesco D' Ovidio*; G. Tambara, *Il sentimento religioso nella lirica patriottica*, in continuazione, diligente raccolta di fatti; (XI, 7), V. Osimo, *Belacqua*; A. Pagano, *Di alcune relazioni letterarie tra il Giraud e il Giusti secondo un libro recente*, in opposizione a quanto affermò, a parer nostro giustamente, T. Gnoli; (XI, 9), A. Bertoldi, *Lettere di A. Manzoni a G. P. Vieusseux*, sono tre, del 1832, ricavate dagli autografi della Nazionale di Firenze; L. Di Francia, *Studi boccacceschi, un bel caso d'intolleranza critica*, fieramente risponde alle osservazioni avventate e pregiudicate che B. Wiese mosse, nella *Zeitschr. für roman. Philologie*, 28, 748, al suo articolo importante su alcune novelle del *Decameron* comparso nel vol. 44° del *Giornale* nostro; (XI, 10), V. Rossi, *Le lettere d'un matto*, commenta tre lettere sgangherate di Jacopo del Cerna, che si trovano nell'archivio mediceo avanti il principato e con ciò mostra « gli « elementi ond' era fatta, intorno alla metà del sec. XV, la coltura d'un « popolano fiorentino »; A. Belloni, *Il « Virgilio » di Albertino Mussato*; A. Corbellini, *Un dubbio dantesco*, con biasimevole arditezza, suggerisce al famoso verso del *piè fermo* la variante « più al passo » invece di « il più « basso », quasichè ancora ai giorni nostri fosse lecito trastullarsi con siffatti giocherelli.

Le Marche (V, 1-2): L. Zdakauer, *L'archivio del comune di Recanati*, dà indicazioni anche sull'archivio di casa Leopardi e ne riferisce un inventario del 1361; G. Grimaldi, *Un rifacimento del poemetto sulla Passione attribuito a Niccolò Cicerchia*, pubblica questo testo, da lui trovato in un ms. della compagnia di S. Croce in Urbino, che è assai più breve del notissimo poemetto del Cicerchia riferito da innumerevoli testi a penna e stampato più volte; L. Mancini, *Un sonetto sconosciuto di Giovanni Marchetti*.

Fanfulla della domenica (XXVII, 14): G. Roberti, *Mad. Récamier a Roma e una lettera inedita del filosofo Ballanche*; (XXVII, 16), G. B. Picotti, *A proposito dei brani inediti dei « Promessi Sposi »*, riguarda l'episodio della Signora; (XXVII, 17), V. Crescini, *Avventure cavalleresche in Italia nel secolo XII*, si riferisce alla dimora fra noi di Rambaldo di Vaqueiras; (XXVII, 19), P. Molmenti, *Gli scolari dello Studio di Padova nel Cinquecento*; (XXVII, 20), R. Renier, *Melodramma in fasce*, a proposito delle numerose pubblicazioni di A. Solerti su questo soggetto; (XXVII, 22),

A. Bonaventura, *A proposito del melodramma in fasce*, chiarisce la sua idea circa il valore dei principî tecnici musicali praticati nei più antichi melodrammi; (XXVII, 23), V. A. Arullani, « *La caduta* » *del Parini e* « *I profughi di Praga* » *del Berchet*, accostamento alquanto ardito; (XXVII, 25), G. Salvadori, *Lo stile delle nuove rime di Dante*; (XXVII, 27), E. Sicardi, *Un controsenso ne'* « *Sepolcri* »?, acute osservazioni sulla chiusa dell'episodio di S. Croce.

Atti dell'Accademia scientifica veneto-trentino-istriana (I, 2): A. Segarizzi, *Francesco Capodilista rimatore padovano del sec. XV*, è l'oscuro figliuolo del giurista Gianfrancesco Capodilista, insegnante nello Studio padovano. Il S. ne racimola notiziole biografiche e pubblica insieme uniti cinque sonetti di lui, che vanno vagando pei codici. Non ne esagera il valore, anzi il Capodilista gli sembra solamente « meritevole di lode per aver « coltivato a Padova la poesia volgare in un tempo in cui la voce di questa « era affievolita ».

Atti della R. Accademia delle scienze di Torino (XL, 11): A. Momigliano, *Perchè don Rodrigo muore sul suo giaciglio?* Mette a confronto l'episodio della morte di don Rodrigo quale si legge nei *Brani inediti* con quello della redazione definitiva del romanzo, e facendovi sopra non poche pregevoli considerazioni, mostra che al mutamento dell'episodio cooperarono ragioni d'ordine etico-religioso e d'ordine estetico. Lodevole è specialmente in questo saggio la cura che il M. pone nel ricondurre i procedimenti dell'arte manzoniana ai principî teorici di lui, giacchè pochi ingegni vi furono che come quello del Manzoni cercassero sempre l'accordo della pratica con la teoria, nella vita e nell'arte. Come questa costante ragionevolezza, che porta ad un senso pieno e conseguente della misura, sia nel Manzoni un pregio insieme ed un difetto, il M. dimostra assai bene. E conclude che tra i brani inediti è la morte terribilmente tragica di don Rodrigo quello che spiace più di vedere soppresso. La soppressione è « un esempio insigne « di quanto possa nuocere il soverchio notomizzare l'opera propria ».

Atti della Deputazione ferrarese di storia patria (vol. XV): L. Cambini, *Alfonso Varano poeta di visioni*, studio elaborato, sul quale sarà utile ritornare; G. Pardi, *Il teatro classico a Ferrara*, del tempo di Ercole I. Le notizie sono dedotte dal diario di Bernardino Zambotti; ma nè ci insegnano molto di nuovo, nè la illustrazione, da cui sono accompagnate, ha pregio di accurata compiutezza.

Miscellanea storica della Valdelsa (XIII, 35): M. Morici, *Giambattista Valentini detto il Cantalicio a S. Gemignano*, diligente ed erudita investigazione, con testi inediti e documenti che illustrano la vita dell'umanista; G. Traversari, *Le lettere autografe di G. Boccaccio del cod. Laur. XXIX, 8*, in continuazione, assai importante. — In una comunicazioncella, il preposto U. Nomi Pesciolini descrive un ms. delle satire di Persio, che si conserva nella bibl. comunale di Sangimignano e che reca un commento latino di Francesco da Buti alle satire medesime.

Rivista ligure di scienze e lettere (XXVII, 2): A. Corbellini, *Il* « *trattato* » *della* « *partita* » *di Beatrice*, a commento del § 28 della *V. N.*, ove Dante dice le ragioni per cui lascia ad altro *chiosatore* il compito di trattare della morte di Beatrice. Il C. si trattiene in ispecie sul difficile argomento addotto dal poeta, che se egli avesse trattato di quella materia sarebbe stato « lau- « datore di *sè* medesimo ».

Atti dell'Accademia Properziana di Assisi (II, 6-10): A. Leto, *Giuseppe degli Aromatari, difensore del Petrarca contro Alessandro Tassoni.*

Atti dell'Accademia di archeologia, lettere e belle arti di Napoli (vol. XXIV): Maria Ortiz, *Il canone principale della poetica goldoniana*, ne parleremo.

Archivio storico del risorgimento umbro (I, 1-2) (1): G. Mazzatinti, *Dall'autobiografia del can. Domenico Salvati*, di questo zibaldone autobiografico inedito, che contiene molte curiose notizie d'ogni genere, il M. pubblica la parte che va dal 1796 al 1815.

Niccolò Tommaseo (II, 4): M. Morici, *La leggenda di S. Alessio a S. Stefano di Arcevia*; (II, 5), A. Pilot, *La sorgonghina, la sorgongà*, son queste parole, di non agevole interpretazione (se pure hanno senso), che formavano il ritornello d'una nota canzone popolare veneziana. Il P. trovò il ritornello popolare in una canzonetta cinquecentesca deplorante i fallimenti, ch'egli stampa da un codice della Marciana.

La critica (III, 3): B. Croce, *Poeti, letterati e produttori di letteratura.*

Il Piemonte (III, 16): O. Allocco, *Stanislao Marchisio*, fa conoscere il primo tentativo comico di questo commediografo piemontese; (III, 17), E. Milano, *Ultime reliquie del dramma sacro in Piemonte*; (III, 18), A. Pilot, *Un capitolo gnomico della fortuna*, dal ms. Marciano it. IX, 248; (III, 19), C. Calcaterra, *Una poetessa del secolo XVI, Livia Tornielli*, in continuazione.

Bullettino storico pistoiese (VII, 1): A. Corbellini, *Cino da Pistoia; alcuni sonetti anonimi del canzoniere Chigiano L. VIII, 305*, articolo rilevante, sul quale ci proponiamo di ritornare; M. Lupo Gentile, *Intorno a un ragguaglio di Giovanni Forteguerri*: G. Zaccagnini, *Un ignoto poeta pistoiese del sec. XVI, Vincenzio Gatteschi.*

Bollettino storico della Svizzera italiana (XXVII, 1-3): A. Pilot, *Due componimenti vernacoli inediti a proposito della lega tra Venezia e i Grigioni nell'anno 1603*, da un ms. Cicogna del Museo civico di Venezia.

Atene e Roma (VIII, 75-76): B. Cotronei, *Una canzone di F. Testi ed un'elegia ovidiana*, la canzone è quella celebre del « ruscelletto orgoglioso », per la quale al C. non sembra che il Testi siasi inspirato all'Ariosto, come altri suppose, ma piuttosto ad un'elegia di Ovidio, la sesta del terzo libro *Amorum*.

Bollettino della Società di storia patria negli Abruzzi (XVI, 9): G. Pansa, *Gli ebrei in Aquila nel sec. XV, l'opera dei frati minori e il Monte di pietà istituito da S. Giacomo della Marca*, interessanti particolari sulla predicazione in Aquila e sul lusso delle donne di quella città.

L'Ateneo (XXXVI, 14 a 21): Fortun. Rizzi, *La canzone quarta del Petrarca e la frottola*, molte indicazioni sulla storia dei varî generi di componimento lirico che in Italia ebbero il nome di *frottola*. Un riassunto di questo lungo scritto inserì poi il medesimo Rizzi nel giornale *Il Piemonte*, III, 18.

---

(1) Nuova rivista, redatta con grande serietà di intenti, per illustrare segnatamente il periodo della storia umbra che dal 1796 giunge al 1870. La dirigono Giuseppe Mazzatinti, Giustiniano degli Azzi, Angelo Fani.

Rassegna critica della letteratura italiana (X, 1-4): G. Zaccagnini, *I capitoli mediti di Niccolò Fortiguerri*, dà notizia di undici ternari contenuti in un codice di proprietà del cav. Giuseppe Forteguerri.

Rassegna bibliografica della letteratura italiana (XIII, 3-5): F. Novati, *Per una novella del Sacchetti*, da codici fiorentini riferisce la narrazione latina in distici, dovuta al notaio trecentista ser Domenico Silvestri, del lubrico fatterello che è pure raccontato nella nov. 208 del Sacchetti.

Classici e neolatini (I, 1) (1): A. Cinquini, *Spigolature da codici mss. del sec. XV*, articolo in continuazione, qui dà conto di cinque carmi latini sulla morte della madre di Francesco Sforza (uno è del Decembrio), e riferisce documenti di Bartolomeo Scala, di Leonardo Grifo e di Nicolò Bendidio, tutti da mss. del fondo Urbinate della Vaticana; A. Rios, *Discussioni metriche da un ms. inedito del 1589*, la discussione fu impegnata con i membri d'un'Accademia di Conegliano; F. S. Cardosi, *La scuola oraziana del ducato estense*, in continuazione, riguarda il sec. XVIII; (I, 2), G. Bonelli, *Discretum, saggio di critica filosofica del Cinquecento*, del bresciano Bartolomeo Stella; S. Pellini, *Medaglione*, versi latini del giureconsulto milanese Gio. Jacopo Valerio, morto nel 1651, che giacciono obliati nell'Ambrosiana.

Piccolo archivio storico dell'antico marchesato di Saluzzo (an. II): E. Rostagno, *Frammenti d'antichi codici*, pubblica il contenuto di due lacerti membranacei appartenuti alla famiglia Muletti, e nell'uno ravvisa brani del *Roman de Renart*, nell'altro un frammento del lib. II dell'*Acerba*, strappato da un bel codice non dissimile dall'insigne Laur. pl. XL, 52; D. Chiattone, *Matrimoniana nel Cinquecento in Saluzzo*, raccolta di notizie diverse e di svariati documenti, che l'indagatore della storia del costume non dovrà trascurare; A. A. Michieli, *La Bibbia di Silvio Pellico*. Figurano, inoltre, in questo volume i due scritti intorno al Pellico di E. Bellorini e di G. A. Martinetti, che furono già annunciati nel nostro *Giornale*, 44, 278; e negli *Appunti di bibliografia saluzzese*, con che il volume si chiude, è dato conto minuto di molti articoli sul Pellico disseminati in numeri unici, in riviste divulgative ed in giornali politici.

Miscellanea di erudizione (I, 2): V. Cian, *Due aneddoti, due età nella storia e nella vita di Pisa*, accosta alla narrazione della sua dimora pisana che fa il Goldoni quella di frate Salimbene e le commenta entrambe. — Nel supplem. a questo fascicolo della *Miscellanea* il Cian pubblica otto lettere del conte Pompeo Litta, ora conservate nell'autografoteca Cossilla di Torino. Ersilio Michel vi parla, inoltre, della poetessa livornese Angelica Palli-Bartolommei e ne riferisce varie lettere. Altre lettere di illustri toscani, fra i quali G. Montanelli ed il Guerrazzi, vi produce il direttore Pio Pecchiai.

Bullettino della Società dantesca italiana (XII, 2-3): U. Dorini, *Dei beni rurali confiscati a Dante*, quattro documenti, prima mal noti, che illuminano i rapporti famigliari e le condizioni economiche del poeta; C. Di Pierro, *I Domenicani e Dante*, la lettura della *Commedia* proibita nelle scuole dell'ordine affinchè i giovani discenti non si distraessero da altri studi.

Napoli nobilissima (XIV, 3): B. Croce, *Vedute della città di Napoli nel*

---

(1) Questo giornaletto esce in Aosta, diretto dal prof. Silvio Pellini.

sec. XV; (XIV, 5), D. Morellini, *La fonte di alcuni successi de' mss. Corona*, mostra che almeno sei di quei *successi* rimontano a novelle del Bandello.

Bullettino critico di cose francescane (I, 1-3) (1): L. de Kerval, *Les sources de l'histoire de St. François d'Assise*, in continuazione; L. Suttina, *I codici francescani della biblioteca Antoniana di Padova*; P. Sabatier, *De l'évolution des légendes à propos de la visite de Jacqueline de Settesoli à St. François*; L. Manzoni, *Alcuni capitoli in volgare inediti di frate Egidio, terzo compagno di S. Francesco*; A. G. Little, *Fratris Peregrini de Bononia Chronicon abbreviatum*.

La rassegna nazionale (1° apr. 1905): Laura Romagnoli, *Il canzoniere di Francesco Petrarca*; A. Campani, *Bianca Milesi-Mojon*, in continuazione, con nuovi documenti, lavoro di gran lunga più importante di quello pubblicato a parte da Giacomo M. Lombardo, *Bianca Milesi*, Firenze, Seeber, 1905; (16 apr. 1905), fascicolo in gran parte dedicato ad Augusto Conti; (16 maggio 1905), U. Falena, *Isabella Andreini*: E. Pincherle, *A maggiore schiarimento di alcuni passi astronomici della Div. Commedia*.

Rivista storica salentina (I, 4-5): B. Terribile, *Studenti e professori di terra d'Otranto all'università di Padova*, in I, 6, aggiunte sul medesimo soggetto di L. Maggiulli; (II, 2), G. Petraglione, *Opere di scrittori salentini in codici Ambrosiani*; (II, 3-4), N. Bernardini, *Francesc' Antonio D'Amelio e i suoi tempi*, è il maggiore dei poeti dialettali leccesi; (II, 7-8), R. Francioso, *Il dialetto salentino nel periodo delle origini*.

Studj romanzi (n° 3): E. G. Parodi, *La data della composizione e le teorie politiche dell'Inferno e del Purgatorio di Dante*, appoggia l'opinione del Barbi, che il poema sia stato cominciato già prima dell'esilio e continuato di poi, sicchè sullo scorcio del 1314 le prime due cantiche sarebbero state finite; S. Santangelo, *Il ms. provenzale U.*, cioè il Laur. pl. XLI, 43; C. Marchesi, *La prima volgarizzazione della Tessaglia e una nuova redazione di essa in ottava rima*; G. Bertoni, *Un nuovo testo volgare del sec. XIII*, frammento di contrasto poetico fra messere e madonna in un cod. dell'Estense.

Archivio storico siciliano (XXIX, 3-4): G. Romano-Catania, *D'un dramma sopra Rosalino Pilo*, illustra l'« azione tragica » di Antonino Selvaggio, edita a Palermo nel 1865 su Rosalino (non Rosolino) Pilo.

Rivista geografica italiana (XII, 5): A. Magnaghi, *La statistica delle religioni ai primi del sec. XVII secondo Giovanni Botero*, in continuazione.

Giornale Dantesco (XIII, 1): F. Torraca, *Il canto XXX dell' Inferno*: M. Scherillo, *L'ipocrisia di Dante nella bolgia degl'ipocriti*: Guido Traversari, *Il Boccaccio e l'invio della « Commedia » al Petrarca*, combatte la supposizione che il Petrarca invidiasse Dante, sostenendo che la famosa epistola del Petrarca al Boccaccio (*Fam.*, XXI, 15) non è la risposta al dono della *Commedia*, ma vi fu di mezzo, fra i due amici, una lettera perduta.

---

1) Nuovo periodico, fondato senza alcuna intenzione confessionale da Luigi Suttina. Il principio è promettente, e chi ben principia è alla metà dell'opera.

Rivista storico-critica delle scienze teologiche (I, 1): G. R. Ristori, *I Patarini in Firenze nella prima metà del sec. XIII*, in continuazione.

Archivio glottologico italiano (XVI, 3): C. Salvioni, *Appunti sull'antico e moderno lucchese.*

La bibliofilia (VI, 11-12): M. Morici, *Le opere geografiche del Petrarca e del Boccaccio copiate da un amanuense di Roccacontrada nel 1434*; C. Mazzi, *Un codicetto in parte petrarchesco*, è una « serie alfabetica » ed ha intento misogino.

Rivista musicale italiana (XII, 1): E. Celani, *Canzoni musicate del secolo XVII*, spogli di mss. Barberiniani, ora nella Vaticana; (XII, 2), A. Solerti, *Lettere inedite sulla musica di Pietro della Valle a G. B. Doni*, con una « veglia drammatica » del medesimo; I. M. Baroni, *La lirica musicale di Pietro Metastasio* (1); F. Piovano, *Elenco cronologico delle opere di Pietro Guglielmi*, melodrammista del sec. XVIII.

La nuova musica (nn[i] 106 e sgg.): Ferrerio, *Le origini del melodramma.*

Archivio di psichiatria (XXVI, 3): L. Roncoroni, *Benvenuto Cellini*, studietto psichiatrico estremamente sbrigativo.

La Romagna (II, 1): G. Gasperoni, *Aurelio Bertola e la sua filosofia della storia*; G. Partisani, *Edoardo Fabbri poeta lirico*; C. Pariset, *Un'imitazione di Antonio Guadagnoli*; (II, 2), G. Gasperoni, *Ippolito Pindemonte e l'elogio del veronese Girolamo Pompei*, con lettere del Pindemonte; R. Zagaria, *Appunti ariosteschi*, parla d'un imitatore dell'Ariosto, Gabriele Fiamma; (II, 3), O. Pierini, *Antonio Cavallerini poeta tragico modenese del sec. XVI*; G. Ballardini, *Dai frammenti di un codice ascetico quattrocentesco*, in volgare, con illustrazione deficentissima; (II, 4-5), G. Federzoni, *Sapia*; C. Pariset, *Clemente Bondi e suo carteggio inedito di G. B. Bodoni.*

Miscellanea francescana (IX, 5): M. Carmichael, *Il Vangelo letto a S. Francesco in transitu*; M. Faloci Pulignani, *La biblioteca francescana di Gubbio*; (IX, 6), M. Faloci Pulignani, *S. Francesco a Gualdo Tadino.*

Giornale storico e letterario della Liguria (VI, 4-6): U. Cutignoli, *Uberto Foglietta, notizie biografiche e bibliografiche*, con numerosi documenti nuovi; L. Staffetti, *Inventario di beni e robe dell'opera di S. Martino in Pietrasanta*, dell'anno 1420, con buone illustrazioni di vocaboli e utili additamenti per la storia del costume.

La civiltà cattolica (quad. 1315): *Di una nuova opera sopra l'indice dei libri proibiti*, articolo occasionato dal libro di J. Hilgers, *Der Index der verbotenen Bücher in seiner neuen Fassung dergelegt*, Freiburg, 1904.

Atti del R. Istituto veneto (LXIV, 3): M. Roberti, *La luogotenenza imperiale d'Innsbruck e l'università di Padova nel sec. XVI*, alcuni documenti che confermano un fatto noto, che, cioè, nel Cinquecento le università

---

(1) Osservisi un articoletto di Cesare Levi, *Il Metastasio sulle scene*, in *Rivista teatrale italiana*, IX, 4. Vi si parla delle produzioni sceniche nelle quali figura come protagonista o come interlocutore il Metastasio.

straniere chiedevano alle nostre i loro professori; (LXIV, 5), G. Biadego, *Giacomo Zanella traduttore di Heine.*

Rendiconti della R. Accademia dei Lincei (XIII, 9-12): F. De Simone Brouwer, *Un intermezzo indiavolato*, pubblica ed illustra una specie di farsa. *Pulcinella da quacquero*, scritta nel 1770 da Antonio Jerocades; V. Ussani, *Le annotazioni di Pomponio Leto a Lucano*, nella Vaticana.

Pagine istriane (III, 4-5): D. M. Patrono, *Noterella biografica vergeriana*, trattasi del Vergerio seniore.

Rivista d'Italia (VIII, 3): G. Mazzatinti, *In una corte romagnola del Quattrocento*, le vicende di Pino Ordelaffi nel sec. XV; (VIII, 4), F. Delfino, *La bolgia degli ipocriti*; G. U. Oxilia, *Una relazione letteraria di Ugo Bassi*, serie di lettere, di soggetto letterario, dirette dal Bassi al modesto letterato genovese Giuseppe Gazzino, al quale è pure indirizzata una lettera del Tommaseo qui prodotta; G. Galatti, *Don Juan Tenorio nella produzione molièriana*; (VIII, 5), A. Marenduzzo, *Jacopo Ruffini*; F. Pasini, *Intorno ad una canzonetta del Metastasio.*

Nuova Antologia (n° 803): F. Momigliano, *L'epistolario d'un apostolo*, Giuseppe Mazzini.

Archivio storico italiano (XXXV, 1; n° 237): E. Montanari, *Parma e i moti del 1831*, in continuazione, rilevante; F. Savini, *Sui flagellanti, sui fraticelli e sui bizochi nel teramano durante i secoli XIII e XIV*; C. Di Pierro, *Tre lettere di A. Tassoni*, dagli autografi dell'Archivio di Stato fiorentino, con due di esse lettere, del 1612 e 1613, il T. accompagna un'opera sua a Cosimo II de' Medici e al Duca d'Urbino; A. Della Torre, *Il sesto centenario della nascita di Fr. Petrarca*, minuta e diligentissima rassegna delle pubblicazioni fatte nella ricorrenza del centenario; (XXXV, 2; n° 238), A. Solmi, *Le carte volgari dell'archivio arcivescovile di Cagliari*, sono testi campidanesi dei secoli XI-XIII, di grande importanza, oltrechè storica e giuridica, anche glottologica; F. Tocco, *I fraticelli*; E. Costa, *Gerolamo Cardano allo Studio di Bologna*, articolo condotto su nuovi documenti dell'Archivio di Stato in Bologna.

Bollettino della R. Deputazione di storia patria per l'Umbria (X, 3): E. Filippini, *I codici del Quadriregio*, utile lavoro bibliografico. Lo stesso autore ha inserito nelle annate 1902-1903 del periodico *L'Umbria* uno studio su *La materia del Quadriregio*. È un'analisi del poema, seguita da considerazioni critiche. Completato, uscì di recente in opuscolo, col medesimo titolo, Menaggio, tip. Baragiola, 1905.

Rivista delle biblioteche e degli archivi (XVI, 3-4): G. Coggiola, *Dalla libreria del Sansovino al palazzo ducale*, su numerosi e non agevoli documenti (tra cui qualche lettera di Antonio Canova), traccia la storia della Marciana negli anni che precedettero quello (1812) del suo trasferimento nel palazzo ducale. Era allora bibliotecario Jacopo Morelli. È noto che nella primavera di quest'anno 1905 la veneranda raccolta di libri ha rifatto la medesima strada in senso inverso ed è andata a trovare decoroso collocamento nel palazzo della Zecca, contiguo alla libreria vecchia.

Archivio storico lombardo (XXXII, 5): E. Greppi, *Un'opera inedita di Alessandro Verri sulla storia d'Italia*, narra le vicende di quello scritto del Verri, ne stampa la prefazione e spigola le cose più importanti nel rimanente dell'opera; L. Delaruelle, *Le séjour à Milan d'Aulo Giano Parresio*, articolo già pubblicato nei *Mélanges Brunot*, vedi *Giornale*, 45, 474;

G. Petraglione, *Un'edizione ufficiale di storici milanesi*, comunicazione condotta su documenti dell'archivio municipale di Milano; F. Novati, *Come sono nati i Lombardi secondo un epigramma francese del secolo XII*, in questa, che è forse la più antica satira dei Francesi contro gli Italiani, questi ultimi sarebbero nati dal connubio di una pecora con una volpe.

L'Ateneo veneto (XXVIII, I, 2): A. Pilot, *Anche Celio Magno*, dal codice Marc. it. IX, 171 estrae alcune buone ottave del Magno, che rivelano di lui un amore per un fanciullo; ma di quest'amore andremmo a rilento nell'ammettere il carattere immorale, sebbene il turpe vizio sodomitico dilagasse nella Venezia del Cinquecento, come appare anche da qualche componimento dialettale del tempo, che il P. riferisce; (XXVIII, 3), T. Wiel, *Lord Byron e il suo soggiorno in Venezia.*

Nuovo archivio veneto (N. S., VIII, P. II): G. Dalla Santa, *Un episodio della vita universitaria di Giasone del Maino*, con nuovi documenti chiarisce i rapporti del celebre giureconsulto con la Serenissima; G. Cogo, *Intorno all'Istoria civile di Pietro Giannone*, notevolissimo scritto riguardante il libretto di G. Bonacci, per cui vedi questo *Giornale*, 45, 413; A. Medin, *Il culto del Petrarca nel Veneto fino alla dittatura del Bembo*, buono.

La revue de Paris (XII, 7): L. Batifoll, *La maison de Marie de Médicis*; (XII, 9), M. Hewlett, *Messer Cino et le charbon ardent*, amenissimo romanzetto sull'amore di Cino da Pistoia per Selvaggia.

Journal des savants (N. S., III, 5): C. Bellaigue, *Dante et la musique*, a proposito del volume di A. Bonaventura.

Deutsche Rundschau (XXXI, 9): Olga von Gerstfeldt, *Francesco Landini degli organi, ein blinder Musiker des XIV Jahrhunderts.*

Revue de l'université de Bruxelles (X, 5-6): F. Geldschmidt, *Mise à l'index des œuvres de Machiavel.*

Travaux et mémoires de l'université de Lille (N. S., I, 4): W. Thomas, *Le décasyllabe roman et sa fortune en Europe.* Ampio studio di metrica comparata.

Historisches Jahrbuch (XXVI, 2): S. Ehses, *Hat Paolo Sarpi für seine Geschichte des Konzils von Trient aus Quellen geschöpft, die jetzt nicht mehr fliessen?*

Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte (V, 2): Guido Manacorda, *Konrad Celtis' Gedichte in ihren Beziehungen zum Klassizismus und italienischen Humanismus*; O. Fischer, *Don Juan und Leontius.*

Revue d'histoire littéraire de la France (XII, 1): E. Rigal, *La mise en scène dans les tragédies du XVI siècle.*

Bulletin italien (V, 2): P. Toynbee, *Dante and the legend of St. John the Evangelist*, chiosa a due passi del *Parad.* XXV; M. Paoli, *Lenau et Leopardi*, rileva nel libro recente di L. Reynaud sul Lenau (Paris, 1905) le parti che lo paragonano col Leopardi, ma nelle sue osservazioni non v'è davvero nulla di peregrino.

Boletín de la R. Academia de la historia (XLVI, 3): Manuel de Ossuna,

Boccaccio, fuentes para el conocimiento de la historia de las islas Canarias en la edad media, riguarda il *Zibaldone* magliabechiano.

Romanische Forschungen (XIX, 2): J. Ulrich, *Drei romanische Fassungen der beiden Jakobsbrüder*, ristampa il poemetto popolareggiante in ottava rima « Historia bellissima di misser Costantino da Siena e de misser Georgio da « Genova, li quali se accompagnarono in viaggio per andar al baron misser « san Jacomo ».

Zeitschrift des Variens für Volkskunde (XV, 2): P. Toldo, *Aus alten Novellen und Legenden*, qui tratta d'un esempio di miracolo mariano, che ha riscontro nel Passavanti.

Modern language notes (XX, 3): A. S. Cook, *A simile of Guido Guinizelli's*, studio comparativo; (XX, 5), E. N. S. Thompson, *Dante and Landor*.

Beilage zur Allgemeinen Zeitung (1905, n[i] 113, 114, 115): A. Farinelli, *Cervantes zum dreihundertjährigen Feier des « Don Quijote »*, si notino in questa bellissima sintesi i frequenti e precisi accenni ai classici italiani che il Cervantes mise particolarmente a profitto.

Archiv für das studium der neueren Sprachen und Literaturen (CXIV, 1-2): P. Usteri, *Ungedruckte Meister-Foscolo-Briefe*, comunica una serie di lettere dirette al Foscolo da Jacopo Enrico Meister, i cui autografi sono conservati nella Labronica.

Annales de philosophie chrétienne (an. LXXVI, 1905): A. Leclère, *Le mysticisme catholique et l'âme de Dante*, lavoro esteso e per varî rispetti interessante.

Neue Heidelberger Jahrbücher (vol. XIII): A. Cartellieri, *Die staufischen Kaiser und die Auffassung ihrer allgemeinen Politik*; M. Cantor, *Hieronymus Cardanus, ein wissenschaftliches Lebensbild aus dem XVI Jahrhundert*.

Revue de la Renaissance (VI, 1-2): E. Parturier, *Quelques sources italiennes de Ronsard*, tratta specialmente di Lorenzo de' Medici e del Poliziano; (VI, 3-4), P. de Bouchaud, *Benvenuto Cellini écrivain*, quale miseria!

The Athenaeum (n° 4033): J. Purves, *Drummond and Giambattista Marino*: (n° 4034), P. Toynbee, *Chaucer and Boccaccio*.

Grada za prorijest kniževnosti hrvatske (1904, n° 4): M. Resetar, *Talijanske pjesme Dinka Raňine*, fa conoscere alcuni sonetti del cinquecentista Domenico Ragnina.

Revue historique (LXXXVIII, 1): E. Driault, *Napoléon I et l'Italie*, in continuazione.

Transactions of the royal Society of literature (XXVI, pp. 101 sgg.): W. A. Axon, *Romeo and Juliet before and in Shakspeare's time*.

Revue des langues romanes (XLVIII, 2): J. Coulet, *Sur le débat provençal du corps et de l'âme*; (XLVIII, 3), F. Castets, *I dodici canti*, in questo complemento all'introduzione del noto testo (vedi *Giornale*, 35, 171)

l'A. si occupa (e si occuperà, giacchè l'articolo è in continuazione) del *Guerin meschino*, di Tullia d'Aragona, di Beatrice Pia degli Obizzi e dell'Alamanni.

Zeitschrift für romanische Philologie (XXIX, 3): G. Bertoni, *Appunti lessicali ed etimologici*, tutti su voci dell'italiano antico.

Publications of the modern language association of America (XX, 2): L. F. Mott, *The round table*, studia l'origine di questa denominazione divenuta propria ai romanzi arturiani; S. Grisweld Morley, *The detection of personality in literature*, tocca d'un quesito importantissimo per la critica psicologica ed estetica; Kenneth Mackenzie, *Unpublished manuscripts of italian bestiaries*, esteso ed importante lavoro, con riferimento di testi inediti. — Nell'erudito articolo di I. D. M. Ford, « *To bite the dust* » *and symbolical lay communion*, si danno anche esempî italiani, dedotti dal *Pecorone*, dal *Morgante* e dalla *Vita di Benv. Cellini*, della comunione simbolica fatta con la terra.

* Della *Quaestio de aqua et terra* attribuita a Dante, si conoscevano sinora, nella rarissima edizione principe moncettiana del 1508, sei esemplari, quattro in Italia e due all'estero (*Giornale*, 20, 127 *n.* e 31, 430 *n.* 1). Essendo assai malfide le ristampe moderne che si hanno del tanto discusso trattatello, il nostro egregio cooperatore prof. G. Boffito ne offrì nel 1902 una riproduzione, giovandosi dell'esemplare custodito nella bibliot. comunale di Perugia. Non pago a questa benemerenza, egli ora ci presenta, in un elegante e ben riuscito volumetto (Firenze, Olschki, 1905), la riproduzione fototipica del cimelio. Servì alla fototipia l'esemplare della biblioteca Trivulziana, ed il Boffito (p. IX *n.*) ci annuncia d'averne rintracciata una settima copia, con postille a penna, nel fondo Barberini della biblioteca Vaticana, ove pure si trova un esemplare della non meno rara seconda edizione antica, la napoletana del 1576. Nella introduzione al recente volume, pure scritta dal Boffito, sono raccolti tutti i ragguagli bibliografici riguardanti la *Quaestio* e le controversie critiche da essa suscitate; poi sono esposti in breve gli argomenti favorevoli e contrarî all'autenticità, addotti dai critici. Il chiaro studioso cercò di mantenersi il più possibile obbiettivo, cosa non agevole in chi, come lui, ebbe molta parte nel combattere l'autenticità della dissertazione. La polemica in causa propria fa capolino soltanto nelle note, ove il B. talora si difende da alcuni appunti mossigli massimamente da quello che fu il suo più vigoroso oppositore, il prof. Vincenzo Biagi, nel *Bull. della Soc. Dant.*, X, 388 sgg.; e il Biagi, a sua volta, si difese, con qualche asprezza, nel giornaletto valdostano *Classici e neo-latini*, I, 2. Seguono alla fototipia la trascrizione critica del testo latino e la versione di esso in italiano, entrambe dovute al Boffito, le traduzioni in francese ed in spagnuolo per cura del dr. Prompt, una versione inglese di S. P. Thompson ed una tedesca di A. Müller. Nella brevissima avvertenza che il dr. Prompt manda innanzi alle sue due versioni, egli trova modo di confermare assai risolutamente apocrifa la *Quaestio*, e di dire un paio d'insolenze ai critici che la ritengono autentica e a Dante, se mai l'avesse, per sua disgrazia, scritta. Pienamente convinto dell'autenticità sembra

invece, qualche pagina prima, l'ing. Ottavio Zanotti-Bianco, che assegna senz'altro a Dante l'opuscolo, mentre espone la soluzione che darebbe la geodesia odierna al quesito dibattuto con scolastiche sottigliezze nella *Quaestio*. Così codesta disquisizione « aurea ac perutilis » s'ebbe ormai tante carezze quanto nessuna delle opere minori latine senza dubbio appartenenti al divino poeta. Siamo informati che il testè nominato Vincenzo Biagi intende pubblicare prossimamente uno speciale lavoro sulla controversia circa l'autenticità, lavoro ch'egli crede (ed è da augurarsi) sia per riuscire ultimo e definitivo.

* Alla concordanza sommaria delle opere latine e italiane di Dante, data dal Fiammazzo (*Giorn.*, 45, 186), un'altra maggior opera simile ora si è venuta ad aggiungere. È la *Concordanza delle opere italiane in prosa e del Canzoniere di Dante Alighieri*, grosso volume di 740 pagine, nitidamente impresso ad Oxford, coi tipi dell'università, uscito in luce nel maggio del 1905. Questo libro, che si pone da sè al fianco della nota concordanza della *Divina Commedia* dovuta al Fay (Boston, 1888), devesi pure ad iniziativa americana, giacchè fu patrocinato dalla Società Dantesca di Cambridge nel Massachussets, ed eseguito, non senza l'aiuto di qualche altro egregio, da E. S. Sheldon. A base dello spoglio fu posta la seconda edizione delle *Opere di Dante* del Moòre (1897), con la consultazione della terza (1904) e di altre edizioni precedenti italiane pei casi controversi. I vocaboli sono disposti per alfabeto in due sezioni sovrapposte in ogni pagina. La sezione superiore riguarda le opere poetiche, l'inferiore le prosastiche. Tranne in pochi casi di non possibile diversità nella significazione dei vocaboli, sono per esteso riferiti i passi ove ciascuna parola si presenta, il che occupa, naturalmente, uno spazio immenso, ma è di grande comodità nella consultazione. Non c'è bisogno di mostrare a lettori specialisti quanta sia l'utilità d'un grande inventario verbale di simil genere e quali vantaggi possano trarne, non solo gli studiosi del divino poeta, ma anche gli indagatori della lingua nostra nel periodo suo arcaico.

* Stiamo paghi al semplice annuncio del volume d'uno dei direttori di questa rivista, il prof. Francesco Novati. Il volume (Bari, Laterza, 1905) si intitola *Attraverso il medio evo*, e contiene otto scritti diversi, già stampati altrove separatamente, ma qui tutti novamente curati con notabili aggiunte. Gli scritti sono: 1°, *Un poema francescano del Dugento*, cioè l'*Anticerberus* di fra Bongiovanni da Cavriana (lo studio è ora compiuto: dapprima uscì non intero nella *Riv. stor. mantovana* e quindi nella *Miscellanea francescana*); 2°, *Il lombardo e la lumaca*, gia edito in questo *Giornale*, 22, 335; 3°, *Il passato di Mefistofele*, già in *La lettura*, ora rifatto di sana pianta; 4°, *Il frammento Papafava*, prima nel vol. XVI del *Giornale ligustico*; 5°, *I detti d'amore d'una contessa pisana*, col titolo *Monna Bombaccaia* in questo *Giorn.*, 28, 113; 6°, *I codici francesi dei Gonzaga*, in gran parte già nel vol. XIX della *Romania*; 7°, *Le poesie sulla natura delle frutta e i canterini di Firenze*, prima in questo *Giorn.*, 19, 55; 8°, *Una vecchia canzone a ballo*, col titolo di *Madonna Pollaiola* nel vol. IV dell'*Archivio per lo studio delle tradizioni popolari*.

* A cura della Casa editrice Methuen & C. è stata messa in commercio,

in una edizione di soli 350 esemplari su carta a mano e ad un prezzo relativamente mite (it. L. 80), una esatta e veramente splendida riproduzione della *Hypnerotomachia Poliphili* di frate Francesco Colonna, perfettamente identica alla prima edizione aldina del 1499. Com'è noto, l'*Hypnerotomachia*, oltre d'essere una delle opere più curiose e più strane che siano mai uscite dalla fantasia umana (cfr. *Giorn.*, 35, 1 sgg.), è, per giudizio de' più reputati bibliofili, uno dei più bei libri che abbiano visto la luce per mezzo della stampa durante il nostro Rinascimento. Grandissima celebrità diedero a codesta opera, di cui gli Aldi fecero una seconda impressione meno accurata nel 1544, le moltissime e stupende illustrazioni xilografiche di ogni genere che la adornano e che rivelano la mano di un grande maestro dell'arte del disegno. Basterà ricordare che esse sono state attribuite successivamente, benchè senza alcun fondamento, al Botticelli, al Mantegna, alla Scuola del Bellini, a Jacopo de' Barberi e, con evidente errore, perfino a Raffaello. Illustrazioni, tipi, ornamenti, formato, tutto è scelto e disposto in codesto libro con tanto buon gusto, che non è a meravigliare se esso ha sempre esercitato un vero fascino tra i collezionisti di rarità bibliografiche e gli studiosi de' capolavori dell'arte tipografica; così che noi non sapremmo lodare a bastanza i signori Methuen di averne fatta una così perfetta riproduzione.

* La Società Pavese di Storia Patria ha iniziato la pubblicazione del *Codice diplomatico dell'Università di Pavia*, raccolto ed ordinato da Rodolfo Maiocchi. Ne è uscito (Pavia, Successori Fratelli Fusi, 1905) il primo volume, un bell'in-4° di poco meno che cinquecento pagine, che s'apre col diploma di Carlo IV, onde lo Studio ebbe origine (1361), e racchiude settecento e cinquantasei documenti, arrivando sino al 1400. Sono provvisioni dei Visconti, del Comune Pavese, dei Vescovi, elezioni e ruoli d'insegnanti, *stromenti* di licenza e di laurea, gli Statuti dell'Università dei Giuristi (1395) e gli Statuti del Collegio dei Dottori d'ambe le leggi (1395); una preziosa raccolta, insomma, di atti che illustrano largamente ed efficacemente, non pure la storia dell'Ateneo ticinese, ma le consuetudini vigenti nell'antica vita universitaria italiana. Fra gli innumerevoli nomi sconosciuti o poco noti di studenti, di licenziati, di conventati, di professori, s'incontrano nomi illustri, come quelli del perugino Baldo degli Ubaldi, di Giovanni Dondi dall'Orologio, l'amico del Petrarca, di Gasparino Barzizza, del medico Ugo Benzi da Siena. Piace trovare accostati in un documento, come nel *Paradiso degli Alberti*, Biagio Pelacani da Parma e il Padovano Marsilio da S. Sofia, quello abiurante i suoi errori in materia di fede, questo testimonio all'abiura. Un altro documento (questo è del 9 luglio 1387) ci presenta frate Giovanni da Serravalle, il traduttore e commentatore della *Divina Commedia*, quale lettore di filosofia morale. E un terzo, del 26 giugno 1397, il quale serba ricordo della licenza in diritto civile di un Luca da Piacenza, fa pensare al padre del Valla. Il volume, compilato con molta cura e buon metodo, termina col copioso *Indice* dei nomi, necessario coronamento. Vengano presto i volumi successivi, dai quali la storia dei letterati e della cultura nell'età del Rinascimento trarrà senza dubbio grande profitto.

* Nei primi mesi del 1905 ebbe fine in Teramo la pubblicazione in 36 dispense delle *Opere complete* di Melchiorre Delfico, cominciata nel 1901.

Ristrettosi alquanto per via il disegno di questa stampa complessiva, essa fu ridotta a quattro buoni volumi, che s'ebbero le cure di due valenti eruditi abruzzesi, i professori Giacinto Pannella e Luigi Savorini. Molto merito ha nella coraggiosa impresa l'editore teramano Giovanni Fabbri, che nell'iniziarla, nel proseguirla e nel compierla si lasciò guidare unicamente dalla carità pel luogo natìo e dall'amore ai buoni studî. La raccolta si apre con una diligente biografia e bibliografia del Delfico, scritte dal Pannella, e si chiude con altri dati di fatto intorno al chiaro scrittore, dovuti al medesimo erudito. Complete, veramente, nel senso stretto della parola queste opere non sono, giacchè parecchi mss. meno importanti, che esistono presso la famiglia Delfico, furono lasciati da parte e dell'epistolario fu dato solo un saggio; ma nonostante ciò gli studiosi faranno buon viso alla presente edizione, poichè essa reca il più ed il meglio della produzione intellettuale del pensatore teramano. Di lui son qui messe in luce alcune scritture che non erano prima stampate, ed altre, già edite, ma ormai rarissime, si hanno alla mano in una comoda ristampa. Nei primi due volumi ricompaiono le opere maggiori del Delfico: gli *Indizî di morale*, le *Ricerche sul vero carattere della giurisprudenza romana*, le *Memorie storiche della Repubblica di S. Marino*, i *Pensieri su l'istoria e su la incertezza ed inutilità della medesima*, le *Nuove ricerche sul Bello*, gli *Opuscoli su le origini italiche*, con la *Numismatica della città di Atri nel Piceno*. Il vol. III contiene 19 scritti minori; il volume IV il saggio dell'epistolario. Questa bella raccolta, che ogni biblioteca amerà di possedere, rappresenta egregiamente la non comune e multilaterale attività dell'insigne Abruzzese, che educato alla scuola del Genovesi e di altri illustri napoletani, nella sua lunga vita (1744-1835) volse la mente fervida e indagatrice a problemi d'ogni fatta, diffondendo idee nuove, e talora ardite, nelle provincie meridionali d'Italia. Giovanni Gentile, che fra quanti scrissero di lui è forse lo studioso meglio atto a giudicarlo (vedi nel libro *Dal Genovesi al Galluppi*, Napoli, 1903, le pp. 16-87), lo disse « il rappresen- « tante più fedele in Italia dello spirito francese del sec. XVIII ». Il suo valore è oggi più *storico*, che *teoretico*; ma chi voglia studiare il lento trasformarsi della coscienza italiana nei decennî in cui egli fiorì e scrisse, non potrà fare a meno d'informarsi esattamente delle cose sue. Le sue *Ricerche sul Bello*, che sono l'opera più vicina agli studî nostri, sono chiamate dal Gentile « un tentativo di applicare i principî del sensismo ai fatti estetici », ove non mancano presentimenti di verità destinate in seguito ad essere chiarite dal pensiero speculativo moderno.

* Delle *Opere di Giosue Carducci* è uscito nel mese scorso il vol. XVI, intitolato *Poesia e storia*. Di poesia infatti trattano: *La canzone di Dante « Tre donne intorno al cor mi son venute »*, per cui vedi *Giorn.*, 45, 446; *Le tre canzoni patriottiche di Giacomo Leopardi*; *Degli spiriti e delle forme nella poesia di G. Leopardi*; *Dello svolgimento dell'ode in Italia*; *Primavera e fiore della lirica italiana*, su cui cfr. *Giornale*, 42, 475. Di storia s'occupa il discorso *Del risorgimento italiano*, che è quello premesso alle note *Letture*, e l'altro *Di Lodovico Antonio Muratori e della sua raccolta di storia italiana*, premesso alla nuova edizione dei *R. I. SS.* edita dal Lapi. Quest'ultimo scritto è una delle sintesi più poderose che siano

uscite dalla penna del Carducci. — Il vol. XIV ancor si desidera, ma se ne annuncia la pubblicazione entro l'anno corrente. Conterrà: *Studi su Giuseppe Parini* e *Il Parini maggiore.*

* Compiendosi in quest'anno il venticinquesimo anniversario della Libreria napoletana di Luigi Pierro, il segretario di quella libreria, Antonio Ragozzini, compilò un album di scritti, dovuti ad amici del Pierro, per festeggiare l'industriale laborioso quanto intelligente. Egli seppe, infatti, elevarsi, da modestissimo venditore di giornali in Piazza Dante che era, a libraio fornitissimo, a tipografo elegante, a editore fortunato, cooperando efficacemente con l'opera sua indefessa e col suo commercio alla diffusione del sapere nella diletta sua patria. Onore a lui ed a tutti i pari suoi. I più fra gli scritti dell'album, in prosa ed in rima, sono d'occasione; ma non vogliamo passino inosservate tre brevi note di storia letteraria, che pochi penserebbero di cercare qua dentro. Sono: T. Persico, *La scienza del cortigiano*, intorno ad un libro *Lucerna de' corteggiani*, edito in Napoli nel 1634 da G. B. Crisci, ove è rappresentato « l'ordinamento d'una gran casa signorile napoletana al sec. XVII »; E. Proto, *Per l'episodio dei montoni nel Folengo e nel Rabelais*, episodio che l'A. accosta ad un accenno di Dante nel *Convivio* e remotamente al *De vita beata* di Seneca; F. Torraca, *Col rocco?*, nel *Purg.*, XXIV, 30, vorrebbe si leggesse *crocco*, cioè uncino, perchè questa è la forma tradizionale del pastorale. E sia pure così; nè sarà inutile vedere in proposito la *Miscellanea Caix-Canello* a p. 274. Ma la lezione *crocco* non ha conforto di codici, ed è doloroso l'allontanarci dall'interpretazione antica del Lana, riproposta da Corrado Ricci (*Ult. rifugio*, p. 121), per cui il *rocco* sarebbe una speciale forma di pastorale usato dagli arcivescovi di Ravenna. Uno di questi *rocchi* è nel museo ravennate, ed il Ricci lo riferì in fototipia a p. 459 del Dante hoepliano illustrato. Il Torraca afferma che il prisma con cui termina quel singolare pastorale è « la base o il sostegno della punta curva, ora man« cante », di che fa prova il fatto che quel *rocco* ravennate « è forato nella « base superiore ». Come mai, peraltro, non s'accorse di questo il Ricci, così esperto conoscitore di tuttociò che concerne la storia e l'arte della sua terra?

* Tesi di laurea e programmi: Ch. W. Cabeen, *L'influence de G. B. Marino sur la littérature française dans la première moitié du XVII siècle* (laurea, Grenoble; vedasi l'articolo dell'Hauvette nel *Bulletin italien*, V, 1); E. Barat, *Le style poétique et la révolution romantique* (laurea, Parigi).

* Recenti pubblicazioni:

Angelo Solerti. — *Gli albori del melodramma.* Vol. III. — Milano-Palermo, Sandron, 1905 [Nei due primi volumi di quest'opera, già da noi annunciati, si hanno gli scritti di Ottavio Rinuccini, preceduti da una lunga introduzione sugli elementi e la primitiva storia del melodramma italiano sino al 1640. Il terzo volume reca i melodrammi di Gabriello Chiabrera e di altri; ma si promette un altro volume, che forse non sarà solo, se il pub-

blico vorrà dare all'editore « lena a proseguire ». Cfr. Renier, *Melodramma in fasce*, nel *Fanfulla della domenica*, XXVII, 20].

Marco Vattasso. — *Del Petrarca e di alcuni suoi amici.* — Roma, tip. vaticana, 1904 [Costituisce la disp. 14 della collezione di *Studî e testi* edita dalla Bibl. Vaticana ed è assai importante].

Carlo Bertani. — *Il maggior poeta sardo, Carlo Buragna, e il petrarchismo del Seicento.* — Milano, Hoepli, 1905.

Giovanni Calò. — *Filippo Villani e il « Liber de origine civitatis Flo- « rentinae et ejusdem famosis civibus ».* — Rocca San Casciano, L. Cappelli, 1904.

Jos. Poppelreuter. — *Der anonyme Meister des Poliphilo.* Eine Studie zur italien. Buchillustration. — Strassburg, Heitz, 1904.

J. E. Spingarn. — *La critica letteraria nel Rinascimento*, traduzione di A. Fusco. — Bari, Laterza, 1905 [Quando, nel 1899, uscì l'edizione americana di questo notevolissimo saggio, l'unica alquanto ampia recensione che se ne ebbe fra noi fu quella di G. Gentile in questo *Giorn.*, 36, 415. La versione italiana, procurata e presentata dal Croce, è fatta con molto garbo dal giovine dr. Fusco e sul testo inglese ha grandi vantaggi, non solo per i ritocchi frequenti, ma per alcuni veri rimaneggiamenti della materia e per le aggiunte. Il libro è, sotto tutti i rispetti, assai migliorato. Cfr. *La critica*, III, 236-38].

Giovanni Federzoni. — *La canzone di Guido Guinizelli « Al cor gentil « ripara sempre amore ».* — Bologna, Zanichelli, 1905 [Sottile commento filologico ed estetico].

Francesco Flamini. — *Varia.* Pagine di critica e d'arte. — Livorno, R. Giusti, 1905 [Silloge di articoli e di discorsi, che a molti piacerà di possedere raccolti e ritoccati, giacchè di parlar cose vane il Flamini non ha l'abitudine. Menzioniamo quelli che hanno rapporto con gli studî di storia letteraria, dei più fra' quali già demmo l'annunzio altra volta: 1°, Dante e il « dolce stile »; 2°, Il trionfo di Beatrice; 3°, I significati e il fine del « poema sacro »; 4°, Nel cielo di Venere; 5°, La gloria del Petrarca; 6°, Poesia di popolo del buon tempo antico; 7°, Un virtuoso del Quattrocento (Serafino Aquilano); 8°, Le lettere italiane in Francia nei secoli del Rinascimento; 9°, Giacomo Leopardi poeta; 10°, Commemorando Niccolò Tommaseo].

R. Rocholl. — *Bessarion.* Studien zur Geschichte der Renaissance. — Leipzig, Böhme, 1904.

L. Dyer. — *Machiavelli and the modern state.* — Boston, Ginn, 1904.

G. Dom. Scotto di Pagliara. — *La Maddalena nella letteratura italiana.* — Napoli, tip. d'Auria, 1904.

Mar. Besso. — *Roma e il Papa nei proverbi e nei modi di dire.* — Nuova edizione illustrata. — Roma, Loescher, 1904.

Adele Corti. — *L'Alceste da Euripide all'Alfieri.* Saggio d'un'ampia monografia. — Roma, tip. Pistolesi, 1904.

Anita Dobelli-Noris. — *Giuseppe Giusti, i suoi tempi, l'opera sua.* — Roma, libr. Manzoni, 1904 [Altro muliebre scritto sul soggetto è l'opuscolo di Elvira Ferretti, *G. Giusti e la sua poesia civile*, Roma, tip. Artero, 1904].

Maria Simone-De Vivo. — *Della poesia di G. Leopardi in relazione alle vicende della sua vita.* — Avellino, tip. Pergola, 1904.

S. Tomaselli. — *Il madrigale nella seconda metà del sec. XVI.* Saggio. — Belluno, tip. Fracchia, 1904.

Giuseppe Chiarini. — *Vita di Giacomo Leopardi.* — Firenze, Barbèra, 1905.

Ettore Modigliani. — *Il Canzoniere di Francesco Petrarca riprodotto letteralmente dal cod. Vatic. lat. 3195.* — Roma, 1904 [Tra le pubblicazioni della Società filologica romana].

Giuseppe Antonio Borgese. — *Storia della critica romantica in Italia.* — Napoli, edizioni della « Critica », 1905.

Francesco Foffano. — *Il poema cavalleresco.* — Milano, Vallardi, 1905 [Comincia col Boiardo e fa parte della *Storia dei generi letterarî.* Il volume che cronologicamente dovrebbe precedere, sul periodo medievale, è ancora *in spe,* e sarà scritto da un altro studioso].

Rocco Murari. — *Dante e Boezio.* Contributo allo studio delle fonti dantesche. — Bologna, Zanichelli, 1905.

Mario Abbate. — *L'opera poetica di Luigi Carrer.* — Torino, Paravia, 1905.

Maria Zito. — *Studio su Pietro Metastasio.* — Napoli, tipografia Gargiulo, 1904.

Robinson Ellis. — *Catullus in the XIV century.* — London, Frowde, 1905 [La scoperta e l'uso che nel nostro Trecento si fece di Catullo. Vedi su ciò un notevole cenno bibliografico di R. Sabbadini nel *Bollett. di filologia classica*, XI, 227].

Antonio Zardo. — *Giacomo Zanella nella vita e nelle opere.* — Firenze, Succ. Le Monnier, 1905.

Arthur Tilley. — *The litterature of the french Renaissance.* — Cambridge, University Press, 1905 [Due volumi. Di qualche importanza anche per le relazioni con l'Italia].

Vittorio Cian. — *La coltura e l'italianità di Venezia nel Rinascimento.* Discorso tenuto in Venezia il 27 aprile 1905. — Bologna, Zanichelli, 1905 [Pregevole e piacevole sintesi].

Alberto Scrocca. — *Studî sul Monti e sul Manzoni.* — Napoli, Pierro, 1905.

Henri Hauvette. — *Una confessione del Boccaccio: il Corbaccio.* — Firenze, Frat. Passerini editori, 1905 [Il prof. Giuseppe Gigli ha tradotto in italiano quest'articolo, che nel 1901 vide la luce in francese nel *Bulletin italien.* In qualche nota aggiunta, l'A. ha tenuto conto di pubblicazioni recentissime. Afferma il traduttore di aver apposto qualche nota egli pure; ma non è facile indovinare quali siano, ed egli avrebbe operato saggiamente se, giusta le migliori consuetudini, avesse racchiuse quelle note tra parentesi quadre].

Luigi Morisengo, *Gerente responsabile.*

Torino — Tip. Vincenzo Bona.

LE DOTTRINE POLITICHE

DI

PAOLO PARUTA

I.

Delle dottrine politiche di Paolo Paruta, il rappresentante insigne del pensiero politico veneto nella seconda metà del sec. XVI, più d'uno ebbe a scrivere diffusamente, dopo che Cirillo Monzani nel 1852, con la sua bella ristampa delle opere politiche dello scrittore veneziano (1), ebbe dato agli studî parutiani quel vivo impulso che ancor oggi dura e di cui è frutto recente la monografia di Enrico Zanoni su *Paolo Parula nella vita e nelle opere* (2). Senonchè disgraziatamente in questo scritto, deficiente per più rispetti, manca una valutazione precisa e sicura delle dottrine politiche del Paruta: chè delle opere sue vi è esposta con diligenza la materia, ma non vi è analizzata minutamente e metodicamente, nè vi è tenuto alcun conto dei giudizi, in parte discordi, che parecchi valentuomini ne avevano dato (3). È na-

(1) *Opere politiche di P. P.*, precedute da un discorso di C. Monzani, e dallo stesso ordinate e annotate. Voll. 2, Firenze, Le Monnier, 1852.

(2) Livorno, Giusti, 1904.

(3) Vedine le recensioni del Cian in questo *Giorn.*, 43, 128-9, pp. 421-4, e del Croce, in *Biblioteca delle scuole italiane*, X, 4. Vedi pure quello che ebbi a scriverne in *Nuovo Archivio Veneto*, nuova serie, t. VII (1904), P. II, pp. 418-22.

turale che un lavoro di tal fatta non sia punto esauriente, e che anche dopo di esso chi si dia a studiare le dottrine politiche del Paruta debba rifarsi agli scritti del Mézières (1), del Comani (2), del Supino (3), ignorati tutti dallo Zanoni, che pure di altri meno importanti, come quelli del Cavalli (4) e del Falco (5), mostra di non aver conoscenza.

Però è mio disegno esaminare a fondo le dottrine politiche del Paruta, movendo da una minuta analisi dei suoi dialoghi *Della perfezione della vita politica* e delle loro fonti, per venire poi alla critica dei giudizi che ne furono dati e dar ragione del giudizio mio, discorde alquanto dagli altri. E avverto fin d'ora che l'altra opera dello scrittore veneziano, *I discorsi politici*, è per il mio assunto al tutto trascurabile; chè in essa non si trattano quistioni astratte di politica se non per incidenza e con principî non diversi da quelli della *Perfezione della vita politica*. Leggiamo dunque attentamente quest'opera del Paruta.

II.

È inutile ripetere qui cose note su l'occasione da cui mosse o da cui finse il Paruta movesse il suo scritto, che è steso, come si sa, in quella forma dialogica allora tanto in voga, interlocutori alcuni austeri prelati del concilio di Trento e alcuni gentiluo-

---

(1) A. Mézières, *Étude sur les œuvres politiques de P. Paruta*, Paris, Joubert, 1853. Debbo qui porgere vivissime grazie all'illustre prof. Cian, per la cortesia con cui mise a mia disposizione un esemplare da lui posseduto di quest'opera, divenuta oramai rarissima e quasi introvabile.

(2) F. E. Comani, *Le dottrine politiche di P. P.* I. *La moralità*, estratto dagli *Atti dell'Ateneo di Bergamo*, 1894.

(3) C. Supino, *La scienza economica in Italia dalla seconda metà del sec. XVI alla prima del sec. XVII*, estr. dalle *Memorie della R. Accad. delle Scienze di Torino*, Serie II, t. XXXIX (1888).

(4) F. Cavalli, *La scienza politica in Italia*, in *Mem. del R. Istituto Veneto*, XVI (1872), pp. 485-92.

(5) F. Falco, *P. P. moralista*, Lucca, tip. del Serchio, 1894.

mini trovatisi a Trento con loro, fra i quali primeggia, nel primo dei tre dialoghi, l'ambasciatore Michele Suriano (1).

Quale l'intento del Paruta? L'uomo, egli dice, perviene alla felicità conoscendo sè stesso; ma dacchè questo è oltremodo difficile, alcuni concedono troppo alla materia, altri troppo all'intelletto. Tutti così si scostano dalle « più vere operazioni umane » e si privano delle doti più proprie all'uomo e più necessarie, cioè delle virtù. Dai dialoghi della *Perfezione della vita politica* « ciascuno potrà agevolmente apprendere molti precetti intorno « alla vita umana, per formarla de' buoni costumi e inviarnela « al suo dovuto fine » (2).

Da tali parole parrebbe che quella del Paruta fosse un'opera di morale e non di politica, e che quindi fossero improprî tanto il titolo di essa, quanto l'epiteto di politica con cui la si suole classificare. Gli è che per il Paruta la vera vita umana è, come vedremo, la vita politica: cosicchè il titolo dello scritto gli è appropriatissimo; nel tempo stesso che quest'opera, che è di morale, diventa pure in tal guisa opera di politica.

Il principale interlocutore del primo dialogo è, come si è detto, l'ambasciatore Suriano, il quale vi rappresenta le idee e le opinioni dell'autore (3); il principale contradittore è invece monsignor Michele Dalla Torre, vescovo di Ceneda.

Questi apre la discussione, dichiarando che « la vita delle corti

---

(1) Il Suriano ritornava da un'ambasceria compiuta con Giovanni Da Legge a Vienna e ad Innsbruck, e aveva al suo seguito il P., allora giovine di 23 anni. Cfr. A. Pompeati, *Per la biografia di P. P.*, in questo *Giornale*, 45, 133, pp. 51-52. Il P. tuttavia ebbe o finse di avere avuto da altri notizia dei dialoghi, ai quali non prese parte.

(2) I, 36-38. Rinvio sempre all'ediz. cit. del Monzani.

(3) E meritava veramente il Suriano di essere introdotto nel dialogo come paladino della vita attiva. Senatore eloquente e dotto uomo di Stato, consumò nelle ambascerie quasi tutta la vita. Nel 1567, come ambasciatore alla S. Sede, trattò la lega fra papa Pio V e Filippo II per la guerra di Cipro, con grande lode; ma fu preso poi a combattere da Gio. Donato, Savio del Consiglio, che lo accusò di avere oltrepassato le commissioni dategli, e propose il suo richiamo. Gli altri Savi respinsero la proposta; fu per altro

« fu sempre così piena di noia, che quanto di tempo l'uomo in « essa spende, altrettanto si toglie di vita » (1). Egli preferisce assai la quiete di Ceneda ai travagli delle sue legazioni di Francia. Ma il Suriano si leva a difendere la vita attiva contro le accuse di monsignor Dalla Torre. « Che altro è il nostro vivere che operare? » (2). E la più nobile operazione è quella indirizzata a salute di molti: l'ozio poi è la morte dell'anima.

In queste parole è come la tesi fondamentale del dialogo; e vi sentiamo l'eco della nobile vita del Paruta, vita d'azione, spesa tutta per la patria.

Ma, replica il vescovo di Ceneda, noi abbiamo abbastanza da fare a occuparci di noi stessi e della salute dell'anima nostra. L'uomo, secondo lui, deve rinchiudersi in sè stesso; la vita privata conviene meglio al suo destino che non le traversie della vita politica, la quale lo distrae dal pensare a custodire l'anima dalle passioni.

E poichè il Suriano ribatte che anzi, quando l'uomo assume un magistrato, fa conoscere, come l'oro al fuoco, quanto vale, il prelato contradittore obietta che in ciò ha molta parte la fortuna, e che quindi il savio deve starsene a vita privata, aspettando « di ricevere beneficio dall'altrui buon governo » (3).

La risposta è ovvia. « Qual beneficio », chiede il Suriano al suo avversario, « potrà aspettare l'uomo savio da quel governo, « il quale egli abbandonando, lascerà cadere in mano di quelli « che niente valendo per sè medesimi, si presumono di saper « provvedere alle bisogne altrui? (4) ». « Troppo grande è l'obbligo

---

mandato a Roma Giovanni Soranzo per assistere il Suriano. Compiuto il tempo prescritto, questi stava nel 1571 per ritornare in patria; ma Pio V ottenne che rimanesse a definire gli ultimi punti della lega. Morì il 19 luglio 1574, di crepacuore, per nuove accuse levategli contro, mentre stava preparando la relazione della sua legazione di Roma. Cfr. Cicogna, *Iscrizioni veneziane*, Venezia, 1824, t. II, pp. 63-65.

(1) I, p. 41.
(2) I, p. 42.
(3) I, p. 43.
(4) Ibid.

« che noi abbiamo alla patria » (1), che non è un'accozzaglia fortuita di uomini, ma è fondata dalla natura e confermata dall'elezione. E chi cerca di sciogliersi da tal vincolo è indegno del nome, non solo di uomo savio, ma anche di uomo; perchè dell'uomo è proprio soprattutto l'esser « socievole ». La quale ultima parola ci richiama il famoso πολιτικὸν di Aristotele: ma non è ancora il tempo di soffermarci su quello che di aristotelico o di platonico abbia la dottrina del Paruta; per ora continuiamo a leggere il dialogo.

Monsignor di Ceneda trova ardenti fautori delle sue idee in Francesco Foglietta, uomo dotto e faceto, e in monsignor Mocenigo, arcivescovo di Cipro. E se il Dalla Torre ricorda la schiavitù che opprime l'uomo politico, schiavitù dell'opinione pubblica e delle passioni inseparabili da tal genere di vita, il Foglietta addita altri pericoli nell'ambizione e nella tirannia dell'infido favor popolare, e il Mocenigo osserva che i governi buoni non esistono, e che le cose civili non mirano al vero e sommo bene, ma a qualche vantaggio particolare, senza contare che la vita civile, per potervi esercitare le virtù, abbisogna di molti beni esterni, mentre il savio deve bastare a sè stesso.

Il Suriano risponde che l'errore di pochi non prova nulla e che chi si dà agli affetti ne è sempre servo, in qualunque stato si trovi. E aggiunge che la fortuna ci tien sempre in suo potere, anche lontani dalla vita pubblica, ma la virtù dell'animo non ci abbandona mai, a meno che la scacciamo noi stessi. Non bisogna cercare nella vita pubblica comodi e grandezze; bisogna solo pensare alla salute della patria, il che non ci può mai essere impedito.

E così, accendendosi sempre più la disputa, un giovine gentiluomo, messer Francesco Molino, prega espressamente il Suriano di voler mantenere una promessa fatta a lui e agli altri giovani i giorni precedenti, dimostrando che la vera felicità non si con-

(1) I. p. 45.

segue con la vita speculativa, ma « usando nelle città e in esse « virtuosamente operando: la qual maniera di vita voi, con nome « assai conveniente, *Politica* chiamar solete » (1). E tanto più, aggiunge il Molino, ci sarà caro veder dimostrata questa dottrina, quanto più essa è contraria a quella che ci insegnano i nostri maestri di filosofia nello Studio di Padova, i quali sostengono che la vita attiva non dev'essere che via più spedita e più sicura alla speculativa, in cui solo sta la perfezione somma.

Il Suriano vorrebbe differire il ragionamento ad altra occasione, ma interviene Daniello Barbaro, il dotto patriarca eletto di Aquileia, scrittore di storia, di filosofia e d'altro, traduttore di Vitruvio (2); il quale si mostra assai desideroso di udire il Suriano, tanto più che coloro che scrissero di politica furono soltanto speculatori, senza contare che furon pochi. E perchè monsignor Giovanni Delfino, vescovo di Torcello, vorrebbe difendere l'età sua, ricca, secondo lui, di ottimi scritti di politica, il Barbaro invece si scaglia contro la letteratura del suo secolo, dicendo che « la fama di questa età non ha, per quanto io estimo, « a passare con la medesima laude alla memoria de' posteri, « come si vede esser a noi passata quella d'alcuni felicissimi se- « coli degli antichi » (3). La maggior parte, segue il Barbaro, di quanti ora scrivono ripetono male quello che gli antichi dissero bene: onde la « facultà civile » rimane in quei limiti, nei quali la ereditammo dagli antichi. Ma non considerano gli imitatori d'oggi che i loro modelli pensarono con la propria testa e non si acquetarono mai all'autorità degli altri, neppure dei maestri, mentre essi, gli imitatori, si appoggiano sempre all'autorità degli antichi e prestano « molte volte maggior fede alle cose perchè « dette l'abbia Aristotele o Platone, che perchè vere siano » (4).

---

(1) I, p. 60.

(2) Vedi Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1758, vol. II, P. I, pp. 247 sg.

(3) I, p. 63.

(4) I, p. 64.

Si aggiunga che, anche a voler seguire questi autori, non bisogna fermarsi alla lettera, ma penetrare bene addentro nello spirito di essi. E purtroppo si segue un andazzo contrario.

Da tutto questo, come pure da quello che è detto più sopra degli insegnamenti filosofici dell' Università di Padova, sembra che il Paruta si accampi risolutamente contro la tradizione filosofica allora imperante, la quale, materiata di dottrine aristoteliche e platoniche, veniva bandita dalle cattedre per bocca di uomini dotti e autorevoli. E per vero una parte delle dottrine del Paruta palesa codesta indipendenza di pensiero; ma una parte sola, come vedremo più avanti. Per ora notiamo subito che poco dopo le parole eloquenti del Barbaro, quando il Suriano prende a illustrare la sua tesi e ricorda che l'uomo, imperfetto per l'unione dello spirito con la carne, partecipa di due nature, la divina e la bestiale; e che tutt'e due le potenze umane, il senso cioè e l'intelletto, si richiedono per quelle azioni che possono guidar l'uomo alla felicità, e da esse deriva la virtù morale, cui il senso dà la « materia » e l'intelletto la « forma » (parole, si badi, aristoteliche), e che essa virtù conduce alla felicità propria dell'uomo, cioè alla felicità civile; e a tutto questo messer Agostino Valier oppone che Platone chiama l'uomo « anima ragionevole, « che è partecipe di mente e usa il corpo »; il Suriano non gli risponde negando l'autorità di Platone, ma arzigogolando su la frase platonica, per trarla a dimostrazione di quanto sostiene. E qui si scopre tutto il debole della critica che il Paruta, per bocca del Barbaro, moveva agli scrittori del tempo suo. Il caso più comune e più riprovevole non era quello, lamentato dal Barbaro, che Aristotele e Platone fossero interpretati superficialmente, attenendosi alla pura lettera dei loro scritti; ma invece quello che, sotto colore di approfondire lo spirito del testo di quei due filosofi, si cavillasse, con distinzioni sottili e fittizie, con sofismi speciosi e artificiosi, in buona o in mala fede, per trovare nei due antichi la dimostrazione delle dottrine proprie, e per far loro dire quello che meglio conveniva alla propria tesi. Non occorre certo insistere su queste cose notissime: ciò che importa

è stabilire che anche il Paruta (in buona fede, s'intende) si appiglia talvolta a codesta logica fallace. Vi ricorre per altro di rado; mentre invece assai di frequente non fa che attenersi alla interpretazione ovvia e letterale del testo, per la quale dimostra tanto disprezzo, ma che gli serve in realtà molto meglio.

Ritornando al dialogo, il Suriano, stabilito l'ufficio che ha l'anima umana di esercitarsi intorno alle virtù morali, dimostra che quest'ufficio le è più proprio che lo speculare; perchè l'operare virtuosamente è possibile a tutti gli uomini, purchè vogliano, mentre non è possibile nè alla divinità, che è purissima e semplicissima, e non ha quindi bisogno di virtù; nè ai bruti, che non hanno la ragione, ma solo l'istinto. L'uomo invece è dotato, per la ragione, della libera elezione, acciocchè possa acquistarsi merito.

Dottrina, come si vede, prettamente cristiana; alla quale il Delfino oppone che l'elezione non è libera, per gli influssi esercitati dalle particolarità etniche e locali, le quali determinano nell'uomo il prevalere di queste o quelle tendenze o attitudini, togliendogli così la libertà dell'elezione e accomunandolo coi bruti. Ma il Suriano risponde che anzi questi ostacoli rendono più meritoria la nostra elezione quand'essa si determina per la virtù. Bisogna dunque correggere l'istinto con l'educazione. L'uomo nasce con la disposizione ad acquistare varî abiti che variamente informano il senso e l'intelletto; poichè la ragione ha una certa perspicacia che ci fornisce i mezzi per ogni fine; la quale perspicacia, se il fine è virtuoso, dicesi prudenza, se è vizioso, astuzia. Così gli istinti dell'appetito, irregolati, destano alcuni affetti che per lo più occupano gli estremi, ma la ragione può ridurli ad una mediocrità, per la quale diventano virtù. La virtù è pertanto fatta consistere in una « mediocrità d'affetto » prodotta dalla ragione, in un'opera cioè di moderazione e di correzione che la ragione esercita su gli appetiti naturali.

Anche qui il Paruta segue Aristotele: nè ha bisogno di sforzarlo a dire quello ch'egli vuole; riproduce anzi a puntino la definizione che lo Stagirita aveva dato della virtù nell'*Etica Ni-*

comachea (1). Senonchè Aristotele serve anche al Molino per muovere un'obiezione al Suriano. Poichè il filosofo greco aveva detto che alla scienza di domare e di frenare gli appetiti non possono accedere che quelli che hanno l'animo ben disposto e purgato dagli errori, così da essere persuasi doversi seguire la virtù (2). E allora, se la buona disposizione ha da precedere la dottrina, essa si potrà avere solo dalla natura; dunque le virtù sarebbero naturali. Da questa osservazione il Suriano non sa difendersi meglio che contrapponendo all'Aristotele dell'*Etica Nicomachea* quello della *Politica*. Di fatto in quest'opera si dichiara tre cose esser necessarie a render l'uomo virtuoso: la natura, la consuetudine e la ragione, la prima disponendoci alla virtù, le altre dandole la forma (3). E per questo, dice il Suriano, lo stesso Aristotele insistette così a lungo su la buona educazione, dedicandovi un lungo ragionamento nell'ottavo libro della *Politica*.

Il Suriano si indugia poi a dimostrare come la proporzione dell'uomo alla felicità civile sia perfetta in ogni parte. Questa felicità, a suo parere, non consiste in alcuno dei beni più comunemente pregiati; non bastano cioè a formarla nè i soli beni dell'animo, nè i soli beni esterni, ma occorrono gli uni e gli altri, che si trovano mescolati e contemperati solo nella vita civile, indirizzata così « alla comodità della vita e all'esercizio delle « virtù » (4). Inoltre senza la vita civile si cadrebbe di nuovo nella barbarie primitiva, donde gli uomini sono usciti per la saggezza di alcuni che li radunarono nelle città. Invece la felicità contemplativa è, benchè perfetta, irraggiungibile per l'uomo.

Le quali proposizioni, così la necessità dei beni esterni come l'origine naturale della società civile, si trovano trattate nella *Politica* di Aristotele (5); la seconda poi assai ampiamente. Si-

(1) Lib. II, cap. 6.
(2) *Et. Nicom.*, lib. I, cap. 3.
(3) *Politica*, lib. VII, cap. 13.
(4) I, p. 89.
(5) Lib. I, cap. 1, e lib. VII, cap. 1.

milmente a monsignor Grimani, patriarca d'Aquileia, che dichiara preferibile la felicità contemplativa e disprezzabili i beni esterni, il Suriano ribatte, fra l'altro, ripetendo Platone, che i mali prodotti da tali beni dipendono da malvagità e da ignoranza (1), e, ripetendo Aristotele, che i beni esterni sono necessari anche all'esercizio delle virtù, perchè molte cose non si possono fare se non da chi abbia amici, ricchezze, potenza (2). Ricorda poi il legame che unisce le diverse potenze dell'anima, delle quali la ragione è preceduta dal senso e il senso dalla potenza vegetativa: donde la necessità che tutte queste potenze sieno unite nella felicità. Noterò di passata che in tale classificazione e gradazione delle potenze dell'anima abbiamo un accenno a quella dottrina psicologica che da Aristotele era passata nella scolastica; la quale dottrina segue poi il Paruta in tutto il corso dell'opera sua, solo accostandosi a Platone quando, toccando dell'immortalità dell'anima, non troverebbe in Aristotele valido appoggio per sostenerla. Conchiude il Suriano che al corpo occorrono la salute e la bellezza, all'appetito le virtù morali, cioè la giustizia, la fortezza, la temperenza e le altre minori, alla ragione la prudenza, che, appartenendo alla potenza maggiore, è anche la maggiore virtù e il maggior fonte di felicità.

Aggiunge poi il Barbaro altre parole per confermare quelle del Suriano e per dimostrare che la virtù, pure abbisognando di tanti beni esterni, è indipendente dalla fortuna, come pure la felicità che sorge da tale virtù; e che essa, quand'anche le manchino tutti i beni esterni, può sempre operare.

Qui monsignor di Ceneda protesta che la felicità quaggiù non è raggiungibile nè con la vita attiva nè con la speculazione, la quale non ci dà mai la verità. Ma il Mocenigo non vuol sentir giudicate alla stessa stregua la vita attiva e la contemplativa, dichiarandosi partigiano di quest'ultima. Il Suriano naturalmente nega tale superiorità, chè l'uomo nella virtù, a cui è tratto da

---

(1) Cfr. *Eutidemo*, cap. 9.
(2) Cfr. *Etica Nicomachea*, lib. I, cap. 8.

natura, può riuscir perfetto, mentre la dottrina non può coltivare che mediocremente. E il « vostro » Aristotele, aggiunge, disse la vita contemplativa convenire all'uomo non in quanto uomo, ma in quanto avente un non so che di divino. Di fatto Aristotele aveva espresso questo pensiero (1); ma è curioso che il Paruta con quel « vostro » voglia rinfacciare agli altri quella sottomissione alle dottrine aristoteliche, dalla quale neppur egli, come si è veduto, si poteva dire immune. E lo stesso Aristotele, continua il Suriano, lasciò scritto che tale è il nostro occhio alle cose per sè notissime e chiarissime, quale l'occhio della nottola al lume del sole (2). Quindi la nostra anima non potrà giungere per la via della verità a godere la somma luce di Dio, e le converrà meglio volgersi a quelle cose in cui risplende come un riflesso di essa, cioè alle virtù.

Tutto questo non riesce a convincere nè il Mocenigo, nè il Grimani, tanto che la discussione continua, benchè il Molino e gli altri giovani si arrendano oramai alle ragioni del Suriano. Il quale, aiutato da monsignor Bolani, vescovo di Brescia, si dilunga a dimostrare che la felicità civile non è ordinata alla speculativa come a suo fine, ma sono l'una e l'altra indipendenti. Ma non si tratta più che di abbattere obiezioni secondarie, e quindi anche gli argomenti tratti in campo non sono di gran conto. Al Suriano infine subentra il Barbaro, il quale riconosce che, sebbene la scienza sia superiore alla virtù perchè ci fa conoscere Dio, tuttavia codesta conoscenza è sempre imperfetta, mentre invece la virtù ci fa amare Dio, il quale è certamente peggior cosa non amare che non conoscere. « Volendo « ben conoscere Iddio, ci bisogna star vigilanti, e levarci davanti « gli occhi ogni impedimento delle perturbazioni; chè subito ne « apparirà quel vivo raggio di divinità, che illustra le tenebre

---

(1) *Etica Nicomachea*, lib. X, cap. 7.

(2) *Metafisica*, lib. I, cap. 1.° Ὥσπερ γὰρ καὶ τὰ τῶν νυκτερίδων ὄμματα πρὸς τὸ φέγγος ἔχει τὸ μέθ' ἡμέραν, οὕτω καὶ τῆς ἡμετέρας ψυχῆς ὁ νοῦς πρὸς τὰ τῇ φύσει φανερώτατα πάντων.

« delle cose materiali, e all'anima porta il vero giorno della fe-
« licità. Ma tale buona disposizione, come altramente s'introduce
« in noi, che mediante la vita attiva, cui appartiensi di tenere
« i sentimenti nel debito lor officio verso la ragione? Onde si può
« dire, che le virtù morali in tanto siano mezzo d'unirci a Dio,
« in quanto ci aiutano a ricevere l'influenza della virtù divina.
« Dalla quale veramente, non dal lume delle scienze, viene ne'
« nostri animi infusa una tale cognizione di Dio, che questa è
« bastante a risvegliarci nella nostra volontà così caldo affetto,
« ch'ella in tal guisa a Dio si volge, che lui solo ama, lui solo
« desidera, lui solo brama, in quest'uno ritrovando tutto ciò che
« nell'altre cose si cerca invano » (1).

E con un'amplificazione eloquente di tale concetto, che finisce quasi in un volo ascetico, si chiude questo primo dialogo, speso tutto a stabilire la superiorità della vita attiva su la contemplativa o speculativa che dir si voglia.

Si è veduto già quanto il Paruta abbia attinto ai due massimi filosofi dell'antichità in quistioni secondarie, citandoli o non citandoli; ma riguardo alla tesi fondamentale può il Paruta aver tolto argomenti ad Aristotele o a Platone?

In realtà egli non ricorda in proposito che quel passo dell'*Etica Nicomachea*, nel quale lo Stagirita aveva detto che la vita contemplativa conviene all'uomo non in quanto uomo, ma in quanto avente un non so che di divino. Leggiamo ora questo passo e altri di Aristotele e di Platone, dove è toccata la quistione.

Il passo dell'*Etica Nicomachea*, al libro X, c. 7°, suona così: Εἰ δὴ θεῖον ὁ νοῦς πρὸς τὸν ἄνθρωπον, καὶ ὁ κατὰ τοῦτον βίος θεῖος πρὸς τὸν ἀνθρώπινον βίον. Οὐ χρὴ δὲ κατὰ τοὺς παραινοῦντας ἀνθρώπινα φρονεῖν ἄνθρωπον ὄντα οὐδὲ θνητὰ τὸν θνητόν, ἀλλ' ἐφ' ὅσον ἐνδέχεται ἀθανατίζειν καὶ πάντα ποιεῖν πρὸς τὸ ζῆν κατὰ τὸ κράτιστον τῶν ἐν αὐτῷ· εἰ γὰρ καὶ τῷ ὄγκῳ μικρόν ἐστι, δυνάμει καὶ τιμιότητι πολὺ μᾶλλον πάντων

(1) I, p. 142.

ὑπερέχει. Δόξειε δ' ἂν καὶ εἶναι ἕκαστος τοῦτο, εἴπερ τὸ κύριον καὶ ἄμεινον· ἄτοπον οὖν γένοιτ' ἄν, εἰ μὴ τὸν αὐτοῦ βίον αἱροῖτο ἀλλά τινος ἄλλου. Τὸ λεχθέν τε πρότερον ἁρμόσει καὶ νῦν· τὸ γάρ, οἰκεῖον ἑκάστῳ τῇ φύσει κράτιστον καὶ ἥδιστόν ἐστιν ἑκάστῳ. Καὶ τῷ ἀνθρώπῳ δὴ ὁ κατὰ τὸν νοῦν βίος, εἴπερ τοῦτο μάλιστα ἄνθρωπος. Οὗτος ἄρα καὶ εὐδαιμονέστατος. V'ha qui senza dubbio la glorificazione della vita contemplativa, come pertinente alla parte più nobile e maggiore dell'uomo, cioè alla mente, alla νοῦς. Tanto più che seguono quest'altre parole: Δευτέρως δ' ὁ κατὰ τὴν ἄλλην ἀρετήν· αἱ γὰρ κατ' αὐτὴν ἐνέργειαι ἀνθρωπικαί. Quell' ἄλλη ἀρετὴ è evidentemente la virtù morale, posta al secondo luogo. Che se altrove lo stesso Aristotele lasciò scritto che il fine della vita civile è non la cognizione, ma l'azione (τὸ τέλος ἐστὶν οὐ γνῶσις ἀλλὰ πρᾶξις (1)), non accennò poi in quel passo alla vita speculativa.

Nella *Politica* Aristotele si pronuncia diversamente, perchè ammette che la felicità è in proporzione della virtù e che la virtù deve agire, benchè poi aggiunga che non è necessario che l'azione metta capo a risultati positivi esteriori, la vera attività essendo quella del pensiero; e conchiuda che l'uomo può vivere isolato senz'essere perciò inattivo (2). Anche qui dunque la necessità della vita civile è negata, ma per altre ragioni da quelle addotte nell'*Etica*. Ad ogni modo Aristotele si rivela dall'uno e dall'altro passo partigiano della vita speculativa.

Nè diversamente ci fa pensare un altro passo della *Politica*, intonato allo stesso motivo: τὸ ζῶον πρῶτον συνέστηκεν ἐκ τῆς ψυχῆς καὶ σώματος, ὧν τὸ μὲν ἄρχον ἐστὶ φύσει τὸ δ' ἀρχόμενον. δεῖ δὲ σκοπεῖν ἐν τοῖς κατὰ φύσιν ἔχουσι μᾶλλον τὸ φύσει, καὶ μὴ ἐν τοῖς διεφθαρμένοις (3).

---

(1) *Et. Nicom.*, lib. I, cap. 3.
(2) *Politica*, lib. VII, capp. 1-4.
(3) *Politica*, lib. I, cap. 5.

Senonchè il Comani (1) giustamente osservava che « Aristotele, « intelletto positivo e pratico quant'altri mai, in questa come in « altre quistioni posto il principio teorico, cede alle necessità pra- « tiche piuttosto che tenersi legato ad una severa deduzione, e « quindi si occupa sopratutto della vita attiva quasi riconoscen- « done nel fatto l'immenso valore. Il Paruta, con senso del tutto « pratico, ha più decisamente scelto anche il principio fonda- « mentale e tolto il dissidio » (2). Con le quali parole bene si definiscono i rapporti del Paruta col filosofo di Stagira; dal quale lo scrittore veneziano ha tratto qua e là qualche argomento a sostegno di certi punti secondari, a rimando di certe obiezioni, ma non ha tratto certo, nè poteva trarre, la dottrina fondamentale, che in lui è diversa, se non al tutto opposta, da quella di Aristotele.

Ancor meno s'accordava con la dottrina di Platone, benchè anche di questo si sia servito talora, come si è veduto, il Paruta; ma sempre per chiarire quistioni secondarie, non mai per trarne argomenti diretti a difesa della vita attiva. E per vero secondo Platone l'uomo raggiunge la felicità agendo giustamente, ed il fine a cui mira è l' « armonia interiore », che deve conservare anche nel possesso delle ricchezze e degli onori: ma nessuno dei governi esistenti essendo rispondente a quello ideale, che sarebbe necessario perchè la felicità dell'uomo e quella dello stato fossero una cosa sola e l'uomo raggiungesse quella condizione interiore che può dargli la vera felicità, il filosofo prenderà la parte minore possibile alla vita pubblica e non aspirerà ad onori politici (3).

Il Paruta si allontana anche dalla dottrina stoica, che trovava egualmente naturali nell'uomo la contemplazione e l'azione. Scrive infatti Seneca: « Solemus dicere, summum bonum esse,

---

(1) Alcuni dei riscontri da me riferiti furono già citati o accennati dal Comani.

(2) *Op. cit.*, p. 31.

(3) *Repub.*, lib. IX, cap. 13.

« secundum naturam vivere; natura nos ad utrumque genuit, et « contemplationi rerum, et actioni » (1).

E parimenti si scosta il Paruta dal massimo dottore della chiesa, che glorifica nella *Summa* la vita contemplativa. Dopo aver negato che la felicità umana consista nell'atto della volontà, nei piaceri del corpo, negli onori, nella gloria mondana, nelle ricchezze, nella potenza, nei beni corporali, nella parte sensitiva, S. Tommaso dimostra che essa non consiste neppure negli atti delle virtù morali, per essere queste non fini ultimi, ma ordinate ad altro fine. E continua: « Adhuc, virtutes morales « ad hoc sunt, ut per eas conservetur medium in passionibus in- « trinsecis, et exterioribus rebus. Non est autem possibile quod « modificatio passionum vel rerum exteriorum sit ultimus finis « humanae vitae, cum ipsae passiones et exteriores res sint ad « aliud ordinabiles: non est igitur possibile quod in actibus vir- « tutum moralium sit ultima hominis felicitas. Amplius, cum homo « sit homo ex eo quod est rationem habens: oportet quod pro- « prium eius bonum quod est felicitas, sit secundum id quod est « proprium rationi. Magis autem est proprium rationis quod ipsa « in se habet, quam quod in alio facit. Cum igitur bonum mo- « ralis virtutis sit quoddam a ratione in rebus aliis a se insti- « tutum, non poterit esse optimum hominis: quod est felicitas: « sed magis bonum quod est in ipsa ratione situm. — Item ostentum « est supra quod finis omnium rerum ultimus est assimilari ad « deum: illud igitur secundum quod homo maxime assimilatur « deo, erit eius felicitas: hoc autem non est secundum actus mo- « rales; cum tales actus deo attribui non possint nisi metapho- « rice » (2). E più oltre conchiude che « relinquitur quod ul- « tima hominis felicitas sit in contemplatione veritatis », e cioè di Dio (3).

---

(1) *De otio*, cap. XXXI.

(2) Sancti Thomae Aquinatis ex ordine ecc. *Summa Catholicae fidei contra Gentiles*, Operum t. XIII e XIV, Parisiis, apud Societatem Bibliopolarum, MDCLX, lib. III, capp. 26-34.

(3) Ibid., cap. 37.

Dunque il Paruta non segue nè la dottrina aristotelica, nè la platonica, nè la stoica, nè la tomistica, nè quella che si insegnava a Padova; dove si sa che leggevano filosofia, al tempo della giovinezza del Paruta, Francesco Piccolomini e Federico Pendasio, i quali erano peripatetici, ma cercavano di conciliare Aristotele con Platone (1). Non si sa se in questa conciliazione entrassero anche i principî su la vita attiva e la contemplativa; ad ogni modo si è visto che, con o senza l'intenzione di conciliare, essi bandivano una teoria ben diversa da quella del Paruta.

Quanto ad altri scrittori contemporanei, il Tasso, quattro anni dopo la pubblicazione dell'opera parutiana, nel *Malpiglio 2°, o vero Del fuggir la moltitudine*, lodava la contemplazione, ma soggiungeva che essa conviene a coloro che vogliono essere molto più che uomini, mentre gli altri dovranno attendere a giovare alla patria (2). E Sperone Speroni, nel dialogo *Della vita attiva e della contemplativa*, pubblicato nel 1596, sostiene che, come il soldato non deve perder tempo a pensare in qual modo il fabbro abbia fatta la sua spada, ma solo badare a ben adoprarla, così l'uomo, invece di investigare come Dio abbia creata la sua anima, deve contentarsi di adoperarla in azioni virtuose (3). Ad ogni modo scrissero l'uno e l'altro posteriormente al Paruta, e le loro dottrine importano soltanto perchè il Paruta fu a Padova condiscepolo del Tasso (4) e conobbe probabilmente lo Speroni (5).

Insomma la dottrina del Paruta risulta originale e scevra da imitazioni; e ce ne convinceremo meglio fra poco, quando ne cercheremo i moventi nella personalità di lui e nelle condizioni

---

(1) Cfr. Falco, *Op. cit.*, p. 18.

(2) T. Tasso, *Dialoghi*, a cura di C. Guasti, Firenze, Le Monnier, 1858-59, vol. II, p. 59.

(3) Speroni, *Dialoghi*, in Venetia, appresso Roberto Meietti, MDXCVI, p. 212.

(4) Cfr. Falco, *Op. cit.*, p. 18.

(5) Non solo, ma fors'anche udì qualcuno dei discorsi che lo Speroni tenne pubblicamente nella sua città. Cfr. Flamini, *Il Cinquecento*, Milano, Francesco Vallardi, p. 474; e Cogo, *Op. cit.*, p. 7 dell'estratto, *n.* 1.

dei tempi e dei luoghi ove si svolse la sua operosità giovanile e ove nacque la *Perfezione della vita politica*.

III.

Gli interlocutori del secondo dialogo sono i medesimi del primo, ai quali si aggiungono, a discussione inoltrata, i due ambasciatori di Venezia al concilio di Trento, Niccolò da Ponte e Matteo Dandolo, insieme col loro segretario Antonio Milledonne. La parte principale non è più sostenuta dal Suriano, ma dal Barbaro, benchè il Suriano vi sia spesso introdotto con quella predilezione che il Paruta mostra in tutto il corso dell'opera per questo personaggio.

Anche il secondo dialogo ha una breve introduzione sulla utilità del conoscere le virtù; dopo la quale il Barbaro entra senz'altro in materia, pigliando a trattare una quistione che era stata proposta in fine del primo dialogo: perchè cioè si riponga la felicità nelle operazioni virtuose e non negli abiti delle virtù.

Il Barbaro distingue quattro gradi di virtù: il primo è la disposizione naturale alla virtù, il secondo è il cominciare a operar bene e il confermarvisi con la consuetudine, il terzo è l'abito della virtù, il quarto è l'operare secondo quest'abito, scoprendo così la disposizione interna e cogliendo maturo quel frutto della virtù, che nell'abito è ancora acerbo. L'abito non può dar la felicità, perchè essendovi l'opera ancora in potenza, ha sempre molto d'imperfetto. Quindi l'ozioso non può esser felice; senza contare che perderà anche la disposizione all'operazione virtuosa.

Anche Aristotele, che aveva definito l'abito διάθεσις καθ' ἣν εὖ ἢ κακῶς διάκειται τὸ διακείμενον, καὶ ἢ καθ' αὑτό, ἢ πρὸς ἄλλο (1), aveva sostenuto che la felicità è nell'atto virtuoso e non nell'abito (2); e codesto principio aristotelico vien dal Barbaro

(1) *Metafisica*, lib. IV, cap. 20.
(2) *Et. Nicom.*, lib. I, cap. 8.

difeso con gran lusso d'argomenti contro le obiezioni mosse dal Foglietta e dal vescovo di Torcello, monsignor Giovanni Delfino. Il quale osserva che con tale teoria si toglie all'uomo di diventare felice, perchè non si può operare contemporaneamente secondo tutte le virtù, e una sola non può renderci beati. A che Platone offriva pronta la risposta, avendo lasciato scritto che le diverse virtù son lati diversi di un indivisibile concetto, di modo che in ciascuna di esse si contiene tutta la virtù (1). Similmente il Barbaro osserva che dove regna una virtù le altre le fanno corona. Nè però devono operare tutte insieme o allo stesso modo, ma ciascuna quando e come deve. E come toccando or l'una or l'altra corda di uno strumento se ne trae un concento perfetto, così la prudenza, tenendo tutti gli appetiti pronti e disposti ad essere adoperati all'occasione, ne trae una perfetta felicità. Quindi, dicendo che alla felicità occorrono tutte le virtù, s'intende che l'operazione di una virtù non è virtuosa senza una buona disposizione a tutte le altre.

E allora, oppone messer Luigi Contarini, perchè la virtù è definita non come operazione, ma come abito? Forse anch'egli ricordava Aristotele, che aveva con lunga trattazione dimostrato appunto che la virtù è un abito (2). E il Contarini trova giusto che non si dica virtuoso chi opera bene qualche volta, ma chi ha conseguito tali abiti da operar virtuosamente ad ogni occasione. Il Barbaro replica che la virtù è una qualità dell'anima nostra che, una volta acquistata, difficilmente si perde; perciò non vien detta operazione, perchè l'operazione tosto scorre e trapassa. Tuttavia la virtù solo nell'operazione rivela la sua perfezione; ma l'operazione è compresa virtualmente nell'abito. Questo di fatto non è semplice abito, ma abito per elezione.

Si passa poi a ricercare quante e quali sieno le virtù. Il Barbaro afferma che la virtù che rende felici è quella somma, la

---

(1) Vedi *Protagora*.
(2) Cfr. *Et. Nicom.*, lib. II, cap. 5.

prudenza; dov'essa è, tutte le opere riescono buone. Ma il Molino osserva che questa non basta, e che oltre alle virtù fondate su l'intelletto ve ne sono molte fondate su l'appetito, e sono le virtù morali. Di queste vorrebbe sapere quante e quali sieno, e come servano alla prudenza.

E il Barbaro incomincia la trattazione, distinguendo anche egli le virtù in intellettuali e morali: quelle ordinate alla perfezione della ragione, queste alla perfezione dell'appetito, quelle e queste alla perfezione dell'anima, della quale la ragione e l'appetito sono parti. Tuttavia a formare le virtù morali concorrono anche le virtù intellettuali, additando i mezzi per conseguire il retto fine. Quindi alle virtù morali l'appetito presta la « materia », la ragione la « forma ». Ricorrono così codeste parole tanto care ad Aristotele nell'enunciazione di una dottrina aristotelica anch'essa; chè lo Stagirita in quell'*Etica Nicomachea*, che il Paruta dovette avere di continuo presente all'occhio o alla memoria quando scriveva, dice che alla virtù occorrono « vera « ragione e appetito retto » (λόγος ἀληθῆς καὶ ὄρεξις ορθή (1)).

Aggiunge poi il Barbaro che, secondo che la ragione si congiunge coi diversi appetiti, si hanno le diverse virtù. Così la giustizia nasce dal connubio della ragione con la volontà, che è appetito intellettivo, la fortezza dal connubio della ragione con la parte irascibile dell'appetito sensitivo, la temperanza dal connubio della ragione con la parte concupiscibile dello stesso appetito. Queste sono le virtù morali, che hanno poi sotto di sè altre virtù minori: al di sopra di tutte è la prudenza, che modera e guida gli affetti secondo i dettami della ragione, e che, dice il Barbaro, Platone chiama regina delle virtù (2). Il che non toglie che essa prudenza sia anche virtù intellettuale, oltre che morale; perchè quanto alla propria essenza è riposta nell'intelletto e avanza quindi le virtù morali, fondate su l'appetito; ma

---

(1) Lib. VI, cap. 2.
(2) Cfr. *Fedone*; vedi anche *Le Leggi*, dial. III.

in quanto presuppone la retta disposizione dell'appetito e s'accorda con esso, diventa più vera virtù delle altre intellettuali, che non hanno necessità di accordarsi con l'appetito, e possono perciò venire male usate. Quindi si deve stabilire questa gradazione: I. la prudenza, virtù intellettuale e morale al tempo stesso; II. le virtù essenzialmente morali; III. le virtù essenzialmente intellettuali.

Anche questa superiorità della prudenza si ritrova confermata in Aristotele e in Platone. Aristotele, pur negando che tutte le virtù sieno prudenza, afferma che la prudenza si accompagna con tutte (1).

E Platone svolge lo stesso principio con queste parole: Εἰ ἄρ' ἀρετὴ τῶν ἐν τῇ ψυχῇ τί ἐστι καὶ ἀναγκαῖον αὐτῷ ὠφελίμῳ εἶναι, φρόνησιν αὐτὸ δεῖ εἶναι, ἐπειδήπερ πάντα τὰ κατὰ τὴν ψυχὴν αὐτὰ μὲν καθ' αὑτὰ οὔτ' ὠφέλιμα οὔτε βλαβερά ἐστι, προσγενομένης δὲ φρονήσεως ἢ ἄφροσύνης βλαβερά τε καὶ ὠφέλιμα γίγνεται. κατὰ δὲ τοῦτον τὸν λόγον ὠφέλιμόν γ' οὖσαν τὴν ἀρετὴν φρόνησιν δεῖ τιν' εἶναι (2). Così, continua, anche le altre cose, come la ricchezza e simili beni, sono utili o dannose secondo che tali le rende la φρόνησις. E conclude: Οὐκοῦν οὕτω δὴ κατὰ πάντων εἰπεῖν ἔστι τῷ ἀνθρώπῳ τὰ μὲν ἄλλα πάντ' εἰς τὴν ψυχὴν ἀνηρτῆσθαι, τὰ δὲ τῆς ψυχῆς αὐτῆς εἰς φρόνησιν, εἰ μέλλει ἀγαθὰ εἶναι (3).

E poichè tale superiorità della prudenza è contestata dal Grimani, il quale ricorda come Platone volesse a capo degli stati i filosofi (4), dando così alla filosofia, alla speculazione la preminenza su le virtù, il Barbaro gli risponde che la filosofia insegna non solo a speculare la verità, sì anche a conseguire le virtù. E dimostra che la prudenza, come virtù intellettuale, ha lo stesso oggetto della scienza, cioè il vero, ma la scienza riguarda la

---

(1) *Et. Nicom.*, lib. VI, cap. 13.
(2) *Menone*, capp. 24-25.
(3) Ibid.
(4) Cfr. *Republ.*, dial. V, cap. 18.

parte speculativa dell'intelletto, la prudenza l'attiva o pratica; e che la prudenza basta da sola, senza il soccorso delle altre virtù intellettuali, ad ottenere che la ragione discerna rettamente il vero per guidare l'appetito a desiderare rettamente il bene.

Una nuova discussione avvia il Valier, che vuol chiarito un suo dubbio su due passi di Aristotele. Questo filosofo nella *Retorica* e nell'*Etica* (1) aveva annoverato molte passioni (ira, timore, confidenza, dolore, voluttà, ecc.), ma non le virtù corrispondenti a ciascuna di esse. Ora, tali virtù è da credere che esistano? — No, risponde il Barbaro; perchè alcune passioni sono ordinate in uno stesso modo alla ragione, e però una sola virtù basta a correggerle. E in sostanza tutti gli affetti che danno origine alle passioni sono due soli: il timore di ciò che offende e il desiderio di ciò che diletta. A frenare il primo provvede la fortezza, a frenare il secondo la temperanza. Con queste virtù poi si accompagna la giustizia, la quale, quando sien tolti gli affetti interni, corregge le opere esterne secondo la ragione; e vi si aggiunge la prudenza che è, come si è veduto, necessaria ad ogni altra virtù. Son queste dunque le quattro virtù principali; le altre hanno minor pregio e bellezza. Ed ecco stabilite le solite quattro virtù cardinali, nelle quali, come in tanti altri punti, si accordavano la dottrina cristiana e l'etica aristotelica.

Messer Agostino Valier vorrebbe aggiungervi la pietà verso Dio e la carità verso i parenti e la patria; ma il Barbaro dimostra che sono due affetti naturali da comprendersi nella virtù della giustizia; dottrina in parte derivata da Platone, dal quale la pietà era stata definita la giustizia verso gli Dei, cioè il sapere ciò che si deve dare e domandare agli Dei (2). Da Aristotele invece deriva quanto dice il Paruta su la continenza e l'incontinenza; chè l'uno e l'altro pongono la continenza un grado al di sotto della temperanza, negando che nella prima abbia luogo

---

(1) *Retorica*, lib. II; *Et. Nicom.*, lib. II.
(2) Cfr. *Eutifrone*.

vera elezione, chè l'incontinente non elegge la disonestà, come fa l'intemperante, ma vi è tratto contro il discernimento della ragione (1).

Ma allora, obietta il Delfino, se la ragione, conoscendo il vero, si lascia dal senso condurre al falso, in qual modo potrà assicurarsi contro le insidie dell'appetito? Bisogna combattere l'ignoranza, risponde il Barbaro, col munire l'anima della scienza del bene; perchè da sola ignoranza procede l'inganno della ragione. E siccome il Mocenigo oppone che in tal guisa il vizio non sarebbe più volontario, il Bolani ribatte che anche l'ignoranza è volontaria, e il Barbaro che l'ignoranza delle cose particolari è prodotta da varî accidenti estranei alla nostra volontà, ma quella delle universali è tutta nostra colpa.

A tale principio troppo austero il Suriano preferisce una via di mezzo e ricorre ad un paragone. Come, egli dice, in un governo bene ordinato uno solo comanda, ma col consiglio degli altri, così nella nostra anima la volontà, che è la regina, non delibera nulla da sola, ma richiede sempre il parere della ragione, accettando quello che essa le propone come buono. Ma la volontà, come regina, è sola responsabile delle sue deliberazioni, perchè dalla ragione non è costretta con la violenza a seguirla, ma è persuasa con la dolcezza. Naturalmente, come un principe abbisogna di buoni consiglieri, così alla volontà occorrono una ragione prudente e un appetito forte e temperante. Ritorna insomma alla dottrina aristotelica della vera ragione e dell'appetito retto, cui era ricorso poco prima il Barbaro.

Dopo ciò vien ripreso e discusso ampiamente, anzi con prolissità, il principio già accennato nel primo dialogo (e derivato

---

(1) Cfr. Aristotele, *Et. Nicom.*, lib. VII, capp. 2 sgg. Del resto in codesta distinzione, come in tanti altri punti di dottrina, il P. aveva di fronte, accanto all'*Etica* aristotelica, la tradizione dei moralisti cristiani; sicchè in tali casi non è sempre facile stabilire la fonte diretta dell'autore. Io credo tuttavia, per la fedeltà chiaramente osservata dal P. in tanti luoghi all'opera di Aristotele, che per lo più egli vi attingesse direttamente.

anch'esso, come si è visto, da Aristotele) che la virtù è una mediocrità d'affetto. Le obiezioni mosse dal Delfino, dal Foglietta, dal Dalla Torre, vengono ribattute con copia di argomenti dal Barbaro, cui viene in aiuto il Suriano; ma in generale tutta codesta discussione è una ripetizione o un'amplificazione di cose già dette.

Finalmente il Grimani ricorda una specie suprema di virtù, che, sdegnando di guidare il gregge degli affetti, non si cura di ammaestrare l'uomo nelle azioni civili; anzi, insegnandogli a disprezzare le cose terrene, cerca d'innalzarlo alla contemplazione delle divine. S'intende subito di che virtù si tratti: è la virtù eroica, di cui discorre Aristotele nel 7° libro dell'*Etica Nicomachea* (1), dove alla malizia, all'incontinenza, alla bestialità contrappone la virtù, la continenza, la virtù eroica. Ma il Mocenigo vorrebbe che tale virtù, anzichè bandita dalla vita civile, fosse posta al sommo di essa, come sua perfezione suprema: e le contrappone anch'egli la « ferità », che tramuta l'uomo in varî animali, dandolo in preda ai varî affetti. Anzi, aggiunge il Mocenigo, l'uomo, quando trabocca nell'estremo dei vizî, è peggiore di ogni altro animale, perchè è armato della prudenza. E siccome al Valier questo sembra un paradosso, così il Mocenigo si diffonde in una distinzione fra la prudenza e l'astuzia, condotta su le orme di Aristotele (2).

Esaurita la trattazione della virtù in generale, si viene all'esame delle virtù singole, prendendo le mosse dalla prudenza. La quale è descritta da monsignor Barbaro come quella virtù che ha ufficio di consigliarci ad acquistare le altre, e, dopo di esse, i beni che possono giovare alla virtù: salute, onori, ricchezze, amici, libertà e simili. Ma al Paruta, tutto dedito a servire la patria, non sembra sufficiente che l'uomo provveda con la prudenza al bene proprio; egli deve usarla, fa soggiungere al Barbaro, anche

(1) Cap. 5.
(2) Cfr. *Et. Nicom.*, lib. VI, cap. 12.

e soprattutto in servigio della famiglia e dei concittadini. Del qual principio io crederei eccessivo voler additare la fonte in quei passi di Aristotele o di Platone che pur si accordano con esso (1); perchè vi è troppo palese il sentimento vivo e spontaneo che scaturisce dalla personalità dell'autore. A tal proposito osserva ottimamente lo Zanoni che nel libro del Paruta « la prudenza « non è quella virtù puramente negativa, cotanto raccomandata « dagli asceti, per cui il credente rifugge spaurito da tutto quanto « si agita nel mondo circostante, ma è virtù operativa, che pre- « siede alla scelta razionale e pratica dei beni, di cui può l'uomo « fruire. Insegna, per es., al padre a ben condurre la famiglia, « come allo statista insegna a ben governare la città » (2). Il Paruta non dimentica che « l'uomo partecipa, ora consapevole « ed ora incosciente, della vita sociale. Benchè credente fervido, « come ne fanno fede la sua vita e le sue opere, è nemico aperto « di quel rigido ascetismo, a cui s'ispirano i libri, gli insegna- « menti e gli esempi dei Santi Padri: e, contro la universale in- « differenza, afferma ancora una volta, essere una necessità del- « l'umana natura la partecipazione dell' individuo alla vita di « tutti » (3).

Altre pagine originali seguono dove, trattandosi dei mezzi di acquistar la prudenza, i quali sono il ricordo delle cose passate, la conoscenza delle presenti e la previdenza delle future, e soggiunto che a ricordare le cose passate serve la storia, si viene a dissertare dei varî modi di scrivere la storia.

Che la storia abbia un ufficio morale non è messo in dubbio da alcuno, nè poteva esser messo in dubbio in quel tempo, in cui durava indiscusso questo pregiudizio, ora interamente sfatato (4); le divergenze riguardano solo la parte più o meno ampia

---

(1) Cfr., per es., ARISTOTELE, *Politica*, lib. III, cap. 5.
(2) *Op. cit.*, p. 55.
(3) *Op. cit.*, p. 57.
(4) Vedi in proposito le buone osservazioni dello ZANONI, *Op. cit.*, pp. 59-60.

che lo scrittore di storia deve fare all'adempimento di tale ufficio. La discussione è lunga, ma basterà riferirne la conclusione, in cui è dichiarata preferibile, per acquistar la prudenza, quella storia in cui « nè troppo abbondassero i discorsi vani e separati « dal principale proposito, nè vi mancassero quelli delle cose ne- « cessarie » (1). Tale sembra al Barbaro, interprete del Paruta, la storia di Tucidide, imitata assai nobilmente dal Guicciardini.

Curiosa ricerca, ma qui inopportuna, sarebbe il vedere se a tale canone direttivo s'informino le opere storiche del Paruta (2); quel che ora importa è notare che questo lungo passo è uno dei pochissimi originali del secondo dialogo.

Di fatto quanto vi si dice in seguito delle altre virtù, della fortezza, della giustizia, della temperanza, è in gran parte una rifrittura di dottrine aristoteliche, platoniche o tomistiche; le quali dottrine vengono amplificate, diluite in lunghe discussioni, in cui le obiezioni, forzate e talora puerili, son messe lì al solo scopo di venire ribattute con la solennità di un eloquio fiorito e spesso verboso, con sottigliezze tutte accademiche, destituite di ogni carattere pratico. E però credo inutile ripetere qui ciò che ebbero a scriverne il Falco e lo Zanoni (3), e mi limiterò a ricordare quel poco di originale che il Paruta è venuto frammettendo a tutte le sue reminiscenze.

Un passo notevole è per esempio quello dove si fa la difesa dell'amor di patria, che il Mocenigo dubita sia una sovrapposizione artificiale dell'uomo alle leggi naturali. Perchè mai, osserva l'arcivescovo di Cipro, l'uomo deve trovarsi in condizioni peggiori delle bestie, che hanno per sè tutta la terra, o tutta l'aria, o tutta l'acqua, mentre egli circoscrive la sua esistenza entro le mura di una città? La natura fece un sole unico, una sola luna,

---

(1) I, p. 203.

(2) È noto che il P., quando componeva la *Perfezione della vita politica*, aspirava ardentemente a diventare storiografo ufficiale della Repubblica veneta; e tale divenne poco dopo la pubblicazione dell'opera.

(3) Cfr. Falco, *Op. cit.*, cap. IX; Zanoni, *Op. cit.*, pp. 62 sgg.

le medesime stelle per tutti, e noi preferiamo le cose della nostra patria a quelle di fuori? Tutti abbiamo una medesima legge eterna, un medesimo padre celeste, un medesimo capo, che è Dio, e ci appropriamo quelle leggi, quei parenti, quel principe che ci offre il caso, trascurando quelli che ci diede la natura? Forse coloro che da principio più valevano per prudenza, desiderando comandare su gli altri, persuasero il volgo che il nome di patria è sacrosanto: ma per il savio ogni luogo è patria; se pure non è meglio dire che l'uomo quaggiù è sempre in esilio, e sola patria gli è il cielo.

Il Barbaro risponde con calore che l'amor di patria è innato nell'uomo. Gli animali stessi partecipano di tale affetto, benchè imperfettamente. E poi non è naturale l'amore alle cose onde ci viene alcun bene? E qual beneficio eguaglia quelli che riceviamo sempre dalla patria? « La quale ci ha prodotti, allevati, ammae-« strati; ci conserva le ricchezze, i parenti, gli amici; ci dona « gli onori, la nobiltà, la gloria: talchè, insomma, si può confes-« sare, che tutto ciò che è tra noi di bene, ella in sè sola com-« prendendo, e ne' suoi cittadini, quasi amati figliuoli, con debita « misura dispensando, sia cagione che noi goder possiamo della « nostra umana felicità » (1). Inoltre la città si può dire opera di natura, e naturale quel vincolo d'amore che ci lega a lei; perchè essa è una riunione di più famiglie; e i vincoli famigliari sono naturali. Di più « la città non solamente è indirizzata al-« l'essere, come quelle altre compagnie sono, ma al ben essere « insieme: perocchè ella ci presta non pur le comodità del vivere, « ma gli esercizi delle virtù, onde la vita sia buona e felice » (2). La quale asserzione si accorda con un passo della *Politica* di Aristotele, in cui è detto che la società civile ha per fine non solo il vivere, sì anche l'agire onestamente (3). Così pure dell'origine naturale delle città, cui il Paruta aveva accennato, come si

(1) I, p. 217.
(2) I, p. 218.
(3) Lib. III, cap. 5.

è veduto, anche nel primo dialogo, aveva trattato lo Stagirita nel passo allora citato. Ma è da credere che, anche senza trovare questi argomenti in Aristotele, il Paruta gli avrebbe trovati da sè; poichè anch'essi consuonano perfettamente con quel vivo amor della patria, che informò tutta la sua nobile vita, e ci attestano con persuasiva efficacia quella corrispondenza, che si riscontra nell'opera di lui a ogni passo, fra la vita dell'autore e le sue dottrine.

È pure osservabile, per altro rispetto, un altro luogo di questo dialogo, dove si parla dell'applicazione della giustizia distributiva al governo degli stati. Osserva il Barbaro che la giustizia distributiva ha per ufficio « di distribuire le cose comuni « con certa ugualità, che non pur dal numero delle cose, ma « insieme dalla qualità delle persone si prenda; talchè le opere, « le fatiche, gli onori diversamente siano compartiti tra cittadini, « come allo stato d'ognuno pare più convenevole » (1). E conchiude, seguendo Aristotele (2), che « il mezzo, in cui alberga « la virtù, non ad un istesso modo si prende nell'una e nell'altra « maniera di giustizia, ma con proporzione diversa; cioè nella « commutativa, aritmetica, e geometrica nella distributiva: quella « ha rispetto ad una giusta quantità delle cose; e questa, alla « qualità delle persone, alle quali secondo la loro diversità, va « diverse cose accomodando, sì che chi è di merito maggiore, « cose maggiori ne consegua » (3). Ma questa stregua del merito pare a monsignor Grimani sia da osservare solo nella repubblica degli ottimati; mentre nel governo oligarchico si hanno a dare le dignità ai più ricchi e più nobili, nel governo democratico a tutti i cittadini: « perocchè questa è regola generale per la con- « servazione d'ogni Stato, che esso debba essere conforme a sè

---

(1) I, p. 230.

(2) *Et. Nicom.*, lib. V, capp. 3 e 4. Anche San Tommaso segue questa teoria. Cfr. T. Fornari, *Delle teorie economiche nelle provincie napolitane dal sec. XIII al MDCCXXXIV*, Milano, Hoepli, 1882, pp. 34-35.

(3) I, p. 230.

« stesso, in modo che il costume, le leggi e tutta la vita de' cit-
« tadini si vegga convenire con quella forma di governo in cui
« sarà ordinato » (1).

Alla quale osservazione il Barbaro replica che è sempre meglio che ad uno Stato sieno preposti i migliori, perchè lo Stato possa conservarsi bene ordinato, se tale è, e se è corrotto corrompersi al tutto per rigenerarsi in un essere più perfetto. Per altro talora occorre di dovere, nella distribuzione degli onori, aver riguardo a più cose. Così avviene nelle repubbliche miste, come quella di Roma, nella quale ogni uomo libero, essendo quel governo in parte democratico, aveva aperta la strada agli onori, ma, essendo esso anche in parte aristocratico, si aveva molto in pregio la virtù, e i magistrati si distribuivano non a sorte, ma per via di suffragi. Onde quella città potè dare un grand'esempio di giustizia distributiva; perchè il popolo, avendo libera autorità di eleggere i magistrati e potendo far consoli nobili e plebei, per molti anni elesse le persone più degne per nobiltà e per virtù.

Si ha qui insomma un primo accenno alle simpatie che il Paruta professava, come vedremo meglio in seguito, per i governi misti, dei quali gli pareva di ravvisare un esempio tipico in quello della sua Venezia.

Esaurita la discussione su le quattro virtù cardinali, il dialogo volge a trattare delle virtù minori; e a questa trattazione prendono parte anche il Dandolo, il Da Ponte e il Milledonne; tuttavia primeggia sempre il Barbaro, che prende a parlare della liberalità.

La liberalità è definita « certa mediocrità intorno il denaro », precisamente come l'avea definita Aristotele (ἡ περὶ χρήματα μεσότης) (2); perchè l'uso del denaro non deve degenerare in abuso. I contrari di essa sono la prodigalità da un lato, l'avarizia dall'altro. E colui che dona prova, o almeno dovrebbe provare

---

(1) I, p. 231.
(2) *Et. Nicom.*, lib. IV, cap. 1.

soddisfazione maggiore di chi riceve il dono; per la qual cosa sogliamo amare le persone da noi beneficate più che non siamo amati da loro. Anche questo principio si trova enunciato in Aristotele (Οἱ δ' εὐεργέται τοὺς εὐεργετηθέντας δοκοῦσι μᾶλλον φιλεῖν ἢ οἱ εὖ παθόντες τοὺς δράσαντας) (1); e la ragione che ne dà è quella stessa cui ricorre il Paruta per bocca del Barbaro: che cioè chi opera virtuosamente si compiace molto della sua azione virtuosa, come di un suo parto, che gli è grato vedere conservarsi nella persona beneficata come occasione di rallegrarsi, mentre invece chi ha goduto del beneficio si rattrista, sembrandogli di essere soggetto all'altrui virtù.

Alla liberalità si accompagna la magnificenza, che riguarda « lo spendere largamente ». Così la determina il Suriano; così l'avea determinata Aristotele (2). Essa si adopera solo nelle cose che si fanno di rado, come i conviti, le nozze, le fabbriche; e a quelle cose più generali si possono ricondurre le altre: le feste, i giuochi pubblici, le livree, le costruzioni di tempî, palazzi e altri edificî; finalmente spettano alla magnificenza le opere dell'ospitalità.

Anche qui vi è dissidio fra il rigore ascetico degli uni e la moderazione pratica degli altri; e se il vescovo di Ceneda riprende come vano ed effeminato il vivere dei suoi contemporanei e vorrebbe richiamarli ad un'austerità eccessiva, il Suriano invece loda la magnificenza del suo tempo, lontana così dal lusso smodato come dalla grettezza disgustosa.

Si viene poi a parlare della magnanimità, seguendo, al solito, Aristotele. Essa riguarda gli alti pensieri (e Aristotele aveva scritto che ἡ δὲ μεγαλοψυχία περὶ μεγάλα μὲν καὶ ἐκ τοῦ ὀνόματος ἔοικεν εἶναι) (3) e segnatamente l'onore (e Aristotele: Ἡ μὲν μεγαλοψυχία περὶ τιμήν ἐστι μεγάλην) (4).

(1) *Et. Nicom.*, lib. IX, cap. 7.
(2) *Et. Nicom.*, lib. IV, cap. 2.
(3) *Et. Nicom.*, lib. IV, cap. 3.
(4) *Et. Nicom.*, lib. IV, cap. 4.

Da ultimo si prendono in considerazione le virtù « che appar-« tengono alla domestica conversazione » (1). Il Barbaro si scusa di doverne parlare brevemente, e in realtà la trattazione è compendiosa e generica, limitata all'enumerazione di quelle doti principali che in parte il buon senso dell'autore, in parte l'*Etica Nicomachea* (2) potevano suggerire.

Se al Paruta abbiano servito per questo tratto della sua opera il *Cortegiano* del Castiglione e il *Galateo* del Della Casa, è difficile stabilire. È vero che, toccando dell'urbanità, si schermisce dal parlarne a lungo, dicendo che altri ne avea scritto copiosamente (3). Parrebbe dunque alludere a uno di quei due trattati, o anche a tutti e due; ma egli sta sempre sulle generali, cosicchè non è necessario pensare a fonti particolari di questo passo. Il Paruta ricorda la sincerità, la quale non deve però essere troppo loquace, la modestia, l'affabilità, l'umanità, l'urbanità.

Finalmente il Mocenigo tocca brevemente della virtù eroica, e chiude così il secondo dialogo.

Nel quale, si può concludere, troppo poco vi è di originale (4), troppo ci ricorda le fonti predilette del Paruta, in ispecial modo Aristotele, e di questo segnatamente l'*Etica Nicomachea*. Non segue però il Paruta lo stesso procedimento che nel primo libro: in questo infatti ricorre a Platone e ad Aristotele per averne aiuto alla dimostrazione di dottrine sue; nel secondo libro invece difende con argomenti spesso suoi proprî le dottrine attinte alle fonti antiche, alla tomistica, alla teologia cristiana.

---

(1) I, p. 261.
(2) Lib. IV, capp. 6 sgg.
(3) I, p. 271.
(4) Non trovo dimostrato a sufficienza dallo Zanoni, *Op. cit.*, pp. 68-70, che il P., pure derivando da S. Tommaso quanto dice su la legge naturale, pervenga ad una concezione di Dio lontana da ogni personificazione e da ogni rivelazione. — Quanto al suicidio, il P. lo condanna bensì indipendentemente da ogni criterio religioso, per ragioni di pura morale (cfr. Zanoni, *Op. cit.*, pp. 62-64); ma l'audacia di tale principio, che del resto nel P. non può escludere, ma solo sottintendere quello religioso, è scemata dal fatto che esso è di derivazione aristotelica. Cfr. Falco, *Op. cit.*, p. 47.

E importa assai tale constatazione. Qual'è di fatto l'assunto del Paruta in questo secondo libro, in cui l'originalità scarseggia assai più che nel primo, rifugiata com'è quasi esclusivamente nella parte accessoria? È di delineare il ritratto morale dell'uomo politico, di stabilire quali doti si richiedono da lui, quali precetti egli debba seguire: è insomma un assunto morale, mentre quello del primo libro si può dire, secondo i criteri di quel tempo, un assunto politico. Là si disputa della preminenza della vita attiva o della contemplativa, e il Paruta vi difende, sia pure con armi tolte a prestito ai suoi venerati maestri, la sua dottrina che dà il primato alla vita attiva o politica: nel secondo libro invece si propone all'uomo politico una guida morale, un codice di virtù, e questa guida, questo codice ci appare opera quasi interamente di derivazione. Donde derivi si è visto; notiamo dunque subito che il Paruta non ricorre a una morale pubblica fittizia, diversa dalla privata, non architetta un'etica di stato che scaturisca dal dissidio fra i bisogni della vita comune e quelli della vita politica; anzi mostra di non riconoscere tale dissidio e ricorre, per istruire l'uomo di stato, a un semplice trattato di morale, scritto non per i soli uomini di governo, ma per ogni ordine di persone, e alle dottrine del cristianesimo, indirizzate anch'esse alla comune degli uomini. Bisogna tener gran conto di questo fatto, perchè è, come vedremo, un elemento di capitale importanza per la valutazione delle dottrine politiche del Paruta.

IV.

Il terzo dialogo ha gli stessi interlocutori del secondo, e ha anch'esso una breve introduzione non dialogica, nella quale l'autore osserva che spesso degli errori prodotti dalla nostra ignoranza incolpiamo alcune cose che ci sembrano offrire occasione di male operare, mentre siamo noi che le rendiamo dannose, abusandone anzichè usarne rettamente. Tali sono i beni che ab-

belliscono la vita civile, i quali formano l'argomento di questo dialogo. In esso la parte principale è sostenuta non più dal Barbaro, nè dal Suriano, ma da Niccolò Da Ponte.

Il quale apre la discussione parlando della lunghezza della vita, che ritiene la cosa più necessaria, dopo la virtù, alla felicità dell'uomo. Nè certo a caso il Paruta mette l'elogio della longevità in bocca al venerando Da Ponte, che al tempo della pubblicazione dell'opera parutiana era già quasi nonagenario (doveva morire nel 1585 in età di 94 anni) (1). Il Da Ponte sostiene che la felicità nasce dagli abiti delle virtù, che non si possono acquistare se non con molte e frequenti azioni. Inoltre l'età giovanile non è capace della vera e perfetta virtù; perchè, essendo in essa gli spiriti più vigorosi, gli affetti sono tanto potenti che la ragione non può domarli senza difficoltà. Di più gli altri beni che adornano la virtù (le ricchezze, la salute, gli onori) non ci possono giovare se non goduti lungamente. Senza contare che la brevità della vita ci toglie di provvedere alla immortalità del nostro nome; perchè chi muore giovine non può operare molte cose memorabili, nè dar vita ad una lunga successione di figli e di nepoti.

Ma il vescovo di Ceneda trova, al solito, troppo mondano codesto desiderio della vita, e crede felice chi lascia presto questa esistenza travagliata e i beni mortali, incerti e fallaci; tanto più che la fortuna può voltarci le spalle, e che in ogni modo chi stima troppo la vita sarà sempre angustiato dal timore di perderla.

Il Grimani è dello stesso avviso; anzi aggiunge che « chiunque « di vivere ha troppa cura, poca ne ha di ben vivere » (2). Ma il Da Ponte non si arrende e ribatte le obiezioni dei due prelati; dopo di che ritorna alla divisione dei beni umani, già accennata nel primo libro, in beni dell'animo, beni naturali e beni della fortuna. I primi dipendono dalla ragione; i secondi dalla natura,

---

(1) Vedi Albèri, Serie II, vol. III, pp. 142 sgg.
(2) I, p. 282.

e quindi sono inferiori ai primi; i terzi sogliamo attribuirli al caso o alla fortuna, e quindi occupano l'ultimo posto (1).

I beni dell'animo sono le virtù, di cui si è trattato nel secondo dialogo; fra quelli naturali si ricorda per primo la bellezza, che il Da Ponte è costretto a difendere contro il disprezzo del Dandolo, del Delfino, del Grimani, del Dalla Torre. Costoro chiamano la bellezza un vano e breve ornamento, più proprio delle femmine « poco atte al meritare co 'l mezzo delle vere virtù » (2) che degli uomini civili che aspirano a maggior gloria; un fomite di vanità perniciosa, un bene fugace; e il Da Ponte risponde che la bellezza, essendo quasi un carattere impresso dalla natura a mostrare la sua predilezione, non si deve disprezzare; tanto più che la natura non opera mai a caso, onde è a credere che prepari al nostro animo una sede conveniente. Nè alla felicità civile si richiede una bellezza effeminata, ma una giusta proporzione delle membra, un certo decoro della persona, un aspetto pieno di grazia; la bellezza poi dev'essere specchio di un'anima nobile. Essa, così intesa, non conviene solo all'età giovanile, ma anche alla maturità e perfino alla vecchiaia.

Non è dunque un inno alla pura bellezza plastica, quale sarebbe sgorgato dalla penna di uno scrittore del Rinascimento; non è un volo lirico in cui si effonda un entusiasmo prettamente estetico: chè anzi qui il Paruta, lungi dal trascorrere in quegli impeti magniloquenti che gli prendevano, a dir così, la mano quando parlava di quelli che erano i suoi ideali più fervidi, si attarda con pacatezza gelida a disegnare una immagine della bellezza virile, tale da poterla fare accettare anche ai prelati del concilio di Trento.

E per vero nessuno di essi insiste nei suoi scrupoli: solo il Mocenigo mette a paro della bellezza la salute, facendo così passare il discorso a questo secondo bene di natura.

---

(1) Cfr. PLATONE, *Le Leggi*, lib. III, cap. 13.
(2) I, p. 287.

Il Valier nega che i dolori del corpo danneggino l'uomo, perchè egli deve saperli sopportare stoicamente; ma il Da Ponte, più pratico e più umano, oppone che i dolori del corpo passano agevolmente all'anima e ne impediscono le operazioni, e che gli stoici non possono convincerci che il dolore sia solo una nostra opinione.

Dopo avere così toccato brevemente, ma con indipendenza di giudizio e con un senso pratico pieno di misura, dei due maggiori beni naturali, il Paruta trae i suoi personaggi a parlare dei beni della fortuna e del loro retto uso, prendendo le mosse dall'onore. Questo, per la vita civile, è il maggiore dei beni della fortuna. Di fatto per ringraziar Dio noi l'onoriamo; e l'onore fu ordinato a premio delle azioni virtuose: non di tutte però, ma soltanto di quelle che, giovando, rassomigliano gli uomini a Dio in quella virtù per la quale soprattutto viene adorato. Le altre azioni virtuose si lodano, ma non si onorano; perciò la felicità è posta fra le cose onorabili, perchè è perfetta per sè. Ed eccoci di nuovo ad Aristotele, che aveva egli pure posta la felicità fra le cose onorevoli, non fra le lodevoli (1). Il fondamento dell'onore, aggiunge il Da Ponte, è la virtù, della quale l'onore è premio estrinseco, mentre, anche senza di esso, il premio interno è la coscienza di meritarlo. Con la quale asserzione l'autore, trascurando la morale cristiana, di cui si mostra sempre fedele seguace, e che ripone il premio della virtù in un'altra vita, proclama la virtù premio a sè stessa, precedendo di due secoli la morale di Emanuele Kant. È vero che in un uomo pio come il Paruta non è da credere che questo principio escluda quello cristiano e che egli, accennando al premio della virtù nella vita terrena, disconosca il premio maggiore che la dottrina di Cristo le assegna nell'altra: ma è pur sempre notevole che egli questo abbia sottinteso, ricordando quello espressamente. Gli è che, infervorato com'era nell'esaltare la vita politica, gli veniva fatto naturalmente di insistere su tutto ciò che a tal vita potesse crescere attrattiva.

---

(1) *Et. Nicom.*, lib. I, cap. 12.

La quistione che segue, benchè dibattuta ampiamente, è una di quelle disquisizioni sottili e sofistiche delle quali talora il Paruta si compiaceva un po' troppo.

Aristotele, che qui è chiamato per antonomasia « il filosofo » (1), aveva detto che l'onore è soprattutto fondato nella persona che onora (2); la ragione, invece, parrebbe suggerire il contrario: qual'è l'opinione giusta? Su codesto dubbio si diffondono con molta gravità e con gran sciupio di parole il Da Ponte, il Suriano, il Delfino, il Grimani, il Barbaro, il Dalla Torre, arzigogolando faticosamente su le parole di Aristotele e tediando chi si sobbarca alla fatica di leggere queste pagine fastidiose.

Togliendo poi occasione da un altro passo di Aristotele, nel quale questo filosofo scrive che l'onore è segno di opinione benefattiva (3), il Da Ponte dimostra che i primi onori spettano alle virtù più utili all'uomo, cioè alla giustizia e alla fortezza, poi alla liberalità e alla magnificenza, le quali in ciò precedono, essendo universalmente benefiche, altre virtù più perfette, come la temperanza, che giovano solo a chi le possiede. La prudenza poi partecipa degli onori di ciascun'altra virtù. Finalmente le virtù intellettive son degne di onore solo in quanto i maestri di esse, insegnando le scienze, giovano altrui.

Da ultimo si ricordano i diversi modi di onorare il virtuoso, lamentando che tali onori sieno assai meno in uso che non fossero presso gli antichi.

All'onore tien dietro la nobiltà. Su la quale Aristotele aveva enunciato teorie democratiche, affermando che è cosa ingiusta, perchè da padri virtuosi non sempre nascono figli virtuosi, anzi spesso avviene il contrario (4); che tutti i cittadini hanno da essere educati allo stesso modo, perchè uno solo è il fine comune

---

(1) I, p. 301.

(2) δοκεῖ γὰρ ἐν τοῖς τιμῶσι μᾶλλον εἶναι ἢ ἐν τῷ τιμωμένῳ [τὴν τιμήν]. *Etica Nicom.*, lib. I, cap. 5.

(3) Τιμὴ δ'ἐστὶ μὲν σημεῖον εὐεργετικῆς δόξης. *Retorica*, lib. I, cap. 5.

(4) *Politica*, lib. I, cap. 2.

all'intero stato, e nessuno è padrone di sè, ma tutti appartengono allo stato (1); che il popolo si può ammettere alle cariche pubbliche, quando abbia il censo richiesto, o quando, come a Tebe, si sia astenuto per un tempo prescritto dalle opere meccaniche, o quando, come a Marsiglia, i plebei sieno stati giudicati degni di essere ascritti alla classe dei cittadini e dei governanti (2). Non si creda però che il Paruta aderisca in tale materia alle opinioni aristoteliche; anzi difende ad oltranza il privilegio della nobiltà contro le obiezioni che mette in bocca al Dalla Torre, al Valier, al Foglietta, al Delfino, al Bolani, al Grimani.

Di questo fatto darebbe già plausibile spiegazione l'essere il Paruta un gentiluomo veneziano, cioè un membro di un'aristocrazia tanto gelosa delle sue prerogative quanto operosa e benemerita della patria. Ma non basta. Già il Comani faceva osservare (3) come il Paruta in codesto passo si facesse il portavoce di quella nobiltà di data recente, che allora era ancora tenuta depressa dall'antica, e come appunto in quella nobiltà recente, nella nobiltà « curta », fossero gli aristocratici più accaniti, mentre solo nella « lunga » vi era qualcuno che si professava avverso alla nobiltà ereditaria e avrebbe voluto un governo di vecchi saggi senza distinzione di casta (4).

Esaminando con cura il passo in quistione, si avrà la conferma di tutto ciò.

Il Da Ponte pone accanto all'onore la nobiltà; « perocchè, « tuttochè ella non sia propria virtù di cui la possede, ritiene « nondimeno certo nome di virtù, e da lei dipende, non essendo « altro la nobiltà che una virtù di maggiori » (5). Ma al Dalla

---

(1) *Politica*, lib. VIII, cap. 1.

(2) *Politica*, lib. VI, cap. 4.

(3) *Op. cit.*, pp. 41-42.

(4) Cfr. Ranke, *Zur Venetianischen Geschichte*, Leipzig, 1878, pp. 35-36 e pp. 64 sgg. Si noti che il P., dopo aver avuto nel 1565 e 66 la carica di *Savio agli Ordini*, fu poi, fino al 1580, tenuto lontano dagli uffici appunto dai nobili « longhi » dominanti; i quali furono nel 1582 rovesciati dai nobili « curti ». Cfr. A. Pompeati, *Op. cit.*

(5) I, p. 315. Il Tasso dà una definizione della nobiltà alquanto più com-

Torre non pare che la nobiltà sia « l'ombra della virtù che più « non è al mondo » (1), chè in tal caso non sarebbe da pregiare. Egli crede che sia null'altro che la propria virtù; onde si può dir nobile chiunque è nato atto alle virtù, e in esse esercitato; perchè tutto il genere umano ebbe la stessa origine, e tutti siamo nati nobili e chiari, atti alle virtù, e ci rendiamo oscuri e vili dandoci ai vizi. Il Foglietta trova che queste « troppo « severe opinioni non ponno accomodarsi a' nostri costumi ci- « vili » (2), e che bisogna seguire in ciò l'uso comune e riporre la nobiltà nelle virtù e nelle ricchezze de' maggiori; ma il Valier stima più nobile la povertà di Aristide che le ricchezze di Mida, e l'umile origine di Socrate che l'alto lignaggio di Sardanapalo, concludendo che « come non è buono quel grano che nasce in « bel paese, ma ben quello che è d'ottimo nutrimento; così non « è nobile colui che da parenti illustri discende, ma ben chi è « di giovamento altrui con le sue lodevoli operazioni » (3).

A chiarire i termini della quistione interviene di nuovo il Da Ponte. Col nome di nobiltà, dice il vecchio ambasciatore, si vollero solo significare la virtù e le ricchezze dei maggiori, onde deriva nei posteri certa chiarezza che loro acquista il favore delle persone; e perchè una tal nascita dipende dalla sorte, è detta bene di fortuna. Quindi può accadere che alcuno, nato nobile, degeneri dai suoi maggiori: per la qual cosa coloro che alla nobiltà della nascita aggiungono l'imitazione delle virtù avite, si dicono non solo nobili, ma anche generosi; il quale epiteto indica che in essi la virtù è unita con la nobiltà.

Queste parole, come non possono convincer noi, neppure convincono messer Jacopo Contarini, il quale chiede: Ma perchè si stima tanto la nobiltà, anche quando è degenere?

---

plessa, ma in sostanza analoga a quella del P. La nobiltà, secondo lui, è « virtù di schiatta conosciuta per molte e continuate operazioni ». Cfr. *Il Forno o vero De la nobiltà*, nei *Dialoghi* cit., vol. II, p. 241.

(1) I, p. 315.

(2) Ibid.

(3) I, p. 316.

La risposta del Da Ponte è abile, per quanto sofistica. Dice l'ambasciatore: Spesso gli uomini, non potendo trovare la verità, si accontentano del verosimile. Ora, come è verosimile che da buoni padri nascano buoni figli, così si ha in pregio la nobiltà dei natali. E come si scelgono nelle razze migliori i cavalli, i cani, gli alberi, le erbe, così si preferiscono i nobili per il maneggio dello stato, perchè danno maggiore speranza di sè.

Ma, osserva il Delfino, le piante e gli animali seguono sempre certe loro qualità naturali; invece gli uomini sono mutati dalla consuetudine, quasi da una seconda natura. E come nelle arti non basta esser figli di padre fabbro o musico per esser tali, così è delle virtù, che i buoni legislatori vollero fossero, come le arti, apprese dai cittadini con l'esercitarvisi fin dalla più tenera età.

A tale obiezione replica il Da Ponte che la nobiltà ci dà la prima naturale inclinazione a seguire il bene, onde meglio ci si imprimono nell'animo i buoni costumi. In generale una cosa è tanto più perfetta da quanto più perfetta cagione deriva. E se ciò si avvera nei bruti e nelle piante, perchè negar che si avveri nell'uomo, in cui anche la parte generatrice è più perfetta? Inoltre i buoni pongono ogni cura nell'ammaestrare i loro figliuoli nella virtù; cosa che invece i cattivi trascurano.

Neanche questi argomenti convincono il Bolani, il quale sostiene che il padre non può trasmettere al figlio che le qualità del corpo. E se anche in ciò si riscontrano eccezioni, come si potrà nelle qualità dell'animo argomentare la virtù del figlio da quella del padre?

Ma l'anima, ribatte l'ambasciatore, ha bisogno del corpo per esercitare le virtù, le quali tanto più sono perfette quanto il corpo è migliore. Perciò insieme con le qualità del corpo passano dal padre al figlio anche certe disposizioni morali. A questo mirano gli ordini di alcune città, in cui ai nobili si vieta per legge di contrarre matrimonio con gente del popolo, per non corrompere la gentilezza del sangue; come si osserva a Venezia e per qualche tempo si osservò a Roma. E per la stessa ragione alcuni

popoli, pur devoti ai loro principi naturali, negano obbedienza ai principi stranieri.

Il Dandolo riconosce che la nobiltà è da tenere in qualche conto, ma osserva che spesso nasconde grande viltà; e molti non hanno altri meriti che quelli ereditati dagli avi, mentre invece la nobiltà importa l'obbligo di operar nobilmente.

Sta bene, replica il Da Ponte; ma non per questo si toglie alla nobiltà il suo privilegio; perchè se due persone non hanno ancora dato alcuna prova di sè, si preferirà negli onori il nobile, per la buona opinione che dà la sua nobiltà e per l'obbligo che egli ha di riuscir buono. E a pari merito si onorerà di più il nobile, essendo utilissimo alla vita civile il pregiare la nobiltà, per invitare i cittadini a servire la patria e ad esporre per essa vita e sostanze, allettati dalla speranza che la loro virtù venga premiata anche nella posterità. Di più la nobiltà produce alcune degne virtù, come la magnificenza e la magnanimità; i nobili hanno alti pensieri, non isperando lode dalle cose mediocri; non insuperbiscono per gli onori e le ricchezze, come gli uomini nuovi, essendo già avvezzi ai comodi e alle dignità; e questi stessi beni sono nei nobili meno invidiati, perchè meglio usati o perchè paiono dovuti alla nobiltà. Il Barbaro compie da ultimo l'apologia, accennando all'utilità dell'esempio che vien dato dalla nobiltà.

E perchè il Grimani osserva che vi è più merito nell'aprirsi da sè il sentiero della virtù che nel trovarlo già aperto (1), il Da Ponte risponde che la nobiltà, se per sè non accresce il me-

---

(1) Lo Zanoni, *Op. cit.*, pp. 73-4, per una curiosa confusione, deduce la dottrina parutiana su la nobiltà non dalle parole del Da Ponte, che ribatte le obiezioni altrui ed enuncia le vere idee del P., ma proprio dalle obiezioni stesse, attribuendo al P. opinioni contrarie a quelle che è ovvio intendere dalla lettura del dialogo. Ed ecco foggiato un P. convinto che la nobiltà non è che la virtù, un partigiano, o quasi, delle dottrine umanistiche su la nobiltà, e così sia. Del resto non è la prima volta che tocca al P. di essere inteso a rovescio. Il Monzani, per es., non aveva affermato che il P. prepone la vita contemplativa alla vita attiva?

rito, presta occasione al meritare; poichè una scintilla di virtù risplende fra le tenebre dell'ignobiltà, ma rimane offuscata, se non è chiarissima, dal fulgore della nobiltà: onde l'uomo ignobile, anche ben disposto alla virtù, facilmente divien pigro nell'acquistarla, il nobile invece vi è spronato dalla nobiltà.

Una domanda del Molino offre poi il trapasso ad una trattazione più particolare, chè egli vuol sapere quale sia la natura della nobiltà, quante generazioni nobili occorrano a formare la vera nobiltà, in quali virtù debbano essere eccellenti queste generazioni, e donde si abbia a prendere il criterio per distinguere i diversi gradi di nobiltà.

La risposta la dà ancora il Da Ponte, dicendo che la nobiltà ha radice nella virtù e nell'onore, e cioè che fondatori di vera nobiltà sono quelli che, essendo virtuosi, ne hanno conseguito qualche onore. Ma a fondare la nobiltà si richiede che sieno stati virtuosi e onorati almeno tanti dei maggiori quanti occorrono a generare la buona opinione; e crede il Da Ponte che sieno da fissare nel numero di tre, per la curiosa ragione che « il testimonio di tre, come si dice in proverbio, è atto a pro- « vare ogni verità » (1). Quanto più lunga poi sarà la successione degli avi virtuosi, tanto maggiore sarà la nobiltà, venendo sempre più confermata la buona opinione. E daranno maggiore nobiltà le virtù più utili allo stato, cioè la giustizia e la fortezza; per la qual cosa quella famiglia che avrà avuti uomini famosi nelle cose militari e nelle civili, sarà stimata più nobile di un'altra che abbia avuto solo capitani o senatori, o tanto meno letterati.

Qui esce fuori il Milledonne a proporre la quistione che certo più di tutte doveva stare a cuore al Paruta: « Io vorrei sapere », chiede il buon segretario, « se una famiglia che non sia molto « antica nella città, quando saranno però già fioriti in lei al- « cuni uomini virtuosi, possa pareggiarsi di nobiltà con le fa- « miglie più vecchie » (2).

---

(1) I, p. 324.
(2) I, p. 327.

E il Da Ponte risponde difendendo la nobiltà recente: « Se « l'antichità si stima per la virtù »,..... « certa cosa è che molto « più prezzar si deve la virtù; perciocchè l'antichità per sè stessa « non è d'alcuna forza, ma ben accompagnata con la virtù e con « gli onori, suole accrescere nobiltà, perchè conferma quell'ope- « nione onde fu detto ella derivare » (1). Ma talora le famiglie umane, come quelle delle piante e degli animali, vanno tralignando, con l'invecchiare, dalla primitiva bontà; « e molti nati « delle più antiche e più illustri famiglie, riescono spesso così « privi d'ogni grazia di natura e d'ogni buona qualità, che aper- « tamente si vede, tali famiglie, a guisa di arbori troppo invec- « chiati, non ritenere più virtù di mandar fuori de' suoi gentili « frutti » (2). Parole che dovevano avere « savor di forte agrume » per la vecchia nobiltà allora dominante a Venezia, invitata a specchiarsi in questi avanzi degeneri senza sangue e senza vita, in cui, secondo il Paruta (e, giova ricordarlo, secondo i dettami della scienza dei nostri tempi) (3), sono destinate a finire le famiglie più antiche. Tanto più che seguono queste altre parole, che sembrano quasi le prime avvisaglie della prossima riscossa della nobiltà « curta »: « All'incontro, molte case nobili traspor- « tate d'altre città, e inserte in nuovo ordine di cittadinanza, « a guisa di gentil piante tolte dal suo terreno natio e in altro « più fertile portate, rendono abbondantemente fiori e frutti »..... « Oltracciò, molti sono, a' quali il principio della loro nobiltà, « recente nella memoria degli uomini, reca maggior gloria che « ad altri non fa l'origine sua, sepolta nell'antichità » (4). Non erano i Paruta di origine lucchese? E non erano divenuti nobili al tempo della guerra di Chioggia? (5).

---

(1) I, p. 328.

(2) Ibid.

(3) Del resto nel P. questa dottrina apparisce di derivazione aristotelica. Cfr. Falco, *Op. cit.*, p. 31.

(4) I, p. 329.

(5) Vedi la « vita » del P. che lo Zeno prepose alla ristampa delle *Istorie veneziane* del P. stesso, che è nel t. III della collezione *Degl'istorici delle*

La considerazione che le ricchezze giovano alla nobiltà serve a rivolgere la discussione su quest'altro bene di fortuna.

Anche qui troviamo il solito dissidio fra l'austerità idealistica, anzi utopistica degli uni, e la ragionevolezza positiva, pratica degli altri. Ed è giusto riconoscere che, come ebbe a dimostrare il Supino, nella dottrina economica del Paruta sono « principî « scientificamente così giusti da esser degni di un economista « moderno » (1).

Già anche nell'esprimere il concetto morale della ricchezza il Paruta si guarda cautamente dalle esagerazioni degli asceti e dichiara giudiziosamente, per bocca del Da Ponte, che « le ric- « chezze sono da annoverarsi fra quelle cose che per loro propria « natura nè buone nè cattive sono, ma secondo l'uso che se ne « fa, secondo la persona che se ne serve, l'uno o l'altro diven- « tano » (2). È vero che furono disprezzate da molti savi come impedimento alla vita virtuosa, ma questi, imitando coloro che per drizzare le tavole torte le piegano alla parte contraria, ciò fecero per toglier l'uomo dal soverchio desiderio di esse, in cui gli è facile trascorrere. Il che non impedisce, aggiunge il Suriano, che il desiderio di arricchire sia in noi altrettanto naturale quanto quello di vivere: poichè la natura provvide i bruti delle cose necessarie alla loro vita, ma nell'uomo che fece povero, nudo e soggetto a molti bisogni, inserì questo desiderio delle ricchezze, e a lui diede ingegno e industria per acquistarle, acciocchè potesse procacciarsi tutte le cose che gli fossero necessarie non pure al vivere come gli altri animali, sì al vivere umanamente, cioè con quella certa eleganza e dignità che si richiede alla vita civile propria degli uomini.

« Il desiderio della ricchezza, in queste bellissime osservazioni « del Paruta, non è più confuso col desiderio sfrenato di accu-

---

cose veneziane i quali hanno scritto per pubblico decreto, Venezia, 1718, appresso il Lovisa.

(1) Supino, *Op. cit.*, p. 12.

(2) I, p. 336.

« mulare denari, non è più criticato partendo da preconcetti « di morale ascetica e purista ereditati dai canonisti e dagli sco- « lastici. Qui la ricchezza è considerata dal suo vero punto di « vista, come quella che non solo ci dà il mezzo di soddisfare i « bisogni più urgenti e necessarî, ma che quando è posseduta in « maggiori proporzioni ci dà adito a procacciarci quanto occorre « per la vita civile, a soddisfare bisogni più nobili e più elevati. « Il desiderio della ricchezza diventa allora un desiderio giusto, « diventa il desiderio istintivo nell'uomo di vivere e di miglio- « rare la propria posizione sociale; quello che per gli altri scrit- « tori era condannabile, diventa per il Paruta umano e mo- « rale » (1).

Ed ecco accanto al moralista giudizioso e misurato far capolino l'economista profondo, il precursore anzi dell'economia moderna (2). Le ricchezze, continua il Suriano, ci prestano i cibi, le vesti, le case, reggono le famiglie e le città, accrescono la prospera fortuna, non lasciano sentire i colpi dell'avversa, e ad ogni nostra azione apportano forza e dignità maravigliosa. Esse favoriscono le arti, fomentano l'industria, essendo necessario per acquistarle lavoro e fatica, e non sono disprezzate che da quelli che non sanno bene usarle.

Insomma siamo ben lontani da altri scrittori di quel tempo, per esempio da Felice Figliucci e da Nicolò Vito di Gozzi (3), i quali con grettezza di vedute considerarono la ricchezza solo come il mezzo per soddisfare ai più urgenti bisogni. Il Paruta dunque « comprende il lato economico della ricchezza, mentre « gli altri scrittori della stessa epoca o la esaminano solo ana-

---

(1) Supino, *Op. cit.*, p. 16.

(2) È strano che lo Zanoni, *Op. cit.*, pp. 74 e 81, neghi alle dottrine del P. quel valore economico, che pure è tanto evidente.

(3) F. Figliucci, *Della Politica overo scienza civile secondo la dottrina d'Aristotile*, in Venetia, 1583, p. 18. — Vito di Gozzi, *Dello stato delle republiche secondo la mente di Aristotile, con essempi moderni*, in Venetia, 1591, p. 37. — Vedi Supino, *Op. cit.*, p. 12.

« lizzando il bene e il male che arreca, o peggio ancora, non « tengono conto che del solo male » (1).

Ritorniamo al dialogo. Il vescovo di Ceneda risponde al Suriano con un'acerba critica della ricchezza e un elogio enfatico della povertà, improntati l'una e l'altro ai più esclusivi pregiudizi dell'ascetismo scolastico (2). Anzi la loro intemperanza ci appare forse troppo voluta dall'autore che tende così a dar risalto, per virtù di contrasto, alle saggie idee opposte dal Da Ponte a quelle dell' austero prelato; e realmente in tale contrasto esse acquistano un'efficacia notevole e una forza innegabile di persuasione (3).

---

(1) Supino, *Op. cit.*, p. 13.

(2) Anzi monsignor di Ceneda va assai più in là di S. Tommaso, il quale era ben lontano dall'approvare l'opinione di coloro che facevano della miseria una condizione di perfezione umana. Certo egli non fa consistere la beatitudine perfetta nella ricchezza, ma afferma che l'uomo ha anche un fine terreno da conseguire, che è la beatitudine imperfetta, per cui sono necessarî i beni esteriori, purchè usati solo come strumento e proporzionati ai bisogni della vita. Anzi vi sarebbe disordine se alcuno si privasse del suo per darlo ad altri, senza serbare ciò che gli è necessario per vivere secondo la propria condizione. Cfr. T. Fornari, *Op. cit.*, pp. 20-21.

(3) Il che non riesce al P. quando, come fa spesso, non cerca di trarre il contrasto dal tono delle parole dei contendenti, ma da uno sciupio tedioso di concetti oziosi, sovrapposti e quasi appiccicati con troppo evidente artifizio al disegno naturale del dialogo. Questa osservazione si connette a un giudizio generale sul valore formale, letterario dell'opera parutiana, giudizio in cui gli studiosi non sono d'accordo. Mi si consenta quindi, brevemente e per incidenza, di dire anche la mia. Il Corniani, *I secoli della letteratura italiana*, Brescia, 1809, t. VI, art. 33, seguito dal Meneghelli, *Elogio di P. P.*, Venezia, Bernardi, 1812, accusa il P. di aver negletta la forma, e il Mézières, *Op. cit.*, oltre al ripetere questa censura, riferendola a tutte le opere del P., nota altri difetti particolari alla *Perfezione della vita politica*. Egli lamenta che il P. abbia scelta la forma dialogica senza rendersi esatto conto delle difficoltà che presentava. Di qui il tono monotono del linguaggio, che è eguale in bocca a tutti gli interlocutori, così da non rendercene vive e distinte le singole personalità; di qui le digressioni lunghe e remote dal filone centrale della discussione; di qui il fastidio delle obiezioni messe lì troppo evidentemente per richiamare la risposta. Ora tutto questo mi pare innegabile: in realtà l'inesperienza nel trattare la forma dialogica è nel P. così palese, che non so davvero come si possa scambiarla con la « severità del dialogizzare, richiesta dalla stessa elevatezza dei sog-

L'opinione del Da Ponte, o, che fa lo stesso, del Paruta, è che al vivere civile bisognano le ricchezze non infinite, ma limitate al decoro « della persona e dei costumi locali » (1). La ragione ci fa chiamar ricchi tutti quelli che nel grado loro possono vivere comodamente e con qualche dignità. L'argento e l'oro ci sono strumenti per acquistare i cibi, le vesti e quelle ricchezze naturali, da cui queste cose ci sono prestate (per esempio gli armenti e le possessioni), ma di per sè non valgono a soddisfare i nostri bisogni (2).

E siccome il Foglietta oppone che in tal guisa sarebbero ricchi tutti, all'infuori dei più umili artigiani e contadini, mentre invece non è questa la ricchezza richiesta a far felice l'uomo civile; il Da Ponte chiarisce il proprio pensiero, chiamando ricco « colui, il cui avere è tanto che possa fare ufficio di buon padre « di famiglia e di buon cittadino: ciò è a dire, che senza bisogno

---

« getti disputati, non che dalla gravità dei personaggi che prendono parte « alla disputa ». Son parole del Falco, *Op. cit.*, p. 12; il quale ha assai più ragione quando dice che il P. dimostra « una squisita maestria dello « scrivere disposata ad ampia e sicura padronanza della classica lingua « italiana » (ibid.), e che « anco disputando con rigore scientifico questioni « filosofiche, il suo linguaggio mai non somiglia quello degli Scolastici, « punto ha del loro gergo, anzi ammiransi in quei Dialoghi dizioni nobili « ed eleganti » (p. 21). Questo in generale; poichè non mancano nello scritto del P. negligenze di forma, immagini strane e metafore strampalate, e soprattutto non manca qua e là una certa verbosità, una certa ridondanza fiorita di frasi che, voluta forse a bello studio dall'autore per temperare l'aridità della materia, riesce talvolta all'effetto contrario. Non per questo è giustificato il giudizio eccessivo di Giuseppe Ferrari, che nel suo brillante ma poco sereno *Corso sugli scrittori politici italiani*, Milano, 1862, chiama il P. « scrittore diffuso, prolisso, d'un'interminabile lungaggine nei suoi « sviluppi, fastidiosissimo nella sua verbosità » (lez. XIX). Piuttosto è da osservare che i pregi letterarî del P. tradiscono più l'assiduo e pertinace studio dei classici antichi di quello che un buon gusto naturale, che sappia dar vivo sapore di originalità allo stile. L'originalità dello stile parutiano non va davvero più in là dei difetti che abbiamo notato. Anche su questo argomento l'opinione dell'ultimo studioso del P., dello Zanoni (pp. 44, 45, 50), è poco chiara.

(1) I, p. 345.

(2) Come mai lo Zanoni potè scrivere che il P. sembra che identifichi falsamente la ricchezza col danaro (p. 74)?

« avere dell'altrui, possa, con le proprie rendite, allevare libe-
« ralmente la famiglia, e cessando d'ogni opera vile, attendere al
« governo della repubblica, alle lettere, all'armi, o ad altro ono-
« rato e nobile esercizio » (1).

Ma il Grimani trova che tale condizione è rara : chi ha troppo, chi manca del necessario; onde vorrebbe che fossero agguagliate le facoltà di tutti. In altre parole, egli sarebbe partigiano del comunismo.

Anche nella confutazione di questa dottrina il Paruta enuncia idee non sempre originali, ma « profonde e degne di un grande « pensatore » (2). Il Dandolo fa osservare che l'agguagliamento dei beni vagheggiato dal Grimani non è cosa possibile, nè desiderabile, perchè si distruggerebbero la liberalità e la magnificenza; gli uomini diventerebbero pigri e si darebbero all'ozio, non essendo tutti capaci delle arti più nobili; possederebbero egualmente i vili e i benemeriti e valorosi; e sebbene anche oggi ciò si veda, si sopporta, stimandosi, com'è in realtà, che il caso e la fortuna, non alcun giudizio degli uomini, nè certo ordine delle città dia e tolga le ricchezze. E anche se l'eguaglianza fosse un bene, è difficile capire come si potrebbe introdurre, e introdotta conservare, giacchè converrebbe trovare un luogo senza abitanti nè padroni, mentre poi la diversità nel numero dei figli farebbe di nuovo ritornare alla diseguaglianza. Più difficile sarebbe il dividersi gli strumenti, il danaro, il suolo, gli animali, sicchè bisognerebbe ricorrere alla comunità dei beni e dei figli descritta da Platone.

D'altra parte il Bolani crede che qualche cosa sia pur da fare per togliere la stridente diseguaglianza delle fortune, fomite di malcontento da una parte, di insolenza dall'altra; e vorrebbe una legge che limitasse le ricchezze. Ma al Da Ponte neanche questo sembra spediente opportuno; perchè le contese non na-

---

(1) I, p. 347.
(2) Supino, *Op. cit.*, p. 89. Cfr. anche Zanoni, *Op. cit.*, p. 75.

scono di solito per le cose necessarie, delle quali pochi mancano, ma per le cose superflue, nelle quali l'appetito è insaziabile. Dunque ci vuole un rimedio più facile e più sicuro: cioè agguagliare secondo proporzione geometrica la condizione delle persone, col distribuire variamente gli onori e le cariche della città; sicchè i più ricchi e i più poveri sieno più o meno partecipi delle dignità e delle gravezze. E cita ad esempio la costituzione di Servio Tullio. Qui è posto nettamente e praticamente, com'ebbe ad osservare lo Zanoni (1), quello che oggi vien detto il problema tributario, ed è riconosciuto come base di tutte le controversie, anche politiche. È vero che a questa considerazione così moderna e positiva ne segue una assai più astratta e meno pratica; quella cioè che la fatica e lo studio che il legislatore dovrebbe porre nel pareggiare gli averi, saranno meglio impiegati nel levare dall'animo dei cittadini lo smodato desiderio della ricchezza. Ma forse è qui adombrato un rimprovero ai concittadini del Paruta, che incominciavano fra il lusso e i vizi a scordare la modesta e operosa vita degli avi; forse vi suona un presagio delle funeste conseguenze che dovevano apportare a Venezia le sue ricchezze.

E un'altra eco della vita, se non di Venezia, del Paruta, troviamo nel passo che segue, che tratta della prole, compresa anch'essa fra i beni di fortuna. Certo il padre affettuoso si cela dietro il coscienzioso ragionatore, dietro il trattatista pacato e obiettivo, che mira più a convincere che a commuovere; ma ad ogni modo codesto indugiar di proposito su tale particolare, che parrebbe di secondaria importanza, ci rivela ancora una volta come lo scrittore s'accordasse con l'uomo.

Il Dandolo dichiara i figli necessari alla felicità umana, perchè i figli e i nipoti perpetuano il nome, l'onore, le prosperità dei padri e degli avi. Perciò molti si affaticano ad acquistare ricchezze per i loro figli (2). E il Da Ponte aggiunge che nessun altro de-

---

(1) *Op. cit.*, p. 76.

(2) Il Supino, *Op. cit.*, p. 16, nota l'importanza di questo concetto, il quale

siderio è così comune a tutti gli esseri viventi come quello di lasciare un proprio simile; ma nell'uomo è tanto più vivo quanto è accresciuto dalla ragione; « perciocchè, altrettanto di comodo, « vecchio e debole fatto, n' aspetta il padre da' figliuoli da sè « generati, quanto esso ha loro prestato nella prima tenera età, « di tanti aiuti bisognosa ». Dunque la prole dà grande perfezione e grande vantaggio all'umanità; « ma grandissima conso- « lazione ci nasce dal vedere i figliuoli riuscir buoni e savi, che « diano testimonio della virtù de' loro genitori, come fa l'arbore « della qualità delle radici, e i frutti della bontà della pianta » (1). Quando queste parole uscivano alla luce, il Paruta, ammogliato da quattordici anni, poteva già sperare dai suoi figli « grandis- « sima consolazione »; nè le sue speranze andarono deluse (2).

D'altra parte come ci si palesa il lato egoistico delle dottrine del Mocenigo e dei suoi pari, quando udiamo l'arcivescovo di Cipro lamentare le noie che danno i figliuoli, le brighe, le molestie di una famiglia numerosa, gli affanni che desta sempre la salute dei figli, il dolore di perderli!

Senonchè la discussione trapassa subito ad altro argomento, perchè il Grimani accanto ai figli ricorda gli altri congiunti e gli amici, e si viene così a parlare dell'amicizia.

Nè deve sembrare strano che il Paruta, cui erano familiari gli scrittori latini non meno dei greci, attingesse ampiamente

---

palesa come il P., riconoscendo l'influsso che l'amore della famiglia esercita sul desiderio della ricchezza, mostri di pregiare rettamente, con una chiara percezione di quello che i Tedeschi chiamano momento etico, il valore dell'istinto di arricchire, dagli altri scrittori riguardato soltanto come egoistico.

(1) I, p. 353.

(2) Giovanni Paruta, figlio di Paolo, nella « informazione » su la vita del padre pubblicata dal Cian, *Paolo P., Spigolature*, in *Arch. Ven.*, t. XXXVII, 1889, P. I, racconta che il padre suo ebbe sei figliuoli, quattro maschi e due femmine, ed aggiunge con schietta semplicità che « tutti sono riusciti « di consolatione al padre » (p. 121). Dei quattro maschi sappiamo dallo Zeno, *Op, cit.*, che furono, oltre Giovanni, Marco, consigliere, Lorenzo, cavaliere, che morì ambasciatore in Savoia, e Francesco, nel cui unico figlio Paolo si estinse al tempo dello Zeno questa linea della famiglia Paruta.

per questo soggetto alla famosa operetta di Cicerone, la quale del resto aveva tanto di comune con l'*Etica Nicomachea* di Aristotele e col *Liside* platonico. Così il Paruta, a somiglianza di Platone (1), di Aristotele (2), di Cicerone (3), pone a fondamento dell'amicizia la virtù; e anzi fa sua la definizione aristotelica, secondo la quale l'amicizia è una virtù, o cosa con lei congiunta (ἀρετή τις ἢ μετ' ἀρετῆς) (4). Essa quindi conviene ad ogni età e ad ogni condizione, perchè gli amici non si amano per il vantaggio proprio, ma per sè stessi e per la loro virtù (5). La natura stessa, facendoci socievoli, ci invitò all'amicizia. « Nella « quale con più stretto e particolare nodo ci lega la nostra vo- « lontà, che da sè stessa, se rea usanza non la volge altrove, « volentieri si piega ad amare i buoni e a noi simili » (6).

Per acquistare un bene così grande bisogna dunque procurare di avere scienza, virtù e altre doti tali da conciliarci l'affetto degli altri; ma vi si deve aggiungere la benevolenza, perchè nell'amicizia l'amore è reciproco (7). Le amicizie poi devono sorgere dalla somiglianza dei costumi; senza la quale non nascono, e le già fatte si sciolgono (8). È vero che talora fra simili nasce odio e fra contrarî affetto; ma non ne è cagione la somiglianza o la diversità, bensì il vantaggio o l'onore che reciprocamente si aspetta. E nelle cose naturali si avvera lo stesso fatto; chè se una cosa appetisce la cosa contraria, ciò fa per ridursi a certa mediocrità, correggendo un eccesso con l'eccesso opposto (9); così la terra arsa cerca la pioggia perchè la liberi dal caldo.

---

(1) *Liside*, capp. 9-10.
(2) *Et. Nicom.*, lib. VIII, capp. 3 sgg.: lib. IX, cap. 9.
(3) *Laelius*, capp. 5-7.
(4) *Et. Nicom.*, lib. VIII, cap. 1.
(5) Cfr. *Laelius*, capp. 8-9.
(6) I. p. 358.
(7) Cfr. *Laelius*, cap. 5; ARISTOTELE, *Retorica*, lib. II, cap. 4.
(8) Cfr. *Laelius*, cap. 8.
(9) Cfr. *Et. Nicom.*, lib. VIII, cap. 8.

L'amicizia si deve dimostrare soprattutto col beneficio (1); e inoltre gli amici non devono mai essere incaricati di cose illecite, perchè nessuno è tenuto ad abbandonare l'onestà per amicizia (2). Anzi convien guardarsi dall'importunare con frequenti richieste l'amico, specialmente nelle cose più difficili; e particolarmente dall'insistere in modo che dal rifiuto opposto a tale insistenza possa sorgere qualche malumore.

Finalmente l'amicizia perfetta non può aver luogo che fra pochi; quella più volgare invece si estende alquanto più largamente, ma neanch'essa deve giungere a un numero soverchio: « pe-« rocchè con tanti conversare non si può; e levata dall'amicizia « la conversazione, s'ella non muore affatto, almeno s'addormenta « sì fattamente, che niente operando, più a cosa morta che a « viva si rassomiglia » (3). Di più gli amici si devono amare con molto affetto e molta sincerità; per la qual cosa all'amicizia « deve andar avanti un dritto giudicio della persona; la quale « prima si conosca di natura e di costumi amabili, poscia si ponga « ad amarla, e fermarne, co 'l tempo e con la consuetudine, seco « l'amicizia. La quale perciò suole rassomigliarsi al vino, che « quanto più è vecchio, tanto è migliore; e come ha bisogno di « una lunga isperienza, così nè facilmente nè con molti si può « contragger vera e sincera. E quelle amicizie che tosto si fanno, « a guisa di piante che come tosto crescono, così tosto si muoiono, « convengono tosto venir meno » (4).

Così ha termine questo piccolo trattato dell'amicizia inserito nel dialogo parutiano, destituito, a dir vero, di qualsiasi originalità, ridotto com'è a una parafrasi di passi di Cicerone e di Aristotele.

Il Grimani conduce poi la discussione su la libertà, annoverata anch'essa fra i beni esterni della vita civile; ed essa porge occa-

---

(1) Cfr. *Laelius*, cap. 13.
(2) Cfr. *Laelius*, capp. 11-12.
(3) I, p. 370. Cfr. *Laelius*, cap. 5; *Et. Nicom.*, lib. IX, capp. 10 e 12.
(4) I, p. 370. Cfr. *Laelius*, cap. 22.

sione al Paruta di agitare la quistione della miglior forma di governo.

Il Paruta, stabilito da una parte il diritto naturale dell'uomo alla libertà (1), dall'altra la nobiltà e perfezione di un comando legittimo, che corrisponda all'armonia dei diversi ordini dello stato e all'armonia di tutte le cose create, dichiara la necessità della servitù, che è cosa naturale, essendo per natura parte degli uomini più rozzi e disposti alle opere servili. Quindi la servitù non è niente più di impedimento al servo per acquistare la sua perfezione, che sia alla talpa l'esser cieca: e però il servo dev'essere tanto temperante e giusto da potere esercitar bene le sue opere servili, seguendo il comando altrui, e conseguire quella parte di felicità di cui la sua natura lo fece capace, e che pure per l'uomo libero sarebbe irrisoria.

Questa dottrina, che nel pagano Aristotele non ci stupisce (2), ci stupirebbe all'incontro nel cristiano Paruta, se dimenticassimo che essa non è estranea ai padri della Chiesa e allo stesso San Tommaso (3), e che dietro al filosofo mite e sereno vigila sempre il gentiluomo veneziano, geloso dei privilegi della sua casta. Quindi non ci sembreranno strane quest'altre parole che mette in bocca al Dandolo: « Li veri servi può il principe ado-
« perare in qualunque cosa più gli piace, senza fare loro ingiuria;
« perocchè il servo, in quanto ch'egli è tale, non ha quasi alcun

---

(1) Giustamente lo Zanoni, *Op. cit.*, p. 77, rileva come il concetto che ha il P. della libertà, che sembra confondere col libero arbitrio, sia lontano da una concezione moderna e determinata.

(2) Ὅτι μὲν τοίνυν εἰσὶ φύσει τινὲς οἱ μὲν ἐλεύθεροι οἱ δὲ δοῦλοι, φανερόν, οἷς καὶ συμφέρει τὸ δουλεύειν καὶ δικαιόν ἐστίν. *Politica*, lib. I, cap. 2.

(3) S. Tommaso accetta la teoria di Aristotele su la schiavitù, non guidato, come Aristotele, dal principio della ineguaglianza naturale fra gli uomini, ma da quello della ineguaglianza morale. Perciò ammette la schiavitù non pure fra gli individui, sì anche fra le nazioni. Cfr. Sancti Thomae Aquinatis ex ordine ecc. *Preclarissima commentaria in octo libros Politicorum Aristotelis*, Operum t. VI, Parisiis, apud Societatem bibliopolarum, MDCLX, lib. I, lect. III e IV, lib. VII, lect. II. — Cfr. anche Fornari, *Op. cit.*, pp. 36-37.

« esser proprio: ma i nobili e generosi, benchè sudditi, non si « debbono astrignere ad alcun ufficio servile, anzi onorare con i « carichi più degni; ne' quali essi prontamente servendo al loro « prencipe o alla loro repubblica, niente verrà l'obbligo di tale « servizio a scemare della loro libertà, nè a deviarli da quella « strada che questi signori hanno segnata all'uomo civile felice, « per giugnere al colmo di tutti i beni umani » (1).

Ma importa assai, osserva il Grimani, che l'uomo abbia a vivere in un'ottima repubblica, « nella quale, virtuosamente ope- « rando, venga a prestare insieme ufficio di buon cittadino e « d'uomo da bene » (2). Questo governo perfetto è, secondo il Foglietta, il regio, cui tengon dietro la repubblica aristocratica e la democrazia ben regolata. Il Suriano invece parteggia, seguendo Aristotele (3), per la repubblica di ottimati, che non lascia oziosa nè priva di premio la virtù di alcuno, e non desta quindi, come il governo di un solo, il malcontento, che conduce alle mutazioni. E osserva che il governo regio sorse primo di tutti, per la necessità degli uomini primitivi che si sottomisero al dominio di un solo (4); poi, cresciute le città, si stabilì per elezione la repubblica di ottimati. La qual forma fiorì più diffusa nei paesi più culti, come la Grecia e l'Italia; chè anzi Atene e Roma, prima governate a monarchia, si ridussero poi a forma migliore. La prudenza civile non può trovarsi perfetta in un

---

(1) I, p. 378.

(2) I, p. 379.

(3) Vedi *Politica*, lib. II, cap. 8: Ὅπου δὲ μὴ μάλιστα ἀρετῇ τιμᾶται, ταύτην οὐχ οἷόντ' εἶναι βεβαίως ἀριστοκρατικὴν πολιτείαν; e lib. III, cap. 10: αἱρετώτερον ἂν εἴη ταῖς πόλεσιν ἀριστοκρατία βασιλείας. E al lib. IV, cap. 5 si dice espressamente che l'aristocrazia è il solo governo, in cui il nome di cittadino sia sinonimo di quello di uomo dabbene.

(4) Cfr. anche Cicerone, *De officiis*, lib. II: « Mihi quidem non apud « Medos solum, ut ait Herodotus, sed etiam apud majores nostros justitiae « fruendae causa videntur olim bene morati reges constituti. Nam cum preme- « retur inops multitudo ab iis, qui majores opes habebant, ad unum aliquem « confugiebant virtute praestantem; qui cum prohiberet iniuria tenuiores, « aequitate constituenda summos cum infimis pari iure retinebat ».

solo, mentre è facile trovarla in un'accolta di molti, senza contare che in una moltitudine entra difficilmente la corruzione (1). Ed è meglio che molti sieno i custodi della legge. All'incontro un principe solo sacrifica i sudditi ai suoi vizî, e, anche se è buono, potrà lasciare il regno a discendenti perversi. La repubblica di ottimati conviene ad uomini « ingenui », che sappiano all'uopo comandare e ubbidire; il regno a popoli barbari, nati a servire. La tirannide poi è dominio usurpato e usato con dispregio delle leggi e in danno dei sudditi; nè vi è diversità fra la tirannide di un solo e quella di molti.

Il Dandolo, chiamato a decidere la quistione, si vale dell'autorità del famoso cardinale Gaspare Contarini, suo cognato, del quale riferisce un discorso su la miglior forma di governo. Questo dotto prelato, in principio del suo trattato su la repubblica di Venezia (2), aveva dato la palma alla forma di governo mista di monarchica, aristocratica e democratica, che ravvisava personificata nel governo di Venezia. Niente di più naturale che anche nel dialogo parutiano egli sia introdotto a patrocinare codesta dottrina; e che, per bocca del Dandolo, dopo avere rilevati i pregi e i difetti delle tre buone forme di governo, monarchica, aristocratica e democratica, e ricordato com'esse degenerino facilmente nella tirannica, nella oligarchica e nella demagogica (3), sostenga che la forma perfetta è un governo misto, nel quale tutte e tre sieno contemperate armonicamente (4). E questo conferma con l'esempio del corpo umano, dell'anima, della famiglia, che si reggono tutti in sì fatto modo.

Ora, tale mescolanza di forme si trova, secondo il cardinale Contarini, in tutti i governi meglio ordinati, benchè con preva-

---

(1) Cfr. Aristotele, *Politica*, lib. III, cap. 10.

(2) *De Magistratibus et Republica Venetorum*, Parigi, 1543. Fu poi tradotto in italiano e pubblicato in Venezia nel 1591.

(3) Cfr. Aristotele, *Politica*, lib. III, cap. 5 e lib. IV, cap. 2; *Etica Nicom.*, lib. VIII, capp. 10-11; Platone, *Republ.*, dial. VIII.

(4) Cfr. Aristotele, *Politica*, lib. IV, cap. 7.

lenza di una delle tre forme che vi concorrono. Così nei primi tempi della repubblica Roma conservò questo reggimento ideale, finchè i Gracchi la trassero sul cammino della demagogia (1); così Atene fino ad Aristide e a Pericle (2); così Sparta, « vero « esempio di perfetto governo », finchè durò il suo ordinamento originario; così Venezia, dove il Doge rappresenta il potere regio, il Senato, il Consiglio dei Dieci e il Collegio la repubblica di ottimati, il Maggior Consiglio lo stato popolare. Di più in Venezia si mescola nella creazione dei magistrati l'elezione, che è propria alla forma aristocratica, con il sorteggio, che è proprio alla democratica; e le cariche pubbliche sono parte onorarie, parte retribuite. E anche i regni di Francia, Spagna, Germania, Inghilterra, Polonia presentano, pur con prevalenza della forma monarchica, la stessa mescolanza di governi.

Leggendo tutto codesto passo, se siamo richiamati, per quel che riguarda le forme di governo in generale, alla *Politica* di Aristotele e alla *Repubblica* di Platone, per quel che vi si dice di Venezia siamo tratti a ricordare il dialogo *Del reggimento di Firenze* del Guicciardini e quello *Della Repubblica de' Viniziani* del Giannotti. Non occorre ora riesaminare le due notissime operette; basterà porre in rilievo che se nel ravvisare nella repubblica veneta il prototipo della ideal forma mista di governo s'accordavano scrittori politici veneziani e non veneziani, come il Contarini e il Guicciardini, il Paruta e il Giannotti, ciò significa che tale opinione rispecchiava un modo di pensare diffuso allora e comune (3), ben lontano dal pensiero moderno, secondo il quale la repubblica di Venezia si suole considerare nè più nè meno che un governo strettamente aristocratico.

---

(1) Questo era tutto ciò che rimaneva dell'entusiasmo degli umanisti per Roma repubblicana. Vedi Rossi, *Il Quattrocento*, Milano, F. Vallardi, p. 101.

(2) Cfr. Aristotele, *Politica*, lib. II, cap. 9.

(3) Anche il Castiglione nel *Cortegiano*, lib. IV, cap. 31, vagheggia un governo misto o temperato: non accenna però a Venezia.

Finalmente, venendo il Paruta a trattar delle leggi, se ne sbriga con pochi cenni assai fugaci e sommarî su la necessità che esse sieno adatte alla forma del governo, che sieno osservate, che non si mutino facilmente, che vengano confermate e rafforzate dalle buone consuetudini, che provvedano alla pace e alla guerra.

Ma tutto ciò recherà perfezione alla città soltanto se in essa sarà sopra ogni altra cosa ottimamente instituito il culto divino; perchè senza la religione tutto il resto è nulla. E se anche i pagani fondarono su la religione i loro governi, che cosa non dovranno fare i principi cristiani? Quindi la città deve abbondare di tempî e di sacerdoti, le cerimonie sacre devono venir celebrate con pietà e con magnificenza, e la pietà del principe dev'essere di esempio agli altri. « Se la città sarà in cotal guisa « ordinata, i popoli di loro volontà presteranno ubbidienza ai « loro prencipi; e i prencipi con sapienza e con fine di vera « carità reggeranno i sudditi, perchè sopra di loro scenderà un « raggio della divina giustizia, che li farà non pur onorare come « eccellenti uomini, ma quasi adorare come semidei: e la città « tutta sarà abbondante non pur di ricchezze e di comodi della « vita, ma insieme di pace e di concordia, e di tutti quei beni « che Iddio promette a' suoi più cari. Onde, una tale città sarà « vera sede e degna patria in cui abbia a menar sua vita l'uomo « civile, dotato di quelle tante eccellenze con le quali l'hanno « questi signori formato » (1).

Così, con uno slancio di fervor religioso si chiude il terzo ed ultimo libro dell'opera del Paruta, sul quale ci siamo trattenuti più a lungo, attratti dall'originalità notevolissima di alcune dottrine che contiene, sebbene esse si mescolino con copiose imitazioni; e donde e quanto l'autore abbia attinto spero di aver chiaramente assodato. Originali e spesso ardite e profonde sono, come si è visto, le idee economiche del Paruta; e una impronta personale egli ha segnato pure in quei passi, in cui tocca

(1) I, p. 404.

della bellezza, della salute, della prole, della virtù premio a sè stessa, o in cui ampiamente disserta della nobiltà. Perciò il terzo dialogo ci appare di valore più alto dei due primi, come quello che, pure rappresentando una parte accessoria nell'economia dell'opera intera, meglio ci rivela l'animo retto e gentile del Paruta e il suo intelletto giudizioso, logico, acuto.

V.

Ora è tempo di venire a determinar chiaramente qual posto spetta al Paruta nella letteratura politica italiana, quali cioè sono le sue dottrine e in che rapporto esse stanno con quelle di altri scrittori politici contemporanei o di poco anteriori. Poichè, si badi, negando a una gran parte del contenuto dell'opera parutiana un valore di originalità, non si viene a togliere tal valore all'opera complessiva, la quale, non foss'altro, è originale nell'intento che la anima da capo a fondo e al quale è indirizzato anche tutto ciò che il Paruta ha attinto a scrittori dell'antichità.

L'intento dell'autore nello scrivere questi tre dialoghi fu quello di ritrarre il modello del cittadino, di insegnare la perfezione della vita civile. Ma siccome per il Paruta la vita civile è la vita più perfetta per l'uomo, così la perfezione della vita civile è anche, a maggior ragione, la perfezione della vita umana. Non si insisterà mai abbastanza su codesto fatto, che è fondamentale per l'interpretazione delle dottrine politiche del Paruta. Poichè, posto tale principio, era necessario dimostrare che la perfezione della vita politica sta nella virtù; altrimenti si sarebbe giunti all'assurdo morale di porre come ideale della vita una cosa diversa dalla virtù. Bisognava, in altri termini, che la vita civile, per essere realmente la vita perfetta, si presentasse come vita virtuosa.

Ora, che il Paruta sia stato, per questa moralità sua, contrapposto al Machiavelli, non è strano; sebbene coloro che formu-

lavano sì fatta contrapposizione fossero ancora imbevuti di quei pregiudizî intorno al Machiavelli, che studî posteriori hanno oramai sfatato o corretto. E se al Machiavelli si è fatta giustizia, è tempo che anche riguardo al Paruta si stabilisca la verità nella valutazione delle sue dottrine. Questo si propose di fare il compianto prof. Comani nel suo studio più volte citato; ma debbo dir subito che se altri aveva ecceduto nell'interpretazione antimachiavellica delle teorie parutiane, egli a sua volta eccedette, a mio avviso, nel ripudiare tutta la tradizione dei giudizî dati sul Paruta, mentre io credo che in essa vi sia ancora una parte di vero, come tenterò di dimostrare.

Il Comani combatte specialmente due critici del Paruta: il Ferrari e il Mézières. A dir vero, la critica fatta alle stranezze scritte sul Paruta, con molta fantasia ma con nessuna esattezza e serenità, da Giuseppe Ferrari (1), se può sembrare un omaggio dovuto al grande ingegno di quel filosofo, era fatica superflua per venire ad una giusta valutazione del pensiero politico del Paruta; invece il Mézières, che incarnava il modo tradizionale di giudicare il Paruta, meritava lo studio accurato del Comani. E io, facendo la critica al Comani, intendo anche farla al Mézières (2).

Il Mézières scrive: « C'est le côté moral des choses qui le « frappe avant tout. La perfection pour lui n'est que l'alliance « du génie et de la vertu. Il ne suppose même pas qu'on puisse

---

(1) *Corso* cit.

(2) Anche il Falco si associa all'opinione tradizionale sul Paruta: opinione professata pure da Paul Janet, *Histoire de la science politique*, Paris, 1887, t. I, pp. 547 e 551. Lo Zanoni, *Op. cit.*, nella « conclusione » instituisce un paragone fra il Machiavelli e il Paruta, ma limitato a quanto concerne il sentimento patrio; nè tocca la quistione della moralità, dibattuta dal Mézières e dal Comani, i cui scritti non conosce. Del resto nel giudizio delle dottrine del P. lo Z. è indeterminato, incoerente, inesatto. Per esempio, a p. 308 scrive: « Se egli è superiore ai contemporanei e alla scuola in varî « concetti e criterî particolari, nell'insieme dell'opera, nello spirito sistema- « tico che la informa, rimane, a nostro avviso, vecchio »! Cfr. anche pp. 54, 56, 57, 63.

« être un homme politique, sans avoir l'amour du bien, et sans « conformer sa conduite aux principes de la plus pure morale » (1). E più oltre: « Le mérite le plus remarquable de l'ouvrage de « Paruta c'est d'avoir paru à un'époque où Machiavel faisait « autorité, et d'avoir remis en honneur des principes ébranlés « par les doctrines d'un grand écrivain. Il n'y a guère de com- « paraison possible entre le *Prince* et la *Perfection de la vie* « *politique*. Machiavel et Paruta traitent des sujets bien différents. « Leurs discours nous offriront plus d'occasion de rapprochement. « Mais ce qu'on peut comparer, ce sont les maximes politiques « des deux écrivains » (2). La qual cosa ripete il Comani quando nota che l'intento dell'opera parutiana è al tutto diverso da quello degli scritti del Machiavelli e del Guicciardini. Senonchè egli aggiunge: « Nè il Machiavelli, nè il Guicciardini, pure es- « sendo alieni per natura loro da questo genere di studî, li con- « dannavano certo; e pure peccando spesso in fatto di morale, « non avrebbero davvero negata l'esistenza d'una morale teorica « e l'opportunità di studiarla » (3). E sta bene. Ma se il Machiavelli e il Guicciardini erano disposti ad ammettere l'esistenza di una morale teorica, era del pari disposto il politico veneziano ad ammettere l'esistenza di una morale puramente pratica, indipendente dalla teorica e spesso in conflitto con essa? Tutta l'opera sua sta a dimostrare il contrario; poichè è vero che egli non parla mai di un dissidio tra due forme di moralità; ma ne tace non perchè, trattando della morale teorica, non senta il bisogno di occuparsi dell'altra, giudicandole affatto indipendenti l'una dall'altra, ma perchè invece di dottrine morali egli non ne conosce che una, quella che insegna all'uomo politico onde possa giungere alla felicità. E che sia così è facile convincersi, chi pensi che il Paruta, dopo avere additato nella vita politica la forma di vita più perfetta, non poteva accontentarsi di foggiare

(1) *Op. cit.*, pp. 42-43.
(2) *Op. cit.*, pp. 44-45.
(3) *Op. cit.*, pp. 20-21.

per l'uomo che volesse incamminarsi per quella via una morale, che poi all'atto pratico non gli fosse servita, uno strumento che gli fosse stato inutile o insufficiente. Dunque egli ritiene che anche per i bisogni della vita politica sia sufficiente l'etica comune, senza necessità di ricorrere ad un' etica fittizia, maturata nelle transazioni della coscienza con le opportunità pratiche della vita pubblica. Ora, che in questo il Paruta si contrapponga al Machiavelli non mi par dubbio. Ma intendiamoci: non è da credere che il Paruta abbia scritto di proposito per opporre alle dottrine del Machiavelli altre dottrine ch'egli credesse più sane; chè in tal caso non avrebbe scelto un argomento così diverso da quelli trattati dal Machiavelli, ma avrebbe impreso una confutazione diretta delle sue teorie. Del resto egli doveva provare un disprezzo tale per il Machiavelli, da credere chè non valesse punto la pena di confutarlo. Nel fatto questo disprezzo era allora, si può dire, universale; e il segretario fiorentino, fatto bruciare in effige dai gesuiti ad Ingolstadt, messo all'indice nel 1559 da Paolo IV, con decreto che era stato confermato nel 1564 dal concilio di Trento (1), doveva considerarsi a quei tempi irremissibilmente giustiziato, senza alcun timore di una possibile resurrezione. E di tale disprezzo troviamo un'eco in quei soli due luoghi dei *Discorsi politici* del Paruta stesso, nei quali il Machiavelli è nominato o apertamente accennato (2). Dire dunque, come il Mézières, che il Machiavelli a

---

(1) Cfr. VILLARI, *Nicolò Machiavelli* ecc., Firenze, Le Monnier, 1877-82, vol. II, pp. 411-12.

(2) Si trattano in codesti discorsi quistioni particolari di storia, di filosofia della storia o di scienza di stato, non mai teorie generali. I due luoghi accennati sono in principio del 1° e del 3° discorso del II libro, in *Opere politiche* cit., II, 209 e 245-46. Nel primo di essi il Paruta, ricercando perchè la repubblica di Venezia non abbia acquistato tanto stato quanto quello di Roma, scrive: « Vedo ciò essere stato posto in considerazione da alcun altro « scrittore moderno: ma, oltre il restare quei suoi Discorsi ora sepolti in « perpetua oblivione, non sono per avventura le cose da lui addotte tali, chè « possa l'animo di chi penetra molto dentro al ministerio delle nostre civili « operazioni, restarne ben appagato ». Nell'altro, accingendosi a scagionare

quel tempo « faisait autorité », è un grave errore; chè oramai, quando vide la luce l'opera parutiana, il dominio intellettuale del machiavellismo era cessato, e la restaurazion cattolica aveva fatto *tabula rasa* degli ideali del Rinascimento, di cui gli scritti del Machiavelli erano stati splendido frutto (1). Ma ciò non toglie che il Paruta, ancorchè abbia intenti diversi dal Machiavelli, ancorchè non iscriva col proposito di confutarlo, enunci dottrine politiche tali, che rendono legittimo il contrapporlo a quel grande scrittore.

Il Comani invece trova più ovvia un'altra contrapposizione; quella che pone il Paruta di contro agli scrittori contemplativi ascetici del tempo suo. Costoro, nel difendere la vita contemplativa contro la attiva, rispecchiavano un'opinione che, sorta già fra le agitazioni di un'età, in cui la politica pratica era stata spesso così disonesta da allontanare dalla vita pubblica le coscienze timorate, era cresciuta in credito e in diffusione per gli influssi di quella reazion cattolica, a tempo della quale il Paruta viveva e scriveva. E il Comani (2) cita l'esempio del cardinale Roberto Bellarmino, contemporaneo del Paruta, il quale, trattando dei doveri dei principi (3), applica i principî della rigida dottrina ascetica medioevale. Egli scrive « Regnum temporale non solum « non esse finem, id est, summum bonum hominis, sed neque « medium ad illud acquirendum satis accomodatum »..... « Ani- « madvertendum est, ab initio non placuisse Deo, ut fideles sui

---

la sua patria dalla taccia di debolezza mossale dopo la rotta di Vailate, ha per il Machiavelli parole assai aspre: « Queste cose trovo in alcuni scrittori. « ma più che dagli altri ampliate e affirmate da Niccolò Machiavelli; nome « già famoso per le curiosità delle materie delle quali si tolse a scrivere « ne' suoi Discorsi, ma che ora, condannato dalla Santissima sede aposto- « lica ad oblivione perpetua, non è pur lecito di nominare ».

(1) Cfr. Flamini, *Op. cit.*, pp. 425-27. Duravano bensì nella politica pratica i metodi spregiudicati propugnati dal Machiavelli, senza però che li vivificasse un'alta idealità come negli scritti del gran fiorentino.

(2) *Op. cit.*, pp. 23-25.

(3) Bellarmini, *De officio principis christiani libri III*, Romae, 1619, I, 1, 5, 22.

« praeessent hominibus, extra familiam suam; sed solum pecoribus, « fortasse propter periculum quod est in regendis populis ». Consiglia al principe di domandare ai soli sacerdoti la legge di Dio « ne forte pro lege Dei veri acciperet leges falsorum prophetarum, « quales hoc tempore sunt, qui dicuntur politici »; gli rammenta che gli ecclesiastici sono superiori ai laici, perchè « quasi iam « in celum translati, ac supra humanam naturam positi, atque « a nostris affectibus exempti »; e aggiunge « se non esse de- « bitorem soli Regno administrando vel publicis bene regendis; « sed etiam sibi, id est, saluti sempiternae comparandae ». E tale contrasto il Comani trova espresso in forma chiarissima dal Piccolomini, il quale scrive che « la vera perfezione del principe « non consiste nel ben comandare ma nel ben servire a Dio » (1). Curiosa sentenza, in cui è tutta la egoistica moralità dei contemplativi, che disertavano il campo della vita pubblica proprio quando all'Italia, travagliata da acri lotte politiche, era necessaria l'opera attiva dei suoi figli migliori.

Ora, chi ben guardi, sì fatte dottrine diversificano da quelle del Paruta, al modo stesso che ne diversificano quelle del Machiavelli e del Guicciardini. In altre parole il Paruta, secondo me, si contrappone da una parte agli scrittori ascetici contemplativi, dall'altra al Machiavelli e al Guicciardini. E per vero gli uni e gli altri movevano da uno stesso principio, giungendo a risultamenti opposti; movevano cioè dal dissidio, che ammettevano gli uni come gli altri, fra la politica e la morale, fra la vita attiva e la contemplativa, determinandosi il Machiavelli e il Guicciardini per la politica, a cui subordinavano la morale, il Bellarmino, il Piccolomini e gli altri scrittori della loro scuola per la morale, a cui subordinavano la politica. Il Paruta invece leva di mezzo il dissidio, e riconcilia la politica e la morale in un solo ideale di vita civile, che è anche un

---

(1) F. Piccolomini, *Istitutione di un principe*, in Cavalli, *Op. cit.*, p. 435. Poco dissimili sono gli argomenti addotti contro la vita attiva dai prelati del dialogo parutiano.

ideale di vita umana. In tal modo egli parte da una concezione opposta a quella onde partivano così il Machiavelli e il Guicciardini come gli scrittori ascetici, per giungere a una dottrina, che in certa guisa concilia le loro due dottrine contrarie, salvando gli interessi della politica e i diritti della morale, e dando alla vita attiva, della quale si professa partigiano, attributi tali da renderla non meno virtuosa della contemplativa.

In codesto eclettismo, in cui quello che di spregiudicato vi era nella politica dei tempi veniva temperato dall'austera morale cattolica cara agli asceti, il Paruta era certo in buona fede: ma non si lasciò sedurre da un miraggio fallace, da un'illusione, per quanto generosa, contrastante con la realtà delle cose? In altre parole, come mai in un tempo, in cui il dissidio fra la politica e la morale appariva così palese, potè il politico veneziano chiudere gli occhi all'evidenza dei fatti e concepire una dottrina che ci sembra, a primo aspetto, tanto più lontana da una visione positiva dei tempi, dell'una e dell'altra dottrina a cui si contrappone?

Le ragioni del fatto sono da rintracciare (e qui seguo il Comani, il quale, pur dando un'interpretazione diversa alle dottrine del Paruta, ebbe a ricercare le ragioni per cui egli si allontana dagli asceti suoi contemporanei) nella vita politica veneziana e nelle particolari condizioni di Venezia in quell'età, insomma in quello che si suol chiamare l'ambiente.

Sperone Speroni, nel citato *Dialogo della vita attiva e della contemplativa*, fa dire ad un personaggio: « Io soleva credere « et hareilo giurato che un gentiluomo Viniziano ad altro fine « non studiasse filosofia, salvo che per giovare alla sua Repub- « blica, forse alla maniera che al presente far vediamo all'Am- « basciatore nostro [Gaspare Contarini] » (1). E nella dedicatoria del dialogo a Daniello Barbaro scrive: « Ragionando alcuna volta « con esso voi del nostro vivere umano, mosso dalle ragioni di « Aristotele io lodava i filosofi, i quali altro non fanno che spe-

(1) Speroni, *Dialoghi* cit., p. 188.

« cular et contemplare le cagioni delle cose; ma all'incontro mi « si faceva quel vostro ingegno, il quale oltre la sua prontezza « natia, acceso oltre modo del buon amore, che voi portate alla « vostra patria, solo ricetto dell'honore et della libertà italiana, « toglieva al cielo con somme lodi quei virtuosi i quali vivono « umanamente » (1). Ora, se i contemporanei del Paruta pensavano che un nobile veneziano non vivesse, non studiasse, non palpitasse che per la sua repubblica, gli è, come osserva il Comani, che « tale era la natura di quel governo che per mantenerlo « prospero bisognava così intensamente amarlo, e che d'altra « parte si faceva per le sue doti stesse amare così intensamente « quant'era necessario. Era un governo aristocratico, e niuna « aristocrazia si mantiene il potere se non è operosissima. Quel- « l'aristocrazia poi era nata di popolo, non di feudatari o di con- « quistatori; doveva tutto alla sua attività politica e commer- « ciale »..... « La quiete e la forza e stabilità del governo « rendevano l'amministrazione interna la più morale che allora « l'Italia conoscesse: non si poteva certamente dire a Venezia « quello che disse un fiorentino: la vita politica essere vita di « insidie e di pericoli. La politica esteriore fu spesso senza scru- « poli ed egoistica, ma non mai gretta, non mai guidata da in- « teressi individuali, come in tanti altri stati italiani. D'altro « lato non mancavano al governo veneto alte e nobili idealità, « poichè la Repubblica sedeva tra i maggiori stati ed aveva tra « mano, anche nella seconda metà del XVI secolo, parecchi dei « maggiori interessi del tempo »..... « Anche il sentimento reli- « gioso vi aveva una forma speciale. Lo Stato vi fu sempre osse- « quente alla Religione ed alla Chiesa, ma indipendente, geloso « dei proprî diritti »..... « I Veneziani godevano fama di parti- « colarmente religiosi; ma servir la Patria e Dio era per loro « tutt'uno » (2).

---

(1) Pag. 180. Cfr. anche pp. 196 e 198. Abbiamo già notato che il P. a Padova forse conobbe lo Speroni e ne udì qualche pubblico discorso.

(2) *Op. cit.*, pp. 34-36.

Parole che servono a confermare pienamente l'interpretazione da me proposta delle teorie politiche del Paruta, nel tempo stesso che ne illuminano il lato pratico, che a prima vista ci era parso manchevole. Di fatto le dottrine del Paruta, intese com'io credo vadano intese, se ci facciamo a raffrontarle con la politica generale d'Italia e d'Europa, che sembrava perpetuare quel dissidio che il Paruta mostrava di non riconoscere, ci paiono informate a un soverchio ottimismo, contrastanti con la trista realtà delle cose e destituite di ogni possibilità pratica: ma se invece collochiamo codeste teorie accanto alla politica veneziana, il contrasto cessa o almeno scema notevolmente. Poichè appunto a Venezia il dissidio era, se non attutito, affievolito di molto da quella moralità, sia pur relativa, di governo, di che poteva vantarsi la repubblica, poichè la politica veneziana era diversa da quella degli altri stati d'Italia, era anche naturale che le concezioni politiche di un veneziano fossero diverse da quella di altri scrittori italiani, e che consonassero in tutto con l'ambiente in cui nascevano. E aveva ragione, rispetto ai suoi tempi, il Paruta, quando, dopo aver posto fra i beni necessarî al perfetto vivere politico un'ottima forma di governo, additava questo governo ideale nella repubblica veneziana. Nè però avrà inteso di parlare ai soli Veneziani; chè anzi gli avrà forse sorriso il pensiero di contribuire a quella rigenerazione politica dell'Italia, di cui si sentiva vivo il bisogno. Tanto più che egli, aspirante allora invano agli onori della vita pubblica, sentiva che ove la fortuna della sua parte avesse un giorno appagato i suoi voti, avrebbe portato nella politica una onestà di condotta morale e nello stesso tempo una sagacia di statista, che avrebbero confermato con l'esempio i principî da lui propugnati.

Il che ci richiama alle condizioni peculiari di Venezia proprio al tempo della pubblicazione della *Perfezione della vita politica*; condizioni che non si possono trascurare da chi voglia compiere lo sfondo sul quale il Paruta delineò il suo ritratto dell'uomo di stato.

Venezia cominciava allora a palesare sintomi di corruzione:

stretta fra i Turchi e casa d'Austria, priva d'alleati in Italia, dove la Spagna dominava, ridotta alla neutralità e pur costretta a tenersi amica la Spagna per paura dei Turchi, risentiva anche nell'interno l'effetto di tali condizioni poco felici. I commerci diminuivano, non solo per le mutate condizioni dell'oriente e per le mutate vie marittime, ma anche perchè i capitali si ritiravano da essi e venivano investiti in possessi fondiarî, e i nobili cominciavano a preferire il lusso e le feste al lavoro ed al traffico (1).

Senonchè frattanto nel seno della giovine generazione erano sorti uomini nuovi, desiderosi di rialzare la fortuna della patria, governandola, e fra essi erano specialmente i giovani delle famiglie di nobiltà meno antica (o « curta », come si diceva). Ora in politica questo partito giovine avversava il vecchio principalmente per la sua condotta remissiva verso la Spagna; poichè, essendo scaduta alquanto la potenza turca, essendosi ben dimostrata la poca fiducia da riporre nella Spagna per il suo contegno ambiguo dopo la vittoria di Lepanto, cominciandosi a sperare che le guerre civili di Francia quetassero e che si potesse contare su la Francia contro la Spagna, esso credeva fosse il momento di intraprendere una politica più ardita. In pari tempo altre idee politiche si facevano strada in Venezia e soprattutto fra i giovani. « Nei numerosi *Ridotti*, focolari di liberi studî « anche politici, una delle quistioni che più interessava nei dotti « colloquî, era quella dei diritti dell'autorità spirituale e della tem- « porale; e la opinione dominante era in favore della temporale. « Fu nel Ridotto di casa Morosini (*Ridotto Mauroceno*) che pri- « meggiò Paolo Sarpi molti anni prima che il governo veneto « avesse bisogno dell'opera sua contro il papa Paolo V. Ivi si « conservò la tradizione del Contarini e le dottrine favorevoli più « allo Stato che alla Chiesa di là si sparsero anche all'estero,

(1) Cfr. Comani, *Op. cit.*, p. 37; P. G. Molmenti, *La Storia di Venezia nella vita privata*, 2ª edizione, Torino, Roux e Favale, 1880, P. II, cap. 3, pp. 179-180.

« dove si leggevano avidamente le nostre opere politiche. In « queste condizioni, in questi colloquî si formò il Paruta: della « parte giovane, nato di famiglia di nobiltà recente, fautore della « vita attiva di cui si studiò di diffondere l'amore; avversario « per logica necessità delle pretese della Chiesa sopra lo Stato; « tutt'altro che fautore di Spagna » (1). Si aggiungano le aspre censure che il Paruta muove nella sua bellissima *Relazione di Roma* al governo pontificio (2), e sarà facile convincersi che lo scrittore veneziano professava idee politiche avverse al clero, le quali del resto sono adombrate anche nella sua opera, solendosi allora, dietro la quistione della vita attiva e della contemplativa, celare quella del potere temporale e spirituale (3).

Mi sono diffuso un po' a lungo, su le orme del Comani, in questi particolari, per mostrare che tutto ciò non contradice affatto a quanto ho sostenuto più sopra. Il Paruta era in politica avverso al clero, sta bene, e per codesta avversione si accampa sempre più chiaramente contro gli scrittori ascetici contemporanei: ma il Paruta era pure nella morale politica (come nella privata, chè per lui era tutt'uno) rigido fautore dell'etica tradizionale cattolica, e codesto rigore lo colloca sempre più sicuramente di contro alla scuola politica del Machiavelli. Indipendente insomma ed eclettico, egli rispecchia l'indipendenza e l'eclettismo non solo della politica veneziana in generale, ma ancor più della politica della sua parte, che poteva assumere di fronte alla strapotenza teocratica atteggiamenti di ribelle, ma che in materia di

---

(1) Comani, *Op. cit.*, pp. 38-39. Di fatto la politica di Venezia dopo il rivolgimento del 1582 diverrà antipapale e fautrice di Francia e di Enrico IV, e una parte importantissima in tale politica toccherà precisamente al Paruta, ambasciatore presso Clemente VIII. Cfr. Ranke, *Storia del Papato nel XVI e XVII secolo*, annotata e continuata da Alessandro de Saint-Cheron, trad. da E. Rocco, Napoli, Perrotti, 1862, vol. II, lib. VI, §§ 1 e 2: P. Paruta, *La legazione di Roma*, dispacci, preceduti da un discorso di G. De Leva, Venezia, Visentini, 1887-88.

(2) *Opere politiche* cit., II, pp. 475-81, 513-15, 522.

(3) Cfr. Comani, *Op. cit.*, p. 33; Ranke, *Storia* e loco cit.

rettitudine politica non intendeva certo smentire le tradizioni patrie, tanto più oneste che altrove (1).

Voler dunque, per l'avversione al clero dimostrata dal Paruta, venire a confutare indirettamente ogni contrapposizione del Paruta al Machiavelli, come pare intenzione del Comani, mi sembra inopportuno e poco convincente.

Del resto il Mézières, a sua volta, aveva ecceduto, affermando che « ce plaidoyer en faveur de la morale semblait une protes- « tation contre les doctrines de Machiavel et relevait à l'étranger « la réputation des Italiens »..... « Grâce à lui, une école nouvelle, « toute dévouée au culte du bien, semblait se former en Italie »... « L'Italie se réhabilitait. Un Italien, un compatriote de César « Borgia, plaçait la perfection de la vie politique dans l'exercice « de toutes les vertus » (2). E aveva aggiunto che dell'effetto prodotto dalle dottrine del Paruta troviamo qualche traccia presso gli scrittori contemporanei. Ora di codeste testimonianze, tutte veramente, per una ragione o per l'altra, poco persuasive, ha fatto giustizia il Comani; e si vedrà fra poco che in questo son pienamente d'accordo con lui. Ad onta di ciò, e pur ritenendo esagerate, nel loro schematismo aprioristico, le asserzioni del Mézières, non credo da rigettare al tutto, come ho già detto, l'interpretazione del critico francese; e spero che mi darà ragione ancor meglio l'esame degli ultimi argomenti addotti dal Comani a sostegno della sua tesi.

---

(1) Il Comani, *Op. cit.*, pp. 45-48, esamina brevemente anche il *Soliloquio* del P., scritto, com'è noto, durante l'ambasciata di Roma. In esso il P. con fervido zelo religioso condanna la sua vita attiva e le dottrine professate fino allora, come indegne di un buon cattolico. Senonchè il P. del *Soliloquio* non è il solito P.; tanto è vero che dopo questa parentesi ascetica egli continua nella vita politica e fa in essa educare i suoi figli. È un P. assalito da profonda melanconia, tormentato dal timor della morte (pare scrivesse il *Soliloquio* durante una lunga malattia), è insomma un « contem- « plativo » qualunque, con tutte le esagerazioni dei contemplativi. Il che non vuol dire, naturalmente, che l'altro P., quello che, passata la burrasca, ripiglia serenamente e senza scrupoli le sue occupazioni politiche, fosse un eretico, o giù di lì.

(2) *Op. cit.*, pp. 50-51.

Osserva il Comani che gli Italiani non avevano bisogno del Paruta per imparar la morale, perchè opere moralissime se ne trovano, prima e dopo del Machiavelli e di lui, a dozzine (con che si nega, e giustamente, che il Paruta abbia, come aveva detto il Mézières, riabilitato l'Italia); e che nei dialoghi del Paruta la parte che tratta delle virtù è la meno originale (1). La meno originale, certo, perchè, spero di averlo dimostrato, di derivazione aristotelica e cattolica: del resto abbiamo veduto dove stia l'originalità dell'opera parutiana. Nota poi il Comani che vi sono scrittori che *ex professo* combattono l'empietà del Machiavelli e di tutta la scuola che anteponeva l'utile dello stato alla morale privata: per esempio un contemporaneo del Paruta, Fabio Albergati, scrisse apposta per sostenere la causa della moralità e della religione; e il posto dato dal Mézières al Paruta, caso mai, spetterebbe a lui (2). E anche qui è da distinguere l'esagerazione del Mézières da un giudizio più temperato, secondo il quale il Paruta, per quanto non si faccia paladino della moralità e della religione, pure enuncia massime morali e religiose. Ma non basta. Il Comani aggiunge che « si dura fatica a trovare un « politico un po' machiavellico in mezzo ai nostri moltissimi se- « condarî di quell'epoca » (3). Tanto meglio; vuol dire che li metteremo tutti in un fascio, per il loro carattere non machiavellico, col Paruta, al quale rimarranno egualmente tali e tanti titoli di superiorità e di singolarità da sovrastare buon tratto a tutta quella turba. Ma seguita il Comani: « Era dunque inutile la di- « fesa della morale. Non si aggiungeva nulla alla fama del Pa- « ruta, come ha creduto di fare il Mézières, mettendolo a capo « di quei difensori della morale, i quali non fanno che ripetere « a sazietà le massime della morale tradizionale per contraddire « a quelle immoralità che nei politici della scuola Machiavellica « sono, come ha profondamente osservato il Villari, non l'effetto

(1) Pag. 51.
(2) Ibid.
(3) Ibid.

« d' una teorica negazione della moralità, ma la conseguenza « della insufficienza pratica della morale tradizionale » (1). Al che io credo di potere oramai rispondere, dopo l' esame fatto dell'opera del Paruta, che anch'egli in fin dei conti ripete diffusamente le massime della morale comune; soltanto ne fa al tempo stesso una morale politica: e se le immoralità dei politici machiavellici sono la conseguenza della insufficienza pratica della morale tradizionale, la moralità politica del Paruta è all'incontro la conseguenza della sufficienza pratica, da lui ammessa, di quella stessa morale tradizionale.

E come mai il Comani potè dire che il Paruta non difende la morale aristotelica nè la religiosa? (2)

Nè importa gran che il rilevare che le dottrine del Paruta non sarebbero spiaciute allo stesso Machiavelli. Sta bene che « se la sua morale ritrae l'uomo personalmente disinteressato, il « quale ricava la felicità dall'atto del ben fare nell'interesse co- « mune, tale desiderò pure l'uomo politico il Machiavelli, tale lo « augurò il Guicciardini », e che essi, non trovandolo nella pratica, pure lo ammettevano nella teoria e lo apprezzavano dove lo trovavano (3); ma il disinteresse per il Machiavelli e il Guicciardini cominciava dal sacrificare, quando bisognasse, al vantaggio dello stato i proprî scrupoli di coscienza, le proprie convinzioni morali; mentre il Paruta non immaginava neppure che potesse sorgere un conflitto simile fra gli interessi della coscienza e quelli del bene pubblico. Sta bene che il Paruta descrive il cittadino d'uno stato libero, dove la morale teorica poteva trovare la sua applicazione piena ed intera; mentre il Machiavelli, il Guicciardini, il Giannotti, trovandosi dinanzi a casi pratici, dove la forza avea violato il diritto, dove la legge e la libertà erano conculcate, davano consigli pratici non onesti, pur di ridare al diritto, alla legge, alla libertà l'impero che loro spettava.

---

(1) Pag. 52.
(2) Ibid.
(3) Ibid.

Se costoro avessero invece voluto, come il Paruta, educare il cittadino libero di uno stato libero, avrebbero dato anch'essi insegnamenti morali (1). Ma, è bene insistere su questo, bisognerebbe che l'ipotesi potesse essere reciproca. Non basta dire che il Machiavelli, il Guicciardini, il Giannotti al posto del Paruta non avrebbero scritto in modo dissimile da lui; bisognerebbe poter aggiungere che il Paruta a sua volta al posto del Machiavelli, del Guicciardini, del Giannotti, avrebbe scritto come loro. Ora che mai ci autorizza a pensare che il Paruta di fronte a certi casi pratici avrebbe fatto uno strappo a quella rigida morale che informa tutta l'opera sua? Non c'è una linea, una parola in codesta opera che ci induca a crederlo: nè il Comani dal canto suo si pronuncia in questo senso. Ma allora la sua argomentazione è incompiuta e perde valore.

Da ultimo il Comani nega che anche nel sentimento religioso una profonda differenza separi il Machiavelli dal Paruta, « il « quale non subordina la politica alla religione, ma fa a questa « onorevole parte nel suo primo libro ». Secondo il Comani « tal « differenza esiste solo in questo senso, che il Machiavelli sentiva « poca simpatia pel Cristianesimo, nella qual cosa certamente il « Paruta non lo seguì. Tolto questo, il Machiavelli deplorava le « irreligiosità, ma voleva una religione a benefizio dello Stato; il « Paruta voleva alla sua volta che l'ideale religioso fosse coordi- « nato all'ideale politico e la religione termine ultimo della vita « attiva. La somiglianza è molto maggiore della differenza » (2).

Senonchè abbiamo veduto come non solo nel primo libro il Paruta faccia onorevole parte alla religione, ma anche in fine del terzo libro, quasi a coronare l'opera sua con una suprema sanzione sacra, ponga a condizione imprescindibile di vita civile la religione, « senza cui ogni altra buona condizione sa- « rebbe nulla, e la città non pur felice, ma nè anco vera città

---

(1) Pagg. 52-53.
(2) Pag. 54.

« dir si potrebbe; sì come l'uomo, allontanandosi da Dio, va della « sua vera forma perdendo » (1). Quanto siamo lontani dal Machiavelli!

Concludendo, spero di aver assodato che le dottrine politiche del Paruta, se non sono da ritenere inspirate da un'opposizione volontaria a quelle del Machiavelli e del Guicciardini, si possono dal lettore e dal critico contrapporre ad esse, come procedenti da un principio contrario. Questo principio è, come si è veduto, la convinzione profonda, istintiva che la morale comune sia sufficiente ai bisogni della vita politica e in pieno accordo con essi, e che però l'uomo debba consacrarsi tutto alla vita politica, specchiandosi nell'esempio della gloriosa repubblica di Venezia. D'altro canto il pensiero politico del Paruta contrasta per la stessa ragione alle dottrine ascetiche contemplative, che si fondavano anch'esse sul conflitto fra la morale politica e la morale privata. E questa seconda opposizione, a differenza della prima, è voluta dall'autore, sia perchè le idee dei contemplativi allora tenevano il campo, mentre i principî machiavellici erano oramai, come dottrina, tramontati, e solo duravano nella pratica politica fuori di Venezia, sia per gli influssi locali, accidentali o permanenti, cui abbiamo accennato.

Ora, passando in rassegna le testimonianze che il Mézières raccolse a rincalzo del suo giudizio, vedremo non pure che esse non servono all'assunto del critico francese, come ebbe già a provare il Comani, sì anche che non servono tuttavia a contradire alla nostra opinione. Il Mézières cita il *Giornale de' Letterati* e Apostolo Zeno; ma sono l'uno e l'altro posteriori di due secoli al Paruta, e per di più fanno solo vaghi elogi. Poi vengono Nicolò e Lorenzo Crasso; ma anch'essi esprimono una ammirazione generica e nulla più. La principale testimonianza dovrebb'esser quella di Traiano Boccalini; ma il Mézières è caduto in errore, considerando come opera del Boccalini la così

(1) I, p. 403.

detta *Terza Centuria dei Ragguagli di Parnaso*, che invece è opera del Briani, molto meno autorevole del Boccalini e per di più non contemporaneo del Paruta (la *Terza Centuria* fu pubblicata solo nel 1644). Il vero Boccalini invece finge che « l'Ecc.mo Paruta, il quale nelle pubbliche scuole di Parnaso « legge l'ordinario politico della mattina », sia chiamato a fare una lezione su la massima politica che « per sicuramente regnare « bisogna tenere i popoli bassi ». E il Paruta fa la lezione, dando massime saggie di buon governo, degne d'un Veneziano (1); senza, nota il Comani (2), che c'entrino il Machiavelli e la morale. Nè, aggiunge sempre il Comani, il Boccalini lo contrappone al Machiavelli. Ed è naturale; poichè egli, che non consentiva con la maggior parte dei contemporanei nel disprezzo per le dottrine machiavelliche (e ciò gli fa molto onore), non doveva sentire il bisogno di contrapporgli il Paruta. L'arguto critico dunque non ammetteva che all' « immoralità » del Machiavelli si dovesse contrapporre la « moralità » del Paruta, perchè in codesta antitesi recisa le dottrine dell'uno e dell'altro venivano giudicate in modo inesatto ed eccessivo. Ed è importante il notare che appunto col crescere delle inesattezze e degli eccessi nel giudicare il Machiavelli crescono d'altra parte le inesattezze e gli eccessi nel giudicare il Paruta. Così il citato Briani fa confutare dal Paruta certe massime del Machiavelli, che egli reputava autore di una politica « disperata » e « arrabbiata », e « condannato all'inferno ». Da allora l'antitesi è creata e trova fortuna; ma è esagerata e non rispondente a verità. Finalmente, resa giustizia al Machiavelli, si doveva render giustizia anche al Paruta, mettendone in chiaro le dottrine e gli intenti; ma pure tolto tutto quanto vi era di eccessivo nella vecchia antitesi, pure fatta la tara alle esagerazioni sul Paruta, riflesso in gran parte delle esagerazioni sul Machiavelli, una contrapposizione dei due è ancora legittima, purchè ridotta nei limiti che si è detto.

---

(1) Boccalini, Rag. 67, cent. I.
(2) Pag. 49.

VI.

Riassumiamo. Paolo Paruta, figura nobilissima di gentiluomo, di diplomatico e di scrittore, può considerarsi come un politico eminentemente rappresentativo dei tempi e della città in cui crebbe e operò. La *Perfezione della vita politica*, con quello spirito eclettico che la informa, con quel senso della misura ond'è tutta pervasa, con quella prudente indipendenza che si afferma qua e là e ne vivifica tutta la dottrina fondamentale, non poteva uscire che dalla penna di un veneziano dotto, equilibrato, sagace, che il frutto dei suoi studî severi e della tradizione filosofica fosse tratto a saggiare con le condizioni dell'ambiente in cui viveva. Così nacque codesto scritto singolare, in cui tutto quanto deriva dalla sapienza antica e dalla tomistica assurge a un valore nuovo e più alto, servendo a precetti di virtù politica: mentre dappertutto, fuori di Venezia almeno, il conflitto acuto fra la politica e la morale rendeva perplessi tanti nobili intelletti.

A noi poi lo scritto parutiano appare anche più significativo, confortato com'è dall'esempio della vita politica dell'autore. E sembra che non potesse su altro sfondo profilarsi la luminosa figura di frà Paolo Sarpi, che nelle idealità politiche del Paruta doveva infondere un ardore polemico tutto suo e un amore irresistibile del vero.

L'opera ebbe naturalmente rapida fortuna, vivente ancora l'autore (1). Essa, che a tempo della reazion cattolica riusciva a conciliare in serena armonia gli interessi della vita pubblica e gli

---

(1) La *Perfezione della vita politica* fu pubblicata la prima volta nel 1579, poi ristampata a Venezia nel 1586 e nel 1599, e tradotta in francese nel 1582. In seguito se ne moltiplicarono le edizioni italiane e se n'ebbero pure due altre traduzioni, una in francese prima del 1645, l'altra in inglese nel 1657. Cfr. Zeno, *Op. cit.*

obblighi della coscienza, doveva appagare gli animi dei contemporanei, acquetandovi quel dissidio che li amareggiava e li faceva ondeggiare fra le lusinghe degli onori e dei beni terreni e le oscure minacce d'oltretomba. In Venezia poi l'opera dovette trovare grandissimo favore tra i membri del partito giovanile, che vi vedevano apertamente difesa la propria causa.

E questi stessi sono i titoli del Paruta all'ammirazione di chi oggi si faccia a percorrere il campo vasto e luminoso della scienza politica italiana, in cui egli ha segnato un'orma veramente profonda e singolare.

ARTURO POMPEATI.

VARIETÀ

INTORNO A NUOVI ABBOZZI POETICI

DI

FRANCESCO PETRARCA

Il codice Casanatense di rime petrarchesche prima segnato A. III, 31 ed ora 924 (secolo XV) acquistò, come è noto, singolare interesse per gli studiosi dal giorno in cui il chiaro prof. C. Appel potè dimostrare che su di esso un diligente collazionatore cinquecentista, il quale aveva sott'occhio importantissimi abbozzi autografi del Petrarca, trascrisse varianti e ricordi latini di mano del poeta: memorie preziose per la genesi delle *Rime* e dei *Trionfi*, che oggi in parte sarebbero perdute per noi, senza questo benemerito lavoro. Ma detto codice, anche dopo le cure dell'Appel, doveva riservare una nuova e grata sorpresa, perchè or non è molto, nel rinnovarne la legatura, apparvero di sotto alle carte di guardia aderenti al vecchio cartone due altre liste di pergamena d'un formato poco dissimile da quello delle membrane del volume, entrambe scritte su di una faccia soltanto e, per l'argomento loro, strettamente coordinate col resto del libro.

Datane l'importanza e la difficoltà che in qualche tratto presentano i caratteri, fu ottimo divisamento quello d'offrirne un nitido facsimile nel volume III (fasc. 20, tav. 55) dell'*Arch. Paleografico Italiano* accanto ad un'altra tavola, che riproduce due tra le pagine del manoscritto Casanatense più largamente collazionate dall'anonimo cinquecentista: un facile raffronto può così persuadere ognuno dell'affinità tra i due caratteri, la quale è sì

grande, da infonder quasi assoluta certezza che si tratti sempre di un' identica mano. Evidentemente adunque l'anonimo erudito, ch'ebbe la fortuna di esaminare tanti autografi del Petrarca, non pago dei raffronti da lui fermati tra questi e le rime già raccolte nel codice (il *Canzoniere* cioè e parte dei *Trionfi*), su altre pergamene libere intendeva di copiare delle nuove composizioni *estravaganti*, con le lezioni varie e le chiose relative fornitegli dall'originale. Purtroppo, di questa seconda parte e non certo la meno importante delle sue fatiche, i brani ora scoperti sono l'unico resto!

Ecco intanto un manipolo di rime, alcune tra le quali inedite, che indizi irrefragabili ascrivono certamente al Petrarca. Su di esse, poco dopo il loro ritrovamento e la riproduzione nell'*Archivio Paleografico*, studiarono due critici, i professori I. Giorgi ed E. Sicardi, pubblicando testè il risultato delle loro indagini nel numero VII del *Bullettino della Società Filologica romana*.

Ma poichè da molte loro conclusioni ho motivo di discordare fondamentalmente, mi sia lecito di riprendere qui la ricerca. Il nome del Petrarca e il pregio estetico rilevante di alcuna tra queste poesie persuadono ad occuparsene con relativa diffusione.

Comincio dalla membrana che i suddetti Editori chiamarono B, bastando su di essa poche riflessioni, che ci apriranno la strada a discutere sulla sua compagna. È scritta per due soli terzi d'una facciata e contiene tre sonetti, più la *ripresa* e i due versi finali d'una ballata inedita. I sonetti risultano copiati a lettera dagli abbozzi petrarcheschi, che tuttora ci rimangono autografi nel ms. Vaticano 3196. Ciò il Giorgi e il Sicardi avvertirono a p. 30 del *Bullettino* citato: nondimeno essi mancarono di fermarsi sopra un' altra circostanza, la quale stabilisce appieno il criterio secondo cui furono messi insieme.

Le carte 9-10 del ms. Vaticano contengono soltanto otto sonetti così disposti:

C. 9 *r*: 1. *Più volte il dì mi fo vermiglio e fosco* (Il 3° della nostra Membrana).
2. *Perch'io t'abbia guardata*..... (Raccolto nel *Canzoniere*).
3. *Ben sapeva io*..... (Raccolto nel *Canzoniere*).

C. 9 *v*: 4. *Appollo s'ancor vive*..... (Raccolto nel *Canzoniere*).
C. 10 *r*: 5. *Solo e pensoso*..... (Raccolto nel *Canzoniere*).
6. *El bell'occhio d'Appollo*..... (*Proposta* di Ser Dietisalvi da Siena).
7. *Se phebo al primo amor non è bugiardo* (*Risposta* al preced. e 1° nella Membrana).
8. *Quando talor da giusta ira commosso* (Il 2° della nostra Membrana).

Basta uno sguardo per comprendere che il collazionatore del cod. Casanatense, avendo in mano le due carte autografe attualmente segnate 9 e 10, non collegate nell'ordine attuale, ma forse ancora disciolte, consultò dapprima la carta 10 e poi la 9 e ricavò da esse tutti i sonetti composti dal Petrarca, non compresi nel *Canzoniere*. Pertanto, come omise i numeri 2-5, così saltò con minore discrezione anche il sonetto di Ser Dietisalvi, mentre diè luogo alla risposta per le rime del poeta.

Da un'altra scheda autografa, attualmente smarrita, avrà tratto poi il frammento di ballata accennato di sopra.

Dei tre sonetti il Giorgi e il Sicardi diedero solo la trascrizione diplomatica, trattandosi di rime conosciute e più volte stampate; ed io pure stimo inutile di trascriverli, eccezion fatta per i primi versi d'uno di essi, che da Giovanni Mestica (1) furono punteggiati:

Quando talora da giusta ira commosso
De l'usata humiltà pur me disarmo,
Dico: « La sola vista et lei stessa armo
« Di poco sdegno, chè d'assai non posso. »
Ratto mi giugne una più forte a dosso
Per far di me, volgendo gli occhi, un marmo... *ecc.*

Perchè il senso corra, si dovrà leggere invece così:

Quando talora, da giusta ira commosso,
de l'usata humiltà pur me disarmo
(dico la vista sola), et lei stessa armo
di poco sdegno, chè d'assai non posso;
Ratto mi giugne una più forte a dosso
per far di me, volgendo gli occhi, un marmo... *ecc.*

---

(1) *Le rime di Francesco Petrarca*, ediz. critica, Firenze, Barbèra, 1896. Cfr. p. 665.

La membrana A, di scrittura assai fitta e con una facciata interamente ripiena di versi, è legata da affinità di gran lunga minori al ms. Vatic. 3196: più ragguardevole adunque, perchè assicura al Petrarca qualche rima sconosciuta e dipende da originali dispersi, ma grave di problemi non tutti solubili con agevolezza.

Un'ampia nota latina, che ha tutti i caratteri dei molti altri appunti personali onde il Petrarca soleva annotare i propri versi, è scritta su tre righe nel margine inferiore della membrana. Per disgrazia essa non è compiuta: sul margine sinistro la pergamena ritagliata può far temere che sia caduta qualche lettera, e sotto la terza riga il senso ne domanderebbe almeno una quarta, mentre anche qui manca la membrana. O che davvero il seguito del carattere sia stato tronco da un taglio di forbice, o che invece la nota continuasse in una pagina successiva (1), sta il fatto che presentemente rimangono solo le parole qui riprodotte con somma esattezza, riga per riga:

h̄ ī ordine retrogrado, ad lrām n̄. fallor ut hic sūt dictaui ano isto
ꝑ confortiuo et unū aliud postea quod nō curaui p*er*ficer' ex his aūt elegit
ipse ultimū q̄ hic ē pmū scripsi hoc ne elaberet' ī totū que magna

Che il vocabolo *confortiuo* in principio della seconda riga rappresenti un nome proprio, ritengo sia stato a sufficenza provato dai sig. Giorgi e Sicardi. Essi scrivono: « Le parole *pro confortiuo*..... ci richiamano subito alla nota-ricordo della c. 14 *b* del cod. Vatic. 3196 più volte citato, dove di mano del Petrarca sta scritto così: *1350. decembris. 26. inter meridiem et nonam . sabato . pro Confortiū* (2). Ci par quindi evidente che il nostro

---

(1) Pongo questo dubbio perchè sotto la terza riga rimane ancora un breve margine bianco, dove sembra strano di non riscontrare traccia alcuna di scrittura; mentre l'apice almeno di certe lettere emergenti (*d*, *l*, *f* e simili) sarebbe naturale che ci fosse restato.

(2) Veramente nel facsimile (vol. I, tav. 66 dell'*Archivio Paleogr. italiano*) io vedo con certezza *pro Confortiñ* e non *Confortiū*; ma ciò non cambia l'interpretazione del vocabolo, tanto più che l'iniziale è per certo una *C* maiuscola, onde la sicurezza d'un nome di persona.

Collazionatore qui abbia letto male le parole del poeta (cosa spiegabilissima anche perchè si trattava di una espressione di cui certo non si rendeva conto) e che anche nella nostra nota si debba leggere *pro Confortino* ».

L'evidenza resta più patente quando si metta bene in mostra — il che gli Editori del *Bullettino* trascurarono di fare — che la nota testè trascritta, nella nostra membrana, segue ad una ballata: *Amor, che 'n cielo e in gentil core alberghi.* Ebbene, anche l'altro breve appunto del cod. Vaticano, preso pur ora a confronto, riguarda la ballata medesima, copiata dal Petrarca in due redazioni successive, sulla c. 14 *b* del suo manoscritto: prima uno sbozzo, poi una copia quasi finita. All'abbozzo primitivo precedono solo quattro versi, inizio d'altra rima lasciata a tronco, con la suddetta notizia, che cioè il poeta li componeva nel 1350, il 26 dicembre, tra mezzodì e nona, in giorno di sabato, *per Confortino.* Dal primo abbozzo della ballata, annotato esso pure, apprendiamo che l'incominciò poco dopo, il 30 dicembre, di mercoledì, all'ora stessa, fra mezzodì e nona (*decembris 30. mercurii, eadem hora. scilicet inter meridiem et nonam*): mentre il secondo porta la nota *veneris. 1. Ian. eadem hora*, ed ormai troviamo la ballata con lezione quasi identica alla copia offertaci dalla nostra pergamena; per cui è credibile che nel giorno stesso, o comunque sui primi del 1351, condottala a perfezione, egli ne facesse dono al nominato Confortino.

Chi fosse costui non è dato stabilire, allo stato attuale delle nostre conoscenze. Il Giorgi e il Sicardi, osservando che il Petrarca lo nomina in modo « spiccio e famigliare » quale non usò mai verso signori suoi amici che si fossero indotti a chiedergli delle poesie, e rilevando insieme che Confortino non figura mai nell'epistolario del poeta, come certo dovrebbe, s'egli l'avesse annoverato tra i suoi intimi, deducono « che codesto Confortino « non fosse che uno di que' poveri giullari a cui il nostro poeta, « per fare un' elemosina, malgrado che glieli strapazzassero in « fiero modo, s' induceva qualche volta a dare un qualche suo « componimento poetico ». Ma prima d'esaminare tale congettura, continuiamo a interpretar la nota latina del Petrarca.

I precedenti Editori, giunti in fondo della seconda riga, non s'appagarono di coordinare il verbo *elegit* col pronome *ipse*, che è in capo della terza. Trovarono la *t* finale sul margine estremo della pergamena tagliata, e subito in nota segnarono: « Forse « *tandem* ». Per loro insomma la lettera *t* non fa parte integrale

con *elegi-*, ed inizia invece un altro termine, scomparso in seguito al taglio. Onde interpretano così:

hec in ordine retrogrado ad litteram nisi fallor, ut hic sunt, dictavi anno isto, pro Confortino, et unum aliud postea, quod non curavi perficere. ex his autem elegi [*tandem*] *ipse ultimum. quod hic est primum scripsi hoc ne elaberetur in totum, que magna.....*

Ma l'anonimo copista al quale dobbiamo la membrana, per solito divideva chiaramente vocabolo da vocabolo, senza amalgamarli insieme, come sarebbe da supporre di necessità in questo caso. Nè trovo necessario ammettere dopo *elegit* la mancanza d'altre sillabe, che starebbero fuor di squadra anche rispetto alle righe anteriori. Per ciò tutto leggerei: *Ex his autem elegit ipse* (1) *ultimum*, ricavandone che a Confortino il Petrarca offerse una breve raccolta di poesie, composte per compiacerlo. Oltre alle consegnate, ne aveva cominciata un'altra (i primi quattro versi della c. 14 *b* vaticana?) ma non si curò di finirla. Tra queste Confortino scelse una. — È ammissibile tanta libertà da parte d'un povero giullare, favorito per elemosina? E il Petrarca si sarebbe a tal segno scomodato per lui?

Delle rime così composte il poeta volle tener memoria, onde le trascrisse *ad litteram* in una sua scheda. La membrana ora scoperta può essere adunque un apografo esatto di tale scheda, sebbene il modo come vedemmo compilata la membrana B non conceda d'asserirlo senza dubitazione. Resta anche supponibile, a vero dire, che la membrana A conservi invece: 1° qualche rima copiata da schede differenti; 2° il gruppetto di versi per Confortino. — In quest'ultimo caso i dati per distinguere le due categorie purtroppo mancherebbero. Ben si potrebbe ritenere che facessero gruppo da sè i primi due sonetti, che stamperemo qui appresso, perchè un indizio li fa credere trovati dal Collazionatore l'un di seguito all'altro anche nell'autografo. Egli, nel v. 2 del secondo sonetto, aveva cominciato a copiare per inavvertenza il sovrastante verso ultimo del sonetto primo. Accortosi subito dello sbaglio, cancellò le parole ripetute (*Quanto fortuna*) e le sostituì con quelle che andavano realmente trascritte.

---

(1) Con *ipse* anche altrove il Petrarca designa, come qui, persona testè nominata. *Ille* ed *ipse* promiscuamente usa, ad es., in *Ep. famil.* (Florentiae, 1859), I, 31, r. 3 sg.

Quanto all'anno in cui le poesie per Confortino furono dettate (*anno isto*, dice il ricordo petrarchesco, senza soddisfare più oltre la nostra curiosità), dopo il già esposto nessuno dubiterà che si tratti del 1351, sempre che non si preferisse di fermarsi alla fine dell'anno precedente. La ballata *Amor, che 'n cielo* era in corso di composizione il 1° gennaio 1351: tutto sta nel pensare le restanti poesie dettate un po' prima o un po' dopo di questa data. I sig. Giorgi e Sicardi non s'acconciano ad ammetterlo, perchè « in tutti i componimenti contenuti nel foglio, uno eccettuato, « non c'è alcun verso che non accenni a Laura come a persona « viva ». — Ma se essi furono scritti ad istanza di Confortino, chi ci assicura che a Laura fossero dedicati? Il non trovarne nessuno accolto nel *Canzoniere*, neppur la ballata bellissima *Amor, che 'n cielo*, farebbe anzi pensare che l'esclusione dipenda appunto da questo.

C'è in ultimo da spiegare una modalità, che si direbbe di lieve momento, se intorno alla medesima i precedenti Editori non avessero architettato un'argomentazione infelice, in seguito alla quale ebbero la disavventura di sbagliare per un buon terzo la reciproca disposizione dei versi da loro pubblicati, con qual danno del senso complessivo è facile indovinarlo. Le parole iniziali della notazione latina: *hec in ordine retrogrado ad litteram, nisi fallor, ut hic sunt, diclavi anno isto pro Confortino* per me significano solo: « Queste poesie le ho scritte così a lettera, se non « erro, come qui sono, in quest'anno medesimo, per Confortino; « salvochè qui nella mia scheda sono ora *in ordine retrogrado*, « vale a dire che nella copia consegnata a Confortino la prima « era ultima, la seconda penultima e via di seguito, finchè l'ul- « tima attuale era prima ».

In tale avviso mi conferma del tutto la frase seguente, che io divido così: *Ex his autem elegit ipse ultimum, quod hic est primum*. Ecco l'ultima composizione, in seguito all'ordine inverso, diventata prima nella nuova copia (1)!

I sig. Giorgi e Sicardi stimarono all'opposto che la frase ora

---

(1) Sull'ultima frase della nota (*Scripsi hoc ne elaberetur in totum que magna.....*) non oso insistere, perchè la mutilazione del foglio m'impedisce d'indovinarne il senso, anche approssimativo. Osservo per altro che a leggere, come i precedenti editori proposero: *Quod hic est primum scripsi hoc ne elaberetur*, ecc., nonchè il senso, anche la grammatica ne andrebbe di mezzo.

spiegata non riguardasse il reciproco ordinamento delle rime, bensì la disposizione stessa dei versi nel corpo delle singole poesie, e ritennero — senza la conferma d'alcun dato — che il Petrarca ricorresse talora all'artifizio di disordinare espressamente nel manoscritto i suoi versi « per render più difficile a « quanti gli capitavano in casa con l'intenzione di chiedergli o « sottrargli de' versi, o qualsiasi altro scritto (*Famil.* V, 16) il « leggere specialmente quelle sue rime che erano in uno stato « di prima elaborazione ». Venuti pertanto a presentare i versi del poeta, dopo averne offerto una diligente edizione diplomatica, essi si sforzarono di trascriverli « nell'ordine in cui li avremmo « trovati nella membrana A, se egli li avesse voluti disporre nel « modo ordinario, come stanno appunto nella membrana B ». A quali disastrose conseguenze siano pervenuti applicando qua e là un sì strano sistema (1), lo dica il confronto tra la loro edizione e quella da me tentata in appresso, dove naturalmente i versi medesimi si conservano nell'ordine normale.

Com'è ovvio, tengo a base il facsimile dell'*Archivio Paleografico*; ma le iniziali maiuscole, dal collazionatore preposte quasi sempre ad ogni verso, sono adoperate da me con maggior parsimonia a contrassegnare l'inizio dei periodi ritmici, secondo fa con abitudine costante il Petrarca nei suoi autografi. Avverto ancora che il copista, veneto certamente, lasciò scorrere nel suo apografo profferenze e forme dialettali (*megia*, *baila*, *vilupi*, *biastemato*, *soglier*, *faza*, ecc.) aliene dall'uso petrarchesco: anch'io, sull'esempio dei precedenti Editori, stimai giusto d'eliminarle dal testo, relegandole in nota. Nel distinguere poi i diversi componimenti, seguo le medesime lettere alfabetiche adottate dal *Bullettino della Società filologica romana*.

MEMBRANA A.

a b)

Nel *Bullettino* testè citato, p. 42, le prime sei righe della pergamena si ritennero due frammenti distinti, il primo d'otto e l'altro di

(1) Tanto più strano, in quanto applicato senza metodo alcuno. Per es., si troveranno invertiti i versi nelle sole quartine del sonetto I, mentre nel son. II l'inversione fu praticata unicamente nella prima quartina e nella

quattro righe. Ciò per la ragione evidente che gli Editori, disposte le quartine in *ordine retrogrado*, non poterono più avvertire la continuità logica che pur le lega col resto, onde lessero:

Un spirto eletto, un cuor grave et superno,
Ch'al mondo co' begli occhi il fosco tòle,
(Oh prove oneste, leggiadrette e sole!)
Reggon Madonna. E s'ella à el mio governo,
È primavera quando è maggior ver[no],
Farebbe a mezza notte arder il sole;
Più sua crudezza mi trapesa e dole,
Ma con più sua beltate el (*sic*) mio amor ferno.
. . . . . .

Nell'insieme abbiamo invece un sonetto, che procede regolare fino al verso dodicesimo e manca degli ultimi due. Prima di riprodurlo va per altro notato che nel ms. l'iniziale maiuscola del primo verso è illeggibile: poi seguono le lettere: *uoue* e la seguente parola *onesti*. A me pare che detta iniziale non possa essere se non *N* (e qualche traccia rimasta mi conferma nell'ipotesi), per cui si leggerebbe: *Nuoue onesti, ligiadrette e sole*. Ciò posto, la sillaba mancante potrebbe dipendere da un semplice scorso di scrittura nel vocabolo *onesti* (si noti la *i* finale), in luogo di *ones*[*ta*]*ti* (1).

Nuove ones[ta]ti, ligiadrette e sole,
un spirto eletto in cuor grave e superno
reggon Madonna; et ella à el mio governo,
ch'al mondo co' begli occhi il fosco tòle.
Farebbe a mezza notte arder il sole
e primavera quando è maggior ver[no]:
ma con più sua beltade e 'l mio amor fèrno,
più sua crudezza mi trapesa e dòle.
Amor già mia conscienza non acerba
ma ben l'invita, e 'l vero mi costrigne:

---

prima terzina. Nel son. III, ancora s'invertono le quartine e si rispettano le terzine... e via di seguito. Dato e non concesso che il Petrarca avesse davvero escogitata una maniera criptografica per rendere più difficili da leggere le sue rime, è possibile che ne spostasse così a casaccio i versi, col pericolo di non raccapezzarvici egli stesso più tardi?

(1) Cfr. *Paradiso*, XXXI, 51: « Ed atti ornati di tutte onestadi ».

chè tanto i lice l'esser meno acerba
Quanto fortuna in alto più la spigne (1)
. . . . . .
. . . . . .

c)

Ecco anzi tutto un secondo sonetto, come apparisce nella trascrizione del *Bullettino,* p. 42:

Amor percuote e vola, senza manto,
In cielo, in aria, in terra, in fuoco e in mar[e],
Ma s'e' col piombo vuol, può risanare;
Contra suo' strali ôrati non è incanto!

A mezza state fa l'huomo tremare,
Et arder a gran verno, e più che quanto
Se forza di campar e uscir di pianto,
In più viluppi e lacrime ['l] fa intrare.

Ò biastemato mille fiate, e gli anni,
La balia, le mie fasce e la mia cuna,
Onde io son vivo e gusto aureo martire.

M' al fin i' credo sciogliere queste funa,
O dar rimedio a' mie' gravosi affanni,
Se tempo aspetto con humil soffrire.

Come si vede, il pensiero procede con logica sufficente, a malgrado dell'inversione arbitraria dei versi ed anche delle rime; salvo la maledizione alle « fasce » ed alla « cuna », *onde* il poeta dichiarerebbe d'esser vivo! Ma certo le cose vanno meglio, leggendo nell'ordine naturale e consueto:

In cielo, in aria, in terra, in fuoco e in mar[e]
amor percuote, e vola senza manto:
contr' a suo' strali ôrati non è incanto,
ma se col piombo vuol, può risanare.

---

(1) Verso 2 *elletto ī cuor* ms. I precedenti edit. sostituirono *un cuor* per giustificare il verbo *reggon* al plurale — v. 3 *regon* ms. La lezione *E s'ella* degli edit. del Bullettino è congetturale, perchè il ms. reca sicuramente *et ella* — v. 4 *cō begli* ms. — v. 5 *a megia* ms. — v. 6 La pergamena tagliata sul margine sinistro impedisce di leggere le due ultime lettere — v. 9 Le parole *gia mia c.* sono correzione sopra un primitivo *questa consienza.*

A mezza state fa l'uomo tremare
et arder a gran verno; e più che, quanto
se forza di campar e uscir di pianto,
in più viluppi e lacrime ['l] fa intrare.
La balia, le mie fasce e la mia cuna
ò bestemmiato mille fiate, e gli anni
onde io son vivo e gusto aureo martire.
M' al fin i' credo scioglier queste funa
o dar rimedio a' mie' gravosi affanni,
se tempo aspetto con humil soffrire (1).

d)

Il sonetto edito nel *Bullettino* citato sotto questa lettera, offre argomento a dubitazioni, che non s'acquetano di sicuro, leggendo le quartine nel solito *ordine retrogrado* (pp. 42-3) così:

Quegl'occhi ch', al voltar suo, disacerba
Ogni crudezza, e 'l viso che divieta
Turbarsi l'aria, e quella faccia lieta
Che humil farebbe ogni fera superba,
Oe par Natura adopre, più che seta,
L'oro e le perle e i bei fioretti e l'erba,
(Che a nobil' opre a punto si riserba)
Le bianche mano e l'angeliche deta,
Mirategli, per Dio, Signor gentile..... *ecc.*

Come mai in una « faccia lieta » la Natura adoperi, più che la seta, « l'oro, le perle e i bei fioretti e *l'erba* (quell'erba, si noti, « che a nobil'opre a punto si riserba ») non è in verità facilissima cosa indovinare! Leggeremo invece:

---

(1) Verso 1 *mar* ms. — v. 2 *amor percuote* è sovrapposto a *quanto fortuna*, cancellato — v. 3 *contra suo stralj* ms. — v. 5 *a megia... lhuomo* ms. — v. 8 *canpar e ussir* ms. — v. 8 *vilupi* ms. — v. 9 *baila... fasse... chuna* ms. — v. 10 *biastemato* ms. — v. 12 *Mal fin i penso credo soglier*, con *penso* cancellato, ms. — v. 13 *rimeggio* ms. — v. 14 *sufrire* ms. — Secondo i precedenti editori la frase (vv. 6-7): ..... *e più che quanto Se forza di campar* va costruita: « *e quanto più che se forza* (= *sforza*) *di* « *campare*, ecc. e s'intende dell'*uomo* ». Credo invece che, pur riferendo l'azione al soggetto *uomo*, si deva intendere: *E c'è di più* (o *di peggio*), *che quanto maggiormente l'uomo si sforza*.. ecc.

L'oro e le perle e i bei fioretti e l'erba
oe per Natura aduopre, più che seta;
le bianche mani e l'angeliche deta,
che a nobil' uopre a punto se riserba;
Quegli occhi, ch' al voltar suo disacerba
ogni crudezza, e 'l viso che divieta
turbarsi l'aria e quella faccia lieta,
che humil farebbe ogni fera superba;
Mirategli, per Dio, signor gentile,
mirategli, se mai bramaste in terra
veder un dolce e proprio paradiso:
Vedrete cose d'aquetar humile
Vulcano, e Jove allor che più disserra
per fulminar qui giù luoco precis[o] (1).

È dunque l'elogio di Madonna, contemplata mentre stava ricamando; e il poeta, con molta finezza di gusto, comincia ammirando il ricamo, ove « l'oro e le perle e i bei fioretti e l'erba » sono imitati sì bene, da parere che in essi « adoperi » più la Natura che l'arte, ovvero la seta della ricamatrice. Passa quindi alle « bianche mani » e alle « angeliche dita », che paiono riserbate appunto a sì nobil maniera di lavori: ed innalza finalmente la sua contemplazione agli occhi dolcissimi, al lieto volto di lei, per conchiudere che la scena descritta è proprio un terrestre paradiso, tale da infonder mitezza anche negli animi più feroci.

Ma mentre tutto corre sì bene, il dubbio al quale sopra accennai s'affaccia intorno a due forme verbali. « Se riserba » (v. 4) e « disacerba » (v. 5), con la terza persona singolare in luogo della plurale, non paiono d'uso petrarchesco, eppure si trovano in rima e non possono quindi attribuirsi se non all'autore. La prima si potrebbe giustificare in qualche modo, stimando forma neutrale il « che » in principio di verso e da questo facendo dipendere il verbo. Quanto alla seconda gli Editori del *Bullettino* annotano: « *Ch', al voltar suo: co' quali, per mezzo dei quali nel suo voltarsi*, ecc. ». Confesso che ciò m'appaga poco, perchè, *suo*, a mio credere, sta in luogo di *loro*.

---

(1) Varianti del ms.: v. 1 *mano* — v. 7 *faza* — v. 8 *farebe* — v. 10 *bramasti* — v. 12 *dāquetar* — v. 13 *alhor*. Nel v. 2 non oso ritoccare la forma iniziale *oe*, quantunque reputi probabile che essa nasconda un *u'*, più petrarchesco.

e-f)

In due frammenti distinti i precedenti Editori frazionarono la graziosa ballata che segue: non fuorviati, questa volta, dalla fisima dell'*ordine retrogrado*, ma indotti soltanto dalla disposizione delle righe nella membrana, dove la scarsità dello spazio costrinse il copista a non rispettare troppo chiaramente le interlinee, che di sicuro dovevano avvertirsi nell'originale. Ne venne che i dodici versi di questo componimento possano parere a prima vista tutti disposti a due per due (nella prima riga i vv. 1 e 2; nella seconda i vv. 3 e 4; e così di seguito). Invece il terzo verso, ultimo della *ripresa*, non ne ha accanto un altro, che sarebbe il quarto; ma lascia dopo di sè uno spazio bianco, laddove i vv. 4 e 5 sono allineati insieme nella riga sottostante.

Ciò non avvertendo, doveva inesorabilmente seguir quello che avvenne. Al v. 3 si collocò appresso il 5, poi il 4 e il 7, e via di seguito..... onde l'insieme fu stampato così (p. 43):

Nova bellezza in habito gentile
Volse il mio core a l'amorosa schiera
Ove 'l [mal] si sostene e 'l ben si spera.
Poi ch' al vago penser fu posto un freno,
Gir mi convene e star com'altri vòle:
E 'l chiaro nome e 'l suon de le parole
E i dolci sdegni e i pietosi sguardi
Son le faville, Amor, di che 'l cor m'ardi.

E quindi, come frammento separato:

. . . . . .
De la mia donna 'el bel viso sereno
I' pur spero mercè, quantunque tardi;
Che, ben ch'ella si mostre acerba et fera,
Humile amante vince donna altera.

Strano che contro un malinteso sì grave non sia stato buon monito l'aver trovato già edita altre volte la breve poesia fra le *Estravaganti* del Petrarca, come gli Editori avvertono a p. 45! Eppure in queste vecchie stampe la ballata era già disposta secondo la logica domanda, sebbene presentasse dei difetti che ora si possono eliminare in grazia del nuovo apografo:

Nova bellezza in habito gentile
volse il mio core a l'amorosa schiera,
ove 'l [mal] si sostene e 'l ben si spera.
Gir mi convene e star, com'altri vòle,
poi ch'al vago penser fu posto un freno
di dolci sdegni e di pietosi sguardi;
E 'l chiaro nome e 'l son de le parole
de la mia donna, e 'l bel viso sereno
son le faville, Amor, di che 'l cor m'ardi.
I' pur spero mercè, quantunque tardi;
chè, ben ella si mostri acerba et fera,
humile amante vince donna altera (1).

La presente lezione s'avvantaggia su quella già cognita (2), massime nel v. 10, che diceva: *Io pur spero, quantunque che sia tardi;* ma guadagna a sua volta dal confronto con essa nel terzo verso, dove il nostro amanuense aveva saltato il vocabolo *mal*, necessario e per il metro e per il senso.

g)

Senza spazio intermedio, come se si trattasse d'una continuazione alla poesia finita d'esaminare, la membrana porta ancora tre versi:

L'amorose faville e 'l dolce lume
de' bè' vostri occhi, onde la mente ho piena,
fanno la vita mia troppo serena.

Sono, si vede subito, un'altra *ripresa* di ballata sul tipo metrico esatto della precedente; ma disgraziatamente non segue la stanza relativa. La penultima parola (*troppo*) ha sopra un richiamo, e di fianco si legge:

---

(1) Verso 3 *ouel si sostene* ms. — v. 6 *Di dolci sdegni e di pietosi sguardi* ms. La lezione dei precedenti editori è congetturale — v. 10 *quãtonch* ms. — v. 11 Le prime due parole nel ms. sono sostituite sopra la riga ad un *chauegna*. Le stampe anteriori hanno anch'esse *Ch'avvegna*.

(2) I signori Giorgi e Sicardi citano l'edizione Giuntina delle *Rime* del Petrarca (Firenze, 1522) come prima che stampi questa ballata. Di qui passò nella stampa del Morelli, Verona, 1799, vol. II, p. 216.

Non placet 1360 Jouis . 15 octobr. mane inueni hoc in alia papiro vicina . sempre *et hoc placet . error fuit hic.*

La nota è chiara nel complesso, perchè il Petrarca vi ricordò, come soleva far tante volte, d'aver cambiato una parola che non gli piaceva (*troppo*) con un'altra (*sempre*), alla quale appose il suo consueto segno d'approvazione (*hoc placet*). « L'er-« rore — egli aggiunge — fu nell'aver messo la prima in luogo « della seconda ». Bisognerebbe sapere per altro se l'inciso: *Jovis, 15 octobris, mane inveni hoc in alia papiro vicina* stesse nell'autografo in continuazione con *Non placet*, o formasse riga da sè. Propendendo per l'ultima ipotesi, io attribuirei il pronome *hoc* all'intero frammento poetico e non al solo *sempre*. L'autore, trovandolo nel 1360 sopra una scheda vicina a quella ov'erano le poesie dettate per Confortino, l'avrebbe posta in coda alla ballata *Nova bellezza*, o per l'identità metrica tra esso e la precedente poesiola, o per altro motivo che ci sfugge.

Le due ultime rime della membrana A furono dagli Editori riprodotte correttamente: qui si ristampano, insieme col frammento inedito che è nella membrana B, per non lasciare a mezzo la breve raccoltina sì imprevedutamente svelataci dal cod. Casanatense, ed anche per aggiungere qualche osservazione.

h)

Questo madrigale ha in sostanza la forma metrica di quello *Or vedi, Amor, che giovenetta donna*, accolto nel Canzoniere, salvo un lieve spostamento delle rime nei terzetti iniziali. Il secondo nominato procede così: ABB, ACC, CDD. Il nostro invece: ABC, BAC, CDD.

Donna, l'alto viaggio, ond'io m'ingegno
meritar vostra gratia humilemente,
con sua durezza m'averia già stanco:
Se non ch'Amor, dal bel viso lucente
si fa mia scorta et infallibil segno,
mostrandose nel bel nero e nel bi[anco];
Onde sospira il disioso fianco

e riprende valor, che 'n alto il mena,
vincendo ogni contrario, che l'affrena (1).

i)

Viene per ultima la ballata leggibile due volte anche a c. 14*b* del ms. Vaticano 3196, col metro stesso dell'altra edita più sopra (ABB; CDE, CDE, EBB):

Amor, che 'n cielo e 'n gentil core alberghi
e quanto è di valor al mondo isp[iri],
acqueta gl'infiammati mei sospiri.
Altera donna con sì dolce sguardo
leva 'l grave penser talor da ter[ra],
che lodar mi conven de gli occhi suoi:
Ma dogliomi del peso, ond' io son tar[do]
a seguire il mio bene e vivo in guerra,
coll'alma ribellante a' messi tu[oi].
Signor, che solo intendi tutto e puoi,
piacciati ch' e miei passi in parte giri
ove in pace perfetta alfin respiri! (2)

Ecco le uniche e poco sensibili varianti tra questa terza redazione e la seconda, quasi definitiva, dell'autografo Vaticano: v. 3 *miei* — v. 5 *pensier* — v. 7 il poeta aveva scritto *del peso* e sopra corresse *del nodo*. Si vede che, ricopiando una terza volta, riprese il termine prima rifiutato — v. 11, prima *pregoti* ecc.; poi a *pregoti* sostituì *piacciati*; infine *pur spero che*. Anche qui la terza redazione segna dunque un ritorno a parola in antecedenza scartata. Sotto alla copia vaticana il Petrarca segnò: *hoc videtur proximior perfectioni*.

MEMBRANA B.

a)

Dopo i tre sonetti dei quali fu ragionato, abbiamo lo spunto e il termine d'una ballata, metricamente uguale alle sopra descritte:

---

(1) Verso 3 *stancho* ms. — v. 6 *bi*..... la pergamena è tagliata — v. 9 Il ms. *che l'áffrena*. L'apice sopra la prima *a* si dovrebbe risolvere anche qui, come altrove, in una *n* e leggere *che la 'nfrena*, ove il senso, unito anche alla considerazione delle due *f* seguenti, non consigliasse a ritener superfluo il predetto segno.

(2) Verso 2: dopo *isp*... la pergamena manca — v. 5 *tallor da ter*..., con

Amor, che 'n pace il tuo regno governi
pon fine a l'aspra guerra ch' i' sostegno,
si ch' i' non pera per soverchio sdegno *et cetera.*
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
et in fine a voi servir, a voi piacer m' ingegno
e quel poco ch' i' son da voi mi tegno.

Peccato che nell'autografo trascritto dal nostro Collazionatore mancasse la parte mediana d'una sì vaga composizione! Ma il poeta — come ben considerano gli Editori precedenti — avrà esemplato solo i versi nei quali stava introducendo dei ritocchi, mentre gli altri gli stavano davanti, già scritti sopra una scheda che noi deploriamo perduta.

FLAMINIO PELLEGRINI.

---

la pergamena tagliata — v. 9 Di *tuoi* leggesi solo la prima sillaba, e poco chiaramente. I precedenti editori interpretano *suoi*, ma non può essere, dacchè l'autografo vaticano ha *tuoi*, necessario per il senso e per ragione di rima — v. 11 Dapprima fu scritto *Pregoti che* ecc. Poi, sulla prima parola, venne aggiunto: *vel piacciati*.

LA

VERA DATA DI UN LAMENTO STORICO DEL SECOLO XV

Nel primo volume della sua pregiata raccolta di *Lamenti storici* (1) il Medin pubblicò, anni sono, un lamento rivolto ad un papa Gregorio, ch'egli ritenne essere Gregorio XI, ed attribuì gli avvenimenti che formano la materia del componimento poetico al 1376, all'anno cioè nel quale Gregorio XI, vincendo le riluttanze proprie e dei cardinali, deliberò di restituire a Roma il centro della Chiesa (2). All'incontro il lamento, messo in bocca alla Chiesa stessa (3), parla di scisma (4) e consiglia con tanta

(1) Medin e Frati, *Lamenti storici dei sec. XIV, XV e XVI*, Bologna, Romagnoli dall'Acqua, 1887, I, 51-61.

(2) Circa i particolari del ritorno vedi Kirsch, *Die Rückkehr der Päpste Urban V und Gregor XI von Avignon nach Rom.*; *Auszüge aus den Kameralregistern des vatikanischen Archiv*, Paderborn, Schoeningh, 1898; Mirot, *La politique pontificale et le retour du Saint-Siège à Rome en 1376*, Paris, Bouillon, 1899; Pastor, *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*, vol. I (Freiburg i. B., Herder, 1901), p. 109.

(3) Il Medin intitolò la poesia *Lamento di Roma*, mentre chi si lagna veramente è la Chiesa, la quale chiede di « Pietro *suo* primo marito », parla della « *sua* Roma » (v. 121). Di ciò s'avvide già S. Morpurgo, del quale in una delle note che seguono.

(4) Verso 79:

Tu promectisti levar questo sismo.

insistenza il papa Gregorio ad un viaggio verso Savona (1), che apparve tosto evidente ad un illustre critico, il Morpurgo (2), essere quel Gregorio non Gregorio XI, ma Gregorio XII, e trattarsi quindi non del ritorno a Roma della Sede apostolica dalla cattività avignonese, ma dello scisma d'occidente e dell'abboccamento stabilito a Savona tra Gregorio XII e Benedetto XIII dalla convenzione di Marsiglia del 21 aprile 1407 (3). Senonchè il valente bibliotecario della Marciana, nella rapida scorsa fatta al lamento, attribuì senz'altro quel componimento all'anno suddetto 1407, mentre un esame più minuto non lascia dubbio che la data vera sia il 1408. Vediamo dunque colla maggior brevità possibile gli elementi storici del lamento.

La Chiesa incomincia il suo pianto con una troppo evidente imitazione dantesca (4), ricorda quindi Costantino, S. Pietro,

---

(1) Versi 130-32:

Non perdere li tuoi piccoli giorni,
Che vidi i tuoi capelli esser d'argento.
Vanne a Saona e fa che non subgiorni.

(2) *Rivista critica della letteratura italiana*, IV (Firenze, 1887), p. 175. Il Medin (*Lamenti storici*, IV, Verona, 1894, p. 202), colla modestia propria dei veri studiosi, accolse senz'altro le correzioni del Morpurgo e la data 1407 pel lamento.

(3) Il testo della convenzione fu più volte pubblicato. Per non eccedere nelle citazioni rimando senz'altro all'opera magistrale di Noël Valois, *La France et le grand schisme d'occident*, vol. III (Paris, Picard et fils, 1901), p. 505.

(4) Comincia il lamento:

Pietà, pietà (pietà), o summo Giove,
Guardami un poco con tue sancte luci,
Che tanto tempo ài rimirato altrove!
Non odi i fiochi, rochi e obscure vuci,
5 Che gecta questa donna sconsolata,
Che fa delle soe braccia mille cruci?...

ed a versi 58-59 è scritto:

De veni a questa misera che chiama
E nocte e dì: seccurri, o Bonifatio,.....

L'imitazione dell'episodio dantesco di Sordello è quindi evidente, e fors'anche, secondo il giudizio del Morpurgo, *meschinissima*.

Silvestro I, Gregorio Magno, Clemente I, Urbano II (1), i grandi di Roma repubblicana, condanna il ritorno ad Avignone di Urbano V (2), ed esprime rammarico per la fine di Bonifacio IX, del quale parla con singolare affetto, rivolgendo al medesimo ancora preghiera di soccorsi. Essa afferma che troppo ingiusti sono stati i contemporanei verso Bonifacio, al quale le colpe dei fratelli, cioè l'avidità di Giovannello e l'avarizia di Andrea avevano procurato cattiva fama (3). E così venendo a Gregorio XII, rimprovera a questo pontefice di non aver compiuto il viaggio di Savona e di far ritorno senza aver posto fine allo scisma.

Tu te movisti a questa intentione
Da la mia Roma venendone a Siena
E mo arreto turni senza rascione

(vv. 76-78).

Questa terzina ci permette di stabilire senz'altro la data annua

---

(1) Il testo veramente nomina i papi tralasciando il numero che varrebbe a designarli. Sembrami probabile la numerazione che senz'altro attribuisco ai nomi.

(2) Versi 43-45:

Poscia che 'l quinto Urban(o) no fo sì fello
A far(e) de me le dui divisioni
Non abe mai conforto for de quello.

Urbano V, com'è noto, nel 1367 aveva fatto ritorno a Roma, ma n'era ripartito nel 1370. Vedi Pastor, I, 97, oltre al Gregorovius, *Storia della città di Roma nel medio evo*, vol. V (Roma, Società ed. Nazionale, 1902), pp. 482-991 e Segre, *Alcuni elementi storici del secolo XIV nell'epistolario di Coluccio Salutati*, Torino, tip. Baglione e Momo, 1904, pp. 9-21.

(3) Versi 55-58:

Lo cupido Jannello e avaro Andrea
Tuo frate(l)o carnale te dèron tal fama
E contra al tuo voler zascun facea.

Gioannello ed Andrea Tomacelli ebbero infatti terre e favori particolari dalla regina Margherita di Durazzo e dal re Ladislao. Vedi Barone, *Notizie storiche tratte dai Registri di Cancelleria di Ladislao di Durazzo*, in *Archivio storico per le provincie napoletane*, XII (1887), 507, 725, 5 aprile 1391 e 4 settembre 1392. Vedi anche Teoderico de Nyem, *De schismate*, ed. Erler, Lipsiae, Veit et Comp., 1890, p. 145.

del lamento. Gregorio, già riluttante ad accettare il luogo di Savona, era uscito da Roma il 9 agosto 1407, aveva trascorso il resto del mese a Viterbo (1), erasi trattenuto a Siena dal 4 settembre di quell'anno al 22 gennaio 1408 (2), ed aveva quindi messo residenza a Lucca, limite estremo del suo viaggio (3). Durante i mesi trascorsi a Siena, quando già aveva respinto in modo definitivo il luogo di Savona, Gregorio continuò le pratiche coll'avversario Benedetto XIII, intendendo probabilmente di condurre in lungo le cose e di nulla conchiudere (4). Alla fine, costretto a prendere una decisione, accusò di mala fede l'avversario, non senza qualche apparenza di ragione, e ruppe le trattative. Questo brusco scioglimento, una nuova elezione di porporati da lui fatta contro la volontà del Collegio cardinalizio ed il suo eccessivo nepotismo provocarono la secessione di molti cardinali di sua obbedienza, che il dì 11 maggio 1408 lo abbandonarono ritirandosi a Pisa (5). L'esempio, com'è ben noto, fu imitato dai cardinali avignonesi, che, in maggioranza pure, si separarono da Benedetto. Così ebbe origine il Concilio pisano e la seconda fase dello scisma di occidente. Allora, ripieno l'animo di profonda amarezza, Gregorio XII il 14 luglio 1408 partì da Lucca e fece ritorno a lenti passi verso Siena (6).

---

(1) Antonii Petri, *Diarium Romanum*, in Muratori, *RR. I. SS.*, XXIV, 983; Nyem, *De Schismate*, p. 237; Zanutto, *Itinerario del pontefice Gregorio XII*, Udine, 1901 e *Il protonotario Jacopino del Torso e le sue legazioni nel tempo del grande scisma* (1407-1408), Udine, Del Bianco, 1903, pp. 37 sgg. — Circa i viaggi e gl'itinerarî in genere dei papi nell'età dello scisma vedi Eubel, *Das Itinerar der Päpste zur Zeit des grossen Schismas*, in *Historisches Jahrbuch*, XVI (1895), al quale studio fecero alcune aggiunte il Sauerland e lo Schmitz, *Das Itinerar der Päpste zur Zeit des grossen Schismas*, in *Hist. Jahrb.* cit., XVII (1896).

(2) Vedi in particolare Lisini, *Papa Gregorio XII e i Senesi*, in *Rassegna Nazionale*, XCI (sett.-ottobre 1896), pp. 282-90. Questo studio ha molta importanza pei documenti che dall'autore vengono messi in luce. Cfr. pure Niem, *De Schismate*, p. 243 ecc.

(3) Zanutto, *Il protonotario*, pp. 126 sgg. Questo dello Zanutto sarebbe lavoro importante per alcuni documenti inediti che l'autore fece conoscere, se il dotto abate non mostrasse ignoranza assoluta circa l'opera capitale del Valois, e non movesse continuamente dal preconcetto di giustificare in ogni punto il contegno di Gregorio.

(4) Vedi per tutto il Valois, III, 553-92.

(5) *Op. cit.*

(6) Teodorici a Niem, *Nemus unionis*, Argentorati, Zetzeneri, 1709,

Al luglio 1408 dovrebbe quindi riferirsi il lamento in esame, poichè solo in quel mese poteva la Chiesa esclamare; « E mo « arreto turni senza rascione », tanto più che l'autore ricorda ed approva la secessione dei cardinali, avvenuta, ripeto, fin dal giorno 11 maggio (1). La Chiesa inoltre ammonisce Gregorio:

E se non vai, certo serai privato
Del santo manto e chiavi d'argento.
Eretico serai poi indicato
Dall'uno e l'altro de' santi collegi!
Fin(e a) pochi dì serà ciò palesato

(vv. 134-38);

e conosce l'intenzione dei cardinali urbanisti di negare ubbidienza al pontefice dal quale si sono dipartiti.

Se ciò non fai chiaramente se vede
Ch' elli te privaran de la mia dota
La qual possederà poi novo erede

(vv. 91-93).

Ma d'altro canto la Chiesa ignora la secessione già seguita dei cardinali avignonesi da Benedetto XIII e la fuga di Benedetto stesso da Portovenere verso l'Aragona, avvenuta fin dal 16 giugno. In caso diverso non direbbe essa a Gregorio:

E l'antipapi omne dì te sperona,
E à dati privilegii papali.
Coli sigili pendenti si suona,
Egli te chiama e riquede de fede,
Do promectisti t'aspecta a Savona

(vv. 86-90).

Ed allora, come mai ignorando gli avvenimenti di Portovenere,

---

pp. 527-28, epistola di Teoderico. Cfr. pure documenti senesi in Lisini, *Papa Gregorio XII* ecc., pp. 309-10.

(1) Versi 82-84:

Non vidi tu quanta divisione
Teco ànno toi frate(li) Cardinali
E certo ànno de ciò gran rascione?

poteva la Chiesa conoscere la partenza di Gregorio da Lucca, avvenuta quasi un mese dopo la secessione dei cardinali avignonesi e la fuga di Benedetto? La composizione del lamento non è dunque posteriore al 14 luglio 1408, ma risale probabilmente al mese di giugno, nel quale le mene segrete di Benedetto a Roma (1), che avevano provocato quasi simultaneamente l'ingresso di Ladislao, re di Sicilia, nella città eterna (2), la rottura definitiva dei negoziati fra i due papi (3) e la fuga dei cardinali urbanisti da Lucca (4), ed in seguito gli uffici di Gregorio a Firenze per ottenere il passo libero alla volta di Siena (5), si divulgarono nel mondo cristiano e prima di tutto a Roma stessa. L'autore del lamento ritenendo già iniziato il viaggio di ritorno del pontefice, quando scriveva il suo componimento, e, meglio ancora, quando l'ammonizione sua fosse pervenuta alla Curia apostolica, anticipò probabilmente una notizia ch'egli in realtà non aveva ancora.

Osserverò, in ultimo, che, se questo lamento non presenta novità od interesse particolare per la sostanza e per la forma, contiene tuttavia alcuni elementi storici non privi d'importanza nelle parole encomiastiche rivolte alla memoria di Bonifacio IX, tanto severamente giudicato dai contemporanei (6). Anzi, senza

---

(1) Valois, III, 578-83.

(2) Id., III, 584-86.

(3) Id., III, 588-89.

(4) Id., III, 590 ecc.

(5) Guasti, *Commissioni di Rinaldo degli Albizzi per il Comune di Firenze dal MCCCXCIX al MCCCCXXXIII*, vol. I (1399-1423), Firenze, Cellini e C., 1867, pp. 157-61. In Lucca ai primi di giugno era già voce pubblica che il papa si apprestava a partire. Così scrive Teoderico da Niem ad un amico. Vedi Niem, *Nemus unionis*, p. 448. Lettera da Lucca, 8 giugno 1408, « Hic fama laborat quod ipse dominus papa ab hinc instanter disce- « dere, necnon ad Marchiam Antonitanam cum sua curia accedere velit ».

(6) Versi 49-54:

O Bonifatio mio, do(ve) m'ai lassata
Col qual.e me racquistasti tanto avere
Finche vivisti ne fui consolata:
Non fusti conosciuto al mio parere,
Quando che fusti in questa vita rea,
Tuete biias(«)ma(rote fuor le volgie intere.

Il da Niem, *De Schismate*, pp. 129-33 ecc., è ostilissimo a Bonifacio IX, intorno al quale vedi alcuni documenti nuovi editi dallo Zanutto, *Il ponte-*

gli accenni ostili a Giovannello ed Andrea Tomacelli, fratelli di Bonifacio, potremmo credere l'autore partigiano della famiglia del defunto pontefice, tanto più quando si consideri ch'egli attenua e quasi nega a vantaggio di Bonifacio le debolezze verso i parenti, che rinfaccia invece a Gregorio XII (1).

ARTURO SEGRE.

---

fice Bonifazio IX, memorie friuliesi nello scisma d'occidente (1389-1404), Udine, Del Bianco, 1904.

(1) Versi 103-105:

> Ma voi mandar(e) lo tuo nepote Marco
> Che vada rescotendo e ancor Polo
> Con Francisco di là, che à tanto incarco.

Vedi infatti la bolla di Gregorio XII del 29 agosto 1407 da Viterbo, nella quale si assegnava ai tre nipoti del pontefice Marco, Francesco e Paolo buona parte dei redditi delle Romagne, in NIEM, *Nemus unionis*, pp. 305-7 e *De Schismate*, pp. 239-42. Ricordo ancora come i documenti citati dal LISINI, *Papa Gregorio XII* ecc., p. 297, facciano risalire gli urti gravi tra il pontefice ed i suoi cardinali al marzo 1408.

GIAMMARIA BARBIERI

E

LUDOVICO CASTELVETRO

La sciagurata polemica dibattutasi nel cinquecento con tanta violenza e intemperanza di linguaggio intorno alla canzone del Caro

Venite all'ombra dei gran gigli d'oro

dovè essere ragione a G. M. Barbieri e a L. Castelvetro di raffermare su basi più solide un'amicizia che traeva origine da comunanza di patria e affinità di studi (1). Al clamoroso dibattito letterario prese parte, com'è noto, il Barbieri, che compose in istile contro l'usato veemente e mordace una serie di sonetti coi titoli di: *Corona*, *Mattaccini* e *Marmotte*, in risposta al Caro, contro il quale apprestò pure un altro componimento poetico, il *Treperuno* (2).

(1) Per questa polemica tra il Castelvetro e il Caro, mi tengo pago a rimandare il lettore a G. Cavazzuti, *Lodovico Castelvetro*, Modena, Società tipogr. modenese, 1903, pp. 93 sgg. Quivi sono vagliate e discusse le opinioni di V. Vivaldi, *Una polemica nel Cinquecento*, Napoli, Morano, 1891 e di D. A. Capasso, *Note critiche sulla polemica tra il Caro e il Castelvetro*, Napoli, 1897. La canzone del Caro, scritta nel 1553, diede motivo a un apprezzamento del Castelvetro e a una *Dichiarazione*, che indussero il Caro a dar fuori la sua notissima *Apologia*, dopo però aver pubblicato un *Comento* confutato dall'avversario con quattro scritture, delle quali pochissimo ci è rimasto. Il Castelvetro rispose allora con la *Ragione d'alcune cose segnate nella canzone d'Annibal Caro*, stampata forse in Modena nel 1559. — Il Cavazzuti non tocca di un esemplare della *Ragione*, con postille autografe del Castelvetro, conservato nella Biblioteca Estense fra gli incunabuli.

(2) Ciò si desume dalla biografia di G. M. Barbieri lasciata scritta dal figlio Ludovico. Ne esistono parecchie copie (a Vienna, nell'Archivio Mura-

Disgraziatamente i *Mattaccini* del Barbieri sono andati perduti; mentre pare siasi salvato un solo sonetto delle *Marmotte*, se pure è da farsi buon viso, come sembra, a una recente supposizione (1). La *Corona* e il *Treperuno* abbiamo invece alle stampe (2). Ma purtroppo un'altra fatica del Barbieri di carattere diverso e originata dalla medesima polemica dobbiam lamentare perduta: una specie di glossario petrarchesco compilato, a quanto narra il figlio Ludovico, con estrema diligenza. Nella

---

toriano, nella Estense), ed è anche stampata in principio alla *Guerra d'Attila*, Parma, Fiaccadori, 1843. Tolgo il brano, che ci importa, dal Tiraboschi, *Biblioteca modenese*, I, p. 163 e avverto che la copia dell'estense in luogo di *mattaccini* legge: *mutazioni* per evidente errore dell'amanuense: « E presa « l'amicizia col Castelvetro faticò assai negli studî con lui, e massimamente « nel tempo del contrasto con Annibal Caro per le opposizioni fatte a quella « sua canzone, che comincia: *Venite all'ombra*, fatta in lode della casa « reale di Francia; perchè essendo stata mandata al detto Castelvetro, acciò « ne dicesse il suo parere..... dette causa al Barbieri... di rispondere a tutti « i versi, i quali il Caro dette fuori in vilipendio del Castelvetro..... e così « contro il Caro ritorse tutte le rime, cioè una nuova *Corona*, nuovi *Mat-* « *taccini* e *Marmotte*, e alli tre sonetti chiamati « corona » rispose con tre « sonetti per sonetto sotto nome del *Triperuno* ». Il Caro compose adunque contro il Castelvetro due *Corone*: l'una di nove sonetti, l'altra di tre. All'una e all'altra rispose G. M. Barbieri.

(1) Si cfr. Cavazzuti, *Op. cit.*, p. 108, *n.* 1. Mette conto di riportare la prima quartina del sonetto, che s'intitola senz'altro: « Un Castelvetrico « al Caro »:

Una strana marmotta, ch'è conspersa
Di male tacche e la dal ver recisa
Schiera di Banchi da ogni ben divisa
Pur come suol bestemmie e versi versa.

Questo sonetto, intorno all'autor del quale molte dubbiezze possono sorgere, leggesi in *Apologia del comm. A. Caro contra L. Castelvetro*, edizione milanese, 1820, p. 307.

(2) La *Corona* del Barbieri fu stampata in seguito a quella del Caro, da Francesco Turchi, *Delle lettere facete et piacevoli*, Vinegia, 1601, p. 385. Il primo a identificare i nove sonetti anonimi in risposta al Caro con la nostra *Corona* fu il Tiraboschi, *Bibl. moden.*, I, 168, che si fondò sul brano, già riportato, di Ludovico Barbieri. Riproduco il primo verso di ciascun sonetto di Giammaria: 1. *Del crudo Antropofago et Lestrigone* — 2. *Un vituperio dell'humana gente* — 3. *Qual si convien senno et valore impari* — 4. *Arroganza degli uomini infinita* — 5. *Lingua ria, pensier folle, oprar maligno* — 6. *Tue proprie doti sono, anima vile* — 7. *Di più*

biografia del padre, Ludovico ci fa infatti sapere che Giammaria raccolse « per ordine d'alfabeto tutte le voci usate dal Petrarca « nelle sue *Rime* e quante volte le avea usate, notando le carte, « le facciate e le linee », e afferma di conservare presso di sè l'opera insieme a un breve trattato delle *Metafore*. Come corrispose il Castelvetro alle premure del valoroso suo concittadino? La cortesia, si sa, non era certo una delle doti più rare di Ludovico Castelvetro, così che non ci maraviglieremo, se sapremo che egli dapprima sdegnò il soccorso di G. M. Barbieri (1), bastandogli di rispondere da solo in difesa della sua reputazione letteraria. Ciò non ostante, il Castelvetro non potè non sentir gratitudine per la profferta di un dotto tanto stimato quanto il Barbieri, e i rapporti tra i due eruditi dovettero in tale occasione stringersi ognor più. Del resto, il Castelvetro usava con molta dimestichezza con Giammaria Barbieri, che con qualche ragione poteva fors'anche considerare come suo discepolo, se vogliamo dare la fede che merita a una biografia del Castelvetro scritta, pare, da un suo nipote (2): « Oltre di ciò leggeva egli nell'istesso tempo priva- « tamente, in casa, a diversi uditori, diversi libri, ed ogni dì « per suo spasso, in casa di Giovanni Grillenzoni, leggeva greco

---

lingue aspe et scorpio di più code — 8. *Il mostro di ch' io parlo e di ch' io scrivo* — 9. *Della Marca Asinina horribil drago.* — Il *Treperuno* fu stampato sull'autografo estense da M. VALDRIGHI, *Alcune lettere di illustri italiani e il Treperuno di G. M. Barbieri*, Modena, 1827. Ve n' ha copia parziale nel cod. Univ. Bologn. 1097 e copia intera nel ms. estense ital. 585. In quest'ultimo leggesi anche « un sonetto d'altro autore sopra il « medesimo ». Incomincia:

O Car, tarpato idolo pien di vento
A quella vil di Banchi schiera oscura,
Che piu non può goder lieta e sicura
Il suo arcipoeta da niento...

(1) MURATORI, *Opere varie critiche di L. Castelvetro*, Lione, 1727, p. 29.

(2) Questa vita è stata pubblicata dal TIRABOSCHI, *Bibl. moden.*, VI, P. I. pp. 61-82. Una migliore redazione è conservata nell'Archivio Muratoriano (ora nella Estense); ma le differenze non sono tali da renderne necessaria una ristampa. La divergenza maggiore, se ho ben veduto, è stata già rilevata da T. SANDONNINI, *Lodovico Castelvetro e la sua famiglia*, Bologna, 1882, p. 91. — La copia edita dal Tiraboschi è anonima; quella dell'Archivio Muratoriano, utilizzata dal Muratori, reca la scritta: « di Ludovico « Castelvetro », e che nell'autore debba riconoscersi Ludovico, figlio di Giovanni Maria, che fu fratello del nostro letterato, credette il Muratori e, dopo lui, parecchi altri. Cfr. p. 388, *n.* 1.

« e latino, per il che in pochissimo tempo sorsero uomini eccel-
« lenti in diverse professioni, e tra gli altri fu di gran grido
« Niccolò Machella, medico... Fu similmente celebre il nome di
« detto Giovanni Grillenzoni, e de' più giovani furono uditori di
« esso Gabriello Falloppia... e Carlo Sigonio, che poi fu poco grato
« verso il suo precettore, come si può comprendere in alcuni dei
« suoi scritti, e Francesco Cavallerino, medico degno d'ogni lode...
« Lascio Bernardino Manetti... e parimenti Benedetto Manzuoli...
« Gio. Maria Barbiero, e molti altri modenesi, dalli scritti dei
« quali si potrà comprendere il profitto loro nello studio delle
« buone lettere ». — Nato quattordici anni prima del Barbieri (1), il Castelvetro potevasi adunque considerare, come a dire, suo precettore o maestro e credevasi per conseguenza in diritto, inviando nel 1551 a B. Varchi una traduzione della sestina di Arnaldo Daniello dovuta al Barbieri, di chiamar questo: « *giovane* « commendatovi... come intendente del provenzale » (2). Vero è che Giammaria godeva di già molta considerazione tra gli studiosi della lingua occitanica e tra i migliori letterati del nostro cinquecento. Merita d'esser riferito un giudizio dato su G. M. Barbieri da D. Atanagi, che pubblicò nelle *Rime di diversi nobili poeti* una bella canzone di Giammaria:

Pioggia d'un bel pensier nell'alma mia (3).

---

(1) T. Sandonnini, *Lodovico Castelvetro*, cit., p. 27. Il Tiraboschi, *Bibl.* cit., I, p. 159, fissa la nascita del B. nel 1519, e si fonda sulla biografia del figlio.

(2) Si vedano gli *Atti della R. Accademia delle scienze di Torino*, XXXVII (1902), pp. 7-8. Che la sestina del Barbieri, della quale parla il Castelvetro nella lettera al Varchi, non sia quella contenuta nel cod. Bolognese 1290 della Universitaria, ho sostenuto nella *Revue de lang. romanes*, 1904 (*Noterelle provenzali*, nº 7). — Castelvetro Giacomo (e non forse Ludovico) fu colui che fece sapere ai dotti del tempo che la versione della *Guerra d'Attila*, uscita a Ferrara nel 1568 per Francesco de' Rossi, era opera di Giammaria. Si cfr. Crescini, in questo *Giorn.*, 2, 328.

(3) Questa canzone è stata ripubblicata da A. Peretti e A. Cappelli, *Parnaso Modenese*, Modena, 1866, p. 74. — Un sonetto del Barbieri si legge accodato alla traduzione, dovuta ad Ercole Rangoni, dei *Sette salmi della penitenza di David*, circa 1560. Il sonetto comincia:

Quel Re, che tra Giudei regnando visse
E forte in guerra e lirico gentile,
Qual nuovo Achille penitente e humile
Pregando Dio, che le sue labra aprisse;

L'Atanagi scrisse: « A niuno altro inferiore parmi l'autore di « questa canzone, tessuta da lui a la maniera de' Provenzali, in « lode della Regina di Francia et di Scotia, moglie del Re Fran- « cesco II, con tanta purità et dolcezza di stile, che non meno per « questo, che per la novità la reputo degna et lodata et ammirata « da chiunque ha gusto di poesia ». D'altronde, in fatto di conoscenza di lingua provenzale, il Castelvetro riconosceva la sua inferiorità di fronte al Barbieri. Nel commento alle *Rime* del Petrarca, il Castelvetro lasciò scritto, come è noto: « D'Arnaldo Daniello et « de gli altri parleremo distesamente con l'aiuto di M. Gio. Maria « Barbiero » e più innanzi: « ... Durerà [la fama del Daniello], se « M. Gio. Maria mio durerà la fatica impresa intorno a questi poeti « provenzali ». Lo stesso nipote del Castelvetro, che, come sappiamo, fu autore di una biografia dello zio, si espresse con frasi, che sono una conferma vera e propria delle parole del celebre letterato modenese (1): « Nella lingua provenzale nella quale s'era « avanzato tanto che egli sicuramente intendeva tutti i libri scritti « in quella, ebbe per dottore e guida il sopranominato Gio. Maria « Barbiero, il quale si crede che solo fra tutti gli letterati uo- « mini italiani sappia perfettamente detta lingua, in compagnia « del quale tradusse molte canzoni d'Arnaldo Daniele, e di molti « altri poeti provenzali, et havevano trovata una grammatica « di questa lingua e l'havevano trasportata in lingua italiana « con molte altre cose degne d'essere vedute per utilità di co- « loro che si dilettano della lingua volgare, le quali volevano « far stampare, esortandogli a ciò dover fare molti signori e gen- « tiluomini, e fra gli altri ne faceva grandissima istanza Lodo- « vico Beccadelli (2) vescovo di Ragusa, ma sovragiunti per l'an- « tedetta persecuzione [religiosa], la quale interruppe ogni lor « disegno, si spera che il dottor Barbiero sia per effettuare ciò « con pubblicare queste et altre sue ingegnose fatiche ». Il

---

De la sua cetra al suon cantando disse
Queste sette canzoni in dolce stile:
O opera ben nata e signorile,
Fra quante cantò lingua o penna scrisse!

(1) Tiraboschi, *Bibl. moden.*, VI, P. I, p. 75.

(2) Il Muratori ha stampato (*Op. cit.*, p. 59): *Alessandro Beccadelli*, come portava il suo ms. Il Tiraboschi ha corretto l'errore (*Bibliot.* cit., loc. cit., p. 75). Si cfr. infatti Mazzuchelli, II, P. II, 577.

« dr. Barbiero » è forse da identificarsi col figlio di Giammaria (1) autore della ricordata biografia del padre, nella quale si legge un passo, che mette conto di riferir qui per intero per la sua importanza...: « cresciuto in età, lo stesso Machella lo dette in « compagnia del conte Lodovico Pico, figliuolo et herede del « suddetto conte Galeotto, quando andò alla corte d'Enrico re « di Francia... sicchè non gli mancarono occasioni d'apprendere « l'intelligenza di varie lingue e perfezionarsi nello studio delle « buone lettere; ivi tra l'altre imparò da un segretario della re- « gina la lingua provenzale perfettamente, la quale ritornato a « casa insegnò a varî suoi amici letterati e tra tutti gli altri « assai si dilettò di ben intenderla il signor Lodovico Castel- « vetro (2), sicchè con tale occasione insieme traslatarono molte « composizioni di autori provenzali e le vite loro, le quali tra- « slazioni sono tuttavia tra le scritture d'esso Gio. Maria presso

---

(1) Nel brano citato è notevole questa frase: *Gio. Maria Barbiero, il quale si crede che solo..... sappia perfettamente detta lingua*, fondandosi sulla quale (e specialmente, io credo, sul *sappia*) v'ha chi colloca la composizione della biografia del Castelvetro prima del 1574, cioè prima della morte del Barbieri. Se ciò fosse, la biografia dovrebbe essere tolta a Lodovico Castelvetro iuniore (sul quale Ploncher, *Della vita e delle opere di L. C.*, Conegliano, 1879, 119), che nacque nel 1575 (cfr. Sandonnini, *Op. cit.*, p. 98). Ma io credo che quel *sappia* sia sfuggito dalla penna dello scrittore e non abbia alcun valore di fronte alla frase, che segue subito dopo: *si spera che il dottor Barbiero* [figlio di Giammaria] *sia per effettuare ciò con pubblicare queste et altre sue* [cioè del padre] *ingegnose fatiche*. Dunque Giammaria doveva essere morto, quando Ludovico iuniore dettava la vita dello zio, se sperava nel dr. Barbiero per la stampa dei lavori preparati da Giammaria. Ne segue che la biografia va richiamata, a parer mio, alla fine del sec. XVI o al principio del sec. XVII.

(2) Sugli studî provenzali del Castelvetro si cfr. Casini, in *Riv. critica della lett. italiana*, II, 114. Il Varchi prestò un codice provenzale al Castelvetro, che lo ebbe col mezzo di quel Ludovico del Monte, che fu in relazione con Ferrante Gonzaga, come risulta da sue lettere nell'Autografoteca Campori (nella Bibl. Estense). Nel cod. Est. α. G. I, 18 è lettera di Carlo Sigonio sui pedanti, indirizzata a L. del Monte. In fondo alla lettera v'è una nota di carattere recente, da cui si apprende che il Del Monte fu « ce- « leberrimo Segretario di S. Maestà il Re di Polonia ». Il Barbieri e il Castelvetro conobbero anche il codice prov. H, di cui il primo trasse forse copia. Il Barb. poi cita (p. 97) alcuni versi e una postilla che si leggono in H (ediz., p. 291) coll'indicazione *Mich.*, *33*. Che le postille prov. di H provengano dal *libro di Michele*?

« Ludovico uno de' suoi figliuoli... Traslatarono ancora una gram-
« matica della stessa lingua di buon autore, la quale traslatione
« si era smarrita, ma trovandosi il detto Lodovico in Padova e
« visitando il signor Gio. Francesco Pinelli gentiluomo di quella
« città ornato di molte virtù e che si dilettava d'avere nello
« studio suo composizioni d'ogni sorta, e ricercato se si trovava
« avere il vocabolario delle voci provenzali composto da suo
« padre, come aveva egli di certo inteso a dire che vi era, et
« una grammatica dell'istessa lingua volgarizzata da lui, gli ri-
« spose che no, a cui il Pinello soggiunse ch'egli avea bensì
« copia della grammatica, ma non già del vocabolario e che quella
« aveva avuta dal signor Domenico Veniero... » (1).

Che la versione del Barbieri di cotesta grammatica occitanica sia da identificarsi con una traduzione di *Lo Donatz* contenuta nella misc. Ambrosiana D. 465, inf. non si può affermare con sicurezza, per quanto molte probabilità militino in favore di questa ipotesi. Una lettera interessante di Ludovico Castelvetro, ch'io stampo qui per la prima volta, ci potrebbe forse aprire un nuovo spiraglio di luce, facendoci supporre che il Barbieri fosse venuto in possesso di una grammatica provenzale mandatagli, per mezzo del Castelvetro, da Domenico Veniero e che Giammaria avesse poi rinviato col testo la traduzione al letterato veneziano. Ma si badi che la lettera discorre con tanta indeterminatezza di un « libro » del Veniero, da rendere ardita ogni conclusione che si volesse trarre. Intanto ecco lo scritto indirizzato dal Castelvetro al nostro Giammaria (2):

(Al molto mag.co ms. Gio. Maria
barbero S. suo hon.

A Modona)

Vi mando il libro di ms. Domenico Veniero se il messo il potrà portare che sarà ms. Cesare dalla Porta: se ci è cosa nuova la scrivo a mio fratello et al Melano. Adunque a ragione Cales è stato ripopolato di Franceschi puri, cacciati tutti gl'Inglesi a quali è stata fatta quella ragione et forse a buona misura che fu fatta da loro a Franceschi quando ne furo cacciati.

---

(1) Ho attinto al cod. Estense: ital. 840 (α. H. 1.10).

(2) Archivio Comunale di Modena, *Ex actis*, 1558. Ringrazio i signori dr. Sandonnini e dr. Vicini della gentilezza colla quale hanno voluto rispondere, nella qualità loro di direttori dell'Archivio modenese, ai miei desideri.

Ms. Carlo scrive da Vinegia a me una lunga lettera, la quale contiene poco di fermo: io dico che è piena di gentili parolone: mi dice non di meno che il Cardinale di Ferrara l'ha tentato poichè è stato fedito molto più che l'habbia anchora ad andare a star con lui (1) et che il Moreto francescho ha rifiutato il sestiero di Vinegia et che è andato a stare a Padova a tenere dozzina: et in corte del Cardinale s'aspetta come acconcio col Cardinale.

A Dio, il dì 27 di Genaio MDLVIII.

L. C.

Diversi motivi m'inducono ad attribuire, senza peritanza, questa lettera a Ludovico Castelvetro. Anzitutto mi confortano la scrittura (2) e le iniziali, che non saprei quale altro amico del Barbieri potessero indicare; e poi sovvengono i nomi delle persone ricordate. La famiglia dei Della Porta fu strettamente imparentata col Castelvetro (3); Alessandro Melano (4) fu amicissimo del Castelvetro e scrisse un giudizio sulla canzone del Caro; Carlo Sigonio fu naturalmente in relazione con l'uno e con l'altro dei nostri due letterati modenesi. Oltre a ciò, la lettera non registra il luogo di provenienza e non è firmata: il che si accorda col fatto che intorno al 1558 Ludovico Castelvetro stava nascosto, forse nella villa Verdeda, per isfuggire alle ricerche della Inquisizione (5). L'espressione stessa concernente il Sigonio, che gli scrisse una lunga lettera, la quale « contiene poco di fermo ed è piena di « gentili parolone » risente della malignità fine del Castelvetro. Il « Moreto Francesco » sarà Marc-Antoine Muret. La lettera del Castelvetro fissa con maggiore determinatezza la data del suo passaggio da Venezia ai servigi del cardinal Ippolito II d'Este (6). Carlo Sigonio era allora di fatto a Venezia (7) e il Barbieri do-

---

(1) Confesso che la frase mi riesce di colore oscuro.

(2) Un fac-simile della scrittura del Castelvetro è in Franciosi, *Sposizione di L. Castelvetro a XXIX canti dell'Inferno*, Modena, 1885.

(3) Sandonnini, *Op. cit.*, p. 22.

(4) Sandonnini, *Op. cit.*, p. 205, *n.* 1 (Tiraboschi, *Biblioteca modenese*, III, 196-8).

(5) Nel giugno del 1560 era ancora alla Verdeda, donde scriveva: « io non « so se mi potessi star peggio, et mi pare d'aver perduta la memoria et « insieme l'affettione verso quelle cose che soleva tener più care come lo « studio delle Lettere »... Si cfr. G. Silingardi, *Lod. Castelvetro* (discorso), Modena, 1873, p. 23.

(6) Si cfr. Ch. Dejob, *Marc-Antoine Muret*, Paris, 1881, pp. 134 sgg.

(7) Tiraboschi, *Bibl. mod.*, V, p. 79.

veva aggradire le notizie dell'amico lontano, al quale giovava sia con la copia di documenti archivistici, sia con qualche notizia storica peregrina. Nel cod. D. 231 inf. dell'Ambrosiana che porta scritto nel *recto* del primo foglio « Series Chartarum pu- « blicarum, quas ex Archiviis pluribus authenticas collegit Ca- « rolus Sigonius pro Italiae Historia concinnenda » si trovano due copie di atti dovute a Giovanni Maria Barbieri — un decreto di Berengario, datato da Verona nel 900 e un documento dello stesso re Berengario, datato da Pavia nel 904, — oltre a una lettera indirizzata al Sigonio, a Bologna, nel 1570. La riproduco:

Molto mag.co S.r mio oss.mo

Io non trovo la Rubrica, che m'ha mandata V. S. nel nostro Registro, et pur l'ho cercato tutto fin al fine, onde potrebbe essere che V. S. havesse cavata d'altronde la detta Rubrica, poi che presso di noi non si truova. Ben ve n'è una che dice: *1183, R. De privilegio D.ni Frederici Imperatoris et ejus filii Henrici regis de pace, et concordia facta inter ipsos et lombardos et de Regalibus et de consuetudinibus intus et extra lombardis factis et concessis*; et più avanti: *1183. Exemplum Laudi inter D. Imperatorem et lombardos*; et più avanti: *De pace et concordia facta a rectoribus Lombardiae Marchiae et Romaniae et nuncios D. Imperatoris.* Non mando adunque altro a V. S. poi che altro non ho trovato, et le bascio le mani (1).

Di Modena, il dì 27 di aprile 1570.

Di V. S.
servitore
Gio. Maria Barbieri.

---

(1) Ringrazio il signor F. Oreti, che ha avuto la cortesia di inviarmi la copia di questa lettera. Altre tre lettere del Barbieri al Sigonio sono conservate nell'Archivio del Collegio di S. Carlo in Modena. Di queste una fu pubblicata da G Vandelli, *Rassegna emiliana*, II, p. 488. — Il Barbieri contribuì molto con le sue ricerche all'esattezza degli studi del Sigonio, e fu uno de' suoi migliori cooperatori. Si legga questa lettera conservata nell'Arch. Comunale di Modena:

Molto m.co S.or mio.

Io non so dir altro a V. S. se non che dopo l'anno 1227 indizione prima, *exeunte novembri*, dove si fa menzione di Bernardo Cornazano potesta di Modena che desegno Castellione, dopo questo fatto, dico, ho notato: *tenor pacis de Runchalia factae inter imperatorem et Lumbardos*, nè altro ho notato fino all'an 1234, sì che cercando fra l'an. 1227 e 1234 si troverà ciò che dico, di che ne prego V. S. a cercar di nuovo...

In Bologna il 30 de aprile 1571.

Ser Carlo Sigonio.

Il Sigonio (cfr. *Opera omnia*, Mediolani, 1732, index) si giovò anche d'una cronaca posseduta dal Barbieri per i suoi libri *De regno Italiae*.

Il Barbieri poteva bene aiutare il Sigonio, dal momento ch'egli era stato nominato, mi si permetta il vocabolo, archivista e cancelliere della Comunità di Modena sino dal dic. o dal nov. del 1560. I Conservatori di Modena pregavano il Duca di ratificare la nomina di Giammaria colla supplica seguente (1): « Espone a V. S. Ill.ma « et Ecc.ma la sua fedelissima Communità di Modena come è nato « gran disordine nelle scritture antiche e moderne di essa Comunità « per essere stato da certi tempi in qua l'offitio delli canzeleri « di essa Comunità annuali o al più biennali, perchè sapendo essi « canzelleri di havere exercitare sì puoco tempo tal offitio, non « ne hanno quella cura delle scritture che li converria, onde « nasce, come si è detto, gran disordine che mai non si può sa- « pere le cose di dui o tre anni non che le antique, et ciò torna « a danno grandissimo a essa città: onde volendo provedere a tal « disordine, essa Comunità ha fatto elettione di un ms. Gio. Maria « Barbero cittadino di essa città, persona molto qualificata, per « suo canzelero perpetuo, per le rare virtù dil quale essa Comu- « nità tiene fermo che sarà ben servita et con la sua diligenza « cessarà il disordine predetto. Ma perché vi sono dui statuti et « ordini di essa città, uno che vuol che li officij della Comunità « siino annuali, l'altro che niuno possi esser eletto officiale di « essa Comunità, se non è cittadino originario *origine saltem « paterna*, quali impediscono il buon proponimento di essa città; « però essa Comunità ricorre a quella humilmente supplicandola « che la si degni *pro hac vice tamen de plenitudine suae po- « testatis* derogare in spetie a detti statuti et a qualunque altro « che fosse in contrario alla predetta elettione... ».

Il Duca Alfonso II d'Este, affezionato a Giammaria Barbieri (2), concesse che all'ufficio di cancelliere fosse innalzato sino alla morte il nostro letterato, che non era in verità cittadino modenese *origine paterna*. — Giovanni Maria Barbieri era nato da Bartolomeo di Castelnuovo, feudo dei Rangoni, come si apprende da un atto del 9 novembre 1535, col quale veniva permesso al nostro Giammaria di esercitare l'arte del notaio, dopo aver soste-

---

(1) Arch. Comunale, *Ex actis*, 1560.

(2) Nel 1565 il Barbieri sarà infatti incaricato dal Duca di tradurgli in lingua italiana la guerra d'Attila di Nicola da Casola. La versione del Barbieri, edita già nel 1568, fu poi ristampata dal Cavazzoni-Pederzini, Parma, Fiaccadori, 1843. Cfr. Vandelli, *Rass.* cit., p. 488.

nuto un esame dinanzi a parecchi « spectabiles viri » (1), tra cui Antonio Grillenzoni e Niccolò Machelli, i quali fecero fede, dice il documento, della « buona fama » del giovine Giovanni Maria.

Interessa a noi assai trovare il Barbieri in relazione con Niccolò Machella. Questi fu in istretta amicizia con L. Castelvetro, che ne scrisse la vita, e fece parte della celebre Accademia modenese detta del Grillenzoni (2). Il Machella anzi, ci narra Lodovico Barbieri, fu colui che diede il nostro Giammaria a precettore del conte Lodovico II Pico, col quale si recò in Francia, pare, nel 1538 presso il Re cristianissimo (3). Il Barbieri, durante il suo officio a Modena, mantenne sempre ottime relazioni col Pico e con gli Estensi. Essendo sorta nel 1561 qualche questione

---

(1) Archivio notarile di Modena. — Statuti notarili, c, 256 v: « In Christi « nomine anno a nativitate ejusdem millesimo quingentesimo trigesimo « quinto. Indictione octava, die vero nono mensis novembris. — Joannem « Mariam filium ser Berthei de barberiis de Castronouo nobilium de Rango- « nibus civem mutinensem notarium apost. et imper. per magn.cum Comitem « Ventura de Cessis rogato ser petro Io. balloto notario mut. examinatum « in utroque examine idoneum repertum procedentibus debitis probationibus « et examinibus secundum formam statutorum dicti collegii inst. spectabiles « viri D. Joannes de Erro, D. Jacobus Biancholinus, D. Gibertus Forcirollus, « D. Philipus tassonus substitutus a d. Jacobo tassono infirmo massarii dicti « collegii et D. Nicolaus callorius sindicus una cum prestantibus viris Ser « Pompeo Tassone, ser Jo. Jacobo pignata, ser Philipo Tassono et ser Jo. Vin- « cencio de Prato notariis mutin. examinatoribus extractis ac iuratis: se- « cundum formam statutorum in utroque examine acceptaverunt et admis- « serunt datis omnibus fabis albis et commisserunt ipsum Jo. Mariam describi « in matricula dicti collegii dummodo solvat prout solvit libras quinque « mihi notario infrascripto. — Acta fuerunt haec Mutinae in pallatio co- « munis mut. et in camera extimi, presentibus d. m.ro Nicolao de Machelis « artium et medicinae doctore ex.mo ser Antonio Grilinzono civibus mut. qui « ambo fecerunt fidem de bona fama dicti admissi. — Ego Jo. Nic. Florde- « bellus notarius dicti collegii rogatus extiti, scripsi et autenticavi ». Il B. aveva sedici anni, e sulla possibilità di esercitare così giovane il notariato, cfr. PERTILE, *Dir. ital.*, VI, 298.

(2) TIRABOSCHI, *Bibl.* cit., III, 105-8. Il Castelvetro lasciò scritto del Machelli: « Fu valente et famoso medico et bene intendente della lingua greca « et latina, et fu molto eloquente, avendo appresa l'eloquenza da Galeno, di « cui fu grandissimo amatore. Scrisse molte cose, et traslatò tutto Ippocrate ».

(3) Su Lod. Pico, si cfr. F. CERETTI, *Il conte Ludovico II Pico*, in *Atti e memorie delle Deputazioni di storia patria modenesi e parmensi*, S. III, vol. VI, pp. 229 sgg.

tra la Comunità di Modena e il Pico, Giammaria si recò di persona alla Mirandola e di questa sua andata lasciò scritto (1): « Onde io, cancelliere, temendo che non nascesse per questo al-« cuna contesa et discussione tra-lla nostra Comunità et quel « Signore, che io desiderava et cercava di mantenere in « amore et unione insieme per essere io hora huomo di detta « comunità et già havere in pueritia nodrito at ammaestrato il « detto Signore, presi per partito di trasferirmi fin alla Miran-« dola sotto pretesto di andarlo a visitare secondo il mio solito « et così feci il dì XXVI di dicembre, dopo la festa della Na-« tività... ».

Al Duca di Ferrara ricorreva poi per mezzo dei fattori ducali, nel 1571, in altra occasione, con una lettera, inedita sin qui, che riproduciamo in nota (2). Sia per la cura veramente straordinaria, della quale dava prova nel riordinare e nel registrare gli atti affidati alla sua custodia, sia per effetto del buon nome, ch'egli s'era saputo acquistare tra i suoi concittadini, nel 1571 i Conservatori di Modena deliberarono di aumentare al cancelliere il salario, aderendo a una richiesta dello stesso Giammaria, che in quell'anno era stato incaricato di leggere in Modena « una letione d'Humanità » (3).

Il nome della moglie di G. M. Barbieri non risulta dal suo

---

(1) Archivio comun. — *Atti*, 1561, c. 223.

(2) Leggesi nel cod. Estense 854 (α. S. 1,36) c. 368 descritto da C. Frati, *Revue d. Bibliothèques*, VII (1897), pp. 177 sgg.:

Ai molto mag ci S.ri Fattori Ducali Generali.

Piacque a S. S. Ill.ma di assegnarmi scudi venticinque d'oro l'anno, sopra la gabella di Modena in feudo pagandone in ogni anno una penna da scriuere alla Camera Ducale, come ne appare inuestitura fattami per le SS. VV. registrata qui sui libri della massaria con lettera direttiva al Capitano Ippolito Rocca che mi dovesse pagare ogni anno i detti danari et così ha fatto per due anni ch'egli è stato massaro. Hora sendo entrato nuouo massaro et nuoui conduttori delle entrate Ducali pare che si contentassero assai di hauer di nuouo commissione di pagarmi l'assegnamento dei 25 scudi per lo tempo della loro condotta; onde io prego le SS. VV. che per soddisfazione dei detti conduttori et per comodo mio si degnino scriuergli una sua, per la quale gli commettono che debbano eseguire il sopradetto assegnamento..... acciò che io mi possa valere del denaro in un mio urgente bisogno...

Di Modena, il dì VIII di maggio MDLXXI. Di VV. SS.

Seruitore
Gio. Maria Barbieri.

(3) Arch. Comunale. — Vacchette, 1571, c. 178 r. Si cfr. una lettera del Sigonio, in G. Franciosi, *Scritti varî*, Firenze, 1878, p. 58 (Lettera a C. Coccapani).

testamento, pel quale veniamo a conoscere i suoi figli Claudio, Ludovico e Giovanni e le figlie Ludovica, Anna, Lucrezia, Costanza, Camilla, Elena e Laura (1). Morto Giammaria il giorno 9 marzo 1574, i figli maschi chiesero ed ottennero dalla Comunità l'esenzione da certe tasse per i meriti del padre (2).

---

(1) Archivio Notarile in Modena. — Matrici di Giulio Paganelli, n° 293: « In Christi nomine amen. Anno a nativ. eiusdem millesimo quingentesimo « septuagesimo quarto indict. secunda. Die octavo Martii. — Egregius vir « D.nus Jo. Maria q. d. Berthei de Barberiis civis et habitans Mutine sub « Parochia S.ti Georgii » (in via Rua Grande, tra le case dei Calora et dei Castaldi, Arch. Com., *Vacchette*, 1562, c. 105 v), « ad presens cancellarius per« petuus magn.ce Comunitatis Mutine sanus gratia d.ni n.ri Jhesu Xpi mente, « sensu, visu et intellectu licet corpore infirmus sciens se moriturum et..... « nolens intestatus decedere sed saluti anime sue suorumque bonorum dispo« sitioni per hoc suum quod dicitur nuncupativum testamentum sine scriptis « facere decrevit... In primis... sepeliri iussit in sepulchro suorum predeces« sorum in Ecclesia Cathedrali Mutine existente in canonicis dictae Ecclesie « post alt. S.ti Sebastiani... Item reliquit jure legati et institutionis ut ac « omni alio meliori modo Dominabus Anne, Lucretie, Constantie, Camille, « Helene, Laure ipsius testatoris filiabus legitimis et naturalibus..... pro « qualibet earum scutos septingentos auri in auro de bonis ipsius testatoris »... Seguono disposizioni per Ludovica moglie di Niccolò Bellencini, per Lodovico, Claudio e Giovanni, che sono nominati eredi universali. Riporto il passo concernente Ludovico. « Item jure legati reliquit D.no Ludovico ipsius te« statoris filio qui de presenti vacat studiis legum in civitate Ferrarie im« pensam cuiuslibet mensis victus et vestitus secundum qualitatem temporum, « quantitatem patrimonii, habito semper respectu ad gravamen familiae ad « dotes debendas dictis filiabus, stante quod de presenti adsunt alique earum « in statu nubilli et accedente voluntate infrascripti d.ni Claudii et non aliter « que impensa cuiuslibet mensis dictus d.nus Ludouicus percipere debeat a « dicto et infrascripto domino Claudio coherede infr. et negociorum gestore « bonorum et familiae dicti testatoris quem dominum Claudium ipse testator « gravat ad solvendam quolibet mense dictam impensam accedentibus semper « pactibus et conditionibus predictis et hoc durante tempore studii publici « dicti d.ni Ludovici extra civitatem Mutinae et non aliter nec alio modo. « Et quum ipse testator reperitur ex liberalitate Ill.mi et Ex.mi D. D. Ducis « Ferrarie creditor Camere ducali quolibet anno de scutis XXV, propterea « eos iure legati reliquit dicto d.no Ludovico et cuilicet alii filio dicti testa« toris, qui vacabit studiis publicis extra civitatem ut supra et etiam filiis « filiorum in perpetuum si opera dabunt studiis publicis et hoc pro emendis « libris pro eorum et cuiuslibet eorum usu et comoditate studiis et non aliter « nec ad alium finem..... Actum Mutine, in domo dicti testatoris ».

(2) Arch. del Comune, *Atti della Comunità, 1574*, c. 50. — *Ex actis, 1574*, filza 16 (18 marzo). — Nell'Archivio parrocchiale del Duomo, Re-

È ora tempo che si ritorni, dopo questa breve digressione, a Ludovico Castelvetro. Questi si valse di preferenza di Giammaria Barbieri, quand'ebbe bisogno di un notaio. E il Barbieri, benchè non facesse esercizio della sua arte, assecondò tuttavia il desiderio dell'amico, come appare da alcuni documenti custoditi sino a pochi anni or sono nell'Archivio privato Prini in Reggio (1). Notevole sopratutto il testamento del Castelvetro, per la maggior parte inedito, scritto in volgare per espresso volere dello stesso testatore: *Ego Io: Maria olim filius Ser Berthei de Barberiis, civis et habitator Mutinae, publicus imperiali et Communis Mutinae autoritatibus notarius precibus ipsius testatoris rogatus extiti de precedenti testamento vulgari sermone scripto*

---

gistro A (morti dal 1563 al 1578), nº 1112: « M. Gio. Maria Barbero « d'anni 57 in circa fu sepolto (10 marzo 1574) al Domo nella sua sepoltura, « in canonica, accompagnato da tutti li preti, senza però li canonici, li frati « di Sancto Francesco, li frati cioccolanti..... Nell'Archivio della Chiesa di « S. Francesco, adì 10 marzo 1574 (Lett. G, vol. I): Il mag.co ms. Gio. Maria « Barbieri cancelliere perpetuo dignissimo della magn. Comunità et homo « molto literato et virtuoso et sapiente morì et fu sepolto in canonica del « Duomo nella sua sepoltura ».

(1) Se le mie informazioni sono esatte, i documenti posseduti dalla famiglia Prini debbono essere andati dispersi in questi ultimi anni. Io ne debbo la copia al gentilissimo sign. dr. Sandonnini. — Aggiungo che il Barbieri fu pure in ottima relazione col fratello di Ludovico Castelvetro, Giovanni Maria. Si legga il seguente brano di lettera, scritta dal Barbieri al Duca in nome dei conservatori della città di Modena (Arch. del Comune, *Ex actis*, *1561*): « Essendosi inteso per la città il travaglio che si dà et si pre« para di dare ai Castelvetro et alle cose loro, et per qual causa et da cui « [si allude alla Inquisizione], non solamente noi che in questo tempo siamo « al governo delle cose pubbliche, ce ne siamo attristati grandemente, ma « anchora tutta la città in universale si è manifestamente veduta commovere « et turbarsi, parendo a noi et agli altri tutti, che oltra l'infamia, nella « quale la città nostra è stata tirata a gran torto, sia per aprire anchora « una via da potere distruggere ogni uno per buono, et catolico cristiano « che egli sia, purchè si truovi chi per malignità d'animo o per particolare « nemicizia voglia accusarlo che senta male della fede. Per la qual cosa « noi, Ill.mo et Eccell.mo Signor nostro, et mossi di nostra spontanea volontà « et spinti quasi popularmente dalle voci dell'universale, mandiamo hora a « posta il magn.co Ms. Elia Carandino costà per supplicare a V. E. che « seguendo il consiglio et il costume della felice memoria del già suo ge« nitore, voglia havere per raccomandato il magn.co M. Gio. Maria Castel« vetro, protegendolo lui et le cose sue ».

ut voluit ipse testator, et sic publicavi et authenticavi et testes et testatorem novi (1).

Rogato da Giovanni Maria Barbieri è pure un atto di dona-

---

(1) Riporto qui in nota il testamento del Castelvetro: « In nome del S.r « et Dio nostro Giesù Christo, l'anno dopo la sua incarnazione MDLIII. Il « dì XVIII di novembre, correndo l'inditione undecima. — Lodovico figliuolo « che fu di ms. Giacomo di Castelvetro sano di corpo et di mente, come « suole, ordina il suo testamento disponendo del suo havere dopo la morte « dell'infrascritto modo. — Lascia per ragione di legato a Christofano Gri- « solfo o, morto lui prima che il testatore, a Bartolomeo suo figliuolo la « casa, che è dirimpetto al purgo et la quale al presente tengono a pigione « i Pini, et esso testatore fa essere commune di lui et di Gio. Maria suo « fratello con questa condizione: che esso Christofano o suo figliuolo debba « dare agli infrascritti heredi lire cinquecento di moneta di Modona, et de « più pagar loro i miglioramenti, se alcuni notabili si troveranno essere « stati fatti in detta casa dal dì che si fece questo testamento. Et se la casa « alla morte del testatore si trovasse alienata, in luogo della casa gli lascia « per ragion di legato lire cinquecento o morto lui prima ch'el testatore, a « Bartolomeo suo figliuolo. — Lascia per ragion di legato a mad. Ingarda « che fu moglie di Francesco Pazzano lire cinquanta, o morta lei prima ch'el « testatore, alla terza sua figliuola. — Lascia per ragione di legato alla « Francesca che fu allevata dalla madre del testatore lire trenta. — A Gab- « bino lire venticinque de qui che fu già servitore in casa. — A Gio. Maria « suo fattore et alla Giacopina sua moglie lire venticinque, o morti loro prima « che il testatore alla Domenica lor nipote. Gli heredi non siano tenuti a « pagare i legati soprascritti se non vogliano, se non in capo dell'anno dopo « la morte del testatore. — Lascia a' servitori così maschi come femmine, « che alla morte del testatore si troveranno in casa salariati, lire quindici « per ciascuno. — Lascia a Gio. Maria suo fratello la parte sua della casa, « la quale esso e Gio. Maria et il testatore al presente habitano, o morto « lui prima che il testatore a' suoi figliuoli maschi nati et procreati di legittimo « matrimonio. — Lascia ancora al sopradetto Gio. Maria suo fratello, o « morto lui prima ch'el testatore, a' suoi figliuoli, fatti come habbiamo detto, « la parte sua del mobile di casa, che è a Modona et in villa, sotto il qual « mobile comprende la parte sua de tutti i frutti spiccati dalla terra o dagli « arbori, et de tutte le bestie, che si troveranno in villa alla casa rossa o « dove sia al presente Michele giardiniere, ma delle altre non; et i suoi « *libri* *, *li quali vuole che possono essere adoperati liberamente da ms.*

---

* Il cod. Estense ital. 840 (α. H. 1,10) contiene un elenco di *Opere mss. di Lodovico Castelvetro che sono nella libreria del signor cardinale Alessandro d'Este*; ma non si tratta già di volumi posseduti dal Castelvetro; sì bene di lavori dovuti allo stesso Castelvetro. Sono su per giù le opere pubblicate dal Muratori di su un codice Estense autografo. Per di più notiamo la già edita *Sposizione di canti XXIX dell'Inferno*, conservata ora nell'Arch. del Collegio di S. Carlo;

zione fatta da Lodovico Castelvetro ai fratelli Giovanni Maria e Niccolò l'anno 1554: « Actum Mutinae in domo et studio ipsius « D. Ludovici donatoris sito in dicto populo S. Barnabae prae-

---

« *Philippo Valentino, da ms. Giovanni figliuolo che fu de Girolamo Fal-* « *loppia, da ms. Alessandro Melano et da ms. Francesco Camonana,* a « niuno dei quali quando gli domanderanno non si negheranno: et la parte « sua de' denari, che si troveranno non ispesi, tratti dalle vendite, ma non « già de' denari che di alcuna possessione o casa venduta si trovassero alla « morte del testatore, et la parte sua del guadagno fatto nella bottega, se « non sarà speso a quel tempo. — Instituisce suoi heredi universali di tutti « i suoi beni et ragioni et attioni presenti et futuri Nicolò et Gio. Maria « suoi fratelli et se alcun di loro o amenduoi fossero morti prima che il te- « statore, substituisce i figliuoli uno o più che siano maschi nati et procreati « di legittimo matrimonio del morto o de' morti in stirpe et non in capo. « Et se il figliuolo o i figliuoli, fatti come dicemmo, dell'herede morto prima « che il testatore fossero similmente morti senza figliuoli, tali sustituisce « l'herede sopravivente, o morto lui ancora i figliuoli, o morti loro i figliuoli « loro che siano tali. Ma tra i figliuoli de Nicolò non intende il testatore « che si comprenda nella sostituzione Francesco suo figliuolo, anzi vuole che « egli o alcuno discendente in perpetuo de lui o per legittimo matrimonio « o altrimenti possa havere sotto specie o titolo alcuno di guadagno o di « spesa cosa alcuna del suo o oblicamente o direttamente, come sarebbe se « il padre lasciasse perciò meno del suo agli altri figliuoli et più a Fran- « cesco, et avenendo che alcuna cosa del suo pervenisse mai per alcuna ora « a Francesco o ad alcuno de' suoi descendenti in perpetuo, allhora susti- « tuisce coloro in quella cosa che sono più prossimi al testatore, et vuole « che ne sieno signori incontinenti per vigore di questa sua disposizione et « possano come cosa loro propria prenderla et se que' tali non curassero o « sprezzassero quella cosa, sostituisce per ordine i più prossimi e poi i terzi « et gli altri infine che si pervenga ad alcuni che per l'autorità et signoria « darà loro in questo testamento sopra quella cosa ne privino Francesco o « i suoi discendenti. — Se agli heredi soprascritti tornerà bene a dividere « la roba del testatore da quella di Gio. Maria, col quale vive ora in com- « pagnia più in una guisa che in un'altra, dà loro piena licentia che fac- « ciano come più piace loro, purchè siano concordi ed infine ad hora elegge « quello per sua parte, che più piaceva loro et si chiama per contento, nè

---

i *Luoghi della III egloga di Virgilio et nel libro dell'Eneide,* in un volume; l'*Abreviazione di Teofilato Arcivescovo di Bulgaria della Sposizione di Crisostomo sopra l'Evangelio secondo Matteo,* su cui vedi Tiraboschi, *Bibl. moden.*, I, 479. In fondo alla nota, scritta da un segretario del Tiraboschi e copiata non so da quale originale, si legge: « Nell'istessa libraria del sig.r Cardinal « d'Este si trovano gli originali della Poetica e del Petrarca et delle cose stampate contro il « Varchi e il Bembo, tutte scritte di mano del Castelvetro, in una lettera piccolina, ma tanto « eguale, intelligibile e bella, che è maraviglia a vederla ».

« sentibus testibus ad hoc rogatis, videlicet Excellentissimo ar-
« tium et medicinae doctore D. Francisco f. q. D. Nicolai Caval-
« lerini et D. Christophoro f. q. Bartholomei de Grisolphis civibus
« et habitatoribus Mutinae » (1).

Giammaria Barbieri meriterebbe, non troppo meno del Castelvetro, d'essere studiato sotto varî aspetti: quale filologo assai acuto tra la schiera valorosa dei linguisti del sec. XVI (2), quale archivista della Comunità di Modena e quale cultore di studî storici. In ognuno di questi tre campi egli si procacciò una meritata nominanza, e nessuno potrà accusarci di troppa deferenza verso cotesto letterato, al quale da qualche tempo abbiam volto lo sguardo con l'intento di rintracciare i codici da lui raccolti e dopo di lui smarriti, se diremo che lasciò nei suoi studî una vera impronta personale. L'amore dell'esattezza e dell'ordine fu

---

« vuole che altri gli possa impedire da simile divisione. — Actum Mutinae
« in domo D. Joannis a Fonte sita in cinquantina Castellarij, praesentibus testi-
« bus ad hoc specialiter a proprio ore ipsius testatoris vocatis et rogatis, vide-
« licet suprascripto d.no Joanne olim D. Ludovici a Fonte, d.no Hieronymo
« filio praedicti D. Joannis a Fonte, D. Bartholomeo filio d. Petri Pauli
« Calorae, D. Georgio olim d. Joannis Sylvatici, civibus et habitatoribus Mu-
« tinae; D. Pompeio q. Podetti de Menzanis de Monteturtore, m.ro Bartho-
« lomeo olim Joannis de Vecchis et m.ro Thoma olim Francisci de Fran-
« ceschinis omnibus testibus idoneis. — Ego Jo. Maria olim filius ser Berthei
« de Barberiis civis et habitator Mutinae », ecc.

(1) Archivio Notarile in Modena, *Memoriali*, an. 1554, II, n° 137 (26 febbraio). Copia del documento presso la famiglia Prini. — Comincia: « Ma-
« gnificus juris utriusque doctor D. Ludovicus Castelvitreus f. q. d. Jacobi
« Castelvitrei civis et habitator Mutinae in populo S. Barnabae dedit et tra-
« didit et donavit pure, libere, simpliciter inter vivos ac irrevocabiliter per-
« petuo proprio jure Magnifico legum doctori D. Joanni Mariae Castelvitreo
« f. q. praedicti D. Jacobi Castelvitrei eius fratri praesenti et pro se et suis
« heredibus recipienti ac stipulanti scutos sex mille aureos percipiendos de
« bonis dicti D. Ludovici donatoris ad libitum at voluntatem ipsius D. Joannis
« Mariae... » Il documento finisce: « Ego Joannes Maria olim filius ser Ber-
« thei de barberiis civis et habitator Mutinae publicus imperiali et com-
« munis Mutinae auctoritate notarius, praedictis omnibus et singulis praesent.
« fui rogatus a donatore et donatariis suprascriptis scripsi et autenticavi
« signo et nomine meis consuetis et testes et donatorem et donatarios ipse
« bene novi ». — Il « signum » di G. M. Barbieri era una croce coll'asta lunghissima, in fondo alla quale leggevasi I. M. B.

(2) Si cfr. A. Mussafia, *Ueber die provenz. Lieder-Handschriften des G. M. Barbieri*, Wien, 1874 (*Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der kais. Akademie der Wissenschaften*, LXXI. Bd.).

la sua dote principale; nella quale superò forse persino il Sigonio e il Castelvetro, che nei loro studî non mancano certamente di scrupolosità. Basta gettare un'occhiata sulle molte filze contenenti gli atti della Comunità di Modena, per ammirare il Barbieri: il quale non ha trascurato di fornire ogni notizia, registrata con ogni pazienza e cura, di opportuni rimandi e riferimenti agli atti precedenti o susseguenti, che possano in qualche modo servire a chiarirla. Oltre a ciò, il Barbieri compilò una raccolta di cronache modenesi esistente oggidì nella Universitaria di Bologna e in copia nell'Archivio comunale di Modena (1), e una silloge d'epigrafi romane (2).

Ma sopra tutto merita il Barbieri d'essere studiato come autore di quell'interessante trattato sull'*Arte del rimare*, o *Rimario*, pubblicato dal Tiraboschi col titolo di *Origine della poesia rimata* (3), pel quale egli ebbe a disposizione un materiale cospicuo (4) raccolto da lui con molto amore e utilizzato con un'oculatezza che per quei tempi non può non recar maraviglia.

GIULIO BERTONI.

---

(1) Altri estratti in un codice dell'Arch. del Comune: « Estratto da un « libro di messer Gio. Maria Barbieri mod.se Segr. del Com.ne Reggimento « di Modana, nel quale sono raccolte molte croniche altre latine et altre « volgari » (c. 17 r).

(2) Cfr. E. BORMANN, *Corpus Inscriptionum Latinarum*, XI, Pars I, p. 149. Ricordo anche una relazione del Barbieri delle feste fatte in Modena nel 15 giugno 1561 per l'entrata di Alfonso II. La relazione è stata pubblicata da T. SANDONNINI, *Entrata solenne di Alfonso II, duca di Ferrara, in Modena*, Modena, 1880.

(3) In Modena, 1790. *Arte di rimare* voleva intitolarlo il padre (MUSSAFIA, *Op. cit.*, p. 4); *Rimario* lo chiama il figlio (MUSSAFIA, *Op. cit.*, p. 5, *n.* 1).

(4) Ho già chiarito in questo *Giorn.*, 45, 35, che il cod. dell'Univ. di Bologna, n° 711 [3], è scritto di pugno del Barbieri, il quale si riferisce anche nella sua *Origine* a un codice perduto del Trissino e insieme alla *Poetica*, come ho cercato di mostrare nel mio vol. su *Gio. M. Barbieri e gli studî romanzi del sec. XVI*, Modena, 1905. Il dr. S. Debenedetti, già mio compagno di studî universitarî, ha inviato a questo *Giornale*, 46, 265, una comunicazioncella, nella quale mi si rimanda alla *Poetica* del Trissino e alla ristampa della giuntina del 1532; ma tutto ciò era stato detto dal Tiraboschi a p. 186, *n.* 1 dell'*Origine*. Non si doveva dunque tacere la citazione del Tiraboschi. Debbo anche notare per la verità che l'inavvertenza mia nella citazione del Valeriani (Firenze, 1816) era stata già da me giustificata nel *Giornale*, 45, 452, *n.* 2. Perchè dunque farmene una colpa?

RASSEGNA BIBLIOGRAFICA

BIANCA DEL MONTE CASONI. — *Studi sulle Satire di Ludovico Ariosto.* — Cesena, tip. Biasini-Tonti, 1904 (8° gr., pp. 96).

Questo opuscolo ha in fine la data del settembre 1901 e fu evidentemente pubblicato — tre anni dopo! — senza i ritocchi e le giunte che i nuovi studi venuti in luce nel frattempo richiedevano. Brutto metodo messo in voga dalle necessità impellenti dei concorsi, ma non per questo meno riprovevole per il rispetto che si deve alla scienza. Cosí alla sig.ª Dal Monte Casoni è accaduto di parlare al pubblico nel 1904 delle *Satire* dell'Ariosto senza conoscere la diligente edizione del Tambara (1903); ignorando la dotta dissertazione intorno a *L'Ariosto, il matrimonio e le donne*, colla quale E. Bertana illustrò la satira quinta (1); non tenendo conto, almeno per quel poco che si meritava, d'un baldanzoso e paradossale articolo di Giovanni Bonacci (2). E tralascio di ricordar qui l'opuscolo, non privo di qualche buona osservazione, di Giuseppe Orgera (3), perché la D. M. C., pure scrivendo nel 1901, avrebbe potuto conoscerlo.

Non ostanti queste ed altre lacune dell'informazione bibliografica (4), il lavoro di cui si discorre è una discreta esercitazione scolastica; una di quelle esercitazioni che per qualche pregio di compostezza, d'ordine e di perspicuità, incoraggiano un insegnante a correggere gli errori di fatto, a raddrizzare le storture del metodo, a indicare alcuna nuova via di ricerca, nella speranza che il discepolo, meglio agguerrito dallo studio all'opera critica, si faccia onore piú tardi. Ma le considerazioni dell'A. sul carattere generale della satira ariostesca, specialmente in confronto colla oraziana, sono cosí trite; la discussione intorno alla cronologia delle singole satire è cosí

---

(1) Nella *Miscellanea di studi critici edita in onore di A. Graf*, Bergamo, 1903, pp. 161 sgg.

(2) Nell'*Ateneo Veneto*, an. XXIV, vol. II, fasc 3 del 1901.

(3) *Le Satire di L. A. Studi critici*, Napoli, 1900; ctr. *Giorn.*, XXXVII, 165.

(4) Non è citato, ancorché l'opportunità se ne offrisse, l'articolo di A. Dall'Oglio, inserito nella *Rassegna Nazionale*, LXXI, 1893, pp. 251 sgg., e neppure l'audace, ma notevole scritto di G. Marpillero, *I motivi tradizionali e le satire di L. A.*, nel *Fanfulla d. domenica*, XIX, 1897, nn. 43-4, sfuggito anche al Tambara.

scarsa di risultati utili; i raffronti colle commedie di messer Lodovico, sparsi per entro al riassunto delle *Satire*, sono cosí ovvii; le osservazioni sulla storia degli uomini e dei costumi ivi stesso inserite sono sovente cosí ingenue od arretrate; il commento biografico è ormai cosa tanto vecchia, che codesta esercitazione non sarebbe mai dovuta uscire dagli scartafacci manoscritti. Il torto principale della sig.ª D. M. C., torto che tutti gli altri comprende, è di averla fatta mettere in piombo e sottoposta cosí ad un giudizio che non può non essere regolato da criteri ben diversi da quelli cui s'attiene un maestro nel giudicare de' primi saggi d'un discepolo.

Sulle inesattezze spicciole si può dunque sorvolare: le noterà e correggerà agevolmente chiunque abbia familiarità colla materia. Mi paiono piuttosto degne di rilievo le obbiezioni mosse dall'A. (pp. 33-4) alla conclusione che, troppo speditamente forse, il Campori trasse dalla lettera con cui il cardinale Ippolito pregava nel 1515 il marchese di Mantova di concedere libero passaggio per i suoi Stati alla carta necessaria per la prima edizione del *Furioso* (1). Poiché questa lettera comincia: « Essendo per far stampare un « libro de M. Lodovico Ariosto mio servitore et a questo bisognandomi mille « risme di carta, mando il presente exibitore » ecc., il rimpianto erudito ne arguí che il cardinale abbia fatto stampare il poema a sue spese. Sennonché le osservazioni suggerite alla D. M. C. dalla lettera con cui nel '32 il poeta chiedeva in proprio nome al duca Federigo Gonzaga il medesimo favore, lettera che il Campori interpretò in modo poco onorevole per l'Ariosto, e dai notamenti di spese, onde appare che e il cardinale e il duca Alfonso *comprarono* ciascuno un esemplare della prima edizione dell'*Orlando*, fanno davvero dubitare di quella liberalità. E i dubbi — possiamo aggiungere — sono ravvalorati dal privilegio di papa Leone, dato il 27 marzo 1516, nel quale si leggono rivolte all'Ariosto, queste parole: « Cum libros vernaculo « sermone et carmine, quos *Orlandi furiosi* titulo inscripsisti ..... con- « feceris, eosque conductis ab te impressoribus ac librariis edere « cupias... » (2). Da stampatori dunque, coi quali avevi stretto contratto e che perciò pagavi tu stesso, o messer Lodovico.

Qui potrei finire, se delle accennate inesattezze spicciole non ve ne fosse una che ormai si ripete da un pezzo e da cui conviene purgare la bio-bibliografia dell'Ariosto, e se la coscienza non m'imponesse di fare ammenda d'un'altra piú grave, che da quest'opuscolo è felicemente bandita, ma che io corsi rischio di mettere in giro.

La D. M. C. pone la composizione della satira a Bonaventura Pistofilo « intorno al 10 settembre 1523 », suppergiú come il Tambara, che la pone nella « prima decade » di codesto mese (3). Ambedue prendono alla lettera questi versi:

ecco pensieri
d'uom che quarantanove anni a le spalle
grossi e maturi si lasciò l'altr'ieri.

---

(1) G. Campori, *Notizie per la vita di L. A.*, Firenze, 1896, pp. 38 sgg.
(2) A. Cappelli, *Lettere di L. A.*, 3ª ediz., Milano, 1887, p. 350.
(3) *Studi sulle Satire di L. A.*, Udine, 1899, p. 31.

E non badano che la satira comincia cosí:

> Pistofilo, tu scrivi che, se appresso
> papa Clemente imbasciator del Duca
> per uno anno o per dui voglio esser messo...

e che quindi bisogna lasciar passare almeno tutto il novembre del 1523 prima di metter in mano all'Ariosto la penna che vergò la risposta all'offerta dell'amico e del Duca. Giulio de' Medici non fu Clemente VII, se non il diciottesimo giorno di quel novembre.

Accettando risolutamente la tesi del povero Valeri (1), alla cui memoria mi è caro poter fare omaggio con una piena dedizione a' suoi argomenti, la D. M. C. giudica scritta la satira *Al fratello Galasso* nell'avvento del 1517. E fa bene: perché ebbi torto, quando pubblicando di sui registri dell'Archivio Vaticano la bolla con cui Leone X conferiva, l'8 giugno 1514, l'arcipretura di S. Agata all'Ariosto, credetti di aver dimostrato che la satira fosse anteriore a quella data (2). Il baco del mio ragionamento era in una falsa interpretazione dei versi:

> Sai ben che il vecchio, la riserva avendo,
> inteso d'un costì che la sua morte
> bramava e di velen perciò temendo,
> mi pregò che a pigliar venissi in corte
> la sua rinuncia che potria sol torre
> quella speranza, onde temea sì forte (3);

i quali non alludono, com'io pensava, al viaggio di cui il poeta ha parlato pur dianzi (*Che mi mova a veder monte Aventino* ecc.), cioè a quello che diede occasione alla dettatura della satira; sí al viaggio che egli doveva aver fatto, quando, avvenuta la rinuncia del vecchio prete Giovanni Fusari, fu stesa la bolla in suo favore (4). Stesa ed inserita nei Registri pontifici, ma non spedita, perché l'Ariosto allora non pagò né promise di pagare entro un termine stabilito la mezza annata di cui papa Leone *non gli era stato*

---

(1) *Letterina ariostesca*, nella *Riv. d'Italia*, an. I, 1898, vol. II, p. 808 sgg.: e *Per una data. Notiziola ariostesca*, ibid., an. III, 1900, vol. I, pp. 517 sgg.

(2) *Lodovico Ariosto e il beneficio di S. Agata*, nei *Rendiconti dell'Istituto lombardo*, S. II, vol. XXXI, 1898.

(3) È certo che dopo il primo di questi versi deve porsi, come voleva il Valeri, una virgola. Il vecchio arciprete aveva, forse per consuetudine, « la riserva », cioè il diritto di designarsi il successore. E la designazione avrà avuto luogo privatamente, a modo di raccomandazione, perché la bolla non ne fa cenno. Leone X vi dispone liberamente del beneficio di S. Agata, come di beneficio resosi vacante in Curia, cioè per rinuncia fatta là dove il pontefice dimorava, e lo conferisce all'Ariosto non adducendo altro motivo se non l'esser questo « familiare continuo e com- « mensale » del card. Ippolito; ch'è appunto uno dei motivi onde poteva essere giustificata la collazione d'un beneficio secondo le regole della Cancelleria.

(4) L'andata dell'Ariosto a Roma nel 1514 (mi suggerisce l'amico e collega prof. Domenico Schiappoli, cui devo grazie anche per altri schiarimenti di questa intricata materia) era necessaria, non perché egli dovesse assistere alla rinuncia, ma perché non di rado accadeva che nel

cortese. Non c'era fretta: vivo il vecchio arciprete, messer Lodovico non aveva a temere di nulla, anche se la bolla che riconosceva la vacanza del beneficio per la rinuncia di quello e lo conferiva a lui, non diventava esecutiva. Ma se il Fusari moriva e il beneficio si rendeva vacante per ciò, chi poteva guarentirlo da qualche brutto tiro? La bolla giacente nei registri della Cancelleria e non ancora « spedita » per il ritardato adempimento di certe formalità e soprattutto per il ritardato pagamento, poteva rimanere annullata da altra concessione che abili sollecitatori avessero saputo strappare al Pontefice. Ecco perché l'Ariosto scriveva nella satira: « Vengo a Roma « per ottenere una bolla che mi guarentisca la mia parte dei redditi della « Cancelleria milanese, e *per provvedere* (qui la bolla c'era già e bastava « ottenerne la spedizione)

ch'io sia il primo che mocchi
sant'Agata, se avvien che al vecchio prete,
supervivendogli io, di morir tocchi ».

Vi andò infatti verso la fine del 1517, e il 31 dicembre, avendo giurato di fare entro sei mesi il pagamento alla Camera apostolica (1), poté ritirare la bolla che gli dava il diritto d'entrare subito in possesso del beneficio. Tutto questo risulta da un breve atto messo fuori dal Valeri, atto che insieme con quelli spettanti ai redditi della Cancelleria milanese, risolve ogni dubbio intorno alla data, ahimè per mia colpa!, troppo discussa.

VITTORIO ROSSI.

VINCENZO CICCHITELLI. — *Sulle opere poetiche di Marco Girolamo Vida.* — Napoli, L. Pierro, 1904 (16°, pp. x-488).

Questo del Cicchitelli è certo un lavoro che non è costato poca fatica, nè è stato frettolosamente pubblicato. Se così fu altra volta (2), l'A., come egli

---

conferimento d'un beneficio la Dateria e il Papa non tenessero conto della designazione fatta da altri. Perciò il vecchio prete, il quale voleva che del beneficio da lui rinunciato fosse investito Lodovico, lo pregò d'andar a Roma affinché questa sua volontà fosse adempiuta. E che vi andasse non credo si possa dubitare.

(1) Il reddito annuo del beneficio era computato di trecento ducati d'oro; onde la mezza annata ammontava a centocinquanta, che però l'Ariosto non pagò tutti in una volta nel luglio del 1518, ma probabilmente in sei rate annuali di venticinque ducati l'una. Difatti in margine all'obbligazione si legge questa postilla: « Die 20 julii 1523 solvit ducatos XXV, julios 5, prout « per cedulam », seguita dalle parole: « Solutione quietavit ». Inoltre il poeta dovette saldare i conti cogli ufficiali della Dateria per il compenso cui avevano diritto: « et satisfecit officialibus », dice altresì la postilla.

(2) Cfr. MORONCINI, in *Rass. crit. della letter. italiana*, II, 264 sgg. Allora il volume infelicemente intitolato *Poemi di M. G. Vida*, non fu messo in commercio. Torna a grande onore del C.

stesso ci dichiara, vi ha studiato su, dopo la pubblicazione fatta nel 1898, per più di sei anni, sì che ci dà ora un lavoro così ampliato e rifatto che si può dire nuovo.

Il titolo del libro non è del tutto esatto, chè il C. non si occupa solo delle opere poetiche del Vida, ma anche della sua vita: quindi il volume si compone di due parti, di cui la prima (pp. 1-84), per quanto di molto più breve, pur tratta diffusamente non solo della vita del V., ma anche de' suoi tempi. Il C. però, non tenendo conto del titolo, avrebbe potuto fare una trattazione ancora più diffusa. E poteva anche ritardare la pubblicazione del suo studio per darcelo completo; non gli sarebbe costato molta altra fatica nè molto altro tempo: pare che a questo volume ne debba far presto seguito un secondo, nel quale il C. si occuperà del V. come prosatore. Or questo nuovo lavoro non potrà essere che di molto minor mole che non sia il già pubblicato, e, certo, letterariamente di minore importanza; ma pur utile a conoscere appieno l'umanista cremonese. E il lavoro era in parte da lui già fatto, poichè a quello sui due dialoghi *De reipublicae dignitate* (1) non si doveva aggiungere molto per l'altro sulle tre orazioni in favore dei Cremonesi e contro i Pavesi, e sulle *Costituzioni sinodali*, testo, quest'ultimo, che speriamo possa il C. ritrovare in Alba, dove dal V. fu scritto e dove fu stampato, e che dovrebbe avere non poca importanza per lo studio della controriforma in Italia. Nè ci si obbietti che il libro sarebbe stato, così, troppo voluminoso; lo è già, e un altro centinaio di pagine, o poco più, non modificava gran cosa.

Lo studio è fatto con diligenza e con amore, e l'argomento trattato ampiamente, sotto tutti gli aspetti; ma prima di dar notizia del suo contenuto, ci piace di dare al C. il consiglio di togliere nella sua prosa quel po' di rettorico che qua e là vi si sente; di non lasciarsi sfuggire di penna, neppure in un volume di circa 500 pagine, qualche espressione o non bella o non esatta o poco corretta (2); e di evitare qualche ridondanza o qualche digressione inutile o quasi (3).

Secondo il C., il V. non nacque, come generalmente si ritiene e dai più autorevoli storici della nostra letteratura (dal Tiraboschi al Flamini), verso il 1490; tanto meno verso il 1470; ma verso il 1485, come già altri disse. Giustamente osserva il C. che il V. prima d'andare a Roma (1510) era già sacerdote, e le leggi della Chiesa vietano che si conferiscano gli ordini presbiteriali a chi non abbia ventiquattro anni; e se il V. fosse nato nel 1470,

---

l'esser ritornato sull'opera propria e l'averla di sana pianta rifatta. Sono cose che non accadono tutti i giorni, e da chi ha tanto amore del vero e dei buoni studi c'è da ripromettersi assai.

LA DIREZIONE.

(1) È un opuscolo di pp. 59 (Napoli, stab. tip. Pierro e Veraldi, 1900).

(2) Ad es., « sommi geni » (p. 18); « crede possibile che possa » (pp. 211-212); « devia dal « l'errore » (p. 292), noi non diremmo... E non useremmo tanto di frequente, come fa il C., l'avverbio *sempre*; ad es., il Marino è « fecondo d'immagini sempre nuove, sempre ricche di bellezze « soavi » (p. 201); oppure: « Essi ricorsero sempre al poema del Nostro, come ad una fonte ine« sauribile di poesia » (p. 418).

(3) Ad es., presentatasi, a p. 42, l'occasione di ricordare la tomba di Giulio II, il C. s'indugia a parlare del Mosè: tutti ne sanno.

avrebbe composto il *De Bombyce* a circa quarantadue anni, mentre ci è detto dal poeta stesso che i suoi due poemetti didascalici sono *adolescentiae lusus*. Noi però metteremmo la data della nascita piuttosto verso il 1480, secondo l'opinione del Ronchini (1), innanzi tutto per l'eccellenza dello *Scacchia ludus* e del *De Bombyce*. *Adolescentiae lusus*, si badi; e se noi leggiamo nel Flamini (2) che il V. « giovinetto » scrisse il poemetto sugli scacchi, e nel C., che a Cremona « fanciullo aveva dettato i suoi canti più belli » (p. 77), crediamo che e il Flamini e il Cicchitelli non abbiano dato alla parola *adolescentia* il giusto significato. Dobbiamo ricordare che l'*adolescentia* secondo Cesare giunge fino al trentacinquesimo anno, secondo Varrone fino al trentesimo, e secondo Ippocrate fino al ventottesimo? E il V., se nato nel 1485, non era forse troppo giovine per scrivere un'elegia ed un epigramma in morte di Serafino Aquilano ed ottenere d'inserirli nelle *Collettanee*? Bisognerebbe però esaminare (quel che ora noi non possiamo fare) le due composizioni per vedere quale sicurezza nell'arte esse rivelino: il C. dice (p. 9) che il V. vi diede prova « d'una perizia non comune nella versificazione latina ».

Detto della prima educazione ricevuta dal poeta, della scuola di Cremona e di quella di Mantova, dove il V. passò a studiare, e detto poi del suo ritorno in patria, dove si mise a studiare teologia e filosofia, e divenne sacerdote ed entrò nell'ordine dei canonici lateranensi di San Pietro a Cremona, il C. narra e descrive la vita del V. in Roma, dove il poeta si recò verso la fine del 1510. Vi era papa, come tutti sanno, Giulio II; e qui il C. s'indugia, ed anche troppo a noi pare, a farci un quadro della vita, a dirci dei letterati e artisti che vi dimoravano protetti da questo pontefice e poi da Leone X, senza poterci dire quasi nulla di nuovo; nè era facile, d'altra parte. Pur la descrizione di quei tempi è fatta con vivi colori e il C. ha attinto alle migliori fonti. Nei primi anni di dimora in Roma il V. finì di comporre (1512) il poemetto sui bachi da seta, e cominciò il poema su Giulio II, che per la morte del pontefice fu interrotto e di cui non ci resta nulla. Il che ci fa sospettare che il poeta non sia stato veritiero nella lettera al cardinale Leonardo della Rovere, con la quale accompagnava l'egloga *Quercens* e nella quale diceva che era imminente la fine del poema: non doveva averne scritto che ben poca cosa, tanto più che nel marzo del 1511, morto il cardinale Oliviero Caraffa, scrisse l'*Epicaedion*, interrompendo la *Giuliade*.

Non possiamo, qui, seguire le vicende della vita del V. in Roma, narrate dal C. con accuratezza, nè ricordare le conoscenze od amicizie che il poeta vi fece, tra cui quella d'Isabella marchesa di Mantova, o le date che indicano il tempo in cui il V. ebbe nomine o beneficii, in cui compose i suoi scritti. Qui ci piace di trascrivere i versi che il V., godendosi il priorato di San Silvestro, scriveva sulla villa Tuscolana e che il C. ha rinvenuti in un codice miscellaneo della Biblioteca Vaticana (6285) col titolo: *Vida, in villa Tusculana S. Silvestri Carmen*. E sono:

---

(1) *Documenti inediti di M. G. Vida* (in *Atti e memorie delle provincie modenese e parmense*), citati a p. 56 di questo studio.

(2) *Il Cinquecento*, p. 113.

Credebam solum Musas Elicona tenere,
Sed video sedes hic posuisse suas.

Nella stessa Bibl. Vat. è anche un codice manoscritto (4059) col titolo: *Hieronymi Vidae Quiddam opus. Index*: e il C. suppone che il V. vi abbia avuto un qualche ufficio. E passiamo oltre senza dire neppure quello che il V., nominato vescovo d'Alba, fece in questa città e nella sua Cremona, e quanta energia abbia dimostrato contro gli eretici e nel difendere i suoi diocesani. Ci fermiamo solo, per la grande autorità del critico, a notare un errore in cui è caduto il Novati e che il C. corregge (pp. 67-68). Fu il poeta, come si sa, invitato da Paolo III a prender parte al Concilio di Trento, e vi andò, ospite nella villa deliziosa del Madruzzi, e non, come il Novati vuole, soltanto nel 1551, ma anche nel 1547 e nel 1545, come prima aveva detto il Mazzetti e con ragione. I dialoghi *De reipublicae dignitate*, che si fingono tenuti in questa villa, hanno per interlocutori M. A. Flaminio, Riginaldo Polo, G. M. Ciocchi del Monte, M. Cervini e L. Priuli. Il Polo si allontanò da Trento il 28 giugno 1546, il Flaminio morì il 1550, e in questo anno il Del Monte fu fatto papa. Evidentemente se i dialoghi, scritti a Cremona il 1551, si fingono avvenuti nella villa Madruzzi con questi interlocutori, che andavano a trovare il V., è logico conchiudere che il poeta deve avervi dimorato anche prima. E a proposito del Novati, concittadino del V. e insieme uno dei più benemeriti studiosi moderni di lui, il C. gli fa sapere quale è il fatto a cui il V. accenna nella lettera a Paolo III in data del 30 ottobre 1541, cioè la vittoria dei Turchi di Solimano in Ungheria con la presa di Buda, e non l'impresa di Algeri.

Ci pare che al C. nulla sia sfuggito di quanto prima si è scritto, in Italia, così sulla vita come sulle opere dell'umanista Cremonese, e che egli delle lettere di lui, già da altri pubblicate, abbia attentamente tenuto conto.

La seconda parte del volume, *Il Vida poeta*, come si comprende dal titolo stesso dell'opera, è la più importante e di molto più ampia (pp. 87-453), a cui fa seguito un'appendice (pp. 457-484). Lo studio è, come contenuto, completo, tanto che chi vuol sapere dell'opera poetica del V., dei modelli che da lui furono imitati e come, de' suoi imitatori o di quelli che dopo di lui trattarono il medesimo argomento, nessun libro può oggi consultare più opportunamente di questo.

Si discorre dapprima dell'*Arte Poetica*. Divisa la vita del V. in due periodi ben distinti, il primo della poesia, il secondo della prosa, e detto dell'ammirazione che il V. ebbe specialmente per Virgilio e per Cicerone, e come nell'imitatore non manchino alle volte ispirazioni nuove ecc., il C. espone il contenuto dei tre libri del poema, per il quale pone il V. accanto ad Aristotele e ad Orazio; e ci par troppo (1), tanto più che il piano dell'autore « è senza dubbio molto ristretto, poichè il poeta non si occupa che dell'epopea

(1) Così la pensa anche lo Spingarn, addirittura severo verso il V. autore dell'*Ars Poetica*; vedi *La Critica letteraria nel Rinascimento*, cap. IV, p. 106 (Bari, Laterza, 1905).

« in specie e per incidenza della poesia didascalica e bucolica » (pp. 164-165). Esponendo il contenuto, il C. ne viene notando le fonti, cioè la stretta relazione che c'è innanzi tutto fra i precetti vidiani e quelli delle *Istituzioni oratorie* di Quintiliano, precetti già stati accolti da altri umanisti, poi del *De Oratore* di Cicerone e dell'*Arte poetica* di Orazio... Ma nota il C. che il V. « tiene per lo più presenti i poemi d'Omero e di Virgilio, che « esamina con gusto di poeta, rivelando un acume critico non comune e pro- « fonda squisitezza di sentire » (p. 97). Il C. si occupa anche dei poeti italiani e stranieri che tennero presente quest'opera didascalica del V., dal Tasso al Boileau e al Pope (1).....

Notiamo, nella trattazione, di nuovo: le ricerche sulle *Istituzioni oratorie* di Quintiliano (pp. 98, 103, 134, 138, 147-150, 153, 155), nonostante che alcuni passi fossero già stati notati dal Cotronei (2); le imitazioni ciceroniane (pp. 102-103, 106, 133, 154-155); il raffronto fra il Petrarca e il V. (p. 109); il ricordo d'un passo d'Esiodo (cfr. anche p. 132) e quello di due passi di Pausania (p. 112); l'accenno a un passo d'Esiodo e di Aulo Gellio (p. 113); una similitudine omerica (p. 124); un passo della Teogonia d'Esiodo (p. 125); ricordi omerici (p. 126, cfr. p. 128) e ovidiani (p. 133); e l'accenno a Platone (p. 133), al Boileau e allo Zanotti (p. 170).

Il C. passa, nel cap. III della seconda parte (pp. 174-202), a parlare dello *Scacchia ludus*, e cioè degli intendimenti che l'autore ha avuti, della mania che c'era nel 500 di giocare ecc., quindi ad esporre il contenuto del poemetto, ricercandone le fonti e giudicandolo nelle varie sue parti. Parla infine degl'imitatori, e cioè del bresciano Gregorio Ducchi, che nella sua *Scaccheide* « non « solo si valse di colori vidiani per descrivere la battaglia finale tra Cacco « (sic) e Temire, ma non mancò di appropriarsi anche qualche similitudine « del Cremonese » (pp. 199 *n.* 2), e di G. B. Marino (3), quando descrive la partita a scacchi tra Venere e Mercurio, e poi tra Venere e Adone, ora appropriandosi immagini e parole, ora traducendo, ora parafrasando i versi del V. (p. 200). Qui quasi ci vien la voglia di difendere il Marino dall'accusa che il C. gli fa, dicendo che fu « privo della lealtà del Ducchi », che « non ardì mai profferire il nome del vescovo d'Alba: non volle mai confessare « a chi dovesse quell'episodio, non dichiarò d'avere copiato il Vida » (p. 201). Noi non sappiamo, ma sa dirci il C. se al M. fu mai chiesto donde egli avesse derivato il suo episodio? E non potrebbe essere che ne' suoi versi non avesse avuto, o non avesse creduto necessario di procacciarsi, l'occasione di fare la sua dichiarazione? Nei versi non sappiamo se si abbia proprio

---

(1) Il C. dice (p. 169) che non riferisce « tutti i passi che il Menzini derivò dal Vida, poichè « di questo avrà occasione di parlare in un altro lavoro: *L'arte poetica in Italia e fuori nei « sec. XVII e XVIII* ».

(2) Per amor del vero bisogna aggiungere che sebbene il primo lavoro del C. porti la data del 1898, fu però stampato nell'agosto del 1897, come risulta da pp. 119-120, onde pare che il C. avesse anche lui, indipendentemente dal Cotronei, notati i passi o alcuni passi di Quintiliano, che quest'ultimo studioso indicò in questa rivista, vol. XXX, pp. 459 sgg..

(3) L'imitazione del Marino, come anche il C. nota, era stata già osservata dal Gaspary e in questo *Giornale*, voll. XV e XIX.

quest'obbligo, specialmeute quando il poeta non pone note nell'opera sua: e moltissimi scrittori, anche grandi e sommi, certo non lo hanno sentito. Non l'ha sentito neppure il V.; ed è il C. a dircelo (p. 262).

Il cap. IV tratta (pp. 203-281) dell'altro poema didascalico, *De Bombyce*. Come mancava uno studio di proposito sullo *Scacchia ludus*, così anche su questo secondo, onde la ricerca delle fonti e delle derivazioni è nuova. Dice il C. del fine che l'autore si è proposto nel comporre il suo poema, della sua conoscenza dell'argomento ed anche di quanto il V. ha taciuto o mostra di non conoscere riguardo alla cultura del baco da seta, e ci fa quasi l'impressione, o noi c'inganniamo, ch'egli voglia farne un rimprovero al poeta. E noi quasi quasi rimprovereremmo piuttosto lui, se l'abbondanza non fosse da preferirsi al difetto, d'essersi anche troppo interessato a ricercare quali fossero le condizioni della scienza bacologica nel '500: i poemi didascalici non sono trattati. A ogni modo dobbiam dire che il C. ha fatto studii anche a questo riguardo, e il di più, ripetiamo, non nuoce. Si comprende come il V. umanista, ammiratore di Virgilio, dovesse trascurare, conoscendola, la storia dell'importazione del baco da seta dall'Oriente nell'Occidente, e preferire la finzione mitologica della sua origine; così può benissimo aver preferito accogliere pregiudizî del suo tempo nella cultura del filugello perchè fonte, forse, di miglior poesia. Una credenza, un uso popolare ci pare più poetico d'una verità scientifica; o, meglio, per questa il poeta deve creare il fantasma poetico che nel pregiudizio in tutto o in parte è già stato creato per opera dello stesso popolo. Il V. è il primo a darci una trattazione completa sul baco da seta, sebbene prima di lui altri avessero trattato lo stesso argomento, e cioè il Lazzarelli colla sua epistola *Bombyx* ad A. Colocci, il Giustolo col suo poemetto, di 487 versi, *De Sere, seu Setivomis Animalibus*; e dopo del V., A. Tessauro, G. F. Parisani, T. Nozzolini, L. Pattarol, G. F. Giorgetti, Z. Betti e, infine, il poeta vernacolo A. Purqueddu. Degli uni e degli altri il C. esamina il contenuto dell'opera in rapporto al poemetto del V.; solo di quello del Parisani non ha potuto dir nulla, non essendogli riuscito di vederlo. Egli distingue le fonti degli episodii da quelle dei precetti: queste ultime per l'arte c'importano ben poco; le prime sono nel *De rerum natura* di Lucrezio, nelle *Georgiche* di Virgilio, nelle *Metamorfosi* e nei *Fasti* d'Ovidio, nelle *Odi* di Orazio, nella *Teogonia* di Esiodo e altrove.

Della *Cristiade* tratta il cap. V (pp. 282-418), che è, come si vede, il più ampio di tutti, e, a noi pare, il più importante. Nello studio di questo poema il C. è stato preceduto dal Moroncini (1) con un lavoro, che se per certi rispetti è pregevole, d'altra parte non rivela nell'autore una conoscenza diretta dei classici studiati e imitati dal V. Il Mor. non credette opportuno (e secondo noi fece male) di ricercare le imitazioni, le derivazioni di forma dai classici, di « addentrarsi e indugiarsi gran fatto in un esame così diffi-

(1) G. Moroncini, *Sulla Cristiade di M. G. Vida*, Trani, 1896. Non ricordiamo se il C. nel suo libro abbia mai citato il lavoro del dott. Lorenzo Gatta (*Girolamo Vida. La Cristiade*, Palermo, 1900 [pp. 81]), povero di ricerche, ma che ha il pregio di parlare spesso con le parole dell'autore, tradotte in buona forma; e vi si dà buon saggio di traduzione anche in versi.

cile » (1). Questo non è stato trascurato dal C., il quale aggiunge non poco di nuovo a quel che il Mor. aveva ricercato anche riguardo al contenuto, analogie di personaggi ed episodii. Ricercati gl'intenti che mossero Leone X a proporre la trattazione della *Cristiade* al V., il C. rintraccia anche la serie di coloro che avevano prima cantato di Cristo fin dal IV secolo dell'era volgare (pp. 286-288) e nota quindi un certo risorgimento cristiano nel secolo XVI in contrapposizione al rinascimento pagano. In un'edizione del poema di Iuvenco, quella curata dall'Andrelino, si leggeva: « poichè, o let-« tore, tu sei cristiano e nato da parenti cristiani, studia giorno e notte il « poeta cristiano Iuvenco, che espone i dommi della fede cristiana, affinchè « non sembri che tu voglia leggere soltanto ed udire i tuoi poeti ed oratori « pagani » (pp. 288-289). Certo questo risorgimento cristiano vorrebbe essere maggiormente dimostrato! Nell'esposizione del contenuto della *Cristiade*, passa il C. a trattare delle fonti biblico-evangeliche (pp. 296-300, 304, 313-314, 367, 374) e di quelle classiche, cioè lucreziane (pp. 301-302), virgiliane (pp. 307, 315, 332-334, 371, 377, 380) e omeriche (pp. 307, 359-360, 371). Andremmo troppo per le lunghe, se volessimo seguire il C.; non possiamo però non fare una speciale menzione di una delle fonti vidiane, importante e sfuggita finora a tutti, cioè di Claudiano, a proposito del quale si può forse cadere in un equivoco. Il Moroncini, col Birago, e il Gatta ricordano l'imitazione vidiana da Claudiano, e cioè dal *Ratto di Proserpina*, I, a proposito del Concilio infernale (*Cristiade*, I) e dell'imitazione del Tasso (*Ger. lib.*, IV) dal V. Ora bisogna notare che nel citato poemetto (2) non vi sono a questo riguardo che i pochi versi, i quali furono ricordati dal Carbone nell'edizione della *Ger. lib.* del Barbera (p. 81), donde forse e il Mor. e il G. hanno attinto la notizia; e nessuno avrebbe immaginato che il V. avesse imitato, e ben altrimenti, *In Rufinum* dello stesso Claudiano (pp. 341-346: v. anche pp. 352, 380), là dove si descrive il Concilio delle Furie. Per gli studiosi di Dante notiamo a proposito della discesa di Cristo nel limbo i raffronti (p. 372) tra l'Alighieri e il V. citati dal C. (3).

Leggendo questo studio, talvolta si ha l'impressione che il C., cosa che facilmente accade, si sia innamorato del suo autore e ne sia divenuto l'apologista; ma subito bisogna ricredersi; e se egli dell'autore nota con piacere i pregi, ne nota anche i difetti, e nel confronto con altri poeti, quali il Klopstock, il Milton o altri, pur riconosce, ove c'è realmente, la inferiorità dell'Umanista. Il Sannazaro, ad es., è superiore (p. 318), per l'unità del poema, al V., che « non ritrae degnamente il dolore di Maria » (pp. 331 e 399), imitando il dolore d'Evandro e della madre d'Eurialo; nel personaggio di Giuda, se il Vida è precursore del Klopstock, gli riesce d'altra parte inferiore; è inferiore al Milton e al Klopstock nel ritrarre Cristo, del quale non comprende

---

(1) *Op. cit.*, p. 111.

(2) G. Moroncini, *Op. cit.*, p. 112. E mal si traduce *De raptu Proserpinae* in *Rapita Proserpina*, anche se ci fosse stato l'equivoco del leggere *De rapta Proserpina*.

(3) Il Gatta (*Op. cit.*, p. 28) dice di « rimembranze ed imitazioni numerose nelle opere » del V. dall'Alighieri, e ne cita qualcuna.

bene l'umanità, cadendo nell'errore dei docetisti. Insomma il C. passa in rassegna gli episodii e i personaggi con un esame amorevole e diligente, e il suo giudizio è che il V. nella *Cristiade* « per non distaccarsi dai suoi modelli « latini, ha finito quasi sempre col ritrarre figure incerte e sbiadite » (p. 318).

Come per il poemetto *De Bombyce*, anche per la *Cristiade* il C. enumera i seguaci od imitatori del V., quali T. Folengo con l'*Umanità del Figliuolo di Dio*, Scipione Capece, autore di una *Cristiade* andata perduta e forse del *De nativitate Domini* (1), F. Sovaro, che « compone un rozzo volgarizza- « mento in terza rima dagli evangeli », Erasmo da Valvassone, il quale nelle *Lagrime di S. Maria Maddalena* « non fa che parafrasare o tradurre l'epi- « sodio di Maria la peccatrice, specie quando narra degli anni di piacere « e di colpa della leggiadra donna, e della conversione di lei » (p. 396), il Tansillo, il Marino, che « plasmò un re d'abisso simile al Satana vidiano » (p. 405), che parafrasò i versi del V. nella fuga in Egitto (p. 411), Tomm. Ceva (*Puer Jesus*), a proposito del quale « non sempre si può parlare di vera imitazione « vidiana » (p. 415).

Ma basti della *Cristiade*. Il cap. VI ed ultimo tratta delle poesie minori del V. e cioè delle egloghe, della terza delle quali — quella per Vittoria Colonna — si parla più a lungo: poi delle liriche profane e sacre, e se « il Vida « considerò le cose più da erudito che da poeta » (p. 439), pure nell'inno a S. Giovanni « fa vibrare le corde più dolci della sua cetra », « è tutto grazia « e gentilezza » (p. 443). Tratta infine, e non sappiamo con quanta necessità, della metrica vidiana. Il V. « preferisce quasi sempre l'esametro »: non bella espressione e inopportuna o inesatta, poichè la maggior parte della sua produzione è costituita da' suoi poemi; e d'altra parte nelle liriche lo stesso C. dice (p. 445) che il poeta usò strofe alcaiche, asclepiadee, usò saffici minori, distici elegiaci, trimetri e dimetri giambici.

Considerando quale svolgimento il C. ha dato alla trattazione delle altre parti, ci resta il desiderio di un più particolareggiato esame delle liriche rispetto al loro contenuto. Notiamo poi che nè a proposito delle liriche nè dei poemi abbiamo mai trovato alcun raffronto con la poesia di Catullo, alcuna derivazione o di forma o di contenuto; e il Flamini nel suo *Cinquecento* annovera anche il poeta Veronese tra i classici studiati dal V.: or questo esame ci pare si dovrebbe pur fare, se il C. non l'ha già, infruttuosamente, fatto.

Il vol., che comincia con una lunga lettera al prof. Cocchia, ove si dà notizia delle più importanti pubblicazioni sul Vida, e anche delle più recenti traduzioni dei poemi, finisce con un'appendice. Il C. tratta qui dell'*Epicaedion* in morte del cardinale Oliviero Caraffa, dell'egloga *Quercens* per la morte di Giulio II e del lungo frammento sulla disfida di Barletta, *Tredecim pugilum certamen* (2), tralasciando di parlare dei componimenti meno impor-

---

(1) Il C., seguendo l'opinione del Tirino, è proclive ad attribuire questo poemetto al Fascitelli.

(2) Il Moroncini (*Op. cit.*) giudica che questo frammento non sia del V. E la tesi del Bissolati; ma il C. crede che non sia « proprio il caso di mettere in dubbio l'autenticità del poemetto « vidiano » (p. 464), e ne adduce le ragioni.

tanti (e poteva pur spenderci qualche parola!), come i versi « in morte di « Serafino Aquilano, i versi inseriti nei *Carmina Coryciani* o che si leggono « in edizioni anteriori a quella del 1550, come la veneziana del 1538 e la « lugdunense del 1541 ».

Questo il contenuto del lungo lavoro, il più completo oggi, l'unico sul V. poeta; e se al C. è costato tempo, pur gli è riuscito di portare, nella ricerca delle fonti, del nuovo, nonostante che egli sia stato preceduto, or non è molto, da diversi critici autorevoli. Con qualche maggior cura della forma, compia ora il suo studio pubblicando la terza ed ultima parte, cioè quella sul V. prosatore. E ne dà affidamento il suo opuscolo sul *De reipublicae dignitate*, che noi per la forma preferiamo quasi a questo volume, perchè privo di quel non so che di ridondante e di enfatico che nel presente lavoro, qua e là, con qualche inesattezza d'espressione abbiamo notato. Ma non neghiamo per questo la lode al C., poichè il suo studio ci pare sia fatto con diligenza, con serietà e con molta onestà nel ricordare tutto quel che già da altri era stato detto.

SERAFINO ROCCO.

MICHELE ROMANO. — *Ricerche su Vincenzo Cuoco politico, storiografo, romanziere, giornalista.* — Isernia, Colitti, 1904 (8°, pp. 291).

L'esortazione del Settembrini certo non si può più dire inascoltata: a V. Cuoco, oltre a pubblicazioni minori che ne trattano entro più ampio tema, sono ora rivolti due notevoli studî speciali, il *Saggio* di N. Ruggieri (per il quale rimando alle recensioni di G. Roberti in questo *Giorn.*, 42, 429, B. Croce nella *Critica* 20 luglio 1903, S. Rocco nella *Rass. crit. d. lett. it.* IX, 1-4, 34-44, F. Torraca nella *Rass. bibliografica di lett. it.*, XII, 4-5-6, 132-135) e queste *Ricerche* di M. Romano (1).

Poco o punto di nuovo ci sa dire il Romano in fatto di biografia e di bibliografia, nel qual campo fu vantaggiosamente preceduto dal Ruggieri, ed egli ha più tosto merito nell'indagare il pensiero del C., lo svolgimento e riflesso di questo negli scritti e nella condotta politica del C. stesso, e il suo valore nel proprio momento storico. Così nel I cap. ci dà l'esposizione biografica; nel II tratteggia la fisonomia morale del C. per dimostrarne specialmente la *coerenza* politica; nel III fa la valutazione dello storico; nel IV dice del giornalista e divulgatore di idee e di cultura, e di parecchi aspetti intellettuali secondari dell'insigne Molisano; nel V ci rappresenta questo

(1) Era già in tipogr. questa mia recensione quando ne comparve, su 'l lavoro del Rom., una importante di G. GENTILE, nella *Critica* di Napoli, III, p. 39, e un'altra di S. Rocco, nella *Rass. critica*, IX, 5-8, pp. 147-153.

come erede del pensiero vichiano e promotore di civile nazionale rinnovamento nel *Platone in Italia*. Egli è soprattutto sollecito di mostrare ininterrotta armonia tra i varî atteggiamenti e i fatti intellettuali e morali del C., rilevare le sue relazioni con la coltura precedente e contemporanea, specialmente filosofica, e assegnargli il posto meritato in mezzo a questa e nella tradizione del pensiero nazionale.

Poichè le opere del C., come già per il *Platone* avvertiva il Marchesi (1), sono in istretta dipendenza del sec. XVIII, e con la vita intellettuale d'allora nel Mezzogiorno, il Rom. volle far capo di là, cercando di rappresentar Civitacampomarano patria del C. e la costui famiglia come ambienti di coltura. D'onde, sfrondando, ricaviamo che la preparazione del C. negli studî non dev'essere stata meschina o volgare. Quel nobile intelletto si sarà fortificato poi da sè, meditando gli scritti del Machiavelli e del Vico, ai quali mi pare di poter ancora ricondurre tutto il suo vero sostentamento spirituale.

Il Rom. sarebbe pure indotto a tratteggiar l'ambiente di Napoli dove il C. visse alquanto prima e durante la Partenopea; al qual proposito scorre su gli avvenimenti come chi ne presuppone nei lettori piena conoscenza, e mostra d'averne per conto suo un'informazione bibliografica larga e sicura. Non così per Milano, la Cisalpina e il Regno Italiano, nè nel cap. I nè nel IV, dove l'argomento l'avrebbe voluto: ne traspare anzi manchevolezza di notizie riguardo all'Italia Superiore in generale. Come il Rugg., che aveva in questa parte affastellato nomi senza chiarimenti e non senza errori, anche il Rom. fa un gran caso dell'amicizia del C. con il Manzoni: ma tra le parole e amplificazioni di costoro e le riserve del Rocco (2) il lettore non sa ancora che cosa pensare. Per le allusioni e i nomi occorrenti negli scritti del C. c'è pure difetto di chiose nell'*Appendice* alle *Ricerche*, dove, peraltro, son prodotti o riprodotti lettere e articoli con opportunità e abbondanza. Ben altrimenti, nel medesimo tempo che in quest'*Appendice*, uno degli articoli del C. ricompariva, a cura di B. Croce, nella *Critica* del luglio 1904.

Nella biografia un punto aveva stimolato la curiosità degli studiosi: l'amore del C., durante il suo soggiorno a Napoli, per una gentildonna abitante a Posillipo a cui il Rugg. aveva accennato vagamente. Ora il Rom. nel I capitolo rinunzia per disperato a dircene di più, identificando tuttavia, con asseveranza non suffragata da prove sufficienti, quella gentildonna con la *Mnesilla* del *Platone*; ma poi nel cap. V, su la fede di Gio. Olivieri, asserisce che *Mnesilla* è la baronessa Olimpia Frangipani dei duchi di Mirabello maritata al barone di Castelbottaccio Francesco Cardone. Al che fa gravi obiezioni S. Rocco in una sua recensione (3).

Una questione si pone ancora il Rom. nella parte biografica, la cui soluzione si connette con altre parti del lavoro, specialmente a pp. 52-60: perchè mai il C. sia rimasto escluso dalle maggiori cariche della Partenopea. Egli

---

(1) *Romanzieri e romanzi italiani del Settecento*, Bergamo, Arti grafiche, 1903, p. 270.
(2) Vedi la recens. cit., pp. 148-149.
(3) Vedi la citata recensione nella *Rass. critica* ecc. al libro del Rom.

ci vede l'effetto de' « suoi moderati ideali politici in opposizione con il fa- « natismo riformatore della maggioranza » e, anche più, de' « suoi sentimenti « antifrancesi, che non dovevano essere sconosciuti ». Qui, anzi, ne fa una apologia contro chi, pubblicando certe lettere del C., l'aveva già voluto cogliere in cinica confessione di volgare opportunismo. Ma nel Molisano non c'era nè l'eroe dall'invitta coerenza di cui il Rom. carica le tinte, nè mutabilità spregevole e animo vile; sì, adattamento, per il meglio e senza danno di ciò che più premeva nel momento a lui e a' suoi compatriotti, alle inevitabili necessità. Il lungo discorso del Rom. riesce a mostrar organico, coerente lo svolgimento del pensiero nel C., ma ciò non è veramente il medesimo che la coerenza pratica. Il C. appare più tosto una mente troppo speculativa, troppo critica, sicchè potesse venir rapito dalle illusioni così facilmente come il Pagano e il Russo; non aveva temperamento d'entusiasta e d'uom d'azione per la *contradizion che nol consente*, ben nota a G. Leopardi (*Pens. di v. fil.*, II, 39, 49-51). È vero che egli non fu mai un ardente repubblicano, e tuttavia intese poi qual mutamento s'era operato nel mondo, quanta parte del passato era stata vulnerata a morte dalla grande Rivoluzione e quali conquiste di questa volevano essere vantaggiosamente consolidate. Del pari, con senso di opportunità e senza rinunziare a ideali di progresso e nazionalità trascendenti le due idee tra loro opposte di monarchismo e di repubblica, vedeva il bene nelle condizioni fatte all'Italia dalle vittorie bonapartesche del secondo periodo, quando le cose parevano avere avviamento sicuro e assetto stabile a differenza dell'incertezza e dell'arruffio dominanti le repubbliche giacobine del cadente settecento. Ma i fatti seguì, non aiutò nel primo loro determinarsi. A cagione forse di queste qualità negative più che per altro, Cesare Paribelli, un patriota così schietto, così pieno di sentimento nazionale e pure avverso alle soverchierie straniere, omise il nome del C. nella nota de' patriotti da metter a capo della Partenopea presentata all'Abrial (1), quando pareva prossimo un indirizzo men disforme dai concetti del C.; della qual cosa il Rom. non tiene conto. Le medesime ragioni possono spiegare come il C. si mantenesse estraneo alla *Società Patriottica* e a' *clubs* giacobini, e d'altra parte inducesse la Sanfelice a denunziar la congiura borbonica de' Baccher che minacciava nuovi gravi turbamenti alla pubblica quiete, e accettasse i modesti incarichi dalla Partenopea che il Rom. segnala (2); poi ancora si mostrasse nel *Saggio* critico acuto e inesorabile degli errori repubblicani, accusatore così del Mak e del Nelson (3) come delle espilazioni e sopraffazioni del primo Direttorio;

---

(1) *Relazioni dei Patriotti Napoletani col Direttorio e col Consolato e l'idea dell'unità italiana, documenti pubblicati ed illustr. da* B. Croce, Napoli, Pierro, 1902, III, pp. 46-65.

(2) Rimando al Romano e al Ruggieri (*V. Cuoco*, studio storico-critico, Cappelli, S. Casciano, 1903) per la bibliografia anteriore. Altre cose aggiungo a questo proposito in un lavoro sul *Giornale Ital.* che vedrà la luce contemporaneamente a questa rassegna, nell'*Arch. stor. lombardo.*

(3) Non faccio carico al Rom. se non rammenta la recentissima polemica intorno alla condotta del Nelson e del Foote. Vedi F. Lemmi, *Nelson e Caracciolo e la repubblica napoletana*, Firenze, Carnesecchi, 1898; F. P. Badham, *Nelson and Ruffo*, in *Revue Napoléonienne*, diretta dal Lumbroso, ottobre-novembre 1902, che aggrava le accuse in risposta all'apologia di A. T. Mahan,

fosse da ultimo lodatore e portavoce, nel *Giornale Italiano,* della politica francese dopo l'800. L'atteggiamento antifrancese di lui nel *Saggio* non è quella prova trionfale contro la taccia d'opportunismo e quella dimostrazione di straordinario coraggio che il Rom. argomenta dalla contemporaneità della pubblicazione con la riscossa delle armi francesi a Marengo. La Francia stessa aveva ormai sconfessato l'andazzo colpito dal *Saggio.* La nuova Cisalpina, in casa della quale il libro vedeva la luce, e il Consolato ostentavano l'antitesi all'indirizzo della Rivoluzione quale era stato dal 91 in poi. Nella Cisalpina agivano gli uomini che s'eran tirati in disparte durante i furori giacobini e che formavano un partito novatore *moderato* e un po' meno smanioso di scimmieggiar la Francia, sollecito anzi di conservare quanto di *italiano* fosse compatibile con la fatale subordinazione alla nazione liberatrice e tutrice. Il che non toglie che spesso avesse pure il C. da masticar amaro ne' contatti coi dominatori, onde scriveva ad un amico: « Eccomi « Cisalpino perchè in Milano, ed odiator dei Galli ecc. ecc. », cioè « mi « tocca esser Cisalpino, ma questi padroni li ho tuttavia in tasca ». Il Rom. interpreta invece *Cisalpino* per *antifrancese*! (1).

Liberato, non si sa bene come, dalla forca e dalla carcere borbonica, dopo un breve esilio in Francia, il C. tornò in Italia dietro alle armi vittoriose del Bonaparte. Un documento rinvenuto da E. Verga nell'Archivio comunale di Milano conferma che l'esule Sannita era già in questa città da qualche mese avanti il marzo 1801, a un dipresso come aveva congetturato il Rugg. Ma nè il Rugg. nè il Rom. istituirono ricerche d'archivio per conoscere le relazioni del C. con la Repubblica e il Regno Italiani. Eppure nell'Archivio di Stato di Milano esistono parecchi documenti che vi apportano un po' più di luce, e già io ne ho tratto una lettera dello stesso C. per pubblicarla, con note, in una recente lietissima occasione (2). Altro ne trarrò per recare altrove un tenue contributo all'intricata e oscura storia del nostro giornalismo in quell'età fortunosa.

Il C. pubblicò a Milano nel 1802 le *Osservaz. sul Dipartim. dell'Agogna*, col nome di L. Lizzoli (3), perchè (rispondo al Rom.) questo conte carrarese era allora Commissario del Governo in quel *Dipartimento* e toccava a lui presentare un tal lavoro di statistica come atto ufficiale. Ebbe poi l'incarico di scrivere il *Giornale Italiano.* Non ripeterò quanto ho scritto in nota alla lettera citata per rilevare la confusione fatta dal Rugg. e dal Rom., dietro

---

nell'*English Historical Review* (1900); poi ancora il Badham, *ibid.*, II année, vol. II, 1903, pp. 8-66, e il Lemmi, *ibid. ibid.*, il quale ultimo tiene il giusto mezzo e concorda con il giudizio di Hueffer Hermann (*Die Neapolitanische Republik* ecc., in *Historisc. Tagebuch*, Lipsia, an. III, pp. 279-388). Nella disputa è pur discussa l'autorità storica del C.

(1) Pp. 18-19. Si sa che il Maffei lo accusava invece, in *Storia d. letter. ital.*, di piaggeria bonapartesca, e L. Corio incolpa della stessa il Gioia per articoli del C. ch'egli attribuì erroneamente al pubblicista piacentino. (*Milano durante il primo regno d'Italia*, Milano, Agnelli, 1904, pp. 87, 126-127, 204).

(2) *Una lettera di V. C. al viceré Eugenio*, in *Miscellanea di Studî*, per nozze Scherillo-Negri, Milano, Hoepli, 1904, pp. 531-540.

(3) Su 'l Lizzoli, vedi T. Casini-G. Sforza, in *Rivista stor. del Risorgimento italiano*, an. II (1897), f. I-II, p. 184.

una inesattezza del Pepe, intorno al primo incarico giornalistico dato dal Governo al C. Il *Giornale Italiano*, uscito in luce il 2 gennaio 1804, fu in principio ufficiale senza aperta dichiarazione; dichiaratamente divenne tale dal 16 settembre 1805. Forse è tuttavia vero che il C. aveva già lavorato in un altro giornale; io penso, nel *Redattore Italiano*, che aveva il medesimo editore, F. Agnelli. Ci lavorava un suo conoscente, un altro esule napoletano, Giovanni D'Aniello o Daniello, che egli poi propose al Governo quale suo collaboratore nel nuovo giornale (1).

Ma checchè sia di ciò, è certo che, con la fondazione di quest'ultimo, il C. si assunse di dare un grande organo al Governo. Egli stesso ne stese e presentò al vicepresidente Melzi un *piano* informato a intendimenti elevati, civili, italiani, liberali, moderni e moderati. Voleva *formare lo spirito nazionale*, insegnando agl'Italiani una giusta estimazione di sè stessi e delle loro cose, lungi sì dall'avvilimento e sì da ridicole presunzioni, condurli alle *idee che la loro nuova sorte richiedeva*, *far divenire cittadini di uno stato coloro i quali erano nati abitanti di una provincia*, richiamar le loro migliori tradizioni, del *Giornale* far il centro e il *deposito comune dell'Italia intera*, contribuire a un accordo generale su criterii informativi della nuova vita di cittadini. Si proponeva anche di allettare alla collaborazione i letterati, persuaso che essi stessi avrebber desiderato di aver entratura con il *Giornale*.

Noto di passata che di lì gli venne poco o punto. Registro due o tre articoli anonimi di archeologia, la commemorazione di F. Albergati scritta da F. Zacchiroli (nn. 56, 58, rimasta in tronco, del 1804), due epigrammi di Flam. Massa su la congiura contro il Bonaparte (n. 36, 1804), una dissertazioncella archeologica di G. Gher. de Rossi comunicata dal prof. di economia politica a Brera Lod. Valeriani (Supplem. al n. 95, 1804), una lettera archeologica di E. Q. Visconti (nn. 82-83, 1804), una difesa del lavoro « delle « migliori tragedie greche e francesi, ecc. » di P. Napoli Signorelli contro un articolo del G(uillon), scritta da A. Petracchi (n. 43, 1805), alcuni epigrammi di Ottavio Morali e C. Salvador per l'incoronazione di Napoleone (n. 59, Suplem. 1905), una lettera del Bettinelli a C. Rosmini in lode del Monti autor della *Visione* (n. 91, 1905), il son. del Cesarotti, adulatorio verso Napoleone e Eugenio, *O re, specchio dei Re* (n. 13, 1806), l'ode di L. Lamberti per le nozze vicereali (n. 25, 1806), l'ode francese, e tradotta, di S. Maizons-de-Lauréal per l'arrivo della coppia viceregale a Milano (n. 57, 1806), alcuni articoletti teatrali firmati L. (1806, *passim*), due articoli del Gherardini su 'l *Platone* del C. (nn[1] 171, 173, 1806).

Il C., nella lettera da me pubblicata, chiama veramente, tutti insieme, *uomini di lettere*, sè stesso e i suoi due collaboratori, il D'Aniello, di cui non ho trovato altre notizie e che nel *Giornale* pubblicò soltanto note di cronaca teatrale musicale, e il conte modenese Bartol. Benincasa indicatogli per compagno dal Governo, su 'l quale ho già recato qualche notizia nel

(1) Vedi *Una lettera di V. C. al vicerè* ecc., p. 534, *n.* 4. Il De Winckels in *Vita di U. Foscolo*, I, Verona, Münster, 1885, c. XIV, p. 292, mostra di intendere che il *Giorn. Ital.* sia stato fondato dal Guillon!

luogo citato e altre ne recherò altrove. Nè il Rugg. nè il Rom. si occupano di costoro.

Il Benincasa (1745-1816) era un uomo d'un certo ingegnaccio vario e leggiero, non privo di coltura e di sveltezza, di carattere settecentesco. Aveva contribuito alla pubblicazione de' *Morlaques* e dell'*Alticchiero* (1) della sua amica contessa Giustiniana Winne Rosenberg vedova Orsini, dama inglese vissuta a Venezia, dove il B. era andato fuggendo Modena e dispiaceri domestici. Aveva pure pubblicato (1785), a Parma, in-4°, con i tipi bodoniani, una « Descrizione della Raccolta di stampe di S. E. il Conte Jacopo Durazzo ». Dopo aver seguìta la Rosenberg in Inghilterra, accorso lui pure alla Cisalpina, era entrato nella società del *Monitore Cisalpino*, annunziato al pubblico da lui, dal Compagnoni e da Flam. Massa nel 1798 come successore del *Monitore Italiano*, giornale del Foscolo e del Gioja. Come il Compagnoni, anche lui dopo Marengo aveva prestata nuovamente l'opera sua al governo patriottico, aveva pubblicato, a Milano, ed. Pirotta e Maspero, nel 1803, l'opuscolo che ho menzionato nel loc. cit., per disporre gli animi all'ordine di cose già ideato dal Bonaparte. A questo dedicò poi nel 1806, per l'incoronazione, un centone latino di luoghi oraziani a sua esaltazione, con il titolo *L. Or. Flacco redivivo* (Parma. Bodoni, in-4° gr.). Egli fece inoltre molte traduzioni dal teatro straniero che comparvero nell' « Anno teatrale » dell'ed. A. Rosa (Venezia, 1804-1806): *Il Tesoro*, commedia francese di Andrieux; *Il Geloso senz'amore*, altra commedia francese di Imbert: *Gl'Indiani in Inghilterra*, commedia tedesca di Aug. di Kotzebue, ecc. Noto, tra parentesi, che al Kotzebue il B. allude con lodi nel *Giorn. Ital.*, nn. 55, 74 e altri; ma un articolo anonimo, ivi, nn. 99-100, 1805, rimbecca lo stesso K. per i suoi giudizî avversi alle cose nostre e di Francia, riproducendo *ibidem* anche un articolo del *Giornale dell'Impero*. Il B. si vantava di far le traduzioni in modo che fossero a un tempo *fedelissime* e *liberissime*, non cruda sostituzione di parole italiane a straniere, ma tali che *portassero* i lavori stranieri *in Italia* e li *facessero* veramente *italiani*. Nel *Giorn.* si occupò specialmente di *Varietà* e del teatro a lui caro. Nel n. 105, 1805, diè una segnalazione ed un estratto della *Memoria sulla tragedia*, che, con il nome arcadico di Eufante Tirinzio, Gius. Cooper-Walcker aveva allora pubblicato in Roma; e subito attese a farne la versione dall'inglese che pubblicò solo nel 1811, con lode del *Poligrafo*. Notevoli per noi parecchi suoi articoli su l'Alfieri (nn. 7-9-12, 1805), riassumenti la memoria del De Fallette-Barrol, con giunte (2); un articolo su la scienza che il Baumgarten aveva recente-

---

(1) In loc. cit. ebbi a correggere qualche errore, oltre a compir le notizie, del *Dizionario biografico universale* e della *Nouv. Biographie génér.*; ma mi sfuggì l'errore *Allichiero* per *Allichiero*, nome della villa del senatore Angelo Quirini descritta dalla Ros. al ginevrino Huber, ripubblicato, ancora in francese, a Padova, 1787, con note e prefaz. del B. Molte altre notizie e rettificazioni dò nell'indicato mio lavoro nell'*Arch. stor. lombardo*.

(2) A proposito del B. e dell'Alfieri noto che A. Neri nello scritto intitolato *Onoranze e critiche postume a V. A.* (in *Illustraz. italiana*, Milano, Treves, XIV, 1887, sem. II, n° 36, p. 137), richiamando alla memoria un componimento dell'arcade Filippo Merlo prodotto sulle scene del teatro Ughetti, in Torino (poi Sutera, oggi Rossini) in onore dell'Alfieri e di Cam. Federici, dice

mente battezzata per *estetica*; uno sur un libro inglese di viaggi in Svezia Finlandia, Lapponia, nel 1798-99 (*Trawels throug Sweden, etc.*, London, 1802), di Giuseppe Acerbi, allora *attaccato* al ministero degli affari esteri della Repubblica italiana a Parigi (nn. 6-7-8, 1804); un lungo transunto dallo studio del tedesco Markel su Cristina di Svezia (nn. 95-96-97, 1805); un articolo intitolato « *Dante* » a proposito delle lezioni su 'l Poeta, tenute allora dal Ginguené a Parigi e mal giudicate dai *Débats* (n. 11, 1804); un altro su 'l libro di C. Denina, *La Chiave delle lingue*. Notevoli altresì in parecchi di questi scritti il sentimento e il risentimento dell'italianità.

Il Rugg. aveva appena accennato di sfuggita al *Giorn. Ital.*; il Rom. ne discorre a lungo e in più luoghi, ma indipendentemente dalla vita, dalle vicende e dall'ambiente, del *Giorn.* stesso, solo per mostrarvi il riflesso e cercarvi il compimento del pensiero manifestato nelle opere maggiori del C. Però non facendo ricerche nell'Arch. di Stato di Milano, non hanno que' due biografi alcune piccole notizie che avrebber potuto trarre di lì. Inoltre, studiando il giornalista entro la corrente del suo giornale, il Rom. non avrebbe fatto caso, come d'un aspetto personale, dell'atteggiamento antiinglese del C. Medesimamente avrebbe smorzate d'assai le tinte della misogallia che attribuisce a questo, se avesse tenuto dietro a tutta la collezione del giornale dal n. 1, 2 gennaio 1804, al 191, 2 agosto 1806, cioè durante l'opera del C., che accompagna con voti e preconio il consolidarsi dello stato italiano uscito dalla pace di Lunéville e da' Comizî di Lione, dalla vicepresidenza del Melzi al vicereame del Beauharnais, dalla violazione della pace d'Amiens alla nuova coalizione. È in fine da lamentare che il Rom. non abbia conosciuto in tempo il lavoro di F. Momigliano su M. Gioia inserito nella *Riv. di filos. e scienze affini*, Padova, vol. I, nn. 2, 3-4, 5-6, 1904, vol. II, 1-2, 5, che tanto abbraccia e lumeggia dell'*ambiente* in cui si trovò e operò il C. a Milano.

Invece della maggior remunerazione chiesta dai redattori per il cresciuto lavoro, il Governo alla fine del 1805 deliberò di abbandonare la gestione del *Giorn. Ital.* all'edit., e vane riuscirono le contrarie istanze del C. e de' suoi compagni. Questi pregò allora che per compenso gli si conferisse un ufficio di statistica, creandolo apposta, quale era in altri stati civili e ancor mancava all'Italia. Vi avrebbe condotto a termine quella statistica generale di cui, dopo il buon successo delle *Osservaz. sul Dipartim dell'Agogna*, aveva ricevuto incarico, anzi aveva già scritta la *Introduzione*. Si cullò a lungo in queste speranze, e per esse, non per persecuzioni borboniche immaginate dal Rom., si tenne a Milano fino a mezzo il 1806. Un abbozzo di nota ufficiale del 24 luglio di tale anno, che esiste nel milanese Arch. di stato, fa sapere che il Governo voleva mettere gli studî statistici del C. solo a parziale profitto, prometteva un piccolo accomodamento per il giornale, e al-

---

che « invano se ne cercherebbe notizia nei giornali contemporanei ». Invece nel n° 14, 1° febbraio 1804, sotto il titolo *Letteratura*, ne parla il B. che si ride del titolo *Apoteosi consecrata*, e « dell'accoppiamento di V. A. con il Viassolo, buon galantuomo che aveva eccellenti intenzioni » e ha una punta d'ironia per la *cantata* del Merlo in versi *sciollissimi*. Come si vede, anche i giudizî del B. non eran lontani di molto da quelli recenti del Neri.

lontanava il miraggio d'un collocamento migliore a un'eventuale riordinazione dell'istruzione pubblica. Deluso da questa parte, gli era aperto nuovo adito di speranze dal recente assetto bonapartesco di Napoli; e si risolveva a lasciar l'Olona per il Sebeto.

A Milano aveva pubblicato, prima del giornale, il *Saggio storico*; durante il giornale aveva atteso al *Platone in Italia*. Ma gliene era venuto nome, non lucro. Del *Platone*, messi fuori due volumi, si era trovato a non poter pubblicare il terzo senza ricorrere al Ministro dell'Interno per un'anticipazione di stipendio. Nè riuscì a rimborsar l'erario: nell'Arch. medesimo c'è un ordine del ministro Di Breme (23 giugno 1806) che gli condona il debito rimanente di oltre lire trecento. Il dì innanzi aveva inviato a quel ministro i due primi volumi del romanzo in omaggio al vicerè, annunziando prossimo il terzo: ne riceveva un ringraziamento, e una commendatizia dello stesso Di Breme al Ministro dell'Interno nel Regno di Napoli, il cui abbozzo è pure in detto Arch. Un'altra commendatizia ne ottenne per impedire una ristampa del *Saggio*, che uno de' soliti ingordi voleva fare a Napoli, mentre si proponeva di farla lui per conto proprio. Il caso ha analogia, anche per circostanze di luogo, con le noie incontrate dal Manzoni quando attendeva alla seconda ediz. de' *Promessi Sposi*.

Il restante corso della vita del C. a Napoli, fino alla pazzia e alla morte, la condotta punto coraggiosa del fratello Michele, le freddezze d'altri parenti, fino di Gab. Pepe, che ne fece poi onorevole ammenda, formano una parte estesa, forse anche troppo, nel libro del Rom. Ma a un gran pezzo più estesa è ancora l'esposizione critica del pensiero del C., che forma il grosso del volume e mostra in vasta comprension di materia una lunga preparazione filosofica. Sennonchè passerei i limiti concessi da questo *Giorn.* se seguissi passo passo il Rom. e esponessi in lungo e in largo gli appunti che dalle sue indagini sono suggeriti. Osservo in generale che se lui e il Torraca hanno un po' ragione di tacciar il Rugg. di superficiale e impreparato nella valutazione critica, il Rom. a sua volta abbraccia forse più di quanto il soggetto volesse. Io mi accontento di accennare.

Egli rileva bene come il C. fosse, a differenza degli altri partenopei, alieno sì da ogni teorismo e sì da fanatismo repubblicano, tanto nel *Saggio*, quanto già nella vita avanti il '99, onde nel *Saggio* stesso si posson trovare insieme la critica degli errori commessi da' patriotti e l'ammirazione per le loro belle figure e l'eroica fine, e il C. appare aborrente da astrattezze e apriorismi, persuaso che le novazioni feconde e durature sono radicate in istituti e costumanze paesane, disposto a riconoscere la prima sorgente degl'indirizzi ideali nella somma e forza degl'interessi. Quest'ultima concezione se non è per l'appunto il *materialismo storico*, con cui, esagerando un cenno del Torraca, il Rom. la mette in fascio, certo logicamente gli s'accosta. Dal *Saggio* poi e dagli altri scritti il Rom. deriva il filo di altri pensieri fondamentali del C., e ne riconduce il capo a' *Frammenti di lettere a V. Russo*, i quali sono per il Rom., come già per il Torraca, non un'appendice, sì una premessa del *Saggio*, tanto più geniale e ardita in quanto vi si appuntavano gli errori mentre venivan commessi e plauditi, avanti che la catastrofe desse ragione al critico sagace. Il C. appare un continuatore degli studiosi di materie at-

tinenti allo stato e vagheggiatori di *riforme*, che, con il nome generico di filosofi, eran fioriti nel settecento.

Il Rom. chiama tutti costoro *scuola di riformisti*. Ma egli, specialmente nei *Sommarî* premessi a' varî capitoli, si compiace con cattivo gusto in una terminologia recentissima e spesso inesatta per designare idee e concezioni del C. e dell'età sua ben altrimenti note in lingua povera: nazionalismo, materialismo storico, avversione al radicalismo rivoluzionario, ecc. Così ad es. il Sommario del cap. II ha: « il C. e l'antimilitarismo del se- « colo XVIII ». La trattazione poi non corrisponde al grosso titolo, mentre era da rilevare efficacemente il merito del C. d'essere stato uno de' più fervidi propugnatori delle armi nazionali, dell'educazion militare e, poi, anche della coscrizione. Ciò specialmente nel *Platone* e nel *Giorn. Ital.*, mettendo d'accordo il suo Machiavelli, l'ammonimento del Giannone nei *Discorsi*, le vedute proprie e gli ordini di Napoleone.

Quanto al *nazionalismo* convien far distinzione tra italianità in genere e idea unitaria in ispecie, e badare a non esagerare. Che il sentimento nazionale tra noi siasi destato allora più che mai da secoli, nessun dubbio; che la storia dell'idea unitaria tocchi in quel periodo il momento importante che già G. Falorsi additava e di cui A. Neri, A. Franchetti e B. Croce (1) indicano manifestazioni significative, è pur vero. Tuttavia, se l'italianità s'affermava risoluta e restava tenace, l'idea unitaria invece balenava ad ora ad ora e impallidiva ben presto davanti alla realtà e a vantaggio di quanto premeva mettere al sicuro in fatto d'italianità e di conquiste civili e liberali. In Genova sostenente il memorabile assedio e le ultime speranze della Rivoluzione al cadere del settecento, fu nel concorso de' patriotti esuli da ogni parte d'Italia un momentaneo focolare del sentimento unitario. L'eroica fine della Partenopea in quel punto, esaltando i costoro spiriti sopra sè stessi e sopra la mediocre sfera dell'usato sentimento nazionale, contribuì a far prorompere le aspirazioni unitarie. Ma non se ne può indurre l'impressione che par riceverne il Rom., che da' Partenopei venissero in particolare quelle aspirazioni. Già se n'era fatto eco G. Sauli fin dal '97 a Genova e il Gioia a Milano. D'altra parte la Partenopea era stata più tosto una gran fiammata di rivoluzione repubblicana che altro. L'idea unitaria, come animò per avventura il Fantuzzi, il Gioia, il Botta, Timone Cimbro, certe pagine del carteggio Giordani-Cicognara, prose e versi del Foscolo, l'*Indirizzo de' Patriotti Italiani* dettato da Ces. Paribelli rappresentante della Partenopea ma lombardo e fratello a un noto Cisalpino, così lampeggia nelle pagine del C., che la redò dal Machiavelli e l'alimentò nella visione ed esperienza delle cose nuove. Tutti poi, variamente, s'adattarono alle avverse necessità; anche

---

(1) G. Falorsi, *L'epistolario di F. Melzi d'Eril*, in *Archivio stor. italiano*, IV serie, t. VI, 1880, Firenze, Vieusseux, § III, pp. 422-456; A. Franchetti, *Storia d'Italia dal 1789 al 1799*, e *N. Antologia*, 1899; G. De Castro, *Storia d'Italia dal 1799 al 1814*; B. Croce, *Relazione dei patriotti napoletani* ecc. ecc., già cit.; A. Neri, *Un giornalista della Rivoluzione genovese* (1797, Gaspare Sauli e il *Difensore della libertà*), in *Illustr. italiana*, Milano, Treves, 1887, I sem., p. 153, e II, p. 173.

il C., come attestano le parole a Napoleone nella prefazione del *Saggio*, e l'opera sua nel *Giornale*. L'idea unitaria diventò forza motrice, fede inconcussa, trasformatrice dell'anima nazionale e incoercibile, solo a' tempi di G. Mazzini, che per il primo n'ebbe visione chiara e piena coscienza, e la trasferì, aggiungendo al *pensiero l'azione*, nel corso ormai indefettibile degli avvenimenti. Le memorie di Genova nel momento indicato poterono contribuire a formar la mente del Mazzini, ma più vi operò la tradizione letteraria. E a scuotere il popolo nostro s'aggiunsero le amare delusioni e l'oppressione provocatrice della ristorazione (1).

Il Rom. considera pure il *Saggio* come lavoro storico e opera d'arte con giudizî sostanzialmente simili a quelli brevemente determinati in un'altra mia recensione inserita in questo *Giorn.*, 43, 240. Nota bene la distinzione posta dal C. (ma già prima da altri) tra la Rivoluzione francese e la nostra, *attiva* l'una, *passiva* l'altra; distinzione gravida di conseguenze nei giudizi storici e nelle indicazioni politiche. Mostra la chiara visione de' fatti e della loro complessità, la spregiudicatezza della critica, l'acume nel ricercar la base e la forza alle istituzioni e all'opera legislativa, ecc. ecc. Assegna pertanto al C. un posto proprio e cospicuo nella storiografia di tra il sec. XVIII e XIX; ma l'oppone, con dizione infelice, all'*antistoricismo dominante il sec. XVIII*, senza un riguardo al buon Muratori e a quelli che il Foscolo chiamò *colossi dell'antiquaria*.

Nel cap. III tocca pure espressamente della parentela del *Saggio* con il Machiavelli, dopo mostratane la lontananza dal Rousseau e dal Condorcet e la più probabile prossimità al Montesquieu. Altri accostamenti, come ad es. al Turgot, sono poco persuasivi. Ma anche fuori del *Saggio*, quasi in ogni riga del C. si risente il Machiavelli; dopo il Machiavelli, il Vico. Le idee intorno alla religione, alle armi, alla feudalità, non meno che altre sparse e molti giudizî storici, vengon di là; a quel modo, s'intende, in cui potevan rivivere in una mente attiva e feconda. Il Rom. s'è dovuto richiamare al Machiavelli altre volte, anche fuori del cap. III, e poteva farlo ancora più spesso.

Meglio ha illustrata la dipendenza del C. dal Vico (2), collegando un tal rilievo con l'esame particolare del *Platone in Italia*, nel cap. V. Anche lì in

---

(1) Rimando per più estesa trattazione al mio indicato lavoro in *Arch. stor. lombardo*. Vedi inoltre G. De Castro, *Op. cit.*, e V. Malamanni, *Memorie di Leopoldo Cicognara*, Venezia, Merlo, 1888, P. I, cap. X e XII e la *Civiltà Cattolica*, 2 aprile 1904. Per il Melzi, vedi Falorsi, *Op. cit.*, pp. 430-33. Per il Goja, G. Mazzoni, *Ottocento*, Milano, Vallardi, cap. III, pp. 123-125, e (anche per il Mazzini) F. Momigliano, in *Rivista di filosofia, scienze* ecc., Torino, Bocca, 1903-1904. Per il Melzi vedi anche *Memorie-Documenti*, ed. da Lod. Melzi, 1865, Milano, P. II. Per il Paribelli, B. Croce, *Relazione* ecc., già citata. Per le delusioni, massime riguardo all'esercito italiano, vedi la mia recensione in questo *Giorn.*, XLIII, 240.

(2) Su questo ritorna dottamente, e pure forse involgendo troppo, G. Ottone, *La tesi vichiana di un antico primato italiano nel Platone di V. C.*, Fossano, Rossetti, 1905. Per le relazioni del C. col Vico, è notevole il lavoro recente di G. Gentile, *Il figlio di G. B. Vico* ecc., Napoli, 1905, pp. 107, 135-148, che rileva un altro titolo d'onore all'ardito intelletto di V. Cuoco riguardo ai problemi dell'istruzione.

qualche enunziato s'incontrano dizioni d'infelice scientificismo, ma la trattazione è migliore del titolo. Appare tuttavia un bello sforzo l'aver scoperto del *nazionalismo* in certe formole vichiane (p. 178, n. 4ª)! Fa poi derivar dal Vico ciò che chiama *liberalismo monarchico* del C. ed è rifioritura del trito concetto polibiano de' tre regimi ottimi e pessimi e della lor mescolanza, comune al cinquecento, tramandato con maggior fortuna dal Machiavelli. Del pari connette con il Vico l'imprecazione all'aristocrazia veneta che il C. fa con espresso richiamo al Machiavelli ed era luogo comune nelle scritture democratiche d'allora. Ma ben dimostra come il grosso delle dottrine del *Platone* derivi dal Vico, e specialmente il modo d'interpretare la psiche collettiva, etnica. Il C. fu davvero uno de' primi e più efficaci banditori — il Rom. dice *propagandisti* — del valore e del pensiero del Vico. Che poi sia stato il primo lui a farlo conoscere al Manzoni, è una probabile congettura. Alla quale mi vien voglia di aggiungerne un'altra mia, valga quel che può valere. Voglio dire: la finzione di quel certo manoscritto anonimo da cui avrebbe tratta la bella storia dei *Promessi Sposi*, non sarà stata suggerita al Manzoni *anche* dall'analoga finzione del C. nel *Platone*? (1) O si tratta ancora d'un bel lapazio quale spuntò nella testa del conte zio?

Il Rom. ha deliberatamente tralasciato la ricerca o una rettificazione delle ricerche di altri, cioè del Rugg., quanto a' fonti del *Platone*, perchè questo non si può dire « documento di ricostruzione d'un periodo della filosofia « greca » e il C. non fu « felice nella critica delle fonti ». Ma come possiamo persuaderci di ciò senza un nuovo esame, giusto, dei fonti? Inoltre quel romanzo una relazione con l'arte l'ha, perchè l'autore s'era illuso di adoprarvi l'arte come espediente ad altro fine, e mirava perciò all'esempio dell'*Anacarsi* che proponeva per modello agli altri nel *Giorn. Ital.* e confessa d'aver qui seguito. Perciò è troppo il voler cacciare del tutto il *Platone* dal dominio dell'arte, come fa il Rom., tanto più che egli pure vi riconosce pagine degne di tal regno. Ma è vero che il libro è essenzialmente politico: d'antico vi è solo la veste — il che è detto dal Rom. impropriamente *simbolismo* —, ma la mira è al presente, a obbietti civili e politici, a formar quello *spirito* o *morale pubblica* che si proponeva anche nel *Giorn. Ital.* Perciò, deduce il Rom., appena che quello stato della coscienza nazionale fu sorpassato, il libro cadde in dimenticanza. Al che, dico io, avrà pur contribuito la forma ormai passata di moda, che già non gli procurava gran fortuna, come s'è veduto, fin dal suo apparire. Confrontando il *Platone* con il *Saggio* alla stregua dell'arte, consento volentieri che il C., il quale ebbe attitudine speculativa e critica, ma non proprio temperamento d'artista, una sola volta fu anche tale, nel *Saggio*. Ma ne restringo le cause alla straordinaria drammaticità degli avvenimenti e all'interesse del C. per essi, i quali, pur dopo ch'ei li ebbe vagliati con bravura critica, nell'atto ch'egli stesso

---

(1) A. Giannini invece addita, per fonti di quell'*Introduzione*, i *Ragguagli di Parnaso* del Boccalini e il *Dell'arte storica* di Agostino Mascardi (*Roma Letteraria*, VII, 17). Il medesimo artificio usava allora A. Verri nell'*Erostrato*.

li riguardò per rappresentarli, non rimasero materiali morti, pezzi d'anatomia, ma destarono nel suo spirito profonda impressione e stimolarono facoltà in lui consuetamente meno attive.

Non dico di altri rilievi fatti dal Rom. d'inferiori aspetti e di scritti del C., tra i quali sarebbero notevoli le idee intorno al problema educativo e il « Rapporto ragionato aggiunto al Progetto per l'ordinamento della Pubblica « Istruzione nel Regno di Napoli ». Finirò invece con un cenno all'atteggiamento dello scrittore molisano di fronte alle questioni di lingua e di stile che il Rom. vuol illustrare, più che con la pratica, con giudizî ricorrenti nel *Giorn. Ital.* Ma questa critica, che la prende molto dall'alto, è sproporzionata alla *portata* delle parole che il C., in verità, scrisse occasionalmente. Ed è inesatto parlar di *antipurismo* per un momento storico anteriore al *purismo* vero e proprio, il quale, se bene ebbe precursori già nel settecento, occupò vivamente le dispute letterarie dopo la *Dissertazione* del Cesari (1808) e le polemiche montiane. Prima, a' tempi del C., c'era questione di *cruschismo* e *anticruschismo*, nel quale ultimo consentivano gli scrittori del *Caffè* e il Baretti che era tanto lontano da essi, e anche il C., educato com'era nel settecento, alla massima cioè « cose e non parole », e al filosofismo pur nella considerazione della lingua. Ma il Rom. lo fa insieme *antipurista* e avversatore della *lingua una o ideale*, come se quest'ultima si dovesse confondere con il *purismo* che la oppugnò. Questa negazione e il sentito bisogno di istituirvi una lingua una e concreta è anzi il punto comune alla dottrina del purismo, e a quella del Manzoni. Però il Manzoni, passando dai primi criteri stilistici, o, per dir più esatto, dalla sua primiera pratica nell'uso della lingua, quale fu già ben rilevata in cenni riassuntivi dal Saint-Beuve (1), a quella che fu poi sua pratica e teoria, passò, pur senza indugiarvisi e darne testimonianza in opere d'arte, attraverso l'ordine di idee del purismo cesariano (2). Ma insomma, la cornice data dal Rom. a questo aspetto del C. è troppo ampia; e il medesimo forse potrebbero dire il filosofo e l'economista, ciascheduno per quello che lo studioso del C. ha chiamato a contribuzione dalla sua materia a creare un edificio critico che costò fatiche e mostra studi lunghi e pazienti, ma pare involger troppo. Concludo che, sfrondato e abbassato alquanto di tono, sarà questo un buon complemento agli studi già pubblicati intorno al C.

ATTILIO BUTTI.

---

(1) C. A. SAINT-BEUVE, *Fauriel e Manzoni*, traduz. di G. Z. I., in *Bibliot. crit. della letteratura italiana* diretta da F. Torraca, Firenze, Sansoni, 1895, pp. 17-19.

(2) Del fatto c'è confessione nell'esame del sistema del Cesari. Cfr. la mia recensione a G. GUIDETTI, *Antonio Cesari giudicato* ecc., in questo *Giornale*, XLIII, 145-152, specialmente a pp. 146-149.

UGO FOSCOLO. — *Poesie.* Nuova edizione critica per cura di G. CHIARINI. — Livorno, Giusti, 1904 (16°, pp. CXIII-612).

La presente edizione delle *Poesie* del Foscolo, dovuta alle cure di G. Chiarini, viene alla luce alla distanza di ventidue anni dalla sua prima (1). Or non c'è chi non sappia quale immenso progresso abbia segnato quell'edizione rispetto alla precedente così straordinariamente celebrata dell'Orlandini, che insieme col Meyer e col prezioso sussidio della *donna gentile* raccolse amorosamente in un corpo, per la prima volta, tutti gli scritti editi ed inediti del poeta de' *Sepolcri*. Venne così messa insieme la raccolta delle opere foscoliane de' Lemonnier, che ormai andrebbe interamente rifatta e corredata di particolari illustrazioni. In quella raccolta rimasta unica, quasi tutte le poesie del Foscolo, quale più quale meno, avevano bisogno di nuove e sagaci cure; ma specialmente poi le *Grazie*, lasciate dal povero Ugo, vissuto negli ultimi anni sempre incerto del domani, nello stato miserando che sappiamo. Ma le incredibili fatiche durate per anni dall'Orlandini per riordinare quel carme dovevano urtare, pur troppo, contro un errore fondamentale. Si sa infatti come egli abbia potuto lusingarsi di offrire completo il disgraziato poema, che il Foscolo non aveva completato interamente neppure nel suo disegno finale, e come si sia servito di quei preziosi frammenti! È vero per altro, che vivendo in ispirito, come gli pareva, col Grande di cui venerava tanto la memoria, potè spesso credere, nel compiere in buona fede quella sua contaminazione, di aver obbedito ad una voce interna, che era poi quella dello stesso poeta col quale « quasi *soleva* conversare nella « solitudine del pensiero » (2). Quello che l'Orlandini avrebbe dovuto fare, lo fece invece il Chiarini in quella sua edizione del 1882, in cui fu suo proposito di presentarci le *Grazie* in quello stato di elaborazione artistica a cui erano pervenute allorchè il Foscolo ne tolse, ahimè per sempre, le mani. Da quella visione immediata degli autografi e delle antiche stampe foscoliane (s'intende fin dove fu allora possibile averne) non poco si avvantaggiò la nuova edizione anche rispetto alle altre poesie, così che fu giudicata concordemente dagli studiosi « fondamento di ogni ulteriore studio » (3). Fu allora palese ciò che sarebbe stato pur lecito sospettare anche prima: che cioè non sempre l'Orlandini, tutte le volte che s'era trovato alle prese con un autografo d'Ugo, non ostante la lunga pratica fatta su quelle carte, era riuscito a decifrar bene parole e frasi del Foscolo, per la difficoltà appunto di tradurre quei suoi segni in altrettante lettere dell'alfabeto. E tutto ciò il Chiarini fece noto nella magistrale introduzione premessa al volume, che apparve

---

(1) Livorno, Vigo, 1882.

(2) FOSCOLO, *Opere*, Firenze, Le Monnier, 1856, vol. IX, p. 203. La cosa è anche confessata, senza volerlo, dal Meyer, il quale, parlando in una sua lettera al Gallenga del lavoro dell'Orlandini, si lasciava sfuggire che esso « *era stato fatto quasi per divinazione* ». Cfr. A. LINAKER, *De tempi e della vita di E. Meyer*, Firenze, Barbèra, p. 134.

(3) Così il Novati in questo *Giornale*, I, 485.

come la più larga ed acuta analisi che si fosse fatta sino allora della produzione poetica del nostro zacintino. E sarebbe ingiustizia non aggiungere che quel lavoro provocò un risveglio negli studî foscoliani che diede eccellenti frutti, a cominciare dalle pagine veramente mirabili che intorno al Foscolo poeta scrisse subito dopo il Carducci. All'edizione del Chiarini seguirono, a distanza di qualche anno, quella del Biagi (1883) e del Mestica (1894) che credettero miglior criterio rassegnare in ordine cronologico le poesie foscoliane, che il Chiarini aveva disposto, dirò così, esteticamente, secondo la loro importanza, come era da ritenersi che avrebbe fatto l'autore stesso; premettendo cioè a tutte le altre — tutte quelle, ben inteso, che gli parve di poter accogliere — le poesie pubblicate e riconosciute in vita, da Lui. Chè se potè aggiungere alle altre note due componimenti inediti di Ugo: l'*Epistola* allo Zanetti e la *Novella sopra un caso avvenuto in Milano*, ecc., dell'autenticità del quale non è ormai più permesso dubitare, essendosene trovato l'autografo per le lunghe e pazienti ricerche del Bianchini, escluse inesorabilmente quelle poesie dell'adolescenza del poeta che a lui parve a ragione che non aggiungessero gran che alla sua fama, e le poche altre giovanili accodò al volume.

Neppure in ciò lo seguirono il Biagi ed il Mestica: anzi quest'ultimo raccolse in un corpo solo *tutte* le opere in verso del poeta delle *Grazie*, non esclusi i primissimi versi del Foscolo che ci sono noti, non escluse le *Tragedie*, non esclusa l'*Iliade*, incompiuta, su cui già il Chiarini aveva annunziato che sarebbe tornato (1). Ma de' pregi dell'edizione del Mestica, corredata di un lungo discorso proemiale e di copiose e minute note riferentisi ad ogni pur lieve particolarità di quelle poesie, fu già detto a bastanza in questo *Giornale* (2). Essa parve veramente opera definitiva, e i parecchi egregi che poi ripubblicarono scelte, più o men ampie, di versi foscoliani hanno fatto capo a quest'ultima silloge. Alla quale si riconnette ora, per l'importanza sua, questa del Ch., che nelle sue linee generali richiama quella sua prima, benchè le differenze, o meglio i miglioramenti introdottivi vi si notino quasi ad ogni pagina. Conseguente ne' suoi criterî, il venerando uomo ci ripresenta le poesie foscoliane, salvo qualche lieve spostamento, secondo l'antica distribuzione, che ho chiamata estetica (3). Inutile dire che volendo darci, ora come allora, un'edizione delle poesie *liriche* del suo poeta prediletto di cui è così benemerito, ha tenuto fuori, anche per ragione di economia (il presente volume è di 612 pagine!), le poesie narrative: *Tragedie*, *Iliade*. Per compenso questa volta, e sia pure a malincuore, ha compreso nella sua rac-

---

(1) In fine alla Prefazione citata dell'ediz. del 1882, p. CXXXJ.

(2) Cfr. vol. IV, p. 457.

(3) Si sa che al Chiarini fu fatto l'appunto di non aver seguito l'ordine cronologico nell'ordinamento delle poesie foscoliane e che egli se ne difese, con ragioni che hanno bene il loro peso, nella bella ed interessante prefazione al suo volume di *Appendice* alla raccolta lemonneriana (Firenze, 1890, p. 4). A me sembra che, in fondo, la cosa non valesse nè valga la pena di spenderci attorno tante parole. Quel che importa è che la raccolta sia completa, e sia rigorosamente ordinata secondo un criterio ben determinato *a priori*.

colta anche i versi dell'adolescenza del zacintino, così che essa viene ad essere la più completa fra tutte (1). E benchè nulla vi si sia potuto aggiungere d'inedito, vi compaiono due frammenti di satire, un epigramma ed un appunto in prosa d'una poesia *all'Oceano*, già pubblicati, ma non ancora compresi in nessuna raccolta. In una nota alla prefazione c'è lo *Scherzo anacreontico* pubblicato già come roba del Foscolo dal Taormina (2), *Scherzo* che il Chiarini non crede suo, e che ad ogni modo è assai misera cosa. Pure per incidenza è dato, nella prefazione medesima, il famoso epigramma contro il Monti, perchè, d'accordo col Mestica, ei ritiene non possa essere d'Ugo; mentre in tutto il volume si cercherebbe invano il son. *Le calamità d'Italia*, che si volle composto improvviso dal Nostro, mentre è ormai dimostrato esser cosa di un suo fiero nemico, l'Anelli. Salvo dunque che non venga fuori dalle tante carte foscoliane della Labronica o d'altronde qualche cosa di nuovo (e difficilmente potrà trattarsi di qualche componimento importante!), la raccolta presente delle poesie *liriche* del Foscolo può ritenersi la sola veramente e definitivamente compiuta (3). Dire ora che il Chiarini nel prepararla s'è giovato degli studî del Biagi, del Mestica, dell'Antona Traversi e del Martinetti (per citare i più noti), come quelli ebbero già a giovarsi de' suoi, è cosa che chiunque intenderebbe da sè, senz'altro. Mettendosi daccapo a deciferare autografi foscoliani che il Chiarini aveva avuto però il non lieve merito di leggere per primo, e di studiare per primo con intendimenti di sana critica, e potendo avere a sussidio del testo stampe divenute rarissime che l'illustre uomo non aveva potuto consultare, era naturale che que' critici riuscissero a legger bene qualche parola o frase che egli, data la difficoltà incredibile che presenta spesso la grafia degli abbozzi del Foscolo, non aveva letto o aveva letto male, e riuscissero perciò a sanare qualche menda e a correggere qualche svista incorsa in quella sua prima edizione. Ma non perciò al Chiarini, a sua volta, non è rimasto più nulla a fare in quel campo; e chi vorrà istituire un confronto esatto fra la sua ristampa e le precedenti potrà facilmente accorgersene. Il volume dunque ci presenta per prime le poesie liriche, che il Foscolo stesso pubblicò e riconobbe: cioè le due odi famose, i sonetti e i *Sepolcri*: ciò infine per cui egli volle esser giudicato da' contemporanei. Non molto invero: cosa che faceva dire al Giordani, non senza malignità, che Ugo era stimato poeta per pochi versi. Malignità a parte, certo noi non possiamo ripensare senza il più vivo rimpianto a quei parecchi vagheggiati *carmi* che i tanti casi non lieti della sua vita, infiacchita da' disagi e mancata a soli quarantasette anni, gli impedirono di tradurre in atto. È anche vero, peraltro, che nella sua maturità il poeta era

---

(1) Il Mestica stesso, che mirò nella sua edizione, Firenze, Barbèra, 1884, a raccoglier tutto, per il piccolo formato e la mole stessa di que' suoi due volumetti diamante, fu costretto, com'è noto, a lasciar da parte alcune traduzioni.

(2) *Fanfulla della Domenica*, 26 luglio 1895.

(3) A questo proposito ci sarebbe piaciuto che il Chiarini avesse discusso dell'autenticità o meno de' parecchi epigrammi pubblicati come inediti del Foscolo da V. Malamani, *U. F. nella vita intima*, in *Rivista minima*, 1882, fasc. X, pp. 727 sgg., e nel volume *I. Teotochi Albrizzi*, Torino, 1882, p. 59.

componitore lentissimo ed artista sempre più incontentabile. Chissà quanto saranno stati numerosi gli abbozzi de' *Sepolcri*, per ultimare i quali — e son soli 294 versi! — impiegò parecchi mesi! Su certi scritti egli tornò dopo degli anni, e non c'è chi non sappia quanto, per es., abbia tormentato il proprio *Ritratto*. Perciò appunto, io non avrei esitato ad accogliere nel testo, dopo le due che vi stanno, la redazione che ne dà la stampa del Boudry (Parigi, 1832) che il Chiarini dà in nota, e che a me sembra, o m'inganno, la più tardiva e migliore. Non potrebbe darsi infatti che fosse cavata da una qualche stampa o effemeride del tempo, od originata da qualche copia autografa che noi ignoriamo? Riguardo al sonetto in *morte del fratello*, io confesso che non avrei accolto, seguendo il Mestica, pe' vv. 5 sgg., la lezione che se ne dà ne' *Vestigi del sonetto italiano*, che Ugo stampò a Zurigo nel 1816. Sia nella stampa di Agnello Nobile del 1803, sia nella trascrizione di mano del poeta in un suo proscritto ad una lettera dell'Arrivabene al Bettinelli (1804) i vv. 5-9 si leggono così:

La madre or sol, suo dì tardo traendo,
Parla di me col tuo cenere muto:
Ma io deluse a voi le palme tendo,
E sol da lunge i miei tetti saluto.
Sento gli avversi numi, ecc.

mentre quella di Zurigo porta: *E* SE *da lunge i miei tetti saluto*, *Sento* ecc.: lezione che deturpa, anzi rende illogico il concetto del Foscolo, che a me pare sia questo: Io non posso abbracciarvi (la madre e il recente cadavere del fratello) come bramerei, nè posso prender parte di presenza al comune dolore: non posso altro che mandarvi un saluto, da lontano. Anch'io, qui dove sono, provo avverso il fato e soffro delle medesime vostre sventure: così che non mi resta che desiderare, per aver pace, di finir la vita anch'io, al più presto. Leggendo invece que' versi in quell'altro modo si verrebbe a far dire ad Ugo che i suoi dolori erano causati non già dall'esilio, dalla povertà, ecc., ma dal *salutare i propri tetti*: cosa quant'altra mai assurda (1).

Venendo ora alle *Grazie*, a me pare che il Chiarini abbia fatto bene a non alterare il criterio che ebbe a guidarlo nell'apprestarci per la prima volta quel testo per cui, non ostanti le proteste de' corrivi, s'acquistò tante benemerenze. Pubblicare il carme come si legge nel manoscritto maggiore, il *Quadernone*, e aggiungervi in seguito tutti gli altri frammenti molteplici e appunti infiniti, fin di pochissimi versi, sarebbe stata cosa che qualunque paziente manuale della critica avrebbe potuto fare. Ma poteva un critico fine fermarsi a codesto? Ma chi non avrebbe tentato ciò che fece il Chiarini? Il quale, guidato dal *Sommario* del carme, che si deve ritenere l'ultimo fatto

(1) Mi accordo così col TREVISAN, *Il Carme de' Sepolcri* ecc., Milano, 1895, p. 112 *n*. E si osservi ancora che non ammettendo che dopo *saluto* cominci un nuovo periodo, ne nasce una vera e grave incongruenza grammaticale, giacchè *nello stesso periodo* Ugo parlerebbe prima alla madre e al fratello insieme, e poi, mettendo da parte la madre, solo al fratello. Così: « deluse *a* « *voi* le navi tendo... che al viver *tuo* furon tempesta ».

dal Foscolo, e da tutti quegl'indizî di futuro ordinamento che gli hanno permesso di cogliere i manoscritti foscoliani, e sorretto dal suo gusto (poteva forse farsene a meno in quel caso?) ha cercato di riempire le lacune del manoscritto maggiore co' frammenti dati da' manoscritti minori. Or che si potesse in qualche luogo far meglio, può essere certamente, e lo ammette il Chiarini medesimo, ma occorrerà prima dimostrarlo. Data la necessaria arbitrarietà della scelta, io non credo che se ne potesse fare un uso più ragionevole e discreto. Nella odierna ristampa è poi sparita qualche incertezza nella disposizione delle parti e della materia e qualche svista, che non potevano del tutto mancare nella prima. Così ne' *Frammenti licenziati alla stampa dall'autore* il Chiarini ha ora riprodotto anche il testo del Silvestri, depurandolo però de' non pochi strafalcioni che il Mestica, per essersi servito della seconda ristampa silvestriana (1825) invece che della prima (1822), vi lasciò correre (1). Ma le modificazioni più importanti sono qui, ed era naturale, nella seconda parte, ne' *Frammenti de' manoscritti*, modificazioni già fatte altrove (2), ma qui compiute ed estese alle varianti (3).

Alle medesime cause già accennate parlando delle *Grazie*, dobbiamo lo stato miserevole in cui abbiamo quelle non molte poesie, che col Chiarini chiameremo le *Postume*.

Apre la serie l'*Inno alla nave delle Muse*, ristampato di sull'autografo della Nazionale di Firenze. Or poichè non è dubbio che quest'inno sia un *frammento dell'* « *Alceo* », avrei creduto opportuno aggiungere al titolo predetto, il vero, codesta indicazione che si leggeva nella copia di cui si servì il Carrer che lo stampò per primo, e che proveniva certo dalle carte della Magiotti. Anche in questo autografo, che pure è de' più corretti, non manca qualche pur lieve negligenza ortografica. Così che senza scrupoli avrebbe potuto migliorarsene assai facilmente l'interpunzione, chiudendo p. es. fra due virgole l'*o naviganti* del v. 36 e aggiungendo qualche altra pausa infine ai vv. 41, 42, 54. Nè le negligenze ortografiche mancano nell'epistola al Monti, anch'essa riprodotta dall'autografo. Si tratta sempre d'inezie (4) ma anche le inezie giovano a chiarire il senso, specie quando si tratti d'un

---

(1) Per es.: *albero* per *altero*, *tesori* per *tepori*, *fingon* per *pingon*, *eterna* per *eterea*, *creasse* e *delitto* per *concesse* e *diletto*, *intanto* per *intento* ecc. Qualche altra correzioncella poteva anche aggiungervisi: v. 21 Numi; v. 30 Terra, Amor, v. 44 musco, v. 48 Zacinto! All'antenoree, v. 239 Ilisso (Era allor delle Dee sacerdotessa).

(2) Nel volume di *Appendice* alle *Opere* del Foscolo già citato, in cui, com'è noto, sono ristampate le *Grazie*.

(3) Infine a' *Frammenti delle stampe* è riprodotta la traduz. della dissertazione del Foscolo *Di un antico inno alle Grazie*, già pubblicata in inglese nel *Outline engravings a. descriptions of the Woburn Abbey marbles*, London, 1822, che il Bianchini, così altamente benemerito del Foscolo, pubblicò per primo nel 1872, da una copia manoscritta di quello scritto, che il Meyer aveva fatto tradurre dal volume inglese introvabile. Fu però dimenticata la breve *Descrizione* che precede la *Dissertazione*, che è stata di recente tradotta e pubblicata dalla sig.a E. Montanari nella *Rivista d'Italia*, gennaio 1905, cui fu comunicata dalla sig.a E. Levi, che trovò una copia del ibro del duca di Bedford nel British Museum.

(4) È, per es., spostata la parentesi al v. 5; manca una virgola in fine al v. 10; al v. 18 si legga: *mio*, *pedestre ospite*, v. 32 *l'onde*; v. 38 *verso*.

poeta sicuramente non piano nè facile. Assai peggio certamente ci troviamo riguardo al *Sermone* inviato al Bottelli, che possediamo in due redazioni, di cui nè l'una nè l'altra è da credere definitiva. Infatti, se quella che comincia *Il passato obliasti* fosse posteriore all'altra *Pur minacciavi*, avrebbe dovuto sparire in questa almeno qualcuna delle tante oscurità che il Foscolo stesso nella lettera al Bottelli (1) riconosceva trovarsi nella prima. E così non è. Quest'osservazione, in una col fatto che se il Foscolo mandò sin dal 1805 il sermone al Bottelli nella redazione *Pur minacciavi* perchè lo traducesse in latino, doveva ritenerlo in tutto compiuto in quella stesura, ci prova che l'altra redazione le è anteriore; senza che per altro si possa decidere se Ugo ne abbia dettata una terza, in cui, son sue parole, ci « *avesse* « diradato le tenebre degli enimmi e connesso meglio l'ordine degli argomenti ». Ma che entrambe le redazioni siano scorrette, ce lo prova anche il seguente particolare. Scrive il Foscolo al Bottelli: « Quanto al passo sulla Madre, tu « l'hai inteso male, perchè *hai* COPIATO MALE: — *Mia Madre scaldò l'ingegno* « *mio si che la povertà non lo gelò, non* LO *avvinse col suo gelo. Tu in-* « *vece di* LO *avvinse, scrivesti* L'*avvinse, ed intendesti che la povertà non* « *avvinse mia Madre, perchè scaldò l'ingegno mio; ed in questo caso, come* « *tu dici, ci sarebbe contradizione* » (2). Or bene: tanto nell'una che nell'altra delle copie riprodotte nel volume, chi lo crederebbe?, noi leggiamo in quel punto, vv. 107 e 130, « L'avvinse » invece di « LO avvinse », come voleva si leggesse il Foscolo, e come lui stesso aveva scritto perchè il suo pensiero fosse in tutto chiaro. Assai più miserando è lo stato degli altri sermoni: un accozzo di frammenti in cui è spesso assai difficile cogliere il senso; e che per lo più ci derivano da abbozzi buttati giù in fretta e perciò scritti con la solita grafia disperante del poeta. Per dire anche qui qualche cosa, non mi par dubbio che in quello al Brunetti (testo autografo) non vadano staccati da' precedenti i vv. 25-6; 88-9; 196; che al v. 40 non sia piuttosto da leggere *terso* che *retto*, al v. 61 *cacò sotto*, non *cacciò sotto*, al v. 66 non sia da supplire *rinnegato*, al v. 82 *raro*, non *crudo*. Così ai vv. 92-3 dopo *Atride* e *paga* sostituirei il punto alla virgola; accenterei l'*E* del v. 123 e correggerei in *Cozza* il *cozza* del v. 156, mentre leggerei *palco* non *campo* al v. 197. Darei poi così i vv. 237-9:

. . . . .addenta. Or come Lambro,
Recitando l'amico ed il pietoso,
O come un certo . . . . .

Passando a' *Nuovi Frammenti* (*Eunucomachia*) mi pare che in fine al v. 7 il senso non sia compiuto, e interpungerei così i vv. 13-15:

. . . La borsa è dunque tua?
— Mia — Sia. Lascia veder. — Guardi e non tocchi.

---

(1) FOSCOLO, *Epist.*, ediz. cit., vol. VI, p. 111.
(2) *Ibid.*

e nel modo seguente gli ultimi sette:

Eran venti dobloni un capitale
Allor, ma or si muore di digiuno.
I signori han le dediche per male.
Chi le fa lunghe ha nome d'importuno.
Gli autor di grido le fan tutto sale,
Corte, a' lor figli, alle lor mogli o ad uno
De' loro amici, e fanno da lor pari,

Anche nel capitolo *Il Giornalista*, riprodotto secondo il manoscritto dello Labronica e con gli abbozzi autografi già pubblicati dall'Antona-Traversi, avrei, anche qui senza scrupolo, corretto qualche evidente errore di copia (1). Nell'*Epistola al Naldi* avrei messo due punti in fine al v. 14, e sottolineato lo scherzoso « *Ci* dica » invece di *Le* dica nel v. 19. Anche l'epigramma per la primogenita del Vicerè, che il Chiarini ha riprodotto scrupolosamente dall'autografo, mostra come in generale, riproducendo versi del Foscolo, bisogna pur mettere le mani nella sua punteggiatura, spesso trascurata, manchevole, variabile. Anche il Mestica, a cui parve di poter stabilire in proposito delle regole, finì spesso col rifarla di suo, come può mostrare appunto questo epigramma (2). Nell'*Epistola ad Ortalo* è occorso in tutte le stampe un errore curioso. Nessuno ha mai avvertito che dopo il v. 10 il senso non corre perchè il periodo resta sospeso, giacchè c'è lì una lacuna di cui il Foscolo dovette certo accorgersi e che gli editori di Catullo non hanno mancato di rilevare. Riguardo alla traduzione della *Chioma* catulliana, il Chiarini ha seguito l'edizione del Caleffi (tipografia Fiesolana, 1835) il quale introdusse nel testo della prima stampa del poemetto alcune correzioni fatte di mano del Foscolo stesso in un esemplare di quella prima edizione di cui ha dato in nota le varianti. Ma io ho ragione di dubitare che nella stampa del Caleffi sia incorso qualche errore, e ne do subito la prova. Nel commento al poemetto catulliano il Foscolo a proposito delle parole *Canae Tethyi restituor*, v. 70, avverte che qui non si tratta della *Teti* madre di Achille, ma di *Tethy* madre degli dei, sorella e moglie dell'Oceano. E soggiunge: « Frattanto quei che leggono i Greci tradotti, denno « per forza confondere *Tethy* e *Theti*; e s'io avessi ozio e pazienza da rileg- « gere le *sonore* inezie de' nostri moderni, assai poeti di grido (leggi: Monti) « sorprenderei in simili abbagli » (3). E continua pigliandosela con gli accademici della Crusca, che nel riprodurre gli antichi scrittori nostri alterano la loro genuina ortografia e sopprimono il *th*, l'*h*, l'*y*, il *ch*, ecc. Dopo ciò come credere che il Foscolo stesso, senza almeno sopprimere questa nota e

---

(1) Così p. 369, v. 40: *l'Accidia*; p. 370, v. 48 tremante, arrabbiato; p. 371, v. 6 in viso; p. 372, v. 28 battezzato, e v. 38 si giace; p. 373, v. 47 allacciato; p. 374, v. credo debba leggersi: *Ugo* e *suo* non *uno* e *una*; ibid., v. 8 raccapriccio.

(2) Si vegga a p. 322 del vol. I della sua edizione. In quanto alle sue osservazioni sull'ortografia si vedano le pp. XXXVIII sgg. di quella parte del discorso che è premessa allo stesso volume.

(3) Foscolo, *Opere*, ed. cit., vol. I, pp. 325 sgg.

pur conservando *Thia*, v. 55, *Athos*, v. 57, abbia mutato nella copia che servì al Caleffi il *Thety* del v. 88 in *Teti*? E certo sono errori di quella stampa il *vergine* del v. 81 invece di *Vergine*, la costellazione nota, e l'orrido « *O! regia* » del v. 117, in fine del quale va messo l'esclamativo. Così nella *Cantata* del Meli avrei seguito la lezione del manoscritto della Nazionale di Firenze, che mi sembra la più corretta. Infatti nel v. 1, in quell'*antica quercia* di contro a *quercia antica* (e così ha il Meli) mi par perduta la *vis comica* dell'espressione, tanto conveniente alla speciale comicità della scena; e così in « *sua* spada », v. 7. di contro a « la *gran* spada » (e il Meli ha: *la gran spata*); là dove il *sua*, oltre che ingenerare monotonia essendoci poco innanzi un « *sua* testa », riesce del tutto ozioso.

In fine al volume ricompaiono, co' necessarî ampliamenti, le appendici che facevano parte dell'introduzione nella vecchia edizione di cui abbiamo già fatto parola. Vi è notevolmente accresciuta la bibliografia delle stampe delle poesie del Nostro, e in coda ad altri noti documenti già editi sono aggiunte: una notizia *Sulla bara di Nelson* e la traduzione inglese di un frammento de' *Sepolcri* dall'*European Review* del giugno 1824, che non presenta, come poteva supporsi, nessuna varietà rispetto all'ordinaria redazione. Molto curioso è, invece, ciò che apprendiamo dalla notizia intorno alla bara del grande ammiraglio inglese. Vi apprendiamo che non è mica vero che al Nelson sia venuto in mente di farsi far lui stesso quella famosa bara col legno dell'albero maestro dell'*Oriente*, come asserisce per l'appunto il Foscolo in un passo de' *Sepolcri* che tutti hanno a memoria e nella nota relativa che vi appose. Fu quello invece *un dono* di un suo amico e ammiratore, il capitano Hallowell comandante del Swiftsure, che volle ammonire così l'eroe d'Abukir che, non ostante il suo grande trionfo, doveva pur ricordarsi di essere un mortale! Nè per questo il dono singolare fu al Nelson men caro: basta dire che egli teneva quella cassa, col coperchio aperto, appoggiata alla parete della sua cabina, dietro alla sedia sulla quale sedeva per mangiare; ed è inutile aggiungere che morendo dispose che vi fosse chiuso dentro.

Questo il lavoro del Chiarini, di cui io non so se ho rilevato abbastanza i pregi, come non ne ho taciuto i pochi nèi. Certo, noi almeno, per amore ai nostri studî, possiamo congratularci con la sorte, che ha voluto che nella sua verde vecchiezza, che gli auguriamo *sine die*, l'illustre uomo sia potuto tornare interamente ai suoi studî prediletti, per offrircene, con attività che sarebbe meravigliosa in un giovane, sempre nuovi e mirabili frutti.

ENRICO SICARDI.

BOLLETTINO BIBLIOGRAFICO

GUGLIELMO BELARDINELLI. — *La questione della lingua.* Vol. I, *Da Dante a Girolamo Muzio.* — Roma, tip. Amadori, 1904 (16°, pp. XV-288).

Un po' di voce grossa a rincalzo della propria tesi non guasta mai, specie se si ha a fare con i maestri!

Ecco qua il signor Guglielmo Belardinelli, giovane certamente, e, vo' credere, professore per giunta. Vuol provare contro il Rajna come meglio che « nell'autunno del 1514 » il *Dialogo*, ove si dice Niccolò Machiavelli abbia *esaminato* « se la lingua in cui scrissero Dante, il Boccaccio e il Petrarca « si debba chiamare italiana, toscana o fiorentina », fu composto un dieci o dodici anni appresso. Sì, il Rajna avrebbe ragione, se non si fosse però scordato « un canone di critica ovvio e ripetuto »: « i fatti delle età passate » non si vogliono giudicare « attraverso il riflesso della nostra ». Più e meglio: « se nel secolo XVI ci fosse stato quel rigore critico, nella trattazione delle « questioni, che abbiamo oggi, se ogni autore non si fosse messo a svolgere « un argomento, *senza riassumerne lo stato precedente*, senza aver coscien- « ziosamente esaurito l'apparato bibliografico relativo, l'obbiezione del Rajna « sarebbe decisiva » (p. 144).

È da credere dunque che il signor Belardinelli abbia per parte sua seguito le norme che ha con tanta sicurezza fissato; non iscriverà con l'eleganza d'un letterato del 500, ma non peccherà almeno di quella colpa di « leggerezza » che così spesso rimprovera agli eruditi di quell'età.

La trattazione del suo argomento lo porta ad ogni piè sospinto a discorrere della così detta « lingua cortigiana »: avrà dunque fatto tesoro delle preziose osservazioni che intorno ad essa ha raccolto proprio il maestro, Pio Rajna, nella *Miscellanea* in onore dell'Ascoli! Non è certo libro raro e ignoto agli studiosi, e « consultando il catalogo della biblioteca nazionale « di Roma », ove ha fatte ben altre « scoperte », il B. l'avrebbe senza grande fatica potuto trovare. Ma forse quel giorno egli aveva fretta e si sa bene che la gatta frettolosa fece sempre i gattini cechi. Eppure quante cose da quello studio del Rajna egli avrebbe potuto imparare! Questa, ad esempio: che del *De Vulgari Eloquentia* c'è una edizione critica curata proprio dal Rajna stesso; il che, per uno che dedica la *Parte Prima* del suo libro a

studiare l'opera e il pensiero di Dante, parrebbe dovesse avere un certo valore.

Non foss'altro perchè nella *Introduzione* si discorre a lungo di quel Trissino, di quel Corbinelli, di quel Tolomei, che sono il proprio e naturale soggetto di quasi tutta la *Seconda Parte* del libro del Belardinelli. Ci si fa menzione perfino di quel « messer Angelo Colutio », del quale il B. ci insegna che fu « suo illustre concittadino » e per il quale egli fu lieto il giorno che dalla polvere della Vittorio Emanuele « esumò » il *Dialogo sopra le lingue volgari* di Pierio Valeriano.

Ahimè! s'egli avesse letto il Rajna o solo anche il Flamini nel capitolo ove discorre de « la cultura umanistica e il volgare » nel cinquecento, le lagrime di gioia per la fortunata « scoperta » gli si sarebbero agghiacciate sul ciglio. Chè il *Dialogo* non attendeva proprio nessun Colombo il quale gli usasse la cortesia di rimetterlo alla luce del sole: era noto agli studiosi fino dal Roscoe, l'avevano, da ultimo ricordato il Cian nell'ampia prefazione al suo *Cavassico* e il Pèrcopo proprio qui in questo *Giornale*, 28, 74-75, dove ognuno ne può leggere riportato il luogo più importante.

L'appendice adunque ingenuamente accodata al volume bene avrebbe potuto trovare il proprio luogo nella trattazione; e il *Dialogo* e il capitolo *De Sermone* di Paolo Cortese nel suo *De Cardinalatu*, ignoto anch'esso allo studioso della questione della lingua nel 500, avrebbero lumeggiato il pensiero del Calmeta. Dai tre libri, anche se noi quello del Calmeta conosciamo per indiretto, balza evidente che le discussioni intorno alla lingua dovevano essere vive in corte di Roma, come in quel torno di tempo non languirono certo in Firenze.

Curioso che a rappresentare il Trissino negli Orti Oricellari il B. non si sia servito del *Ragionamento sopra la lingua* del Gelli. Povero Gelli! In un libro di dugentottantotto pagine sulla questione della lingua nel secolo che fu suo, egli non ha potuto trovar posto. E pensare essa gli stava tanto a cuore che non solo ne trattava a parte, ma ne faceva cenno perfino nella prefazione alle sue *Commedie*, e ne introduceva a discorrere anche Giusto bottaio con l'anima sua. Cotesti uomini dabbene che vorrebbero rubare ai Fiorentini la gloria della lingua e la vorrebbero fare italiana o cortigiana che si dica! (*Ragion.*, IV). E quasi son d'avviso, se mal non colgo un'allusione, che Giusto conoscesse anche il *Dialogo* del Valeriano: eppure era bottaio!

La coltura filologica del Gelli non era certo di molta, ma la presunzione per compenso era poca: e poi egli conosceva a fondo il suo linguaggio e la sapienza del popolo gli aveva insegnato a non cercare i bruscoli negli occhi degli altri sin quando non si fosse levato le travi da' suoi. Il che disgraziatamente del Belardinelli non avviene: leggeri sono per lui non solo tutti gli eruditi del cinquecento, ma di « leggerezza » in alcuna parte degli studi suoi sul Bembo pecca perfino il Cian. Grave di erudizione non avrebbe però ad essere chi per il dugento s'è fermato al Gaspary e attinge il più del suo sapere da *I primi due secoli* del Bartoli. Così ritornano a giostrare in campo Matteo Spinelli e il Malispini, così fra Atanasio da Jaci risciorina al sole la *Vinuta di lu re Japicu a la gitati di Catania*!

Quello che manca al B. adunque è la preparazione e il metodo: se non che la prima egli è persuaso di avere piena, del secondo si ritiene senza altro padrone assoluto.

Frutto di questa salda convinzione è la noiosa antifona di tante e tante pagine: « il rigor critico della trattazione » porta; « il metodo vero è »; « questo si doveva far semplicemente e questo io ho tentato di fare ».

Non vorrei per altro si credesse che nulla di buono egli abbia fatto o gli difetti l'ingegno e l'attitudine al ben fare. Chi legga anche solo la prima pagina del libro s'accorge che l'autore è uomo di pensiero e di meditazione, che tenta di sviscerare i fatti, trovarne le leggi, subordinarli alla categoria logica cui appartengono.

Doti queste di critico non comuni quando ad esse s'aggiunga la conoscenza sicura dell'età che si vuol indagare.

Con la forza del ragionamento il B. è riuscito a comprendere come chi voglia scrivere una storia compiuta della questione della lingua deve non soltanto tessere il racconto delle controversie che intorno ad essa si sono agitate, ma fermare anche il riflesso che essa e il succedersi delle varie opinioni hanno avuto nell'opera degli scrittori. Cosa senza dubbio più rilevante e più delicata e più difficile ad accertare che la prima non sia. E qualche volta egli l'ha tentato di fare e ha supplito in parte alle deficenze del testo con qualche giunterella in appendice. Ma chi legga anche solo il mirabile compendio del Rossi si rende conto de' criteri onde erano mossi e procedevano gli scrittori del sec. XVI meglio che non lo possa ricavare dal Belardinelli. Il quale, ad es., ha saputo nettamente distinguere i vari periodi in che il problema della lingua s'è presentato ai critici del 500 e di ogni fase o di ogni aspetto di esso ha segnato i caratteri e delimitato i contorni; ma ecco che tu lo vedi impacciato, quando vuol cercare le ragioni onde il Bembo fu mosso a fermare i criteri onde si doveva procedere nello studio e nell'uso del volgare o anche solo accennare all'efficacia, che fu grandissima, la quale egli esercitò sugli scrittori di tutto il secolo.

Ma per quel tanto di pensiero che lo nutre e di acutezza che lo distingue il libro del B. inutile non è e forse ci sono più cose buone che dalla mia recensione non paia. Colpa mia che non ho saputo nemmen' io imparare dal popolo quello che più su dicevo il Gelli saper così bene. Ed era un semplice calzaiolo! U. C.

Esercitazioni sulla letteratura religiosa in Italia nei sec. XIII e XIV, dirette da Guido Mazzoni. — Firenze, Alfani e Venturi, editori, 1905 (16°, pp. XII-346).

Bell'esempio di severa attività scientifica e di efficacia didattica, che ci viene dall'Istituto di studî superiori in Firenze: insieme anche eloquente smentita al molesto gracchiare di certi corvi, che, pei giornali e persino

nel parlamento, deplorano con pertinacia pari all'ignoranza la poca operosità degli insegnanti universitarî e dei loro discepoli. Da noi come altrove, non manca certo qualche brutto caso di persone senza coscienza che scroccano lo stipendio universitario non facendo scuola e di tutto occupandosi fuor che di studî; ma, a farlo a posta, codesti casi isolati si trovano per l'appunto, nove volte su dieci, fra coloro che si trastullano col giornalismo o si divagano con la pretensiosa e vacua politichetta parlamentare: mentre i più ed i più eletti fra gli insegnanti universitarî compiono il dover loro con diligenza e raccolgono dal loro insegnamento frutti eccellenti. Questo accade in particolar guisa nelle Facoltà letterarie e negli studî filologici e storici. Data la magrezza degli stipendî, la nostra legge non può imporre ai docenti quel numero considerevole di ore di scuola che è stabilito per ogni materia nei paesi più evoluti d'Europa; ma per contro gli insegnanti esercitano la loro efficacia fuori della scuola e spesso trovano nella innata svegliatezza d'ingegno dei nostri giovani compenso adeguato alle loro cure.

È giusto annoverare tra coloro a cui siffatto compenso è concesso in più larga misura il prof. Guido Mazzoni, alla cui scuola fiorentina non pochi egregi si vengon formando allo studio severo delle lettere, sia allievi dell'Istituto, sia perfezionandi ivi accorsi da varie regioni d'Italia. Codesti giovani, quando si dedichino a ricerche di storia letteraria italiana, oltrechè il prezioso sussidio delle mirabili biblioteche fiorentine ed oltre gli ottimi insegnamenti nelle materie affini, trovano nel Mazzoni una guida paziente, illuminata, affettuosa e nella copiosa e scelta libreria privata da lui raccolta e che mette volentieri a loro disposizione, la maggiore agevolezza agli studî.

I 26 lavori riferiti in questo volume, ovvero in esso sunteggiati, furono tutti esposti nelle conferenze del Mazzoni durante l'anno scolastico 1904-1905 e s'aggirano intorno ad un argomento unico ed interessantissimo, la letteratura religiosa fra noi nel periodo delle origini. Il titolo modesto di *esercitazioni*, che è loro dato, ci toglie il diritto d'esser severi: anzi volentieri aggiungiamo che come *esercitazioni* tutti hanno, qual più qual meno, i loro pregi. Encomiabile è l'indirizzo che vi predomina, cioè a dire la tollerante larghezza nella considerazione del fenomeno religioso ed insieme la rigorosa disamina dei fatti, senza volate di chiacchiere sentimentali o retoriche. In particolar guisa poi lodevole la parte che in essi è data alla storia dell'arte, cosa ormai generalmente ammessa ed amata, ma di cui ci torna caro il rammentare che noi fummo tra i primissimi propugnatori, giacchè nella storia spirituale di ogni popolo, ma in ispecie di quello d'Italia, il fatto letterario ed il fatto artistico vanno siffattamente consertati che solo con uno strappo violento quanto irragionevole si possono disgiungere. I bravi giovani occupati nella scuola del Mazzoni, vivendo in una città così ricca d'arte, si studiarono spesso di avvicinare le manifestazioni artistiche alle letterarie e fecero bene, sebbene il più delle volte siffatti loro accostamenti siano del tutto empirici e palesino l'inesperienza di persone a cui, per questo lato, mancò ancora una guida sicura. In siffatto dilettantismo artistico è, più che altro, lodevole la buona volontà.

Ciò premesso, vediamo l'utilità del libro ed il valore specifico dei sin-

goli scritti, non più considerati col criterio relativo di esercitazioni scolastiche.

Esigua e poco felice è la parte concessa a S. Francesco ed a' suoi *Fioretti*. Anche del culto mariano si poteva parlare con ben altra larghezza e precisione. Alcune paginette sui *Miracoli della Madonna* troppo sono inferiori al soggetto; i due sunti di studietti sulla figura della Vergine nell'innologia bassolatina e nella lirica volgare delle origini, se anche palesino, specie il secondo, buone attitudini, son cose del tutto immature. — La prima parte del volume tocca di studî biblici e di leggende. Guido Traversari vi espone in bell'ordine ciò che sa della *Bibbia volgare in Italia*, giovandosi più specialmente delle ricerche note del Berger e del Minocchi. Nello Tarchiani volle affrontare un tema bellissimo, *Gli evangeli apocrifi e l'arte*, e con eleganza di dettato mise insieme parecchie considerazioni osservabili; ma nel complesso egli riuscì appena a sfiorare il vasto e arduo argomento. Delle leggende di S. Catarina d'Alessandria e di S. Maria Egiziaca trattò specialmente Attilio Simioni; non male della prima (per ciò che spetta al poemetto in decima rima fatto conoscere da P. Papa, ritenuto veramente opera del bisavolo del Petrarca (pp. 87-88)), poco bene della seconda (1). In questo gruppo di ricerche su leggende agiografiche e sacre, non che sui loro riflessi nell'arte, meritano nota gli appunti curiosi di Piero Mazzoni su alcune figurazioni della leggenda del legno della Croce, ed i riscontri classici che Giuseppe Bologna trovò a singoli motivi della rappresentazione di S. Uliva. Tuttavia non è forse prudente di sostenerne, per ciò solo (p. 117), la « origine non popolare ».

In gran parte compilazione senza novità è lo studio di Maffio Maffii su *Lo svolgimento della lauda lirica in Italia*, quantunque il tema abbia ancora tanti lati oscuri. Le pagine migliori son quelle che racchiudono i richiami ad affreschi per avventura inspirati dalle laudi (pp. 158 sgg.), ma qui ci sembra che l'A. sia proceduto con troppa sbrigativa baldanza nell'asserire. Lo scritto garbato di Giulio Zappa su *Fra Jacopone da Todi* esamina l'opera del celebre giullare di Dio da un punto di vista, più che altro, psicologico ed estetico. Di Guittone d'Arezzo vorrebbe rivendicata a maggior onore la poesia, segnatamente religiosa, Camillo Morelli. Altri s'occupa, parecchio leggermente, del sentimento religioso nel Petrarca ed in Santa Caterina; altri offre qualche appunto sulle relazioni di viaggi fatti in Terrasanta nel sec. XIV e sui loro autori.

A disegno parliamo in fine dei due migliori scritti del volume, ai quali davvero gli studiosi ricorreranno con profitto. Dell'uno è autore Michele Catalano Tirrito e concerne *Il poemetto religioso nei secoli XIII e XIV*. Molti testi poco noti vi si rammentano, specialmente quelli narranti la passione di Cristo; ma il maggior pregio è nell'appendice sulla conosciuta e diffusa leggenda della vendetta del Salvatore. Quest'appendice completa, per quanto spetta ai testi italiani, le informazioni copiosissime date sul soggetto

(1) L'A. ignorò che l'importante testo edito dal Casini come franco-veneto (p. 92) fu dal Salvioni definitivamente giudicato pavese in un suo prezioso articolo sul vernacolo antico di quella città. Vedasi questo *Giornale*, XL, 279.

dal Graf nel suo libro intorno a Roma. L'indagine, laboriosa e coscienziosa, ha per base un gran numero di testi a penna esistenti nelle raccolte fiorentine. — L'altro, assai pregevole, scritto è di Carmine di Pierro e s'intitola *Di alcuni trattati ascetici*. Molto bene egli rileva le caratteristiche di quelle nostre antiche prose del Trecento; quindi si trattiene sul Cavalca, spezzando una lancia contro gli Agostiniani che vollero assegnati a Simone da Cascia i trattati con ogni probabilità scritti o volgarizzati da lui; in fine passa a discorrere del Passavanti, esponendo osservazioni notabili sulla composizione, sul carattere, sul valore e su varie particolarità dello *Specchio*. Siamo lieti di annunciare che il *Giornale* nostro pubblicherà tra breve un articolo del medesimo valente dr. Di Pierro sulla biografia del Passavanti.

R.

GIUSEPPE ZONTA. — *Filippo Nuvolone e un suo dialogo d'amore.* — Modena, tipogr. Rossi, 1905 (8°, pp. 196).

Se a Filippo Nuvolone non fosse stata intitolata nel 1472 la celebratissima edizione mantovana del Poema di Dante, forse la critica non avrebbe oggi da occuparsi gran fatto di lui, nè forse avremmo ora un intero libro dedicato a chiarirne la vita e le opere. E invero quel poco che ci è rimasto della sua operosità (un dialogo d'amore e una raccolta di rime in onore di Alberto d'Este), non sarebbe certo bastato a conferirgli la palma della notorietà e tutt'al più avrebbe servito appena a richiamare su lui lo sguardo di alcun impenitente frugatore d'archivî.

Chi scrive queste linee ebbe già a tracciare di F. Nuvolone uno schizzo, entro un'opera di argomento più generale (1), e a dedicargli poscia, sugli stessi materiali utilizzati dallo Z., una monografia particolareggiata, che è rimasta e rimarrà ormai inedita (2). Del resto gli studiosi non perderanno nulla: in quanto oggi guadagnano col libro del dr. Zonta un lavoro più complesso e più completo.

Curioso tipo di letterato impettito e gonfio di rettorica ampollosa questo nostro Nuvolone, a cui più d'una città si disputò il vanto d'aver dato i natali! Di nascita certamente mantovano, fu uno di quegli uomini abili e colti, amati dai Gonzaga e dagli Estensi per la loro valentia nel trattar negozî delicati e occupati per questo in una o in altra ambasceria (3). Tenne

---

(1) Bertoni, *La biblioteca estense e la coltura ferrarese ai tempi del duca Ercole I*, Torino, 1903, pp. 117, 118, 124, 194.

(2) Presentata alla commissione pel premio Passaglia nel 1902, giace ora nell'archivio della segreteria della Facoltà di lettere e filosofia di Torino.

(3) A p. 46 l'A. tocca di un viaggio di F. Nuvolone con Anselmo Salimbeni a Roma per gli Estensi, ma non ha notizia di questo documento che si legge nei *Registri dei Mandati*, 1472, c. 5a: « Vos, factores generales... fieri faciatis creditorem nobilem virum Anselmum Salimbenem

per qualche anno un piede a Mantova e uno a Ferrara, e appartenne così al circolo letterario di Borso d'Este, come a quello del marchese Lodovico Gonzaga. Amante del bel vivere e deditò ai passatempi d'ogni maniera, fu descritto dallo Schivenoglia così: « si è bello, grando, balla volontera, con « la lingua dize zo ch' el vuole, zoga volontera, de li femini zo che lui ha « el ge spende cortexe (1) »; ed egli stesso nel suo dialogo *Il Polisofo* loda Alberto d'Este per il suo amore a tutto ciò che è dilettevole e gentile, e rammenta con un senso di rimpianto i balli, i canti, le giostre, i conviti, le cacce e gli altri « esercizii dilectevoli e gloriosi », nei quali giubilando il Principe e tutta la corte « risplendevano ». A Ferrara Filippo s'occupò anche di studî, e da una sua lettera del 12 ottobre 1463 a Lodovico Gonzaga sappiamo ch'egli faceva ricerche di libri per frequentare la scuola di Lodovico Carbone. Convien dire che maestro e discepolo andavan bene assieme! Bizzarri, stravaganti, puntigliosi, pieni di boria l'uno e l'altro, ma ricchi entrambi d'ingegno, sembravan fatti e poi appaiati da Dio. Un giorno, verso i primi del '68, il Nuvolone si portò nella sua villa di Poletto alcune femmine, che scandolezzarono il buon prete del paese, il quale scrisse una lettera rovente a Lodovico Gonzaga. Questi si lagnò con il nostro letterato, che alla sua volta senza perder tempo rispose al marchese: « Ho ricevuto « una littera de la S. V. onde che quella rebuffandomi e reprehendendomi « io ne piglio singularissimo piacere, perché le reprehensioni de li signori « si dieno recipere di gratia ». E così sempre nelle sue relazioni col Gonzaga e con altri lo troviamo comicamente altezzoso e severo, camuffato talvolta da uomo superiore, pieno ognora di quel vecchio rettoricume, nell'uso del quale il Carbone era così provetto maestro.

Filippo Nuvolone aveva le doti che piacevano a Borso, la galanteria e l'eleganza, ma non avrebbe potuto far parte, per il suo carattere, della società così squisitamente gentile di Leonello, nè di quella, grave di studî, fiorita intorno ad Ercole I. Infatti, succeduto quest'ultimo a Borso, dopo le sanguinose lotte fraterne, cui diede motivo l'ambizione degli aspiranti al potere, il Nuvolone dovè abbandonare Ferrara, cacciato con gli altri partigiani di Niccolò, e si portò ai servigî della Repubblica di Venezia. Combattè coi Turchi; fu fatto prigione e poscia riscattato; morì il 16 giugno 1478.

A sentir Colombino veronese, pochi letterati del tempo potrebbero stare a paro con Filippo Nuvolone. Colombino lo dice autore celebrato di versi greci e latini e di prosa latina e volgare; ma a noi non restano di lui che due operette: un canzoniere conservato a Londra tra i manoscritti del British Museum (2) e il *Polisofo*, dialogo d'amore tramandato da due codd.,

---

« familiarem suae Cels. duc. viginti auri et in auro, quos ipse una cum Philippo de Nuvolone... « assignavit pro eundo Romam de mand. et jussu q. d.ni n.ri Ducis Borsij ». Questo Anselmo Salimbeni mi ricorda il nome del protagonista di una novella di Bernardo Ilicino. Cfr. Rossi, *Quattrocento*, p. 127.

(1) Attingo al cod. Campori M. 4,26 che non ha le lacune della stampa del D'Arco, nella quale manca appunto il passo concernente Nuvolone. Giustamente lo Zonta ha fatto ricorso alla cronaca originale, già Tamassia, nella Bibl. Comunale di Mantova, I, 1, 2.

(2) Ne discorre il Gardner, *Dukes and Poets in Ferrara*, London, 1904, Appendice.

uno Angiolini a Bologna e un secondo padovano. Lo Z. dà un equo giudizio dei versi del nostro, esageratore delle esagerazioni del Petrarca, esempio curioso di quel che furono certi lirici che comunemente son detti secentisti nel sec. XV. I versi del Nuvolone ci permettono di accrescere di nuovi dati il noto studio del D'Ancona in proposito e offrono motivo a nuove osservazioni. Il Nuvolone è un poeta oscuro; e la sua oscurità proviene più che dal suo stile gonfio e tutto fronzoli, dalle contorsioni del suo periodare e dalla strana smania di voler filosofeggiare. Qua e là qualche verso fluido; qua e là qualche fiore e qualche grazia; ma più spesso una trascuratezza di forma singolare e un bizzarro modo di snodare la frase e il periodo.

Il dialogo, intitolato *Polisofo*, risulta di ua trama semplice e leggera. Polisofo avverte in Arcofilo, suo signore e discepolo, una tristezza che riesce ad accorare anche il precettore. Glie ne domanda la ragione e viene a conoscenza di un segreto amore che strugge il suo giovine amico. Questi, che dapprima s'era fatto lungamente pregare, una volta svelato il mistero, trova una non dissimulata compiacenza a parlare della sua donna e incomincia a narrare la sua nascita: essere essa venuta al mondo per miracolo di Giove, che antivide che la terra sarebbe divenuta torbida ed oscura senza il lume della sua figura, e averla Giove creata per consiglio di tutte le divinità convocate. Venere le conferì la bellezza e la grazia, Mercurio l'eloquenza; gli altri Dei la investirono delle loro proprie qualità e virtù. Pistotato, il servo fedele, dopo l'apologia del suo signore, rompe in tale un eccesso di lodi, che Polisofo dichiara: « quanto più odo e intendo, più lo intendere e « l'udire mi spaventa ». Arcofilo poi recita trentadue sonetti encomiastici da lui composti per Archiginia, la donna amata. In Arcofilo è forse a vedersi Alberto d'Este.

Il contenuto di questo dialogo viene dunque a collegarsi intimamente con le teorie intorno all'Amore prima del Ficino, delle quali parla brevemente lo Z. nel cap. VI. Il Polisofo, secondo l'A., riassume in sè due correnti dell'idea d'amore nel sec. XV: l'una, che consiste nell'apprezzamento della virtù, cosa eterna, al disopra della bellezza corporea, cosa passeggera, e che fa capo alla teoria esposta da Cicerone nel IV delle Tusculane e seguita da molti (Petrarca, che attinse a Cicerone e a S. Agostino; Gasparino Barzizza, Franc. Barbaro, E. S. Piccolomini, il Platina); — l'altra, che è la corrente neoplatonica, originatasi già prima del Ficino, e che consiste nell'amare esclusivamente nella donna la natura angelica e celeste. Il Nuvolone si attiene piuttosto, secondo lo Z., alla prima di queste due correnti, pur togliendo più d'un elemento alla seconda. Per entro al dialogo poi si discutono altre questioni, che già si trovano formulate in Andrea Capellano e nei nostri primi lirici siculi e toscani: fra amante e amata, chi primo deve incominciare ad amare? E ancora: l'amore è stabile ed eterno? Lo Z. ricerca l'origine e lo sviluppo di questi motivi, mostrandosi ben preparato a un lavoro complessivo sulle teorie d'amore nel sec. XV, lavoro che non è stato ancor fatto e che è desideratissimo, non ostanti le monografie incomplete, per quanto utili, del Rosi e del Fioretto.

In verità noi avremmo voluto che l'A., tenendosi fors'anche più breve sulla vita del Nuvolone, avesse esaminato ancor più davvicino il dialogo

d'amore e le questioni di capitale importanza, ch'esso suscita. Ci pare, ad esempio, che alla seconda delle due correnti, che lo Z. distingue nel sec. XV intorno ad Amore, il letterato mantovano non abbia attinto neppure quel poco che l'autore dice. Ci pare anche che lo Z. si spinga troppo oltre, quando afferma che il motivo del dialogo del Nuvolone deriva dal Boccaccio e forse dalla seconda parte del *Filostrato*. Tutto ciò è possibile; ma la supposizione dello Z. non ci si presenta nel cap. V confortata da tali prove, da togliere in noi il dubbio che si tratti di una casuale uniformità. Di più avremmo voluto che l'edizione del dialogo fosse condotta sul cod. Padovano che è certamente migliore del Bolognese, e avremmo desiderato vedere in nota le giunte e le varianti di quest'ultimo, che ne rappresenta senza dubbio una nuova redazione. I nostri desiderata potrebbero continuare sull'architettura del lavoro e sopra tutto sulla stampa, che ne è troppo scorretta; ma è certo che la monografia dello Z., quale è, costituisce un buon contributo alla conoscenza migliore di quei letterati scapigliati e singolari, di cui fu così ricca l'Italia nel sec. XV. G. B.

UGO SCOTI-BERTINELLI. — *Giorgio Vasari scrittore.* Estratto dal vol. XIX degli *Annali della R. Scuola normale superiore di Pisa.* — Pisa, tipogr. Success. Nistri, 1905 (8° gr., pp. VIII-304).

Laborioso volume, che fa molto onore al giovine autore ed alla scuola pisana, ond'è uscito.

Delle biografie vasariane, vero fondamento della nostra storia artistica, possediamo l'edizione dottamente commentata da Gaetano Milanesi, alla quale forse lo S. B. è alquanto troppo severo, toccandone, come spesso fa, nel corso del volume. Qui si riconosce, peraltro, di buon grado che con quell'edizione sono ben lungi dall'essere definitivamente compiuti gli studî sullo scrittore aretino e che sarebbe stata di gran giovamento la nuova, suntuosissima ristampa di Adolfo Venturi, nella quale s'intendeva di riprodurne le vite giusta le due redazioni poste a fronte, con un larghissimo commentario storico e grafico. Se non che l'opera del Venturi, di cui notoriamente comparve una sola dispensa, fu ideata troppo grandiosamente per poter proseguire, senza quei forti sussidî del Governo o di corpi scientifici, che in Italia mancano quasi sempre. Meglio valeva far cosa più modesta, ma nel tempo stesso più pratica e più vitale.

Il libro dello S. B. reca nella 1ª parte l'esame storico, nella 2ª l'esame stilistico dell'opera vasariana, e mentre ha come scopo diretto e precipuo lo studio del Vasari scrittore, non può esimersi dall'addentrarsi alquanto, sia nella biografia di lui, sia nel valore intimo delle sue vite di artisti e nel segreto della loro composizione. A far ciò l'A. si vale di materiale inedito, d'archivio e di biblioteca, rintracciato particolarmente in Firenze ed in Arezzo ed esaminato

con buon metodo e sano discernimento (1). Ricostruisce l'A. la coltura che il Vasari possedette; pone in evidenza i meriti del suo carattere, talora con un ottimismo alquanto esagerato e non senza scagliare qualche frecciata al Cellini; mostra che non nel 1546, come si suol ripetere, ma già nel 1543 egli assunse il grave carico di tessere le biografie degli artisti, da Cimabue in poi. Molto ingegno adopera lo S. B. nello spiegare come si venne formando la prima edizione di quelle vite, la Torrentiniana del 1550-51. Ricostruisce l'ambiente romano in cui quel testo fu elaborato e tenta di mostrare entro quali limiti si contenessero le revisioni del Giovio e del Caro, impresa certamente ardua, perchè i dati di fatto difettano. Resta assodato che a quel primo lavoro il Vasari attese interrottamente, nei ritagli di tempo rimastigli liberi dalle sue occupazioni d'artista: ciò spiega la mancanza d'unità, certe contraddizioni, certe sovrapposizioni ed aggiunte; ma l'opera resta fondamentalmente sua e, per quel che concerne artisti non toscani, de' suoi corrispondenti. La seconda edizione invece, la giuntina del '68, è elaborata nell'ambiente fiorentino. Dai raffronti e dalle indagini pazienti del giovine critico risulta che già nel '64 il testo per la ristampa era pronto, ma solo nel '66, dopo non poche distrazioni, potè essere compiuto. E qui pure il Vasari fu aiutato, e molto aiutato. Respinge lo S. B. l'accusa che la seconda redazione sia dovuta in gran parte al Borghini; ma ammette che il dotto Borghini, della cui amicizia col Vasari tesse la storia, sovvenne in vario modo l'amico nella seconda stesura delle vite, correggendo la forma e scrivendo interi tratti, massime quelli riguardanti l'antiquaria e la storia medievale, nelle quali egli era versatissimo, mentre l'Aretino poco se ne intendeva. La persona che massimamente aiutò il Vasari per la seconda edizione fu dunque il Borghini: da altri, specialmente da Silvano Razzi, ebbe soltanto informazioni spicciolate e consigli.

Guadagniamo, pertanto, da queste ricerche la prima cognizione relativamente adeguata del modo come furono pensate e scritte, nella loro doppia redazione, le biografie degli artisti (2). A critica sagace sottopone pure l'A.

---

(1) Tra la molta materia d'erudizione laterale, di cui è pure ricco il presente studio, sono in special guisa segnalabili i numerosi documenti riguardanti Vincenzo Borghini, considerato ne' suoi rapporti col Vasari. Dopo gli studî del Barbi, è la prima volta questa che del Borghini si parla tanto e con tanta cognizione. Attendiamo ora su quell'insigne erudito la monografia che vien preparando il valente dr. A. Lorenzoni. In una lunga nota di p. 8 lo S. B. dà conto delle lezioni di P. Valeriano, maestro al Vasari, giovandosi dell'apografo di esse lezioni esistente nella Vaticana.

(2) Tale investigazione spianerà la via alla ricerca delle fonti, a cui lo S. B. contribuisce solo con qualche additamento. Sembra si possa sin da ora concluderne in modo sicuro che le fonti scritte, vale a dire le autorità preesistenti consultate dal Vasari, furono scarsissime. Le più tra le fonti furono personali, distinguentisi in informazioni orali ed in lettere o appunti inviati da artisti o da conoscitori. Al Vasari spetta il merito insigne d'aver verificato, quando poteva, con gli occhi propri e d'aver esercitato sempre nel giudizio d'arte il proprio gusto, mettendo anche in pratica talora il criterio storico. Quindi l'esame analitico dell'opera sua riesce a tutt'altro che a sminuirne l'importanza: egli anzi rimane sempre meglio il vero creatore della critica artistica. Lo studio approfondito di questa sua caratteristica avrebbe mestieri d'un altro volume, più grosso assai di quello che lo S. B. consacrò al Vasari scrittore; ma mi sembra che nel considerarlo anche come critico egli siasi avviato per la strada retta.

gli altri scritti prosastici del Vasari, i *Ragionamenti* e l'*Epistolario*. I *Ragionamenti* pure furono stesi in tempi diversi, e non tutti nel 1557, come riteneva il Milanesi; l'*Epistolario* è giunto in cattiva condizione, rimaneggiato nel testo e con gravi errori nelle date. Oltracciò, l'identificazione del cod. Riccardiano 2948 con la raccolta menzionata nelle inedite *Memorie d'illustri aretini* di Francesco Colleschi, permette allo S. B. di farci conoscere il Vasari anche come verseggiatore. Le 44 composizioni poetiche di lui, contenute in quel codice, sono pubblicate dall'A. in appendice al volume, col seguito di poche rime al Vasari dirette, talune delle quali sperticatamente encomiastiche. Poeta il Vasari non fu davvero e codeste sue composizioni hanno solo valore storico (1). Son rivolte al granduca Cosimo, a papi, a Michelangelo Buonarroti, a Benedetto Varchi, a Laura Battiferra, a Vincenzo Borghini, a Pietro Aretino, alla moglie dello scrittore e ad altri. Voglionsi tener presenti in ispecie le stanze a Pietro Aretino, che vanno accostate alle lettere del Vasari a lui. Sonvi allusioni parecchie degne di nota e v'è anche qui, pel divino gaglioffo d'Arezzo, grande ammirazione e non meno grande riconoscenza.

Complemento alla prima parte fin qui esaminata è lo studio dello stile, che occupa la seconda sezione del volume. Sinceramente, se lo S. B. avesse del tutto ommessa la sezione più propriamente linguistica della sua analisi, vale a dire la fonetica e la morfologia, avrebbe, a parer mio, operato con saggezza. Le particolarità linguistiche, in uno scrittore toscano tardo ed aulicizzante, non possono avere che importanza minima, e l'A., non molto esperto in quest'ordine d'indagini, vi spende intorno molte più pagine di quello che avrebbe fatto un glottologo di professione. Migliore l'esame sintattico, nel quale lo S. B. distinse i tratti che il Vasari ha comuni con gli scrittori popolari (seguenti spontaneamente le consuetudini del parlar famigliare), da quelli classicamente drappeggiati. Interessante poi in ispecie il confronto stilistico fra le due edizioni ed il tentativo di sceverare ciò che al Vasari non appartiene in proprio, bensì spetta ai cooperatori di lui. A procedere con relativa sicurezza in quest'ardua bisogna giovò immensamente all'A. la preparazione storica antecedente.

Lode a questo giovine valoroso, in cui, sin dal primo lavoro, è da ravvisare per gli studî critici italiani ben più che una speranza. R.

D. BARBON. — *La vita, i tempi e le opere di Gerolamo Baruffaldi ferrarese, erudito del secolo XVIII.* — Feltre, tip. P. Castaldi, 1905 (8°, pp. 190).

Si tratta di G. B. il *vecchio*, e non del *giovane*, ferrarese, erudito anche lui, e nato appunto nel 1740; perciò era meglio dissipare con una parola,

(1) Avrebbe giovato a quelle poesie un'illustrazione più piena.

sul frontispizio, ogni possibile equivoco; ma chi ha senno, capisce subito che già deve trattarsi del Baruffaldi *vecchio*; perchè se pare quasi strano che sul *vecchio* si sia potuto scrivere un libro di 190 pagine, un lavoro di tanta mole sul *giovane* sarebbe inconcepibile.

Veramente, chi proprio volesse narrare per filo e per segno, giorno per giorno, la vita del *vecchio* B., che giunse ancor vegeto all'ottantesimo anno, e rendere minuto conto di tutte le sue opere, che, tra edite ed inedite (ed alcune sono molto ponderose), passano le duecento, potrebbe mettere insieme un grossissimo volume. Ma una sufficiente biografia ed una diligente bibliografia del nostro autore (la quale, nel 1° volume delle postume *Rime serie e giocose*, Ferrara, Pomatelli, 1783, piglia circa sessanta pagine, dalla 37 alla 96), già la avevamo per cura di Girolamo Baruffaldi iuniore; della vita poco di rilevante restava da dire; dell'opere, che per sè stesse son cose rimorte, non importava far sunti ed analisi troppo minute; ed era perciò meglio percorrere rapidamente e quella e queste, traendone il caratteristico e l'utile per una animata rappresentazione dell'uomo e del suo tempo, di cui in alcune delle *Opere* contengonsi curiosi e non trascurabili documenti.

Il sig. Barbon invece ha voluto mettersi il piombo ai piedi, particolareggiando anche dove non occorreva; sciorinando un'erudizione che spesso ha poco di recondito e molto di manchevole; mettendo troppa cornice intorno ad una piccola figura, che poi non si riesce a vedere abbastanza chiara e colorita. Lasciamo i sunti prolissi e pure insufficienti di certe opere, che non servono a nulla; ma che rilevano, in uno studio sul Baruffaldi, le minute notizie genealogiche, le notizie storiche sulla fine della dominazione estense in Ferrara, i cenni troppo diffusi sulla genesi della « grande Epopea « giocosa del settecento » (il *Bertoldo*), che occupano buona parte del cap. VII, o quelli sulla poetica tragica del Martello e del Gravina, che riempiono più che per metà il cap. VIII?

Non insisteremo nel rilevare cotesti difetti di misura e di criterio d'opportunità, che guastano il lavoro del signor Barbon; e non glieli rimprovereremo troppo, perchè tutto denota che trattasi d'un di quei lavori giovanili, messi insieme per tesi di laurea o per uso di concorso, ove simili difetti sono quasi inevitabili.

Dal frontespizio parrebbe che l'autore avesse inteso d'occuparsi del B. esclusivamente, o almeno principalmente, come *erudito*, ma noi gli siamo grati che in effetto egli non si sia imposta questa limitazione. Anzi, nella trattazione, l' « erudito » quasi scompare dinnanzi al poeta; che del resto, non pel suo intrinseco valore d'artista, ma per l'aiuto che può darci ad illustrare la storia del costume dei suoi tempi, è abbastanza interessante. Il poeta satirico e giocoso in ispecie; e se il B. ha qualche importanza e qualche piccolo merito, è appunto per le rime satiriche e giocose, di cui fu tanto fecondo. Di queste sarebbe stato opportuno occuparsi con certa ampiezza, soffermandosi alquanto su quelle che hanno particolarità notevoli di contenuto o di forma, come, per es., quei dodici capitoli su l' *Ippolita*, di cui non molti anni or sono fu segnalata in questo *Giornale* (*Supplemento* n° 1, p. 78 sgg.) l'*osservabilità*. Ma per far ciò bisognava considerare l'arte del B. in relazione con quella degli infiniti verseggiatori satirici e giocosi

della prima metà del settecento, e forse, e senza forse, il signor Barbon non aveva la necessaria conoscenza, o diretta, o indiretta, di quella letteratura.

Anche della insufficiente informazione bibliografica non vorremo fargli però troppo grave colpa; ma non possiamo condonargli le gravi negligenze di correzione (e non trattasi sempre di semplice scorrezione tipografica) e di esattezza, di cui è pieno il volume. Pochi esempi. A pag. 11 l'A. parla dell'Arcadia, e dice: « Gli intendimenti dei fondatori erano buoni, peccato che « non sia stato altrettanto buono tutto il resto; e siccome si voleva che « questo movimento si estendesse a tutta la Penisola, il gran Serbatoio non « si chiuse fra quattro mura, *ma aprì una vasta sottoscrizione* per acco- « gliere tutti i volonterosi ». A pag. 14 sono ricordate le satire « del Salvator « Rosa ». A pag. 15 si parla d'un patrizio che Ferrara, sua patria, avrebbe voluto « insignito di carica *a* lui degna ». A pag. 24 si legge che « i gior- « nali letterarî d'Italia » furono « *una delle poche cose belle* di cui andiamo « debitori *al secolo XVIII* ». A pag. 25 si ricorda la « nobile gara dei let- « terati e degli studiosi d'Italia tutta di disseppellire dall'oblio le opere di « tanti poeti dei buoni secoli, che il cattivo gusto aveva messo nel dimen- « ticatoio, in omaggio alla riforma letteraria iniziata dall'Arcadia ». E si continua così: « Il Crescimbeni colla *Storia della volgare poesia* e coi « *Commentarî* ad essa Storia, il Quadro colla *Storia e ragione d'ogni* « *poesia*, il Muratori anch'esso, prima d'accingersi all'arduo lavoro delle ri- « cerche storiche, pubblicava [1° anacoluto] *un volume* sulla *Perfetta poesia*, « il Baruffaldi con [2° anacoluto] *quelle* [sottintendi opere] che abbiamo « visto ». Continuare nell'esemplificazione sarebbe superfluo; ringraziamo piuttosto l'A. per quel tanto di certo che ha potuto aggiungere alla biografia del B. e per le notizie su Cento, dove il giocondo *Arciprete* passò l'ultimo terzo della lunga sua vita.

EM. B.

PIETRO GIANNONE. — *Vita scritta da lui medesimo*, per la prima volta integralmente pubblicata con note, appendice ed un copioso indice da FAUSTO NICOLINI. — Napoli, Luigi Pierro editore, 1905 (8°, pp. XLIII-505).

Il titolo è lungo, ma, in compenso, non contiene nulla che non corrisponda perfettamente al vero. E per un altro motivo annunciamo con viva e legittima soddisfazione questo volume. Si sa infatti che novantanove volte su cento i desiderî ed i voti che sogliamo esprimere noi critici, son destinati a rimanere lettera morta. Ora invece s'è dato il caso, tanto raro quanto fortunato, che l'augurio che si faceva due anni sono in questo *Giorn.*, 43, 175-6, con la presente pubblicazione del dr. Nicolini è divenuto una realtà, utile e gradita agli studiosi. E di ciò va data lode non solo a lui, ma anche a quella benemerita Società storica per le province napoletane, la quale ne

promosse e favorì l'impresa. Il volume è estratto dall'*Archivio storico* per quelle province, ma reca in più una ricca *Appendice*, nella quale è opportunamente ripubblicata la *Lettera scritta da Giano Perentino* (Giannone), del 1718, cui seguono un Saggio dell'*Epistolario inedito di P. Giannone*, che acuisce il desiderio di averlo un giorno compiuto; il *Memoriale di P. G. a Carlo Borbone*, una *Relazione* sulle vicende dei mss. giannoniani rimasti a Ginevra: alcune *Aggiunte alle Note* ed infine un *Indice dei nomi*, che era veramente indispensabile. I lettori vedranno con piacere in testa al volume un buon ritratto del G. e una pagina dell'autografo della *Vita* riprodotta di sul ms. dell'Archivio torinese di Stato, che servì al N. per questa edizione.

Approviamo i criterî adottati da lui ed esposti nella succosa *Prefazione*, dove non soltanto si dimostra la necessità di questa prima stampa integrale della *Vita*, ma sono pure raccolti copiosi ragguagli su quell'autografo.

Certo, non tutto, nelle note che illustrano il testo, è tale da bastare e da soddisfare, ma l'A. è il primo a riconoscerlo, ed anche così è già un buon servizio reso agli studiosi, i quali non mancheranno di far buon viso a quel *Saggio bibliografico* Giannoniano che egli promette.

V. Ci.

ALBERTO SCROCCA. — *Studî sul Monti e sul Manzoni.* — Napoli, Pierro, 1905 (16°, pp. 163).

L'intento del libro è apertamente dichiarato, nel breve preambolo, dall'A., ed è quello di confutare certe notissime proposizioni dello Zumbini e del D'Ovidio; il primo de' quali ravvisò nell'opere del Monti troppe derivazioni da scrittori moderni stranieri, ed il secondo volle « dimostrare che, nelle « migliori sue opere, il Manzoni usò un'arte indipendente al tutto dalla sua « fede e filosofia, e, spesso anzi, contraria ».

Il libro ha dunque intenzione e intonazione polemica; e la polemica non si restringe ai soli due punti accennati, che pur sono i principali, ma ne involge pur altri, poichè, prendendo a rivedere analiticamente molti giudizî particolari o complessivi dati dallo Zumbini sul Monti e dal D'Ovidio sul Manzoni, vuol metterne in chiaro la fallacia.

Non abbiamo nessuna difficoltà ad ammettere che si sia alquanto esagerato nell'affermare l'influenza di poeti inglesi e tedeschi sul Monti; dobbiamo riconoscere che non tutti i riscontri istituiti dallo Zumbini hanno solide basi (e noi stessi in questo *Giornale* abbiamo avuto occasione di criticarne qualcuno); possiamo ritenere collo S. che gli autori da cui il M. più prese furono latini, italiani o francesi; ma, pur ridotta la parte d'influenza che gli inglesi e i tedeschi avrebbero avuta sul Nostro, e il numero delle corrispondenze tra l'opera degli uni e quelle dell'altro; distrutta anche, per esempio, ogni parvenza di somiglianza tra *La Bellezza dell'Universo* e

il *Paradiso perduto* (lo S. dimostra che il Monti non prese dal Milton niente che non potesse essergli più prontamente offerto dalla *Bibbia*, mentre s'accostò invece al Tasso, in certe immaginazioni poetiche, che ne richiamano altre non molto dissimili del *Mondo Creato*, e che seguì nell'ordine e nello svolgimento d'alcuni concetti Francesco Maria Zanotti in certa sua orazione dove è fatto l'elogio apologetico delle arti belle); o attenuato, fino a cancellarlo, ogni rapporto di somiglianza tra l'idea madre della *Bassvilliana* e quella della *Messiade* (lo S. sostiene che il Monti la prendesse non dal Klopstock, ma da Dante), qualche cosa ancor resta ad attestare che il Monti ebbe conoscenza di que' due e d'altri poeti moderni stranieri, e che, per amore de' classici latini e nostri, non rifuggì dal giovarsene. Invece lo S., il quale tende a rappresentare il M. come un esclusivo settatore del classicismo, che sarebbe stato, tra gli amori suoi, « l'unico... veramente forte e co-« stante » (p. 89), nega al Monti anche ogni ecclettismo (p. 86), e gli attribuisce un « naturale disdegno d'ogni novità letteraria » (p. 79). Ma così cade in una esagerazione non molto diversa da quella di chi sostenesse che il Monti fu in arte un ribelle alla tradizione, un novatore ardito, uno schietto romantico; e dimentica, p. es., le civetterie intellettuali di lui con madama di Staël, e i complimenti che indirizzava allo Schlegel, e la sua partecipazione alla impresa della *Biblioteca Italiana*, sorta, com'è noto, con propositi, che, se non avessero nascosto una mira politica antitaliana, avrebbero potuto accettarsi anche dai romantici. Insistere sul fondo prevalentemente classico del gusto e della coltura del M. sta bene; ma attribuirgli un costante e intransigente classicismo, un classicismo chiuso, non è secondo storia.

Degli altri punti sui quali lo S. combatte lo Zumbini (e i molti che a lui s'accostano) uno è quel del valore comparativo della *Bassvilliana* e della *Mascheroniana*, la quale allo S. pare di gran lunga inferiore alla prima. Qui veramente sarebbe un po' difficiletto mettersi d'accordo e decidere (posto che la *posizione* della disputa sia legittima e ragionevole); poichè si va ad urtare contro lo scoglio insuperabile di quel famoso *De gustibus*... Piuttosto son da osservare altre cose: la prima delle quali è che lo S., per aver ragione sullo Zumbini, comincia col considerare nei due poemi « il soggetto « preso a trattare e la diversa dignità ed ampiezza dei due temi, parendogli « che tutto il vantaggio stia pel poema che ha tema più vasto, poichè non « sarà chi ammiri più una cantica ove son ritratti particolarmente i mali « di una provincia, in un tempo non lungo,... che l'altra ove si fa il quadro « di una rivoluzione, che per gli altissimi principî suoi e gli universali pro-« cessi non ha somigliante in tutte le storie » (p. 63). Ciò, a dir vero, non regge; poichè la corpulenza di soggetti non costituisce bellezza o presunzione di bellezza. Certo lo S. sostiene pure con altri argomenti la sua tesi, e scopre nella *Mascheroniana* dei difetti non facilmente contrastabili: ma infine quei difetti (ed egli avrebbe dovuto accorgersene) da che dipendono? Dall'uso d'un soprannaturale fittizio, posticcio, d'accatto (cfr. p. 66); dall'impiego d'un *mirabile* stentato e frusto a costruir la *macchina* del poema, che *senza mirabile*, secondo i venerabili precetti, *non doveva stare*; cioè da que' procedimenti stessi che costituiscono la maggior debolezza anche

della *Bassvilliana*. Del resto, tanto in quelli che ho ricordati, come negli altri saggi montiani, che costituiscono la prima parte del volumetto (e riguardano i sonetti sulla *Morte di Giuda*, il *Prometeo*, il *Bardo* e le tragedie), non mancano utili e ingegnose osservazioni, le quali meriterebbero d'essere rilevate, se questo *cenno* potesse diventare una vera e propria *rassegna*; ma in generale la critica dello S. è verso il M. un tantino più severa che giustizia non comporti. Contro il M. lo S. rimette in campo le solite accuse di volubilità, di versatilità, di viltà, d'inconsistenza morale; e le debolezze dell'uomo vede antipaticamente riflesse nell'opere dell'artista. Sì, certo; il M. non ebbe punto « il cor di Dante », non fu un Achille nè un Catone; ma almeno non pretese d'essere tale: e poi bisogna pur vedere se nelle circostanze sue avrebbe potuto esserlo, e se di non esserlo stato non abbia qualche legittima scusa.

La parte manzoniana è più breve. Comprende un *saggio* sui *Promessi Sposi*, a cui tien dietro una *Nota su una possibile fonte* dell'episodio che chiude il cap. XXIV del romanzo (la scena del discorso tenuto dall'Innominato ai bravi dopo la sua conversione, che richiama il discorso tenuto da Enrico IV a Falstaff, appena forma il proposito di mutare vita e di separarsi dai tristi compagni delle sue scelleratezze), e un *saggio* sul *Cinque Maggio*.

Lo S. non appare dominato (sia detto a sua lode) da triviali pregiudizî antireligiosi o anticlericali; nondimeno sostiene che, nel romanzo, il M. « amò ordinare », o subordinare, « l'arte alla fede », creando « un mondo » repugnante alla coscienza e all'intelletto dei razionalisti (p. 107), un mondo in cui « la morale e la religione sono attuate in modo che mal s'accorda, « oltrechè con un libero e naturale filosofare, con quelle stesse idee cristiane « alle quali s'ispirò il poeta: non senza danno dell'arte » (p. 109). Il D'Ovidio intese di dimostrare in sostanza che il cattolicismo del M., apparente nel romanzo, è un cattolicismo molto alto, molto libero, e tale che non può dispiacere pur a chi non lo professa; lo S. volle dimostrare il contrario; ma che c'entra tutto questo con il pregio dell'opera d'arte? C'entra, secondo lo S., perchè un autore così cattolico, come il Manzoni, non può concepire *deterministicamente* i caratteri de' suoi personaggi, e non può, recando la ragion ultima di tutti gli umani eventi ai fini preordinati e all'azione della Provvidenza, rappresentarci de' personaggi tenacemente volenti e gagliardamente operanti il bene, di cui lasciano piuttosto la cura a Dio. Esempio, fra Cristoforo.

Ora a noi non par serio il discutere se il Manzoni abbia seguito davvero una *filosofia deterministica* nel « formare i caratteri » de' personaggi dei *Promessi Sposi*; e il D'Ovidio, crediamo, non si sognò mai di gabellare il Manzoni per un *positivista* e un *determinista* nel senso teorico della parola; disse però una cosa difficilmente oppugnabile affermando che quei personaggi sono concepiti *deterministicamente*, intendendo con ciò di dire soltanto che nel metterli in azione il M. ce li fece vedere tali quali il temperamento, le naturali inclinazioni, le diverse condizioni, le circostanze, l'ambiente volevano che fossero. Deterministi in questo senso furono, sono e saranno sempre tutti i grandi artisti. E perchè il M. fu *determinista* in questo senso ap-

punto, fra Cristoforo non è riuscito quale lo S. l'avrebbe voluto. Lo S., che accusa fra Cristoforo d'ignavia, di supina rassegnazione e quasi quasi di codardia (dimenticando però qualche tratto in cui esso più appare intraprendente e risoluto), avrebbe preferito che il frate avesse più fede ne' mezzi umani che negli aiuti divini; che non fosse caduto nel « fallo del « Manzoni », che fu quello di seguire una fede assoluta e piena nella Provvidenza aiutatrice dei deboli e degli oppressi (il « difetto » del romanzo sta nel *sugo* di tutta la storia, spremuto in fine; p. 125); che si fosse magari ribellato agli ordini del padre provinciale quando gli ordinò quella certa « bella passeggiata » da Pescarenico a Rimini (*ivi*), e fosse rimasto al suo posto di combattimento; o che almen da lontano, di quando in quando, si fosse fatto vivo... Qui non è questione di gusto, ma di ragione, anzi di ragionevolezza; e ci pare che lo S. abbia torto marcio.

Il *saggio* sul *Cinque Maggio* è in gran parte comparativo. Termini di paragone sono le *Odi* su Napoleone del Byron e del Lamartine; e il paragone, secondo lo S., non riesce a vantaggio del Nostro. È questione di gusto; ma siccome il gusto che giudica va sempre in cerca di ragioni, la ragione principale che lo S. adduce contro il *Cinque Maggio* è che il M. non doveva rimettere « la sentenza, non certo ardua », ai posteri (p. 151), ma doveva coraggiosamente pronunziarla. « Questo » fu « un fallo non lieve » (p. 152), come fu altro fallo il trar l'ode, sulla fine, nel *più spirabil aere* de' pensieri religiosi (p. 153), fuor del tumulto delle umane passioni. Inoltre, l'ode manzoniana, che « manca di passione, manca di giudizio » (p. 156), manca anche di « ragionevolezza » (p. 157), perchè il poeta non si curò di mostrare « accanto ai certissimi meriti di Napoleone i suoi falli » (*ivi*). Dica lo S. che avrebbe preferito a un'ode una *storia* o un *saggio*, e sarà meglio. Anche un altro difetto egli vi trova: l' « indeterminatezza »; così che il Napoleone cantato dal M. diventa quasi quasi un « simbolo della caducità « delle sorti umane » (153); e « il fallo dell'ode, che è tutto » (fosse qui tutto! ma lo S. ne ha pure scoperti degli altri) « nella mancanza di ogni « particolare impronta che incarni il soggetto, ha, forse, la sua radice in un « religioso zelo mal concepito..., sincero..., ma ingiusto », che fece del M. un « poeta imperfetto », tanto diverso da Dante (pp. 162-63). Per cotesto paragone con Dante, a cui torna, son da vedere alcune pagine del saggio precedente (p. 130 sg.), dove lo S. ribattendo la sentenza del D'Ovidio, che il M. per la potenza fantastica e l'arte di ritrarre le persone umane sia prossimo od uguale a Dante, volge il confronto tra la *Divina Commedia* e i *Promessi Sposi* a tutto scapito del M., ch'ei poi vuol mettere un gradino più sotto anche dell'Ariosto e del Tasso (p. 132 sgg.). Già, per noi, cotesti paragoni, qualunque conclusione se ne tragga, sono de' perditempi accademici o scolastici, e non vediamo con che utilità e serietà si possa rimetterli in discussione.

EM. B.

GIUSEPPE MAZZINI. — *Epistolario.* Vol. II. — Firenze, Sansoni, 1904 (8°, pp. 617).

La ponderosa bisogna che la *Commissione editrice degli scritti di G. M.* si è assunta proponendosi di pubblicare l'*Epistolario* completo del grande agitatore, procede lenta, ma procede, e promette di riuscire un preziosissimo servigio reso alla memoria di lui, agli studiosi e ai lettori cui giovi l'immediato contatto con uno spirito ricco d'intensa vita, come fu quello del Mazzini.

Questo 2° volume supera di mole e d'interesse il 1° (*Giorn.*, 41, 159 sgg.), uscito nel 1902, che ci diede le lettere scritte dal 1831 a tutto il 1834, mentre ora ci sta dinnanzi il carteggio dal 1835 al 1837; tre anni memorabilissimi nella storia, non dell'azione, ma dell'anima, del pensiero, degli affetti del Nostro, che tra mille amarezze di disinganni e strettezze di bisogni, ramingando da un asilo all'altro cautamente, braccato dalla polizia nelle città e ne' villaggi della Svizzera incapace d'offrirgli ospitalità sicura, portò a Londra le piaghe del suo cuore e, avvalorata da intime lotte con lo scoramento, con l'egoismo e col dubbio, la sua fede e la tenace speranza, rampollante continuamente dall'amore di patria, da cui traeva ogni ispirazione e ogni forza; sì che ben poteva scrivere alla madre, qualche mese dopo il suo arrivo in Inghilterra: « Io non penso che al mio paese; non amo vera« mente che il mio paese » (p. 451).

Alla madre appunto sono dirette anche la maggior parte delle lettere del 2° volume (inedite finora); e se sono preziose per i liberi sfoghi del cuore che contengono; per la storia delle relazioni del M. coi genitori, coi parenti, cogli amici di Liguria, con la Sidoli; pei rari sorrisi che vi appaiono; pei curiosi particolari sulla vita quotidiana, sulle abitudini domestiche, sulla vita fisica dell'uomo, che, visto fuor di cotesti intimi documenti, sembrerebbe uno spirito senza corpo, esse sono anche interessantissime come testimonianze delle occupazioni mentali, delle letture, degli studî, dei lavori e di progetti letterari del M., ch'ebbe la fortuna d'avere una madre capace d'intenderlo in tutto e di vivere con lui nella più completa comunione spirituale.

Il più delle volte si tratta di libri (libri italiani) ch'essa gli manda, oppure ch'egli le richiede, o le annunzia, o le consiglia di leggere. Sono giudizî o impressioni che le comunica, o che desidererebbe di conoscere. Per esempio, appena ricevuta la *Storia* del Colletta, scrive alla madre che le poche pagine lette gli « annunciano mediocrità »; quella mediocrità che si aspettava di trovare anche nell'atteso romanzo del Grossi (p. 9), che poi riuscì a interessarlo (p. 44), e a indurlo a scriverci su un articolo, « perchè « *sapeva* che in Milano i così detti classici, che *erano* spie e assoldati, come « Zaiotti, lo dilaniavano », e che il Grossi, « d'indole debole, se ne *avviliva* » (p. 52). L'articolo era destinato alla *Revue des deux mondes;* ma il Mazzini prevedeva che il buon Grossi non sarebbe stato poi molto contento di quella difesa, per la cattiva fama politica dell'avvocato, assai compromettente: « Grossi, se lo stampano [l'articolo], avrà tre giorni di malattia per la paura, « e un po' di compenso per la lode che gli dò, e che dicono cara a chi

« scrive, senza che io abbia mai potuto verificare la verità di questa cre- « denza » (p. 68). Possiamo prestargli fede; poichè, quanto è evidente nel M. la vocazione letteraria (« aborriva le locomozioni », dichiarava di poter vivere tutta la vita chiuso in una camera, purchè avesse avuto « tutti i suoi libri « vicini », p. 344), altrettanto è certo che d'ambizione o di vanità letteraria in lui non c'è indizio (1). Chiede talvolta « qualche notizia letteraria italiana », e, per esempio, vuol sapere dalla madre « com' è, e come piace la *Storia* « *d'Italia* del Balbo » (p. 57); ma più spesso discorre di lavori letterarî, intrapresi o da intraprendersi da lui e dagli amici suoi; e tra le cose che più gli stanno a cuore è quella *Biblioteca drammatica* che egli avrebbe voluto arricchire di una nuova e compiuta traduzione del teatro dello Schiller, il quale avrebbe pôrto occasione a « discorsi utili » (pp. 190-91), a raddrizzare altre idee oltre le letterarie. Intanto studiava il tedesco, affrontando coraggiosamente la noia e la difficoltà dei principî di quella lingua, desideroso d'impossessarsene così com'era padrone del francese e dell'inglese, poichè sentiva « una tendenza verso le lingue e letterature del Nord..., più vergini, « men corrotte e sfibrate, e più pensate assai delle nostre » (p. 208). Anzi, egli, « già era nato per essere del Nord, e se avesse mai potuto essere felice « nella vita, sarebbe stato nel Nord » (p. 230). Infatti, giungendo a Londra nel colmo dell'inverno del '37, le prime, anzi uniche impressioni piacevoli, gli vengono dall'atmosfera fredda e caliginosa, dal colore affumicato e scuro degli edifizi, che nella fioca luce prendono aspetti fantasmagorici; ciò che ai più dispiace in quel paese, piace alla sua *anima romantica;* gli « par « d'essere in una città che gli ricorda di Ossian e de'suoi poemi » (p. 415). Ma l'Inghilterra era la sua nordica patria ideale solo per l'aspetto melanconico della natura; non pel resto. « Le mie idee letterarie », scriveva alla madre dopo quattro mesi di soggiorno a Londra, « storiche, filosofiche, sono « le più dissonanti dalle inglesi: gli Inglesi non amano finora che la ma- « teria di fatto: non gustano viste generali, le così dette teorie filosofiche: « popolo tutto pratico, mentre la tempra del mio ingegno è teorica, gene- « ralizzatrice: essi sono per l'analisi in tutte le cose: io per la sintesi, cioè, « pel contrario. Il terreno dove le mie idee, il mio modo di vedere la storia, « e i miei principî letterarî potrebbero trovare più simpatie è la Germania ».

Delle sue simpatie intellettuali, delle sue, vere o supposte, affinità spirituali sono frequenti cenni nelle lettere alla madre, ma tra le sue simpatie letterarie, una (italiana questa) è più spesso ricordata. Il 24 marzo del '36 le scriveva: « Ho sentito a dire da non so chi, che a Milano si stampino « lettere di Foscolo: per l'amor di Dio, chiedetene a Filippo [Solari], e rac- « comandategli di stare all'erta: se uscisse questo volumetto, vorrei averlo « subito, subito. Foscolo è uno de' miei pochi ideali » (p. 233). E come in questa, così in altra lettera alla madre e in alcune di quelle al Rosales, già edite, ed ora ristampate in cotesto volume, torna sovente a parlare con

---

(1) Per la storia del famoso articolo sul *Marco Visconti*, o meglio, a proposito del *Marco Visconti*, che fu rifiutato dalla *Revue des deux mondes*, v. pp. 80, 90, 93, 94.

premura e quasi con passione degli scritti foscoliani che va rintracciando, dei materiali che ha pronti, di quelli che spera di procurarsi, per mettere insieme un'edizione degna e completa dell'opere del *suo* poeta, e per comporre quella « vita del Foscolo » che aveva « ferma intenzione di scrivere » (p. 361). È noto a che approdarono le lunghe ricerche foscoliane del Mazzini, e sono note le relazioni ch'egli ebbe più tardi col Mayer e colla Maggiotti per la edizione Le Monnier; ma quello che qui maggiormente interessa è la continuità e il calore con cui si manifesta la cura e la simpatia del Mazzini per il poeta, in cui certo egli vide quasi anticipatamente incarnata la formula del suo patriottismo: *pensiero ed azione*.

Io non ho inteso di raccogliere e d'accennare tuttoquanto in cotesto volume si riferisce alla nostra letteratura e può interessarne gli studiosi: molt'altre cose vi si contengono, che serviranno ad illustrare, se non altro, il pensiero letterario del Mazzini, finora non adeguatamente studiato; ma la capitale importanza della raccolta sta nell'immenso aiuto ch'essa porge a chi vorrà studiare l'uomo e la complessa sua psiche. In una lettera del '36, alla madre, il Mazzini diceva: « Ho gran bisogno d'essere amato, ed amo molto, più che « nessuno al mondo non pensa, e sino alla visione, e alla quasi follia alle « volte: ma la vita interna segreta dell'anima mia, della mia testa, nessuno « la sa, nessuno può saperla: ne lascerò scritte alcune pagine; ma chi le « leggerà nel futuro, quand'io non vivrò, le crederà opera d'arte, lavoro « d'intelletto al solito, e questo è pensiero amaro » (p. 312). Ebbene, quelle « alcune pagine » il Mazzini poi, di proposito, non le scrisse; però ce ne ha lasciato un prezioso equivalente in coteste lettere, che contengono la più ricca, colorita e sincera storia di quella sua « vita interna segreta », che altri, con l'aiuto dell'*Epistolario*, potrà poi compiutamente ritessere e svelare.

EM. B.

GIACOMO BARZELLOTTI. — *Dal Rinascimento al Risorgimento.* — Palermo, R. Sandron, 1904 (16°, pp. XIV-403).

Poche volte come leggendo questi *Saggi* ho sentito l'utilità e la sicurezza del metodo che propugna il nostro *Giornale* e l'efficacia pedagogica di esso. Il B. lamenta l'aridità della nostra critica, che ha irrigidito le menti dei giovani, ha spento in loro ogni sentimento del bello, gli ha fatti scordare ogni « disciplina del bene scrivere ». Certo non pochi de' giovani nostri scrivono male, sgrammaticano anzi qualche volta; ma non so in verità quanto li addestrerebbe alla conquista dell'*espressione* il consiglio che porge loro il Barzellotti. Gli argomenti ch'essi avrebbero a saggiare sono dunque i « problemi di psicologia del nostro carattere nazionale »: perchè « l'arti- « fizio rettorico e il difetto di spontaneità viva e vera penetrano a mano a « mano sempre più nella nostra letteratura » e « la falsano tutta »? o se non tutta, almeno la prosa. Perchè...? ma è inutile accennare qui quali siano

cotesti argomenti, quando si è intimamente persuasi che peggior consiglio alla gioventù non si potrebbe proprio dare. Sì, un' « afa opprimente di bi- « zantinismo politico e di sofistica parlamentare » affoga tra noi « ogni « moto di pensiero », ma quando i giovani si mettessero, senza la maturità che viene dalla paziente preparazione storica e dalla lunga meditazione filosofica, allo sbaraglio di tali problemi, si perderebbero in bizantinerie peggiori non solo di quelle in che si smarriscono quotidianamente i nostri rappresentanti, ma delle stesse in che s'impelagò la critica nostra a' tempi ch'ogni ciancia pareva lecita, se la si fosse potuta far passare sotto il nome di estetica.

Nessun ragionamento, per arguto o per elegante che possa parere, ha valore se non derivi la sua ragione di essere dai fatti positivamente accertati, e quando, ad esempio, il B. scrive una pagina (p. 207) per difendersi da « gli infiniti filistei » ch'egli teme gli si abbiano a sollevar contro per aver osato d'asserire che Francesco Domenico Guerrazzi si scaldò spesso a freddo e declamò molto, francamente, egli perde il suo tempo. Il D'Ancona, che non vede coteste legioni di credenti nella grandezza d' uno scrittore solo perchè fu in prigione, ha già asseverato la stessa cosa persino in un *Manuale* che corre per tutte le scuole.

Ma anche la critica storica s'accorda volentieri con il Barzellotti quando afferma la sostanziale povertà della nostra prosa e cerca di spiegarne le cause. Mancò a noi per un complesso di ragioni che piace di veder sottilmente indagate, quella vita interiore dello spirito che sola produce la prosa possente, e certo se filosofia e morale non fossero state per lunghi secoli privilegio del clero; se Tommaso d'Aquino e gli scolastici dietro a lui avessero potuto scaltrire il volgare alla rappresentazione del loro pensiero, sottile sempre, profondo spesso; se mal paghi d'una religiosità tutta formale avessimo abituato l'anima nostra a ripiegarsi sopra sè stessa e dall'esame di sè attingere il vigore alle proprie credenze, certo, non ostante il Rinascimento, la prosa nostra sarebbe riuscita più viva, più mossa, più penetrativa che non fu. Non ostante, dico, il Rinascimento, quantunque l'azione di esso non mi paia per questa parte così dannosa come il B. ama di credere. Che se esso dispose l'anima nostra alla ricerca affannosa della sola espressione, quasi che alla potenza dell'espressione non sia necessità imprescindibile l'aver dentro a sè un mondo da rappresentare e questo analizzar a parte a parte, illuminarlo della luce della meditazione, riscaldarlo della fiamma del sentimento, resta a vedere se cotesto particolare atteggiamento non sia adesso derivato da attitudini peculiari della gente nostra e da quelle mancanze che sopra dicevamo, piuttosto che esso abbia generato quelle mancanze. E poichè così giustamente si ammira tanto la letteratura del trecento, resta anche a vedere se le forme in che essa si era così efficacemente adagiata non fossero già in sul finire del secolo come esaurite, sì che senza vigoroso innesto nulla di buono oramai si potesse con esse produrre. Come vuol essere indagato perchè cotesto innesto che portò nella poesia frutti così meravigliosi, non abbia invece, supposto che abbia, nella prosa generato se non fiori e verzura con di molte frasche. Il criterio estetico che presedè alle scritture di poesia e di prosa fu nel fondo lo stesso, l'imi-

tazione: ma la poesia nostra è suscettiva di ricevere in sè forme imitate da un'altra letteratura più che la prosa non comporti?, e questa, a riuscir vigorosa, ha più di bisogno di rimaner intimamente paesana, così che parola e costrutto siano attinti al linguaggio che è nostro e solo da esso?

Domande e dubbi si affollano alla mente di chi si soffermi appena su problemi di così sottile natura, ed è bene gli abbia dal Bonghi ripresi un uomo avvezzo per l'indole degli studi suoi all'analisi psicologica, anche se l'abitudine dell'astrarre e quel non dico disprezzo ma poco conto per l'accertamento minuto dei fatti, che con tale abitudine così spesso e così volentieri s'accompagna, anche se cotesti abiti mentali inducano ad affermazioni che a noi paiono esagerate o che per lo meno non ci sapremmo indurre ad accettare senza più lungo discorso e più sicura dimostrazione.

Del resto che la bontà dello scrivere sia frutto in gran parte della vigoria del pensiero, lo prova meglio d'ogni altro il B. stesso, chi confronti il suo primo saggio su *La letteratura e la rivoluzione in Italia avanti e dopo il 1848 e 49*, che risente ancora di tutte le incertezze giovanili, con quello su *L'idea religiosa negli uomini di Stato del Risorgimento*, che lo scrittore ha composto nella piena maturità del suo ingegno. La più sicura padronanza della materia e l'alito del ripiegar la mente sul problema che studia, conferisce lucentezza e signorilità all'espressione, anche se il saggio non appaia per ogni parte compiuto. Sostanzialmente vera la tesi che il B. si propone di dimostrare, ma troppo pochi anche gli uomini ch'egli studia e solo il Minghetti colto nella sua interezza. Fa specie inoltre che ove si discorre della religione degli uomini nostri di stato, sia appena fatto il nome di chi illuminò della luce delle sue credenze religiose ogni pensiero, ogni scritto, ogni cosa sua, del sentimento religioso scaldò tutte le instituzioni cui tentò di dar vita, le quali anzi dalla fede di lui paiono attingere le ragioni prime del proprio essere. Or quanto di questo lume e di questo ardore del Mazzini si riflettè almeno su quei nostri uomini di stato che salirono al governo dalla piazza?

Il saggio è notevole anche per ciò, ch'esso è come l'anello di congiunzione della prima con la seconda parte del libro, così che in questo si studî « la « fisionomia dello spirito italiano ne' due suoi aspetti che ce lo rendono in- « tero: nel suo modo di concepire e di sentire il divino, la vita e le cose « del mondo morale, e nell'interpretazione che esso ne ha dato per mezzo « della letteratura e dell'arte ». E poichè il Papato è la più antica e, ahimè!, forse la più salda delle instituzioni italiane, è logico il B. cerchi quanto di esso si trovi rappresentato in quella che è bene la sua più grande chiesa e il suo più solenne monumento. Chè San Pietro par realmente l'espressione della storia del Papato dal Concilio di Trento in poi, petrificazione d'un gran pensiero e di una volontà risoluta di dominio, di un nuovo atteggiarsi del sentimento e della coscienza. È una di quella poche opere veramente rappresentative che il genio di alcune età crea a perennare sè stesso nel tempo più lontano; ma appunto perciò chi ne voglia comprendere il concetto informatore lo ha a studiare a parte a parte in ciascuno degli elementi in che si è concretato. Il rinnovamento della vita religiosa italiana non era stato possibile se non ne' limiti e sotto la direzione e secondo gli intenti

della Chiesa alleata con lo Stato. Quel tanto di paganesimo ch'era già congenito e tradizionale alla coscienza della nazione, e che il Rinascimento aveva rinfocolato e rinsaldato in essa, portava pure per tale via. La grande originalità era mancata a noi in religione come ci era mancata nell'arte e chi l'avesse voluta tentare avrebbe logicamente e fatalmente dovuto uscire dal seno della Chiesa. I miracoli del francescanesimo non erano più possibili, come del resto non sarebbe stata più possibile nel papato tanta virtù e tanta sapienza da lasciar crescere prima, disciplinare ed incanalare poi una forza così spontanea, così viva e così operosa come quella della religione francescana. Noi che avevamo creato questa avevamo anche fatto quello, perchè in conclusione il grande creatore di ogni energia, comunque si manifesti, è il popolo.

Fra Paolo Sarpi poteva rimpiangere che fosse così e può rimpiangerlo ora fra Raffaele Mariano; chi studia i fenomeni religiosi senza pregiudizî di confessione s'accorda questa volta più volentieri con il Barzellotti e con quanti altri storici hanno sostenuto tale tesi. Il Papato può avere avuto molte colpe, ma quella d'essere stato la causa prima del nostro sviamento religioso e morale non l'ha proprio. Il Cristianesimo se voleva vivere e vigoreggiare fra noi doveva adattarsi all'indole, alla mentalità, alle tradizioni etniche del popolo nostro. L'espressione di questo adattamento storico è appunto il Papato.

U. C.

ANNUNZI ANALITICI.

Francesco Luigi Mannucci. — *La cronaca di Jacopo da Varagine.* — Genova, a cura del Municipio, 1904 [La storiografia medievale esce alquanto dalla competenza nostra: tuttavia non vogliamo passare quest'opuscolo sotto silenzio perchè il M. vi studia il *Chronicon civitatis januensis* del celebre autore della *Leggenda aurea* con l'intento di trarne luce che rischiari la coltura genovese del sec. XIII. In fondo, poi, non ne ricava gran che, ma ha almeno il buon senso di riconoscere che se la coltura medievale della Liguria non fu addirittura così meschina come riteneva il Burckhardt, è ingiusto paragonarla a quella di altre parti d'Italia, maggiormente inclinate agli studî, come miravano a mostrare le esagerazioni apologetiche di qualche erudito locale. Il *Chronicon* di Jacopo da Varazze è esaminato dal M. sui testi a penna e non già nell'edizione monca che ne diede il Muratori; quindi è posto in chiaro il suo carattere d'opera enciclopedica non dissimile dallo *Speculum* del Beauvais, ne sono indagate le fonti, son passate in rassegna le principali leggende che vi si narrano, tra le quali interessante quella sulla origine favolosa di Genova e sulle fantastiche etimologie di quel nome. Sebbene Jacopo sembri al M. « il primo, se non l'unico rappresentante in « Genova, durante il sec. XIII, di una cultura, che dopo la sua venuta, può

« cominciarsi a dire locale », egli non esita a definire il *Chronicon* come « la scrittura di un monaco che agli scopi ecclesiastici imprescindibili dal « suo ministero e alla scienza della scuola subordinò la scienza storica », sicchè la sua è « una scrittura ibrida, che da un canto può dirsi un inutile « trattato di morale civile, da un altro un malfatto epitome dei Caffari, ver- « niciato di erudizione e di superstizione medievale ». Oltrechè inesperienza di giovine e certo modo alquanto spiccio ed arrogante di critica, tutto il presente lavoro accusa frettolosità, nella sostanza e nella forma. Speriamo sia migliore il libro del medesimo M. che studia la coltura generale romanza di quel periodo, indugiandosi su *L'anonimo genovese e la sua raccolta di rime*. Quel libro riguarda i nostri studî direttamente, e però ne sarà qui discorso con la debita cura ed estensione].

Rocco Murari. — *Dante e Boezio*. Contributo allo studio delle fonti dantesche. — Bologna, Zanichelli, 1905 [Da molto tempo il prof. Murari ha preso in considerazione i rapporti del pensiero di Dante con alcune sue fonti medievali, e noi medesimi pubblicammo già in questo *Giornale*, 34, 98 sgg. un suo scritto concernente il *Liber de causis*. Anzi che uscisse la prima serie dei dotti *Studies* del Moore, il nostro critico aveva dato opera ad indagare l'influsso esercitato su Dante da Boezio e ne aveva porto contezza in una serie di articoli inseriti nel *Giornale Dantesco* (ann. III, V e VII). Infervorato negli studî boeziani, egli ora ha ampliato grandemente quegli studî ed ha loro premesso un lavoro esteso e minuto, che riguarda la vita di Boezio, la leggenda onde fu circondato, le opere di lui, la sua fortuna sino allo scorcio del sec. XIII. Come premessa alla considerazione dei rapporti ideali fra Boezio e Dante, questo lunghissimo discorso è certamente alquanto sproporzionato; ma vale come studio a sè, ed è pregevole per ricchezza di dati di fatto, per minuziosa accuratezza e per critica sensata. Trattandosi d'uno scrittore del VI secolo, non è questo il luogo acconcio a discorrerne con diffusione; accenneremo solo che il M. sostiene la cristianità di Boezio e l'autenticità delle sue opere teologiche, accordandosi compiutamente nelle conclusioni del p. Semeria, *Il cristianesimo di Severino Boezio rivendicato*, Roma, 1900. Buono e in qualche parte originale il capitolo sugli influssi esercitati nel medioevo dal pensiero boeziano. Quel capitolo collega la prima parte del libro con la seconda, giacchè pochi scrittori medievali attinsero a quella fonte così largamente come Dante, se colpisce nel segno il M. co' suoi riscontri. È prudente il fare questa riserva perchè in realtà si tratta spesse volte di concetti che non appartennero punto in proprio all'autore della *Consolatio*, ed è questa forse la ragione per cui i predecessori del M. nello studio di questo soggetto ridussero a molti meno i luoghi nei quali il poeta nostro avrebbe ricorso all'antico filosofo. Il M. raggruppa in alcuni centri le analogie fra i due scrittori e tratta quei temi con grande larghezza. Questi centri sono: 1°, la presentazione scenica di Beatrice nella *Commedia* confrontata con quella della Filosofia nella *Consolatio*; 2°, il modo d'intendere la Fortuna ed il Fato: 3°, la teoria del libero arbitrio; 4°, la preghiera boeziana nella *Consolatio*, L. III, ed i riflessi di essa nella *Commedia*; 5°, la nobiltà nella *Consolatio* e nel *Convivio*. Seguono in un ultimo capitolo i raffronti minori, che non possono essere richiamati a ve-

runo dei suddetti centri. Tutta la trattazione pecca alquanto di prolissità, ma è innegabilmente dotta e potrà riuscire utile anche all'infuori del confronto fra i due così diversi scrittori. La stampa poteva riuscire più corretta].

Ugo Pedrazzoli. — *La sfortuna d'un bel verso della Div. Commedia.* — Roma, 1904. — Idem. — *Monarchia, pontificato e pochi versi ribelli della Div. Commedia*, — Roma, Casa editrice italiana, 1905 [L'A., che occupa nel nostro esercito un posto elevatissimo, chiama *ricreazioni dantesche* questi due opuscoli, ai quali non difetta certa soldatesca baldanza, che non spiace. E siccome è cosa ben rara che torni al vital nutrimento della poesia dantesca un maggior generale d'artiglieria, e siccome piace anche il constatare che non solamente egli legge Dante, ma tien dietro alla meglio anche a quella gran produzione critica ed esegetica che intorno all'Alighieri s'affolta, ci sembra s'imponga alla simpatia degli studiosi codesto dilettante di buon genere. Dei due opuscoli, il primo è d'assai superiore al secondo. Il P. vi discute il significato preciso del v. 3, C. XV, del *Purg.*, « Che sempre « a guisa di fanciullo scherza », riferito alla *spera* del sole, o meglio al cielo del sole. A molti il paragone parve, non solo piccino, ma improprio e sconveniente. Suppone l'A. che Dante abbia voluto dire tutt'altra cosa da quel che di solito credesi, e movendo dal presupposto che secondo lui il sole « non fa che ricevere la trina luce divina e riverberarla sugli uomini », quasi fosse un colossale specchio, ritiene che con l'imagine del fanciullo abbia inteso alludere a quel giuoco puerile che si chiama il guizzasole, l'illuminello o la gibigiana. Consiste quel giuoco nel dirigere variamente all'intorno i raggi solari riflessi in uno specchietto: ugualmente « la spera « solare, girando sull'asse, muta l'inclinazione del suo specchio e percuote « successivamente coi raggi della divina luce le varie regioni della terra ». La spiegazione non manca d'una certa ingegnosità. — Meno felice ci sembrò il secondo e più esteso opuscolo, ov'è trattata materia ardua, per vero non molto acconcia a *ricreare* nessuno. Il P. quivi parte dal concetto che pur essendo la *Commedia* polisensa, il significato politico ha in essa la importanza massima. Con quest'idea in capo, che sino ad un certo punto non è falsa, prende a studiare il canto primo dell'*Inferno*, da lui riguardato come la chiave del poema e di quel canto affronta i problemi ormai così triti delle fiere, del *piè fermo*, di Virgilio e della sua apparizione, del veltro. Nel veltro vede « un pontefice indeterminato per famiglia, per il tempo e « per il luogo di nascita », crede che il « tra feltro e feltro » accenni alla « veste propria dei pastori,... che può bene individuare i biblici e poetici « guardiani delle gregge ». Quindi il discusso verso significherebbe, « la sua famiglia sarà tra pastore e pastore, tra i pastori delle gregge di Cristo ». Il qual significato accostasi dal P. al *rocco* dell'arcivescovo di Ravenna (*Purgatorio*, XXIV, 30), che sarebbe pure « il feltro usato dai pastori », di cui il poeta si servirebbe « per distinguere dagli altri i pastori zelanti e cari« tatevoli ». Tuttociò va incontro a molte e gravi obiezioni. Finalmente, obbedendo sempre all'idea della finalità politica del poema, vuol dare il P. un'interpretazione politica alle parole oscurissime fatte pronunciare da Pluto. Accostandosi al Rossetti, sostiene che nel tormentatissimo verso s'è voluto « con frase rovente sfregiare il papa », dicendo: « Papae Satan, Papae Satan

« aleph (est) », cioè in lingua nostra: « Del papa Satana, del papa Satana « è l'alfa, è il principio, l'origine », o in altri termini *il papa* (s' intende il papa corrotto, non il papa vicario di Cristo) *è figlio del diavolo*. Perchè poi Pluto facesse così a bruciapelo quella dichiarazione, il bravo generale non ce lo dice, e molto meno dice perchè Virgilio, che doveva trovare quella sentenza verissima, gli imponesse di tacere, gratificandolo della designazione poco lusinghiera di « maledetto lupo »].

Giulio Bertoni ed Emilio P. Vicini. — *Gli studî di grammatica e la rinascenza a Modena, con appendice di documenti.* — Modena, tip. Vincenzi, 1905 [Estratto dagli *Atti e Memorie della R. Deputazione di storia patria per le provincie modenesi*. Siamo ormai avvezzi a trovar accostati questi due nomi in lavori documentati di varió genere, più specialmente riferentisi alla storia dell'antica arte modenese. I nuovi copiosi documenti che ora si pubblicano ed illustrano togliendoli dagli archivî di Modena, segnatamente da quello del Comune e dal notarile, vanno dal 1293 al 1561 e gettano luce sulla storia dell'insegnamento laico ed ecclesiastico fiorito all'ombra della Ghirlandina e conseguentemente pure della coltura ivi svoltasi. L'illustrazione può dirsi, per ogni lato, egregia. Le figure meglio chiarite son quelle degli insegnanti e letterati del secolo XV avanzato e degli inizî del XVI, tra le quali emergono Paganino Mazzoni, il Tribraco, Niccolò Quattrofrati, Giammaria Parenti, Bartolomeo Prignani Paganelli, Dionigi Trimbocchi. Dei maestri più tardi notiamo Filippo Valentini e Carlo Sigonio. Meno copiose, ma non meno interessanti, sono le notizie date intorno a grammatici del Dugento e del Trecento. Non mancano brevi inventarî dei loro codici. A guisa d'introduzione si accenna (e in questa parte crediamo che la fatica esclusiva sia stata del Bertoni) ai più antichi vestigi letterarî medievali in Modena, movendo dal celebre canto delle scolte modenesi, e su quasi tutti quei testi, così di passata e senza veruna pretensione, si suggeriscono chiose storiche ed esegetiche].

Adolfo Levi. — *Le poesie latine e italiane di Malatesta Ariosti.* — Firenze, Bemporad, 1904 [Di una parte di questo lavoro già edita dal Levi per nozze (cioè di quella ove si descrive in base al libro delle *Riformagioni* di Reggio Emilia la rappresentazione allegorica fatta eseguire da M. A. per la venuta in Reggio di Borso d'Este nel 1453) fu data notizia a suo tempo in questo *Giornale*, 36, 163. Ora il L. ha voluto darci sull'Ariosti, se non una monografia critica, almeno un' esauriente raccolta di tutte le notizie che si hanno sulla vita di quel poco noto antenato di m. Lodovico, sui suoi manoscritti e su ogni cosa che lo riguardi. Di ciò va dato sincero plauso al L., il quale ha trovato così un'occasione propizia per raccogliere in un solo volumetto tutto quel poco che dell' umanista ferrarese ci pervenne. Certo egli ha ragione di non attribuire al suo autore un merito maggiore di quello che spetti ad uno dei tanti scrittori di versi latini del '400. Perciò nessuno si lagnerà che i distici dell'Ariosti vengano dati alle stampe senza corredo di note e di richiami ai varî autori latini, a cui il mediocre poeta attinge continuamente forma ed idea: al più potrà alcuno desiderare brevi raffronti con altri poeti latini del '400 che hanno coll'Ariosti, per quanto ci sembra, qualche affinità per gli argomenti trattati. Del resto, se qualche guizzo di

originalità, di brio e quasi direi di *humour*, si nota negli scritti dell'Ariosti, esso brilla certamente nelle poche lettere in volgare che il L. riferisce narrando la vita di lui. I versi italiani invece, i quali, esclusi quelli già noti della rappresentazione allegorica, si riducono tutti ad un epitalamio in terza rima, non escono, come i latini, dal limite di quella mediocrità che è comune ad un gran numero di quattrocentisti].

Mario Aglietti. — *Rime giocose edite ed inedite d'un umorista fiorentino del secolo XVII.* — Firenze, Luigi Bertelli, 1904 [Prima il Fanfani, nella vuotaggine della sua critica di parole, poi, meglio, il Belloni, con altri e più severi criterî, hanno discorso dei numerosi poeti burleschi toscani del nostro Seicento. Di taluni fra essi s'occupò con particolare amore e coscienziosità l'Arlia; ma in questo campo resta ancora agli storici della letteratura, non pure da spigolare, ma da mietere, tanto è vero che l'Aglietti ha intrapreso col coraggioso editore Bertelli una « piccola biblioteca di poeti giocosi « italiani ignoti, dimenticati o mal noti ». Il primo volume di questa *biblioteca* contiene le poche rime giocose di Pier Salvetti di Salvetto, un pretoccolo fiorentino nato nel 1609 e morto nel 1652, brutto, anzi deforme, ma d'ingegno arguto e d'umore sollazzevole, sì che i concittadini suoi ne tennero a memoria per lungo tempo le facezie e gli epigrammi. La sottile suppellettile delle rime di lui era sinora sparsa in pubblicazioni diverse, ed è bene l'averla oggi raccolta, giacchè in essa non vogliono solamente esser notate le forme vive della parlata fiorentina, ma più specialmente i numerosi accenni a particolari storici. Questi sono dall'A. illustrati con ottima informazione; i testi sono da lui porti dopo accurata collazione degli autografi ed apografi; precedono notizie biografiche esatte ed una valutazione sobria, ma sensata, del valore letterario del poeta. Grande davvero questo valore non è, ma di tra la folla dei bernieschi toscani del Seicento il Salvetti pur si segnala per essersi tenuto quasi immune dai doppî sensi sconci, che in codesto genere di poesie imperversano stucchevolmente, e per aver con predilezione e non senza qualche maestria usata la forma polimetra, resa gradita dall'esempio illustre del Redi. Punta di satira è specialmente nel *Grillo* e nel *Soldato poltrone*, le uniche due poesie rilevanti del Salvetti. Il componimento intitolato *Cecco Bimbi* ha il merito di rammentarci un tipo non molto conosciuto della commedia dell'arte fiorentina nel Seicento. Tra le poesie raccolte nel volume due sole l'A. ne dà, non senza lodevole cautela, per inedite, il *Lamento dei gesuiti* e l'*Amante bagnato da bella donna*].

Omero Pierini. — *Confessione amorosa della bella penitente.* — Fano, tip. Cooperativa, 1904 [Questa satira anonima del sec. XVII, in cui si mettono in burla i vizî della letteratura del tempo, meritava anzitutto di essere edita completamente e poi voleva altra illustrazione che l'A. non ci ha data. Tutto ciò che egli dice sulla natura del secentismo, oltre che non essere in armonia col portato degli ultimi studî sull'argomento, è così generico e comune che appena si adatterebbe ad un testo scolastico di qualche anno fa. Del resto qui che ci ha da fare ciò? Meglio assai era studiarsi di ricollegare la fatica dell'anonimo modenese ad altre satire che già si conoscono composte nel '600 contro il così detto secentismo. Sarebbe stato un contri-

buto adatto alla storia della reazione al mal gusto di quel secolo, reazione già nota in parte, ma che attende e merita nuova luce. Il P. accenna di sfuggita alla nota satira di Salvator Rosa e sta bene: qualcosa però di molto più affine per contenuto, per stile, per metrica alla canzone dell'anonimo, scrisse lo Stigliani per far la caricatura dello stile del Marini, le esagerazioni del quale egli aveva già messe in ridicolo nell'*Occhiale*. Ancora: più che le considerazioni sui vizî dell'oratoria sacra del '600 e gli esempî addotti di metafore strampalate di predicatori (che non hanno davvero troppa relazione col tema) interessava un'analisi della satira da lui trovata, nella quale si fosse posto in rilievo quali fra i difetti dell'arte del tempo l'anonimo segnala e quali no, badando anche da quale criterio l'autore si lasci guidare nella sua critica. Lo Stigliani, ad es., critica spesso per passione e per odio personale, e scopre difetti là dove noi non ne vediamo. Pirro (e non Pio) Schettini invece — che è tutt'altro che un marinista, come l'A. vorrebbe — moveva contro al marinismo attenendosi al modello del Petrarca. Aguzzi quindi l'A. l'occhio nel componimento da lui segnalato ed osservi, dia rilievo a fatti e tendenze, riconnetta le osservazioni sue con quel che è già noto e non ripeta sopratutto].

Benedetto Croce. — *Leggende napoletane*. Serie prima. — Napoli, Vito Morano, 1905 [Fa parte questo volumetto d'una nuova collezioncella, in cui l'editore Vito Morano si propone di ristampare scritti divenuti rari o che, per altro motivo, sogliono essere poco accessibili. Vi ha dato già luogo al *Viaggio elettorale* del De Sanctis, alla *Protesta* del Settembrini, ad una fiaba stravagante di quel bizzarrissimo ingegno che fu V. Imbriani, intitolata *Mastr' Impicca*. Le *Leggende napoletane* del Croce comparvero già alla spicciolata in quella *Napoli nobilissima*, ch' egli ha con tanto slancio patriottico di buona lega lanciata e resa fiorente. Sono quattro ed alla topografia napoletana tutte quattro si riattaccano. Quella intitolata *Il pozzo di Santa Lucia* non può avere per i lettori nostri alcun interesse. Non così le altre. « La piazza dei Gerolomini, sulla quale spiega la sua decorosa fac« ciata la chiesa dei Padri dell'Oratorio, ha, all'estremità del suo lato occi« dentale, il palazzo che fu di Giambattista Manso, marchese di Villa, e che « Torquato Tasso frequentava; sul lato opposto, la casa che Giambattista « Vico tolse in fitto quando si ammogliò e in cui visse per circa un ven« tennio in soave compagnia con la consorte analfabeta, Caterina Destito; e « di contro alla chiesa, l'edifizio, ora seminario arcivescovile suburbano e un « tempo conservatorio dei poveri di Gesù Cristo, dal quale uscì, gloria su« prema, Giambattista Pergolesi » (p. 43). Di lui s'occupa il Cr. per mostrare falsa e di origine probabilmente letteraria romantica la tradizione, che il candido Florimo ripetè come autentica, degli amori contrastati del grande musicista con Maria Spinelli, che sarebbero stati cagione della sua morte prematura. Nello scritto *I ricordi della regina Giovanna a Napoli*, il C., dando, tra l'altro, indicazioni sulla fortuna che la figura di Giovanna I d'Angiò s'ebbe nella letteratura italiana ed in quelle straniere, offre un ottimo complemento al noto opuscolo di Gaetano Amalfi, *La regina Giovanna nella tradizione*, Napoli, 1892. In special guisa interessante è lo studietto su *L'arca di S. Eligio e la leggenda della giustizia esemplare*. Il Sum-

monte ed i Corona attribuiscono alla regina Isabella d'Aragona una giustizia molto sommaria: saputo che un feudatario aveva astretta una vassalla repugnante alle proprie voglie, minacciando la vita de' suoi cari, essa gli avrebbe ordinato di sposarla e poi lo avrebbe subito fatto decapitare. Il Cr. scompone la leggenda, che fu messa anche in romanzo dal Dumas, nei suoi due motivi fondamentali, e allega dell'uno (« la grazia concessa a prezzo « d'onore ») e dell'altro (il colpevole costretto a sposare la donna e poi giustiziato) copiosi riscontri nella novellistica indigena e forestiera].

Vittorio Amedeo Arullani. — *Nella scia dantesca.* Alcuni oltretomba posteriori alla *Divina Commedia.* — Alba, tip. Sineo, 1905 [Il bizzarro titolo di quest'opuscolo è dovuto forse a reminiscenza dell'imagine dantesca con che principia il C. II del *Paradiso.* Ivi il poeta paragona, com'è noto, la terza cantica a « legno che cantando varca » ed ammonisce i lettori a servare « per l'alto sale » il suo « solco », perchè, perdendo lui, rimarrebbero « smarriti ». L'A., peraltro, facendo propria l'imagine di Dante, parla di tutt'altra cosa. Egli, considerando la *Commedia* come « tipica e genial de- « scrizione di un fantastico viaggio » nei regni d'oltretomba, intende di « studiare il modo come variamente, ma *con ispirazione sempre più o meno* « *dantesca*, la leggenda d'oltretomba fu da diversi scrittori e in diversi tempi « immaginata e sentita ». L'intenzione non sarebbe stata cattiva; ma conveniva saper fare le debite distinzioni e non procedere a vanvera, come procede, con superficialità che aumenta, anzichè scemare, ne' suoi lavori, il volonteroso Arullani. Bisognava, anzitutto, fissare ben bene quali fantasie relative all'oltretomba risalgano veramente a reminiscenze di Dante e quali no. L'A. ha messo tutto a rifascio, senza curarsi di far distinzioni. Così, mentre ha ragione nel ravvisare influsso dantesco (chi, del resto, lo ignorava?) nei *Trionfi*, nell'*Amorosa visione*, nel *Quadriregio*; ha torto richiamando alla medesima fonte il cap. 26 dei *Fioretti di S. Francesco*, che ha impronte manifeste di visioni predantesche, e la novella boccaccesca di Nastagio degli Onesti, nonchè l'analogo esempio del Passavanti, che hanno sorgenti conosciute, assai lontane da Dante (vedasi l'articolo del Neilson, *The purgatory of cruel beauties*, in *Romania*, 29, 85 sgg.). Nel Quattrocento considera solo, ed è meno male, il poemetto in ottave di Girolamo Benivieni; nel Cinquecento il viaggio di Astolfo del *Furioso* e gli oltretomba del Tasso. Migliore, passando al Seicento, l'esame dei canti XI e XII del *Catorcio d'Anghiari* di Federico Nomi, ove sono descritti l'inferno e l'eliso. Ma perchè trattenersi sull'uso che fa il Leopardi dell'oltretomba in alcuni dialoghi e nei *Paralipomeni*, quando in quei testi le reminiscenze di Dante difettano del tutto? Perchè accostare irriverentemente a Dante gli scherzi satirici sul mondo di là di Angelo Brofferio e la bizzarra fantasticheria di Ferdinando Russo? E siccome, in un capitoletto, l'A. parla di Victor Hugo e perciò esce dall'Italia, non gli è venuto il sospetto che di rappresentazioni dell'oltretomba presso gli stranieri, alcune direttamente inspirate dal poeta nostro, ve ne sono a dozzine? Tanta deficenza di criterio critico fa dispiacere in un uomo che ha innegabile amore agli studî e certa vivezza di senso estetico. Volumi come questo, a parer nostro, non giovano a nulla. Più infelice di tutto il capitoletto finale, su *Dante e il Manzoni*, che esce

dal soggetto interamente. L'A. crede che il Manzoni ammirasse Dante; s'industria a trovare reminiscenze dantesche nelle opere del grande lombardo; instituisce persino (ahimè!) un paragone fra i due. Ignaro e incurante, come egli è quasi sempre, di ciò che la critica ha fatto prima di lui, egli non si è avveduto che lo stesso soggetto, con ben altra preparazione e venendo a conclusioni in parte opposte alle sue, trattò P. Bellezza nel nostro *Giorn.* 39, 349].

Ernesto Masi. — *Nell'Ottocento.* Idee e figure del sec. XIX. — Milano, Treves, 1905 [Il Masi, che ha tante benemerenze rispetto alla storia del secolo XVIII, tratteggia in questo volume figure e momenti storici del sec. XIX con arte di simpatico e lucido divulgatore, con vivace bonarietà d'uomo sperimentato. Con pochi ritocchi questi scritti ricompaiono qui come erano disseminati in giornali e riviste, ma, nel tutt'insieme, son tali da rappresentare felicemente buona parte dell'Ottocento. Nei fatti non recano novità, ma per lo più, movendo da qualche buon libro recente, ricamano intorno considerazioni diverse sugli avvenimenti o sugli uomini, che per opera di altri furono messi in luce. Trattasi quasi sempre di politica, e però d'un soggetto che è estraneo al programma nostro; ma non taceremo perciò che nel discorrere di politica il M. palesa larghezza d'idee ed arguta temperanza di giudizio, nonchè maestria non comune nell'abbozzare macchiette e nel presentare situazioni. V'ha qui dentro l'uomo che non pure ha letto ed ha studiato molto, ma che seppe anche vivere, e vivere con gli occhi bene aperti. Diletto ed istruzione dalla lettura di questo libro ritrarranno certo tutti ed esso gioverà fors'anche a raddrizzare alcune idee ed a dissipare qualche preconcetto. — Di storia letteraria ben poco vi si parla. Nel saggio intitolato *L'anno terribile*, che è tutto volto ad avvenimenti di Francia, i lettori nostri rinverranno alcune idee sulla fortuna del romanzo storico in Europa; ma sono idee gettate là di passata, senza insistervi di proposito. La sezione del libro intitolata *Storici, filosofi, rmanzieri* si trattiene su Ferdinando Gregorovius, su Leone Tolstoi, su Aristide Gabelli, su Emilio Zola; ma, a dir vero, codesti articoli occasionali potevano rimanere senza danno nei periodici onde furono tratti. Il M., che a pp. 247-48 di questo libro fa alcune giuste osservazioni sul vantaggio che i giornali ebbero nelle nostre consuetudini letterarie, nello sfranchire la prosa italiana avvicinandola al popolo, ha innegabili attitudini di buon giornalista. Tuttavia meglio di noi egli sa che non tutto quello che costituisce un felice ed opportuno ed efficace articolo di giornale può essere saggiamente riprodotto in un volume. Invece assai opportuna ci sembra la riproduzione dei due scritti con che il libro s'apre: il secondo di essi riguarda esclusivamente Vittorio Alfieri; il primo lo concerne preponderantemente. Al secondo studio, *V. Alfieri e la critica*, accennò già il Bertana in questo *Giornale*, 45, 91, giacchè esso toglie appunto le mosse dal libro del Bertana sull'Alfieri e con analisi sottile ed acuta ne esamina i risultamenti. A parer nostro, è la cosa migliore di tutto il volume del M., tantochè a nessuno degli studiosi dell'Astigiano sarà lecito l'ignorarla. Veramente con l'Ottocento l'Alfieri ha poco da fare, se badiamo alla pura cronologia; ma il M. lo considera come precursore d'atteggiamenti spirituali che nel secolo passato prevalsero, ed in ciò ha piena ragione].

Giovanni Trischitta. — *Storia ed estetica delle « Ultime lettere di Jacopo « Ortis » di N. U. Foscolo.* — Messina, V. Muglia, 1905 [Dice il T. che la critica moderna non ha peranco dato sull' « opera giovanile del Foscolo..... « un saggio completo che la scrutasse al di dentro » (p. 107), e da quel che aggiunge subito appresso è facile l'arguire l'opinione sua d'averlo dato lui. Ora, che vi si sia adoperato con impegno, non si può negare, che nella parte estetica, o per dir meglio psicologica, del suo opuscolo, abbia qualche osservazione calzante, si può anche ammettere; ma nell'insieme il lavoro è alquanto meschinello, poco profondo e senza novità. Per la critica estetica difettano ancora all'A. preparazione ed attitudine; nella parte storica non fa che riassumere, non sempre chiaramente, quel che altri hanno detto. Le parole e lo stile non sempre gli servono a ridare esattamente il pensiero, sicchè cade in espressioni vuote ed inadeguate come la seguente, con cui crede di definire il romanzo: « un dramma collettivo, vero interprete dei « tempi, in un dramma individuale » (p. 63), ovvero in modi di dire improprî e scorretti, come « disfarsi dei suoi giorni » (p. 69) per « togliersi la vita », « corrispondersi » per « carteggiare » (p. 17), « in delle lettere » (p. 68) per « in certe lettere » ecc. C' imbattiamo anche in periodi come questo: « Il « Foscolo ha steso per via di lettere il suo romanzo, *oltre perchè tale si « era* la forma del primo abbozzo, per ubbidire a una moda dei tempi » (p. 83). Non è soverchia esigenza il pretendere che chiunque si accinga a far della critica, sia storica, sia estetica, impari anzitutto a scrivere. Nella *Vera storia* crede il T. di ravvisare in Teresa la Pichler, in Giovannina Costanza Monti, in Jacopo il Foscolo medesimo atteggiato alla Werther, in Odoardo un riflesso dell'Alberto wertheriano. Invece nelle *Ultime lettere* Teresa sarebbe Isabella Roncioni con qualche tratto della Arese; Odoardo, pur ritenendo ancora d'Alberto, adombrerebbe il marito della contessa Arese; in Jacopo l'elemento autobiografico si riconosce sempre più predominante; in Lorenzo non è già da ravvisare il Niccolini, ma « un personaggio im- « maginario, nato dallo sdoppiamento del medesimo Foscolo ». L'informazione di studî recenti è nel T. abbastanza ricca, ma non piena. Ci sembra che avrebbe potuto trarre qualche partito, toccando del vero Ortis, da quel che ne disse A. Medin (cfr. *Giornale*, 25, 471). Riguardo alla cognizione che il Foscolo avrebbe avuto del *Werther*, fu danno l'ignorare le ricerche concludenti dello Zschech].

Alessandro Luzio. — *Giuseppe Mazzini.* Conferenza con note e documenti inediti. — Milano, Treves, 1905 [Il 22 giugno di quest' anno cadeva il primo centenario della nascita di Giuseppe Mazzini. Ammiratori da lungo tempo di quel grande intelletto, di quel vigoroso carattere, notammo con vivo compiacimento che alla dignitosa commemorazione dei cittadini si unì anche apertamente il governo, e la seduta di quel giorno alla nostra Camera fu tolta in segno di lutto, ed alle onoranze partecipò il capo e rappresentante della nazione (1). Tutto questo è bello, se anche per

(1) Con decreto del 1° giugno 1905 fu costituita una commissione governativa per curare la stampa nazionale delle opere complete del Mazzini (cfr. *Bollett. dell'Istruzione*, an. 32, p. 1278).

molti tali resipiscenze vengano tardi e non possano far dimenticare l'ostracismo che al grande cospiratore fu dato in altri tempi dai monarchici intransigenti e, quel che è peggio, la calunnia da cui fu perseguitato. Già altre volte, a proposito delle due ultime biografie di lui, una italiana e l'altra inglese, che vennero in luce, accennammo alla importanza grandissima che ha la coltura letteraria nel pensiero filosofico e politico mazziniano (*Giorn.*, 43, 431). Non diverso è il motivo per cui ora annunziamo con soddisfazione questa conferenza del Luzio, che delle conferenze ha tutti i pregi e nessun difetto. Non vi trovi infatti nè enfasi parolaia, nè leggerezza di osservazioni, nè insufficienza di preparazione: vi riscontri invece sintesi serrata e severa, che ha a fondamento, come tutte le cose del L., un gran numero di dati di fatto accuratamente indagati e sottilmente vagliati. Quella « grande anima tragica » ci si profila d'innanzi, disegnata da mano maestra. Ma se la conferenza, esposta consecutivamente in tre città italiane, s'ebbe la più lieta accoglienza, nulla giova meglio a valutarla che il leggerla stampata, giacchè vi guadagna, anzichè perdervi, la ponderatezza dei giudizî del L. e meglio vi si può apprezzare ancora una volta la sua coscienziosità di storico. Giustamente egli afferma che sinora la biografia del Mazzini rimane pur sempre provvisoria, giacchè troppe cose di lui ci sono ignote o malnote, e tali resteranno finchè non s'aprano, rispetto a tutti i periodi della sua vita, gli archivî italiani ed austriaci. Ma dei carteggi sinora pubblicati il L. ha fatto tesoro, e molte lettere pose a profitto inedite sino ad ora e sconosciute, cooperanti esse pure a sfatare quella leggenda che intorno all'illustre genovese s'addensò pervicacemente denigratrice. Al Mazzini letterato dedica l'A. poche parole (pp. 24-25); ma in una delle importanti note che formano l'appendice del volumetto, pubblica una rilevantissima lettera di lui a Giovita Scalvini (pp. 132 sgg.). È una lettera tutta contesta di disegni letterarî, scritta nel 1836 e conservata tra gli autografi del sen. Arrivabene. Assai interessante è ciò che il M. vi scrive intorno la vita del Foscolo, a stendere la quale egli pensava di accingersi, non che quello che vi dice d'una collana d'opere classiche tedesche, di cui si sarebbe compiaciuto d'arricchire l'Italia. Tale divisamento, sul quale era giusto s'aprisse col traduttore del *Faust*, ha attinenza con quella larga idea che il M. aveva della letteratura e col costante suo pensiero che agli Italiani potesse giovare lo studio dei capolavori letterarî sorti tra i popoli germanici. Curioso è il notare ch'egli avrebbe voluto riprodurre nella raccolta anche l'*Eleonora* del Bürger tradotta dal Berchet, che dice di non aver mai potuto vedere. Dunque non conosceva la famosa *lettera semiseria di Grisostomo*, che fu considerata per qualche tempo come la prima e più esplicita dichiarazione romantica italiana].

Lodevolissima iniziativa anche codesta; ma i nomi di coloro che costituiscono quella commissione fanno cadere le braccia. All'infuori di un paio d'individualità politiche eminenti, nessuno vi ha competenza speciale nella storia del risorgimento nostro, anzi gli studiosi che notoriamente se ne occupano con maggiore profitto non vi compaiono. Fra noi, sembra si faccia tutto il possibile affinchè ogni impresa governativa anche ottima vada a male.

Antonio Zardo. — *Giacomo Zanella nella vita e nelle opere.* — Firenze, Successori Le Monnier, 1905 [Nitido e piacevole libretto è questo dello Z. Esso non ha certo la copia grande di particolari di fatto ond'è ricco quello del Lampertico (cfr. *Giorn.*, 27, 163), anzi cose nuove sul poeta vicentino non reca, se ne togli qualche frammento di lettera e le notizie dedotte da un libro recente d'un buon tedesco, che allo Zanella fu amico, Ernesto Gnad (*Im österreichischen Italien, Erlebnisse aus meinen Lehrjahren*, Innsbruck, 1904). Sul volume del Lampertico e su ciò che dello Zanella scrissero amici ed allievi suoi come S. Rumor ed A. Fogazzaro, lo Z. principalmente si fonda, mentre trae il maggior partito dalle opere di lui, in ispecie dai versi. La sua esposizione è piana e benevola; ma egli sa contenersi nei giusti limiti e non ammira ciò che non è da ammirare, anzi con bella sincerità disapprova parecchie delle idee che lo Zanella ebbe in fatto a critica e a metodo d'insegnamento. Si direbbe pure ch'egli non sia troppo caldo per una parte della produzione lirica di lui, giacchè si estende in particolar guisa sui sonetti ispirati al poeta dalla solitudine campestre, nella quale s'era ridotto dopo fabbricatasi la sua villetta sull'Astichello. Adoperando a questo modo, lo Z. manifesta finezza di gusto, poichè, a parer nostro, son quelli veramente i componimenti più notevoli sgorgati dalla penna dello Zanella. Sul resto, compresa fors'anco la troppo celebre *Conchiglia*, il tempo andrà « d'intorno « con le force », giacchè poeta di pensiero lo Zanella, che non era un forte intelletto, volle essere e non fu. Per questo rispetto sono assai giusti alcuni appunti critici mossigli dal Croce; nè a dir così ci muove alcuna preoccupazione settaria o sistematica, ma un'antica nostra convinzione. Della lirica dello Zanella vive e vivrà quella serie di componimenti che s'inspira alla bellezza della natura e che muove da sentimenti umanitarî, da quel suo gran cuore d'uomo e di cittadino, che aveva palpiti per ogni sventura ed entusiasmi per ogni bellezza e grandezza. Il resto è caduco, come la sua critica, che quando comparve era già sorpassata, sicchè oggi appena se ne bisbiglia. Lo Z. ha discorso di tutto con grande moderazione, con giudiziosa mitezza, ma lasciando travedere, tra gli elogi e tra i sensi della simpatia più viva, ottimo discernimento. Di ciò va tenuto conto come d'un gran pregio del libro suo].

Ernst Gnad. — *Im österreichischen Italien (1856-1867).* Erlebnisse aus meinen Lehrjahren. — Innsbruck, Wagner, 1904 [Segnalare questo libretto è un dovere anche in una rivista strettamente letteraria come la nostra. Io lo lessi con molto interesse e non meno diletto e vi trovai rappresentato con simpatia ed imparzialità il fortunoso ed uggioso ultimo decennio della signoria austriaca nel Veneto. La cosa è tanto più notevole, in quanto che l'A. è un tedesco della Boemia, di sentimenti schiettamente austriaci, uscito da una famiglia di militari e di impiegati. Ma egli ha mente larga ed animo nobile, e sente per l'Italia nostra una di quelle irresistibili simpatie, che in altri tempi non pochi austriaci provarono. Oggi, purtroppo, le cose son molto mutate, e non in meglio. Le aspirazioni nazionaliste dei tedeschi in Austria, le quali, per ragion di principio, da noi italiani non possono che esser guardate con deferente stima, esorbitano nello stupido pangermanismo, che sotto specie di lotta nazionale criminosamente contende l'italianità alle provincie

italiane dell'Austria. Da ciò deriva una animosità verso di noi, molto peggiore di quella che s'aveva nelle provincie soggette al giogo austriaco prima del '59 e del '66. Lo Gnad era giovine in quelli anni, e trascorse in Italia professore di tedesco nei ginnasi di Udine e di Venezia, poi di tedesco e di greco a Padova, un decennio, che gli è rimasto scolpito siffattamente nella memoria, ch'egli potè esporlo, come assevera, ne' suoi tardi anni, senza alcun sussidio di appunti. Piace il leggere di questo valentuomo la prosa scorrevole e condita talora di quel certo umorismo bonario alla viennese, che ha sapore di tanta *gemütlichkeit*. Egli racconta semplicemente, come se parlasse. Nè svela segreti, nè ci intrattiene con fatti o con personaggi eccelsi. La sua vita è quella d'un modesto insegnante, che ha buon senso, coltura e desiderio di conoscere i costumi del paese ove si trova. Sebbene dice, e gli crediamo, che in certa sua escursione in Toscana fu preso per un veneto, egli non ha mai imparato l'italiano a perfezione, tanto è vero che le sue citazioni di parole italiane sono quasi sempre infiorate di più o meno gravi inesattezze ortografiche, e nel riferire (p. 164) nove versi della *Francesca* del Pellico trova modo di sbagliarne due. Ma nei costumi nostri e nelle usanze nostre si addentrò assai, e dei tempi in cui stette fra noi sa narrarci un gran numero di aneddoti piacevoli, atti a rappresentar quella vita meglio d'ogni togato procedimento. All'unificazione d'Italia guarda con una specie di strana affettuosità; poco dopo partiti gli Austriaci dal Veneto, torna a Padova ed è presente alla venuta di Garibaldi colà; prima ancora del '66 fa un viaggio di piacere, viene a Torino e nell'Armeria Reale s'imbatte in Vittorio Emanuele, per cui ha parole d'ammirazione. Senza amarezza, per pura constatazione di fatto, descrive la desolazione del Veneto nel primo anno dopo la liberazione; ma poi finisce riconoscendo i progressi del giovine Regno e facendo augurî per la sua prosperità. Insomma questo è un libro istruttivo e buono, di cui qui si direbbe assai più e meglio se il programma nostro lo consentisse. Per quel che riguarda specificatamente le lettere, rammentiamo che il G. molte e utili cose dice sulle vicende dell'insegnamento medio in quelli anni, e nomina alcuni insegnanti che conseguirono fama non mediocre. Tra questi merita il primo luogo Giacomo Zanella (pp. 124 sgg.), di cui parla con effusione, sicchè le sue parole furono già raccolte dagli ultimi critici che in Italia discorsero del poeta vicentino, il Biadego e lo Zardo. Accenna pure al dottissimo Canal (pp. 22-23) ed in più luoghi tocca dell'amico e collega, chiamato poi a posto eminente, Giuseppe Dalla Vedova. Figurine caratteristiche d'insegnanti veneti ci sfilano d'innanzi, tratteggiate con garbo, e non solo d'insegnanti, ma anche di patrizî e di altri privati cittadini. La vita teatrale di quei giorni offre pure parecchie curiosità. In essa grandeggia la figura di Ernesto Rossi, sulla cui recitazione lo G. fa osservazioni non trascurabili (pp. 168 sgg.), e ne dà qualche notizia non comunemente risaputa].

PUBBLICAZIONI NUZIALI

Nozze Petraglione - Serrano.

Questa miscellanea nuziale, stampata a soli 100 esemplari in Messina, non ebbe certo fra i suoi pregi la puntualità. Essa uscì nella state del 1905, mentre le nozze festeggiate seguirono il 21 settembre 1903! Alcuni singoli estratti circolavano già da un gran pezzo tra gli studiosi, sicchè il nostro annuncio avrà l'apparenza di registrare cose rancide, mentre in realtà noi non potevamo segnalare prima un volume dato in pubblico soltanto ora. I saggiuoli eruditi, di cui risulta, sono tredici, tra i quali i seguenti si riferiscono alla letteratura italiana:

Giovanni Canevazzi, *Un serventese del Quattrocento.* — Stampa nella sua integrità un serventese amoroso già noto (com.: « O specchio de beleza « o legiadria »), che appartiene a quel Giovanni Pellegrini da Ferrara, le cui rime furono dapprima fatte conoscere da Giuseppe Ferraro. Proemiando al componimento, ne illustra alquanto l'autore (1).

Vittorio Cian, *Varietà poetiche del Cinquecento.* — In questa « mana- « tella fatta pei pazienti e curiosi buongustai di cose vecchie », meritano nota due sonetti d'una donna che esercitava il mestiere non comune di giullaressa. Il C. estrae pure da codici un ternario di Girolamo Verità ed un altro di Gianfrancesco Valier, ambedue degni di osservazione perchè rammentano poeti contemporanei.

Giulio Natali, *Il bastone pedagogo, noterella pariniana.* — Raccoglie un gran numero d'attestazioni diverse, antiche e moderne, sull'uso malaugurato d'insegnare ai fanciulli « a suon di nerbo ».

Ettore Strinati, *Due poeti.* — Accosta, e dell'accostamento non si scorge troppo chiaro il motivo, Diego Vitrioli e Tommaso Cannizzaro.

Raffaele Foa, *L'umorismo in Giuseppe Mazzini.* — Scritto, anzichenò, sconclusionato. L'*umorismo* del Mazzini non ne esce invero dimostrato, se anche, in qualche lettera alla madre, egli celia bonariamente. Chiamar codesti scherzi *umorismo* è dir troppo, se mal non ci apponiamo.

Il volume reca pure due brevi scritterelli di demopsicologia salentina ed uno di storia dell'arte: P. Schubring, *La strage d'Otranto nell'arte del Quattrocento.* Rientrano nella storia civile gli scritti: G. Romano, *Per la dote d'Ippolita Simonetta*, con documenti sulla figliuola dell'infelice ministro degli Sforza, Sicco Simonetta; V. Labate, *Frammenti di cronaca messinese del secolo XV*, di Pietro Sollima, in un codice dell'Archivio di Stato in Palermo; G. Gigli, *Gli ultimi signori di casa imperiale di Francavilla e il terremoto del 1743*, estratto da un ms. di Giuseppe Pacelli; F. Fava, *Falsi allarmi e proclami sovversivi in Reggio Calabria sulla fine del 1848.*

Alle letterature romanze appartiene lo studietto di A. Restori, *Gaita de la tor.* Si tratta d'una conosciuta *alba* francese del secolo XIII, che in un ms. parigino, già riprodotto a facsimile, ha la notazione musicale neumatica. Sul valore di quella musica il R. particolarmente si trattiene, non senza, peraltro, dare il testo del componimento e tentarne l'esegesi.

---

(1) Di questa pubblicazione il Canevazzi vuole si sappia che non accetta la responsabilità. Egli fece ristampare il testo del serventese in un estratto, che mandò a persone amiche, e a p. 14 del quale giustificò il suo procedimento. Nel volume, senza colpa dell'editore, il testo uscì assai scorrettamente.

COMUNICAZIONI ED APPUNTI

Spigolature Coppettiane. — Alla mia monografia su Francesco Coppetta de' Beccuti (Supplemento 3° di questo *Giornale*), feci seguire un'Appendice bibliografica, che non aveva, nè poteva avere, la pretesa di esser compiuta. Qualche aggiunta fu fatta dall'amico mio Fortunato Pintor, nel dar notizia del mio lavoro sulla *Rassegna bibl. d. letter. italiana*; altre e più numerose aggiunte mi si conceda di far qui, raccogliendo appunti miei e comunicazioni cortesemente fattemi.

Tra i codici del sec. XVI interamente di rime del Beccuti, uno me ne sfuggì (che vien quindi ad essere l'VIII), appartenente alla Reale Biblioteca di Monaco di Baviera: è segnato col n° 243 fra gl'italiani, ed ha 108 carte; nè io ho potuto averne altra conoscenza (cfr. il *Catalogus codd. manuscr. Bibl. Regiae monacensis*, Monaco, 1858, VII, p. 115 sgg.). La stessa biblioteca in un altro suo codice, miscellanea di rime italiane del 500 (cod. ital. 251), ci serba anche il son. sacro del Coppetta *Locar sovra gli abissi i fondamenti* (*Catal.* cit., VII, 106).

Venendo a codici miscellanei italiani, l'Universitaria di Bologna ha versi del poeta perugino, oltre che nel cod. 2758, da me ricordato nella mia monografia, anche nel 2620, segnalatomi gentilmente dall'egregio prof. Filippo Cavicchi, e contenente:

cc. 55 *a* - 58 *b*: *Metamorfosi. Oratione d'Aiace tradotta dal Copetta.* Ottave.
cc. 58 *b* - 63 *a*: *Oratione de Ulisse.* Ottave.
c. 65 *b*; *Al re di Portogallo.* Son. *Vera pietade e vera gloria è il fine.*
cc. 65 *b* - 66 *a*: Son. *Novello Alcide a cui fregia le chiome.*
c. 66 *a*: Son. *Fui vicino al cader e temo ancora.*
c. 66 *b*: Son. *Locar sovra gli abissi i fondamenti.*
c. 67 *a*: Son. *Stella gentil che a la tua stella avita.*
c. 67 *b*: Son. *È questo quel fin oro ove convenne.*
cc. 67 *b* - 68 *a*: Son. *Hoggi s'io ben raccolgo il giorno e l'hora.*
c. 68 *a*: Son. *Deh perchè tolto a questo cielo havete.*

Quest'ultimo sonetto non figura tra le rime edite del Coppetta, ond'io lo pubblico qui, non senza avvertire che nel cod. Bolognese (il solo a mia conoscenza che lo abbia) esso è cancellato, e che la sola ragione per attribuirlo al Coppetta si è che esso segue agli altri attribuiti al Coppetta, e di lui veramente, come so dal cav. Ludovico Frati, che me ne favorì la copia:

Deh perchè tolto a questo Ciel havete
La luce de' vostri occhi alma e gradita,
Che fa col suo splendor l'herba fiorita,
E le campagne dilettose e liete?
Se più d'ogni altra e bella e ricca sete
Delli doni di Dio, perchè romita,
Togliendo ciò che altrui dà gioia e vita,
In solitaria cella vi chiudete?
Non dona lume al sol quel Sole eterno,
Perchè luca a sè sol, ma perchè giri
E renda 'l mondo allegro e 'l cielo adorno;
Nè voi fe' bella perchè *'l mondo a scherno* [*sic*: *havendo a scherno?*]
Chi sparge ogni hor per voi pianti e sospiri,
Chiudate (*sic*) in fosco albergo 'l suo bel giorno (*sic*).

Il sonetto, se se ne toglie l'ultima terzina, forse guasta, non è dei peggiori, ma ho dei dubbî sulla attendibilità assoluta della sua attribuzione al Coppetta.

Più ricca messe di codici contenenti rime sparse del Coppetta mi ha indicato l'amico Pintor. In un codice di rime cinquecentesche, esistente presso il sig. Cilotti di S. Miniato, a c. 82 *b* v' è il noto son. del Beccuti *Locar sovra gli abissi* ecc., e poi subito dopo, adespoto, un altro « In morte di Vin- « cenzo Danti perugino » *Scrisse, pinse e scolpio fin ch'al ciel piacque*, che del Coppetta non può essere, essendo il Danti, scultore perugino del '500, morto nel 1576. — Nel cod. *XII. C. 43* della Nazionale di Napoli (contenente rime di Bernardo Cappello autografe e in copia), a c. 43 (n. num.), si trova il son. del Nostro all'amico Cappello *Qual sia ragion, che il duol misuri, o tempre*, e sul *verso* è la risposta del poeta veneziano *Nè cosa chiedo che 'l dolor mio tempre.*

Più importante è il ms. della Nazionale di Firenze, II. IX. 45 (Fondo Nazionale), che oltre i due capitoli burleschi *Del Noncovelle* (cc. 250-3) e *Del nome di Martino* (cc. 254-5), notati dal Mazzatinti (*Inventarî*, XI, 1904, p. 269), contiene anche quest'altre poesie del Coppetta:

c. 140: Son. *Sento squarciar del vecchio tempiò il velo.*
cc. 246 - 50: Canz. *Alla Gatta.*
c. 255: Son. *Scendono al Tebro, a la cald' hora estiva.*
c. 256: Son. *Qual destin fu quando 'l bel corpo ignudo.*
c. 258: Ott. *Dido, chi giace entro quest'urna?*
c. 258: Ott. *S'amar si deve il bello, oggi raccolta.*

Nel codice fiorentino queste rime, meno i due capitoli, sono adespote. E dei due capitoli il secondo (se ci dobbiamo fidare del codice stesso) è inedito ed esplicitamente attribuito al Beccuti; perciò stimiamo opportuno pubblicarlo, sebbene non sia certo una gran cosa:

Del nome di Martino.

[c. 254 *a*] *Sotio*, ti giuro per quel dio divino
ch'io pagarei un scudo a sbattezzarmi
per levarmi quel nome di Martino: 8

tanto vulgare et usitato parmi
questo chiamar Martin, che sempre sento
mille volte per hora il dì chiamarmi. 6
Ho provato passar per qualche armento,
ho sentito chiamar Martin Martino;
risposto ho bene, ma ho risposto al vento. 9
Se talvolta son ito per camino
dove ho sentito ch' ha (*han?*) chiamato un gallo,
han chiamato due hor Martin Martino. 12
E s'un cozzon vuol montare a cavallo,
comincia a dir Martin, pazzo poltrone:
così Martin ogn' hor si trova in ballo. 15
S'un pecorar vuol chiamare un castrone
che porti 'l campanaccio, sopra 'l sale (?)
e chiamandol Martin nanzi (nel ms. *sanzi?*) quel pone. 18
[c. 254 *b*] Concludo ch'ogni sorte d'animale
è chiamato Martin da' suoi primi anni
tanto la sorte e 'l fato (nel ms.: 'l fatto?) mi vuol male. 21
Ho provato allevare un barbagianni,
io stesso l'ho chiamato per Martino
per risquotermi in parte de' miei danni. 24
E quest' ancora è pur crudel destino,
che, se per sorte un becco vuo' chiamare,
non lo chiamo per altro che Martino. 27
Se vuoi quella faccenda nominare,
tu dici Fra Martino scappucciato,
per esser più honesto nel parlare. 30
Se tu t'incontri in un imbriacato,
dici: compagno, a dio, hai Martin teco:
io ti so dir che l'hai bene abbracciato. 33
Se per sorte t'incontri in qualche cieco,
che s'urti teco, dici: urta, Martino,
che valente sarai se cozzi meco. 36
C' è peggio ancor, che non c' è alcun facchino,
isbirro, campanaro o pollastriere,
che si chiami altrimenti che Martino. 39
[c. 255 *a*] Sì che pensa poi tu se volentiere
mi serbo questo nome poltronesco,
e se d'esser chiamato l'ho a piacere. 42
Pensa, Sottio mio car(o), com' io sto fresco,
e, ben che brutto sia, m' eleggerei
più tosto nome haver Gianni o Francesco. 45
Sottio (*sic*), ragiona un po' de' fatti miei
col vicario e col prete di Castello
e dilli, se non costa, che vorrei
Ribattezzarmi e(t) haver nome più bello. 49

Del Coppetta.

Parrebbe ostacolare l'attribuzione al Coppetta il fatto che questo capitolo, non privo d'arguzia e notevole, come unico esempio, tra le rime burlesche sulla fortuna dei nomi proprî, è in persona di un tale che si chiama Martino. Ma potrebbe rispondersi che il Coppetta potè scherzosamente fare il capitolo in nome d' altri, e per mettere in derisione un tale che fosse fornito di quel nome. Che l'autore non possa essere se non perugino mi pare

provato dal nome della persona a cui il capitolo è diretto, *Sotio*, cioè uno della famiglia Sozi perugina, della quale alcuni individui lasciaron nome di sè nel 500, come il cronista Raffaele. Scherzar sopra i nomi era divenuto, come dicemmo, un motivo comune della poesia burlesca del 500. Il nome Giovanni fu specialmente preso di mira, e la sua fortuna lo condusse, nella forma veneziana di *Zanni*, a designare i servi sciocchi e balordi. Giovanni della Casa rise in un capitolo del proprio nome, e contro i Giovanni fece un capitolo anche il Lasca (*Rime burlesche*, ediz. Verzone, pp. 473-5). Pietro Aretino, quando la ruppe col Doni, gli inviò una lettera col recapito « a « Gian Francesco Doni », anzichè Anton Francesco.

La Nazionale di Firenze contiene rime del Beccuti anche nel cod. II. IV, 223, come apprendo dal Mazzatinti (*Inventarî*, X, 153), e cioè il *Fato di Coridone* e il son. *Mortal bellezza in questo* ecc. E di mio aggiungerò che le due ottave del Coppetta *S'amar si deve il bello*, *oggi raccolta*, *Quando sarà ch'io veggia a' giorni miei* si trovano adespote nel Palatino 273 della stessa Nazionale (cfr. L. Gentile, *Catal. dei mss. della Bibl. Palatina di Firenze*, I, 477).

Queste spigolature bibliografiche abbiano il loro compimento (non certo definitivo) con la indicazione di qualche altra stampa di rime sparse del Coppetta nel sec. XVI. I tre canti in ottave: *Del nasci=* | *mento di Christo Li-* | *bri tre, di* GIERONI | MO ZOPPIO, | *o vero Dal Buono.* | Alla illustrissima, et | Eccellentissima Du- | chessa d'Urbino. || In Bologna per Anselmo | Giaccarello. M.D.L.V. son preceduti da un sonetto di Ben. Varchi all'autore, e seguìti da varî sonetti, tra cui quello *Locar sopra gli abissi i fondamenti* di « M. Francesco Coppetta » (c. 55 *a*), che nel 500 ebbe una fortuna veramente straordinaria. La canzone *Standomi sol*, stampata anch'essa molte volte nel 500, si trova anche tra le *Rime piacevoli* | *di* CESARE CAPORALI | *del* MAURO, *et* | *d'altri autori*, ecc. || Ferrara, Baldini, 1586 (a pp. 194 sgg.): raccolta ricca anche di poesie di altri perugini, Filippo Alberti e Orazio Cardaneti. La stessa canzone è anche nella prima edizione parmense delle *Rime* | *piacevoli* | *di* M. CESARE | CAPORALI ecc. || Parma, [Viotti], 1584, pp. 217 sgg.

ABD-EL-KADER SALZA.

CRONACA

PERIODICI.

Rassegna pugliese (XXI, 3-4): N. Vaccalluzzo, *« L'educazione » del Parini e una satira di Salvator Rosa*; (XXI, 5-6), L. D'Atena, *Il pensiero di Antonio Galateo*; (XXI, 7-8), A. Filippini Lera, *Il concetto della folla nei « Promessi Sposi »*; (XXI, 11-12), T. Massa, *Pugliesi nell'Ateneo padovano* (1); F. Carabellese, *L' ultimo denigratore di Pietro Giannone*; (XXII, 1-2), Gius. Manacorda, *Un segreto rimpianto di don Abbondio*, quello di non avere famiglia. — Con questo numero termina la pubblicazione dell'epistolario di Antonio Tari, per cura di Raffaele Cotugno. Il carteggio dell'acuto poligrafo meridionale non manca davvero d'interesse.

Nuova Antologia (n° 805): D. Zanichelli, *Giuseppe Mazzini e Vincenzo Gioberti*; (n° 807), L. Morandi, *I primi vocabolari e le prime grammatiche della nostra lingua.*

La rassegna nazionale (vol. 144): A. Bertoldi, *Ulisse in Dante e nella poesia moderna*; O. M. Barbano, *Mazzini e Tolstoi nell'idea morale dell'arte*; G. Piranesi, *Le case degli Alighieri in Firenze*; P. Giacosa, *Il canto XXV del Purgatorio*; C. Caviglione, *Un Manzoni nuovo?*, contro le idee del march. Crispolti, che anche a noi parvero erronee (cfr. *Giorn.*, 45, 460); E. Callegari, *Re Giannino storia o romanzo?*; (vol. 145), C. Caviglione, *L'ortodossia delle dottrine filosofiche rosminiane*; G. Bustico, *Un ellenista bellunese del sec. XV*, Urbano Bolzanio.

Bullettino della Società filologica romana (n° 7): I. Giorgi ed E. Sicardi, *Abbozzi di rime edite ed inedite di Fr. Petrarca*, su questa comunicazione è da vedere la *Varietà* di Fl. Pellegrini nel presente fascicolo del *Giornale*; Giulio Salvadori, *Sopra due serie di sonetti adespoti del canz. Vat. 3793*, con sottili ragionamenti e confronti, vuol stabilire a chi appartengono quei sonetti; D. Alaleona, *Papa Clemente IX poeta*, coi drammi del Rospigliosi serbati nella Corsiniana completa le ricerche del Canevazzi; F. Sensi, *Sul cod. Chigiano L. VIII. 305*, uso che ne avrebbe fatto Celso Cittadini.

---

(1) Cade in acconcio di qui rammentare a questo proposito una voluminosa raccolta di notizie pubblicata da Carlo Villani, *Scrittori ed artisti pugliesi antichi, moderni e contemporanei*, Trani, Vecchi, 1904. Se ne dice bene.

Atti e memorie della Deputazione di storia patria per le Marche (N. S., II, 2): P. Lonardo, *Gli ebrei nella repubblica di San Marino*, a proposito della memoria della signorina Bernardy, *Les Juifs dans la républ. de St. Marin du XIV au XVII siècle*, inserita nella *Revue des études juives* del 1904.

L'arte (VIII, 4): G. Camus, *Miniature di Jean Bourdichon distrutte nell'incendio della bibl. nazionale di Torino*, riguarda i mss. del Seyssel, per cui cfr. questo *Giorn.*, 44, 418; L. Rizzoli, *Una medaglia del Bembo che non è opera di Benvenuto Cellini*, con altre indicazioni sui ritratti di P. Bembo; (VIII, 5), C. J. Ff[oulkes], *Il ritratto di Pietro Aretino del Tiziano*, quello della collezione Chigi, passato in Inghilterra, di cui è qui data la riproduzione.

Niccolò Tommaseo (II, 7-8): C. Musatti, *Le lettere d'una strega veneziana del Cinquecento*, caratteristica; A. Pilot, *La morte di Tomaso Morosini*, poesie del Seicento, in forma di parodia sacra, da una miscellanea Correr.

Atti della R. Accademia Peloritana (XIX, 2): V. Lilla, *Un frammento inedito di G. B. Vico non accordabile col supremo principio della « Scienza « nuova »*.

Atti della Società di archeologia e belle arti (VII, 5): F. Rondolino, *Per la storia di un libro*, curiosa raccolta di documenti intorno alla pubblicazione del grande *Theatrum Statuum Sabaudiae Ducis* eseguito nel sec. XVII ad Amsterdam.

Memorie della R. Accademia delle scienze di Torino (Serie II, vol. LV): W. Foerster, *Sulla questione dell'autenticità dei codici di Arborea*, completa l'esame paleografico del Jaffè intorno alle famigerate carte, confermandone in genere la falsificazione, mostrando come la falsificazione fu fatta, sottraendo all'accusa di falso due codici, che peraltro escono del tutto dalla cerchia arboreana (1); A. Mancini, *Sull'interpretazione e sulla fortuna dell'egloga IV di Virgilio*, è discusso se in quella famosa ecloga, a cui Virgilio deve una parte della gran fama da lui goduta nell'età media, sianvi o no elementi messianici (cfr. *Atti Accad. Torino*, XL, 915); S. Pivano, *Lineamenti storici e giuridici della cavalleria medievale*, in appendice allo studio riproduce gli statuti dell'ordine cavalleresco della Nave, fondato da Carlo III in Napoli nel 1381, quali si leggevano nel bel ms. L. III. 29 della Nazionale di Torino, ora in gran parte distrutto. Cfr. questo *Giornale*, 44, 417.

Rivista musicale italiana (XII, 3): A. Cametti, *Donizetti a Roma, con lettere e documenti inediti*; G. Tebaldini, *Giuseppe Persiani e Fanny Tachinardi, memorie ed appunti*.

Rivista teatrale italiana (1905, n° 5): Bettòli, *Genealogia del melodramma*.

Rassegna bibliografica dell'arte italiana (VIII, 5-7): E. Calzini, *Tiziano*

---

(1) I risultamenti di questa penosa ricerca furono già comunicati nel congresso storico internazionale di Roma (cfr. *Giorn.*, XLIV, 291), ed accesero una polemica alquanto pettegola tra il Foerster e P. Meyer. Chi vi abbia interesse legga *Romania*, XXXIII, 433; *Zeitschr. für rom. Philologie*, XIX, 250-52; *Romania*, XXXIV, 481 *n*.

e i duchi d'Urbino. Muove dall'importante articolo documentato di Giorgio Gronau, *Die Kunstbestrebungen der Herzöge von Urbino*, edito nel vol. XXV (1904) del *Jahrbuch der K. Preussischen Kunstsammlungen*.

Atti e memorie della Deputazione di Romagna (XXIII, 1-3): A. Trauzzi, *Bologna nelle opere di G. C. Croce*, in continuazione, curioso: G. Albini, *L'egloga di Giovanni del Virgilio ad Albertino Mussato*, edizione critica, commento, versione.

Archivio storico per le provincie napoletane (XXX, 2): D., *Le prime loggie dei liberi muratori a Napoli*.

Archivio storico siciliano (XXX, 1): O. Coppoler Orlando, *Un poeta bizzarro del Cinquecento*, Mariano Bonincontro da Palermo.

La critica (III, 4): B. Croce, *Note su Paolo Ferrari*; Croce, *Di un giudizio romantico sulla letteratura classica italiana*, è l'articolo di cui già toccammo in questo *Giornale*, 45, 461; (III, 5), Croce, *I fini dei poeti*.

La quercia (I, 1): A. Avena, *La canzone di Giacomo Leopardi « A un « vincitore nel pallone »*.

Il campo (1905, n° 37): R. Giani, *Melodramma e dramma musicale*, con profondità veramente insolita in articoli di giornale, traccia la differenza capitale che intercede tra il dramma musicale wagneriano e i nostri melodrammi antichi. Speriamo che le cose siano state messe a posto una volta per sempre e che non si ritorni ad accostamenti vani e fallaci.

Studi storici (XIII, 3): P. Pecchiai, *Un serventese ghibellino inedito per la battaglia di Montecatini*, trovasi nell'archivio capitolare di Pisa, ed è qui pubblicato con illustrazioni storiche e con nuovi documenti. Comincia: « Nel mille trecento sedicianni ».

Rivista geografica italiana (XII, 6-7): R. Almagià, *Le opinioni e le conoscenze geografiche di Antonio de Ferraris detto il Galateo*, in continuazione; A. Magnaghi, *La statistica delle religioni ai primi del sec. XVIII secondo Giovanni Botero*, in continuazione.

Giornale Dantesco (XIII, 2): G. L. Passerini, *Francesco d'Ascesi*; L. Azzolina, *I Trionfi del Petrarca*; A. Fiammazzo, *Le opere di Dante Alighieri nelle edizioni di Oxford*, la terza ediz. del Moore, 1904, confrontata con le antecedenti; C. Tibaldi, *Dante e Raffaello*; D. Guerri, *La lingua di Nembrot*, il tanto discusso verso sarebbe scritto in un linguaggio artificiale, cioè in ebraico arbitrariamente alterato, e significherebbe « gente, e « che? abbandonate il gran lavoro? »; (XIII, 3), G. Crescimanno, *Di quell'umile Italia fia salute*; A. Borsi, *Lo strazio di Filippo Argenti e il godimento di Dante*; N. Busetto ed I. Zocco, *Chiose dantesche*.

Rivista d'arte (III, 7-8): A. Warburg, *Delle imprese amorose nelle più antiche incisioni fiorentine*. Curioso ed importante per la storia del costume non meno che per quella dell'arte. Con la competenza grande che ha nelle cose fiorentine del Quattrocento, il W. considera una delle incisioni oggi disperse pei musei d'Europa, quella rappresentante Lorenzo il Magnifico e Lucrezia Donati, e mostra che quei tondelli « si adoperavano sui coperchi « di quelle scatoline o *bossoli di spezie*, che gli amanti del '400 erano so- « liti di presentare alle loro belle ». Essi rappresentano il « periodo di tran- « sizione dello stile pittorico tra il tardo Medioevo e la prima Rinascita ».

Rivista di filosofia e scienze affini (VII, 5-6): U. Cosmo, *La lettura di Dante nell'università*, discorso elevato sulle esigenze d'una seria esegesi dantesca.

La bibliofilia (VII, 1-2): G. Boffito, *Carlo d'Angiò e Ubaldino della Pila secondo due documenti del tempo*, i documenti appartengono alla collezione Olschki; G. Boffito, *D'un ignoto calendarista del sec. XIV*; C. Lozzi, *Edizione del 1538 sconosciuta o non bene descritta d'una festa e comedia degli Intronati sanesi*; (VII, 3-4), E. Spadolini, *L'arte della stampa in Ancona dal 1574 al 1660.*

Il Piemonte (III, 28): E. Milano, *L'assedio e la battaglia di Torino in un poemetto anonimo contemporaneo*, è un componimento in vernacolo piemontese, intitolato *L'arpa discordata*, riguardante i fatti del 1706; (III, 30-31); G. A. Levi, *Commento all'Aspasia di Giacomo Leopardi*; (III, 34), M. Foresi, *Del dramma satirico « Il Conclave » bruciato a Roma per mano del boia*, continuaz. e fine nel n° seguente, autore del dramma, che riguarda il conclave del 1775, onde uscì eletto Pio VI, fu l'abate Gaetano Sertor, (III, 35), A. Massara, *Un erudito ferrarese del sec. XVIII*, Girolamo Baruffaldi, a proposito del libretto di D. Barbon.

Il Giornale d'Italia (12 ott. 1905): F. Torraca, *Enigmi danteschi interpretati*. Combatte la comune interpretazione del verso « Che vendetta di « Dio non teme suppe », intendendo per *suppe* (= *iuppa* lat. mediev.) una specie di corazza; vede nel « Cinquecento dieci e cinque » vale a dire DXV, il « monogramma di Cristo » sicchè Beatrice profeterebbe la venuta di un *unto*, cioè di un re, inviato da Dio a fare la sua vendetta (1); crede che Matelda sia la Grazia e che in veste umana fosse quella donna « giovane « e di gentile aspetto », che Dante avea veduta in compagnia di Beatrice e per cui compose due sonetti.

Napoli nobilissima (XIV, 8): B. C[roce], *Sara Gondar a Napoli*, è una figurina casanoviana.

La biblioteca delle scuole italiane (XI, 13): M. Porena, *Nota petrarchesca*, sulla seconda strofe della canz. « Chiare, fresche ecc. »; A. Fiammazzo, *Su gli « eterni sospiri » del Limbo ultimo paragrafo*; (XI, 14), C. Giordano, *Spigolature pratiane*, tocca di varî influssi letterarî sulle poesie di G. Prati.

Bullettino storico pistoiese (VII, 2): G. Zaccagnini, *Per la biografia di Cino da Pistoia*, notevole; F. Bugiani, *Sebastiano Ciampi nello Studio pisano dal 1801 al 1817.*

Atti della R. Accademia delle scienze di Torino (XL, 12): I. Guareschi, *Osservazioni sul « De arte illuminandi » e sul manoscritto bolognese di*

---

(1) Ricorse pure al monogramma di Cristo per interpretare la profezia dantesca il prof. Paride Chistoni, in un breve opuscoletto *Soluzione dell'enigma dantesco DXV*, Parma, Battei, 1905 ed in una nota sostenne la priorità della sua interpretazione rispetto a quella del Torraca. All'infuori del riferimento al monogramma, le due chiose sono diverse, perchè il Chistoni vi legge *Deus Christus venturus* e trova nei numeri simbolici menzionati da Beatrice « allusione evidente alla « nuova venuta di Gesù per il giudizio universale dopo la fine del mondo ». — Lo scritto del Chistoni uscirà prossimamente nel *Giornale Dantesco*, il cui direttore riconobbe la priorità di esso sul Torraca in una letterina pubblicata dal *Giornale d'Italia*, 21 ott. 1905. Per le discussioni e le polemiche che seguirono vedasi il medesimo *Giornale*, 26 e 27 ottobre 1905.

segreti per colori, qualche nota sulla tecnica medievale dell'arte del minio; (XL, 14), A. Levi, *Appunti di lessicografia romanza*, sulle voci « palan- « drana », « bagascia » e « vivanda ».

Bollettino storico della Svizzera italiana (XXXVII, 4-6): E. Verga, *Lettere di illustri Ticinesi a Cesare Cantù*, apre una serie di comunicazioni epistolari, deducendole dai carteggi del Cantù ereditati dalla signora Villa Pernice.

Erudizione e belle arti (II, 7-8): B. Zaccaria, *Voci ispano-portoghesi e veneziane nel Cadamosto*; F. Ravagli, *Aneddoti del poeta Guadagnoli.*

La Lettura (V, 7): M. Scherillo. *Gabriele Pepe e Gabriele Rossetti*; (V, 8), S. Di Giacomo, *Napoli nel settecento*; *la moda del tabacco*; V. Cian, *Il « latin sangue gentile » e « il furor di lassù »*, appunti sullo spirito antitedesco che prevalse in Italia nell'evo medio; (V, 9), G. Adami, *Il caffè Pedrocchi nella sua vita e nella sua storia.*

Emporium (XXII, 128): P. Molmenti, *Un ritratto della regina Caterina Cornaro*; (XXII, 129), V. Rossi, *Attraverso il medioevo*, sul libro del Novati, con qualche interessante illustrazione grafica.

Atti e memorie della R. Accademia di Padova (XXI, 3): Guido Traversari. *La vita militare di Ludovico Ariosto*, esamina qual valore abbia l'affermazione del Pigna circa il contegno coraggioso dell'Ariosto nella guerra del 1509-10 tra i Ferraresi e i Veneziani. Coi fatti storici alla mano, limita d'assai la partecipazione del poeta a quella guerra e dichiara leggendaria la storiella ch'egli conquistasse ai nemici una nave.

Giornale storico e letterario della Liguria (VI, 7-9): F. L. Mannucci, *Delle società genovesi d'arti e mestieri durante il sec. XIII*, con documenti importanti.

Rassegna lucchese (an. 1905): G. Pardi, *Un mercante lucchese ad Anversa nel Cinquecento*, gustoso articoletto, che illustra storicamente una novella del Bandello, quella in cui si narra di Simone Turchi, rappresentante ad Anversa d'una casa commerciale, e de' suoi amori con Maria van de Werve. Alla novella bandelliana il P. accosta il racconto d'un romanziere belga del sec. XIX, Enrico Conscience, che con molta fantasia lavorò intorno alle avventure del Turchi.

Rassegna bibliografica della letteratura italiana (XIII, 6-8): A. D'Ancona, *Lettere di Piemontesi illustri*, è utilizzata la composizione tipografica d'un opuscolo nuziale già annunciato in *Giorn.*, 46, 254; G. Volpi, *Per il « Trattato delle trenta stoltizie »*, patrocina la paternità del Cavalca, e confrontando i mss. fiorentini cerca ricostrurre la storia ingarbugliata di quel testo.

Rassegna critica della letteratura italiana (X, 5-8): F. Torraca, *Per la storia letteraria del sec. XIII*, interessantissimo manipoletto di annotazioni storiche ed esegetiche a poesie ed a scrittori del nostro periodo dalle origini, con frequenti richiami a testi bassolatini e provenzali; ogni studioso di quel periodo dovrà farne tesoro, se anche parecchie ipotesi del T. gli sembrino troppo ardite o troppo sottili.

Il Marzocco (X, 19): I. Del Lungo, *Agna gentile*, commento storico al sonetto del Petrarca « Il successor di Carlo, che la chioma ».

Fanfulla della domenica (XXVII, 31): G. Salvadori, *La lingua della « Vita Nuova »*, la fine nel numero successivo, articolo interessante; G. Gigli, *Per la storia d'una « Francesca da Rimini »*, la tragedia del conte cesenate Edoardo Fabbri; (XXVII, 32), V. Rossi, *Il rinascimento classico a Venezia*; (XXVII, 33), L. Manfredi, *Un'avventura poco nota occorsa ad Annibal Caro*, sarebbe stato preso a sassate dagli abitanti di Serrasanquirico, ove s'era invischiato in un amoruccio; (XXVII, 34), F. Sensi, *Un libro che si credeva perduto*, crede d'aver rinvenuto in un ms. Regina della Vaticana il trattatello ortografico di L. B. Alberti; (XXVII, 35), A. Giannini, *Una fonte di una novella del Boccaccio*, a proposito della nov. 6 giorn. VIII (quella del porco involato a Calandrino), studia al lume delle superstizioni ecclesiastiche medievali la consuetudine del cosidetto « giudizio di Dio del « pane e del formaggio »; (XXVII, 36-37), V. Crescini, *Dante e Sordello*, notevole; (XXVII, 38), S. Satta, *Regina di cuori*, a proposito del recente libretto del Del Cerro (Niceforo *senior*) sulla Albany, al quale ha il buon senso di non dare troppa importanza; (XXVII, 39), A. M. Tirabassi, *Uno scrittore patriota dimenticato*, G. B. Cioni-Fortuna (1802-1853), di cui recentemente narrò la vita V. E. Bonara; (XXVII, 40), S. Mannucci, *Gli Aldi e la famiglia Mannucci*, in continuazione; (XXVII, 41), G. A. Cesareo, *L'ultimo amore del Petrarca*, crede sia una donna amata quel « Confortino » di cui si parla nelle rime del cod. Casanatense testè esumate da I. Giorgi ed E. Sicardi; E. Penco, *Nota dantesca*, varianti congetturali; (XXVII, 42), P. Molmenti, *La satira a Venezia nel Cinquecento*.

Memorie storiche cividalesi (I, 2): L. Suttina, *Per l'epistolario di Francesco Berni*, sugli autografi rintracciati ristampa le lettere del Berni a Vincilao Boiano, il cui testo finora si aveva nella ricostruzione del Virgili, condotta su copia.

Rivista popolare (giugno 1905): E. Montanari, *L'arte nell'idea mazziniana*.

Pagine istriane (III, 4-5): A. Pilot, *Contro gli astrologhi ed indovini*, ternario anonimo, tolto da un codice veneto del sec. XVI.

L'Italia moderna (III, 31): G. Stiavelli, *Giovanni Prati prosatore e critico d'arte*; (III, 32), M. Mandalari, *Un siciliano in Piemonte*, tratta di Francesco De Aguirre e della parte che ebbe nella coltura del sec. XVIII e nell'incremento dell'università di Torino; (III, 37), A. Ròndani, *Don Chisciotte e certi suoi parenti*, i parenti sono ricercati nelle scritture parodiche italiane e spesso si tirano in mezzo, a confronto, anche i *Promessi Sposi*. Non va dimenticato che nella medesima *Rivista* (III, 28) il R. ha un articolo *A proposito di Sancio Panza e di don Abbondio*, ove non mancano osservazioni acute, ma del libro del Cervantes, a cui non si vuol consentire la qualifica di capolavoro, è fatta stima troppo inferiore al merito.

Bullettino della Società dantesca italiana (N. S., XII, 5-6): A. Della Torre, *L'epistola all'Amico Fiorentino*, testo, note, amplissima discussione sull'autenticità, che l'A. sostiene.

Atti e memorie dell'Accademia di Verona (vol. 80): A. Avena, *Per la cronologia delle epistole di Francesco Petrarca*; A. Spagnolo, *Le scuole accolitali di grammatica e di musica in Verona*.

Archivio storico sardo (1) (I, 1-2): E. Besta, *Appunti cronologici sul*

---

(1) È organo della Società storica sarda, recentemente costituitasi. Fa piacere che anche la

condaghe di S. Pietro in Silchis, cfr. *Giorn.*, 36, 435: M. L. Wagner, *Noterelle di etimologia sarda*. Notisi pure nel medesimo fascicolo un'importante recensione del Guarnerio allo studio di W. Meyer-Lübke, *Zur Kenntniss des Altlogudoresischen*, e nelle *Notizie di storia sarda* spigolate da F. Patetta in un registro del 1278 gli accenni a personaggi menzionati da Dante, quali Corrado Malaspina, Branca d'Oria, frate Gomita.

Miscellanea di erudizione (I, 3-4): V. Rossi, *La compera di una schiava medicea a Venezia*, ad illustrazione di tre documenti che pubblica, indaga i motivi che fecero rifiorire tra noi nel sec. XIV e nel XV la schiavitù domestica; P. Vigo, *I segnali nel medioevo e un documento pisano*, crede che ne riceva lume l'allusione dantesca alle « due fiammette » poste in cima alle torri infernali (*Inf.*, VIII, 4); D. A. Manghi, *Paolo Tronci*, appunti biografici da un ms. inedito; A. Segrè, *Un corteo storico nel 1639 a Pisa*, con una cantata ad onore della granduchessa Vittoria, moglie a Ferdinando II de' Medici.

Atti della R. Accademia della Crusca (anno accad. 1903-4, pubblicati nel 1905): B. Zumbini, *Di alcune novelle del Boccaccio e dei suoi criteri d'arte*, saggio d'uno studio sulle novelle boccaccesche riferentisi a cose di Napoli.

Bullettino dell'Istituto storico italiano (n° 26): O. Zenatti, *Il poemetto di Pietro de' Natali sulla pace di Venezia tra Alessandro III e Federico Barbarossa*, questo poemetto in terza rima fu scritto nel Trecento ed è qui riprodotto secondo la lezione del ms. Fontanini passato nella Casanatense di Roma. L'illustrazione fu ricostruita, con le note del fratello defunto, dal prof. Albino Zenatti.

Rivista internazionale di scienze sociali (XXVIII, 51): F. Ermini, *Il pensiero etico e giuridico nel « Quijote » del Cervantes*.

Rivista d'Italia (VIII, 6): F. Masci, *Il pensiero filosofico di G. Mazzini*; M. Rosi, *G. Mazzini e la critica di un amico emigrato*; G. Salvemini, *L'unità e la repubblica nell'azione politica di G. Mazzini*; G. Mazzatinti, *Lettere di G. Mazzini a F. Campanella*; G. C. Abba, *I funerali di G. Mazzini*; (VIII, 7), E. Rodocanachi, *La danza in Italia all'epoca del Rinascimento*; (VIII, 8), A. Marenduzzo, *I cicisbei del Settecento*; (VIII, 9), Z. Vitale, *Le modelle di D. G. Rossetti*, questo articolo qui si registra per i dipinti di soggetto dantesco.

Tridentum (VIII, 4): Gino Fogolari, *Il ciclo dei mesi nella torre dell'aquila a Trento e la pittura di costume veronese del principio del Quattrocento*, con riproduzioni, interessante; G. Scaffini, *I Castelbarco nella novellistica del Trecento*.

Bollettino della Società pavese di storia patria (V, 2): C. Invernizzi, *Gli ebrei a Pavia*, contributo alla storia dell'ebraismo nel ducato di Milano, in continuazione.

Sardegna abbia così il suo periodico di storia locale, che crescerà allato al benemerito *Bullettino bibliografico sardo*, con tanto impegno e tanta abnegazione condotto innanzi da Raffa Garzia. Il primo fasc. dell'*Archivio* si impone già subito per varietà e solidità di scritti, nonchè per accuratezza nella compilazione.

Rendiconti del R. Istituto lombardo (XXXVIII, 14): R. Sabbadini, *Una traduzione medievale del* πρὸς Δημόνικον *di Isocrate e una umanistica*, quella umanistica è di Guarino Veronese.

Atti dell'Accademia degli Agiati in Rovereto (XI, 2): G. Bustico, *Pierio Valeriano poeta bellunese del sec. XVI.*

Rivista ligure (XXVII, 4): A. Novara, *Il dramma intimo di Giacomo Leopardi.*

Atti del R. Istituto veneto (LXIV, 6): G. Biadego, *Cesare Betteloni, paralipomeni*; (LXIV, 9), A. Favaro, *Vincenzio Galilei*, questa communicazione del F., che ha speciale importanza storica, riguarda l'unico figlio maschio di Galileo.

Studî medievali (I, 3): N. Zingarelli, *Ricerche sulla vita e le rime di Bernart de Ventadorn*, lavoro esteso e rilevantissimo, di cui uscirà l'Appendice nel fascicolo prossimo. Oltrechè pel Ventadorn, lo scritto dello Z. ha anche importanza per una questione pregiudiziale gravissima, il valore di credibilità che hanno le antiche biografie dei trovatori, sulle quali, dal Diez in poi, si è costruita quasi esclusivamente la loro storia.

Archivio storico italiano (nº 239: XXXV, 3): E. Costa, *Andrea Alciati e Bonifacio Amerbach*, articolo condotto sul carteggio dell'Amerbach che è nella biblioteca universitaria di Basilea; P. Piccolomini, *Bartolomeo Bolis da Padova e la sua fondazione per lo Studio di Siena*, docum. del 1512.

Rivista abruzzese (XX, 8-9): E. Cesareo, *I luoghi comuni nei poeti latini*, considera anche i poeti italiani, ed è tema arduo ed importante, che esigerebbe ben altro sviluppo.

Archivio della R. Società romana di storia patria (XXVIII, 1-2): P. Piccolomini, *Due lettere inedite di Bernardino Ochino*, dall'Archivio Vaticano, entrambe importanti.

Bollettino della Società di storia patria negli Abruzzi (XVII, 10): L. Rivera, *Le scuole universitarie dell'Aquila.*

Bollettino della R. Deputazione di storia patria per l'Umbria (XI, 1-2): A. Zanelli, *Tommaso Pontano, nuove ricerche ed appunti*, pubblicando alcuni documenti dell'Archivio comunale di Perugia ed alcune lettere sinora inedite custodite nella Vaticana e nella Marciana, integra le notizie su questo umanista e precettore del Quattrocento, del quale fu replicate volte discorso nel nostro *Giornale*; A. Pellegrini, *Gubbio sotto i conti e duchi d'Urbino*, in continuazione; M. Morici, *Di Corrado Trinci tiranno e mecenate umbro del Quattrocento.*

Archivio storico lombardo (XXXII, 6): E. Galli, *Le ville del Petrarca nel Milanese*; F. N[ovati], *Di un libro di cucina bergamasco del sec. XV*, togliendo l'occasione da un curioso codice del 1481, or custodito nella libreria di Chalons-sur-Marne, raccoglie molte e notevoli indicazioni intorno agli antichi libri culinarî.

Natura ed arte (XIV, 3): E. G. Boner, *La poesia del Natale immediatamente prima e dopo il Manzoni*; (XIV, 12), M. Valgimigli, *Di alcuni criteri d'arte onde il Manzoni rifece i « Promessi Sposi »*; E. Spallanzon, *Il soggiorno del Petrarca a Venezia.*

Bullettino senese di storia patria (XII, 1): I. Sanesi, *Girolamo Gigli e Niccolò Amenta*, spigolando nelle lettere del Gigli serbate nel ms. 1969 della pubblica biblioteca di Lucca, scopre nuovi armeggii pel celebre *Vocabolario Cateriniano*, aggiunge notizie alle pratiche per la stampa delle commedie gigliane e particolarmente illustra una delle molte contese in cui fu impigliato quell'uomo mordace quanto vanitoso; P. Piccolomini, *Inventario del palazzo Piccolomini a Pienza*, del sec. XVI, il P. illustra questo documento con molta cura, sicchè tanto il lessico quanto la storia del costume possono avvantaggiarsene; L. Frati, *Un'accademia letteraria senese del Cinquecento*, quella dell'amicizia, che cominciava ogni seduta commentando un sonetto del Petrarca.

Revue de métaphysique et de morale (XIII, 4): P. Lacombe, *Taine historien littéraire*. Vedasi pure dello stesso autore l'articolo *La psychologie de Taine appliquée à l'histoire littéraire*, nella *Revue philosophique*, XXX, 8.

Revue hispanique (XII, 41): C. B. Bourland, *Boccaccio and the « Decameron » in Castilian and Catalan literature*, esteso lavoro, indipendente dal volume del Sanvisenti e dagli studî ultimi del Farinelli; H. Vaganay, *L'Espagne en Italie*, raccolta di dati bibliografici, in continuazione.

Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte (V, 3): P. Toldo, *Leben und Wunder der Heiligen im Mittelalter*, in continuazione. — Fu pure pubblicato un grosso « Ergänzungsheft » del quinto volume degli *Studien*, tutto consacrato a celebrare, con svariata suppellettile di studî e di note critiche, il primo centenario della morte di Federico Schiller. Questa ricorrenza produsse in Germania una vera alluvione di pubblicazioni diverse, le quali in grandissima parte non riguardano punto l'Italia.

Revue historique (LXXXVIII, 2): G. Weill, *Les papiers de Buonarroti*, mostra ciò che aggiungono al racconto fatto nella 2ª edizione del libro del Romano-Catania le carte di Filippo Buonarroti, passate nel principio dell'anno corrente in possesso della bibl. Nazionale di Parigi.

Mercure de France (LVII, 198): L. Séché, *Les sources littéraires des « Méditations »*, è toccato dei rapporti del Lamartine col Petrarca e col Manzoni.

Revue des langues romanes (XLVIII, 4): F. Braun, *Contenances de table en vers provençaux*, è il poemetto già edito dal Biadene per nozze Cassin-D'Ancona. Cfr. questo *Giornale*, 21, 446.

Bulletin italien (V, 3): A. Jeanroy, *Quelques réflexions sur le « Quattrocento »*; P. Duhem, *Léonard de Vinci et Villalpand*, sulle idee di Leonardo intorno a problemi meccanici e cosmologici (1); Ch. Dejob, *Les descriptions de batailles dans l'« Orlando furioso » et dans la « Gerusa-*

---

(1) È questo un articolo importante, che richiama alle sue fonti parecchi pensieri scientifici del grandissimo uomo. Ci è grato accostare al lavoretto del D. una più ampia memoria d'un erudito nostro, che già meritò molto bene del Vinci, il dr. Edmondo Solmi. Egli ha scritto una serie di *Nuovi studi sulla filosofia naturale di Leonardo da Vinci*, inseriti dapprima nelle *Memorie dell'Accademia Virgiliana di Mantova* e poi raccolti in un volumetto estratto, Modena, Vincenzi, 1905.

« *lemme liberata* »; P. Toldo, *Les morts qui mangent*, fa in breve la storia del motivo novellistico rappresentato nella VI nov. del Doni, « Di Girolamo « Linaiuolo fiorentino che morì due volte ».

Beilage zur Allgemeinen Zeitung (1905, n° 41): H. Schneegens, *Petrarca in deutscher Uebersetzung.*

Revue des deux mondes (XXVIII, 3): L. Madelin, *La domination française à Rome de 1809 à 1814.*

Deutsche Rundschau (XXXI, 10): W. Lang, *Manzonis literarischer Nachlass*, il primo articolo di qualche importanza che appare all'estero dopo la pubblicazione dei *Brani inediti.*

The Westminster review (CLXIV, 1): Anglo-Italian, *Giosue Carducci, a character sketsch.*

Annales de l'université de Grenoble (XVII, 1): J. De Crozals, « *L'éloge* « *de la folie* », *sa place dans l'œuvre d'Érasme.*

Zeitschrift des Vereins für Volkskunde (XV, 2): P. Toldo, *Aus alten Novellen und Legenden*, qui tratta d'una leggenda mariana, *Die Sakristanin.*

Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen (CXIV, 3-4): A. Farinelli, *Note sulla fortuna del Boccaccio in Spagna*, in continuazione, rilevantissima raccolta di dati di fatto; F. Holthausen, *Das Motiv von der untergeschobenen Braut.*

Revue des questions historiques (XL, 155): E. Vacandard, *Le cursus: son origine, son histoire, son emploi dans la liturgie.*

Archivo historico portuguez (III, 5-6): Carolina Michäelis de Vasconcellos, *Lucius Andreas Resendius lusitanus*, umanista portoghese, André Resende; P. A. D'Azevedo, *Antonio da Gouveia, alchimista do seculo XVI*, in continuazione.

Neue Jahrbücher für das klassische Altertum (XV-XVI, 6): Th. Claussen, *Grechische Elemente in den romanischen Sprachen.*

Annales du midi (XVII, 66): A. Jeanroy, *Poésies de Guillaume IX comte de Poitiers*, cfr. una nota di G. Bertoni nel fasc. successivo degli *Annales*, p. 361; (XVII, 67), E. Aude, *Les plaintes de la Vierge auprès de la croix et les quinze signes de la fin du monde.*

Neues Archiv der Gesellschaft fur ältere deutsche Geschichtskunde (XXX, 3): O. Holder-Egger, *Nachtrag zu den italienischen Prophetieen.*

Journal des savants (III, 8): M. Baillouin, *Correspondance de Volta et de van Marum*, a proposito del carteggio di A. Volta con lo scienziato olandese van Marum, edito a Leida in quest'anno da J. Bosscha; (III, 9), H. Hauvette, *Les ballades du Décameron*, a proposito d'alcune recenti pubblicazioni sul Boccaccio, con molte osservazioni nuove e degne di nota, rispetto all'interpretazione di quelle oscure ballate.

Bibliothèque de l'école des chartes (LXVI, 2-3): H. Omont, *Doctorum doctrinale, recueil d'exemples à l'usage des prédicateurs compilé au*

XIV siècle, in un nuovo codice di recente acquistato dalla Nazionale di Parigi, gli esempi rimontano in gran parte allo *Speculum* del Beauvais.

Revue musicale (an. 1905): P. Aubrez, *La chanson populaire dans les textes musicaux du moyen âge.*

Zeitschrift für christliche Kunst (XVIII, 2): E. Teichmann, *Petrarca und der antike Symbolismus.*

È noto che nella passata primavera si celebrò solennemente in Spagna il centenario del *Don Quijote*. Molte pubblicazioni si fecero in quell'occasione, le più tra le quali non hanno rapporti diretti con l'Italia. Tuttavia, trattandosi d'un capolavoro di significato massimo e di valore mondiale, rimandiamo quelli fra i nostri lettori che vi avessero particolare interesse alla bibliografia di ciò che pel centenario cervantesiano vide la luce, compilata da don Emilio Cotarelo nel numero straordinario (maggio 1905) edito per quella festa intellettuale dalla *Revista de archivos, bibliotecas y museos.*

* Anche l'insigne monastero benedettino di S. Benedetto in Polirone nel Mantovano ha trovato il suo storico. Un elegante volume di Rosolino Bellodi, recentemente uscito, reca appunto sul frontispizio l'intitolazione: *Il Monastero di S. Benedetto in Polirone nella storia e nell'arte*, Mantova, Segna, 1905. Per gli avvenimenti più antichi l'A. di questo pregevole libro si valse della vecchia storia di B. Bacchini, di cui consultò anche la parte inedita. In quei tempi il monastero ebbe la special protezione della contessa Matilde di Canossa, che gli regalò possedimenti e manoscritti preziosi e fu, per suo desiderio, nella chiesa di quel cenobio sepolta. Di là la sua spoglia dovette essere trafugata nel Seicento; ma ancora se ne conserva la tomba vuota ed un ritratto non antico. La storia più moderna del convento è dal B. narrata col sussidio di molti e talor curiosi documenti. Una speciale sezione del volume, riccamente illustrato, riguarda le opere d'arte di cui, nell'attuale abbandono, il monastero e le chiese annesse serbano traccia. Tutto è condotto con molta cura e felice discernimento. I codici dell'insigne biblioteca andarono dispersi; ma alcuni di essi, assai ragguardevoli, passarono alla Comunale di Mantova. Il B. ne riferisce parecchie miniature. Non è necessario il rammentare che monaci, a dir vero alquanto turbolenti, furono in quel chiostro Teofilo Folengo ed i fratelli di lui. Cfr. Luzio, nella *Miscellanea D'Ancona*, pp. 423 sgg., ed anche i suoi *Studî folenghiani*, pp. 86 sgg.

* Enrico Morf, che per lunghi anni insegnò con successo filologia romanza nell'università di Zurigo ed è passato di recente all'Accademia di studî superiori in Francoforte sul Meno, ricevette dai suoi discepoli un volume commemorativo del quarto di secolo da lui speso nell'insegnamento: *Aus romanischen Sprachen und Literaturen*, Halle, Niemeyer, 1905. La massima parte degli scritti inseritivi concerne la letteratura francese. L'italiano è solo rappresentato da una nota linguistica di E. Keller, *Zur italienischen Syntax* e da uno studio di A. Farinelli, *Dante nell'opere di Christine de Pisan*, frammento del libro su *Dante in Francia*, che l'amico nostro ha già pronto per la stampa. — Non molto appresso apparve a Braunschweig un volume di *Festschrift* per celebrare il settantesimo genetliaco di

Adolfo Tobler. Il volume fu offerto dalla benemerita Società berlinese per le lingue moderne. In esso riguardano l'Italia i seguenti scritti: A. Brandl, *Dante und Adolf Pichler*; G. Speranza, *Vittoria Colonna*; W. Splettstösser, *Ueber Vittorio Alfieris « Agamennone » und « Oreste »*. Notevolissima anche per noi l'indagine d'uno dei maggiori conoscitori viventi delle tradizioni zoologiche, M. Goldstaub, *Physiologus-Fabeleien über das Brüten des Vogel Strauss*.

* La conosciutissima Ditta Bertelli di Milano bandì uno speciale concorso per premiare un libro popolare su Giuseppe Verdi. Il concorso fu vinto dai professori G. Bragagnolo ed E. Bettazzi: ora il loro libro è a stampa, in una nitida, accurata, economica edizioncella: *La vita di Giuseppe Verdi narrata al popolo*, Milano, Ricordi, 1905. L'operetta è raccomandabile perchè in essa è dato il succo di quanto fu scritto sul Verdi, con piena informazione, con scelta giudiziosa dei particolari più caratteristici ed importanti, con arte espositiva garbata e piacevole. La critica musicale non vi è, in verità, nè profonda nè esauriente; ma bisogna pur pensare che il volumetto ha intento divulgativo e che quindi mal s'acconciava a troppe disquisizioni teoretiche. Per contro, è obbligo nostro l'avvertire che gli AA. tennero conto anche dell'importanza letteraria che hanno certe opere verdiane e s'indugiarono sul valore poetico dei soggetti da lui musicati. Sulla cultura letteraria ed artistica del Verdi hanno uno speciale capit. (pp. 271 sgg.), che sarà letto con interesse, ma che ha solo il difetto di prestar troppa fede alle rivelazioni di qualche vanitoso *intervistatore*, al quale non sembrò vero di affibbiare al grande maestro alcune ideacce del proprio cervello di microcefalo. Apprezzabilissimi e curiosi i molti ritratti di musicisti, di librettisti, di letterati, di cantanti, di direttori d'orchestra ecc. che ornano il libro, non che i facsimili d'autografi musicali verdiani depositati nell'Archivio Ricordi e le molte vedute di luoghi che col Verdi hanno strette relazioni. La scelta non potevasi desiderare nè più copiosa nè più intelligente. Negli ultimi capitoli gli AA. vollero ritrarre, con buona analisi fondata sui fatti, la fisionomia artistica e morale del maestro, e ci riuscirono assai bene, specie per il sussidio prezioso delle lettere di lui che si hanno a stampa. Come altre volte osservammo, molte di quelle lettere sono vivacissime e piene d'idee: esse, meglio d'ogni altro documento, ci consentono di leggere nell'anima del Verdi. Si attende, perciò, con vera impazienza l'epistolario verdiano che il Luzio ed il Mazzatinti hanno promesso.

* Il prof. Agostino Rossi, favorevolmente noto agli studiosi per la bella opera su *Francesco Guicciardini e il governo fiorentino dal 1527 al 1540*, raccoglie in un volume, con giunte e ritocchi (*Studj storici*, Bologna, Zanichelli, 1906), parecchi suoi scritti riguardanti la storia medievale di Venezia e della Sicilia, e ne aggiunge due nuovi, sulla *Epistola di Ugo Falcando a Pietro tesoriere della Chiesa palermitana* e su *Gl'inquisitori sopra il Doge defunto nella repubblica di Venezia*. I presenti scritti si riferiscono quasi tutti alla storia civile. Notiamo solamente che nel volume ricompare lo scritterello sulla *Historia sicula* del Malaterra (cfr. *Giornale*, 43, 438) e quello su Donato Giannotti, pubblicato a proposito del libro di G. Sanesi (vedi *Giorn.*, 35, 156).

* Presso l'Archivio storico del Comune di Milano, che è nel Castello Sforzesco, fu costituita, per iniziativa del senatore Luca Beltrami, una speciale sezione, destinata a raccogliere pubblicazioni riguardanti Leonardo da Vinci. Dell'incremento rapidissimo che ebbe bentosto quella sezione, così felicemente ideata, è prova nel primo fascicolo della pubblicazione periodica che appunto s'intitola *Raccolta vinciana*, i cui intenti sono bibliografici e scientifici, tutto allo scopo di meglio illustrare quel mirabile intelletto e quella miracolosa attività di Leonardo. Il primo fascicolo suddetto reca pure due studietti, l'uno di E. Verga, *Intorno alla donazione dei codici di Leonardo fatta da Galeazzo Arconati alla biblioteca Ambrosiana* (nel 1637), l'altro di L. Beltrami, *Voci e termini del dialetto milanese nel cod. Atlantico.*

* V'è una dote ancor più rara della dottrina, la vera modestia. Questa dote è segnalabile in « due amici del dialetto e delle memorie torinesi », i quali non vogliono essere nominati qui, come non si nominarono nel frontispizio d'un opuscolo elegante *Per il primo centenario della morte di Edoardo Calvo*, Torino, Bocca, 1905. L'opuscolo, tirato a soli 150 esemplari in carta a mano, è singolarmente accurato e giova a far meglio conoscere l'ottimo medico torinese, che fu così arguto poeta satirico nel suo dialetto, anzi forse il maggiore fra i poeti vernacoli piemontesi dopo l'Isler. I due amici bibliofili recano la sua fede di nascita e notiziette diverse che pongono meglio in chiaro la breve sua vita (1773-1804) e le sue benemerenze come medico dell'ospedale di S. Giovanni. Fissano pure la casa ove nacque: ne chiariscono l'iconografia, dandone, assai ben riprodotto, il ritratto disegnato a matita da Sully Marriott, che si conserva nella biblioteca del Re in Torino; pubblicano alcune sue rime inedite o malnote, fra le quali una poesia giovanile per nozze del 1796, il cui autografo è in possesso privato. Danno pure informazioni su d'un codicetto trovato a Bologna, dal quale estraggono alcune rime male attribuite al Calvo, che pare invece siano d'un suo contemporaneo, l'ab. prof. Cosma Marchisio, nome sinora ignoto fra i cultori della musa vernacola subalpina. L'opuscolo si chiude con una diligentissima bibliografia calviana. Il tutt'insieme ci fa deplorare che l'edizione più recente delle poesie del Calvo, di cui indicammo i mancamenti (cfr. *Giornale*, 38, 231), non sia stata affidata a queste mani (1).

* Tesi di laurea e programmi: A. Saya, *Contribution de l'Italie à l'enrichissement du lexique français* (laurea, Grenoble); A. Schmidt, *La vie de St. Franchois nach ms. fr. 19531 der Nationalbibliothek zu Paris* (progr. Viersen); K. Manger, *Die französischen Bearbeitungen der Legende der h. Katharina von Alexandrien* (laurea, Erlangen); E. Geiger, *Hans Sachs als Dichter in seinen Fastnachtsspielen im Verhältnis zu seinen*

(1) Sulle bozze aggiungiamo una nota. A malincuore avevamo aderito al desiderio dei due amici bibliofili di non essere nominati. Ma poichè il giornale *Il Piemonte*, III, 30, ha spiattellato i loro nomi, non crediamo più di doverne fare mistero neppur noi. Si chiamano Vincenzo Armando e Tommaso Agostinetti.

Quellen betrachtet (laurea, Basilea); E. Timpe, *Die Kirchenpolitischen Ansichten und Bestrebungen des Kardinals Bellarmin* (laurea, Breslau)· J. Rabbinovicz, *Ein Versuch den Charakter Alexanders des Grossen nach der jüdischen Sage darzustellen* (progr. ginn., Mähr-Weisskirchen; intorno alla leggenda di Alessandro ha lasciato un prezioso materiale il rimpianto germanologo Guglielmo Hertz, ed ora lo si ha a stampa in un volume di sue *Gesammelte Abhandlungen* curato da Friedrich von der Leyen, Stuttgart, Cotta, 1905); Kurt Lewent, *Das altprovenzalische Kreuzlied* (laurea, Berlino; lavoro bene ordinato ed elaboratissimo); K. Schambach, *Vergil ein Faust des Mittelalters* (progr. ginn., Nordhausen); P. Kupka, *Ueber mittelalterliche Totentänze* (progr. ginn., Stendal); A. K. Roeder, *Menechmi und Amphitruo im englischen Drama bis zur Restauration 1661* (laurea, Lipsia); O. Reuter, *Der Chor in der französischen Tragödie* (laurea, Jena); H. Becker, *Lorenzo Mascheroni's Zirkelgeometrie im Dienste des mathematischen Unterrichts* (progr. ginn., Insterburg); F. Sirola, *L'influenza delle lettere italiane sulle ungheresi* (progr. ginn., Fiume; saggio promettente di più ampio lavoro: cfr. l'analisi che ne dà il giornale torinese *Il Momento*, nel n° del 5 ottobre 1905); B. Ziliotto, *Marco Petronio Caldana da Pirano e il suo poema* (progr. ginnasiale, Trieste: di questo lavoro sulla *Clodiade*, poema in 12 canti di circa 700 esametri latini ciascuno, era sinora nota una parte, su cui vedi *Giorn.*, 45, 460; qui lo Z. ne dà l'analisi, considera le sue relazioni coi classici latini ed italiani, segnatamente col Tasso, illustra la vita del poeta, giovandosi puranco di documenti dell'Archivio comunale di Pirano); Gino Farolfi, *La tragica e leggendaria storia di Francesca da Rimini nella letteratura italiana* (progr. scuola reale superiore, Trieste; va sino a tutto il sec. XVIII ed è raccolta copiosa, ma poco ordinata e male vagliata, di notizie).

* Pubblicazioni recenti:

Augusto Serena. — *Un serventese misogino.* — Treviso, tip. Turazza, 1905 [Brutto e scorrettissimo componimento, che si legge, acefalo e adespoto, in fondo al ms. trivigiano della *Leandreide*].

F. Brunetière. — *Histoire de la littérature française classique* (1515-1830). — Vol. I. Paris, Delagrave, 1904-1905 [Nell'introduzione è considerato il rinascimento italiano con informazione insufficiente e critica in gran parte erronea. Vedasi in proposito una bella recensione di H. Hauvette nella *Revue critique*, 8 luglio 1905].

Luigi Boldrini. — *Della vita e degli scritti di messer Giovita Rapicio.* — Verona, Cabianca, 1904 [Il Ravizza di Chiari fu precettore e pedagogista, vissuto dal 1476 al 1553. Vedasi *Rassegna bibl. d. letterat. italiana*, XIII, 137].

Giuseppe Tarozzi. — *Teologia dantesca studiata nel « Paradiso ».* — Livorno, Giusti, 1906 [Utile libriccino. Particolarmente giovandosi della *Summa theologica* dell'Aquinate, il T. largamente commenta e con opportuni raffronti chiarisce tre brani capitali del *Paradiso*: C. I, vv. 103-141; C. II, vv. 112-141; C. XIII, vv. 52-84. Così è esposto per sommi capi tutto il

sistema teologico dantesco (in cui, del resto, l'originalità è ben poca), rispetto al Creatore e all'ordine universale, rispetto ai cieli ed alle intelligenze che li governano, rispetto alla creazione].

Giacomo Marcocchia. — *Una novella indiana nel Boccaccio e nel Molière.* — Spalatro, Libr. Morpurgo, 1905 [Accosta la nov. 4, giorn. VII del *Decam.*, in cui l'astuzia di Ghita punisce la gelosia di Tofano, alla farsa *Jalousie du Barbouillé* del Molière, da lui stesso rifatta migliorandola nel *George Dandin*].

Emilio Del Cerro. — *Vittorio Alfieri e la contessa d'Albany.* — Torino, Roux e Viarengo, 1905.

Coluccio Salutati. — *Epistolario,* a cura di Francesco Novati. Vol. IV, P. I. — Roma, Istituto storico italiano, 1905 [Con questa prima parte del vol. IV l'edizione laboriosissima dell'epistolario è terminata. La seconda parte conterrà le appendici e gli indici, mentre la prefazione all'intero epistolario uscirà in un fascicolo separato, come coronamento dell'opera].

Giuseppe Rossi. — *Alcune ricerche su Paolo Veneto.* — Torino, Paravia, 1904 [Cfr. recens. in *La critica,* III, 417].

Vincenzo Spampanato. — *Alcuni antecedenti e imitazioni francesi del Candelaio.* — Portici, tip. Della Torre, 1905.

Lamberto Carlini. — *Girolamo Verità filosofo e poeta veronese del secolo XVI.* — Verona, tip. Franchini, 1905.

Eugenio Donadoni. — *Sull'autenticità di alcuni scritti reputati danteschi.* — Palermo, Reber, 1905.

Ernesto Anzalone. —*Su la poesia satirica in Francia e in Italia nel sec. XVI.* Appunti. — Catania, tip. Musumeci, 1905.

Cecco Angiolieri. — *I sonetti,* editi criticamente ed illustrati per cura di Aldo Franc. Massèra. — Bologna, Zanichelli, 1906.

Giovanni Setti. — *La Grecia letteraria nei « Pensieri » di Giacomo Leopardi.* — Livorno, Giusti, 1906.

Dante Alighieri. — *La Vita Nuova,* con introduzione, commento e glossario di Giovanni Melodia. — Milano, Fr. Vallardi, 1905.

Achille Pellizzari. — *Il Dittamondo e la Divina Commedia.* — Pisa, tip. Mariotti, 1905.

Giulio Bertoni. — *Giovanni Maria Barbieri e gli studî romanzi nel sec. XVI.* — Modena, tip. Vincenzi, 1905.

Alessandro Manzoni. — *Brani inediti dei « Promessi Sposi »,* per cura di Giovanni Sforza. 2ª ediz. accresciuta. In due vol. — Milano, Hoepli, 1905.

Adolfo Mabellini. — *Manoscritti, incunabuli, edizioni rare del sec. XVI esistenti nella biblioteca comunale Federiciana di Fano.* — Fano, Società tipografica cooperativa, 1905.

Giacinta Gallina. — *Dal Goldoni al Gallina.* — Cividale, tipografia Fulvio, 1905.

Domenico Santoro. — *Studî sul Parzanese.* — Chieti, Jecco, 1904 [Si consulti una buona recensione di Fr. Lo Parco nella *Rass. critica* di Napoli, X, 134].

Joszef Papp. — *Az Olasz Hatvani Cecco d'Ascoli.* — Kolozsvár, 1905 [Sui rapporti fra Dante e Cecco. Vedi *Bull. Soc. Dant.*, N. S., XII, 120].

Peleo Bacci. — *I Trionfi del Petrarca in alcuni arazzi del Comune di Pistoia.* — Pistoia, tip. Sinibuldiana, 1905 [Vedi *Bull. storico pistoiese*, VII, 91].

Gaetano Beani. — *Intorno ad alcuni scritti inediti di mons. Niccolò Forteguerri.* — Pistoia, Flori, 1905 [Cfr. *Bull. storico pistoiese*, VII, 91].

V. L. Bourrilly. — *Jacques Colin, abbé de St. Ambroise, contribution à l'histoire de l'humanisme sous le règne de François I.* — Paris, Soc. nouv. de librairie, 1905 [Il Colin fu un italianista e tradusse in francese il *Cortegiano*].

Carlo Del Balzo. — *L'Italia nella letteratura francese dalla caduta dell' impero romano alla morte di Enrico IV.* — Torino-Roma, Roux e Viarengo, 1905 [Ne parleremo].

Mario Baratta. — *Curiosità Vinciane.* — Torino, Bocca, 1905.

Licurgo Cappelletti. — *Principesse e grandi dame.* — Torino, Bocca, 1906 [Libro di pura compilazione. Notinsi i capitoli dedicati a Bianca Cappello, Cristina di Svezia, Elisa Baciocchi].

Oreste Dito. — *Massoneria, carboneria ed altre società segrete nella storia del risorgimento italiano.* — Torino-Roma, Roux e Viarengo, 1905.

Giac. Poletto. — *La Vergine madre nelle opere e nel pensiero di Dante.* — Siena, tip. S. Bernardino, 1905.

Gaetano Gasperoni. — *Il pensiero di Giuseppe Mazzini.* — Bologna, Zanichelli, 1905.

P. Nediani. — *Dal Boiardo al Berni, a proposito dell'« Orlando innamorato ».* — Catania, Giannotta, 1905.

Peter Borghesi. — *Petrarch and his influence on english literature.* — Bologna, Zanichelli, 1906.

Angelo De Gubernatis. — *Giovanni Boccaccio.* Corso di lezioni fatte nell'università di Roma. — Milano, libr. editr. lombarda, 1905.

Remigio Sabbadini. — *Le scoperte dei codici latini e greci nei sec. XIV e XV.* — Firenze, Sansoni, 1905 [Fa parte della *Bibl. storica del rinascimento*, diretta da F. P. Luiso].

Ur. Berlière. — *Un ami de Pétrarque, Louis Sanctus de Beeringen.* — Rome-Paris, Champion, 1905.

Ernesto Degani. — *Le nostre scuole nel medioevo e il seminario di Concordia.* — Portogruaro, tip. Castion, 1904.

Hippolyte Delehaye. — *Les légendes hagiographiques.* — Bruxelles, Bureau de la Société des Bollandistes, 1905.

Francesco Picco. — *Salotti francesi e poesia italiana nel Seicento.* — Torino-Genova, R. Streglio, 1905.

Jacques Delmas. — *Pétrarque et les Colonna.* — Marseille, impr. marseillaise, 1905.

Witkowski. — *Les médecins au théâtre de l'antiquité jusqu'au XVII siècle.* — Paris, Maloine, 1905.

Th. Roth. — *Der Einfluss von Ariost's Orlando auf das französische Theater.* — Leipzig, Deichert, 1905.

Gio. Attilio Zanon. — *Saggi storici su Cittadella nel sec. XVI.* — Casteggio, tip. Cerri, 1905 [Serie di monografie documentate, dalle quali

lo Z. intende assorgere ad una sintetica storia della sua Cittadella. Notiamo ciò che vi è detto degli eretici cittadellesi, o dimoranti in Cittadella, nel Cinquecento: segnatamente del grammatico Pietro Speciali (1478-1554) e dell'umanista e precettore Bartolomeo Fonzio].

† Pubblicando nel *Giornale*, 46, 176-181 una rassegna intorno al volume del dr. Giuseppe Malavasi sulla materia poetica del ciclo brettone in Italia, ne ignoravamo la morte prematura.

Nativo della Mirandola, il Malavasi compì gli studî secondarî al Liceo di Modena e gli universitarî a Bologna. Qui ben presto, quantunque modestissimo, si guadagnò ampia lode dagli insegnanti e vivo affetto da tutti i compagni, per le sue doti esimie di mente e di cuore. Entrato nella carriera governativa, per 6 anni insegnò nelle scuole tecniche di Canicatti e Finale-Emilia, poi nei ginnasi superiori di Sciacca, Cefalù e Chiari. Morì nell'ottobre 1904, a 28 anni.

Il volume che ha dato occasione all'indicata rassegna fu l'ampliamento e lo svolgimento della sua tesi di laurea, che aveva già meritato il premio Vittorio Emanuele II. Il Malavasi, conscio dell'ampiezza e difficoltà dell'argomento, aveva in animo di compiere nuove ricerche e consultazioni bibliografiche; ma poi, costretto sempre a dimorare in cittaduzze chiuse ad ogni comodità di studio e avvilito anche dai sintomi di malattia inesorabile, si lasciò indurre da insegnanti ed amici (che vedevano come, purtroppo, dalle sue forze nulla più ormai potevasi sperare) a pubblicare la sua monografia con qualche lacuna. Ma, pur così, essa manifesta una tal sodezza e serietà di preparazione, tanta prudenza e sicurezza nei giudizî, che riteniamo manterrà il nome del Malavasi nella memoria degli studiosi e gli procaccerà largo e sicuro rimpianto.

† Il 1° giugno 1905 si spegneva nella sua patria Bolsena l'abate greco basiliano Giuseppe Cozza-Luzi. Fu un grande erudito nella storia ecclesiastica e liturgica, negli studî biblici e nell'antiquaria greca e latina. Il suo nome qui pur si menziona, perchè egli diede opera ad illustrare i cimelii petrarcheschi della Vaticana, sui quali ha molte pubblicazioni notevoli. Pubblicò pure il *Paradiso* dantesco coi disegni e le miniature di Giulio Clovio.

† Francesco Nitti, che, nato a Taranto nel 1851, immaturamente moriva in Roma il 31 gennaio del 1905, è specialmente conosciuto fra gli studiosi di storia letteraria pel volume su *Leone X e la sua politica* (cfr. questo *Giornale*, 21, 416). Ma egli ha, oltre i lavori di materia estranea a questo periodico, un' opera sul *Machiavelli studiato nella vita e nelle dottrine*, della quale uscì a luce il primo volume in Napoli nel 1876. Il volume secondo non venne fuori mai per lo scrupolo fin soverchio che metteva il Nitti nel lavorare; ma sappiamo che ne furono stampate 240 pagine, sulle quali chi v'abbia interesse può leggere ciò che ne scrisse B. Croce nell'*Archivio storico per le prov. napoletane*, XXX, 275 sgg.

Luigi Morisengo, *Gerente responsabile*.

Torino — Tip. Vincenzo Bona.

INDICE ALFABETICO

DELLA RASSEGNA, DEL BOLLETTINO

E DEGLI ANNUNZI ANALITICI

In quest' indice, che abbraccia l' intera annata (vv. XLV e XLVI), sono registrati i nomi degli autori e degli editori; i titoli delle opere sono dati per lo più in forma abbreviata. Il numero arabo grande indica il volume; il numero arabo piccolo designa la pagina.

ABBRUZZESE A., *Il Cantico dei Cantici in alcune parafrasi italiane*, 45, 136.

AGLIETTI M., *Rime giocose d'un umorista fiorentino (Pier Salvetti)*, 46, 458.

ALBANY (D'), *Lettres à ses amis de Sienne*, ed. L. G. Pélissier, vol. I, 45, 96.

ALBERTAZZI A., *Il romanzo*, 46, 235.

ALBINI G., *Dantis eclogae*, 45, 350.

ALEMANNI V., *Pietro Ceretti*, 45, 162.

ALFIERI V., *Opere*, ed. Paravia, 45, 123.

— *Pubblicazioni per il suo centenario*, 45, 89.

ALIGHIERI D., v. Albini.

AMBROSOLI S., *Medaglie del Petrarca*, 45, 165.

ARENAPRIMO G., *La pesca del pescespada a Messina*, 45, 449.

ARIOSTO L., *Orlando Furioso*, con commento di P. Papini, 46, 243.

ARULLANI V. A., *Nella scia dantesca*, 46, 460.

AZZOLINA L., *Il dolce stil nuovo*, 45, 74.

BADOER J., v. Segarizzi.

BARBANO O. M., *G. Leopardi e Maurice de Guérin*, 45, 159.

BARBI M., *Un trattato morale di B. Giamboni*, 45, 164.

BARBIERA R., *L'Alfieri gran signore*, 45, 103.

— *L'Alfieri nelle cospirazioni italiane*, 45, 104.

BARBON D., *Vita e opere di Gerolamo Baruffaldi*, 46, 442.

BARILLI A., *Nuova biografia di Pomponio Torelli*, 46, 221.

BARZELLOTTI G., *Dal Rinascimento al Risorgimento*, 46, 451.

Bausteine zur roman. Philologie, Festgabe für A. Mussafia, 46, 211.
BELARDINELLI G., *La questione della lingua*, vol. I, 46, 332.
BELLETTI G. D., *Commemorazione di V. Alfieri*, 45, 110.
BERTANA E., *Un altro arcade younghista*, 45, 167.
BERTINO G., *La prima tragedia regolare della letter. ital.*, 46, 221.
BERTONI G., *Nuovi studî su M. M. Boiardo*, 45, 134.
BERTONI G. e VICINI E. P., *Gli studî di grammatica a Modena*, 46, 457.
BEVER (v.) A. et SANSOT-ORLAND E., *Œuvres galantes des conteurs italiens*, 2ª serie, 45, 152.
BIADEGO G., *Per Scipione Maffei*, 45, 443.
BIADENE L., *L'Ercolana*, 45, 166.
BODONI G. B. e SAVIOLI L., *Lettere*, 45, 448.
BOLOGNA G., *Rosmunda nel teatro tragico italiano*, 46, 221.
BONACCI G., *Saggio sulla « Istoria « civile » del Giannone*, 45, 413.
BONER E. G., *La poesia del cielo da Guittone al Petrarca*, 45, 147.
BORRI L., *« Per alcuna chiosa » medico-psicologica al poema divino*, 45, 147.
BRAGGIO C., *Per il primo centenario di V. Alfieri*, 45, 112.
BROGNOLIGO G., *Studî di storia letteraria*, 45, 407.
BUTTI A., *Una lettera di Vincenzo Cuoco*, 45, 167.

CAMERANO L., *A. Vallisneri*, 46, 248.
CAMPANELLA T., *La Città del Sole*, ed. E. Solmi, 45, 154.
CANEVAZZI G., *Un serventese del Quattrocento*, 46, 466.
CANNIZZARO T., *Alcune ottave popolari in dialetto calabrese*, 45, 449.
CARDUCCI G., *La canzone di Dante « Tre donne intorno al cor mi « son venute »*, 45, 446.
CARPINO V., *V. Alfieri e l'educazione nazionale*, 45, 111.
Carteggi italiani, ed. F. Orlando, Serie I, disp. 5ª, 45, 445.
CASARI C., *Jacopo Soldani*, 46, 246.
CASTELLI G., *Ancora Cecco d'Ascoli e Dante*, 45, 149.
CAVATORTI G., *Uno sguardo a Reggio di Lombardia nel Settecento*, 46, 249.
CESANO A., *Hans Sachs e i suoi rapporti con la letterat. italiana*, 46, 242.
CESAREO G. A., *La carta d' Italia del Petrarca*, 45, 165.
CESATI E., *L' Alfieri leggendario*, 45, 110.
CHIAPPE A., *La vita e gli scritti di P. Giannone*, 45, 160.
— *Lettere del Guerrazzi*, 45, 398.
CHIAPPELLI A., *Dalla trilogia di Dante*, 46, 203.
CHIARINI G., v. Foscolo.
CIAN V., *Lettere d'amore del tempo antico*, 46, 253.
— *Una silloge ignota di laudi sacre*, 45, 165.
— *Varietà poetiche del Cinquecento*, 46, 466.
— *Vittorio Alfieri*, 45, 92.
— *Vittorio Alfieri a Pisa*, 45, 100.
CIAVARELLI E., *Rileggendo l'Alfieri*, 45, 120.
CICCHITELLI V., *Sulle opere poetiche di M. G. Vida*, 46, 404.
Collezione di opuscoli danteschi inediti o rari, disp. 79-82, 46, 209.
CONGEDO U., *La vita e le opere di Scip. Ammirato*, 45, 124.

CORNARO L. e LESSIO L., *La vita sobria*, ed. P. Molmenti, 45, 405.
CORSO C., *La metrica della canzone*, 45, 404.
CROCE B., *Leggende napoletane*, Serie prima, 46, 459.

D'ANCONA A., *Gino Capponi e Pietro Giordani*, 45, 167.
— *Lettere di Piemontesi illustri*, 46, 254.
DEBENEDETTI S., *I sonetti volgari di Immanuele Romano*, 45, 362.
DELLA GIOVANNA I., « *Il divorzio* », *commedia di Vittorio Alfieri*, 45, 106.
DEL LUNGO I., *Il papa soldano*, 45, 165.
— *V. Alfieri poeta e cittadino*, 45, 109.
DEL MONTE CASONI B., *Studi sulle satire di L. Ariosto*, 46, 401.
DE MARCHI A., *Di una storia d'Italia di A. Verri*, 45, 166.
DE MARINIS TAM., *Nuovi documenti sullo Studio di Napoli*, 45, 450.
DE NARDI P., *La psiche di V. Alfieri*, 45, 116.
DE TONI G. B. e SOLMI E., *Intorno all'andata di Leonardo da Vinci in Francia*, 45, 441.
DOLCETTI G., *La fuga di Giacomo Casanova dai Piombi*, 46, 253.
DOLCIBENE, v. Tortoli.
D'OVIDIO F., *Cenni sui criterî di Dante nel dannare o salvare le anime*, 45, 439.
— *Il centenario della morte di V. Afieri*, 45, 98.
— *Il piè fermo*, 45, 164.

Esercitazioni sulla letteratura religiosa in Italia nel secolo XIII, dir. da G. Mazzoni, 46, 434.

FANCIULLACCI T., *L'opera satirica di Salv. Rosa*, 46, 245.
FARINELLI A., *V. Alfieri nell'arte e nella vita*, 45, 105.
FEDERZONI G., *La vita di Beatrice Portinari*, 45, 447.
— *La vita di Beatrice Portinari*, 2ª ediz., 46, 238.
FEDI F., v. Guerrazzi.
FILIPPINI E., *Il primo amore ferroniano*, 45, 167.
FLAMINI F., *Di un'ignota imitazione di Dante*, 45, 166.
FOA R., *L'umorismo di G. Mazzini*, 46, 466.
FOFFANO F., *Un secentista plagiario dell'Aretino*, 45, 166.
FOSCOLO U., *Poesie*, 2ª ediz. Chiarini, 46, 424.
FRANCO L., *Degli scritti su V. Alfieri*, 45, 108.
FRATI L., *La tavola dei giuochi di U. Aldrovandi*, 45, 448.

GALLENGA STUART R. A., *Cesare Caporali*, 46, 182.
GALLETTI G., *Variazioni sulla d'Albany*, 45, 97.
GARDNER E. G., *Dukes and poets in Ferrara*, 45, 371.
GATTA L., *Ragioni dell'arte di V. Alfieri*, 45, 112.
GENTILE G., *Il figlio di G. B. Vico*, 46, 247.
GIANNINI A., *Discorso commemorativo di V. Alfieri*, 45, 111.
GIANNONE P., *Vita scritta da lui medesimo*, edizione F. Nicolini, 46, 444.
GIUSTI G., *Epistolario*, ed. F. Martini, 45, 143.
GNAD E., *Im österreichischen Italien*, 46, 464.
GOBBI G. F., *Il calendimaggio amo-*

roso di Dante e del Petrarca, 45, 150.
— *Il credo ultimo di uno degli ultimi romantici*, 45, 167.
GRAZIADEI V., *Un sonetto di V. Alfieri*, 45, 113.
GUERRAZZI F. D., *Pubblicazioni del centenario*, 45, 392.
— *Scritti scelti*, ed. F. Fedi, 45, 395.

HAUVETTE H., *Un exilé florentin, Luigi Alamanni*, 45, 384.

Immanuele Romano, v. Debenedetti.

LEGA G., v. *Rispetti*.
LESSIO L., v. Cornaro.
LEVI A., *Le poesie latine e italiane di Malatesta Ariosti*, 46, 457.
LEVI E., v. *Lirica*.
Lirica italiana antica, ediz. E. Levi, 45, 400.
LISIO G., *Note ariostesche*, 45, 151.
— *Rarità ariostesche*, 45, 166.
LOZZI C., *Cecco d'Ascoli e la musa popolare*, 45, 149.
LUMBROSO A., *V. Alfieri giudicato da Stendhal*, 45, 107.
LUZIO A., *Giuseppe Mazzini*, 46, 462.

MALAVASI G., *La materia poetica del ciclo brettone in Italia*, 46, 176.
MALGARINI P., *Le liriche di V. Alfieri*, 45, 115.
MANACORDA GUIDO, *Petrus Angelius Bargaeus*, 46, 227.
MANDÒ F., *Jac. Angelo Nelli*, 45, 421.
MANGINI A., *F. D. Guerrazzi*, 45, 159.
MANNUCCI F. L., *La cronaca di Jacopo da Varagine*, 46, 454.
MANZONI A., *Opere*; I, ed. Scherillo, II, ed. Sforza, 45, 423.
MARCHESI G. B., *Mode e costumanze femminili del Quattrocento*, 45, 165.
MARCHESINI U., *Galileo cittadino fiorentino*, 45, 450.
MARRADI G., *F. D. Guerrazzi*, 45, 393.
MASI E., *Asti e gli Alfieri*, 45, 89.
— *Il vero Alfieri*, 45, 91.
— *Nell'Ottocento*, 46, 461.
MAZZATINTI G., *Bibliografia alfieriana*, 45, 107.
MAZZINI G., *Epistolario*, vol. II, 46, 449.
MAZZONI G., *Su G. A. Romanello*, 45, 165.
— *Vittorio Alfieri*, 45, 98.
— v. *Esercitazioni*.
MEDIN A., *Il canzoniere di A. Grifo*, 45, 165.
MELLI A., *Agostino Cagnoli*, 45, 161.
MESSERI A., *Galeotto Manfredi*, 45, 151.
MICHEL E., *F. D. Guerrazzi e le cospirazioni politiche in Toscana*, 45, 394.
MOCCI A., *Canzone sull'avventura d'una castellana di Bosa*, 45, 449.
MODONA L., *Vita ed opere di Immanuel Romano*, 45, 362.
MOLMENTI P., *La storia di Venezia nella vita privata*, IV edizione, P. I, 46, 200.
— v. Cornaro.
MOMIGLIANO A., *Lo stile e l'umorismo nel « Bugiardo »*, 45, 157.
MONACI E., *Poesie del re Giovanni*, 45, 449.
MORICI M., *Lettere al prof. Francesco Turris*, 45, 450.
MUCIACCIA F., *Lettere del Guerrazzi*, 45, 398.
MURARI R., *Dante e Boezio*, 46, 455.
MURATORI L. A., *Epistolario*, edizione M. Campori, voll. VI e VII, 45, 137.

MUSSAFIA A., v. *Bausteine* e *Studenti*.

NATALI G., *Il bastone pedagogo*, 46, 466.
NAVANTERI G., *Studio su G. Meli*, 45, 444.
NERI A., *Genova e V. Alfieri*, 45, 102.
NERI F., *La tragedia ital. del Cinquecento*, 46, 221.
NICOLINI F., v. Giannone.

ORANO D., *Liberi pensatori bruciati in Roma*, 45, 442.
ORLANDO F., v. *Carteggi*.
ORTIZ R., *Imitazioni dantesche e cronologia nelle opere di Fr. da Barberino*, 45, 437.

PAPA P., *Di un Casella fiorentino*, 45, 164.
PAPINI P., v. Ariosto.
PARDI G., *Leonello d'Este*, 45, 371.
PARISET C., *Merope ed altre tragedie di Pomponio Torelli*, 46, 221.
PARODI E. G., *Perchè Dante lo condanna*, 45, 164.
PARDUCCI A., *Gli studî provenzali del march. Cesare Lucchesini*, 46, 254.
PASINI F., *Nova Montiana*, 45, 444.
PASSERONI G. C., v. Sperati.
PAVANELLO G., *Giovanni Aurelio Augurello*, 46, 243.
PEDRAGLIO CL. L., *Silvio Pellico*, 45, 429.
PEDRAZZOLI U., *La sfortuna d'un bel verso della Divina Commedia*, 46, 456.
— *Monarchia e pontificato nella Divina Commedia*, 46, 456.
PÉLISSIER L. G., *Canova, la comtesse d'Albany et le tombeau d'Alfieri*, 45, 95.
PÈLISSIER L. G., *La tendre Maltzam*, 45, 167.
— v. Albany.
PELLEGRINI FL., *Un'ode di V. Monti*, 45, 166.
PELLICO S., *Le mie prigioni*, ediz. F. Ravello, 45, 429.
PELLIZZARO G. B., *Il freno dei tempi in Corneille e Alfieri*, 45, 118.
PERGOLI B., *Condillac in Italia*, 46, 248.
PERRONI-GRANDE L., *Varia fortuna di Dante e coltura a Messina nel sec. XV*, 45, 449.
PICCIOLA G., *Urbino e la sua gloria*, 45, 447.
PICCOLOMINI P., *Lo statuto del castello della Triana*, 46, 253.
— *Vita e poesia curiale di Siena*, 45, 450.
PICOTTI G. B., *I Caminesi e la loro signoria in Treviso*, 46, 241.
PIERINI O., *Confessione amorosa della bella penitente*, 46, 458.
— v. Testi.
PINTOR F., *Una commedia politica per la restaurazione medicea*, 45, 166.
PISTELLI E., *L'ultimo canto della Div. Commedia*, 45, 451.
— *Uno scolopio galileiano*, 45, 166.
PITRÈ G., *La vita in Palermo cento e più anni fa*, 45, 156.
PORENA M., *Postille dantesche*, 45, 164.
— *Reminiscenze alfieriane nei « Promessi Sposi »*, 45, 107.
— *V. Alfieri e la tragedia*, 45, 121.

QUARTA N., *Studî sul testo delle rime del Petrarca*, 45, 366.

RAJNA P., *Qual fede meriti la lettera di frate Ilario*, 45, 164.

RAVELLO F., v. Pellico.
RICCI CH., *Sophonisbe dans la tragédie*, 45, 410.
RICCI C., *Vita barocca*, 46, 245.
RICCI S., *Il Parini e le belle arti*, 45, 166.
RICHIERI G., *Le geografie metriche italiane*, 45, 165.
Rispetti antichi, ed. da G. Lega, 46, 254.
RIVALTA E., *Una ballata politica del sec. XIII*, 45, 436.
RIZZACASA D'ORSOGNA G., *L'ora in cui Dante salì al Paradiso*, 45, 148.
— *Quattro cerchi con tre croci*, 46, 240.
RIZZI F., *Le commedie osservate di G. M. Cecchi*, 46, 217.
ROBERTI G., *Gli otto anni d'ineducazione di Vittorio Alfieri*, 45, 99.
ROCCA L., *La processione simbolica del Purgatorio*, 45, 164.
ROCCO S., *V. Alfieri*, 45, 111.
ROMANO M., *Ricerche su Vincenzo Cuoco*, 46, 412.
ROSI M., *Lettere del Guerrazzi*, 45, 398.
ROSSI V., *Noterelle d'erudizione spicciola*, 45, 165.
RUA G., *Per la libertà d'Italia*, 46, 231.

SABBADINI R., *Ugolino Pisani*, 45, 165.
SALVETTI P., v. Aglietti.
SANNIA E., *Le confessioni di Dante*, 45, 164.
SANSOT-ORLAND E., v. Bever.
SASSI A., *Il « degno amore » di V. Alfieri*, 45, 94.
SATULLO F., *L'Asinus del Pontano*, 46, 253.
SAVIOLI L., v. Bodoni.
SCARANO N., *Il Saul e la sua fonte biblica*, 45, 166.
SCARANO N., *Saggi danteschi*, 46, 203
SCHERILLO M., *Il monologo nella tragedia alfieriana*, 45, 105.
— v. Manzoni.
SCHIPA M., *Una lettera della Guacci*, 45, 167.
SCOPA G., *Le fonti della « Strage « degli innocenti » del Marino*, 46, 244.
SCOTI - BERTINELLI U., *Giorgio Vasari scrittore*, 46, 440.
SCROCCA A., *Studî sul Monti e sul Manzoni*, 46, 445.
— *Studio critico sull'Agamennone e sull'Oreste di V. Alfieri*, 45, 118.
SEGARIZZI A., *Jacopino Badoer*, 45, 450.
SEGRÈ U., *Luigi Lanzi e le sue opere*, 46, 229.
SERENA A., *Attorno a G. A. Augurello*, 45, 165.
SERGI G., *La personalità di V. Alfieri*, 45, 105.
SFORZA G., v. Manzoni.
SIMIONI A., *La materia e le fonti del « Corinto » di Lorenzo il Magnifico*, 45, 150.
— *Lettere di J. Vittorelli a Giustina Renier*, 45, 451.
SOLERTI A., *Di un'ode di Vincenzo Monti*, 45, 448.
— v. *Vite*.
SOLMI E., *Docum. ined. sulla dimora di Leon. da Vinci in Francia*, 45, 441.
— *La Città del Sole di T. Campanella*, 45, 154.
— v. De Toni.
SOPETTO A., *Le satire di A. Vinciguerra*, 45, 440.
SORBELLI A., *Il corredo di una sposa bolognese nel sec. XVI*, 45, 447.
SPAMPANATO V., *Giordano Bruno e la letteratura dell'asino*, 45, 155.

SPENCER KENNARD G., *Romanzi e romanzieri italiani*, 45, 433.
SPERATI R., *Lettere di G. C. Passeroni*, 45, 448.
Studenti (gli) italiani della Dalmazia ad Adolfo Mussafia, 46, 211.

TESTI F., *Tre sonetti inediti*, ed. O. Pierini, 46, 254.
THUASNE L., *Études sur Rabelais*, 46, 214.
TOCCO F., *Il carattere della filosofia leopardiana*, 45, 167.
TOMMASINI MATTIUCCI P., *Don Abbondio e i Ragionamenti di F. Borromeo*, 45, 158.
TORTOLI G., *Rime pie di messer Dolcibene*, 45, 450.
TOYNBEE P., *Tisrim primo*, 45, 164.
TRISCHITTA G., *Storia ed estetica delle « Ultime lettere di J. Ortis »*, 46, 462.
— *Studî di varia letteratura*, vol. I, 46, 251.

URBINI G., *L'animo e l'arte dell'Alfieri*, 45, 99.

VAMBIANCHI C., *Alcune versioni da N. d'Arco*, 45, 441.
VENTURI G. A., *Una lettera di Alberto Cavalletto*, 45, 167.
VICINI E. P., v. Bertoni.
VIGLIONE F., *Sul teatro di Ugo Foscolo*, 46, 250.
VISCONTI F., *L'Alfieri autobiografo*, 45, 123.
— *N. Tommaseo ed il romanzo « Fede e bellezza »*, 46, 251.
VITAGLIANO A., *Storia della poesia estemporanea*, 45, 129.
Vite (le) di Dante, Petrarca e Boccaccio, ed. A. Solerti, 46, 206.
VITTORELLI J., v. Simioni.
VOSSLER K., *Die philosoph. Grundlagen zum süssen neuen Stil*, 45, 74.

WAGNER H., *Tasso daheim und in Deutschland*, 45, 153.
WARREN VERNON W., *Contrasto in Dante*, 45, 164.

ZACCAGNINI G., *L'amicizia di due filantropi*, 46, 254.
ZANON G. A., *La Malta dantesca e la Malta cittadellese*, 45, 438.
ZARDO A., *Giacomo Zanella*, 46, 463.
ZENATTI A., *Vittorio Alfieri*, 45, 114.
ZINGARELLI N., *Dante*, 46, 136.
ZONTA G., *Filippo Nuvolone*, 46, 437.
ZUCCANTE G., *La vita attiva e contemplativa in San Tommaso e in Dante*, 45, 164.
— *Tra il pensiero antico e il moderno*, 46, 252.
ZUMBINI B., *Studî sul Leopardi*, 45, 141.

INDICE DELLE MATERIE DEL XLVI VOLUME

MOROSINI I., *Lettres inédites de madame de Staël à V. Monti* (1804-1816) . . *Pag.* 1
SABBADINI R., *Briciole umanistiche*: XXV. Gregorio Correr. — XXVI. Lisandro Aurispa. — XXVII. Mariano Gravina. — XXVIII. Modesto e Piercandido Decembrio. — XXIX. Antonio d'Asti. — XXX. Gasparino Barzizza. — XXXI. Il Fanense e Nicola Volpe. — XXXII. Bernardo Giustinian e Lodovico Gonzaga. — XXXIII. Fra Gioacchino Castiglione. — XXXIV. Giovanni Marrasio. — XXXV. Guglielmo Tenaglia. . . » 65
POMPEATI A., *Le dottrine politiche di Paolo Paruta* . . . . . » 285

VARIETÀ

LEGA G., *Una ballata politica del sec. XIII* . . . . . » 82
TRAVERSARI G., *Per l'autenticità dell' epistola del Boccaccio a Francesco Nelli* » 100
MALAGOLI G., *Per un verso dell'Ariosto e per una particolare forma sintattica italiana* . . . . . » 119
TOLDO P., *Uno scenario inedito della Commedia dell'arte* . . . . . » 128
PELLEGRINI F., *Intorno a nuovi abbozzi poetici di Fr. Petrarca* . . . » 359
SEGRE A., *La vera data di un lamento storico del sec. XV*. . . . . » 376
BERTONI G., *Giammaria Barbieri e Ludovico Castelvetro* . . . . . » 383

RASSEGNA BIBLIOGRAFICA

ROCCA L. — Nicola Zingarelli, *Dante* . . . . . » 136
MORESCHI B. — Giuseppe Malavasi, *La materia poetica del ciclo bretone in Italia: in particolare la leggenda di Tristano e quella di Lancilotto* » 176
SALZA A. — R. A. Gallenga Stuart, *Cesare Caporali*. . . . . » 182
ROSSI V. — Bianca Del Monte Casoni, *Studî sulle satire di Ludovico Ariosto* . » 401
ROCCO S. — Vincenzo Cicchitelli, *Sulle opere poetiche di Marco Girolamo Vida* » 404
BUTTI A. — Michele Romano, *Ricerche su Vincenzo Cuoco, politico, storiografo, romanziere, giornalista* . . . . . » 412
SICARDI E. — Ugo Foscolo, *Poesie*, 2ª ediz. Chiarini . . . . . » 424

BOLLETTINO BIBLIOGRAFICO

Si parla di: P. Molmenti, *La storia di Venezia nella vita privata dalle origini alla caduta della repubblica*, p. 200. — A. Chiappelli, *Dalla trilogia di Dante*, p. 203. — N. Scarano, *Saggi Danteschi*, p. 203. — *Le Vite di Dante, Petrarca e Boccaccio scritte fino al secolo XVII*, raccolte dal prof. A. Solerti, p. 206. — *Collezione di opuscoli danteschi inediti o rari*, diretta da G. L. Passerini, disp. 79-82, p. 209. — *Pubblicaz. ad onore di A. Mussafia*, p. 211. — L. Thuasne, *Études sur Rabelais*, p. 214. — F. Rizzi, *Le commedie osservate di Giovan*

Maria Cecchi e la commedia classica del sec. XVI, p. 217. — F. Neri, *La tragedia italiana del Cinquecento*, p. 221. — G. Bertino, *La prima tragedia regolare della letteratura italiana e il teatro del rinascimento*, p. 221. — G. Bologna, *Rosmunda nella storia del teatro tragico italiano*, p. 221. — A. Barilli, *Nuova biografia di Pomponio Torelli e critica della sua tragedia « Vittoria »*, p. 221. — C. Pariset, *La tragedia « Merope » e le tragedie « Tancredi, Galatea, Vittoria, Polidoro » di Pomponio Torelli*, p. 221. — G. Manacorda, *Petrus Angelius Bargaeus (Pietro Angeli di Barga)*, p. 227. — U. Segré, *Luigi Lanzi e le sue opere*, p. 229. — G. Rua, *Per la libertà d'Italia*, p. 231. — A. Albertazzi, *Il romanzo*, p. 235. — G. Belardinelli, *La questione della lingua*, vol. I, *Da Dante a Girolamo Muzio*, p. 432. — *Esercitazioni sulla letteratura religiosa in Italia nei secoli XIII e XIV*, p. 434. — Zonta, *Filippo Nuvolone e un suo dialogo d'amore*, p. 437. — U. Scotti-Bertinelli, *Giorgio Vasari scrittore*, p. 440. — D. Barbon, *La vita, i tempi e le opere di Gerolamo Baruffaldi ferrarese, erudito del sec. XVIII*, p. 442. — P. Giannone, *Vita scritta da lui medesimo*, p. 444. — A. Scrocca, *Studî sul Monti e sul Manzoni*, p. 445. — G. Mazzini, *Epistolario*, vol. II, p. 449. — G. Barzellotti, *Dal Rinascimento al Risorgimento*, p. 451.

ANNUNZI ANALITICI . . . . . *Pag.* 238 e 454

Si parla di: G. Federzoni. — G. Rizzacasa d'Orsogna. — G. B. Piccotti. — A. Cesano. — G. Pavanello. — P. Papini. — G. Scopa. — T. Fanciullacci. — C. Ricci. — C. Casari. — G. Gentile. — L. Camerano. — G. Cavatorti. — F. Viglione. — F. Visconti. — G. Trischitta. — G. Zuccante. — F. L. Mannucci. — R. Murari. — U. Pedrazzoli. — G. Bertoni ed E. P. Vicini. — A. Levi. — M. Aglietti. — O. Pierini. — B. Croce. — V. A. Arullani. — E. Masi. — G. Trischitta. — A. Luzio. — A. Zardo. — E. Gnad.

PUBBLICAZIONI NUZIALI . . . . . *Pag.* 253 e 466

COMUNICAZIONI ED APPUNTI

CIAN V. Quattro noterelle: I. *Una postilla bembesca in un autografo petrarchesco.* — II. *Sull'uso della camicia.* — III. *Una chiosa dantesca.* — IV. *Il segreto di due iniziali*, p. 256. — MANCINI G., *Due lettere al Valla*, p. 261. — DEBENEDETTI S., *Per la biblioteca del Barbieri*, p. 265. — RUA G., *Nota per la storia della questione delle « Filippiche »*, p. 268. — SALZA A., *Spigolature coppettiane*, p. 467.

CRONACA . . . . . *Pag.* 269 e 471

PQ
4001
G5
v.46

Giornale storico della
letteratura italiana

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY